Henry James

Un portrait de femme

Édition d'Annick Duperray
Traduction de Philippe Neel



classiques

Le Livre de Poche

HENRY JAMES

Un portrait de femme

TRADUCTION DE PHILIPPE NEEL
ÉDITION D'ANNICK DUPERRAY

LE LIVRE DE POCHE
Classiques

Avertissements de l’éditeur

Les numéros de pages apparaissant dans les renvois internes correspondent à ceux de l’édition papier. Dans cette édition numérique, des liens sont installés permettant d’accéder aux passages concernés, mais selon la taille de caractères sélectionnée, le numéro de page peut-être différent de celui de l’édition papier.

OceanofPDF.com

INTRODUCTION

Un portrait de femme (*The Portrait of a Lady*, 1881) parut quelques années après l'installation définitive de Henry James à Londres, en 1876. L'écriture du roman débute au printemps 1880. L'auteur est de retour en Italie[1], et s'installe deux mois à Florence : « Florence était divine à son habitude, écrit-il dans ses *Carnets*. À Bellosguardo, lieu délicieux, j'ai commencé *Un portrait de femme* à l'hôtel Arno, dans une chambre en façade de cette profonde retraite » – et à partir d'une « ancienne ébauche faite il y a longtemps[2]. » De retour à Londres au mois de juin, James travaille assidûment à son roman qui commence à paraître en feuilleton dès octobre 1880 et sera publié en volume en octobre 1881.

Très bien accueilli par la critique et les lecteurs, ce roman représente le traitement le plus achevé du « thème international[3] », tel qu'on peut le retrouver dans des œuvres antérieures comme *L'Américain* (*The American*, 1877), *Les Européens* (*The Europeans*, 1878) ou encore *Daisy Miller* (1878). C'est aussi avec *Un portrait de femme* que le romancier américain met explicitement en pratique une technique narrative fondée sur le « point de vue » de différents personnages – point de vue qui se substitue, au moins en partie, au discours indirect du narrateur omniscient, caractéristique du roman réaliste. En termes de technique littéraire, *Un portrait de femme* présente donc la particularité de se trouver à la croisée des chemins entre roman réaliste et roman moderniste. Qui plus est, l'accent porté sur la subjectivité des personnages préfigure l'utilisation de la technique narrative du « courant de conscience », telle qu'elle s'associe aux romanciers

modernistes des premières décennies du XXe siècle. La paternité de l'expression « courant de conscience » ou « flux de la conscience » est communément attribuée au frère de l'écrivain, le philosophe William James, qui l'introduisit en 1890 dans ses *Principes de psychologie*[4] – le « monologue intérieur » étant la technique utilisée pour représenter ledit flux. Quant à Henry James lui-même, il est considéré, notamment avec *Un portrait de femme*, comme l'un des précurseurs de ce mode d'écriture. Il a influencé de nombreux écrivains du courant de conscience, parmi lesquels il convient de citer James Joyce, D. H. Lawrence ou encore Virginia Woolf, qui lut et commenta abondamment l'œuvre du maître, sans oublier l'Américain F. Scott Fitzgerald.

Une autre particularité d'*Un portrait de femme* réside dans l'ampleur des corrections et modifications auxquelles l'auteur procéda en vue de l'établissement de l'« édition de New York ». « Bien qu'il n'existe qu'un seul roman de Henry James intitulé *The Portrait of a Lady*, on peut considérer que nous avons deux "*Portraits*" : d'une part l'œuvre originellement parue en 1880-1881, et d'autre part la seconde version, remaniée en 1908 pour figurer dans l'ensemble des vingt-quatre volumes de la collection dénommée *The New York Edition* et publiée aux États-Unis et en Grande-Bretagne de 1907 à 1909[5]. » C'est ainsi que l'universitaire britannique Robert D. Bamberg introduisit son édition annotée et commentée, fondée sur le texte tel qu'il figure dans l'édition de New York[6], et accompagnée d'analyses comparatives avec la version originale. Opter pour la première ou pour la seconde version du texte relève d'un choix éditorial : va-t-on veiller à préserver la poésie et la spontanéité des premières intentions ou plutôt insister sur l'apport moins émotionnel, mais plus intellectuel, du texte revu et amendé pour l'« édition de New York » ?

« En insistant sur la lucidité qu'elle a chèrement acquise plutôt que sur ses sentiments, l'auteur prive en partie Isabel Archer de la vivacité et de la spontanéité attachante » qui la caractérisent dans le texte de 1881, écrivit Nina Baym dans une étude parue en 1976[7]. L'accent porté sur l'analyse et la réflexion transforme l'intrigue en « un drame existentiel, un drame de la conscience[8] ». Par là, la dimension historique du texte de 1881, plus centré sur les problèmes sociétaux,

notamment sur « la question de la femme », perd quelque peu de son impact. Rien de très étonnant, si l'on songe que près de trente années séparent l'auteur de la version originale du romancier prémoderne qu'il est entre-temps devenu.

Au moment où il entreprend ces remaniements, au début du XXe siècle, James vient d'atteindre la phase « majeure » de sa carrière, avec des œuvres maîtresses comme *Les Ailes de la colombe* (1902) ou *Les Ambassadeurs* (1903). En conséquence, les changements apportés au texte original d'*Un portrait de femme* visent à doter l'héroïne d'une conscience encore plus analytique – une conscience réfléchissante[9] en quelque sorte –, telle qu'on peut la pressentir chez les personnages des romans de ladite phase majeure. Immanquablement, l'agilité intellectuelle d'Isabel Archer s'affirme au détriment de la spontanéité qui la caractérisait dans la première version du roman.

De surcroît, les volumes de l'édition de New York sont accompagnés de préfaces spécifiques, qui visent à renforcer l'intellectualité et le substrat analytique de l'œuvre. La préface d'*Un portrait de femme*[10] offre de substantiels développements qui soulignent la dimension esthétique de la création littéraire et contribuent à justifier, ce faisant, l'accent porté sur le personnage féminin – ce « frêle vaisseau » souvent ignoré, qu'il s'agit de faire accéder au statut de sujet pensant. La préface insiste également sur le processus d'intériorisation, illustré par une exploitation très particulière de la thématique de la demeure : « La littérature d'imagination habite une maison qui n'a pas une seule fenêtre, mais des millions, ou plutôt un nombre incalculable de fenêtres possibles[11]. »

De l'homme à l'œuvre

L'universitaire et essayiste américain Leon Edel (1907-1997) fut l'un des premiers spécialistes et commentateurs de l'œuvre de Henry James. Il publia notamment, de 1953 à 1972, une volumineuse biographie analytique en cinq volumes, intitulée *Henry James. A Life*, suivie, en 1977, d'une édition abrégée en deux volumes, puis d'une

troisième, en un seul volume cette fois, laquelle donna lieu à la version française de l'ouvrage, *Henry James. Une vie*, traduite de l'américain par André Müller[12]. *Un portrait de femme*, remarque Edel, « constitue la troisième des grandes études de James sur l'Américain à l'étranger » ; elle est deux fois plus longue que les romans précédents écrits sur le même thème, à savoir *Roderick Hudson* (1875) et *L'Américain* (1877). Comme ses précurseurs masculins Roderick et Christopher, poursuit Edel, Isabel va à l'étranger « en parfaite provinciale » ; c'est une créature impatiente et individualiste, « une jeune romantique qui attend beaucoup de la vie[13] ».

Parmi les liens qui relient l'homme à l'œuvre, Edel évoque certaines similitudes entre le personnage d'Isabel et la cousine de Henry, Minnie Temple (1845-1870), avec laquelle le jeune écrivain et son frère William (le futur philosophe) entretenaient des relations suivies. Très émancipée, très courtisée, Minnie rêvait aussi de voyager, mais elle mourut prématurément de la tuberculose, à l'âge de vingt-quatre ans. Henry chercha à la ressusciter dans l'univers intime de ses créations romanesques, et dans les pages nostalgiques de son autobiographie. « Avec son imagination enflammée et ses insuffisances intellectuelles », commente Edel, Isabel Archer a dans son apparence quelque chose de Minnie[14]. De nombreux commentateurs ont aussi souligné ces similitudes : « Orpheline comme Minnie, Isabel quitte une maison qui ressemble indéniablement à la demeure ancestrale de la famille James à Albany ; et ce qu'entreprend effectivement Isabel correspond exactement aux expériences que Minnie avait rêvé d'entreprendre : des voyages en Europe, des rencontres[15]… » D'autres personnages féminins de l'œuvre de Henry James sont inspirés, au moins en partie, de la cousine disparue – notamment Daisy Miller, l'héroïne éponyme d'un roman court publié dès 1878, souvent considéré comme le premier grand succès de l'écrivain. Belle, riche, excentrique et désinvolte, Daisy finira par tomber dans le piège tendu par un Italien chasseur de dot avant de mourir de la malaria contractée lors d'imprudentes sorties nocturnes dans les ruines du Colisée. Minnie inspira aussi le personnage principal de l'un des grands romans de la phase majeure, à savoir *Les Ailes de la colombe*, publié en 1902. Ce roman, écrit James dans sa préface à l'édition de New York,

« représente dans ma mémoire un motif très vieux, ou plutôt devrais-je dire très jeune […]. L'idée, réduite à l'essentiel, est celle d'une jeune personne consciente d'une grande aptitude à vivre, mais qui est frappée de bonne heure par le destin et condamnée à mourir à brève échéance, malgré son amour du monde, et qui en outre, se sachant condamnée, désire passionnément, avant de s'éteindre, vibrer autant et aussi subtilement que possible afin d'avoir ainsi, bien que brièvement et par à-coups, le sentiment d'avoir vécu[16] ». Il convient de souligner la grande résilience d'Isabel, par opposition aux deux héroïnes ci-dessus mentionnées, puisqu'elle est la seule de ces trois personnages à qui il sera donné de survivre. Qui plus est, elle demeurera imperturbablement éprise de sa propre liberté[17], malgré les rudes vicissitudes qu'elle aura rencontrées au cours de son expérience européenne.

Toujours au titre des points de rencontre entre l'homme et son œuvre, il convient de souligner l'importance du personnage de Ralph Touchett, que l'on peut considérer comme le principal « réflecteur » et relais de l'auteur, au sein de la trame romanesque. Entre Ralph et sa cousine, commente F. W. Dupee, « il y a plus d'amour que n'en laisse apparaître le "détachement" que lui impose "son état d'invalide résigné"[18] », et l'on peut concevoir que cette prudence ait pu représenter, aux yeux de James lui-même, la manière dont Minnie Temple avait dû percevoir la discrétion de son propre cousin.

Les modalités du récit

Les notes consignées dans les *Carnets* pendant la gestation de l'ouvrage laissent apparaître que l'auteur a déjà pris certaines distances par rapport aux pratiques du roman réaliste, notamment pour ce qui est de la question du dénouement. La situation finale se présente ainsi : malgré l'hostilité de son redoutable mari, vivement opposé à ce voyage, Isabel prend la décision de quitter sa demeure romaine, de regagner l'Angleterre et la maison de Gardencourt, pour revoir une dernière fois son cousin Ralph, mourant, vaincu par la tuberculose. On pourrait penser, comme l'espère en vain son fidèle soupirant américain

Caspar Goodwood, que le voyage sera sans retour et fournira l'occasion, pour Isabel, de retrouver la liberté et la sérénité que ses quelques années de mariage auront rudement mises à mal. Mais il n'en sera rien : « Elle repart pour l'Italie et son départ forme le point culminant et le dénouement de l'histoire », est-il prévu dans les *Carnets*[19]. « Une critique s'impose, concède James, ce n'est pas achevé – je n'ai pas conduit mon héroïne jusqu'au bout de la situation – je l'ai laissée *en l'air*[*1]. » L'auteur juge cet éventuel reproche « à la fois pertinent et injustifié ». Faut-il interpréter ce retour à Rome, au-delà des apparences, non point comme une capitulation, mais plutôt comme l'annonce d'un nouveau départ, d'une libération ? « Tout n'est jamais dit en entier – on ne peut prendre que ce qui peut se grouper. Ce que j'ai fait possède cette unité, cela se groupe – c'est complet en soi –, et le reste pourra, plus tard, être pris ou pas[20]. »

L'indétermination relative du dénouement annonce l'*open ending*, tel qu'il se développera quelques décennies plus tard avec les écrivains du courant moderniste. « La non-finitude du personnage dominant, la répugnance à lui assigner un destin total, irréversible, ce refus enfin de conclure caractérisent, écrit Michel Zéraffa, la modernité de James[21]. » Le retour à Rome est-il à percevoir comme un renoncement, une soumission ou, au-delà des apparences, comme une forme d'ouverture ? L'indétermination du texte soustrait Isabel aux vicissitudes du temps vécu et aux normes du roman réaliste traditionnel, notamment en matière de dénouement. Elle échappe au statut d'objet docile grâce à la lucidité acquise, à la capacité d'autoanalyse, pourrait-on dire, qu'elle aura développée au cours de ses années de souffrances morales. « Au fond de son cœur, plus profond que tout appétit de renoncement, subsistait le sentiment que la vie devait l'occuper longtemps encore[22]. »

Une Américaine en Europe

L'avant-gardisme latent d'*Un portrait de femme* ne saurait faire oublier l'autre versant du récit, à savoir ce qui le rattache à la tradition réaliste, et plus particulièrement à l'histoire des cultures – en

l'occurrence à la grande légende américano-européenne. Cette thématique fournit l'essentiel de la trame romanesque et demeure prédominante dans la première partie du roman. À l'époque où l'auteur se lance dans l'écriture du *Portrait*, rappelle-t-il dans sa préface, cela fait quelques années qu'il vit à Londres, et à cette époque « la "lumière internationale" se répandait […] sur la scène avec profusion et intensité. Ce fut la lumière sous laquelle se trouva une grande partie du tableau[23] ». La situation internationale classique a pour effet de confronter une héroïne américaine innocente et idéaliste au cynisme des coureurs de dot européens – ironiquement représentés dans *Un portrait de femme* par deux Américains expatriés et européanisés depuis fort longtemps : Madame Merle, qui jouera le rôle de la faiseuse de mariage, et Gilbert Osmond, un esthète impécunieux qui vit en Europe depuis son enfance et réside à Florence, « un vague Américain, un compatriote mal défini[24] », commente ironiquement Ralph Touchett, le cousin d'Isabel. Osmond est le père très possessif de la jeune Pansy – dont on apprendra plus tard qu'elle a pour mère Madame Merle, l'ancienne maîtresse de Gilbert Osmond, qui voit en la dot qu'apportera Isabel de quoi subvenir largement aux besoins de sa fille. Isabel aimera Osmond passionnément, mais son mariage deviendra très vite un échec. La désillusion s'emparera de la jeune femme. Osmond essaiera de la plier à sa propre volonté, de même qu'il tentera par ailleurs d'imposer le mariage à sa fille.

Mis à part le cas particulier de ces deux personnages plus ou moins apatrides, l'Américain en Europe s'insère sans grande difficulté à la société britannique, comme Mr Touchett, l'oncle d'Isabel, banquier fortuné à la retraite et ami de Lord Warburton, représentant d'une certaine aristocratie, libérale et progressiste. Quant à l'héroïne, son avant-gardisme du point de vue de la cause féministe se combine à l'héritage émersonien[25] d'un idéalisme fondé sur une conception mythique de la liberté, la recherche de l'authentique, le rejet de la richesse et des conventions : « Rien de ce qui m'appartient n'est à ma mesure ; au contraire, tout est limite et barrière parfaitement arbitraire. Non certainement : les robes que je choisis […] ne révèlent pas mon être, et j'en rends grâces au ciel[26]. » Ironiquement, lorsqu'elle prononce ces paroles lors d'un de ses premiers échanges avec Madame

Merle, la jeune orpheline ignore encore qu'elle est sur le point de devenir – à la demande de son cousin Ralph – la principale héritière de la fortune de son oncle. En effet, la conversation entre les deux femmes est interrompue par l'arrivée de Ralph Touchett, qui leur fait part du décès de son père. Quelques jours après, Isabel apprendra qu'elle est désormais en possession d'une fortune de soixante-dix mille livres, et découvrira plus tard seulement que son cousin Ralph est à l'origine de cette donation très inattendue[27].

Le point de vue des voyageurs américains sur l'Angleterre est transmis principalement par des personnages comme Henrietta, la journaliste, ou encore Mrs Touchett, la mère de Ralph, sans oublier Caspar Goodwood, le soupirant éconduit d'Isabel. Leurs impressions, notamment celles de Henrietta, fournissent les éléments d'une satire sociale, touchant par exemple les incohérences de l'aristocratie libérale, des « radicaux du grand monde » dont le « radicalisme est une sorte d'amusement[28] », et qui ont cessé de croire en eux-mêmes. Moins acerbe et moins ironique, Isabel Archer voit en cette supposée caste une image romantique de stabilité et de solidité.

Le voyage en Europe fait partie des activités communes aux Anglo-Saxons, qu'ils viennent d'Angleterre ou de l'autre rive de l'Atlantique. L'Italie appartient aux destinations obligées, même si cette incursion semble pouvoir comporter quelques périls. Malgré les richesses, malgré les splendeurs architecturales et picturales, l'Italie ne saurait offrir les images de sérénité édénique que peuvent susciter les campagnes anglaises et leurs grandes demeures. En Italie, l'expérience esthétique véhicule aussi le poids de l'histoire, notamment l'ambiguïté des Médicis, à la fois mécènes et tyrans. S'il y avait beaucoup d'avantages « à vivre dans le pays qui renfermait la plus grande somme de beauté », avouait Mr Osmond, « l'Italie avait tout de même gâté pas mal de gens[29] ». Lui-même était assez vain pour s'imaginer parfois qu'il aurait pu, en d'autres lieux, parvenir à de meilleures fins. « L'Italie favoris[e] l'indolence, le dilettantisme et les personnalités de second plan » et l'on peut regretter de ne pas y trouver la « vigueur morale qui [règne] à Paris et à Londres[30] ». Le personnage se fait ici en partie, comme cela arrive parfois, le porte-parole des opinions de l'auteur. En effet, James avait coutume d'exprimer un jugement moral

tout autant qu'esthétique à propos des valeurs civilisationnelles et culturelles de pays tels que la France, l'Angleterre ou les États-Unis – et Isabel Archer, son héroïne, perçoit également Paris « comme une prose vigoureuse[31] ». À l'opposé, l'Italie, malgré toute la splendeur de son patrimoine, offre avant tout la séduction et la langueur caractéristiques de ses valeurs esthétiques. Peu enclin à voyager et encore moins préparé à faire du voyage un itinéraire spirituel tout autant qu'artistique, Osmond ne tentera jamais de traverser les Alpes – perçues comme la frontière symbolique entre les deux mondes. Lors de sa dernière apparition, alors qu'Isabel s'apprête à partir pour l'Angleterre, il s'occupe, assez curieusement, à copier un dessin de monnaie antique trouvé sur « une page de menues gravures en couleur[32] ». Cette scène suggère toute la vanité et l'inanité de cet Américain « mal défini[33] », qui fait de la marchandisation un mode de vie, que ce soit par le mariage ou par la grande médiocrité de son activité artistique.

La cause féministe

La résistance à ce pouvoir usurpé passe en partie par le discours féministe, véhiculé surtout par les visiteurs américains, notamment par la journaliste Henrietta Stackpole, et à l'occasion par Caspar Goodwood, qui juge sa compatriote brillante et trouve tout à fait normal qu'une femme puisse être choisie comme correspondante d'un journal émanant d'un pays progressiste. Quant à Ralph Touchett, il perçoit le lien conjugal comme une « mise en cage[34] ». Pour Mrs Touchett, un mariage doit s'établir sur la base d'un partenariat. Les Européens accusent un certain retard, à l'instar des sœurs de Lord Warburton, peu prolixes sur ce sujet. Mais des voix se font néanmoins entendre, notamment celle de la comtesse Gemini – la sœur d'Osmond –, qui a même écrit des essais sur ce thème en vogue, et dont les propos seront cités par Henrietta dans un de ses articles. Les échanges sur ce sujet fournissent l'occasion d'une désacralisation du personnage patriarcal, présenté, à travers le cas d'Osmond, comme un odieux imposteur. La solution du divorce est également avancée ou,

plus exactement, beaucoup de critiques et de lecteurs se posèrent la question de savoir pourquoi James rendit son héroïne si réticente à engager une procédure – d'autant plus que la législation américaine apparaissait déjà beaucoup plus souple que les dispositions en vigueur en Grande-Bretagne à la même époque[35]. Qui plus est, Mr Touchett père, le généreux donateur à l'origine de la fortune de sa nièce, avait pris les dispositions nécessaires pour mettre son héritière à l'abri d'éventuels aventuriers cupides, puisque l'argent devait rester à la banque – Isabel ne pouvant utiliser rien d'autre que les intérêts[36]. Faut-il voir dans cette soumission inattendue la persistance, chez Isabel, d'une vision traditionnelle de la féminité – écrasée qu'elle serait par la suprématie masculine ? « La façon dont s'était emparée d'elle, commente le narrateur, l'idée de contribuer à la satisfaction de son mari[37] » demeurait certes surprenante. Mais la situation semble encore plus complexe.

À vrai dire, le militantisme féminin est parfois tourné en dérision, notamment à travers les propos de Henrietta, d'autant plus que la journaliste américaine en reviendra bon gré mal gré aux traditions, en épousant un Anglais peu acquis aux théories de l'émancipation féminine. Ces contradictions soulignent les limites du réformisme en ce qui concerne une aventure individuelle qui comporte une dimension psychique plus encore que sociétale. L'enfer que vit Isabel préfigure en quelque sorte la vision existentialiste de « l'être avec autrui[38] » et son accession au libre arbitre dépend avant tout de l'acceptation d'une nécessité. Paradoxalement, le seul moyen de retrouver son équilibre ne dépend pas vraiment de l'ouverture offerte par les lois nouvelles en matière de divorce. Elle sait qu'Osmond se montrera assez habile pour s'abstenir de fournir, par sa conduite conjugale, des raisons objectives de recourir au divorce. Il évitera tout adultère et toute maltraitance et, en insistant pour le divorce, Isabel risquera l'échec et l'exclusion. La seule solution implique l'acceptation d'un statut qu'elle souhaiterait rejeter, mais qui préserve l'avantage de lui fournir une identité reconnaissable : en tant que « femme », elle n'existe déjà plus, mais en tant que « dame », rien ne lui sera impossible, comme lui démontre la comtesse – la sœur d'Osmond –, qui se félicite à la perspective de voir cet odieux personnage enfin « dominé[39] ». Elle encourage Isabel, tout

bonnement, à résister : « Rien n'est impossible pour vous, ma chère. […] À quoi vous servirait sans cela d'être riche, intelligente et bonne[40] ? » Dûment habilitée à utiliser son propre argent, elle pourra d'ailleurs prendre en main l'émancipation d'une autre victime de la tyrannie du maître de maison, à savoir Pansy, la fille d'Osmond, à qui elle a d'ailleurs promis de revenir à Rome, après son ultime visite à Gardencourt, au chevet de Ralph mourant.

La veine gothique

L'intention de James était donc bien, malgré certaines ambiguïtés, d'autonomiser son héroïne et de lui permettre d'accéder à la capacité d'ironie et de distanciation habituellement réservée aux personnages masculins. Cependant, ce processus d'affirmation ne saurait éradiquer l'angoisse existentielle, le drame intérieur qui, en termes d'écriture, rattache en partie l'aventure d'Isabel à la tradition du romantisme noir – dit gothique. Le personnage du « maître de maison » se voit désacralisé : le père d'Isabel se montre souvent irresponsable, M. Merle a très mauvaise réputation et le comte Gemini, des mœurs trop relâchées. L'iniquité d'Osmond prend une dimension surnaturelle, presque diabolique : « Sous toute sa culture, sa finesse, son aménité, sous son urbanité, son aisance, sa connaissance de la vie, l'égoïsme se lovait comme un serpent dans un talus fleuri[41]. » En tant que propriétaire de son épouse, Osmond lui reproche d'avoir « trop d'idées » qu'il va falloir « sacrifier[42] ». La sexualité d'Osmond appartient au monde de l'indicible et semble frôler les liaisons dangereuses. L'étrangeté s'associe de surcroît aux demeures elles-mêmes ; curieusement anthropomorphisées, elles se font l'équivalent de l'intériorité de la conscience. Il en va ainsi de la maison florentine d'Osmond : « C'était un masque et non point un visage, où s'ouvraient de lourdes paupières mais point d'yeux[43]. » Quant à Roccanera, la demeure romaine du couple, « c'était la maison de l'obscurité, la maison du silence, de la suffocation. La belle intelligence d'Osmond semblait, à vrai dire, se pencher à une haute lucarne pour se moquer d'Isabel[44]. »

Un autre aspect de la transgression romantique s'associe à la célèbre « scène mortuaire » – la grande et unique scène d'amour entre Isabel et Ralph mourant –, subversion par excellence de la veine historiciste et réaliste. Dans ce contexte, il convient également de mentionner l'élément de spectralité, le fantôme très discret qui hante Gardencourt. Plusieurs années auparavant, Ralph avait dit à Isabel qu'elle pourrait, « à condition d'assez souffrir », voir un jour « le fantôme dont la vieille demeure était dûment pourvue. Sans doute avait-elle rempli la condition requise, car le lendemain matin, dans le petit jour froid, elle vit qu'un esprit se tenait près de son lit. […] Elle n'entendit pas frapper, mais, à l'heure où l'ombre commençait à se teinter de gris, elle se redressa aussi brusquement que si elle avait distingué un appel. Il lui sembla pendant un instant que Ralph était debout près d'elle, ombre confuse errant dans le vague de la chambre. Elle regarda fixement : elle reconnut son visage pâle, ses yeux tendres ; puis elle vit qu'il n'y avait rien[45] ».

Tel un exercice sur plusieurs modes d'écriture, plutôt que simple subversion de la veine réaliste, *Un portrait de femme* a souvent été décrit comme une esthétique de l'hybridité, favorisée, en termes de dénouement, par la stratégie de l'ouverture – délibérément mise en œuvre par l'auteur. Il convient enfin de souligner l'omniprésence du pictural, qui pourrait à vrai dire constituer à lui seul un sujet d'étude. Les « effets de tableau » sont présents dans les minutieuses descriptions des paysages ou, plus encore, des diverses demeures. « Le roman lui-même est donné comme tableau, écrit Hubert Teyssandier[46], et son titre pourrait en convoquer beaucoup d'autres, le "portrait de femme" étant un genre très présent dans l'histoire de la peinture, notamment chez les peintres américains contemporains de Henry James[47]. » Les portes et les fenêtres servent de cadre à certains effets. À Florence, Isabel est représentée en « femme à la fenêtre », mais la fenêtre est sans vue, et l'extérieur est masqué par un volet à demi clos. Dans sa sombre demeure de Roccanera, Isabel est perçue par un visiteur dans l'encadrement d'une porte, silencieuse et vêtue de velours noir. L'omniprésence des effets visuels renforce l'opacité du sens et l'angoisse existentielle, qu'il s'agisse des tableaux et des

statues des musées florentins ou des effets crépusculaires, des « tableaux londoniens » qui surgissent sur le chemin d'Isabel lorsqu'elle arpente les rues de la capitale anglaise.

Annick Duperray

OceanofPDF.com

UN PORTRAIT DE FEMME

OceanofPDF.com

I

Il y a, dans la vie, et sous certaines conditions, peu de moments plus aimables que l'heure consacrée à la cérémonie connue sous le nom de goûter. Que l'on participe ou non au repas, dont certains s'abstiennent toujours, il y a telles circonstances qui rendent le moment exquis en soi. Et celles que j'envisage au début de ce modeste récit formaient un cadre admirable pour un passe-temps innocent. Les éléments du petit festin étaient disposés sur la pelouse d'une vieille maison de campagne anglaise[1], à l'heure que l'on pourrait appeler le cœur véritable d'un magnifique après-midi d'été. Une bonne part s'en était écoulée, mais il en subsistait un long reste, et ce reste était de la plus belle et de la plus rare qualité. Bien que le crépuscule ne dût pas tomber avant plusieurs heures, le flot de lumière estivale commençait à se retirer, l'air s'amollissait, les ombres s'étiraient sur le feutre uni de la pelouse. Elles ne s'allongeaient pourtant que lentement, et la scène exprimait ce sentiment de loisir attentif, qui fait sans doute le principal attrait de pareille scène à pareille heure. De cinq à huit heures, ce temps représente une petite éternité, en certaines occurrences, mais en l'espèce ce ne pouvait être qu'une éternité de plaisir. Les personnages dont je vais parler savouraient paisiblement ce plaisir, bien qu'ils n'appartinssent pas au sexe qui passe pour fournir les zélateurs habituels de la susdite cérémonie. Leurs ombres projetaient sur la noble pelouse des formes droites et anguleuses ; c'étaient celles d'un vieillard assis au fond d'un fauteuil d'osier, près d'une table basse, et de deux hommes plus jeunes qui allaient et venaient devant lui, en échangeant des propos décousus. Le vieillard tenait sa tasse à la main,

une tasse de dimensions inhabituelles, différente de forme du reste du service, et de couleur vive. Il disposait de son contenu avec beaucoup de circonspection, et la gardait longtemps contre son menton, le visage tourné vers la maison. Ses compagnons avaient fini leur thé ou restaient indifférents à leur privilège, et fumaient des cigarettes sans interrompre leur promenade. De temps en temps, l'un d'eux, au passage, regardait avec une certaine insistance le vieillard, qui, sans se douter de cette attention, reposait ses yeux sur la belle façade rouge de sa demeure. La bâtisse qui se dressait au bout de la pelouse avait de quoi justifier pareille contemplation, et constituait le trait le plus caractéristique du tableau spécifiquement anglais que j'ai tenté d'esquisser.

Elle se dressait sur un petit tertre, au-dessus d'une rivière, la Tamise, à quelque quarante milles de Londres. Une longue façade basse à pignons de briques rouges, dont la teinte, livrée à toutes les fantaisies tinctoriales du temps et des intempéries, n'avait fait que s'enrichir et s'affiner, présentait à la pelouse ses plaques de lierre, ses faisceaux de cheminées, ses fenêtres étouffées par les plantes grimpantes. La maison avait un nom et une histoire dont le vieux monsieur qui sirotait son thé eût été ravi de vous entretenir : bâtie au temps d'Édouard VI, elle avait offert une nuit d'hospitalité à la grande Élisabeth (dont l'auguste personne s'était étendue sur un lit immense et magnifique, mais redoutablement anguleux, qui formait encore le principal ornement des chambres à coucher), avait été fort malmenée et meurtrie durant les guerres de Cromwell, puis réparée et bien agrandie sous la Restauration[2] ; et, en définitive, après avoir été rebâtie et défigurée au XVIIIe siècle, elle était tombée entre les mains vigilantes d'un habile banquier américain, qui l'avait avant tout achetée parce que les circonstances, trop compliquées pour les exposer ici, la lui laissaient à un prix dérisoire. Il l'avait acquise avec force récriminations contre sa laideur, sa vétusté, son incommodité, et maintenant, au bout de vingt ans, il s'était pris pour elle d'une si belle passion esthétique, qu'il en connaissait toutes les beautés et savait indiquer l'endroit où se placer pour les trouver combinées, et l'heure précise où les ombres de ses diverses protubérances – qui tombaient si doucement sur la brique chaude et massive – prenaient la longueur nécessaire. Au surplus, il aurait pu, comme je l'ai déjà dit, énumérer la plupart de ses occupants

et propriétaires successifs, dont plus d'un acquit une durable renommée dans le monde, et cela non sans impliquer à mots couverts sa conviction que la dernière phase de sa destinée n'était pas la moins honorable. La façade tournée vers la partie de la pelouse qui nous intéresse n'offrait pas de grande porte ; l'entrée était située dans une autre partie du bâtiment. Tout ici parlait d'intimité, et le vaste tapis de gazon qui couvrait le sommet de la petite éminence paraissait simplement faire suite à un luxueux appartement. Les grands chênes et les hêtres immobiles répandaient une ombre aussi drue que celle de rideaux de velours, et comme dans une pièce d'intérieur, des sièges capitonnés et des tapis aux riches couleurs formaient un véritable ameublement, tandis que des livres et des journaux garnissaient le sol. La rivière coulait à quelque distance ; la pelouse proprement dite s'interrompait au point où le terrain commençait à s'incliner. Mais la descente jusqu'à la berge n'en était pas moins charmante.

Le vieux gentleman assis à sa table de thé était venu d'Amérique trente ans auparavant, et en avait apporté, avec toutes sortes de bagages, sa physionomie américaine. Il ne l'avait pas seulement apportée avec lui ; il l'avait conservée en état si parfait qu'il eût pu, en cas de nécessité, la rendre en toute confiance à son pays natal. Mais il n'était plus guère probable qu'il eût à faire pareil déplacement ; le temps des voyages était passé pour lui, et il jouissait de ce calme qui précède le grand repos. Il montrait un visage étroit et glabre, des traits réguliers et une expression de placide contentement. C'était évidemment un de ces visages où la somme d'imagination n'était pas élevée, ce qui ne donnait que plus de mérite à sa mine de pénétration heureuse. On pouvait y discerner que son possesseur avait réussi dans la vie, mais aussi que son succès, loin d'être excessif et irritant, conservait beaucoup de la modestie d'une faillite. Il s'était certainement fait une grande expérience des hommes, et n'en laissait pas moins voir une simplicité presque rustique dans le faible sourire qui jouait sur sa large joue creuse et éclairait ses yeux gais, lorsqu'il finit par déposer, avec une minutieuse lenteur, sa grande tasse sur la table. Il portait un vêtement noir très net et très brossé, avec un châle plié sur ses genoux, et ses pieds s'enfonçaient dans d'épaisses pantoufles brodées. Un beau chien collie, couché sur l'herbe, au pied de sa chaise, contemplait le visage de son maître avec presque autant

de tendresse que ce maître en montrait pour considérer la physionomie encore plus magistrale de la maison ; et un petit terrier hirsute et vagabond faisait une intermittente escorte aux autres personnages.

L'un de ceux-ci était un homme de trente-cinq ans, remarquablement bâti, avec une physionomie aussi évidemment britannique que celle du vieux gentleman que je viens de décrire l'était peu ; visage remarquablement beau, coloré, clair et franc, avec des traits fermes et droits, des yeux gris lumineux, et la riche adjonction d'une barbe châtain. Cet homme présentait un de ces extérieurs brillants, exceptionnels – celui que donne un tempérament ardent, affiné par une haute civilisation –, qui lui aurait du premier coup attiré l'envie de tout observateur. Il portait bottes et éperons, comme s'il venait d'achever une longue course à cheval, avec un chapeau blanc qui paraissait trop grand pour lui ; il tenait les mains derrière son dos et, dans l'une d'elles, une grande main blanche bien formée, froissait une paire de gants usagés en peau de chien.

Son compagnon, qui arpentait à son côté la longueur de la pelouse, était un homme de type tout différent, qui aurait pu éveiller chez un inconnu une curiosité grave, sans l'amener, comme l'autre, à se souhaiter presque aveuglément à sa place. Grand, maigre, frêle et mal charpenté, il offrait un vilain, maladif, spirituel et charmant visage, garni sinon orné de touffes de moustaches et de favoris. Il paraissait intelligent et maladif, combinaison rien moins qu'heureuse, et portait une veste de velours brun. Il enfonçait les mains dans ses poches, avec quelque chose dans ce geste qui indiquait une habitude invétérée. Sa démarche était traînante et incertaine ; il ne semblait pas très solide sur ses jambes. Chaque fois qu'il passait devant le vieillard, il posait, comme je l'ai dit, les yeux sur lui, et le rapprochement des deux visages laissait facilement deviner qu'ils étaient père et fils. Le père finit par rencontrer le regard de son fils, et lui adressa un sourire doux et entendu.

« Je vais très bien, dit-il.

— Tu as bu ton thé ? demanda l'autre.

— Oui, avec grand plaisir.

— En veux-tu une seconde tasse ? »

Le vieillard s’interrogea, tranquillement. « Je crois que je vais attendre un peu, pour voir. »

Il avait l’accent américain.

« Tu n’as pas froid ? » reprit le fils.

Le père frotta doucement ses jambes. « Je ne sais pas. Je ne puis pas le dire, avant de le sentir.

— Peut-être faudrait-il le sentir pour toi ? répondit le jeune homme en riant.

— Oh ! j’espère bien qu’il y aura toujours quelqu’un qui s’intéresse assez à moi pour le sentir. Est-ce que vous ne vous intéressez pas à moi, Lord Warburton ?

— Oh ! si, énormément, répondit vivement celui que l’on appelait Lord Warburton. Et je dois avouer que vous avez une mine singulièrement prospère.

— Je ne vais pas mal en effet, à bien des points de vue. » Et le vieillard, baissant les yeux sur son châle vert, le serra contre ses genoux. « À vrai dire, à force de me trouver bien depuis tant d’années, j’ai fini par m’y habituer, et je ne m’en aperçois plus guère.

— Oui, voilà le danger du bien-être, fit Lord Warburton. On ne s’en avise que lorsqu’on l’a perdu.

— J’ai l’idée que nous sommes un peu difficiles, fit son compagnon.

— Eh oui, sans aucun doute, nous sommes difficiles », murmura Lord Warburton.

Sur quoi les trois hommes restèrent un moment silencieux ; les deux plus jeunes, debout, regardaient le vieillard qui finit par réclamer une nouvelle tasse de thé.

« Il me semble que ce châle doit bien vous gêner, reprit Lord Warburton, tandis que son compagnon remplissait la tasse de son père.

— Non, non, il faut qu’il le garde ! se récria l’homme au veston de velours. Ne lui mettez pas de pareilles idées en tête.

— Ce châle appartient à ma femme, fit simplement le vieillard.

— Oh ! si vous avez des raisons sentimentales… » et Lord Warburton fit un geste d’excuse.

« Je pense qu’il faudra le lui rendre quand elle arrivera, poursuivit le vieillard.

— Tu voudras bien n’en rien faire. Tu le conserveras pour couvrir tes pauvres vieilles jambes.

— Il ne faut pas dire de mal de mes jambes, protesta le vieillard. Je crois qu’elles valent les tiennes.

— Oh ! je te permets bien de dire du mal des miennes, repartit le fils, en lui donnant son thé.

— Oui, nous sommes deux canards boiteux. Je ne crois pas que nous ayons grand-chose à nous envier.

— Grand merci de me traiter de canard boiteux. Comment trouves-tu ton thé ?

— Il est un peu chaud.

— Voilà qui est plutôt tenu pour un mérite.

— Il a beaucoup de mérite, alors, murmura doucement le vieillard. J’ai là un très bon garde-malade, Lord Warburton.

— Il n’est pas un peu maladroit ? demanda le gentilhomme.

— Oh ! non, pas maladroit du tout, quand on considère qu’il est lui-même invalide. C’est un très bon infirmier… que mon garde-malade. Je l’appelle mon garde-malade parce qu’il est malade aussi.

— Oh ! voyons, père, protesta le vilain jeune homme.

— Tu vois bien que tu l’es ; je voudrais bien qu’il n’en soit rien. Tu ne le fais probablement pas exprès.

— Je pourrais essayer de ne pas l’être, c’est une idée, déclara le jeune homme.

— Avez-vous jamais été souffrant, vous, Lord Warburton ? » s’enquit le père.

Lord Warburton réfléchit un moment.

« Oui, monsieur, une fois dans le golfe Persique.

— Il se moque de toi, papa, fit l’autre jeune homme. C’est une manière de plaisanterie.

— Ah ! il y a bien des façons de plaisanter, de nos jours, acquiesça le père avec sérénité. En tout cas vous n’avez pas une mine de malade, Lord Warburton.

— Il est las de la vie ; il vient de me le dire, et s’exaltait fort sur le sujet, intervint l’ami de Lord Warburton.

— Est-ce exact, monsieur ? demanda gravement le vieillard.

— Si c’est vrai, votre fils ne m’apportait aucune consolation. C’est un bien triste interlocuteur, un véritable cynique. On dirait qu’il ne croit à rien.

— Encore une façon de plaisanter ! se récria l’individu taxé de cynisme.

— C’est sa misérable santé qui en est cause, expliqua le père à Lord Warburton. Il s’en affecte et voit la vie sous un certain angle ; il considère qu’il n’a jamais eu de chance. Tout cela n’est guère que théorique, à vrai dire, et, en fait, sa bonne humeur n’est guère altérée. Je le vois bien rarement autrement que gai, tel qu’il l’est maintenant. C’est lui bien souvent qui me remonte. »

Le jeune homme ainsi décrit regarda Lord Warburton en riant.

« Est-ce une apologie magnifique ou une accusation de légèreté ? Voudrais-tu que j’applique mes théories, père ?

— Seigneur, nous verrions de drôles de choses ! cria Lord Warburton.

— J’espère que tu n’as pas adopté ce ton-là ? dit le vieillard.

— Le ton de Lord Warburton est bien plus redoutable que le mien ; il joue à l’ennuyé. Je ne m’ennuie pas du tout, moi. Je ne trouve la vie que trop intéressante.

— Ah ! trop intéressante ; il ne faut jamais la laisser aller jusque-là, tu sais.

— Je ne m’ennuie jamais quand je viens ici, déclara Lord Warburton. On a de si charmantes conversations avec vous.

— Est-ce encore là façon de plaisanter ? demanda le vieillard. Vous n’avez aucune raison de vous ennuyer nulle part. Quand j’avais votre âge, je n’avais pas idée de pareille chose.

— Vous avez dû vous développer très tard.

— Non, je me suis développé très tôt, et c’est la raison même de ce que je vous dis. À vingt ans, j’étais très grand garçon, je vous assure. Je travaillais d’arrache-pied. Vous ne vous ennuieriez pas si vous aviez quelque chose à faire ; mais vous autres jeunes gens, vous êtes tous trop oisifs. Vous pensez trop à vos plaisirs. Vous êtes trop difficiles, trop indolents et trop riches.

— Allons ! allons ! protesta Lord Warburton. Ce n’est guère à vous d’accuser un de vos contemporains d’être trop riche !

— Est-ce parce que je suis banquier que vous dites cela ?

— Un peu pour cela, si vous voulez, et parce que vous avez, n’est-ce pas ? une fortune considérable.

— Non, il n’est pas si riche, intervint charitablement le second jeune homme. Il a donné des sommes énormes.

— C’est sans doute qu’il pouvait en disposer, ce qui ne fait que confirmer sa richesse, repartit Lord Warburton. Je ne veux pas qu’un bienfaiteur public m’accuse d’être trop enclin au plaisir.

— Papa aime fort le plaisir… des autres. »

Le vieillard hocha la tête.

« Je ne prétends pas avoir en rien contribué à l’amusement de mes contemporains.

— Mon cher père, tu es trop modeste.

— Voilà bien une façon de plaisanter, monsieur, fit Lord Warburton.

— Vous plaisantez un peu trop souvent, jeunes gens. Sortis des plaisanteries, vous n’avez plus rien.

— Heureusement, il en reste toujours en réserve, remarqua le jeune homme disgracié.

— Je ne le crois pas ; je crois que les choses prennent du sérieux. Vous autres jeunes gens, vous en apercevrez un jour.

— Alors, admettons le sérieux croissant des choses ; nous aurons une grande source d’amusement.

— Ce seront des amusements un peu rudes, fit le vieillard. Je suis convaincu qu’il va survenir de grands changements, et pas dans le bon

sens.

— Je suis pleinement d'accord avec vous, déclara Lord Warburton. Je suis bien certain que nous assisterons à de grands changements, et qu'il surviendra toutes sortes d'événements étranges. C'est cela même qui me rend difficile de suivre votre conseil ; vous vous souvenez que, l'autre jour, vous m'avez dit que je devrais m'intéresser à quelque chose. On hésite à prendre intérêt à une chose qui peut, d'un moment à l'autre, sauter au ciel.

— Vous devriez vous intéresser à une jolie femme, dit son compagnon. Il fait tout ce qu'il peut pour tomber amoureux, ajouta-t-il, en manière d'explication pour son père.

— Les jolies femmes aussi peuvent vous filer entre les doigts, s'écria Lord Warburton.

— Non, non, elles resteront à leur poste, déclara le vieillard. Elles ne seront pas affectées par les mouvements sociaux et politiques auxquels je songeais.

— Vous entendez qu'on ne les supprimera point ? Très bien alors, je vais en chercher une au plus tôt et me l'attacher autour du cou comme bouée de sauvetage.

— Les femmes nous sauveront, reprit le vieillard, les meilleures femmes tout au moins, car j'établis une différence entre elles. Trouvez-en une, épousez-la, et votre vie en deviendra bien plus intéressante. »

Le silence momentané qui suivit était peut-être de la part des jeunes gens une façon d'apprécier la générosité de ce conseil, car ni le fils, ni son compagnon n'ignoraient que l'expérience matrimoniale du vieillard n'avait pas été heureuse. Mais, comme il le disait, il savait marquer les différences, et l'on aurait pu voir dans ces paroles un aveu d'erreur personnelle, bien qu'aucun de ses interlocuteurs ne pût évidemment hasarder que la dame de son choix n'avait apparemment pas fait partie des meilleures.

« Donc, en épousant une femme intéressante, j'aurai un sujet d'intérêt dans la vie, si je vous comprends bien ? demanda Lord Warburton. Je ne suis pas très chaud pour le mariage, à l'inverse de ce que prétend votre fils, mais on ne peut prévoir ce qu'une femme intéressante ferait de moi.

— J’aimerais savoir l’idée que vous vous faites d’une femme intéressante, dit son ami.

— Mon cher, les idées ne se montrent pas, surtout des idées aussi hautement éthérées que les miennes. Si je pouvais bien saisir moi-même mon opinion, ce serait déjà un bon pas de fait.

— Eh bien ! Éprenez-vous de qui vous voudrez, mais pas de ma nièce », déclara le vieillard.

Son fils se mit à rire.

« Il va considérer cela comme une provocation ! Mon cher père, voilà trente ans que tu vis parmi les Anglais, et tu as appris pas mal des choses qu’ils disent. Seulement, tu ne sais encore rien des choses qu’ils ne disent pas.

— Je dis ce qu’il me plaît, rétorqua le vieillard avec toute sa sérénité.

— Je n’ai pas l’honneur de connaître votre nièce, dit Lord Warburton. Il me semble que c’est la première fois que j’entends parler d’elle.

— C’est une nièce de ma femme. Mrs Touchett l’amène en Angleterre.

— Ma mère a passé l’hiver en Amérique, expliqua le jeune Mr Touchett, et nous attendons son retour. Elle écrit qu’elle s’est découvert une nièce, et qu’elle l’a invitée à venir ici avec elle.

— Je vois ; c’est très aimable à elle, dit Lord Warburton. Cette jeune fille est-elle intéressante ?

— Nous n’en savons pas beaucoup plus long que vous à son sujet ; ma mère ne nous a pas donné de détails. Elle communique le plus souvent avec nous par télégrammes, et ses messages sont un peu hermétiques. On accuse les femmes de ne pas savoir rédiger les dépêches, mais ma mère est passée maîtresse dans l’art de la condensation : “Fatiguée Amérique, chaleur terrible, reviens Angleterre avec nièce, premier bateau cabine convenable.” Voilà l’espèce de cryptogramme que nous recevons d’elle, et le dernier qui nous est parvenu. Il y en avait eu un autre auparavant, qui contenait, si je me rappelle bien, la première allusion à cette nièce : “Changé hôtel,

très mauvais, gérant insolent, adresse ci-dessous. Recueilli fille sœur, morte an dernier, pars pour Europe, deux sœurs, parfaite indépendance.” C’est cette énigme que mon père et moi n’avons guère cessé de supputer, car elle peut admettre bien des interprétations.

— Il y a du moins une chose claire, dit le vieillard, c’est qu’elle a donné un bon savon au gérant de son hôtel.

— Je n’en suis pas même sûr, puisqu’il l’avait chassée du champ de bataille. Nous avons d’abord pensé que la sœur en question pouvait être celle du gérant, bien que le mot de nièce semble indiquer qu’il s’agit d’une de mes tantes. Nous nous sommes aussi demandé de quelles deux autres sœurs on parle ; ce sont probablement deux filles d’une de mes tantes, décédée. Maintenant, qui jouit d’une parfaite indépendance et en quel sens il faut entendre ce terme, c’est le point que nous n’avons pas encore élucidé. L’expression s’applique-t-elle plus particulièrement à la jeune personne que ma mère a adoptée, ou a-t-elle également trait à ses sœurs, et doit-elle s’entendre dans un sens moral ou financier ? Est-ce à dire qu’elles sont à leur aise, qu’elles ne veulent accepter aucune obligation, ou simplement qu’elles aiment en faire à leur tête ?

— Cela signifie peut-être autre chose, mais ce sens-là est bien plausible, remarqua Mr Touchett.

— Vous en jugerez bientôt, fit Lord Warburton. Quand Mrs Touchett doit-elle arriver ?

— Nous n’en savons rien du tout : dès qu’elle trouvera une cabine convenable. Peut-être l’attend-elle encore ; peut-être aussi a-t-elle déjà débarqué en Angleterre.

— En pareil cas, elle vous aurait probablement télégraphié.

— Elle ne télégraphie jamais quand on pourrait s’y attendre, et seulement aux moments les plus imprévus, dit le vieillard. Elle aime me tomber dessus à l’improviste ; elle espère toujours me trouver en faute. Elle n’y est encore jamais arrivée, ce qui ne la décourage pas.

— C’est sa façon de participer à ce trait de famille, à cette indépendance dont elle parle, fit son fils sur un ton plus indulgent. Quelque altier que puisse être l’esprit de ces jeunes personnes, le sien est à leur hauteur. Elle aime à s’occuper de tout ce qui la concerne, et

ne se fie à personne pour l'aider. Elle me juge aussi inutile qu'un timbre-poste sans gomme, et ne me pardonnerait jamais mon outrecuidance si je me permettais d'aller au-devant d'elle à Liverpool.

— Voulez-vous au moins me faire savoir quand votre cousine arrivera ? demanda Lord Warburton.

— Seulement à la condition que j'ai formulée : de ne pas vous éprendre d'elle, répliqua Mr Touchett.

— L'interdiction me paraît un peu sévère ; est-ce que vous ne me jugez pas digne d'elle ?

— Je vous trouve bien trop digne, et je n'aimerais pas qu'elle vous épouse. Elle n'est pas venue ici pour chercher un mari, je l'espère ; il y a tant de jeunes filles qui le font, comme s'il n'y avait pas de bons maris là-bas. D'ailleurs elle est probablement fiancée ; les jeunes Américaines le sont souvent, je crois. Au surplus, je ne suis pas du tout sûr que vous fassiez un mari remarquable.

— Il est bien probable qu'elle est fiancée, en effet ; j'ai connu nombre de jeunes Américaines, et elles l'étaient toutes, mais, ma parole, je ne me suis jamais aperçu que cela changeât rien à leur manière d'être. Quant à faire un bon mari, poursuivit l'hôte de Mr Touchett, je n'en suis pas certain non plus. Il faudrait en risquer l'essai.

— Risquez-le à votre gré, mais pas sur ma nièce, sourit le vieillard, dont l'opposition à cette idée se formulait sur un ton d'enjouement.

— Oh ! après tout, conclut Lord Warburton, en renchérissant sur l'accent du vieillard, elle ne vaut peut-être pas la tentative. »

OceanofPDF.com

II

Sans se mêler à cet échange de propos enjoués, Ralph Touchett, les mains dans les poches et le petit fox rageur sur les talons, s'était un peu écarté, de son habituel pas traînant. Le visage tourné vers la maison, il gardait les yeux baissés d'un air méditatif sur la pelouse, si bien qu'il put, pendant un moment, rester, à son insu, en proie aux regards d'une personne qui venait de faire son apparition dans la large embrasure d'une porte. C'est la conduite du petit chien qui attira son attention ; l'animal bondissait avec une volée de jappements aigus, où l'expression de bienvenue se faisait pourtant plus sensible que celle de la colère. La personne menacée était une jeune fille qui ne se trompa pas à l'accueil de la petite bête. Courant avec une grande rapidité, l'animal parvint à ses pieds, redressa la tête et aboya vigoureusement. Sur quoi, la jeune fille se baissa, et prenant sans hésitation le fox entre ses mains, l'éleva à sa hauteur et le regarda en face, tandis qu'il continuait son bruyant bavardage. Son maître, pendant ce temps, avait pu le rejoindre, et constater que la nouvelle amie de Bunchie était une grande fille vêtue d'une robe noire, et incontestablement jolie. Elle avait la tête nue, comme si elle eût habité la maison, et ce fait intrigua quelque peu le fils de Mr Touchett, peu habitué à des visites que l'état de santé de son père faisait écarter. Cependant, les deux autres hommes avaient également aperçu la nouvelle venue.

« Mon Dieu, quelle est cette étrangère ? demanda Mr Touchett.

— C'est peut-être la nièce de Mrs Touchett, la jeune indépendante ? hasarda Lord Warburton. Cela me paraît probable, à sa façon d'en user avec le chien. »

Le collie, à son tour, laissait distraire son attention, et se dirigeait vers la jeune fille en agitant doucement la queue.

« Mais où donc est ma femme, alors ? » murmura le vieillard.

La jeune fille cependant s'adressait à Ralph sans lâcher le petit chien :

« Ce petit chien vous appartient, monsieur ?

— Il m'appartenait tout à l'heure, mais vous semblez avoir pris à son endroit un air remarquable de propriété.

— Nous pourrions le partager, proposa-t-elle. Il est si parfaitement gentil. »

Ralph leva un moment les yeux sur elle. Elle était étonnamment jolie. « Gardez-le tout entier », répondit-il.

La jeune fille ne semblait pas manquer de confiance en elle-même, mais cette générosité imprévue la fit rougir.

« Je ferais bien de vous dire que je suis probablement votre cousine, expliqua-t-elle en reposant le chien à terre. Tiens ! en voilà un autre, ajouta-t-elle vivement en voyant approcher le collie.

— Probablement ? s'écria le jeune homme en riant. Je croyais la chose tout à fait certaine. Alors, vous êtes arrivée avec ma mère ?

— Oui, il y a une demi-heure.

— Elle vous a déposée ici, avant de repartir ?

— Non, elle est montée tout droit à sa chambre, et m'a chargée de vous prier, si je vous voyais, d'aller l'y trouver à sept heures moins le quart. »

Le jeune homme consulta sa montre. « Merci bien ; je n'y manquerai pas. » Puis, regardant sa cousine : « Vous êtes la très bienvenue ; je suis ravi de vous voir. »

Elle considérait tout ce qui l'entourait, d'un œil qui dénotait une claire perception des choses ; elle regardait son cousin, les chiens, les deux hommes sous les arbres, le décor tout entier qui l'environnait. « Je n'ai jamais rien vu d'aussi adorable que tout cela. J'ai fait le tour de la maison ; c'est un enchantement.

— Je regrette que vous soyez arrivée depuis si longtemps, sans que nous nous en doutions.

— Votre mère m’a dit qu’en Angleterre on arrivait tout tranquillement ; alors cela m’a paru fort naturel. Est-ce que l’un de ces messieurs est votre père ?

— Oui, le plus âgé ; celui qui est assis.

— Je ne pensais pas que ce fût l’autre, dit la jeune fille en riant. Qui est-ce, l’autre ?

— C’est un de nos amis, Lord Warburton.

— Oh ! j’espérais tant qu’il y aurait un lord, tout à fait comme dans les romans. » Puis plongeant soudain pour saisir à nouveau le petit chien : « Adorable créature ! » s’écria-t-elle.

Elle restait immobile, à l’endroit de la rencontre, sans faire mine de s’avancer pour parler à Mr Touchett, et en la voyant toute mince et toute charmante, si près du seuil de la porte, son interlocuteur se demanda si elle attendait que le vieillard vînt lui présenter ses hommages. Les jeunes Américaines étaient habituées à se voir traiter avec beaucoup d’égards, et l’on donnait celle-ci pour un esprit assez altier. Ralph s’en apercevait d’ailleurs, rien qu’à la regarder.

« Ne voulez-vous pas venir faire la connaissance de mon père ? se risqua-t-il à proposer. Il est vieux et infirme et ne quitte pas son fauteuil.

— Oh ! que je le plains, le pauvre homme ! s’écria la jeune fille en s’avançant aussitôt. Votre mère m’avait donné à entendre qu’il était plutôt… plutôt d’une activité excessive. »

Ralph Touchett resta un moment silencieux.

« Il y a un an qu’elle ne l’a vu.

— Au moins, il a un bel asile pour se reposer. Allons, viens, petit chien !

— C’est un vieux domaine qui nous est cher, fit le jeune homme en regardant du côté de sa cousine.

— Comment s’appelle-t-il ? demanda-t-elle, en ramenant son attention sur le petit chien.

— Qui cela, mon père ?

— Oui, fit gaiement la jeune fille ; mais ne lui dites pas que je vous l'ai demandé. »

Ils étaient arrivés, en parlant, à l'endroit où était assis le vieux Mr Touchett, qui se soulevait lentement sur son siège pour se présenter.

« Ma mère est arrivée, annonça Ralph, et voici Miss Archer. »

Le vieillard plaça les deux mains sur les épaules de la jeune fille, la regarda un moment avec une extrême bienveillance, puis l'embrassa galamment.

« Je suis bien heureux de vous voir ici : mais j'aurais voulu que vous nous ayez laissé le soin de vous recevoir.

— Oh ! on nous a reçus, protesta la jeune fille ; il y avait bien une douzaine de domestiques dans le vestibule, et une vieille femme nous a fait la révérence à la grille du parc.

— Nous pouvons faire mieux… quand on nous avertit. »

Et le vieillard souriait en se frottant les mains et en hochant doucement la tête devant la jeune fille. « Mais Mrs Touchett n'aime pas les réceptions.

— Elle est montée tout droit à sa chambre.

— Oui, et elle s'y est enfermée. C'est ce qu'elle fait toujours, soupira le mari de Mrs Touchett, en se laissant lentement retomber dans son fauteuil. Enfin, j'espère que je la verrai la semaine prochaine.

— Avant cela, corrigea Miss Archer. Elle va descendre à huit heures pour le dîner. Et à sept heures moins le quart, n'oubliez pas ! ajouta-t-elle, avec un sourire, à l'adresse de Ralph.

— Que doit-il arriver à sept heures moins le quart ?

— Je vais voir ma mère, expliqua Ralph.

— Ah ! heureux homme ! » commenta le vieillard. Puis, s'adressant à la nièce de sa femme : « Asseyez-vous donc ; vous allez prendre un peu de thé.

— On m'en a donné dans ma chambre, à mon arrivée, expliqua la jeune fille. Je suis fâchée que vous ne soyez pas en bonne santé,

ajouta-t-elle, en posant les yeux sur son vénérable hôte.

— Oh ! je suis un vieil homme, ma chère, et mon temps est venu de l'être. Cela me fera du bien de vous avoir ici. »

Elle regardait de nouveau autour d'elle : la pelouse, les grands arbres, la Tamise d'argent avec ses roseaux, l'antique et belle demeure ; et tout en contemplant ce décor, elle y situait ses compagnons avec une pénétration concevable chez une jeune personne évidemment intelligente et animée par la situation. Elle s'était assise, en mettant à terre le petit fox ; ses mains blanches posées sur ses genoux se croisaient sur la robe noire ; elle avait la tête droite et les yeux brillants : sa silhouette mobile se tournait de côté et d'autre, avec une aisance qui dénotait la façon vive dont elle saisissait évidemment les impressions. Celles-ci étaient nombreuses et se reflétaient tour à tour dans son clair et paisible sourire.

« Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, dit-elle.

— Oui, c'est une belle vue, concéda Mr Touchett. Je sais l'effet qu'elle peut vous produire. Je l'ai éprouvé moi-même. Et vous aussi vous êtes belle », ajouta-t-il avec une courtoisie qui ne comportait rien de jovial ni de vulgaire, et non sans l'agréable sentiment que son âge avancé lui valait le privilège de dire de telles choses même à de jeunes personnes qui auraient pu en prendre ombrage.

Il serait superflu de mesurer exactement jusqu'à quel point celle-ci fut offusquée du compliment, car elle se leva aussitôt avec une rougeur qui n'était pas une réfutation. « Oh oui, je suis jolie, évidemment, répliqua-t-elle avec un rire bref. À quelle époque remonte votre domaine ? Au temps d'Élisabeth ?

— Aux premiers Tudors », dit Ralph Touchett.

Elle se tourna vers lui et le regarda : « Aux premiers Tudors ? C'est merveilleux. Et je suppose qu'on en voit beaucoup d'autres pareils ?

— Il y en a de beaucoup plus beaux.

— Ne dis pas cela, mon fils, protesta le vieillard. On ne peut trouver rien de plus beau que ceci.

— J'ai une très belle demeure ; je la crois même, à certains égards, supérieure à celle-ci », intervint Lord Warburton qui ne s'était pas

encore mêlé à la conversation, tout en posant un regard attentif sur Miss Archer. Il s'inclina légèrement, avec un sourire. Ses façons envers les femmes étaient charmantes, et la jeune fille y fut aussitôt sensible. Elle n'avait pas oublié qu'il s'appelait Lord Warburton.

« J'aimerais beaucoup vous la montrer, ajouta-t-il.

— Ne le croyez pas, se récria le vieillard, n'allez pas regarder son château. C'est une vieille baraque misérable, sans comparaison possible avec notre maison.

— Je ne sais pas ; je ne puis en juger », dit la jeune fille en souriant à Lord Warburton.

Ralph Touchett ne prenait pas le moindre intérêt à cette discussion ; il restait debout, les mains dans les poches, et son attitude indiquait clairement qu'il eût aimé renouer conversation avec sa nouvelle cousine. « Vous aimez beaucoup les chiens ? finit-il par demander en manière d'exorde, non sans se rendre compte que c'était une assez piètre entrée en matière pour un homme intelligent.

— Oui, beaucoup.

— Vous pourrez garder le fox, poursuivit-il avec un effort encore sensible.

— Je le garderai avec plaisir tant que je resterai ici.

— C'est-à-dire longtemps, je l'espère.

— Vous êtes trop aimable. Je n'en sais rien. C'est à ma tante d'en décider.

— J'arrangerai les choses avec elle, à sept heures moins le quart. » Et Ralph tira de nouveau sa montre.

« Je suis en tout cas heureuse d'être ici, dit la jeune fille.

— Je ne crois pas que vous aimiez que l'on décide les choses en votre nom.

— Oh ! si, lorsqu'on les dispose à ma satisfaction.

— Cette fois-ci, c'est moi qui arrangerai tout à mon gré, dit Ralph. Il est inconcevable que nous ne vous ayons pas connue plus tôt.

— J'étais là-bas : vous n'aviez qu'à venir me voir.

— Qu'entendez-vous par là-bas ?

— Aux États-Unis, à New York, à Albany[1] ou dans d'autres villes d'Amérique.

— J'y suis allé ; je suis allé partout, mais je ne vous ai jamais vue ; je ne m'en explique pas la raison. »

Miss Archer eut une brève hésitation. « C'est parce qu'il persistait une sorte de brouille entre votre mère et mon père, depuis la mort de ma mère, survenue dans mon enfance. C'est pour cela que nous n'avions jamais pensé vous voir.

— Ah ! je n'épouse pas toutes les querelles de ma mère, à Dieu ne plaise ! s'écria Ralph. Vous avez perdu votre père récemment ? poursuivit-il d'un ton plus grave.

— Oui, il y a plus d'un an. C'est depuis ce moment que ma tante a été bonne pour moi. Elle est venue me voir et m'a proposé de m'amener en Europe.

— Je vois, dit Ralph, elle vous a adoptée.

— Adoptée ? »

La jeune fille ouvrit de grands yeux, et une bouffée empourpra son visage, cependant qu'une fugitive expression de peine causait quelque inquiétude à son interlocuteur. Il avait mal mesuré l'effet de ses paroles. Cependant, Lord Warburton, qui semblait fort désireux de considérer Miss Archer de plus près, s'avançait vers les deux jeunes gens, et elle posa sur lui ses yeux élargis. « Oh ! non, elle ne m'a pas adoptée. Je ne suis pas candidate à l'adoption.

— Mille pardons ! murmura Ralph. Ce que je voulais dire, ce que… »

Il ne savait pas trop ce qu'il voulait dire.

« Vous voulez dire qu'elle me protège. Oui, elle aime protéger les gens. Elle a été très bonne pour moi, seulement, ajouta-t-elle avec une intention manifeste de se faire bien comprendre, je tiens fort à ma liberté.

— C'est de Mrs Touchett que vous parlez ? demanda, de son fauteuil, le vieillard. Approchez, mon enfant, et donnez-moi de ses nouvelles ; je suis toujours heureux d'en avoir. »

La jeune fille eut une nouvelle hésitation et sourit. « Elle est vraiment très bonne », répondit-elle, puis elle s’approcha de son oncle dont ces paroles excitaient la gaieté.

Lord Warburton demeura près de Ralph, et lui dit, après un instant : « Vous demandiez, tout à l’heure, l’idée que je me faisais d’une femme intéressante. Eh bien, la voilà ! »

OceanofPDF.com

III

Mrs Touchett était certainement dotée de singularités nombreuses, dont sa conduite, lors de son retour au domicile conjugal après une longue absence, n'était qu'un remarquable exemple. Elle avait sa façon à elle de faire toutes choses, et l'on ne saurait, plus simplement que par ces mots, décrire un caractère qui, sans être vraiment dépourvu de qualités généreuses, parvenait rarement à donner une impression agréable. Mrs Touchett pouvait accomplir beaucoup de bien, sans jamais faire plaisir. Ces façons particulières qu'elle appréciait tant n'avaient rien de blessant en soi et se contentaient d'être, sans confusion possible, différentes de celles des autres. Sa conduite se présentait avec des arêtes si vives qu'elle donnait parfois à des personnes susceptibles une impression de tranchante intransigeance. Cette fermeté se traduisit par son attitude en ces premières heures de son retour d'Amérique, en des circonstances où l'on eût pu attendre que son premier soin fût d'échanger avec son mari et son fils des paroles de bienvenue. Au nom de raisons qu'elle jugeait excellentes, Mrs Touchett s'enfermait toujours, en de telles occasions, dans une retraite impénétrable, et renvoyait la partie sentimentale de la cérémonie jusqu'au moment où elle aurait réparé le désordre de sa toilette avec une minutie d'autant moins explicable que la beauté ni la vanité ne la justifiaient. C'était en effet une vieille femme sans plus de beauté que de grâce ou d'élégance véritable, mais pénétrée d'un respect profond pour les mobiles de ses décisions. Elle consentait en général à s'en expliquer, si on lui demandait cette explication comme une faveur, et on s'apercevait alors que ses motifs étaient totalement

différents de ceux qu'on lui avait attribués. Elle était virtuellement séparée de son mari, sans paraître trouver rien d'anormal dans cette situation. Ils s'étaient vite aperçus, dès le début de leur vie commune, qu'ils ne désireraient jamais la même chose au même moment, et cette conviction avait poussé Mrs Touchett à soustraire leur désaccord aux chances d'accidents vulgaires. Elle fit de son mieux pour ériger son attitude en loi, et lui conférer ainsi un aspect beaucoup plus édifiant en allant s'installer à Florence, où elle acheta une maison, et en laissant son mari diriger la succursale anglaise de sa banque. Cet arrangement lui plaisait beaucoup par ce qu'il comportait de clairement défini. Quant à son mari, ce caractère le frappait aussi, sur sa brumeuse place londonienne, comme la clarté la plus nette qu'il pût en certains jours discerner, et dont il eût préféré d'ailleurs que l'étrange anomalie demeurât un peu plus estompée. Il avait dû faire un effort pour consentir à ce dissentiment ; il était prêt à tomber d'accord sur tout autre point que celui-là, et ne comprenait pas que la bonne ou la mauvaise entente dussent se parer d'une logique si redoutable. Mrs Touchett ne se permettait ni doutes ni réflexions, et consacrait chaque année à son mari un mois durant lequel elle semblait prendre à tâche de lui persuader qu'elle avait adopté le meilleur système d'existence. Elle n'aimait pas la vie anglaise, et avait pour cela trois ou quatre raisons auxquelles elle faisait de fréquentes allusions. Il s'agissait à vrai dire de détails assez médiocres d'un vieil ordre de choses, mais ils justifiaient amplement aux yeux de Mrs Touchett son éloignement systématique. Elle détestait la sauce au pain qu'elle déclarait avoir mine de cataplasme et goût de savon ; elle n'admettait pas que les servantes pussent boire de la bière, et très attachée à l'aspect de son linge, accusait les blanchisseuses anglaises de n'être pas passées maîtresses dans leur art. À intervalles réguliers, elle rendait visite à son pays natal, et venait d'y faire un séjour plus prolongé que tous les précédents.

Elle avait pris sa nièce en main, la chose ne faisait pas de doute. Quelque quatre mois avant les événements ci-dessus relatés, par un pluvieux après-midi, cette jeune fille se trouvait seule, un livre à la main. Cette occupation même dénote que la solitude ne lui pesait pas, car sa soif de connaissance faisait une vertu fécondante, et son imagination était forte. Il y avait pourtant, à ce moment-là, dans sa

situation, un manque de nouveauté que l’arrivée d’une visiteuse imprévue fit beaucoup pour corriger. La personne ne s’était pas fait annoncer, et la jeune fille entendit soudain son pas dans la pièce voisine. Ceci se passait dans une vieille maison d’Albany, une grande maison double et carrée dont l’une des fenêtres du rez-de-chaussée portait annonce de mise en vente. Il y avait deux entrées, dont l’une restait depuis longtemps inemployée mais n’avait jamais été supprimée. C’étaient deux larges portes blanches exactement semblables, cintrées au sommet, flanquées de part et d’autre de fenêtres, et juchées sur un perron de pierre rouge qui descendait transversalement au trottoir de brique. La double maison ne formait qu’une seule habitation dont le mur de séparation avait été abattu et les pièces mises en communication. Ces pièces, extrêmement nombreuses aux étages supérieurs, étaient identiquement revêtues d’une peinture blanc jaunâtre que la vétusté rendait blafarde. Il y avait, au troisième, une sorte de passage voûté, entre les deux moitiés de la maison, qu’Isabel et ses sœurs appelaient dans leur enfance le tunnel, et qui, malgré sa brièveté et son bon éclairage, gardait aux yeux de la jeune fille une impression d’étrangeté et de solitude, surtout par les après-midi d’hiver. Elle avait, étant enfant, fait de nombreux séjours dans la maison, alors habitée par sa grand-mère. Puis elle en était restée dix ans éloignée, pour y revenir quelque temps avant la mort de son père. Sa grand-mère, la vieille Mrs Archer, exerçait, surtout dans les limites de la famille une large hospitalité, et les petites filles passaient souvent sous son toit des semaines dont Isabel gardait le plus heureux souvenir. La vie, très différente de celle de sa propre demeure, lui semblait plus large, plus abondante et toujours plus gaie ; la discipline enfantine y restait délicieusement imprécise, et les occasions d’écouter la conversation des grandes personnes (plaisir fort apprécié d’Isabel) presque sans limite. Il y avait des allées et venues continuelles d’enfants et de petits-enfants, qui paraissaient jouir d’une invitation permanente à demeurer ou à partir, si bien que la maison offrait jusqu’à certain point l’image d’une bruyante auberge de province tenue par une bonne vieille hôtesse qui soupirait beaucoup et ne présentait jamais de note. Isabel ignorait évidemment les notes d’hôtel, mais n’en trouvait pas moins romanesque le logis de sa grand-mère. On découvrait par derrière une terrasse couverte, où une balançoire

fournissait une source d'intérêt palpitant, et plus loin un long jardin qui descendait en pente vers l'écurie et contenait des pêchers avec lesquels la fillette entretenait des relations d'incroyable familiarité. Isabel avait demeuré chez sa grand-mère en diverses saisons, mais tous ses séjours lui semblaient conserver un parfum de pêche. De l'autre côté de la rue s'élevait une vieille maison que l'on appelait la Maison Hollandaise. C'était, derrière une palissade branlante, et plantée de guingois dans la rue, une singulière bâtisse de la première époque coloniale, faite de briques primitivement peintes en jaune, et coiffée d'un pignon que l'on montrait aux étrangers. Elle abritait une école élémentaire pour enfants des deux sexes, tenue ou plutôt négligée par une dame exubérante dont Isabel gardait comme souvenirs marquants que ses cheveux étaient piqués aux tempes d'étranges peignes de nuit, et qu'elle était la veuve de quelque important personnage. On avait offert à la fillette la chance d'acquérir dans cet établissement les bases du savoir ; mais, dès le premier jour, sa protestation contre les règles de l'école lui valut l'autorisation de rentrer chez elle. En ces jours de septembre où les fenêtres de la Maison Hollandaise restaient ouvertes, elle entendait le bourdonnement des voix enfantines qui récitaient la table de multiplication, et dans le souvenir de sa brève aventure, la joie de la liberté et l'amertume d'une exclusion se mêlaient d'inexplicable façon. Les fondements de ses connaissances furent réellement assis dans le loisir de la maison grand-maternelle, dont la plupart des habitants n'étaient pas grands liseurs et laissaient à l'enfant l'usage incontesté d'une pleine bibliothèque de livres reliés qu'il lui fallait, pour atteindre, grimper sur une chaise. Quand elle en découvrait un à son goût – guidée qu'elle était surtout dans son choix par le frontispice –, elle l'emportait dans une pièce mystérieuse cachée derrière la bibliothèque, et qu'on ne sait quelle tradition parait du nom de « bureau ». À qui avait servi ce bureau, et à quelle époque on l'occupait, Isabel ne le sut jamais ; il lui suffisait qu'il recélât un écho et une douce odeur de moisi, et fût un lieu d'exil pour de vieux meubles dont les infirmités n'étaient pas toujours apparentes (si bien que leur disgrâce semblait imméritée et en faisait des victimes de l'injustice), et avec lesquels, à la manière des enfants, elle avait noué des rapports presque humains et certainement dramatiques. Elle aimait en particulier un vieux sofa en toile de crin auquel elle avait confié

cent chagrins enfantins. La pièce devait beaucoup de son mystère mélancolique au fait qu'elle était commandée par la seconde porte de la maison, la porte condamnée et bardée de verrous qu'une petite fille assez frêle jugeait impossible de tirer. Elle savait que cette porte muette et figée donnait sur la rue et qu'elle aurait pu voir au dehors le petit perron brun et les briques usées du trottoir, si les vitres des fenêtres latérales n'avaient été couvertes de papier vert. Mais elle n'éprouvait aucune envie de regarder la rue, de peur d'attenter à l'idée qu'elle s'était faite d'un royaume étrange et inconnu situé derrière la porte, pays qui obéissait à son imagination, et devenait, au gré de ses humeurs diverses, lieu de délices ou de terreurs.

C'était dans le bureau qu'Isabel était assise par cet après-midi mélancolique de jeune printemps dont je viens de parler. À cette époque où elle disposait de toute la maison pour y choisir une pièce à son gré, celle qu'elle avait élue en était la plus affligeante. Isabel n'avait jamais tiré les verrous, ni arraché le papier vert replacé par d'autres mains ; elle ne s'était jamais assurée que la rue vulgaire s'étendait derrière la porte. Une pluie crue et froide tombait lourdement ; le printemps faisait entendre son appel – appel cynique et menteur – à la patience. Isabel s'attachait le moins possible aux traîtrises atmosphériques : elle tenait les yeux attachés sur son livre, et s'efforçait de fixer son esprit. Elle s'était récemment avisée que celui-ci était d'humeur assez vagabonde et s'était ingénieusement appliquée à lui imposer une allure militaire, à lui apprendre à marcher, à s'arrêter, à reculer, à accomplir même, au commandement, des manœuvres plus délicates. Elle venait, pour l'instant, de lui donner un ordre de marche, et le lançait péniblement sur la plaine aride d'une *Histoire de la pensée allemande*. À ce moment, elle perçut un pas mal adapté à sa propre allure intellectuelle : elle tendit l'oreille et se rendit compte qu'on marchait dans la bibliothèque contiguë au bureau. Elle crut d'abord distinguer un pas familier, puis reconnut presque aussitôt qu'il s'agissait d'une femme et d'une étrangère, ce qui n'avait rien à voir avec le visiteur attendu. C'était un pas ferme et décidé, dont on pouvait être certain qu'il ne s'arrêterait pas avant le seuil du bureau, et en effet, l'entrée de cette pièce fut bientôt occupée par une dame qui s'arrêta court et se mit à dévisager notre héroïne. C'était une femme âgée,

vêtue d’un ample imperméable ; sur son visage sans beauté se distinguaient plusieurs traits d’une violence peu commune.

« Oh ! fit-elle en considérant l’amas hétéroclite de chaises et de tables, est-ce ici que vous vous tenez d’habitude ?

— Pas quand j’ai des visites », répondit Isabel, en se levant pour recevoir l’inconnue.

Elles passèrent dans la bibliothèque, où la visiteuse continuait à regarder autour d’elle.

« Je crois que vous avez bien d’autres pièces, et plutôt en meilleur état. Tout est terriblement usé.

— Êtes-vous venue voir la maison ? demanda Isabel. La servante va vous la faire visiter.

— Renvoyez-la ; je ne suis pas ici pour acheter. Elle s’est sans doute mise à votre poursuite et doit se promener là-haut ; elle ne m’a pas paru bien maligne. Dites-lui donc que ce n’est pas la peine de vous chercher. » Et voyant la jeune fille demeurer hésitante et surprise, l’étrange critiqueuse lui lança soudain : « Je suppose que vous êtes une des filles ? »

Isabel s’étonna de ces façons bizarres.

« Cela dépend ; des filles de qui voulez-vous dire ?

— De feu Mr Archer, et de ma pauvre sœur.

— Ah ! fit lentement Isabel, alors vous êtes notre folle de tante Lydia ?

— Voilà donc le nom que votre père vous a appris à me donner. Je suis bien votre tante Lydia, mais je ne suis pas du tout folle, sans me faire illusion. Et laquelle des filles êtes-vous ?

— La plus jeune des trois : Isabel.

— Oui ; les autres sont Lilian et Édith. Est-ce que vous êtes la plus jolie ?

— Je n’en ai pas la moindre idée.

— Moi, je le crois. »

Et c’est de cette façon que tante et nièce devinrent amies. Bien des années auparavant, la tante s’était querellée avec son beau-frère, et

l’avait, après la mort de sa femme, pris à partie pour sa façon d’élever ses trois filles. Mr Archer, qui était d’humeur vive, la pria de se mêler de ses propres affaires, et elle le prit au mot. Pendant nombre d’années, toutes relations restèrent rompues entre eux, et à la mort même de son beau-frère, elle n’adressa pas un mot aux jeunes filles, dont l’opinion sur son compte se trahissait par le propos d’Isabel. En ces circonstances comme en d’autres, la conduite de Mrs Touchett fut parfaitement délibérée. Elle devait faire le voyage d’Amérique pour surveiller ses placements (dont son mari, malgré sa haute situation financière, n’avait rien à savoir), et en profiterait pour s’enquérir de la situation de ses nièces. Inutile d’écrire, puisqu’elle n’aurait accordé aucune valeur à des renseignements obtenus par correspondance ; elle tenait toujours à se rendre compte par elle-même. Isabel ne s’en aperçut pas moins qu’elle était au courant de bien des choses qui les concernaient ; elle savait que les deux aînées étaient mariées, que leur pauvre père avait laissé très peu d’argent, mais que la maison d’Albany, dont il avait hérité, devait être vendue à leur profit ; elle n’ignorait même pas qu’Edmund Ludlow, le mari de Lilian, s’était chargé de l’affaire, et que le jeune couple, appelé à Albany par la maladie de Mr Archer, y restait jusqu’à nouvel ordre, et demeurait avec Isabel dans la vieille maison.

« Combien pense-t-on en tirer ? demanda Mrs Touchett, après avoir examiné sans enthousiasme le salon de devant où la jeune fille l’avait fait entrer.

— Je n’en ai pas la moindre idée.

— Voilà la seconde fois que vous me répondez cela ; et pourtant vous ne paraissez pas sotte.

— Je ne suis pas sotte, seulement je n’entends rien aux affaires d’argent.

— Oui, voilà bien la façon dont on vous a élevées, comme si vous deviez être millionnaires. En fait, de combien avez-vous hérité ?

— Je ne saurais vraiment vous le dire. Il faut le demander à Edmund et à Lilian ; ils seront de retour dans une demi-heure.

— À Florence, on trouverait une pareille maison bien vilaine, reprit Mrs Touchett, mais je suppose qu’ici on en tirera un bon prix. Il

devrait rester une jolie somme pour chacune de vous. Et vous devez bien avoir quelque chose en plus ; il est vraiment extraordinaire que vous n'en sachiez rien. La maison est bien placée, et on l'abattra sans doute pour construire une rangée de boutiques. Je me demande pourquoi vous ne le faites pas vous-mêmes ; la location vous laisserait un beau bénéfice. »

Isabel ouvrit de grands yeux à l'idée de louer des boutiques.

« J'espère bien qu'on n'abattra pas la maison, dit-elle ; je l'aime tant !

— Je ne vois pas quelles raisons vous avez de l'aimer ; votre père y est mort.

— Ce n'est pas une raison de la détester, répondit un peu étourdiment la jeune fille. J'aime les endroits où il s'est passé des choses… même des choses tristes. Il est mort beaucoup de gens ici, et la maison a été pleine de vie.

— Est-ce là ce que vous appelez être pleine de vie ?

— Pleine d'événements, si vous voulez, des sentiments et des peines de ceux qui l'habitaient. Et pas de peines seulement, car j'y ai été très heureuse dans mon enfance.

— C'est à Florence qu'il faut aller, quand on aime les maisons où il s'est passé des choses, surtout des morts. J'habite un vieux palais où ont été assassinées trois personnes – trois personnages connus, sans compter tous les autres.

— Un vieux palais ? répéta Isabel.

— Oui, mon enfant ; une demeure bien différente de celle-ci, qui est fort bourgeoise. »

Isabel éprouva quelque émotion, car elle avait toujours tenu en haute estime la maison de sa grand-mère. Mais cette émotion était d'espèce à lui faire dire :

« J'aimerais bien aller à Florence.

— Eh bien, si vous voulez être gentille et faire tout ce que je vous dirai, déclara Mrs Touchett, je vous y mènerai. »

L'émotion de notre jeune amie s'accrut ; elle rougit un peu et adressa à sa tante un sourire silencieux. « Faire tout ce que vous me

direz ? Je ne crois pas pouvoir vous le promettre.

— Non, vous ne me faites pas l'effet d'une personne à promesses. Vous aimez agir à votre tête, et ce n'est pas à moi de vous en blâmer.

— Et pourtant…, s'écria la jeune fille après un moment de réflexion, pour aller à Florence, il y aurait peu de choses que je ne promette ! »

Edmund et Lilian tardaient à rentrer, et Mrs Touchett eut une heure de conversation ininterrompue avec sa nièce, qui trouva en elle une singulière et intéressante personnalité. C'était du moins une personnalité, et presque la première qu'Isabel eût rencontrée. Elle était aussi excentrique qu'on l'avait représentée, mais par ce terme d'excentrique la jeune fille se figurait une personne inquiétante et détestable. Le mot évoquait pour elle une idée grotesque et même sinistre, tandis que sa tante lui conférait un parfum d'ironie hautaine mais dégagée, ou de comédie, et amenait Isabel à se demander si le sens commun qu'elle connaissait seul jusque-là, pouvait jamais présenter autant d'intérêt que cette excentricité. Nulle personne, à coup sûr, en aucune rencontre, ne l'avait autant captivée que cette femme aux lèvres minces, aux yeux brillants, et à la mine étrangère, qui rachetait une insignifiance apparente par sa distinction de manières, et assise là, dans son vieil imperméable, parlait des cours d'Europe avec une familiarité impressionnante. Mrs Touchett n'avait pas le désir des grandeurs, mais elle ne se reconnaissait pas de supérieurs dans la société, et évoquant les grands de ce monde, se réjouissait de constater l'impression que faisaient ses paroles sur un esprit neuf et sensible. À de nombreuses questions, Isabel dut tout d'abord fournir des réponses qui donnèrent apparemment à Mrs Touchett une haute idée de son intelligence. Puis ce fut son tour d'interroger, et les réponses de sa tante, quelque tour qu'elles prissent, lui parurent donner matière à profondes réflexions. Mrs Touchett attendit aussi longtemps qu'elle le jugea raisonnable le retour de son autre nièce, puis voyant qu'à six heures Mrs Ludlow n'était pas encore rentrée, elle se prépara au départ.

« Votre sœur doit être bien bavarde. Est-ce une habitude chez elle de rester aussi longtemps dehors ?

— Vous êtes restée presque aussi longtemps qu’elle, rétorqua Isabel ; elle pouvait n’être sortie qu’un instant avant votre arrivée. »

Mrs Touchett regarda sa nièce sans acrimonie, comme si elle appréciait la hardiesse de cette répartie ; elle semblait disposée à se montrer aimable. « Peut-être, dit-elle, n’a-t-elle pas une si bonne excuse que moi. En tout cas, priez-la de venir me voir ce soir, dans cet affreux hôtel. Elle peut amener son mari, si elle veut, mais nous n’avons pas besoin de vous. Je vous verrai bien assez par la suite. »

OceanofPDF.com

IV

Mrs Ludlow était l'aînée, et on la tenait généralement pour la plus raisonnable des trois sœurs. On accordait d'ordinaire à Lilian l'esprit pratique, à Édith la beauté, et à Isabel la supériorité intellectuelle. Mrs Key, la seconde, était la femme d'un officier du génie, et comme elle n'a plus rien à faire avec notre histoire, il suffira d'ajouter qu'elle était effectivement très jolie, et fit l'ornement des diverses garnisons, généralement dans des régions sans élégance de l'Ouest, où, à son profond chagrin, son mari s'était vu successivement relégué. Lilian avait épousé un avocat de New York, jeune homme à la voix sonore et fort enthousiaste de son état. Ce mariage n'était pas plus brillant que celui d'Édith, mais on avait souvent dit que Lilian pourrait s'estimer heureuse de dénicher un époux quelconque, car elle était beaucoup moins jolie que ses sœurs. Elle était au surplus fort heureuse ; mère de deux garçons impétueux, et maîtresse d'un bloc de pierre brune violemment enfoncé en coin dans la Cinquante-Troisième Rue, elle jouissait de cette situation comme d'un bonheur inespéré. Elle était petite et trapue et d'élégance discutable, mais on lui accordait une certaine prestance, à défaut de majesté ; elle s'était d'ailleurs, à croire l'opinion publique, « arrangée » depuis son mariage, et les deux choses au monde dont elle était le plus convaincue, étaient la puissance d'argumentation de son mari et l'originalité d'Isabel. « Je ne me suis jamais maintenue au niveau d'Isabel, cela aurait pris tout mon temps », déclarait-elle, ce qui ne l'empêchait pas de veiller avec sollicitude sur sa sœur, et de l'observer comme une mère épagneule surveillerait les

ébats d'un jeune lévrier. « Je voudrais la voir bien mariée, tel est mon désir, signifiait-elle souvent à son mari.

— Eh bien, moi, je dois dire que je n'aurais pas grand désir de l'épouser, répondait Edmund Ludlow, sans se donner la peine de baisser la voix.

— Je sais que tu dis cela par esprit de contradiction ; tu prends toujours le contre-pied de tout. Je ne vois pas ce que tu pourrais lui reprocher, en dehors de son originalité.

— Je n'aime pas les originaux ; je préfère les traductions, avait plus d'une fois répliqué Mr Ludlow. Isabel est écrite en langue étrangère[1]. Je ne la comprends pas. Elle devrait épouser un Arménien ou un Portugais.

— Voilà justement ce dont j'ai peur », s'écriait Lilian, qui tenait Isabel pour capable de tout.

Elle écouta avec grand intérêt le récit que sa sœur lui fit de la visite de Mrs Touchett, et se prépara à se rendre le soir aux désirs de sa tante. Ce que lui dit Isabel, il n'en est rien resté, mais ses paroles durent dicter à Lilian la réflexion qu'elle fit à son mari tandis qu'ils s'habillaient tous deux pour sortir. « J'espère de tout cœur qu'elle fera quelque chose de beau pour Isabel, car elle l'a certainement prise en affection.

— Que voudrais-tu donc lui demander pour ta sœur : un gros cadeau ? demanda Edmund Ludlow.

— Non ; pas du tout ! Mais de s'intéresser à elle, et de lui marquer de la sympathie. C'est évidemment le genre de femme faite pour apprécier Isabel. Elle a longtemps vécu à l'étranger et lui en a beaucoup parlé. Tu m'as toujours dit que tu trouvais à Isabel des traits étrangers.

— Et c'est de la sympathie étrangère que tu attends de ta tante ? Trouves-tu qu'Isabel manque tant de sympathie chez nous ?

— En tout cas, il faudrait qu'Isabel aille voir l'Europe, dit Mrs Ludlow. C'est la personne toute désignée pour cela.

— Et tu voudrais que la vieille dame l'emmène, si je comprends bien ?

— Elle le lui a offert. Elle meurt d'envie d'avoir Isabel avec elle. Moi, ce que je souhaite, c'est qu'une fois là-bas, elle lui procure tous les avantages possibles. Quant à nous, tout ce que nous pouvons faire c'est de faciliter sa chance à Isabel.

— Sa chance de quoi ?

— De se développer.

— Seigneur ! se récria Edmund Ludlow ; j'espère bien qu'elle ne va pas encore se développer !

— Si je ne savais pas que tu dis cela en manière de taquinerie, je serais très fâchée, répliqua sa femme. Mais tu sais bien que tu aimes Isabel. »

« Vous doutez-vous que je vous aime ? demandait jovialement quelques instants plus tard, le jeune homme à sa belle-sœur, en brossant son chapeau.

— Je suis du moins certaine que cela m'est parfaitement égal, répondit la jeune fille, dont le ton et le sourire étaient cependant moins hautains que les paroles.

— Elle est si fière depuis la visite de Mrs Touchett ! » commenta sa sœur.

Mais Isabel s'éleva contre cette accusation avec beaucoup de chaleur.

« Il ne faut pas dire cela, Lily. Je ne suis pas fière du tout.

— Il n'y aurait d'ailleurs aucun mal à cela, fit Lilian d'un ton conciliant.

— Il n'y a aucune fierté à concevoir de la visite de Mrs Touchett.

— Ah ! intervint Ludlow, la voilà plus fière que jamais !

— Si je le suis un jour, promit la jeune fille, ce sera pour une meilleure raison. »

Fière ou non, elle se sentait du moins changée, et gardait l'impression qu'il lui était arrivé quelque chose. Laissée à elle-même, elle resta un moment assise sous la lampe, les mains vides, sans se soucier de ses occupations habituelles. Puis, se levant, elle marcha dans la pièce, et passa d'une chambre à l'autre, cherchant les endroits

où ne parvenait pas la pâle lumière de la lampe. Elle était agitée, inquiète même, et par moments tremblait un peu. L'importance de ce qui lui arrivait était hors de proportion avec l'apparence de l'événement même, et faisait vraiment un changement dans sa vie. Ce qui pouvait en résulter restait encore extrêmement vague, mais la situation d'Isabel était de celles qui rendent tout changement bienvenu. Elle avait le désir de laisser le passé derrière elle et, comme elle se le disait, de prendre un nouveau départ. Ce désir n'était d'ailleurs pas né des circonstances actuelles : il lui était familier comme le bruit de la pluie sur les vitres, et l'avait déjà conduite à nombre de nouveaux recommencements. Elle s'assit dans un coin sombre du paisible salon et ferma les yeux. Ce n'était pas pour chercher un oubli somnolent, mais au contraire parce qu'elle se sentait les yeux trop grands ouverts, et voulait atténuer son impression de voir trop de choses à la fois. Son imagination toujours absurdement active sautait par la fenêtre, si elle trouvait la porte fermée. Elle n'était pas habituée à la garder sous clef, et en des heures importantes de sa vie, où elle eût été heureuse de pouvoir user de son seul jugement, elle souffrait d'avoir donné un encouragement excessif à sa faculté de voir sans juger. Pour l'instant, avec l'impression que l'heure du changement avait sonné, elle fut assaillie par une multitude de souvenirs des choses qu'elle laissait derrière elle. Les années et les heures de sa vie lui revenaient, et longtemps, dans un silence que coupait seul le tic-tac de la grosse pendule de bronze, elle les passa en revue. C'était une vie très heureuse, et elle-même avait été très favorisée ; telle était la vérité qui ressortait le plus vivement de cet examen. Elle avait eu, en tout, ce qui se fait de meilleur, et dans un monde où les conditions de vie rendent tant d'existences peu enviables, c'était un rare privilège que de n'avoir jamais rien connu de particulièrement déplaisant. Elle se dit même qu'elle en avait été peut-être un peu trop sevrée, car elle avait pris dans la littérature la notion que les chagrins sont souvent une source d'intérêt et même d'instruction. Son père les écartait toujours d'elle, son père si beau et si cher, qui nourrissait lui-même une telle aversion pour la moindre peine. C'était un grand bonheur que d'avoir été sa fille, et Isabel en ressentait même de l'orgueil. Depuis sa mort, elle comprenait qu'il avait toujours volontairement tourné vers ses enfants un visage heureux et ne pouvait pas, autant qu'il le souhaitait, ignorer

les laideurs de la vie. Mais la tendresse de sa fille ne s'en trouvait que renforcée ; et il lui était à peine pénible de le sentir trop généreux, trop bienveillant, trop indifférent aux considérations sordides. Bien des gens estimaient qu'il poussait trop loin cette indifférence, surtout le grand nombre de ceux auxquels il devait de l'argent. Isabel n'avait jamais eu très clairement connaissance de leur opinion, mais il peut y avoir intérêt à informer le lecteur que s'ils s'accordaient tous pour attribuer au défunt une remarquable beauté et des manières très captivantes (l'un d'eux disait même qu'il s'arrangeait toujours à capter quelque chose), ils l'accusaient aussi d'avoir fait de sa vie un fort piètre usage. Il avait dilapidé une fort belle fortune, montré un goût déplorable pour le plaisir, joué sans retenue. Quelques critiques très acerbes allaient jusqu'à prétendre qu'il n'avait même pas élevé ses filles. Elles étaient restées aussi dépourvues d'éducation régulière que de foyer permanent ; elles étaient à la fois gâtées et négligées ; on les confiait à des bonnes ou à des institutrices (généralement très médiocres), ou on les envoyait dans de mauvaises écoles, tenues par des Français, d'où on les retirait en larmes, au bout d'un mois. Cette façon de voir eût soulevé l'indignation d'Isabel, car à son propre point de vue ses chances de bonheur avaient été grandes. Même à Neufchâtel, lorsque Mr Archer avait laissé trois mois ses filles aux soins d'une bonne française qui s'était éclipsée avec un gentilhomme russe demeurant dans leur hôtel, même dans cette situation irrégulière (incident de sa onzième année), elle n'avait jamais éprouvé effroi ou humiliation, et considérait l'événement comme un épisode romanesque d'une éducation libérale. Son père avait une façon large de regarder la vie, dont son agitation et parfois même l'incohérence de sa conduite ne fournissaient que la meilleure preuve. Il voulait que dès leur jeune âge ses filles vissent tout ce qu'elles pourraient du monde, et c'est pour cela qu'avant quatorze ans notre héroïne avait déjà trois fois traversé l'Atlantique, sans cependant passer jamais plus de quelques mois de suite à l'étranger, procédé qui avait aiguisé sa curiosité sans la mettre à même de la satisfaire. Il était d'ailleurs juste qu'Isabel prît le parti de son père, car elle était, des trois filles, celle qui le distrayait le mieux de toutes les choses déplaisantes dont il ne parlait pas. En ses derniers jours, son bon vouloir à quitter un monde où la difficulté d'agir à sa guise semblait s'accroître avec les années, fut nettement amoindri par

la peine de quitter sa fille, son intelligente, sa supérieure, sa remarquable fille. Une fois terminés les voyages d'Europe, il avait continué de faire montre d'une grande générosité pour ses filles, et s'il avait été gêné par des affaires d'argent, rien n'était jamais venu troubler leur foi innocente en des ressources considérables. Isabel, quoiqu'elle dansât bien, ne gardait pas le souvenir de succès particulièrement brillants dans les réunions mondaines de New York ; elle était éclipsée par Édith qui, de l'aveu commun, était infiniment plus séduisante. Édith fournissait un exemple si frappant de séduction qu'Isabel ne pouvait garder aucune illusion sur ses propres moyens, non plus que sur les limites de ses dispositions à folâtrer, à bondir et à pousser des cris, surtout avec le succès voulu. Dix-neuf personnes sur vingt (et Isabel était du nombre) déclaraient Édith infiniment plus jolie que sa sœur, mais la vingtième éprouvait, en prenant le contre-pied de ce jugement, le plaisir de penser que toutes les autres faisaient preuve d'une parfaite vulgarité esthétique. Dans le tréfonds de son cœur, Isabel abritait un désir de plaire plus aigu encore que celui de sa sœur, mais cette profondeur secrète était un lieu fort retiré dont les communications avec la surface étaient interrompues par vingt forces capricieuses. Elle voyait les jeunes gens qui venaient en grand nombre admirer Édith ; mais en général ils semblaient avoir peur d'Isabel et semblaient convaincus qu'il fallait s'astreindre à une préparation spéciale pour l'entretenir. Sa réputation de grande lectrice tendait autour de sa personne un de ces manteaux nébuleux qui cachent les déesses dans les poèmes épiques ; tant de lectures devaient susciter des sujets de causerie ardus et maintenir la conversation à une température très basse. La pauvre fille aimait assez qu'on rendît hommage à son intelligence, mais ne voulait absolument pas passer pour pédante ; aussi lisait-elle en secret, et s'abstenait-elle, bien que sa mémoire fût excellente, de toute allusion révélatrice. Elle avait une grande soif de connaissance, mais préférait sincèrement à la page imprimée toute autre source d'information, et pour satisfaire son immense curiosité de la vie, ouvrait sans cesse autour d'elle de grands yeux émerveillés. Elle portait en elle un grand fonds de vitalité, et jouissait par-dessus tout de sentir la continuité entre les mouvements de son être et les agitations du monde. C'est pour cela qu'elle aimait voir de grandes foules ou de vastes étendues de pays, lire des récits de guerre ou de révolution,

regarder des tableaux historiques et commettre souvent, en toute conscience, à l'égard de ces derniers, le solécisme esthétique de tolérer, par amour du sujet, leur mauvaise qualité de peinture. Du temps de la guerre de Sécession, elle était encore très jeune, mais n'avait pas moins passé des mois de cette longue époque dans un état d'exaltation presque passionnée, où elle éprouvait parfois une confusion extrême à se sentir presque également émue par les exploits des deux partis. On comprend bien d'ailleurs que la timidité méfiante des jeunes gens ne fût jamais allée jusqu'à l'isoler dans le monde ; le nombre de ceux dont le cœur battait juste assez, à son approche, pour leur rappeler qu'ils avaient aussi une tête, l'avait empêchée de subir l'épreuve suprême réservée à son sexe et à son âge. Elle s'était vue comblée de tout ce qu'une jeune fille peut demander : tendresse, admiration, bonbons, bouquets, participations à tous les avantages du monde où elle vivait, nombreuses occasions de danser, abondance de robes neuves, le *Spectator* de Londres, les plus récentes publications, la musique de Gounod, les poèmes de Browning, la prose de George Eliot.

Toutes ces choses qui lui revenaient maintenant à l'esprit se résolvaient en une multitude de scènes et d'images. Des faits oubliés se rappelaient à elle ; nombre d'autres qu'elle tenait naguère encore pour très importants lui sortaient de la mémoire. Le résultat produisait un aspect de kaléidoscope, mais le mouvement de l'appareil fut enfin arrêté par l'arrivée de la domestique qui venait annoncer un visiteur. C'était un certain Caspar Goodwood, jeune Bostonien pur sang qui connaissait Miss Archer depuis un an et qui, la tenant pour la plus parfaite beauté de son époque, avait, selon la règle énoncée plus haut, accusé cette époque d'irrémédiable sottise. Il lui écrivait de temps à autre, et lui avait, quelque quinze jours plus tôt, adressé une lettre de New York. Elle avait jugé que son arrivée n'aurait rien d'impossible, et l'avait même vaguement attendu tout au long de la pluvieuse journée. Et pourtant, depuis qu'elle le savait là, elle n'avait plus très envie de le recevoir. C'était le jeune homme le plus accompli qu'elle eût rencontré ; il était certainement remarquable et lui inspirait un sentiment de haute et rare estime qu'elle n'avait jamais éprouvé pour aucun d'autre. On disait autour d'eux qu'il voulait l'épouser, mais c'était évidemment là leur affaire. On peut en tout cas spécifier qu'il

était venu à Albany[2] dans le seul but de la voir, après avoir appris à New York, où il faisait un court séjour et espérait la rencontrer, qu'elle se trouvait encore dans la capitale de l'État. Isabel attendit quelques instants avant de descendre, et arpenta la pièce avec un sentiment de complications qu'elle ne connaissait pas encore. Elle finit pourtant par se décider, et le trouva debout, près de la lampe. Il était grand, robuste et un peu raide ; il était, de plus, maigre et brun. Sa beauté n'avait rien de romanesque ; elle était plutôt sans éclat, mais sa physionomie pouvait attirer l'attention, qu'elle récompensait si l'on était sensible au charme d'yeux bleus d'une fixité remarquable (des yeux qu'on eût attribués à un teint différent du sien), et d'une mâchoire de cette forme un peu anguleuse où l'on croit voir l'indice d'un caractère résolu. Isabel conclut ce soir-là au bien-fondé de cette opinion, ce qui n'empêcha pas Caspar Goodwood, qui était arrivé plein d'espoir autant que de résolution, de reprendre une demi-heure plus tard le chemin de son logis, avec un sentiment de défaite. Cette défaite, ajoutons d'ailleurs tout de suite qu'il n'était pas homme à l'accepter lâchement.

OceanofPDF.com

V

Ralph Touchett était philosophe, mais il ressentait pourtant une assez profonde émotion lorsque, à sept heures moins le quart, il frappa à la porte de sa mère. Les philosophes mêmes ont leurs préférences, et des deux parents du jeune homme, il faut reconnaître que son père répondait le mieux à son sentiment d'amour filial. Son père, comme il se l'était souvent dit, était des deux le plus maternel ; sa mère, en revanche, faisait assez bien, à son endroit figure de père, voire de « gouverneur », pour parler l'argotique langage de l'époque. Elle n'en éprouvait pas moins une tendresse marquée pour son unique enfant, et avait toujours tenu à ce qu'il passât trois mois de l'année près d'elle. Ralph rendait pleine justice à son affection, et sentait que dans des pensées et dans une vie remarquablement active et organisée, il trouvait toujours son tour, après les autres objets les plus intimes de la sollicitude de Mrs Touchett, qu'étaient les observances variées et ponctuelles des exécuteurs de sa volonté. Il trouva sa mère toute prête pour le dîner ; elle embrassa son fils de ses mains gantées, et le fit asseoir sur le sofa à côté d'elle. Elle s'enquit scrupuleusement de la santé de son mari et de celle du jeune homme, et apprenant qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre en état bien satisfaisant, affirma sa conviction de plus en plus assise qu'il était sage de sa part de ne pas s'exposer au climat anglais. Sa santé eût bien pu, elle aussi, n'y pas résister. L'idée que sa mère pût tomber malade fit sourire Ralph, mais il s'abstint de lui rappeler que son propre état de santé n'avait rien à voir avec le climat d'Angleterre, puisqu'il quittait chaque année le pays pendant un grand nombre de mois.

Il était tout jeune encore lorsque son père, Daniel Tracy Touchett, natif de Rutland, dans l'État de Vermont, vint s'installer en Angleterre comme directeur adjoint d'une banque, dont il prit la tête quelque dix ans plus tard. Daniel Touchett envisagea dès lors un séjour permanent dans ce pays d'adoption, dont il s'était fait dès l'abord une idée simple, juste et complaisante. Mais il ne concevait pas pour cela l'idée de se désaméricaniser, plus qu'il n'avait le désir de faire pratiquer à son fils cet art délicat. Il lui avait paru si facile de demeurer assimilé, mais non transformé en Angleterre, qu'il jugeait tout aussi simple pour son héritier naturel d'appliquer à la direction de la sombre vieille banque la claire lumière des méthodes d'Amérique. Pour l'habituer à cette lumière, il prit pourtant la peine de l'envoyer faire son éducation dans son pays natal. Ralph passa plusieurs trimestres dans une école d'outre-Atlantique et conquit un diplôme d'université américaine. Après quoi, son père le trouvant devenu exagérément américain, l'installa pendant trois ans à Oxford. Oxford effaça Harvard, et Ralph finit par se montrer suffisamment anglais. Son apparente adaptation à son milieu n'était cependant que le masque derrière lequel se cachait un esprit fortement attaché à son indépendance, peu porté à jamais s'en laisser longtemps imposer, et qui, naturellement enclin à l'aventure et à l'ironie, s'octroyait une liberté de jugement absolue. Il donna d'abord de brillantes promesses ; à Oxford, il se distingua, pour la plus grande satisfaction de son père, et on chuchota autour de lui qu'il était regrettable de voir un garçon si bien doué renoncer à l'avance à une brillante carrière. Cette carrière, il aurait peut-être pu se l'assurer (bien que la chose reste incertaine), si Mr Touchett avait consenti à se séparer de lui (ce qui n'était pas le cas), en retournant dans son pays natal, mais il lui en aurait grandement coûté de se sentir isolé de façon définitive par un désert aquatique, du vieillard qu'il considérait comme son meilleur ami. Ralph n'aimait pas seulement son père, il l'admirait, et recherchait toutes les occasions de le regarder à l'œuvre. Pour lui, Daniel Touchett était un homme de génie, et bien qu'il ne se sentît lui-même aucune aptitude aux arcanes de la finance, il s'était astreint à en pénétrer assez les mystères pour pouvoir apprécier le grand rôle que son père y avait joué. Ce n'est d'ailleurs pas cela qu'il admirait le plus chez son père, mais la belle surface lisse, et polie encore par l'atmosphère anglaise, que le vieillard avait opposée à toutes les

tentatives de pénétration. Daniel Touchett n’avait été ni à Harvard ni à Oxford, et ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même d’avoir mis entre les mains de son fils les clefs de la critique moderne. Ralph, dont la tête foisonnait d’idées que son père n’avait jamais soupçonnées, ressentait une profonde estime pour l’originalité du banquier. Les Américains sont, à tort ou à raison, réputés pour la facilité avec laquelle ils s’adaptent aux conditions de la vie étrangère, mais Mr Touchett avait fait de l’insuffisance même de sa faculté d’adaptation la meilleure cause de son succès. Il gardait dans leur fraîcheur la plupart des traits de son type primitif, et conservait même, comme son fils le constatait toujours avec plaisir, l’accent des régions les plus verdoyantes de la Nouvelle-Angleterre. Près du terme de sa vie, il était devenu, sur son théâtre d’activité, aussi accommodant que riche ; il conciliait une habileté consommée avec des dispositions d’apparente familiarité, et sa situation sociale, dont il ne s’était jamais préoccupé, avait la solide perfection d’un fruit que nul n’a effleuré. Peut-être était-ce le manque d’imagination et de ce que l’on appelle le sens de l’histoire qui laissaient son esprit absolument fermé à nombre des impressions qu’éprouvent les étrangers cultivés au contact de la vie anglaise. Il était des distinctions qu’il n’avait jamais établies, des habitudes qu’il n’avait jamais prises, des obscurités qu’il n’avait jamais sondées. Pour ce qui est de ces dernières, le fait de les avoir sondées aurait porté une sensible atteinte à l’admiration que son fils nourrissait pour lui.

En quittant Oxford, Ralph avait voyagé pendant deux ans, puis s’était trouvé perché sur un haut tabouret, dans la banque de son père. La responsabilité et l’honneur de telles situations ne sont pas, je le crois, proportionnées à la hauteur du tabouret et dépendent d’autres considérations. Ralph, qui possédait de très longues jambes, aimait rester debout, ou même circuler, tout en vaquant à sa besogne. Il ne put d’ailleurs consacrer qu’un temps assez court à cet exercice, car au bout de dix-huit mois il s’aperçut que sa santé périclitait sérieusement. Il contracta un violent rhume qui tomba sur les poumons et y exerça de sérieux ravages. Il dut renoncer à tout travail et obéir à la lettre à la détestable injonction de se soigner. Au début, il s’acquitta mal de cette nécessité ; il lui semblait que ce n’était pas lui qu’il soignait, mais un individu peu intéressant et nullement intéressé, avec lequel il n’avait rien de commun. Pourtant l’individu en question gagnait à être connu,

et Ralph finit par éprouver à son endroit une sorte d'indulgence morose et même de considération silencieuse. L'infortune assortit d'étranges compagnons de chaîne, et le jeune homme, sentant qu'il avait quelque chose à sauvegarder dans cette affaire – en l'espèce sa réputation de sens commun –, consacra à son détestable malade une somme d'attention dont il tenait un compte exact, et qui eut du moins pour effet de sauver la vie du malheureux. Un de ses poumons se cicatrisa ; l'autre parut vouloir suivre son exemple, et Ralph s'entendit promettre une survie d'une douzaine d'années, à la condition d'habiter une de ces régions où se réunissent les phtisiques. Comme il s'était pris d'un goût très prononcé pour Londres, il maudit cette ingrate nécessité de l'exil, et ne s'y plia pas moins ; puis peu à peu, s'apercevant que ses organes sensibles se trouvaient fort bien de cette triste faveur, il éprouva moins de regret à la leur accorder. Il passait les hivers à l'étranger, se chauffait au soleil, s'enfermait dès que soufflait le vent, restait couché les jours de pluie, et faillit une ou deux fois, après des nuits de neige, ne plus se relever.

Une secrète réserve d'indifférence, pareille à un gâteau épais qu'une bonne vieille nourrice aurait glissé dans son premier trousseau d'écolier, l'aida à se réconcilier avec le nécessaire sacrifice ; n'était-il pas d'ailleurs, en mettant les choses au mieux, trop malade pour prétendre à plus qu'à ce difficile objectif ? Il était assez franc pour s'avouer qu'il n'avait jamais vraiment beaucoup tenu à une occupation quelconque, et n'avait pas dû renoncer à une brillante carrière. Il est vrai que le parfum du fruit défendu venait parfois flotter autour de lui et lui rappeler qu'un déploiement d'activité est le plus savoureux des plaisirs. Vivre comme il le faisait, c'était lire une médiocre traduction d'un bon livre, plaisir médiocre pour un homme qui se sentait des aptitudes d'excellent linguiste. Il avait de bons et de mauvais hivers, et se faisait parfois, au cours des premiers, l'illusion d'une guérison. Mais cet espoir s'était dissipé trois ans avant les événements qui ouvrent cette histoire ; resté cette année-là plus tard que d'habitude en Angleterre, il s'était laissé surprendre par le froid avant d'atteindre Alger. Arrivé dans un état presque comateux, il resta plusieurs semaines entre la vie et la mort. Sa convalescence tint du miracle, et le premier usage qu'il en fit fut de se convaincre que de tels miracles ne se reproduisent pas. Il se rendit compte que sa dernière heure était

proche et qu'il convenait de ne pas l'oublier, mais qu'il lui était permis de passer le temps qui lui restait de façon aussi agréable que le lui permettrait une telle perspective. Le simple usage de facultés qu'il était menacé de perdre lui devint un plaisir exquis, et il lui parut qu'on n'avait jamais sondé les joies de la contemplation. Il était loin du temps où il trouvait pénible de devoir renoncer à l'idée de se faire un nom dans le monde, idée qui, pour rester vague, n'avait pas été moins pressante, et non moins délicieuse pour avoir dû lutter en lui contre certains accès véhéments d'auto-critique. Ses amis le voyaient plus gai qu'auparavant et attribuaient ce changement à un espoir de guérison qui provoquait leurs hochements de tête entendus. Sa sérénité n'était qu'un bouquet de fleurs sauvages poussées sur ses ruines.

C'était probablement ce parfum de l'objet en lui-même qui expliquait le rapide éveil d'intérêt de Ralph pour la venue d'une jeune fille qui n'avait évidemment rien d'insipide. Dans sa seule observation, il sentait qu'il allait trouver un aliment pour nombre de jours. Ajoutons, de façon sommaire, que l'idée d'aimer – sans aucun rapport avec celle d'être aimé – trouvait encore sa place dans son programme réduit, et qu'il s'interdisait seulement la volupté de l'expression. Il ne pouvait d'ailleurs pas plus inspirer de passion à sa cousine qu'elle ne saurait, même en cherchant à le faire, l'aider à en éprouver.

« Et maintenant, dit-il à sa mère, parle-moi de cette jeune fille. Quelles sont tes intentions à son égard ? »

Mrs Touchett n'hésita pas : « Je veux prier ton père de l'inviter à passer trois ou quatre semaines à Gardencourt.

— Il n'y a pas besoin de grandes cérémonies pour cela, dit Ralph. Il va de soi que mon père l'invitera.

— Je n'en sais rien. C'est ma nièce et non la sienne.

— Grand Dieu, maman, quel sentiment des convenances ! Raison de plus pour l'inviter. » Mais, après cela : « Je veux dire, après trois mois – car il serait absurde de n'offrir à cette pauvre fille qu'un malheureux séjour de trois ou quatre semaines –, que comptes-tu faire d'elle ?

— Je veux l'emmener à Paris et l'y faire habiller.

— Oui, bien sûr. Et encore ?

— Je l'inviterai à passer l'automne à Florence avec moi.

— Tu te cantonnes dans les détails, ma chère mère, dit Ralph. Je voudrais savoir ce que, de façon plus générale, tu entends faire pour elle.

— Mon devoir ! déclara Mrs Touchett. Je suppose que tu la plains beaucoup, ajouta-t-elle.

— Non, je n'ai pas idée de la plaindre ; elle ne me paraît pas appeler la compassion. Je crois plutôt que je l'envie. Mais pour que j'en sois tout à fait sûr, donne-moi une indication sur ce que tu appelles ton devoir.

— Je lui ferai visiter quatre pays d'Europe, dont deux à son choix, et lui donnerai toutes facilités pour perfectionner sa pratique du français qu'elle sait déjà fort bien. »

Ralph eut un léger froncement de sourcils. « Le programme me paraît un peu sec, même avec le choix de deux des pays.

— S'il est trop sec, on peut se fier à Isabel pour l'arroser, dit Mrs Touchett en riant ; elle est rafraîchissante comme une pluie d'été.

— Tu la considères comme très remarquable ?

— Très remarquable, je ne sais pas, mais intelligente à coup sûr, avec une volonté ferme, et un caractère vif. Elle ne se laissera pas ennuyer.

— Je le crois facilement, dit Ralph, puis il ajouta à brûle-pourpoint : Quel ménage faites-vous, toutes deux ?

— Veux-tu m'accuser d'être une ennuyeuse personne ? Je ne crois pas que ce soit son avis. Certaines filles n'y manqueraient pas, je le sais, mais Isabel est trop intelligente pour cela. Je crois que je la divertis beaucoup. Nous faisons bon ménage parce que je la comprends. Je sais quel genre d'enfant elle est. Elle est très franche et moi aussi ; nous savons exactement ce que nous pouvons attendre l'une de l'autre.

— Oh ! de toi, mère, on sait toujours ce qu'on peut attendre, s'écria Ralph. Tu ne m'as surpris qu'une fois, et c'est aujourd'hui, en me révélant une jolie cousine dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.

— Tu la trouves très jolie ?

— Très jolie, certes, mais ce n’est pas sa beauté qui me frappe. C’est bien plutôt sa mine générale et son air d’être quelqu’un. Quelle est cette rare créature, et que vaut-elle ? Où l’as-tu découverte, et comment as-tu fait sa connaissance ?

— Je l’ai trouvée dans une vieille maison d’Albany, assise par un jour de pluie dans une chambre lugubre, où elle s’ennuyait à mourir à lire un livre indigeste. Elle ne s’en rendait pas bien compte, mais quand je le lui eus clairement démontré, elle parut m’en être très reconnaissante. Tu me diras qu’il était inutile de l’éclairer, que mieux valait la laisser en paix. Il y a du vrai là-dedans, mais je n’ai pas agi à la légère ; j’avais la conviction qu’elle était faite pour quelque chose de mieux. J’ai senti que ce serait une charité que de l’emmener et de lui faire voir le monde. Elle croit le bien connaître, comme la plupart des jeunes Américaines, et comme la plupart des jeunes Américaines encore, elle s’abuse ridiculement. Si tu tiens à le savoir, j’ai pensé qu’elle me ferait honneur. J’aime que l’on se fasse une bonne opinion sur mon compte, et pour une femme de mon âge, il n’y a rien de plus précieux, à certains points de vue, qu’une nièce séduisante. Tu sais que, depuis des années, je n’avais pas vu les filles de ma sœur : je n’éprouvais aucune sympathie pour leur père. Mais je gardais toujours l’intention de faire quelque chose pour elles lorsqu’il serait parti pour un monde meilleur. Je me suis assurée de l’endroit où je pourrais les dénicher, et sans autre forme de procès, je suis allée me présenter à elles. Il y a encore deux sœurs, toutes deux mariées, dont je n’ai vu que l’aînée, qui, soit dit en passant, a un mari bien mal élevé. Sa femme, qui s’appelle Lily, a bondi sur mon idée de m’intéresser à Isabel ; c’était exactement, à l’entendre, ce qu’il fallait à sa sœur. Elle parlait d’elle comme on parlerait d’un génie, qui n’a besoin que d’encouragement et de protection. Il se peut qu’Isabel ait du génie, bien qu’en ce qui me concerne, je ne l’aie pas encore découvert. Mrs Ludlow insistait surtout pour que j’emmène sa sœur en Europe ; tous ces gens-là considèrent l’Europe comme un pays d’émigration, de salut, de refuge pour le trop-plein de leur population. Quant à Isabel, elle a paru très heureuse de venir avec moi, et tout s’est arrangé sans peine. Seule la question d’argent a soulevé une petite difficulté, parce qu’elle semblait répugner à accepter une obligation pécuniaire. Mais elle possède un petit revenu, et s’imagine voyager à ses frais. »

Ralph avait écouté avec attention ce minutieux rapport qui ne diminua en rien son intérêt pour celle qui en faisait l'objet.

« Eh bien, si elle a du génie, conclut-il, c'est à nous de découvrir à quoi elle peut le consacrer. Serait-ce par hasard à la coquetterie ?

— Je ne le crois pas. Tu pourras l'en accuser, au premier abord, mais tu auras tort. Tu éprouveras d'ailleurs une certaine difficulté à te faire des idées justes sur son compte.

— Alors Warburton se trompe, s'écria gaiement Ralph, puisqu'il se flatte de l'avoir découverte. »

Sa mère hocha la tête : « Lord Warburton ne la comprendra pas ; inutile pour lui d'essayer.

— Il est très intelligent, dit Ralph, mais il n'est pas mauvais qu'il soit un peu dérouté, pour une fois.

— Isabel aimera assez intriguer un lord », fit observer Mrs Touchett.

Son fils eut un léger froncement de sourcils.

« Elle ne sait même pas ce que c'est qu'un lord.

— C'est précisément cela qui intriguera le plus ton ami. »

Ralph rit à ces mots, puis regarda par la fenêtre.

« Ne veux-tu pas descendre voir mon père ? demanda-t-il.

— À huit heures moins le quart, déclara Mrs Touchett.

— Alors, il te reste un quart d'heure, précisa Ralph en regardant sa montre. Parle-moi encore un peu d'Isabel. » Et sur le refus péremptoire de Mrs Touchett, qui l'invitait à découvrir lui-même ce qu'il voulait savoir, il reprit : « Je crois bien qu'elle te fera honneur. Mais ne crains-tu pas qu'elle te cause aussi des soucis ?

— J'espère que non, mais si elle m'en donne, je ne me déroberai pas ; ce n'est pas dans mes habitudes.

— Elle me paraît très naturelle, murmura Ralph.

— Les personnes naturelles ne sont pas les plus gênantes.

— Non, approuva Ralph, tu en donnes toi-même la preuve. Tu es extrêmement naturelle, et je suis certain que tu n'as jamais causé d'embarras. Et ce n'est pas toujours facile. Mais dis-moi : je me demande si Isabel sait se rendre désagréable ?

— Ah ! s’écria Mrs Touchett, tu poses trop de questions. Tu n’as qu’à t’en assurer toi-même. »

Mais Ralph n’en avait pas fini. « Avec tout cela, tu ne m’as pas encore dit ce que tu comptes faire d’elle ?

— Faire d’elle ! Tu parles comme s’il s’agissait d’une pièce de calicot ! Je ne ferai absolument rien d’elle, et c’est elle qui fera tout ce qui lui plaira. Elle m’en a prévenue.

— Alors ce que tu voulais dire, dans ton télégramme, c’est qu’elle a le caractère indépendant ?

— Je ne sais jamais ce que je veux dire dans mes télégrammes, surtout dans ceux que j’envoie d’Amérique. La clarté coûte trop cher. Descendons voir ton père.

— Il n’est pas encore huit heures moins le quart, fit observer Ralph.

— Il faut bien céder quelque chose à son impatience », fit Mrs Touchett.

Ralph savait ce qu’il fallait penser de l’impatience de son père, mais il ne répliqua point et offrit son bras à Mrs Touchett. Il en fut plus à l’aise pour s’arrêter un moment à mi-étage, tandis qu’ils descendaient l’escalier – l’escalier large et bas, à la rampe massive de chêne noirci, qui faisait l’un des traits les plus marquants de Gardencourt.

« Tu n’as pas l’intention de la marier ? demanda-t-il en souriant.

— De la marier ! Je m’en voudrais de lui jouer pareil tour ! D’ailleurs, elle saura bien se marier toute seule. Elle a tout ce qu’il faut pour cela.

— Veux-tu dire qu’elle a un mari tout prêt ?

— Un mari, je ne sais pas ; mais il y a un jeune homme de Boston… »

Ralph se remit en marche ; il n’avait pas envie d’autres informations sur le jeune homme de Boston. « Elles sont toujours fiancées, comme le dit mon père », grommela-t-il.

Sa mère l’avait engagé à satisfaire directement sa curiosité, et il comprit vite que les occasions ne lui feraient pas défaut. Il eut une longue causerie avec sa jeune cousine, quand on les eut laissés seuls au salon. Lord Warburton, qui était venu à cheval de sa demeure distante

d’une dizaine de milles, repartit avant le dîner, et une heure après la fin de ce repas, Mr et Mrs Touchett, qui semblaient avoir épuisé leurs réserves d’amabilité, prétextèrent une fatigue bien justifiée pour se retirer dans leurs appartements respectifs. Le jeune homme resta une heure près de sa cousine qui, bien qu’elle eût voyagé une partie de la journée, n’accusait pas la moindre lassitude. Elle était fatiguée pourtant, le sentait et se rendait compte qu’elle en pâtirait le lendemain, mais elle s’astreignait à cette époque à aller jusqu’au bout de sa résistance et à ne céder à l’épuisement que lorsqu’elle n’avait plus la force de le dissimuler. À ce moment-là, sa belle hypocrisie la soutenait ; elle était intéressée ; elle se sentait emportée par le courant, comme elle se le disait.

Elle pria Ralph de lui montrer les tableaux dont il y avait un grand nombre, choisis par lui, pour la plupart, dans la maison. Les meilleurs étaient disposés dans une galerie de chêne, aux remarquables proportions, terminée à ses deux bouts par un petit salon, et que l’on éclairait d’ordinaire le soir. L’éclairage était insuffisant pour faire valoir la peinture, et la visite pouvait se remettre au lendemain, comme le suggéra Ralph. Mais Isabel parut désappointée et dit :

« J’aimerais y jeter un coup d’œil maintenant, si cela ne vous ennuie pas. »

C’était de l’impatience, elle s’en rendait compte, et le laissait paraître, mais c’était plus fort qu’elle.

« Elle n’aime pas à se laisser diriger », constata Ralph, mais il se le dit sans irritation, car l’empressement de la jeune fille l’amusait et le flattait même un peu.

Il y avait çà et là des lampes sur des appliques, et l’insuffisance de l’éclairage ne le rendait que plus doux. La lumière tombait sur de vagues surfaces de couleur, ou sur les ors pâlis des cadres lourds, et se reflétait sur le parquet poli. Ralph prit un candélabre et s’avança dans la galerie, en désignant ceux des tableaux qu’il préférait ; Isabel se penchait sur les toiles avec de légères exclamations et des murmures. Elle avait évidemment un jugement sûr et un goût naturel dont Ralph était frappé. Elle finit par s’emparer aussi d’une lumière, et la promena lentement le long des murs ; elle la tenait haut, et Ralph s’arrêtant au milieu de la pièce, prit conscience qu’il avait beaucoup moins d’yeux

pour les tableaux que pour sa cousine. Il ne perdait rien, en fait, à laisser ses regards vagabonder ainsi, car, dans cette attitude, elle méritait plus d'admiration que la plupart des œuvres d'art. Elle était svelte, haute et légère ; pour la distinguer de ses sœurs, en Amérique, on l'appelait « le brin d'osier ». Ses cheveux, foncés au point d'en paraître noirs, avaient fait l'envie de bien des femmes ; ses yeux gris clair, un peu trop durs peut-être dans ses moments de gravité, offraient une gamme charmante de concessions. Ils suivirent lentement les deux murs de la galerie, et Isabel s'écria soudain : « Eh bien, j'en sais plus long maintenant que tout à l'heure.

— Vous semblez avoir une grande passion pour le savoir, répliqua son cousin.

— Je le crois ; la plupart des jeunes filles sont affreusement ignorantes !

— Je n'ai pas l'impression que vous ressembliez aux autres jeunes filles.

— Oh ! il y en a bien qui pourraient… mais on a une telle façon de leur parler… », murmura Isabel qui préférait, pour l'instant, ne pas trop s'étendre sur elle-même. Puis, pour changer de conversation : « Dites-moi, je vous prie, y a-t-il un fantôme ici ? reprit-elle.

— Un fantôme ?

— Un spectre domestique, une apparition ; on dit "fantôme", en Amérique.

— Ici aussi, quand on en voit un.

— Il n'y en a donc pas ? Vous devriez en avoir un, dans cette vieille demeure romanesque.

— Elle n'a rien de romanesque, déclara Ralph. Vous risquez d'être désappointée, si vous comptez là-dessus. C'est une maison déplorablement prosaïque, où vous ne trouverez, en fait de romanesque, que ce que vous aurez apporté vous-même.

— J'en ai apporté beaucoup ; et il me semble que je l'ai apporté à l'endroit voulu.

— Pour le mettre à l'abri, à coup sûr ; il ne risque rien ici, entre mon père et moi. »

Isabel le regarda un moment.

« N’y a-t-il jamais ici que votre père et vous ?

— Il y a ma mère, naturellement.

— Votre mère, je la connais ; elle n’a rien de romanesque. Et il ne vient personne d’autre ?

— Oh ! si rarement !

— Je le regrette ; j’aime tant voir du monde.

— Alors, nous inviterons tout le voisinage, pour vous amuser, dit Ralph.

— Ah ! voilà que vous vous moquez de moi ! répondit la jeune fille avec une sorte de gravité. Quel était donc le monsieur que j’ai vu sur la pelouse, en arrivant ?

— Un voisin de campagne ; il ne vient pas bien souvent.

— C’est dommage ; il me plaît assez, dit Isabel.

— Il me semble que vous lui avez à peine adressé la parole, objecta Ralph.

— Peu importe ; il m’a plu quand même. Votre père aussi me plaît beaucoup.

— Il ne saurait manquer de vous plaire. C’est le meilleur des hommes.

— Je le plains d’être souffrant, dit Isabel.

— Il faudra m’aider à le soigner ; vous devez faire une bonne garde-malade.

— Je ne le crois pas ; on m’a dit le contraire ; on m’accuse d’avoir trop de notions théoriques. En attendant, vous ne m’avez rien dit du fantôme ? »

Ralph parut n’avoir pas entendu cette question.

« Mon père et Lord Warburton vous plaisent. Et ma mère, je suppose que vous l’aimez aussi ?

— J’aime beaucoup votre mère, parce que… parce que… » et Isabel cherchait à définir les raisons de son affection pour Mrs Touchett.

« Ah ! l’on ne sait jamais pourquoi ! dit son compagnon en riant.

— Moi je le sais toujours, protesta la jeune fille. C’est parce qu’elle ne demande pas qu’on l’aime. Cela lui est indifférent.

— Alors vous l’aimez… par esprit de contradiction ? Eh bien, moi, je tiens beaucoup de ma mère, dit Ralph.

— Je n’en crois rien. Vous, vous tenez à plaire, et vous tâchez de vous faire aimer.

— Grands dieux, quelle pénétration ! s’écria le jeune homme avec une confusion qui n’était pas absolument feinte.

— Je vous aime bien quand même, reprit Isabel. Et pour sceller notre pacte d’amitié, vous n’aurez qu’à me faire voir le fantôme. »

Ralph hocha tristement la tête.

« Je pourrais vous le montrer ; vous ne le verriez pas. C’est un privilège qui n’est pas accordé à tout le monde, et qui n’a rien d’enviable. Le fantôme n’apparaît jamais à une personne jeune, heureuse, innocente comme vous. Il faut avoir souffert pour le voir, souffert durement, et s’être fait une triste expérience. C’est alors que les yeux s’ouvrent devant lui. Moi, il y a longtemps que je l’ai vu.

— Je viens de vous dire que j’aimais tout connaître, répondit Isabel.

— Oui, connaître les choses heureuses et agréables. Seulement vous n’avez pas souffert et vous n’êtes pas faite pour souffrir. J’espère que vous ne verrez jamais le fantôme. »

Elle l’avait écouté attentivement, le sourire aux lèvres, bien qu’avec une certaine gravité dans les yeux. Pour charmante qu’il la trouvât, elle lui semblait un peu présomptueuse, ce qui faisait d’ailleurs une partie de son charme. Il se demandait ce qu’elle allait répondre.

« Je n’ai pas peur, vous savez, déclara-t-elle non sans une certaine présomption, en effet.

— Vous n’avez pas peur de souffrir ?

— Si, j’ai peur de souffrir. Mais je ne crains pas les fantômes. Et je trouve qu’on se laisse trop facilement souffrir.

— Je n’ai pas l’impression que ce soit votre cas, dit Ralph en la considérant, les mains dans les poches.

— Je ne crois pas que j’aie tort, répondit-elle. Il n’est pas absolument nécessaire de souffrir ; nous n’avons pas été faits pour cela.

— Vous, certainement pas.

— Je ne parle pas de moi. » Et elle s’écarta légèrement.

« Non, ce n’est pas un tort, admit son cousin. C’est un mérite que la force.

— Seulement, si l’on ne souffre pas, on se fait accuser de dureté », soupira Isabel.

Ils sortirent du petit salon, où ils étaient revenus, et s’arrêtèrent un moment dans le vestibule, au pied de l’escalier. Ralph prit dans une niche un bougeoir qu’il offrit à sa cousine : « Ne vous tourmentez pas de ce que l’on dit. Ceux qui souffrent, on les traite d’imbéciles. Le grand point, c’est d’être aussi heureux que possible. »

Elle le regarda un instant ; elle avait pris sa bougie et placé le pied sur la première marche de l’escalier de chêne.

« C’est bien pour cela que je suis venue en Europe, dit-elle, pour être aussi heureuse que possible. Bonsoir !

— Bonsoir. Je vous souhaite le meilleur succès, et serai heureux d’y contribuer ! »

Elle se détourna, et il la suivit des yeux, tandis qu’elle montait lentement. Alors, sans retirer les mains de ses poches, il rentra dans le salon vide.

OceanofPDF.com

VI

Isabel Archer émettait des théories nombreuses et possédait une imagination remarquablement active. Elle avait eu la chance d'être dotée d'un esprit plus vif que la plupart des gens parmi lesquels le sort l'avait placée, de se faire une perception plus large des faits qui se produisaient autour d'elle, et d'éprouver un goût très vif pour toute connaissance qui ne lui était pas familière. Elle passait, de ce fait, pour une jeune personne de profondeur extraordinaire auprès de ses contemporains, et ces excellentes gens qui ne cachaient pas leur admiration pour une intelligence dont la portée leur échappait, parlaient d'Isabel comme d'un prodige de savoir, d'une jeune fille dont on disait qu'elle avait lu les auteurs classiques… dans les traductions. Sa tante paternelle, Mrs Varian, éprouvait un respect profond pour les livres, et prédisait à sa nièce la gloire des écrivains. Mrs Varian se faisait une haute idée de la littérature pour laquelle elle nourrissait cette estime liée au sentiment de la privation. Sa vaste demeure, remarquable par sa collection de tables de mosaïques et ses plafonds décorés, ne possédait pas de bibliothèque et ne contenait guère, en fait de livres, qu'une demi-douzaine de romans brochés, sur un rayon de la chambre d'une des demoiselles Varian. Les rapports de Mrs Varian avec la littérature se réduisaient, en fait, à la lecture du *New York Interviewer*, et comme elle le disait très judicieusement, lire l'*Interviewer*, c'était perdre toute foi dans la culture. Aussi s'efforçait-elle de soustraire l'*Interviewer* à ses filles, qu'elle était bien décidée à élever selon les bons principes et sans leur rien laisser lire. Son impression sur les perfections d'Isabel était d'ailleurs parfaitement

illusoire ; la jeune fille ne s'était jamais essayée à composer un livre et n'enviait nullement les lauriers de l'écrivain. Elle n'avait aucun talent d'expression, et fort peu de cette conscience de soi qui fait le génie[1] ; tout au plus admettait-elle que son entourage pouvait à juste titre la traiter en personne supérieure à la moyenne. Qu'elle le fût ou non, au surplus, on faisait bien de l'admirer si on la jugeait telle ; il lui semblait souvent que son esprit se mouvait plus rapidement que les autres, et cette constatation éveillait chez elle une impatience qui pouvait facilement se confondre avec une supériorité. Laissons entendre ici, sans plus tarder, qu'Isabel était probablement assez encline à l'orgueil ; elle explorait souvent, avec complaisance, son domaine spirituel ; elle se contentait d'ordinaire de preuves fragiles, pour admettre qu'elle eût raison ; elle recherchait volontiers les occasions de se rendre hommage. Cependant elle commettait souvent des bévues, et subissait des mécomptes tels qu'un biographe soucieux de sauvegarder la dignité de son héroïne doit hésiter à les préciser. Ses idées formaient un réseau de lignes floues qui n'avaient jamais été délimitées par le jugement de gens parlant avec autorité. En matière d'opinions, elle s'était toujours dirigée elle-même, ce qui l'avait entraînée à maints détours absurdes. De temps à autre elle s'avisait qu'elle commettait des erreurs ridicules, et s'abandonnait alors, pendant toute une semaine, à une humilité passionnée. Après quoi, elle redressait la tête plus haut que jamais, car quoi qu'elle pût tenter, elle conservait une propension indéfectible à se faire d'elle-même une opinion avantageuse. Elle considérait que c'était à cette seule condition que la vie valait d'être vécue : il fallait faire partie de l'élite, avoir conscience de son bon équilibre (elle ne pouvait s'empêcher de sentir que le sien était parfait), vivre dans un royaume de lumière, de sagesse naturelle, d'impulsions heureuses, d'inspirations charmantes et durables. Il était presque aussi pernicieux de douter de soi-même que de son meilleur ami ; il fallait s'efforcer d'être son meilleur ami, partant, de se procurer une société de choix. Isabel avait une certaine hauteur d'imagination, qui lui rendait bien des services, et lui jouait aussi plus d'un tour. Elle passait le meilleur de son temps à rêver de beauté, de courage et de magnanimité ; elle prenait la ferme résolution de ne voir dans le monde qu'un lieu de noblesse, de libre expansion, d'activité irrésistible ; elle eût tenu pour détestable la honte ou la peur.

Elle gardait l’espoir infini de ne jamais faillir. Elle avait si vivement souffert de ses simples erreurs de sentiment, après leur découverte qui la laissait toujours tremblante, comme si elle venait d’échapper à un piège ou à une prison étouffante, que la seule et problématique idée d’infliger un tort sensible à une autre personne lui coupait un moment le souffle. C’eût été à ses yeux la pire chose qui pût lui arriver. À tout prendre, et en y réfléchissant, elle n’avait pas de doute sur les choses mauvaises. Elle n’était pas séduite par le mal, et savait le reconnaître, en le regardant en face. Le mal, c’était la mesquinerie, l’envie, le mensonge, la cruauté ; elle ignorait beaucoup des laideurs de ce monde, mais elle avait vu des femmes tromper et chercher à faire souffrir. Ce spectacle l’avait indignée, et elle eût jugé indécent de ne pas s’en révolter. Évidemment, pareille fierté exposait aux contradictions et risquait de laisser le drapeau flotter après la capitulation de la place, trahison dont le déshonneur peut rejaillir sur le drapeau même. Mais Isabel, qui ne connaissait guère l’artillerie dont les projectiles menacent les jeunes femmes, se flattait de ne jamais se laisser aller à de tels écarts de conduite. Sa vie serait toujours en harmonie avec l’impression la plus heureuse qu’elle pourrait conférer ; elle serait ce qu’elle semblait être, et semblerait être ce qu’elle était. Elle allait parfois jusqu’à souhaiter de se voir quelque jour dans une situation difficile, pour avoir le plaisir de se montrer aussi héroïque que l’exigeraient les circonstances. À tout prendre, avec sa mince expérience, son idéal hypertrophique, sa confiance à la fois théorique et ingénue, son humeur tour à tour impérieuse et indulgente, son mélange de curiosité et de dédain, de vivacité et d’indifférence, son désir de faire bonne figure et d’être meilleure encore, sa volonté de regarder, d’éprouver, de savoir, avec la combinaison qu’elle présentait d’un esprit délicat, primesautier, chaleureux, et d’une nature pleine d’ardeur et de désirs, elle fournirait une victime désignée à une froide critique, si elle ne devait d’abord éveiller chez le lecteur un sentiment plus ardent et plus purement attentif.

C’était une de ses théories favorites qu’Isabel Archer devait s’estimer très heureuse de son indépendance, et faire de ce précieux état un judicieux usage. Elle ne parlait jamais de solitude, et moins encore d’isolement ; elle eût estimé pareille plainte d’autant moins admissible que sa sœur Lily l’invitait constamment à venir habiter

chez elle. Une de ses amies dont elle avait fait la connaissance peu avant la mort de son père, offrait un si bel exemple d'activité utile qu'Isabel se la proposait toujours en modèle. Henrietta Stackpole jouissait d'un talent reconnu ; bien lancée dans le journalisme, on retrouvait partout des citations des lettres de Washington, de Newport, des Montagnes Blanches et autres lieux, qu'elle adressait à l'*Interviewer*. Isabel n'accordait à ces articles qu'une valeur « éphémère », mais n'admirait pas moins le courage, l'énergie et la bonne humeur de son amie qui, sans parents et sans fortune, avait adopté trois des enfants d'une sœur veuve et infirme, et payait leurs mois de pension avec le produit de ses travaux littéraires. Henrietta marchait à l'avant-garde du progrès et professait des opinions tranchées sur la plupart des sujets ; son secret désir était d'aller en Europe et d'écrire à l'*Interviewer* une série de lettres du point de vue radical[2], projet d'autant plus réalisable qu'elle savait à l'avance ce que seraient ses impressions et de combien de critiques la plupart des institutions européennes étaient passibles. Dès qu'elle fut informée des projets d'Isabel, elle grilla d'envie de partir aussitôt, jugeant avec raison que ce serait chose délicieuse de faire le voyage avec elle. Mais elle fut obligée, au dernier moment, de différer son départ. Elle considérait Isabel comme une créature hors ligne, et avait parlé d'elle à mots couverts dans certaines de ses lettres, sans jamais d'ailleurs faire allusion à cette publicité occulte devant son amie qui aurait pu en prendre ombrage, mais ne lisait pas régulièrement l'*Interviewer.* Aux yeux d'Isabel, Henrietta était la preuve vivante qu'une femme pouvait se suffire à elle-même et vivre heureuse. La source de ses gains était ostensible. Même sans talent journalistique, sans cette faculté de discerner, comme le disait Henrietta, ce que le public allait demander, on n'était pas obligé de conclure que l'on était dépourvu de toute vocation, de toute aptitude bienfaisante, et qu'il fallait se résigner à une existence frivole et vide. Isabel était fermement décidée à ne pas se montrer vide. À condition d'attendre avec la patience nécessaire, elle était sûre de trouver une tâche agréable et à sa convenance. Il va de soi qu'au nombre de ses théories, notre jeune amie réservait une place à ses idées concernant le mariage. En tête de celles-ci venait la conviction qu'il était vulgaire d'y trop penser. Isabel priait instamment le ciel de la garder de ce travers ; elle considérait qu'à moins

d’exceptionnelle faiblesse, une femme devait pouvoir vivre par elle-même, et qu’il lui était parfaitement possible d’être heureuse hors de la compagnie d’un esprit plus ou moins grossier de l’autre sexe. Sa prière avait été suffisamment exaucée ; quelque chose de pur et de fier qui était en elle, quelque chose qu’un soupirant éconduit doué du goût de l’analyse aurait pu qualifier de froid et de sec, l’avait préservée jusqu’à ce jour de tout excès de vanité sur le chapitre des épouseurs possibles. Elle n’avait guère vu d’hommes qui valussent de se mettre en frais, et elle souriait de l’idée que l’un d’eux pût devenir un jour l’objet de son espoir et l’occasion de sa patience. Tout au fond de son âme, et c’était le plus profond de ses sentiments, dormait la conviction qu’à l’aube de certain jour elle pourrait se donner complètement, mais cette idée, à tout prendre, était trop redoutable pour être attrayante. Les pensées d’Isabel tournoyaient à son entour sans s’y arrêter jamais longtemps, car elle devenait vite un sujet d’effroi.

Isabel s’accusait souvent de trop penser à elle-même : on l’eût fait rougir à volonté en la taxant de franc égoïsme. Elle projetait toujours de se développer, de se perfectionner, d’observer ses propres progrès. Son âme lui faisait l’effet d’un jardin, lui suggérait des idées de parfums et de ramures murmurantes, de bocages ombreux et de vastes perspectives, qui lui laissaient penser que l’introspection était, après tout, un exercice de plein air, et qu’une descente aux profondeurs de son propre esprit n’avait pas d’inconvénients, quand on en remontait avec une brassée de roses. Pourtant, elle se rappelait souvent qu’il existait, de par le monde, d’autres jardins que ceux de son âme étonnante, et qu’il y avait aussi nombre d’endroits qui n’étaient rien moins que des jardins, qui n’étaient que des sentes lépreuses et crépusculaires, semées de laideur et de misère. Tandis qu’elle s’abandonnait à ce courant de curiosité parfaite, qui l’emportant depuis quelque temps, l’avait amenée aux rives de la belle vieille Angleterre, et pourrait l’entraîner beaucoup plus loin encore, elle songeait avec contrition aux milliers d’êtres moins heureux qu’elle, et pendant un moment, cette pensée donnait une apparence d’immodestie à la belle et pleine conscience qu’elle prenait d’elle-même. Quelle place peut-on assigner à la misère du monde, dans un plan qui n’a trait qu’à son propre bien-être ? Reconnaissons que cette question ne l’arrêtait jamais bien longtemps. Elle était trop jeune pour cela, trop impatiente de

vivre, trop peu habituée à souffrir. Elle en revenait toujours à sa théorie, qu'une jeune fille partout tenue pour intelligente devait commencer par se faire une impression d'ensemble sur la vie. Pareille expérience s'imposait pour prévenir les impairs, et lorsque Isabel l'aurait acquise, elle pourrait consacrer une attention particulière aux malheureuses conditions d'autrui.

L'Angleterre fut une révélation pour elle, et elle y prit autant de plaisir qu'un enfant à Guignol. Lors de ses premiers voyages en Europe, elle n'avait vu que le continent, à travers les carreaux d'une chambre enfantine. Paris, bien plus que Londres, était la Mecque de son père, et ses fillettes étaient naturellement exclues de bien des plaisirs qu'il y prenait. D'ailleurs ces souvenirs s'étaient estompés et affaiblis dans la mémoire d'Isabel, et le caractère de désuétude qu'elle trouvait maintenant à tout ce qu'elle voyait gardait à ses yeux tout le charme de la nouveauté. La demeure de son oncle lui faisait l'effet d'un tableau animé ; aucun de ses raffinements n'était perdu pour elle, et la riche perfection de Gardencourt lui apportait la révélation d'un monde et la satisfaction d'un besoin. Les vastes pièces basses, aux plafonds bruns et aux recoins obscurs, les profondes embrasures et les étranges fenêtres, la paisible lumière sur les sombres panneaux polis, la verdure profonde du parc qui semblait toujours se pencher sur les vitres, le sentiment enfin d'une intimité harmonieuse au cœur d'une propriété, d'un lieu où les bruits étaient merveilleusement rares, où la terre même étouffait le son des pas, où dans la tiède épaisseur de l'air tout contact était sans rudesse et toute parole sans acuité, tout cela plaisait fort à la jeune fille, et flattait chez elle un goût qui jouait un rôle considérable dans la genèse de ses émotions. Elle avait noué une amitié solide avec son oncle, et se tenait souvent près de lui, quand il faisait installer son fauteuil sur la pelouse. Il passait des heures en plein air, les mains croisées, comme un génie placide et familier, dieu du foyer qui, sa tâche accomplie et son salaire reçu, tentait de s'adapter à des semaines et à des mois tout faits de jours de congé. Isabel l'amusait plus qu'elle ne l'imaginait elle-même. L'effet qu'elle produisait sur les gens était souvent différent de celui qu'elle supposait, et le vieillard prenait un fréquent plaisir à la faire jacasser. Ainsi qualifiait-il une conversation qui avait beaucoup du « piquant » propre aux jeunes Américaines, plus habituées que leurs sœurs

étrangères à voir faire cas de leurs propos. Comme la plupart de ses compatriotes, Isabel s'était vue encouragée à manifester sa personnalité ; on écoutait ses observations, on attendait d'elle émotions et opinions. De ces opinions, beaucoup n'offraient sans doute qu'une mince valeur ; de ces émotions beaucoup s'évaporaient aussitôt qu'exprimées ; du moins donnaient-elles à la jeune fille l'air de sentir et de penser, et prêtaient-elles à ses paroles, quand elle était vraiment émue, cette vivacité que tant de gens regardaient comme un signe de supériorité. Mr Touchett trouvait qu'elle lui rappelait sa femme à l'orée de sa vingtième année. C'est parce qu'elle était fraîche et naturelle, vive de compréhension et d'élocution, toutes caractéristiques applicables à sa nièce, qu'il s'était épris de Mrs Touchett. Il ne fit pourtant jamais part de ce rapprochement à la jeune fille, car, si Mrs Touchett avait un jour ressemblé à Isabel, Isabel n'avait rien de l'actuelle Mrs Touchett. Le vieillard faisait montre d'une grande bonté pour sa nièce : depuis longtemps, comme il le disait, la maison n'abritait plus de vie jeune, et notre frémissante héroïne, avec sa voix claire et ses gestes vifs, lui était agréable comme un murmure d'eau. Il s'ingéniait à lui faire plaisir et aurait aimé qu'elle lui demandât quelque chose. Pourtant, elle ne demandait rien, et se contentait de poser des questions, fort nombreuses il est vrai. Son oncle avait une grande réserve de réponses, bien que la forme des questions l'embarrassât parfois. Isabel réclamait d'innombrables précisions sur l'Angleterre, sur la constitution et le caractère britanniques, sur l'état de la politique, les us et coutumes de la famille royale, les traditions de l'aristocratie, la façon de vivre et de penser de ses voisins, et lorsqu'elle demandait des éclaircissements sur tous ces points, elle voulait savoir s'ils corroboraient les descriptions des livres. Le vieillard la considérait alors un instant, et souriait de son beau sourire net, en lissant le châle posé sur ses genoux.

« Les livres ? lui dit-il un jour ; ma foi, je ne sais pas grand-chose de ce qui s'y trouve. C'est Ralph qu'il faut interroger sur ce point. Je me suis fait mes opinions moi-même, et j'ai puisé mes informations à la source. Je n'ai même jamais posé beaucoup de questions ; je me suis contenté de rester à ma place et de regarder. Évidemment, j'ai eu de très bonnes occasions de le faire, meilleures que celles dont peut se prévaloir une jeune fille. Je suis assez curieux par tempérament, bien

que vous puissiez ne pas vous en douter à me regarder ; mais considérez-moi tant que vous voudrez, je vous observerai de plus près encore. J'ai regardé les gens d'ici pendant plus de trente-cinq ans, et je ne crains pas de dire qu'ils m'ont appris beaucoup de choses. C'est, à tout prendre, un très beau pays que l'Angleterre, plus beau peut-être que nous ne l'imaginons chez nous. Il y a bien des perfectionnements que j'aimerais y voir adopter, bien que le besoin ne paraisse pas s'en faire beaucoup sentir ici. Quand le grand public prend conscience de la nécessité d'une chose, il s'arrange d'ordinaire à la réaliser, et jusque-là, il n'est pas très malheureux de s'en passer. Je me sens certainement plus intimement lié à ce pays que je ne l'ai cru possible aux premiers temps de mon séjour ; peut-être parce que j'y ai rencontré un succès assez flatteur. Le fait de réussir donne naturellement une impression d'aise et de familiarité.

— Croyez-vous que je me sente "chez moi" en Angleterre, si j'y ai du succès ? demanda Isabel.

— Cela me paraît probable, et pour ce qui est du succès, vous en aurez certainement. Les Anglais aiment beaucoup les jeunes Américaines, et leur témoignent une grande amabilité. Cependant il ne faudra pas trop vous croire dans votre pays.

— Oh ! je ne suis pas si certaine que l'Angleterre me ravisse, déclara sentencieusement Isabel. J'en aime bien le cadre ; ce que je ne sais pas, c'est si les gens me plairont.

— Oh ! ce sont de braves gens, surtout pour qui les aime.

— Je ne doute pas de leur bonté, mais sont-ils amusants ? On ne me volera et on ne me battra pas, j'en suis sûre, mais tâcheront-ils de se rendre agréables ? Voilà ce qui me plaît, je l'avoue, et ce que j'apprécie par-dessus tout. Il ne me semble pas que les jeunes filles soient très gâtées ici ; elles ne le sont pas, en tout cas, dans les romans.

— Je ne puis guère parler des romans, fit Mr Touchett. Je crois qu'on y trouve beaucoup plus de talent que d'exactitude. Nous avons reçu ici, un jour, une dame qui écrivait des romans. C'était une amie de Ralph qui l'avait invitée. Elle était très positive et au courant de toutes choses, bien qu'on ne pût guère se fier à sa documentation. Elle avait sans doute trop d'imagination. Elle a publié, depuis lors, un roman où elle traçait un portrait – je devrais plutôt dire une caricature – de ma

modeste personne. Je ne l'ai pas lu, mais Ralph me l'a passé, en soulignant les passages intéressants. Elle prétendait rendre ma façon de parler, mes américanismes, mon nasillement, mes notions yankees. Eh bien, rien de tout cela n'était exact ; elle n'avait certainement pas bien écouté. Je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'elle rapportât mes propos, si cela lui faisait plaisir, mais il me déplaisait qu'elle n'eût pas pu prendre la peine de les écouter. Il est bien évident que je parle comme un Américain ; je ne saurais parler comme un Hottentot. De quelque façon que je m'exprime, je me suis en tout cas fait assez bien comprendre, et je ne parle certainement pas comme le vieux gentleman du roman de cette dame. Ce n'était pas américain ; on ne l'aurait jamais toléré chez nous. Je ne mentionne le fait que pour vous montrer que les romans ne sont pas toujours véridiques. Comme je n'ai pas de fille, et comme Mrs Touchett demeure habituellement à Florence, je n'ai pas beaucoup d'occasions de voir des jeunes filles. Il me semble que dans le peuple elles ne sont pas très bien traitées, mais je crois que dans les hautes sphères, et même, jusqu'à certain point, dans la classe moyenne, leur condition est plus heureuse.

— Mon Dieu ! s'écria Isabel, combien y a-t-il donc de classes dans ce pays ? Cinquante, pour le moins ?

— Oh ! je ne les ai jamais comptées. Je ne fais pas grande attention à ces distinctions. L'avantage d'être américain, c'est de n'appartenir à aucune classe.

— Je l'espère bien, s'écria Isabel. Voyez-vous que l'on appartienne à une classe de la société anglaise ?

— Oh ! je crois qu'il y en a d'assez agréables… surtout dans le haut de l'échelle. À mes yeux, il n'y a que deux classes : celle des gens qui me reviennent, et celle des gens qui ne me reviennent pas. C'est à la première que vous appartenez, ma chère Isabel.

— Je vous remercie », dit vivement la jeune fille, qui semblait toujours mettre quelque sécheresse dans son acceptation des compliments, comme si elle avait voulu les écarter au plus tôt. Rien d'ailleurs n'était moins exact ; elle n'était pas du tout insensible aux compliments, et redoutait seulement de laisser voir le plaisir infini qu'ils lui causaient. C'eût été trop se découvrir. « Les Anglais me paraissent bien traditionalistes, ajouta-t-elle.

— Tout est exactement fixé chez eux, et décidé d’avance, concéda Mr Touchett. Ils ne laissent rien à la fantaisie de l’heure.

— Je n’aime pas que les choses soient si bien arrêtées, déclara la jeune fille. Il me faut plus d’imprévu. »

Son oncle parut égayé par cette affirmation.

« Pour vous, en tout cas, il est réglé d’avance que vous aurez beaucoup de succès. Cela vous fera plaisir, je suppose.

— Je n’aurai aucun succès si les gens sont trop absurdement conventionnels. Moi, je ne le suis pas du tout ; je suis juste le contraire. Et cela ne leur plaira pas.

— Non, non, vous avez bien tort, protesta le vieillard. Personne ne peut dire ce qui plaira ou non aux Anglais. Ils sont très inconséquents ; c’est ce qui fait leur plus grand charme.

— Alors, dit Isabel, debout devant son oncle, les mains serrées sur la ceinture de sa robe noire, et les yeux errant sur la pelouse, alors, cela me conviendra très bien. »

OceanofPDF.com

VII

L’oncle et la nièce s’amusaient souvent ainsi à parler de l’attitude du public anglais, comme si la jeune fille avait été à la veille d’en affronter le jugement ; or, en fait, le public anglais restait pour l’instant profondément indifférent à la personne de Miss Archer, que sa destinée avait fait tomber, comme le disait son cousin, dans la plus morne des maisons anglaises. Son oncle, tourmenté par la goutte, recevait peu, et Mrs Touchett, faute d’avoir entretenu des rapports avec les voisins de son mari, n’était pas en droit d’attendre leurs visites. Elle avait cependant un goût particulier : elle aimait recevoir des cartes. À ce que l’on appelle les relations mondaines, elle ne prenait qu’une satisfaction médiocre, mais rien ne lui plaisait plus que de voir la table du vestibule couverte d’une blanche moisson de cartons oblongs et symboliques. Elle se flattait de posséder un sens très net de la justice, et s’était pénétrée de cette vérité absolue qu’en ce monde on n’a rien pour rien. Elle ne jouait jamais dans le monde le rôle de maîtresse de Gardencourt, et n’escomptait pas que l’on pût tenir, dans le voisinage, un compte précis de ses allées et venues. Mais il n’est pas du tout certain qu’elle ne s’offusquât pas en secret de cette indifférence, et que son insuccès (d’ailleurs tout volontaire) à s’assurer une place d’honneur aux alentours ne fût pas pour beaucoup dans l’aigreur de ses allusions au pays adoptif de son mari. Isabel se vit bientôt réduite au rôle singulier de défendre la Constitution britannique contre sa tante, qui se plaisait à larder de coups d’épingles cette vénérable institution. Isabel se sentait toujours portée à boucher les trous d’épingles, non qu’elle en attendît grand dommage pour le vieux parchemin résistant,

mais parce qu'il lui semblait que sa tante avait meilleur usage à faire de sa vivacité d'esprit. Elle était elle-même encline à la critique – comme le voulaient son âge, son sexe et son origine –, mais elle était aussi fort sentimentale, et il y avait dans la sécheresse de Mrs Touchett quelque chose qui faisait jaillir le flot de son indignation.

« Au nom de quel critère parlez-vous donc ? demandait-elle à sa tante. Il faut en choisir un pour tout critiquer ici comme vous le faites. Le vôtre ne paraît pas être celui des Américains, puisque tout vous déplaisait chez nous. Moi, quand je fais des critiques j'adopte un point de vue essentiellement américain.

— Ma chère enfant, répondait Mrs Touchett, il y a autant de points de vue au monde que de gens intelligents. Je reconnais d'ailleurs que ce n'est pas beaucoup dire. Mais vouloir se placer au point de vue américain, quelle affreuse étroitesse ! Mon point de vue est bien à moi, grâce à Dieu. »

Cette réponse parut à Isabel plus sensée qu'elle ne voulait l'admettre ; elle n'aurait guère pensé autrement elle-même, mais n'eût pas osé l'avouer. Dans la bouche d'une personne moins avancée en âge et moins riche d'expérience que Mrs Touchett, pareille profession de foi eût pris un parfum de vanité et même d'arrogance. Elle y fit pourtant allusion au cours d'un entretien avec Ralph, avec lequel elle parlait volontiers sur un ton qui autorisait une certaine extravagance. Son cousin la taquinait souvent : il s'était fait près d'elle la réputation de tourner toutes choses en plaisanterie, et n'était pas homme à négliger les privilèges qu'une telle attitude comportait. Isabel lui reprochait de manquer odieusement de sérieux, et de tout railler, à commencer par lui-même. Le peu de respect qu'il pouvait posséder se concentrait exclusivement sur son père ; quant au reste, il exerçait indifféremment sa verve sur le fils de son père, sur les mauvais poumons de cet individu, sur sa vie d'oisiveté, sur son extravagante mère, sur ses amis (et Lord Warburton en particulier), sur son pays d'adoption et son pays natal, sur sa nouvelle et charmante cousine. « J'entretiens dans mon antichambre, lui dit-il un jour, un orchestre qui a l'ordre de jouer sans arrêt et qui me rend deux précieux services : il empêche les bruits du dehors d'arriver à mes appartements privés, et fait croire au public que l'on danse chez moi. » C'était bien de la

musique de danse que l’on entendait à portée de l’orchestre de Ralph, et les valses les plus joyeuses semblaient se jouer dans l’air. Isabel s’irritait parfois de cet éternel persiflage ; elle aurait voulu franchir l’antichambre, comme disait son cousin, et pénétrer dans les appartements privés. Il avait beau affirmer que c’était un endroit fort déplaisant, elle eût volontiers entrepris d’y balayer et d’y remettre de l’ordre. Ralph ne faisait montre que d’une hospitalité restreinte en la laissant piétiner au dehors, et méritait en retour les tapes innombrables que lui administrait Isabel, avec la férule de son esprit jeune et droit. Reconnaissons que cet esprit s’employait souvent à sa propre défense, car son cousin s’amusait à l’appeler Columbia[1], et l’accusait d’un patriotisme si ardent qu’il brûlait ses voisins. Il fit d’elle une caricature, où il la représentait sous les traits d’une fort jolie femme, drapée à la mode du jour, dans les plis du drapeau national. La plus grande terreur d’Isabel, à cette époque de sa vie, était de paraître étroite d’esprit ; la seconde, qui ne lui cédait que de peu, de l’être réellement. Elle ne se faisait pourtant aucun scrupule d’abonder dans le sens de son cousin et de prétendre soupirer pour les charmes de son pays natal. Elle se montrait aussi américaine qu’il plaisait au jeune homme de l’affirmer, et s’il trouvait là prétexte à moquerie, elle saurait lui donner force occupation. Elle défendait l’Angleterre contre Mrs Touchett, mais, quand Ralph commençait à chanter ses louanges pour la faire « monter », comme elle disait, elle se sentait en antagonisme avec lui sur bien des points. En réalité, l’atmosphère de ce petit pays bien mûr lui semblait aussi suave que le parfum d’une poire d’octobre, et son contentement était à la base de la bonne humeur qui lui permettait d’accueillir les taquineries de son cousin, et de lui renvoyer la balle. Si cette bonne humeur faiblissait parfois, ce n’était pas parce qu’elle s’estimait offensée, mais parce qu’elle s’apitoyait soudain sur le compte de Ralph. Il lui faisait l’effet de parler en aveugle et de mettre peu de chaleur dans ses paroles.

« Je ne sais si je me trompe, lui dit-elle un jour, mais je vous soupçonne d’être un joli farceur.

— C’est votre droit, répondit Ralph qui n’était pas habitué à s’entendre parler aussi sincèrement.

— Je ne sais pas à quoi vous tenez, et je crois qu'en définitive vous ne tenez à rien. Vous ne vous souciez pas le moins du monde de l'Angleterre, quand vous en dites du bien, plus que vous ne vous souciez de l'Amérique quand vous en dites du mal.

— Je ne tiens qu'à vous, ma chère cousine, dit Ralph.

— Si je le croyais seulement, je serais déjà contente.

— Je l'espère bien ! » s'écria le jeune homme.

Isabel aurait pu ajouter foi à cette affirmation sans être loin de la vérité. Il pensait beaucoup à elle ; elle était sans cesse présente à son esprit. En un temps où ses pensées lui étaient à charge, l'arrivée soudaine de la jeune fille, qui ne promettait rien et était un libre don du destin, était venue rafraîchir et vivifier ses rêveries, leur avait donné des ailes et un but vers lequel voler. Le pauvre Ralph venait de vivre quelques semaines de lourde mélancolie ; sa mine habituellement sombre était encore obscurcie par un nuage épais. Il s'inquiétait de la santé de son père, dont la goutte, jusque-là confinée à ses jambes, menaçait d'atteindre bientôt des régions plus vitales. Le vieillard avait été gravement malade au printemps, et les médecins laissaient comprendre à Ralph qu'une nouvelle attaque serait moins facile à combattre. Le malade paraissait momentanément soulagé, mais Ralph ne pouvait se défaire du soupçon que ce répit était un subterfuge de l'ennemi qui attendait pour mieux attaquer le moment où il ne serait plus sur ses gardes. Si la manœuvre réussissait, il n'y aurait plus grande résistance à espérer. Ralph avait toujours été convaincu que son père lui survivrait, et qu'une voix sinistre crierait d'abord son nom à lui. Père et fils avaient été très intimes, et l'idée de poursuivre seul le reste d'une route insipide semblait amère au jeune homme, qui avait toujours compté tacitement sur l'aide de son aîné pour tirer le meilleur parti possible d'une piètre existence. La perspective de perdre son grand motif de vivre privait aussi Ralph de son unique inspiration. S'ils avaient pu mourir en même temps, tout eût été pour le mieux, mais sans l'encouragement de la société paternelle, il n'aurait guère la patience d'attendre son tour. Il n'aurait pas le réconfort de se sentir indispensable à sa mère, qui s'était fait une règle de n'avoir jamais de regrets. Il songeait bien, évidemment, qu'il était peu charitable pour son père de souhaiter que des deux, le membre actif subît plutôt que le

passif la rude blessure, et se souvenait que le vieillard avait toujours traité sa prédiction d'une mort prématurée comme une aimable fantaisie dont il serait pour sa part ravi de démontrer le mal fondé en mourant le premier. Mais de ces deux plaisirs, celui de réfuter un fils déraisonnable et celui de voir prolonger un état dont il savait jouir malgré toutes ses restrictions, Ralph ne croyait pas faillir à son devoir filial en souhaitant que le second fût accordé à Mr Touchett.

C'est à ces beaux sujets de méditation que l'arrivée d'Isabel mit un terme. Elle lui fit même envisager la possibilité d'une atténuation à l'intolérable peine de survivre à un père très aimé. Ralph se demanda s'il éprouvait de l'amour pour cette primesautière jeune habitante d'Albany, mais à la réflexion il conclut par la négative. Une semaine d'intimité le confirma dans cette opinion, que chaque nouveau jour vint corroborer. Lord Warburton ne s'était pas trompé sur le compte d'Isabel ; c'était véritablement une petite personne intéressante. Ralph s'étonna d'une aussi prompte découverte, puis n'y vit qu'une nouvelle preuve de la perspicacité de son ami, qu'il avait toujours fort admiré. Si la présence de sa cousine ne devait être pour lui qu'un divertissement, du moins Ralph se rendait-il compte que ce divertissement serait de l'ordre le plus élevé. « Une personnalité de cette sorte, se disait-il, une vraie force passionnée en action représente un spectacle de la nature, plus beau que la plus belle œuvre d'art, qu'un bas-relief grec, qu'un grand Titien, qu'une cathédrale gothique. Il est fort agréable d'être aussi bien traité quand on y comptait le moins. Jamais je ne m'étais senti plus triste et plus découragé qu'avant sa venue ; jamais je ne m'étais aussi peu attendu à un événement heureux. La poste m'apporte sans crier gare un Titien à pendre au mur, un bas-relief grec à poser sur ma cheminée. On me met dans la main la clef d'un superbe édifice où je n'ai qu'à me promener et qu'à admirer. Mon pauvre ami, tu t'es montré bien ingrat, et tu n'as plus à l'avenir qu'à te tenir tranquille, sans jamais grogner. » La teneur générale de ces réflexions était fondée, mais il n'était pas tout à fait exact que Ralph Touchett eût sa clef en main. Sa cousine était une fille brillante, qu'il fallait, comme il le disait, étudier avec soin, et l'attitude de Ralph à son endroit était plus contemplative et critique que judicieuse. Il admirait l'édifice du dehors et l'admirait fort ; il en regardait les fenêtres avec une impression de proportions harmonieuses. Mais il

n’en avait que des aperçus furtifs et n’avait pas encore pu s’abriter sous son toit. La porte était fermée, et de toutes les clefs qu’il gardait dans sa poche, il était convaincu qu’aucune ne l’ouvrirait. Isabel était intelligente et généreuse, c’était une libre et belle nature, mais qu’allait-elle faire d’elle-même ? Question quelque peu indiscrète et qui ne se pose pas pour la plupart des femmes. La plupart des femmes ne font rien du tout d’elles-mêmes ; elles attendent dans des attitudes plus ou moins gracieusement passives qu’un homme passe sur leur route et leur assure une destinée. L’originalité d’Isabel était qu’elle donnait l’impression d’avoir des intentions personnelles. Si jamais elle les met à exécution, se disait Ralph, je voudrais bien être là pour voir.

C’est à lui qu’incombait naturellement le soin de faire les honneurs du pays. Mr Touchett était confiné dans son fauteuil et sa femme faisait figure d’assez maussade visiteuse. Aussi le devoir et l’inclination se combinaient-ils harmonieusement pour dicter à Ralph sa ligne de conduite. Il n’était pas grand marcheur, mais parcourait le domaine avec sa cousine, promenades favorisées par la persistance du beau temps que n’avaient pas laissé espérer à la jeune fille des prévisions lugubres sur le climat anglais. Pendant les longs après-midi, dont la longueur était juste à la mesure de son ardente activité, ils allaient en bateau sur la chère petite rivière, comme disait Isabel, la rivière dont la rive opposée semblait encore au premier plan du paysage. On parcourait le pays en phaéton – un phaéton bas, vaste, à larges roues, que Mr Touchett avait beaucoup employé, mais dont il avait depuis peu cessé de jouir. Isabel l’aimait fort et tenant les rênes d’une façon que le groom qualifiait de « savante », ne se lassait jamais de conduire les magnifiques chevaux de son oncle le long des routes sinueuses et des petits chemins qui offraient à sa vue tous les traits campagnards dont elle rêvait naguère : chaumières aux toits de paille et à poutres saillantes, auberges treillissées et sablées, communaux dépeuplés et parcs déserts, haies épaissies par la mi-été. De retour à la maison, les jeunes gens trouvaient le thé servi sur la pelouse, et constataient que Mrs Touchett s’était pliée à la dure nécessité d’offrir une tasse de thé à son mari. Mais les deux époux observaient en général un silence parfait ; le vieillard gardait la tête droite et les paupières closes ; sa femme se penchait sur son tricot, avec cette mine

de rare profondeur que prennent certaines femmes pour observer le mouvement de leurs aiguilles.

Un jour, cependant, il survint un visiteur. Après une promenade d'une heure sur la rivière, les deux jeunes gens aperçurent en rentrant Lord Warburton installé sous les arbres et engagé avec Mrs Touchett dans une conversation dont l'allure nonchalante se devinait même à distance. Il était venu en voiture avec un léger bagage, et avait demandé à dîner et à passer la nuit, comme Mr Touchett et son fils l'y conviaient souvent. Une brève entrevue d'une demi-heure, le jour de son arrivée, avait suffi à Isabel pour constater qu'il lui plaisait ; il avait, en réalité, produit une impression assez vive sur l'esprit de la jeune fille, et elle avait depuis pensé à lui plus d'une fois. Elle souhaitait bien le revoir – comme elle espérait voir d'autres personnes. Gardencourt n'avait rien de morne, et restait un lieu incomparable ; son oncle se révélait de plus en plus comme le trésor des grands-pères, et Ralph n'avait rien à voir avec les cousins qu'elle avait déjà rencontrés, et qui lui faisaient concevoir une piètre idée du cousinage. Quant à ses impressions, elles gardaient une telle fraîcheur et se renouvelaient si vite, qu'elles ne laissaient entre elles aucun soupçon de vide. Mais Isabel se répétait qu'elle s'intéressait à la nature humaine, et que son plus grand espoir, en ce voyage d'Europe, était de voir beaucoup de gens. Quand Ralph lui disait, comme il l'avait fait à différentes reprises : « Je me demande comment vous pouvez trouver cette vie tolérable ; vous devriez voir nos voisins et nos amis, car nous en avons quand même quelques-uns, bien que cela doive vous paraître impossible » ; quand il lui proposait d'inviter « un tas de gens », comme il disait, et de lui faire connaître la société anglaise, elle applaudissait à cette disposition hospitalière, et promettait à l'avance de prendre sa part de peine. Mais ces propositions n'avaient jusque-là pas eu beaucoup de suites, et nous pouvons avouer au lecteur que si le jeune homme différait de les mettre à exécution, c'est qu'il trouvait bien moins pénible la tâche de distraire sa compagne que de faire appel à une aide étrangère. Isabel lui parlait souvent de « spécimens », et le mot tenait une place importante dans son vocabulaire ; elle lui avait laissé comprendre son désir de voir les cas éminents qui illustrent la société anglaise.

« Tenez, voilà un spécimen, fit-il, en apercevant Lord Warburton.

— Un spécimen de quoi ?

— De gentleman anglais.

— Voulez-vous dire qu’ils soient tous comme lui ?

— Oh ! non, pas tous.

— C’est un bon échantillon, alors, dit Isabel, parce que je suis sûre qu’il est aimable.

— Oui, très aimable et très riche aussi. »

Le riche Lord Warburton serra la main de notre héroïne et s’enquit de sa santé. « Question d’ailleurs bien superflue, ajouta-t-il, puisque vous venez de ramer.

— J’ai ramé un instant en effet, dit Isabel, mais comment le savez-vous ?

— Oh ! je sais qu’il ne rame pas, lui, dit le lord, en désignant Ralph avec un rire ; il est trop paresseux pour cela.

— Il a une bonne excuse à sa paresse, dit Isabel en baissant la voix.

— Ah ! il trouve toujours de bonnes excuses, insista Lord Warburton, sans réprimer la sonorité de son rire.

— Ma véritable excuse pour ne pas ramer, c’est que ma cousine rame fort bien, expliqua Ralph. Elle fait bien tout ce qu’elle fait. Elle ne peut rien toucher sans l’embellir.

— Cela donne envie d’être touché par vous, Miss Archer, déclara Lord Warburton.

— Soyez-le au sens propre du mot, et vous ne vous en trouverez pas plus mal », fit Isabel, qui, s’il ne lui déplaisait pas d’entendre déclarer que ses talents étaient nombreux, avait le droit de ne pas voir dans cette satisfaction la marque d’une petitesse d’esprit, puisqu’elle excellait, en effet, en beaucoup de choses. Son désir de garder d’elle-même une bonne opinion comportait assez de modestie, cependant, pour avoir besoin de s’étayer sur une preuve.

Lord Warburton ne passa pas seulement la nuit à Gardencourt, mais se laissa persuader d’y rester un jour de plus, puis à la fin du second jour, décida de remettre son départ au lendemain. Pendant ce séjour, il s’adressa souvent à Isabel qui accueillit de fort bonne grâce cette

marque d’estime. Elle s’aperçut qu’il lui plaisait extrêmement ; dès le premier moment, il avait fait sur elle une impression sérieuse, mais une soirée passée en sa compagnie le para presque à ses yeux des traits – sans mélancolie aucune – d’un héros de roman. Elle regagna sa chambre avec une impression d’heureuse rencontre, avec un sens plus vif de félicités possibles. « Quelle aubaine de connaître deux hommes charmants comme ceux-là ! » se disait-elle, en comprenant dans le « ceux-là » son cousin et l’ami de son cousin. Il faut d’ailleurs faire mention d’un incident survenu ce soir même, et qui aurait pu mettre sa bonne humeur à l’épreuve. Mr Touchett était monté se coucher à neuf heures et demie, mais sa femme resta dans le salon avec les autres membres de la société. Elle prolongea sa veille d’une petite heure, puis se leva, en faisant observer à Isabel qu’il était temps de dire bonsoir aux jeunes gens. Or Isabel n’avait aucune envie de se retirer ; cette soirée prenait un peu à ses yeux un caractère de fête, et les fêtes ne se terminaient pas si tôt. Elle répondit donc simplement, et sans réfléchir davantage :

« Est-ce nécessaire, chère tante ? Je monterai dans une demi-heure…

— Je ne vais pas vous attendre, déclara Mrs Touchett.

— Oh ! c’est bien inutile ; Ralph m’allumera ma bougie, répondit gaiement Isabel.

— Je vous l’allumerai, moi ; permettez-moi de l’allumer, Miss Archer, s’écria Lord Warburton. Tout ce que je vous demande, c’est que ce ne soit pas avant minuit. »

Mrs Touchett fixa un instant sur lui ses petits yeux brillants et les reporta froidement sur sa nièce : « Vous ne pouvez pas rester seule avec ces messieurs. Vous n’êtes pas… vous n’êtes pas dans votre Albany, ma fille. »

Isabel se leva en rougissant : « Je voudrais y être, dit-elle.

— Oh ! voyons, mère ! intercéda Ralph.

— Chère Mrs Touchett ! murmura Lord Warburton.

— Ce n’est pas moi qui ai fait votre pays, milord, fit pompeusement Mrs Touchett. Je le prends comme je le trouve.

— Alors je ne puis pas rester avec mon cousin ? demanda Isabel.

— Je ne sache pas que Lord Warburton soit votre cousin.

— C’est moi qui devrais aller me coucher, proposa Lord Warburton. Cela arrangerait tout. »

Mrs Touchett prit une mine affligée, et se rassit.

« Eh bien, puisqu’il le faut, je resterai debout jusqu’à minuit. »

Cependant Ralph tendait un bougeoir à sa cousine. Il la surveillait du coin de l’œil, prêt à une flambée de colère, qui pourrait être intéressante. Mais s’il s’attendait à un éclat, il fut désappointé, car la jeune fille se contenta de pousser un bref éclat de rire, dit bonsoir d’un signe de tête et se retira avec sa tante sur les talons. Ralph se sentit agacé contre sa mère, mais ne lui donna pas moins raison.

Les deux femmes se séparèrent à la porte de Mrs Touchett. Isabel n’avait pas ouvert la bouche en montant l’escalier.

« Vous êtes évidemment vexée que je me sois mêlée de vos affaires ? » dit Mrs Touchett.

Isabel réfléchit.

« Vexée, non, mais plutôt surprise et très intriguée. N’était-il pas convenable de rester au salon ?

— Pas du tout. Ici, dans les maisons qui se respectent, les jeunes filles ne restent pas seules avec les messieurs après une certaine heure.

— Alors vous avez bien fait de me prévenir. Je ne comprends pas une pareille interdiction, mais je suis très heureuse d’en être informée.

— Je vous préviendrai chaque fois que je vous verrai prendre une liberté excessive, répondit sa tante.

— Je vous en remercie à l’avance, sans pourtant m’engager à trouver toujours vos observations justes.

— Je le pense bien ; vous êtes trop indépendante pour cela.

— Oui, je me crois assez indépendante, en effet. Mais cela ne m’empêche pas de désirer savoir les choses qui ne se font pas.

— Pour les faire ? demanda sa tante.

— Pour choisir », répondit Isabel.

OceanofPDF.com

VIII

Connaissant le goût d'Isabel pour les effets romantiques, Lord Warburton exprima l'espoir qu'elle voulût bien venir un jour visiter sa demeure qui était ancienne et fort curieuse. Il arracha à Mrs Touchett la promesse d'amener sa nièce à Lockleigh, et Ralph manifesta son intention d'accompagner les dames, si son père pouvait se passer de lui. Lord Warburton déclara aussi à notre héroïne qu'elle allait, entre-temps, recevoir la visite de ses sœurs. Elle possédait déjà quelques notions sur leur compte, car pendant les heures de leur commun séjour à Gardencourt, elle avait interrogé le jeune homme sur bien des points concernant sa famille. Quand l'intérêt d'Isabel était éveillé, elle posait de nombreuses questions, et comme son interlocuteur parlait d'abondance, elle n'avait pas eu à le pousser beaucoup. Il avait quatre sœurs et deux frères, et leurs parents étaient morts. Ces frères et sœurs étaient de braves gens, « pas particulièrement intelligents, vous savez, mais très corrects et très gentils », et il exprima l'espoir que Miss Archer arriverait à les bien connaître. L'un des frères, pasteur de la cure familiale de Lockleigh, desservait sa lourde et vaste paroisse, et bien qu'il différât diamétralement de son frère sur tous les points imaginables, faisait un excellent garçon. Sur quoi Lord Warburton énuméra certaines des opinions professées par son frère, et qu'Isabel, pour les avoir souvent entendu exprimer, tenait pour celles d'une bonne portion de l'espèce humaine. Il lui semblait même en avoir partagé un bon nombre, mais il lui affirma qu'elle se trompait du tout au tout, que c'était chose impossible et pure imagination de sa part, et qu'à les bien considérer, elle ne manquerait pas d'en découvrir le

néant. Et comme Isabel se récriait, et affirmait avoir attentivement pesé certains de ces problèmes, son compagnon conclut qu'elle offrait une démonstration nouvelle d'un fait qui l'avait toujours frappé chez les Américains, qui étaient bien de tous les peuples du monde le plus foncièrement traditionaliste. Tous réactionnaires et bigots, ils se montraient plus conservateurs que les pires conservateurs. Il suffisait de regarder l'oncle et le cousin d'Isabel, on ne pouvait imaginer façons de voir plus moyenâgeuses que les leurs ; ils professaient des idées dont les Anglais modernes auraient rougi, ce qui ne les empêchait pas, ajoutait en riant Lord Warburton, d'avoir l'impudence de prétendre en savoir plus long sur les besoins et les périls de cette pauvre et absurde vieille Angleterre que lui qui y était né et qui – pour sa plus grande honte – en possédait une bonne tranche. De tout cela, Isabel conclut que Lord Warburton était un noble de la dernière école, réformateur, radical et contempteur des vieux usages[1]. Son autre frère, officier de l'armée des Indes, quelque peu tête brûlée et stupide, n'avait guère fait jusque-là que des dettes, que Lord Warburton devait à sa qualité de frère aîné le précieux privilège de payer. « Je crois que je ne paierai plus, disait l'intéressé. Il mène un train de vie infiniment plus splendide que le mien, s'offre des luxes inouïs, et s'estime beaucoup meilleur gentilhomme que moi. En bonne logique radicale, je tiens à l'égalité, et ne vais pas jusqu'à reconnaître la supériorité des cadets. » Deux des quatre sœurs, la seconde et la quatrième, étaient établies ; la première avait trouvé un très beau parti, la seconde avait fait un mariage quelconque. Le mari de l'aînée, Lord Haycock, un très brave garçon, était malheureusement un affreux tory, et sa femme, en digne épouse anglaise, enchérissait sur lui. La seconde avait épousé un petit propriétaire de Norfolk, et bien que mariée de la veille, avait déjà cinq enfants. Lord Warburton donnait maints détails de cette sorte, et s'efforçait d'exposer clairement et de faire bien saisir à sa jeune interlocutrice les particularités de la vie anglaise. Isabel s'amusait souvent de lui voir prendre tant de peine, et de constater le peu de fonds qu'il semblait faire de son expérience ou de son imagination. « Il me prend pour une barbare, songeait-elle, et se figure que je n'ai jamais rien vu. » Elle lui posait alors des questions naïves pour la joie de l'entendre répondre sérieusement. Puis quand il était tombé dans le panneau : « Quel dommage que vous ne me voyiez pas en attirail de

guerre, avec mes plumes et mes tatouages, disait-elle ; si j'avais connu votre intérêt pour les pauvres sauvages, j'aurais apporté mon costume de tribu. » Lord Warburton, qui avait parcouru les États-Unis et en savait beaucoup plus long qu'Isabel sur l'Amérique, voulut bien affirmer que c'était le plus charmant pays du monde, mais que d'après ses souvenirs, les Américains débarqués en Angleterre devaient trouver bien des choses inexplicables. « Si je vous avais seulement eue en Amérique pour me donner des explications ! s'écriait-il. Je me suis trouvé un peu dérouté dans votre pays, tout à fait égaré parfois même, et le malheur c'est que tous les éclaircissements ne servaient qu'à m'ahurir davantage. Je suppose qu'on s'amusait souvent à me mystifier ; c'est un genre de plaisanterie que l'on pratique volontiers là-bas. Ici, vous pouvez vous fier à mes explications ; il n'y a pas à douter de ce que je vous dis. »

Il n'y avait pas à douter, en tout cas, de son intelligence, de sa culture, de l'universelle portée de ses connaissances. Bien qu'il sût donner sur toutes choses les aperçus les plus variés et les plus passionnants, Isabel sentait qu'il était aussi loin que possible de se faire un mérite de toutes les occasions précieuses dont il avait profité, et de tous les gros lots qu'il avait décrochés, comme le disait la jeune fille. Il jouissait de ce que la vie offre de meilleur sans laisser fausser son sens des proportions. Sa qualité propre résultait du mélange d'une riche expérience – d'ailleurs bien facilement acquise – et d'une modestie presque juvénile, dont le parfum aimable et sain, doux comme celui d'un fruit au palais, ne perdait rien à l'adjonction d'un grain de bienveillance consciente.

« Votre spécimen du gentilhomme anglais me plaît beaucoup, dit Isabel à Ralph, après le départ de Lord Warburton.

— Il me plaît aussi ; je l'aime fort, répondit Ralph, et je le plains encore plus. »

Isabel le regarda non sans curiosité : « Oh ! pour moi, précisément, son seul défaut, c'est qu'on ne trouve pas du tout à le plaindre. Il fait l'effet de tout posséder, de tout savoir, d'être tout ce que l'on peut être !

— Si ! si ! il est dans une mauvaise passe ! insista Ralph.

— Comme santé, voulez-vous dire ?

— Non, pas comme santé ; il est odieusement vigoureux. Ce que je veux dire, c'est qu'il occupe une haute situation, dont il ne sait que faire. Il ne se prend pas au sérieux.

— Considère-t-il donc cette situation comme une absurdité ?

— Bien pis, il la regarde comme une survivance de l'injustice, comme un abus durable.

— Il a peut-être raison, fit Isabel.

— Peut-être, bien que je ne le croie guère, pour ma part. Mais si je me trompe, y a-t-il rien de plus pitoyable qu'un abus qui se sent tel, qui fut planté par d'autres mains, qui a pris de profondes racines, et continue à souffrir de sa propre injustice ? Moi, à sa place, je saurais rester solennel comme une statue de Bouddha. Une position comme la sienne parle à mon imagination. De grandes responsabilités, de grandes facilités, une grande considération, une grande fortune, une grande puissance, une participation naturelle aux affaires publiques d'un grand pays. Or il ne sait que penser de lui-même, de sa position, de son pouvoir, ni en définitive de quoi que ce soit au monde. Il est la victime d'une époque critique ; il a cessé de croire en lui-même, et il ne sait plus à quoi il pourrait croire. Quand j'essaie de le lui expliquer (car, à sa place, je sais bien à quoi je croirais), il me traite de bourgeois repu. Je crois qu'il me prend vraiment pour un abominable philistin. Il m'accuse de ne pas comprendre mon époque ; je la comprends certes mieux que lui qui n'a la force ni de se supprimer comme un abus, ni de se maintenir comme une institution.

— Il n'a pourtant pas l'air si malheureux, fit observer Isabel.

— C'est possible, mais comme c'est un homme de goût, je pense qu'il a souvent des heures bien tristes. Qu'est-ce, au reste, pour un être dans une belle situation, de dire qu'il n'est pas malheureux ? D'ailleurs j'ai l'impression qu'il l'est.

— Moi pas, dit Isabel.

— Eh bien, conclut son cousin, s'il ne l'est pas, il devrait l'être. »

L'après-midi de ce même jour, elle passa une heure sur la pelouse près de son oncle qui y était assis selon son habitude, avec son châle sur les jambes, et une grande tasse de thé léger à la main. Au cours de

leur entretien, le vieillard demanda à sa nièce ce qu'elle pensait de leur visiteur.

« Je le trouve charmant, répondit sans hésiter Isabel.

— Il est très aimable, en effet, concéda Mr Touchett, mais je ne vous engage pas à l'aimer.

— Je m'en défendrai alors ; j'aurai soin de n'aimer que sur votre recommandation. D'ailleurs, ajouta la jeune fille, mon cousin m'a parlé de Lord Warburton en termes attristés.

— Ah ! vraiment ? Je ne sais pas ce qu'il a pu trouver à vous dire, mais vous savez qu'il faut toujours qu'il parle.

— Il trouve son ami trop subversif… ou pas assez… Je ne sais pas au juste », répondit Isabel.

Le vieillard hocha doucement la tête et sourit en reposant sa tasse.

« Je ne le sais pas très bien non plus. Il va très loin, mais il est bien possible qu'il n'aille pas encore assez loin. On dirait qu'il veut en finir avec bien des choses, et ne tient pas moins à rester lui-même. C'est assez naturel, évidemment, bien qu'un peu illogique.

— Oh ! j'espère bien qu'il restera lui-même, s'écria Isabel. Ses amis auraient beaucoup de peine à se passer de lui !

— Je crois bien qu'il continuera à les amuser, dit le vieillard. Pour ma part, il me manquerait beaucoup ; il m'amuse toujours quand il vient à Gardencourt, et je crois qu'il s'y amuse aussi. Il y a pas mal de jeunes gens construits sur son modèle, dans le monde ; c'est la mode du jour. Je ne sais pas ce qu'ils demandent, et s'ils cherchent à préparer une révolution. J'espère en tout cas qu'ils voudront bien attendre mon départ pour la faire. Ils veulent exproprier tout le monde, et moi qui possède pas mal de terres par ici, je n'ai aucune envie de me laisser dépouiller. Si j'avais cru qu'on en vînt à cela, je n'aurais pas traversé l'océan, continua Mr Touchett d'un ton enjoué. Je suis venu m'installer en Angleterre parce que je croyais m'y trouver en sûreté. Ce serait une véritable escroquerie que d'y laisser introduire de gros changements, et il y aurait bien d'autres gens désappointés que moi.

— Oh ! moi, j'espère bien qu'on va faire une révolution, s'écria Isabel. Je serais ravie d'en voir une.

— Voyons donc, dit son oncle d’un ton ironique, je ne sais plus à quel parti vous appartenez. Je vous ai entendue soutenir tant d’opinions opposées.

— J’appartiens aux deux partis ; un peu à tous peut-être. Dans une révolution, une fois qu’elle serait bien engagée, je crois que je serais hautement et fièrement loyaliste. C’est le côté le plus sympathique, et où l’on a la chance de se conduire proprement. Je veux dire de façon pittoresque.

— Je ne suis pas très sûr de bien saisir votre idée du pittoresque en pareil cas ; mais il me semble que vous êtes toujours pittoresque, mon enfant.

— Il est du moins charmant à vous de vouloir me le faire croire, interrompit Isabel.

— J’ai peur, en tout cas, que vous n’ayez pas d’ici peu le plaisir de monter avec grâce à la guillotine, poursuivit Mr Touchett. Si vous tenez à voir une grande explosion, il faudra rester longtemps avec nous. En somme, voyez-vous, ces gens-là n’aimeraient pas trop qu’on les prenne au mot.

— De quelles gens parlez-vous ?

— De Lord Warburton et de ses amis ; des radicaux du grand monde. Je ne juge évidemment que d’après mon opinion personnelle. Ils parlent beaucoup de transformations, mais je ne crois pas qu’ils se rendent bien compte de ce qu’ils demandent. Vous et moi, n’est-ce pas, nous savons ce que c’est que de vivre sous des institutions démocratiques ; je m’en suis toujours bien trouvé, mais j’y ai été habitué dès l’enfance. Et puis je ne suis pas un lord. Eh bien, je crois qu’ils ne comprennent pas très bien ici qu’il s’agit d’une affaire de tous les jours et de toutes les heures, et que la plupart d’entre eux ne trouveraient pas notre existence aussi agréable que la leur. S’ils veulent en tâter, c’est leur affaire, bien entendu, mais je doute qu’ils y mettent beaucoup d’ardeur.

— Alors, vous ne les croyez pas sincères ? demanda Isabel.

— Oh ! ils voudraient bien se prendre au sérieux, concéda Mr Touchett, mais je crains que tout pour eux se passe en théories. Leur radicalisme[2] est une sorte d’amusement ; je reconnais d’ailleurs

qu’il leur faut une distraction quelconque et qu’ils pourraient avoir des goûts plus brutaux. Ils sont habitués à toutes sortes de luxes, dont leurs idées libérales sont le plus élevé. Ils s’en sentent meilleurs, sans toucher à leur situation. Ils font grand cas de leur situation ; ne vous y trompez pas, car si vous vous laissiez persuader du contraire, vous vous feriez vite rappeler à l’ordre. »

Isabel suivait docilement le raisonnement que son oncle développait avec son amusante précision, et malgré l’ignorance où elle était de l’aristocratie anglaise, ces idées lui semblaient en harmonie avec son expérience de la nature humaine en général. Elle ne put cependant se retenir d’élever une protestation en faveur de Lord Warburton : « Je ne crois pas que ce soit un songe-creux, dit-elle. Peu m’importe ce que sont les autres, mais j’aimerais voir mettre Lord Warburton à l’épreuve.

— Le ciel nous garde de nos amis ! se récria Mr Touchett. Lord Warburton est un très aimable, un charmant jeune homme. Il a cent mille livres de rentes. Il possède cinquante mille arpents de cette petite île, et mille autres choses encore. Il a une demi-douzaine de châteaux à habiter et un siège au Parlement comme j’en ai un à ma table. Il a des goûts élégants : il aime la littérature, l’art, les sciences, les charmantes jeunes filles. Et ce qu’il professe encore de plus élégant, c’est son goût pour les idées nouvelles. Il en tire beaucoup de plaisir – plus peut-être que de toute autre chose, sauf des jeunes femmes. La vieille demeure qu’il a près d’ici – Lockleigh, comme on l’appelle – est très intéressante, bien que je ne la croie pas aussi belle que la mienne. Peu importe, d’ailleurs ; il en a tant d’autres ! Ses opinions ne font de mal à personne, autant que je puis en juger, et ne lui font certainement pas de mal, à lui. Et s’il survenait une révolution, il s’en tirerait sans dommage. On ne le toucherait pas ; on le laisserait tel qu’il est, et tel qu’on l’aime tant.

— Il ne pourrait donc pas être un martyr, même s’il en avait le désir ? soupira Isabel. C’est une situation bien triste.

— Il ne fera jamais un martyr… à moins que ce ne soit de votre fait », déclara le vieillard.

Isabel hocha la tête, et on aurait pu sourire en constatant qu’elle le faisait avec une sorte de mélancolie.

« Je ne ferai jamais de martyr de personne.

— Et j’espère que vous ne le serez pas non plus.

— Je l’espère aussi. Mais vous ne plaignez pas Lord Warburton, comme le fait Ralph, alors ? »

Son oncle la considéra un instant avec une curiosité attendrie.

« Si, je crois bien que je le plains, après tout. »

OceanofPDF.com

IX

Les deux sœurs de Lord Warburton, les demoiselles Molyneux, ne tardèrent pas à venir voir Isabel, qui se prit d'une vive sympathie pour ces jeunes filles, auxquelles elle trouvait un cachet de grande originalité. Son cousin protesta pourtant contre cette épithète, totalement inapplicable, à l'en croire, aux demoiselles Molyneux, qui ressemblaient point par point à cinquante mille autres jeunes Anglaises. Même sans cet avantage, les nouvelles amies d'Isabel gardaient une extrême douceur et une sorte de timidité, et leurs yeux faisaient penser à ces ronds-d'eau symétriques que l'on voit sur les parterres parmi les géraniums.

« Elles ne sont pas trop agitées, en tout cas », se disait notre héroïne, et c'était un grand éloge de sa part, car deux ou trois amies de son enfance (qui eussent été charmantes par ailleurs) étaient tristement passibles de ce reproche, et Isabel elle-même aurait pu, de temps à autre, se laisser soupçonner d'une tendance pareille. Les demoiselles Molyneux, qui n'étaient plus de première jeunesse, gardaient le teint clair et frais et un sourire d'enfant. Leurs yeux, qu'Isabel admirait, étaient en effet ronds, calmes et heureux, et leurs bustes, d'une généreuse rondeur eux aussi, se moulaient dans des jaquettes de loutre. Leur sociabilité était grande, si grande qu'elles en paraissaient un peu embarrassées ; elles éprouvaient une timidité marquée devant cette jeune fille venue de l'autre bout du monde, et laissaient voir leur sympathie plus qu'elles ne l'exprimaient. Du moins surent-elles faire comprendre à Isabel qu'elles espéraient l'avoir à déjeuner à Lockleigh, où elles demeuraient avec leur frère, et l'y voir très souvent par la

suite. Isabel consentirait peut-être même à coucher à Lockleigh ; on y attendait quelques invités le vingt-neuf, et ce serait une bonne occasion.

« Je crains que vous ne trouviez aucune personnalité remarquable, s'excusa l'aînée des deux sœurs, mais j'espère que vous voudrez bien nous prendre comme nous sommes.

— Je vous trouverai délicieuses, et vous êtes toutes charmantes », déclara Isabel qui ne redoutait pas les enthousiasmes laudatifs.

Les visiteuses rougirent et, après leur départ, Ralph dit à sa cousine qu'à parler ainsi elle risquait de se faire accuser d'ironie un peu trop appuyée ; c'était bien certainement la première fois que les pauvres filles s'entendaient traiter de toutes charmantes.

« Ce n'est pas ma faute, protesta Isabel. Il est délicieux d'être si calme, si raisonnable, si satisfait. Je voudrais leur ressembler !

— À Dieu ne plaise ! s'écria Ralph avec ardeur.

— Je ferai du moins mon possible pour les imiter, reprit Isabel, et j'ai grande envie de les voir chez elles. »

Elle eut ce plaisir quelques jours plus tard ; Ralph et Mrs Touchett la menèrent à Lockleigh, où elle trouva les demoiselles Molyneux installées dans un vaste salon (elle s'aperçut par la suite qu'il y en avait bien d'autres), au sein d'un désert tendu de vieille perse. Elles étaient ce jour-là vêtues de velours noir, et Isabel les trouva plus charmantes encore qu'à Gardencourt. Son impression de sain équilibre se trouva renforcée et, revenant sur le reproche qu'elle eût volontiers formulé à leur égard d'un certain manque de souplesse d'esprit, elle s'aperçut qu'elles étaient du moins susceptibles d'émotions profondes. Avant le déjeuner, elle se trouva un moment isolée à une extrémité de la pièce avec les deux jeunes femmes, tandis qu'à l'autre bout Lord Warburton causait avec Mrs Touchett.

« Est-il exact que votre frère soit si grand radical ? demanda-t-elle, moins pour confirmer un fait dont elle était certaine que par curiosité aiguë de la nature humaine, et pour faire un peu sortir les demoiselles Molyneux de leur réserve.

— Oh oui ! il est extrêmement avancé, acquiesça Mildred, la plus jeune des sœurs.

— Ce qui ne l’empêche pas d’être très raisonnable », corrigea l’aînée.

Isabel considéra un moment l’objet de cet entretien, qui faisait à l’autre bout du salon des efforts manifestes pour se rendre agréable à Mrs Touchett. Quant à Ralph, il répondait aux avances marquées d’un des chiens, devant un feu que la température de l’août anglais ne rendait pas inutile, dans une pièce aux dimensions antiques.

« Croyez-vous que votre frère soit sincère ? demanda Isabel avec un sourire.

— Oh ! il doit certainement l’être ! s’écria vivement Mildred, tandis que sa sœur fixait sur notre héroïne un long regard silencieux.

— Croyez-vous qu’il accepterait d’être mis à l’épreuve ?

— À l’épreuve ?

— Oui, par exemple, d’abandonner tout ceci ?

— D’abandonner Lockleigh ? dit Miss Molyneux l’aînée, qui en retrouva la parole.

— Lockleigh et ses autres domaines dont j’ignore le nom. »

Les deux sœurs échangèrent un regard effaré.

« Est-ce à cause… à cause de la dépense, que vous dites cela ? demanda la plus jeune.

— Évidemment, il pourrait louer un ou deux de ses châteaux, admit l’autre.

— Ou les donner pour rien ? insista Isabel.

— Je ne puis imaginer qu’il renonce à ses biens, déclara Miss Molyneux.

— Alors je crains bien qu’il trompe son monde, répliqua Isabel. Ne croyez-vous pas que ce soit une situation fausse ? »

Les jeunes filles étaient évidemment confondues :

« La situation de mon frère ? demanda Miss Molyneux.

— On la tient pour très solide, dit la cadette. C’est la plus belle situation de cette partie du pays.

— Vous devez trouver que je manque de respect, fit observer en passant Isabel. Et je suppose que vous admirez votre frère, et avez un peu peur de lui.

— N’est-il pas tout naturel d’avoir de l’admiration pour son frère ? fit Miss Molyneux avec simplicité.

— Il faut donc qu’il soit très bon, puisque l’on voit tout de suite combien vous êtes bonnes vous-mêmes.

— Oh ! notre frère est très bon, en effet. On ne saura jamais tout le bien qu’il fait.

— Ses talents sont très appréciés, ajouta Mildred, et tout le monde s’en étonne.

— Oui, je m’en rends bien compte, approuva Isabel. Mais si j’étais à sa place, je voudrais combattre jusqu’au bout, mourir pour l’héritage du passé. Je le maintiendrais ferme.

— Je crois qu’il faut être libéral, insista doucement Mildred. On l’a toujours été dans notre famille, depuis les temps les plus reculés.

— Mon Dieu, cela ne vous a pas mal réussi, approuva Isabel ; et je ne suis pas surprise que vous teniez à votre tradition. »

Quand Lord Warburton lui fit, après déjeuner, les honneurs de la maison, elle ne s’étonna pas de la trouver comme une noble image. À l’intérieur, elle avait été quelque peu modernisée, et maintes des parties les plus belles avaient perdu de leur pureté, mais des jardins, où elle surgissait de la large et paisible douve comme une masse puissante, de la teinte la plus douce, la plus chaude, et la mieux patinée par le temps, elle fit à la jeune visiteuse l’effet d’un château de légende. Le jour était frais et un peu terne ; la première heure d’automne avait sonné, et le soleil humide posait sur les murs des touches voilées et discrètes comme pour panser avec tendresse les coins où le mal des siècles se faisait le plus sentir. Le frère de Warburton, le vicaire, était venu déjeuner, et Isabel avait eu avec lui un entretien de cinq minutes, qui lui avait suffi pour chercher à découvrir en sa personne les traits d’un ecclésiastique de race, et renoncer à cette tâche comme vaine. Le vicaire de Lockleigh possédait un grand corps athlétique, un visage candide et naturel, un vigoureux appétit, et une tendance à rire à tout propos. Isabel sut plus tard par son cousin

qu’avant d’entrer dans les ordres, c’était un lutteur de classe, et qu’il demeurait, à l’occasion – dans l’intimité du cercle de famille –, en état de faire toucher les épaules à maint adversaire. Il plut à Isabel, qui était d’humeur à tout trouver bien, mais il lui aurait fallu un grand effort d’imagination pour se le représenter comme une source d’aide spirituelle.

Au sortir de table, toute la compagnie se rendit dans le parc, où Lord Warburton déploya quelque ingéniosité pour entraîner à l’écart la moins connue de ses invités.

« Je veux vous montrer Lockleigh sérieusement et à fond, dit-il, et il ne faut pas que votre attention soit détournée par des bavardages. »

Pour sa part, tout en donnant à Isabel des détails sur la maison qui avait une histoire fort curieuse, il ne se confinait pas à l’archéologie, et revenait de temps en temps à des sujets plus personnels – et plus directement intéressants pour la jeune fille ou pour lui-même. Il finit pourtant, après un silence de quelque durée, par revenir au sujet de la visite : « Je suis vraiment heureux que cette vieille baraque vous plaise. Je voudrais que vous la connaissiez mieux, que vous y demeuriez quelque temps avec nous. Mes sœurs vous ont pris en grande affection, si cette conviction peut vous tenter.

— Je n’ai pas besoin d’être plus tentée que je ne suis, répondit Isabel, mais je crains de ne pouvoir prendre aucune décision. Je dépends entièrement de ma tante.

— Voulez-vous me pardonner de vous dire que je n’en suis pas absolument convaincu ? Je suis bien sûr que vous pouvez faire tout ce qui vous plaît.

— Je regrette de vous avoir donné pareille impression, qui ne me paraît pas très favorable.

— Elle a du moins le mérite de me permettre d’espérer.

— D’espérer quoi ?

— De vous voir souvent à l’avenir.

— Oh ! pour accorder ce plaisir-là, je n’ai pas besoin d’une émancipation si complète.

— Évidemment non, mais par ailleurs je ne crois pas que votre oncle m'aime beaucoup.

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur. Je l'ai entendu s'exprimer avec beaucoup de sympathie sur votre compte.

— Je suis heureux que vous ayez parlé de moi, fit Lord Warburton, mais je n'imagine pas moins qu'il n'aimerait pas trop me voir souvent à Gardencourt.

— Je ne peux répondre du goût de mon oncle, répondit la jeune fille, bien que je doive évidemment en tenir aussi grand compte que possible. Mais en ce qui me concerne, je serai très heureuse de vous y voir.

— Voilà qui me plaît à vous entendre dire. Je suis charmé de vos paroles.

— Vous êtes facile à charmer, milord, dit Isabel.

— Non, ne le croyez pas ! se récria Lord Warburton, puis après une hésitation : Mais vous m'avez charmé, Miss Archer. »

Il laissait passer dans ces paroles un indéfinissable accent qui fit tressaillir la jeune fille, et lui parut un prélude à quelque chose de grave ; elle avait déjà entendu cet accent et le reconnaissait. Comme elle ne se souciait pas, pour le moment, d'entendre la suite du prélude, elle déclara aussi gaiement et aussi vivement que le lui permettait une émotion assez facilement perceptible : « Je crains qu'il n'y ait pas beaucoup de chances pour moi de revenir.

— Jamais ? demanda Lord Warburton.

— Je ne dirai pas : jamais ; je me trouverais bien mélodramatique.

— Puis-je, moi, venir vous voir un jour de la semaine prochaine ?

— À coup sûr. Qu'est-ce qui pourrait vous en empêcher ?

— Aucun obstacle matériel. Seulement avec vous, on n'est jamais sûr. Il me semble que vous évaluez toujours les gens.

— Il ne s'ensuit pas que vous y perdiez.

— Il est bien aimable à vous de le dire, mais même si j'y gagne, je n'ai qu'un goût modéré pour la justice stricte. Mrs Touchett va-t-elle vous emmener à l'étranger ?

— Je l’espère bien.

— L’Angleterre ne vous suffit pas ?

— Voilà un langage bien machiavélique, qui ne mérite pas de réponse. Je veux voir le plus de pays possible.

— Alors, vous continuerez à juger, sans doute ?

— À jouir aussi, je l’espère.

— Oui, c’est bien votre plus grand plaisir. Je ne puis comprendre à quoi vous prétendez. Vous me faites l’effet de poursuivre des buts mystérieux, de vastes desseins.

— Vous voulez bien vous faire de moi une idée que je ne justifie nullement. Y a-t-il rien de secret dans un but que poursuivent et mettent chaque année à exécution, sans aucun mystère, cinquante mille de mes compatriotes, le but d’enrichir leur esprit en voyageant à l’étranger ?

— Vous ne sauriez enrichir votre esprit, Miss Archer, déclara Lord Warburton. C’est un instrument déjà redoutable ; il nous regarde de haut et nous méprise.

— Vous mépriser ? Vous vous moquez de moi, dit sérieusement Isabel.

— Dites que vous nous trouvez originaux, ce qui revient au même. Et d’abord, je ne veux pas qu’on me traite d’original ; je proteste contre cette imputation ; je n’ai rien d’original, croyez-le.

— Cette protestation même est une des choses les plus originales que j’aie entendues », fit Isabel en souriant.

Lord Warburton garda un moment le silence. Puis : « Vous ne jugez que de l’extérieur ; cela vous est égal, dit-il. La seule chose qui vous importe, c’est de vous amuser. » Le ton qu’Isabel avait, un instant avant, perçu dans sa voix y réapparut, avec une nuance sensible d’amertume, d’une amertume si soudaine et si imprévue que la jeune fille craignit de l’avoir blessé. Elle avait souvent entendu traiter les Anglais de gens fort excentriques, et avait même lu dans un ouvrage à prétentions psychologiques qu’ils forment, au fond, la plus romanesque des races. Lord Warburton allait-il montrer le fond de sa nature, et lui faire une scène, dans sa propre maison, à leur troisième

rencontre ? Mais elle se rassura vite, à la pensée de sa grande élégance de manières, que ne contredisait pas le fait d'avoir frisé les limites de la bienséance en exprimant son admiration à une jeune fille confiée à son tact, car il reprit presque aussitôt avec un léger rire et sans la moindre trace de l'accent qui avait troublé Isabel :

« Je ne vous accuse pas, croyez-le bien, de vous amuser de bagatelles. C'est à de grands sujets que vous vous intéressez : les faiblesses et les afflictions de la nature humaine, les singularités des peuples !

— Pour ce qui est de cela, dit Isabel, je trouverais chez les miens de quoi me distraire pour toute la vie. Mais nous avons une longue course devant nous, et ma tante va bientôt vouloir partir. »

Elle se tourna du côté des autres invités et Lord Warburton l'accompagna sans mot dire. Puis avant d'avoir rejoint le petit groupe : « Je viendrai vous voir la semaine prochaine », dit-il.

Isabel ressentit une émotion, dont force lui fut de s'avouer, à mesure qu'elle s'atténuait, qu'elle n'était pas vraiment déplaisante. Cependant elle prit un ton assez froid pour répondre à cette déclaration : « À votre gré. »

Cette froideur n'était pas calculée, comme auraient pu inférer des critiques sévères, mais provenait d'une certaine crainte.

OceanofPDF.com

X

Le lendemain de cette visite à Lockleigh, Isabel reçut de son amie Miss Stackpole une lettre, dont le rapprochement sur l'enveloppe du timbre de Liverpool et de la nette écriture de Henrietta lui causa une assez vive émotion.

« Me voici arrivée, ma charmante amie, écrivaient les doigts agiles de Miss Stackpole. J'ai pu enfin arranger ce voyage qui ne s'est décidé qu'à la veille de mon départ, quand l'*Interviewer* a fini par consentir à mon chiffre. J'ai jeté quelques objets dans mon sac, comme un vieux journaliste, et j'ai pris le tramway pour me rendre au bateau. Où êtes-vous, et où puis-je vous voir ? Je suppose que vous passez de château en château, et que vous avez déjà acquis le bon accent. Peut-être avez-vous même épousé un lord : je le souhaiterais presque, car j'ai besoin d'être présentée dans les hautes sphères, et compte un peu sur vous pour cela. L'*Interviewer* demande des détails sur la noblesse. Mes premières impressions (sur les gens en général) ne sont pas merveilleuses, mais je voudrais en parler avec vous, car vous savez que quels que puissent être mes défauts, je ne suis pas superficielle. J'ai aussi quelque chose de très particulier à vous dire. Fixez-moi un rendez-vous dès que vous le pourrez ; venez à Londres (que j'aimerais fort visiter avec vous), ou laissez-moi venir vers vous où que vous soyez ; je le ferai avec plaisir, car vous savez que tout m'intéresse, et que je désire voir le plus possible de la vie de famille anglaise. »

Isabel crut préférable de ne pas montrer cette lettre à son oncle, mais lui fit part de son contenu, et comme elle s'y attendait, il la pressa d'assurer en son nom Miss Stackpole qu'il serait enchanté de la

recevoir à Gardencourt. « Toute femme de lettres qu'elle est, ajouta-t-il. Je suppose qu'elle ne fera pas un portrait de moi comme l'autre. En sa qualité d'Américaine, elle a dû voir des gens comme moi.

— Elle n'en a pas vu d'aussi charmants », répondit Isabel, qui ne se sentait pas pleinement rassurée cependant sur le tact littéraire de Henrietta, et n'éprouvait pour le côté professionnel de son amie qu'une sympathie mitigée. Elle n'en écrivit pas moins à Miss Stackpole qu'elle serait la très bienvenue sous le toit de Mr Touchett, et cette jeune personne décidée ne perdit pas de temps pour annoncer son arrivée prochaine. Elle s'était rendue à Londres, et c'est de là qu'elle prit le train pour la station qui desservait Gardencourt, où Isabel et Ralph attendaient son arrivée.

« Croyez-vous que je vais l'aimer ou la détester ? demanda Ralph tandis qu'ils arpentaient le quai.

— Cela lui importera fort peu, dit Isabel. Elle ne se soucie pas le moins du monde de l'opinion des hommes.

— Alors, en tant qu'homme, elle doit me déplaire. C'est évidemment une espèce de monstre. Est-elle très laide ?

— Non, elle est certainement jolie.

— Une journaliste femelle ; un reporter en jupons ? Je suis curieux de la voir, admit Ralph.

— Il est facile de la tourner en ridicule, mais il l'est moins d'être aussi courageux qu'elle.

— D'accord ; il faut une certaine audace pour se livrer à des attaques sur la personne de son prochain. Croyez-vous qu'elle me prenne une interview ?

— Jamais de la vie ; elle ne vous trouvera pas assez important pour cela.

— Vous verrez, insista Ralph. Elle enverra une description détaillée de toute la maisonnée, y compris Bunchie, à son journal.

— Je la prierai de n'en rien faire, dit Isabel.

— Vous l'en croyez donc capable ?

— Assurément.

— Ce qui ne vous a pas empêchée d’en faire votre amie intime ?

— Ce n’est pas mon amie intime, mais je l’aime bien, en dépit de ses travers.

— Eh bien, moi, soupira Ralph, j’ai peur de la détester en dépit de ses mérites.

— Vous allez sans doute vous éprendre d’elle avant trois jours.

— Pour voir mes lettres d’amour publiées dans l’*Interviewer* ? Jamais ! » protesta le jeune homme.

Le train arriva sur ces entrefaites, et Miss Stackpole sauta vivement sur le quai. Elle avait bien la beauté délicate, quoique un peu mièvre, qu’Isabel avait annoncée. C’était une personne nette et ronde, de taille moyenne, avec un visage plein, une petite bouche, un teint clair, une masse de boucles brunes et légères ramenées derrière la tête, et des yeux étonnés et très ouverts. Le trait le plus frappant de sa physionomie, c’était la fixité remarquable du regard, qui se posait sans impudence et sans provocation, et comme dans l’exercice d’un droit naturel, sur tous les objets qu’il rencontrait. Il s’arrêta ainsi sur Ralph, quelque peu déconcerté par la mine avenante et dégagée de Miss Stackpole, qui lui faisait pressentir qu’elle ne serait pas aussi sujette à la critique qu’il se l’était imaginé. Elle portait une robe froufroutante, dont miroitaient les teintes de gorge de pigeon, et Ralph jugea, du premier coup d’œil, qu’elle était aussi nette, aussi neuve, et aussi fraîche qu’une première édition avant le pliage. De la tête aux pieds, elle ne devait pas comporter de coquille. Elle parlait d’un ton clair et incisif, d’une voix haute plus qu’étoffée, et pourtant, lorsqu’elle eut pris place avec ses hôtes dans la voiture de Mr Touchett, elle ne fit pas à Ralph l’effet de l’impression en gros caractères, en affreux caractères de « manchettes » qu’il attendait. Elle répondait avec une abondance lucide aux questions d’Isabel et à celles que le jeune homme se permit de lui poser, et plus tard, dans la bibliothèque de Gardencourt, où elle venait de faire la connaissance de Mr Touchett (sa femme n’ayant pas cru nécessaire de paraître), elle donna mieux la mesure de sa confiance en elle-même.

« Je voudrais savoir, demanda-t-elle, si vous vous considérez comme des Américains ou comme des Anglais ? Cela m’aiderait à vous parler.

— Parlez-nous comme vous voudrez, et nous vous en rendrons grâce », riposta galamment Ralph.

Elle fixa les yeux sur lui, et il y avait dans leur expression quelque chose qui lui fit penser à de larges boutons brillants, qui auraient maintenu la coque élastique de quelque réceptacle trop plein : il lui semblait voir sur leur pupille l'image réfléchie des objets environnants. L'expression d'un bouton n'est pas en général considérée comme humaine, mais il y avait quelque chose dans le regard de Miss Stackpole qui causait au modeste qu'était Ralph un vague sentiment d'embarras, comme s'il se fût senti moins secret, plus pénétré qu'il ne l'eût voulu. Ajoutons qu'après un jour ou deux passés en compagnie de la jeune fille, cette impression s'atténua sensiblement chez Ralph, sans pourtant jamais s'effacer entièrement.

« Je ne pense pas que vous osiez tenter de me convaincre que vous êtes américain, vous, dit-elle.

— Pour vous être agréable, je serai anglais ou turc, à votre gré.

— Si vous changez aussi facilement, tant mieux pour vous ! rétorqua Miss Stackpole.

— Je suis sûr que vous comprenez tout et que les différences de nationalité ne sont pas une barrière à vos yeux », reprit Ralph.

Miss Stackpole le considéra de nouveau avec attention.

« Est-ce aux diversités de langues que vous faites allusion ?

— Les langues n'ont aucune importance ; c'est de l'esprit, du génie des peuples que je parle !

— Je ne suis pas sûre de vous comprendre, dit la correspondante de l'*Interviewer*, mais j'espère y arriver avant mon départ.

— Il est assez cosmopolite, intervint Isabel.

— Ce qui veut dire qu'il est un peu de tout, et pas beaucoup de rien. Je dois dire qu'à mon avis, le patriotisme, comme la charité bien ordonnée, commence par soi-même, ou par chez soi si vous voulez.

— D'accord, Miss Stackpole, mais où ce "chez soi" commence-t-il ? demanda Ralph.

— Je ne sais pas où il commence… mais je sais où il finit. J'en ai vu la fin bien longtemps avant d'arriver ici.

— Est-ce que vous ne vous plaisez pas ici ? intervint Mr Touchett de sa vieille voix enfantine.

— À vrai dire, monsieur, je ne sais pas encore très bien sur quel pied danser. Je me sens gênée aux entournures, et j'ai éprouvé cette impression d'étouffement dès le trajet de Liverpool à Londres.

— Peut-être étiez-vous dans un compartiment complet ? suggéra Ralph.

— Complet en effet, mais plein d'amis : un groupe d'Américains dont j'ai fait la connaissance sur le bateau, des gens charmants de Little Rock, Arkansas. Mais malgré leur compagnie, je me sentais oppressée, comme si quelque chose avait pesé sur moi. Je n'aurais pu dire ce que c'était. Il m'a semblé, au premier moment, que je n'allais pas pouvoir me faire à l'atmosphère. Mais j'espère bien créer la mienne. C'est la meilleure façon de respirer. Vous avez une bien belle propriété.

— Nous aussi, nous ferons un groupe de gens charmants, dit Ralph. Attendez un peu, et vous verrez. »

Miss Stackpole paraissait disposée à attendre, et se préparait évidemment à faire à Gardencourt un séjour prolongé. Elle consacrait la matinée à ses travaux littéraires, mais Isabel n'en passait pas moins de nombreuses heures avec son amie qui, une fois achevée sa tâche quotidienne, déplorait et redoutait la solitude. Ces visites fournirent bientôt à Isabel l'occasion de prier la journaliste de renoncer à célébrer dans ses articles les agréments de leur commun séjour ; dès le lendemain de son arrivée elle la surprit à rédiger pour l'*Interviewer* une lettre (tracée de cette écriture si nette et si lisible que notre héroïne se rappelait avoir vue sur des cahiers d'école) qui s'intitulait : « Américains et Tudors – Visions de Gardencourt. » De la meilleure foi du monde, Miss Stackpole se préparait à lire son article à Isabel, qui se mit à protester.

« Je ne crois pas que vous puissiez envoyer cela, ni décrire cette maison. »

Henrietta considéra son amie avec son habituelle gravité.

« Mais c'est précisément ce que l'on me demande, et la maison est charmante.

— Elle l’est trop pour être exposée dans un journal, et mon oncle n’y tient pas du tout.

— N’en croyez rien, s’écria Henrietta. Les gens finissent toujours par être ravis.

— Mon oncle n’en sera pas ravi, ni mon cousin non plus, et ils vous accuseront d’avoir trahi l’hospitalité. »

Miss Stackpole ne laissa voir aucune confusion ; elle se contenta d’essuyer très soigneusement sa plume sur un petit ustensile qu’elle affectait à cet usage, et rangea son manuscrit.

« Évidemment, si cela vous déplaît, j’y renonce. Mais c’est un beau sujet que vous me faites perdre.

— Il y a bien d’autres sujets ; il y en a tout autour de nous ; nous sortirons en voiture, et je vous ferai voir un adorable pays.

— Le paysage ne m’intéresse pas ; il me faut un intérêt humain. Vous savez combien je suis, combien j’ai toujours été profondément humaine, répondit Miss Stackpole. J’allais parler de votre cousin, l’Américain européanisé. On s’intéresse beaucoup en ce moment à ces transfuges, et votre cousin en présente un type magnifique. Je l’aurais sévèrement malmené.

— Il en serait mort ! s’écria Isabel. Non de votre sévérité, mais de la publicité.

— Eh bien, il ne m’aurait pas déplu de le tuer un peu. Et j’aurais eu plaisir à décrire votre oncle, qui me fait l’effet d’un type bien plus noble. C’est l’Américain resté fidèle, le beau vieillard. Je ne vois pas quelle objection il pourrait faire à cet hommage public. »

Isabel regarda son amie avec étonnement ; il lui semblait étrange qu’une nature si digne d’estime par ailleurs fût sujette à de pareils effondrements.

« Ma pauvre Henrietta, dit-elle, vous n’avez pas le sentiment de la discrétion. »

Henrietta rougit vivement et ses yeux brillants s’embuèrent un moment, ce qui parut plus illogique que jamais à Isabel.

« Voilà une accusation fort injuste, fit Miss Stackpole avec dignité ; je n’ai jamais écrit une ligne sur moi-même.

— J’en suis convaincue, mais il me semble que l’on peut avoir de la pudeur pour les autres aussi.

— Oh ! excellent ! s’écria Henrietta en reprenant sa plume. Je prends note de ce mot-là pour le replacer quelque part. »

Elle était douée d’un caractère excellent, et une demi-heure après l’incident, elle faisait montre de l’humeur la plus souriante que l’on pût attendre d’une journaliste en mal de copie.

« J’ai promis d’étudier la vie de la société, expliqua-t-elle à Isabel, et je ne vois pas comment le faire sans modèle. Si je ne peux pas décrire cette propriété, n’en connaissez-vous pas une autre à m’indiquer ? »

Isabel promit d’y songer, et le lendemain, en causant avec son amie, elle fit allusion à sa visite à Lockleigh.

« Ah ! voilà où vous allez me conduire, voilà exactement ce qu’il me faut ! s’écria Miss Stackpole. J’ai besoin de documents sur la noblesse.

— Je ne puis vous y mener, dit Isabel, mais Lord Warburton doit venir ici et vous pourrez le voir et l’observer. Seulement, si vous voulez reproduire ses paroles, je le préviendrai.

— N’en faites rien, supplia sa compagne. Je voudrais qu’il soit naturel.

— Un Anglais n’est jamais aussi naturel que lorsqu’il tient sa langue », déclara Isabel.

Il n’apparut guère, au bout de trois jours, que, selon la prophétie de sa cousine, Ralph eût la tête tournée par la nouvelle venue. Il passait pourtant beaucoup de temps en sa société. Ils se promenaient dans le parc, s’asseyaient sous les arbres, et l’après-midi, quand il faisait bon sur la Tamise, Miss Stackpole occupait une place dans le canot où Ralph n’avait auparavant qu’une seule compagne. Sa présence s’était montrée moins délétère que ne l’avait redouté Ralph au premier contact, pour les mille sentiments ténus qui passaient entre Isabel et lui, car la correspondante de l’*Interviewer* excitait sa gaieté, et il avait depuis longtemps conclu que ses jours déclinants fleuriraient en un crescendo d’allégresse. Henrietta, par ailleurs, ne justifiait pas absolument l’affirmation de son amie touchant son indifférence à

l’opinion des hommes, car le pauvre Ralph semblait lui faire l’effet d’un problème irritant, qu’il eût été presque immoral de ne pas chercher à résoudre.

« Que fait-il de sa vie ? demanda-t-elle à Isabel le soir de son arrivée. Est-ce qu’il tourne toute la journée les mains dans les poches ?

— Il ne fait rien, sourit Isabel. Il a beaucoup de loisirs.

— C’est une honte. Quand je travaille, moi, comme un portefaix, s’indigna Miss Stackpole. Il faudrait le lui faire sentir.

— Il a une pauvre santé, et n’est pas en état de travailler, plaida Isabel.

— Bah ! n’en croyez rien. Je travaille bien, quand je suis malade », s’écria son amie. Et un peu plus tard, pénétrant dans le canot pour la promenade sur l’eau, elle demanda à Ralph s’il ne la détestait pas cordialement, et n’avait pas envie de l’envoyer au fond de la rivière.

« Oh non ! protesta Ralph. Je réserve à mes victimes des tortures plus savantes. Et vous seriez, vous, une victime bien intéressante.

— Eh bien, vous me torturez déjà, je puis vous l’avouer. Mais je blesse tous vos préjugés, ce qui est une consolation.

— Mes préjugés ? Je n’ai pas le bonheur d’en posséder un seul, ce qui suffit à vous indiquer mon indigence intellectuelle.

— Vous devriez en rougir. Moi, j’en ai de délicieux. Évidemment j’interromps vos marivaudages (donnez-leur le nom qu’il vous plaira) avec votre cousine, mais cela m’importe fort peu, car je lui rends le service de vous percer à jour, et de lui montrer combien vous êtes superficiel.

— Oh ! c’est cela, percez-moi à jour ! implora Ralph. Il y a si peu de gens qui voudraient s’en donner la peine. »

Miss Stackpole parut ne vouloir épargner aucun effort pour mener à bien cette entreprise, et eut recours, chaque fois que l’occasion s’en présentait, au procédé naturel de l’interrogatoire. Le lendemain, le temps étant mauvais, le jeune homme proposa, en manière de distraction, de lui montrer les tableaux. Henrietta parcourut à son côté la longue galerie, dont il désignait au passage les œuvres principales, avec indication des sujets et des auteurs. Miss Stackpole regarda les

toiles sans ouvrir la bouche, et Ralph lui sut gré de ne pas proférer les petites exclamations de délices toutes prêtes dont étaient si souvent prodigues les visiteurs de Gardencourt. Il faut d'ailleurs reconnaître, en stricte justice à l'égard de cette jeune femme, qu'elle répugnait à l'usage d'expressions conventionnelles ; il y avait, dans sa façon de s'exprimer, une sorte de recherche et de gravité qui faisait parfois, dans son application volontaire, songer à une personne très cultivée parlant une langue étrangère. Ralph Touchett apprit par la suite qu'elle avait fait de la critique d'art dans un journal du Nouveau Monde, mais elle ne paraissait pas avoir pour cela conservé dans sa poche la menue monnaie de l'admiration. Au moment où le jeune homme attirait son attention sur un charmant Constable[1], elle se tourna brusquement et le considéra comme s'il eût été lui-même un tableau :

« Est-ce ainsi que vous passez toujours votre temps ? demanda-t-elle.

— Je ne le passe pas souvent d'aussi agréable façon.

— Non ; vous comprenez ce que je veux dire ; sans occupation régulière ?

— C'est vrai, répondit Ralph, je suis le plus paresseux des hommes. »

Miss Stackpole reporta les yeux sur le Constable, et Ralph lui désigna un petit Lancret[2] ; c'était un homme en veste et bas roses, avec une fraise, qui s'appuyait dans un jardin au piédestal d'une statue de nymphe, et jouait de la guitare pour deux dames assises sur le gazon. « Voilà mon idéal d'occupation régulière », dit-il.

Miss Stackpole se retourna vers lui et, bien que ses yeux se fussent posés sur le tableau, il vit que le sujet lui en échappait. Elle s'attachait à une tout autre préoccupation.

« Je ne vois pas comment vous pouvez faire taire votre conscience, déclara-t-elle.

— Ma chère demoiselle, je n'ai pas de conscience.

— Eh bien, je vous conseille de vous en faire une ; vous en aurez besoin quand vous retournerez en Amérique.

— Il est assez probable que je n'y retournerai jamais.

— Auriez-vous honte de vous y montrer ? »

Ralph eut un sourire méditatif. « Il me semble que sans conscience on ne peut concevoir de honte.

— En tout cas vous ne manquez pas d'assurance, déclara Henrietta. Trouvez-vous juste de renoncer ainsi à votre pays ?

— On ne renonce pas plus à son pays qu'on ne renonce à sa grand-mère. Ce sont deux éléments antérieurs à tout choix, deux éléments de l'être qu'on ne saurait éliminer.

— Ce qui signifie sans doute que vous l'avez essayé, sans y parvenir. Que pensent de vous vos amis anglais ?

— Je fais leurs délices.

— Parce que vous rampez devant eux ?

— Peut-être un peu par mon charme naturel, soupira Ralph.

— Je ne le vois pas, pour ma part. Si vous possédez quelque charme, il n'a rien de naturel. Il est exclusivement acquis ou, du moins, vous avez fait votre possible pour l'acquérir, depuis que vous vivez ici. Je ne dis pas que vous y soyez parvenu. En tout cas, c'est un charme qui ne me touche pas. Rendez-vous utile, de façon quelconque, et nous en reparlerons.

— Eh bien, soit, dit Ralph, dites-moi ce qu'il faut faire.

— D'abord, retourner en Amérique.

— Oui, d'accord ; et après ?

— Appliquez-vous à quelque chose.

— Bien, mais… à quelle espèce de chose ?

— À tout ce que vous voudrez, pourvu que vous vous y mettiez. À une idée nouvelle ; à une grande œuvre.

— Est-ce bien difficile de commencer ? demanda Ralph.

— Pas si l'on y met son cœur.

— Ah ! mon cœur, fit Ralph. Si la chose dépend de mon cœur…

— N'en auriez-vous pas ?

— J'en avais un naguère encore, mais je l'ai perdu ces jours-ci.

— Vous n’êtes pas sérieux, déclara Miss Stackpole, et c’est ce qui explique votre cas. » Malgré quoi, un ou deux jours après, elle voulut bien accorder à Ralph un renouveau d’attention, et assigna cette fois une cause différente à son étrange perversité. « Je sais ce qui fait votre malheur, Mr Touchett, dit-elle. Vous avez trop bonne opinion de vous-même pour vous marier.

— Je l’avais avant de vous connaître, Miss Stackpole, répondit Ralph, mais, depuis que je vous connais, j’ai brusquement changé d’idée.

— Quelle absurdité ! déplora Henrietta.

— Il m’a paru que je n’étais pas digne du mariage.

— Il vous ferait du bien. Et c’est votre devoir !

— Ah ! s’écria le jeune homme, on en a tant de devoirs ! Mais alors, vous considérez le mariage comme un devoir ?

— C’est évident. Ne le saviez-vous pas ? C’est un devoir pour chacun de se marier. »

Ralph rumina un moment sa déception. Il y avait chez Miss Stackpole quelque chose qu’il commençait à apprécier. Si ce n’était pas une femme charmante, c’était du moins une « brave femme ». Elle manquait de distinction, mais elle était courageuse, comme disait Isabel ; elle entrait dans les cages et faisait claquer son fouet, comme un dompteur bariolé. Il ne la jugeait pas capable d’artifices vulgaires, avant ces derniers mots qui lui firent l’effet d’une fausse note. Quand une jeune fille en âge conjugal prêche le mariage à un célibataire, la première explication que suggèrent ses paroles n’est pas celle d’un pur altruisme.

« Ah ! il y aurait bien des choses à dire là-dessus, finit par répondre Ralph.

— C’est possible, mais l’essentiel n’en persiste pas moins. Il me paraît bien égoïste de votre part, je dois vous le dire, de continuer à vivre seul, comme si vous ne trouviez aucune femme digne de vous. Vous croyez-vous donc supérieur au reste de l’humanité ? En Amérique, on se marie.

— Si c’est mon devoir, demanda Ralph, n’est-ce pas aussi le vôtre, par analogie ? »

Les yeux de Miss Stackpole réfléchissaient le soleil sans ciller.

« Caressiez-vous l’espoir de trouver un défaut dans mon raisonnement ? Il est évident que j’ai autant de droit à me marier que personne.

— Alors, conclut Ralph, je ne dirai pas que je déplore de vous voir célibataire ; j’en suis au contraire ravi.

— Vous manquez de sérieux, une fois de plus ; vous ne serez jamais sérieux.

— En jugerez-vous encore de même, le jour où je vous dirai que je veux cesser de vivre seul ? »

Miss Stackpole lui lança un regard, où parut un moment se lire une promesse de réponse encourageante. Mais, à la grande surprise de Ralph, cette expression fit soudain place à une mine d’inquiétude et même de ressentiment.

« Oui, même alors ! » répondit-elle sèchement, en tournant le dos pour s’éloigner.

« Je n’ai pas conçu de passion pour votre amie, dit le soir Ralph à sa cousine Isabel, malgré notre conversation de ce matin sur le sujet.

— Vous avez dit quelque chose qui lui a déplu, répondit la jeune fille.

— Elle s’est plainte de moi ? fit Ralph en ouvrant de grands yeux.

— Elle m’a dit que les Européens ont une très vilaine façon de parler aux femmes.

— Elle me traite donc d’Européen ?

— Du pire des Européens. Il paraît que vous lui avez dit ce qu’un Américain n’aurait jamais dit. Elle ne me l’a pas répété, cependant. »

Ralph poussa un franc éclat de rire. « Quel extraordinaire mélange que cette femme ! A-t-elle cru que je lui faisais la cour ?

— Non, cela, je crois que les Américains en sont capables aussi. Mais elle s’est évidemment imaginé que vous vous étiez mépris sur

certaines de ses paroles, et lui aviez assez mesquinement prêté une intention qu'elle n'avait pas.

— J'ai cru qu'elle me proposait de l'épouser, et je l'ai acceptée. Voyez-vous là quelque chose de mesquin ? »

Isabel sourit.

« C'était vilain à mon égard. Je ne veux pas que vous vous mariiez.

— Que faire entre vous deux, ma chère cousine ? s'exclama Ralph. Miss Stackpole m'affirme que c'est mon premier devoir, et qu'il lui appartient de veiller à ce que je m'en acquitte.

— Elle a un sentiment très vif du devoir, fit gravement Isabel, et c'est lui qui dicte toutes ses paroles. C'est d'ailleurs pour cela que je l'aime. Elle trouve mal de votre part de garder tant de richesses pour vous seul. C'est ce qu'elle voulait vous faire entendre. Si vous avez cru qu'elle cherchait à vous… attirer, vous vous êtes bien trompé.

— C'eût été une singulière façon de s'y prendre, je le reconnais, mais j'ai cru, en effet, qu'elle me faisait des avances. Excusez cette dépravation.

— Vous êtes joliment fat. Elle n'avait pas de vues intéressées, et ne supposait pas que vous puissiez lui en prêter.

— Il faut beaucoup de modestie pour parler avec ces femmes-là, répondit Ralph avec humilité. Mais c'est une personne assez bizarre. Elle est bien personnelle, pour une femme qui demande aux autres de ne pas l'être. Elle entre sans frapper.

— Oui, concéda Isabel, elle ne se rend pas assez compte de l'existence des marteaux de porte, et ne les tient peut-être même que pour un prétentieux ornement. Elle trouve que toutes les portes devraient rester ouvertes. Mais je n'en persiste pas moins à l'aimer.

— Moi je persiste à la trouver trop familière, grogna Ralph, légitimement embarrassé de s'être doublement mépris sur le compte de Miss Stackpole.

— Après tout, reprit Isabel en souriant, c'est peut-être parce qu'elle est un peu vulgaire que je l'aime.

— Voilà une raison qui la flatterait !

— Je ne la lui exprimerais pas sous cette forme. Je lui dirais que c’est parce qu’il y a quelque chose de peuple en elle.

— Qu’est-ce que vous savez du peuple, et qu’en sait-elle elle-même ?

— Plus que vous ne pensez ; et moi aussi j’en sais assez long pour sentir en elle une émanation de la grande démocratie, du sentiment du pays, de la nation. Je ne dis pas qu’elle résume tout cela ; ce serait excessif. Mais elle le suggère et le représente avec intensité.

— Alors vous l’aimez pour des raisons de patriotisme ? Je crains que ce ne soient ces mêmes raisons qui m’éloignent d’elle.

— Ah ! fit Isabel avec une sorte de soupir joyeux, il y a tant de choses que j’aime ! Dès qu’une chose me frappe avec une certaine intensité, je l’accepte. Je ne veux pas me donner des airs, mais je me crois un peu versatile. J’aime que les gens soient aux antipodes de Henrietta, à la façon des sœurs de Lord Warburton par exemple. Tant que je regarde les sœurs Molyneux, elles me semblent répondre à une sorte d’idéal. Puis Henrietta arrive et sait d’emblée me convaincre, moins d’ailleurs par elle-même que pour tout ce qu’il y a derrière elle.

— C’est son dos que vous aimez, alors ? suggéra le jeune homme.

— Elle a raison, répondit Isabel ; vous ne serez jamais sérieux. J’aime le grand pays fleuri et souriant qui s’étend par-delà les rivières et les prairies, jusqu’au vert Pacifique. Un parfum doux, frais et fort en émane, dont Henrietta – excusez ma comparaison – apporte une bouffée dans ses vêtements. »

Isabel rougit légèrement en achevant cette déclaration, et la rougeur aussi bien que sa passagère ardeur lui allaient si bien que Ralph continua de la regarder en souriant, après qu’elle se fut tue. « Je ne suis pas certain que le Pacifique soit si vert que cela, fit-il, mais vous débordez d’imagination. Quant à Henrietta, elle exhale un parfum d’avenir à vous jeter par terre ! »

OceanofPDF.com

XI

Ralph s’était promis de ne plus prêter un sens défavorable aux paroles de Miss Stackpole, même lorsqu’elles sembleraient afficher le plus vigoureux accent de revendication personnelle. Il songea qu’aux yeux de la jeune fille les individus se présentaient sous forme d’organismes simples et homogènes, et que lui-même était un représentant trop différencié de la nature humaine pour pouvoir la traiter sur un pied de stricte égalité. Il s’acquitta de sa résolution avec beaucoup de tact et, au cours de rapports qui se renouèrent entre eux, Miss Stackpole ne rencontra plus d’obstacle à l’exercice de son intrépide génie d’enquêteuse, témoignage ordinaire de sa confiance en soi. Appréciée, comme nous l’avons vu, par Isabel, et fort appréciatrice elle-même de ce libre jeu de l’intelligence qui lui faisait tenir son amie pour une âme sœur, pénétrée d’admiration pour Mr Touchett, dont les allures nobles et dégagées lui semblaient dignes de toute estime, elle aurait grandement joui de son séjour à Gardencourt, sans l’invincible méfiance dont elle se sentait envahie pour la petite dame à qui elle s’était crue d’abord obligée de témoigner les civilités dues à la maîtresse de maison. Mais elle s’aperçut bientôt que cette obligation ne l’entraînait pas bien loin, et que Mrs Touchett se souciait fort peu des faits et gestes de Miss Stackpole. Mrs Touchett avait dit à Isabel que son amie lui faisait l’effet d’une aventurière et d’un emplâtre, mais que les aventurières montraient d’ordinaire plus de cran. Elle s’étonnait qu’Isabel eût pu nouer pareille amitié, non sans ajouter aussitôt que c’était son affaire, et qu’elle ne s’était jamais

attendue à aimer toutes les amies de sa nièce, ou à lui imposer le goût des seules gens qui lui plaisaient.

« Si vous ne deviez voir que les gens que j'aime, mon enfant, vous n'auriez pas grande société, admit franchement Mrs Touchett, et je ne crois aimer assez aucun homme ou aucune femme pour vous les recommander. C'est une chose grave, que de recommander quelqu'un. Quant à Miss Stackpole, je ne l'aime pas ; tout en elle me déplaît ; elle parle beaucoup trop fort, et vous regarde comme si l'on avait envie de la regarder, *elle*, ce qui n'est pas. Je suis certaine qu'elle a passé toute sa vie dans une pension de famille, et je déteste les façons de ces endroits-là et les libertés qu'on y prend. Ne me demandez pas si je préfère mes propres façons, que vous trouvez évidemment très mauvaises ; je vous répondrais que je les préfère de beaucoup. Miss Stackpole sait que je déteste la civilisation de pension de famille et me déteste de la détester, car elle la tient pour la première du monde. Elle aimerait beaucoup mieux Gardencourt, si c'était une pension de famille. Pour moi j'y trouve déjà trop de propensions ! Nous ne nous entendrons donc jamais, et il est bien inutile d'essayer. »

Mrs Touchett n'avait pas tort de penser que Henrietta Stackpole ne l'aimait guère, sans avoir cependant tout à fait deviné la raison de cette antipathie. Un jour ou deux après l'arrivée de la jeune fille, elle lança contre les hôtels américains quelques aigres accusations qui soulevèrent les protestations de la correspondante de l'*Interviewer* ; celle-ci apprenait, dans l'exercice de sa profession, à connaître toutes les espèces de caravansérails de son pays, et soutenait que les hôtels américains sont les meilleurs du monde. Mrs Touchett, toute chaude encore de la lutte qu'elle venait de soutenir contre eux, affirma qu'il n'en était pas de pires, tandis que Ralph, avec sa sagesse conciliatrice, suggérait que la vérité était entre ces deux extrêmes, et que l'on pouvait tenir pour de bonne moyenne les établissements en question. Miss Stackpole repoussa non sans mépris cette intervention. De bonne moyenne, ah oui ! S'ils n'étaient pas les meilleurs du monde, ils en étaient les pires, mais il n'y avait rien de « moyen » dans un hôtel d'Amérique.

« Nous nous plaçons évidemment à des points de vue différents, conclut Mrs Touchett. Moi, j'aime être traitée comme un individu, et

vous comme une “bande de gens”.

— Je ne vous comprends pas, répondit Henrietta, j’aime qu’on me traite en dame, et en Américaine.

— Pauvres Américaines, s’écria Mrs Touchett en riant, ce sont les esclaves d’autres esclaves.

— Ce sont les compagnes d’hommes libres, rétorqua Henrietta.

— Les compagnes de leurs serviteurs, oui, de la femme de chambre irlandaise et du valet nègre. Elles partagent leurs besognes.

— Alors, pour vous, les domestiques de nos maisons sont des esclaves ? s’indigna Miss Stackpole. Si c’est ainsi que vous voulez les voir traiter, je ne m’étonne plus que vous n’aimiez pas l’Amérique.

— On est malheureux quand on est mal servi, dit avec sérénité Mrs Touchett. Les domestiques américains sont exécrables, et j’en ai cinq parfaits à Florence.

— Je ne vois pas ce que vous en faites, laissa échapper Miss Stackpole. Je n’aimerais pas voir autour de moi cinq personnes en situation d’inférieurs.

— Je les aime mieux ainsi que de bien d’autres façons, proclama Mrs Touchett d’un ton pénétré.

— M’aimeriez-vous mieux si j’étais votre maître d’hôtel, mon amie ? demanda son mari.

— Oh ! certes pas ; vous n’auriez pas du tout la tenue nécessaire.

— Des compagnes d’hommes libres, c’est une belle définition, une définition qui me plaît, Miss Stackpole, intervint Ralph.

— Je ne pensais pas à vous, monsieur, en parlant d’hommes libres. »

Tel fut le seul remerciement que son amabilité valut à Ralph. Quant à Miss Stackpole, elle restait déconcertée ; elle trouvait évidemment une sorte de trahison dans l’opinion de Mrs Touchett sur une classe qu’elle tenait dans son for intérieur pour une survivance mystérieuse de la féodalité. Et sans doute est-ce cette préoccupation même qui lui fit différer pendant quelques jours de dire à Isabel : « Ma chère amie, je me demande si vous devenez infidèle.

— Infidèle ? Infidèle à vous, Henrietta ?

— Non ; cela me ferait beaucoup de peine, mais ce n’est pas cela que je veux dire.

— Infidèle à mon pays, alors ?

— Ah ! cela, j’espère que cela n’arrivera jamais. Dans ma lettre de Liverpool, je vous annonçais que j’avais quelque chose de particulier à vous dire. Vous ne m’avez jamais demandé ce que c’était. Est-ce parce que vous vous en doutiez ?

— Me douter de quoi ? Je ne me doute guère des choses d’ordinaire, fit Isabel. Je me souviens maintenant de cette phrase, mais j’avoue que je l’avais oubliée. Qu’avez-vous donc à me dire ? »

Henrietta parut désappointée et son regard fixe trahit cette déception : « Vous ne me demandez pas cela comme si vous y attachiez de l’importance. Vous êtes changée, vous pensez à d’autres choses.

— Dites-moi ce que vous voulez dire, et j’y penserai.

— Y penserez-vous vraiment ? Voilà ce dont je voudrais être sûre.

— Je ne sais pas toujours commander à mes pensées, mais je ferai de mon mieux », promit Isabel.

Henrietta la considéra sans mot dire, avec une insistance qui finit par agacer Isabel et la fit s’écrier soudain : « Est-ce que par hasard vous songeriez à vous marier ?

— Pas avant d’avoir vu l’Europe, protesta Miss Stackpole. Pourquoi riez-vous ? ajouta-t-elle. Ce que je voulais dire, c’est que Mr Goodwood a pris le même bateau que moi.

— Ah ! répondit simplement Isabel.

— Voilà une bonne réponse. J’ai bien causé avec lui ; c’est pour vous qu’il est venu.

— Il vous l’a dit ?

— Non, il ne m’a rien dit, et c’est ce qui me l’a fait comprendre, répondit finement Henrietta. Il a très peu parlé de vous, mais moi je ne m’en suis pas privée. »

Isabel attendait. À la mention du nom de Mr Goodwood, elle avait légèrement pâli. « Je le déplore, dit-elle enfin.

— C’était un plaisir pour moi, et j’aimais voir la façon dont il m’écoutait. J’aurais pu parler longtemps pour un tel auditeur ; il était si tranquille, si avide ; il buvait mes paroles.

— Qu’avez-vous dit de moi ? reprit Isabel.

— J’ai dit que vous étiez, au total, la femme la plus remarquable que je connaisse.

— Vous avez eu tort. Il a déjà très bonne opinion de moi ; il ne faut pas l’encourager.

— Il se meurt faute d’un peu d’encouragement. Je revois son visage, et l’expression grave et absorbée avec laquelle il m’écoutait. Je n’ai jamais vu homme laid se montrer si beau.

— Il est très simple, dit Isabel ; et il n’est pas si laid.

— Il n’y a rien de tel qu’une grande passion pour rendre simple.

— Ce n’est pas une grande passion, j’en suis certaine.

— Vous ne le dites pas comme si vous en étiez certaine. »

Isabel eut un sourire un peu froid. « Je le dirai mieux à Mr Goodwood lui-même.

— Il vous en fournira bientôt l’occasion », dit Henrietta.

Isabel accueillit en silence cette affirmation que son amie faisait avec grande assurance. « Il vous trouvera changée, poursuivit Miss Stackpole ; votre nouveau milieu déteint sur vous.

— C’est probable ; tout agit sur moi.

— Excepté Mr Goodwood ! » s’écria Miss Stackpole, avec un rire un peu strident.

Isabel n’eut pas un sourire et reprit bientôt : « Est-ce lui qui vous a priée de me parler ?

— Pas en propres termes. Mais ses yeux me le demandaient, et sa poignée de main, quand il m’a dit adieu.

— Merci de l’avoir fait, dit Isabel en se détournant.

— Oui, vous êtes changée ; vous avez pris ici de nouvelles idées, continua son amie.

— Je l’espère bien ; il faut se faire autant d’idées neuves que l’on peut.

— D’accord, mais il ne faudrait pas qu’elles fissent tort aux anciennes quand les anciennes étaient bonnes. »

Isabel se retourna vers Miss Stackpole : « Si vous voulez dire que j’ai eu la moindre idée sur le compte de Mr Goodwood…, commença-t-elle, mais l’implacable regard de son amie la fit hésiter.

— Ma chère enfant, vous l’avez certainement encouragé. »

Isabel parut vouloir repousser cette accusation, mais se ressaisissant, elle concéda : « C’est parfaitement exact ; je l’ai encouragé », puis demanda à Miss Stackpole si Mr Goodwood lui avait fait part de ses intentions. C’était une concession à la curiosité féminine, car le sujet lui déplaisait, et elle trouvait que Henrietta manquait de tact.

« Je m’en suis informée et il m’a dit n’avoir pas encore d’idées précises, répondit la journaliste. Mais je n’en crois rien ; ce n’est pas un homme à demeurer inerte ; c’est un homme d’action, d’énergie et de hardiesse. Quoi qu’il advienne, il fera toujours quelque chose, et ce qu’il fera sera toujours bien.

— J’en suis convaincue. »

Henrietta pouvait manquer de délicatesse, mais Isabel n’en était pas moins émue de pareille déclaration.

« Alors vous vous intéressez tout de même à lui ? triompha Miss Stackpole.

— Ce qu’il fera sera toujours bien, répéta Isabel. Pour un homme à ce point infaillible, qu’importent les sentiments d’une femme ?

— Pour lui, peut-être, mais pour vous ?

— Ah ! ce qu’il en importe pour moi n’a rien à voir dans la discussion », répondit Isabel avec un sourire froid.

Son amie prit cette fois un ton de gravité : « À votre gré. Vous avez évidemment changé. Vous n’êtes plus la même qu’il y a quelques semaines, et Mr Goodwood s’en apercevra. Nous pouvons l’attendre d’un jour à l’autre.

— Alors j’espère qu’il va me détester, dit Isabel.

— Vous l’espérez sans doute autant que je l’en crois capable. »

À cette boutade, notre héroïne n’opposa pas de réplique ; elle était préoccupée de ce que venait de lui dire Henrietta, touchant la prochaine venue de Caspar Goodwood à Gardencourt. Elle voulait se persuader que la chose était impossible, et le dit à son amie après mûre réflexion. Mais elle ne s’en attendit pas moins, pendant les quarante-huit heures qui suivirent, à entendre, d’un moment à l’autre, annoncer le jeune homme. Cette situation l’énervait, et semblait alourdir l’air, comme si le ciel allait changer, et le temps avait, socialement parlant, été si agréable durant le séjour d’Isabel à Gardencourt, qu’aucun changement ne pouvait se produire qu’en pire. Cette incertitude fut d’ailleurs vite dissipée. Le lendemain, Isabel se promena dans le parc, en compagnie de l’aimable Bunchie, et après avoir erré quelque temps à l’aventure, elle s’assit en vue de la maison sous un large hêtre, où elle formait, avec sa robe blanche garnie de rubans noirs, une silhouette de grâce harmonieuse parmi les ombres mouvantes. Elle s’amusa quelques instants à parler au petit fox, dont la possession demeurait, selon la proposition de Ralph, aussi indivise que possible entre les deux cousins, et aussi impartiale que le permettaient les sympathies quelque peu capricieuses et inconstantes de l’intéressé. Mais, ce jour-là, elle s’avisa pour la première fois chez l’animal des limites d’une intelligence dont elle n’avait encore admiré que le développement. Il lui parut raisonnable de se mettre à lire, car lorsqu’elle se sentait le cœur lourd, il lui suffisait d’ordinaire d’un livre bien choisi pour faire passer ses sentiments dans le domaine de la raison pure. Depuis quelque temps, il est vrai, l’attrait de la littérature semblait s’épuiser pour elle, et bien qu’elle se souvînt que la bibliothèque de Mr Touchett contenait un assortiment complet des auteurs dont une collection bien faite ne saurait se passer, elle demeurait inerte, les mains vides, et les yeux baissés sur la verdure fraîche de la pelouse. Sa rêverie fut interrompue par l’approche d’un domestique. Il apportait une lettre timbrée de Londres et dont l’adresse, tracée d’une écriture familière, se présentait à l’esprit déjà prévenu d’Isabel avec l’intensité d’un son de voix ou d’un visage. La missive était brève et peut se transcrire en entier.

« Chère Miss Archer, je ne sais si vous avez appris ma venue en Angleterre, mais si vous l'ignorez vous n'en serez pas surprise. Vous vous souviendrez que lorsque vous m'avez congédié, voici trois mois, à Albany, je ne me suis pas incliné. J'ai protesté contre votre décision, et vous avez paru admettre cette protestation, et reconnaître que le droit était de mon côté. J'étais venu vous voir avec l'espoir de vous ranger à mon point de vue, et cet espoir, j'avais les meilleures raisons de le caresser. Mais vous l'avez déçu ; je vous ai trouvée changée, et vous n'avez pas su me donner l'explication de ce changement. Vous avez reconnu que vous étiez déraisonnable, et ce fut votre seule concession, mais elle ne valait pas grand-chose, parce qu'elle n'allait pas avec votre caractère. Non, vous n'êtes pas, et vous ne serez jamais arbitraire ou capricieuse. C'est pour cela que je crois que vous me permettrez de vous revoir. Vous m'avez dit que je ne vous déplaisais pas, et je le crois, car je ne vois pas pourquoi il en serait autrement. Je penserai toujours à vous ; je ne penserai jamais à une autre femme. Je suis seulement venu en Angleterre parce que vous y êtes ; je n'ai pas pu rester en Amérique après votre départ ; je détestais le pays où vous n'étiez plus, et si j'aime celui-ci, c'est parce qu'il vous contient. J'ai déjà vécu en Angleterre, sans beaucoup m'y plaire. Ne puis-je venir vous voir une demi-heure ? C'est, pour l'instant, le vœu le plus cher de votre fidèle,

« CASPAR GOODWOOD. »

Isabel lisait cette lettre avec une attention si profonde qu'elle n'entendit pas le bruit d'un pas qui s'approchait sur la pelouse. En relevant les yeux, tandis qu'elle pliait machinalement le papier, elle vit Lord Warburton debout devant elle.

OceanofPDF.com

XII

Elle mit la lettre dans sa poche et, avec un sang-froid qui l'étonnait un peu elle-même, adressa, sans le moindre trouble, un sourire au nouveau venu.

« On m'a dit que vous étiez dans le parc, expliqua Lord Warburton. Comme il n'y avait personne au salon et que c'est vous que je voulais voir, je me suis mis, sans plus attendre, à votre recherche. »

Isabel s'était levée pour ôter au jeune homme le désir de s'asseoir près d'elle. « J'allais justement rentrer.

— N'en faites rien, je vous prie ; on est bien mieux ici. Je suis venu de Lockleigh à cheval, et il fait délicieux. »

Le sourire de Lord Warburton était particulièrement aimable et doux, et de toute sa personne semblait émaner cette impression de bonté et de force qui avait opéré dès l'abord un charme si puissant sur la jeune fille. On sentait, autour de lui, comme un halo de splendeur estivale.

« Marchons un peu, alors ! » proposa Isabel, qui ne pouvait s'empêcher d'attribuer un but particulier à la visite du jeune lord, et espérait, du même coup, déjouer l'intention et satisfaire à son sujet sa propre sécurité. Elle s'était déjà, nous le savons, trouvée dans des circonstances semblables, et en concevait certaine inquiétude. Ce trouble se composait de plusieurs éléments dont tous n'étaient pas déplaisants ; elle avait passé plusieurs jours à les analyser, et avait fini par séparer les traits agréables ou pénibles, dans l'éventualité d'une proposition de Lord Warburton. Certains lecteurs pourraient accuser

notre héroïne de tirer des conclusions bien hâtives et de se montrer exagérément difficile, si le second de ces reproches, à le supposer fondé, ne devait servir à l'absoudre du premier. Elle ne choyait pas l'idée qu'un grand seigneur terrien comme Lord Warburton fût féru de ses charmes, car une déclaration sortie de pareille bouche devait soulever plus de questions qu'elle n'en pourrait résoudre. Isabel avait, devant lui, l'impression d'un « personnage », et s'était attachée à démêler les associations suscitées par une pareille idée. Ajoutons, au risque de justifier l'accusation de vanité dont elle pourrait sembler passible, qu'à de certains moments, cette possibilité d'admiration de la part d'un personnage lui faisait l'effet d'une indiscrétion presque insultante, et en tout cas embarrassante. Elle n'avait encore jamais connu d'homme de cette espèce ; il ne s'en était pas rencontré dans sa vie ; il n'en existait probablement pas dans son pays natal. Quand elle envisageait une supériorité personnelle, c'était à propos du caractère et de l'esprit, de tout ce que l'on peut aimer dans les façons d'être et de parler d'un individu. Elle-même possédait un caractère tranché, comme elle s'en rendait justement compte, et jusque-là ses idées de prééminence ne s'étaient attachées qu'à des images morales, qu'à des traits dont elle aimait seulement à se demander s'ils conviendraient à son âme sublime. Lord Warburton faisait à ses yeux haute et brillante figure, du fait d'attributs et de capacités qui ne se mesuraient pas à cette aune, et requéraient une autre sorte d'estimation, que la jeune fille, avec son habitude de juger librement et vivement, ne se sentait pas la patience d'accorder. Il paraissait attendre d'elle quelque chose que personne encore ne lui avait demandé. Il lui semblait qu'un haut personnage, grand par sa situation pécuniaire, politique et sociale, avait conçu le dessein de l'attirer dans le monde un peu suspect où il vivait et se mouvait lui-même. Un instinct profond, sinon impérieux, lui disait de résister, lui suggérait qu'elle possédait virtuellement un monde et une orbite à elle. Il lui soufflait encore d'autres idées, des idées qui se contredisaient et se corroboraient en même temps : une jeune fille pouvait faire pis que de se confier à un tel homme avec lequel il serait fort intéressant de regarder le monde de son propre point de vue ; mais par ailleurs, elle ne trouverait dans une telle union qu'une complication de chacune de ses heures, et à tout prendre quelque chose de raide et de figé qui en ferait un fardeau. D'autre part,

elle connaissait un jeune homme fraîchement débarqué d'Amérique qui était entièrement dépourvu de puissance sociale, mais dont il eût été vain à Isabel de chercher à se convaincre que le caractère n'avait pas fait une impression profonde sur son esprit. La lettre qu'elle sentait dans sa poche le lui rappelait suffisamment. N'allez pas sourire pourtant, je vous en prie à nouveau, de cette simple jeune fille d'Albany qui se demandait si elle allait accepter un pair d'Angleterre avant qu'il se fût déclaré, et était disposée à croire qu'elle pouvait en somme trouver mieux. C'était une personne de haute bonne foi, et s'il y avait dans sa sagesse une grande part de folie, ceux qui la jugent sévèrement auront la satisfaction de constater qu'elle n'acquit plus tard une sagesse entière qu'au prix d'une somme de folie bien digne d'exciter la pitié.

Lord Warburton semblait tout disposé à marcher, à s'asseoir, ou à faire tout ce que proposerait Isabel, et il lui donna cette assurance avec la mine qui lui était habituelle d'un homme fort heureux d'exercer ses vertus mondaines. Il avait pourtant peine à maîtriser son émotion, et tout en marchant sans mot dire près d'Isabel, qu'il considérait à la dérobée, il laissait percer son embarras dans ses regards, et son rire sonnait faux. Oui, assurément – puisque nous avons effleuré le sujet, nous pouvons y revenir un moment –, les Anglais sont les gens les plus romanesques du monde, et Lord Warburton se préparait à en donner l'exemple. Il allait prendre une décision qui étonnerait tous ses amis, mécontenterait nombre d'entre eux, et semblerait sans excuse. La jeune fille qui marchait près de lui venait d'un étrange pays d'outre-mer dont il savait pas mal de choses ; ses antécédents, ses relations demeuraient très vagues pour lui, en dehors d'un caractère de race qui était aussi net que peu significatif. Miss Archer ne possédait ni la fortune, ni l'espèce de beauté qui sont une justification aux yeux de la foule, et Lord Warburton calculait qu'il avait passé quelque vingt-six heures en sa compagnie. Il s'était répété tous ces arguments ; il avait envisagé la spontanéité perverse d'une impulsion, qui avait fait fi d'excellentes occasions de se laisser abattre, et le jugement de ses contemporains, particulièrement acéré chez la moitié la plus vive d'entre eux ; il les avait considérés en face, pour les chasser aussitôt de son esprit. Il ne s'en souciait pas plus que du bouton de rose passé dans sa boutonnière. L'homme qui, durant la plus grande partie de son

existence, a su éviter de se rendre odieux à ses amis, a la chance, quand sonne l'heure d'une telle nécessité, de ne pas la sentir à l'avance enlaidie par des souvenirs irritants.

« Votre promenade a été agréable, je l'espère ? s'enquit Isabel, qui devinait les hésitations de son compagnon.

— Elle l'était de par le seul fait de m'amener ici.

— Vous aimez donc tant Gardencourt ? » reprit la jeune fille, de plus en plus convaincue qu'il allait lui demander quelque chose.

Elle ne voulait pas le provoquer, s'il hésitait, et désirait conserver tout son calme, s'il continuait. Elle s'avisa soudain que, quelques semaines auparavant, une situation pareille lui aurait paru profondément romanesque ; un parc de vieux château anglais, avec le premier plan rehaussé par la présence d'un haut gentilhomme, en train de faire la cour à une jeune femme qui, à plus ample examen, montrait des analogies frappantes avec sa propre personne. Mais le fait même de se trouver l'héroïne de la situation lui donnait quelque peine à la regarder du dehors.

« Je me moque de Gardencourt, répondit Lord Warburton ; c'est à vous seule que je pense.

— Vous m'avez connue trop peu de temps, pour avoir le droit de parler ainsi, et j'ai peine à vous croire sérieux. »

Isabel n'était pas tout à fait sincère, car elle ne doutait pas du sérieux de son interlocuteur. Elle ne faisait qu'accorder un tribut à cette constatation, parfaitement claire pour elle, que les paroles de Lord Warburton auraient excité la curiosité du vulgaire. Au demeurant, si elle avait eu besoin d'une preuve supplémentaire pour se convaincre que le lord n'était pas homme à s'avancer à la légère, l'accent de sa réponse la lui aurait fournie.

« Dans cet ordre de choses, le droit est moins affaire de temps que de sentiment, Miss Archer. Une attente de trois mois ne changera rien en moi ; je ne serai pas plus sûr qu'aujourd'hui de ce que j'éprouve. Qu'importe que je vous aie fort peu vue, puisque mon impression date de notre première rencontre ? Je n'ai pas perdu de temps ; c'est dès cette heure-là que je vous ai aimée. Coup de foudre, comme disent les romans ; je sais maintenant que ce n'est pas une expression vide, et

j’en prends plus d’estime pour les romanciers. Les deux journées passées ici ont décidé de mon sort ; je ne sais si vous vous êtes aperçue que toute mon attention – je parle au figuré, bien entendu – se concentrait sur vous. Rien de ce que vous faisiez, rien de ce que vous disiez n’était perdu pour moi. Quand vous êtes venue à Lockleigh, l’autre jour, ou pour mieux dire, quand vous en êtes partie, ma certitude était faite. J’ai tenu néanmoins à réfléchir encore, et à m’interroger de près. Je n’y ai pas manqué ; tous ces jours, je n’ai rien fait d’autre. Je ne commets pas de bourdes, en pareille matière ; je suis un animal très prudent. Je ne m’emballe pas facilement, mais quand je suis touché, c’est pour la vie. Pour la vie, Miss Archer, pour la vie. »

Lord Warburton prononça ces mots avec l’accent le plus doux, le plus suave, le plus tendre qu’Isabel eût jamais entendu, et fixa sur elle des yeux où une passion dégagée de toute émotion basse – ardeur, violence ou déraison – brûlait sans vaciller, comme une lampe dans l’air calme.

À mesure qu’il parlait, leur pas se ralentissait par consentement tacite, et ils finirent par s’arrêter. Lord Warburton prit la main d’Isabel. « Ah ! vous me connaissez si peu ! fit tout doucement la jeune fille, en retirant non moins doucement sa main.

— Ne me répétez pas cela ; je suis déjà malheureux, et déplore assez de ne pas mieux vous connaître. C’est précisément ce que je demande, et il me semble que je choisis le meilleur moyen. Si vous consentez à être ma femme, je vous connaîtrai, et quand je vous dirai tout le bien que je pense de vous, vous ne pourrez pas m’accuser de le faire par ignorance.

— Si vous me connaissez peu, je vous connais moins encore, insista Isabel.

— Ce qui veut dire qu’à votre différence, je puis ne pas gagner à être mieux connu. C’est très possible, évidemment. Songez pourtant combien il faut, pour vous parler comme je vous parle, que je sois résolu à faire de mon mieux pour vous contenter. Je vous plais tout de même un peu, n’est-ce pas ?

— Vous me plaisez beaucoup, répondit Isabel, avec une grande sincérité.

— Je vous remercie de le dire ; cela prouve que vous ne me considérez pas comme un étranger. Je crois bien avoir assez dignement rempli tous mes rôles et je ne vois pas pourquoi je ne me tirerais pas à mon honneur de celui qui me tient tellement plus à cœur que les autres. Demandez aux gens qui me connaissent bien ; j'ai des amis qui plaideront ma cause.

— Je n'ai pas besoin d'interroger vos amis, déclara Isabel.

— Voilà qui est charmant de votre part. Vous avez foi en moi ?

— Complètement ! » affirma Isabel, toute brûlante de sentir combien elle disait vrai.

La lueur qui brillait dans les yeux de son compagnon fit place à un sourire, et il poussa un long soupir joyeux : « Si vous veniez à être détrompée, Miss Archer, puissé-je perdre tout ce que je possède ! »

Elle se demanda un instant s'il entendait, par ces paroles, lui rappeler sa fortune, mais rejeta aussitôt ce soupçon. C'était, en ce moment, lettre morte pour lui, et point n'était besoin d'en faire mention à quiconque, moins qu'à toute autre à la personne à qui il offrait sa main. Isabel avait souhaité ne pas se trouver trop émue, et au moment précis où elle se demandait quelle réponse elle allait faire, elle se sentait l'esprit assez tranquille pour se permettre cette furtive critique. Que fallait-il répondre, cependant ? Son premier désir fut de prononcer des paroles aussi aimables que celles de Lord Warburton, dont l'accent était convaincant. Isabel se rendait compte qu'elle avait pris à ses yeux une importance mystérieuse. « Je vous sais, plus que je ne pourrais le dire, répondit-elle enfin, gré d'une offre qui me fait grand honneur.

— Ah ! ne dites pas cela ! s'exclama-t-il ; c'est précisément ce dont j'avais peur. Vous n'avez rien à faire avec cet ordre de choses. Je ne vois pas de quoi vous me remercieriez ; c'est moi qui devrais vous savoir gré de bien vouloir m'écouter ; un homme que vous connaissez si peu et qui vous donne un pareil coup de massue ! Évidemment c'est une grosse question ; je vous avoue que j'aime mieux la poser qu'avoir à y répondre. Mais la façon dont vous m'avez écouté, ou du moins le seul fait de m'avoir écouté me donne quelque espoir.

— N'en ayez pas trop ! corrigea Isabel.

— Oh ! Miss Archer ! murmura son compagnon, en tempérant à nouveau par un sourire la gravité de son visage, comme si cette protestation ne pouvait être qu'une boutade d'esprits élevés, qu'une exaltation de joie.

— Seriez-vous très surpris si je vous demandais de ne pas espérer du tout ? insista Isabel.

— Surpris ? je ne sais ce que vous entendez par ce mot. Ce ne serait pas de la surprise ; ce serait un sentiment bien plus fort. »

Isabel se remit en marche et demeura quelques instants silencieuse. « Je suis certaine que, malgré l'estime où je vous tiens déjà, ma haute opinion ne pourrait, à vous mieux connaître, que s'accentuer encore sur votre compte. En revanche, je ne suis pas du tout sûre que vous n'éprouveriez pas une déception sur le mien. Et je ne dis pas cela par modestie de commande ; c'est un aveu parfaitement sincère.

— Je consens à en courir le risque, Miss Archer, répliqua son compagnon.

— La question est importante, comme vous le dites, importante et fort délicate.

— Je ne vous demande évidemment pas une réponse immédiate. Prenez pour réfléchir tout le temps que vous jugerez nécessaire. Si l'attente doit me faire triompher, je bénirai une longue attente. Souvenez-vous seulement qu'en définitive mon plus cher bonheur dépend de votre réponse.

— Je ne voudrais pourtant pas vous tenir en suspens, s'excusa Isabel.

— Non, non, peu importe. Plutôt une bonne réponse dans six mois qu'une mauvaise aujourd'hui.

— Il est très probable que même dans six mois je ne pourrai pas vous donner une réponse qui vous satisfasse.

— Pourquoi pas, puisque vous reconnaissez que je vous plais ?

— Oui, il ne faut jamais douter de cela.

— Eh bien, alors, je ne vois pas ce que vous demandez de plus.

— Ce que je demande, non ; mais ce que je puis donner. Je ne crois pas que je puisse vous convenir ; je ne le crois vraiment pas.

— Ne vous inquiétez pas de ce point. C’est mon affaire. Ne soyez pas plus royaliste que le roi.

— Il y a encore autre chose, reprit Isabel, c’est que je ne suis pas certaine de vouloir me marier du tout.

— C’est fort possible. J’ai la conviction que nombre de femmes sont comme vous pour commencer », concéda le jeune lord qui, soit dit en passant, ne croyait pas le moins du monde à un paradoxe qu’il énonçait pour apaiser son inquiétude. « Mais elles se laissent souvent persuader.

— Oh ! c’est parce qu’elles le veulent bien ! » Et Isabel eut un léger rire.

L’assurance de Lord Warburton subit une atteinte, et il regarda un moment Isabel en silence. « Je crains que ce soit ma qualité d’Anglais qui vous fasse hésiter, reprit-il bientôt. Votre oncle est d’avis, je le sais, que vous devriez épouser un de vos compatriotes. »

Isabel fut intéressée de cette information. Elle n’avait jamais supposé que Mr Touchett pût discuter avec Lord Warburton ses perspectives matrimoniales. « Il vous l’a dit ? s’enquit-elle.

— Je me souviens de lui en avoir entendu faire la remarque. Peut-être parlait-il des Américaines en général.

— En ce qui le concerne, du moins, il ne paraît pas se déplaire en Angleterre. »

Les paroles d’Isabel, qui auraient pu comporter une certaine ironie, ne faisaient qu’exprimer, pourtant, son impression sur la félicité matérielle de son oncle, et sa propre aversion pour les cas trop concrets. Son interlocuteur en conçut aussitôt de l’espoir et s’écria avec ardeur : « Ah ! chère Miss Archer, notre vieille Angleterre est une très bonne patrie, croyez-le. Et elle vaudra encore mieux, quand nous lui aurons donné un coup de brosse.

— Oh ! n’y touchez pas, Lord Warburton ; laissez-la tranquille. Je l’aime telle qu’elle est.

— Alors si vous l’aimez si bien, je saisis de moins en moins votre objection à ce que je vous propose.

— Je crains de ne pas pouvoir vous la faire comprendre.

— Vous pourriez du moins l’essayer. J’ai une intelligence suffisante. Auriez-vous peur du climat ? Nous pourrions facilement demeurer autre part. Vous choisiriez, dans le monde entier, le climat qui vous conviendrait le mieux. »

Il prononça ces mots avec une langueur candide qui faisait songer à l’étreinte de bras robustes, qui évoquait pour Isabel un parfum passé sur ses lèvres nettes et généreuses, et sorti d’on ne sait quels étranges jardins, de quelle atmosphère embaumée. Elle aurait, à ce moment, donné son petit doigt pour éprouver la forte et simple envie de répondre : « Lord Warburton, il m’est impossible, en ce monde merveilleux, de faire mieux, me semble-t-il, que de m’en remettre, en toute gratitude, à votre loyauté. » Mais bien que pénétrée d’admiration pour la chance qui s’offrait, elle se réfugiait au plus épais de son ombre, comme une bête sauvage et prisonnière dans une vaste cage. La sécurité « splendide » qu’elle se voyait offrir n’était pas la plus belle qu’elle pût concevoir. Et cherchant une réponse, elle finit par dire quelque chose de très différent, quelque chose qui écartait l’immédiate nécessité d’envisager la situation : « Ne m’en veuillez pas, si je vous prie de ne plus aborder ce sujet aujourd’hui.

— Certainement, certainement ! acquiesça son compagnon. Je ne voudrais pour rien au monde vous tourmenter.

— Vous m’avez fourni ample matière à réflexion, et je vous promets d’y faire justice.

— C’est naturellement tout ce que je vous demande, sans oublier jusqu’à quel point mon bonheur est entre vos mains. »

Isabel accueillit cette prière avec beaucoup de gravité, et reprit après un instant : « Je dois vous avouer que le but principal de mes réflexions sera de chercher la façon de vous dire que ce que vous attendez de moi est impossible – de vous le dire sans vous rendre malheureux.

— Voilà bien la chose impossible, Miss Archer. Je ne vous dirai pas que vous me tuerez en me repoussant ; je n’en mourrai pas. Mais il m’arrivera pire, car je poursuivrai une existence sans objet.

— Vous vivrez pour épouser une femme qui vaudra mieux que moi.

— Ne dites pas cela, fit très gravement Lord Warburton. Ce n’est juste pour aucun de nous deux.

— Une femme qui ne me vaudra pas, alors.

— S’il y a des femmes qui vaillent mieux que vous, je préfère les mauvaises. Voilà tout ce que je puis dire, poursuivit-il avec le même sérieux. On n’explique pas les goûts. »

La gravité du jeune homme en imposa à Isabel ; elle le prouva en le priant à nouveau de laisser pour le moment le sujet de côté. « J’y reviendrai moi-même bientôt, promit-elle ; peut-être vous écrirai-je.

— À votre gré ! approuva-t-il. Quelque délai que vous m’imposiez me paraîtra forcément très long, et il faudra bien m’en accommoder.

— Je ne vous ferai pas attendre ; je veux seulement me recueillir. »

Il poussa un soupir mélancolique et la contempla un moment, les mains derrière le dos, tout en imprimant à sa cravache de petites secousses nerveuses. « Savez-vous que j’ai très peur de votre remarquable esprit ? »

Le biographe de notre héroïne ne comprend pas très bien pourquoi ces mots la firent tressaillir et amenèrent un flot de pourpre à ses joues. Elle lui rendit son regard, puis avec un accent dans la voix, qui était presque un appel à la compassion : « Il faut me prendre comme je suis, monsieur ! » s’écria-t-elle de façon assez inattendue.

La compassion du jeune homme ne s’en émut pas ; il avait besoin pour lui-même de tout ce qu’il possédait d’apitoiement. « Ah ! ne soyez pas cruelle ! murmura-t-il.

— Vous feriez bien de vous retirer maintenant, dit Isabel. Je vous écrirai.

— C’est entendu ; seulement quoi que vous écriviez, souvenez-vous que je viendrai vous voir. » Puis il réfléchit un moment, les yeux fixés sur Bunchie qui paraissait avoir compris tout ce qui venait de se dire devant lui, et qui, pour faire oublier son indiscrétion, simulait un accès de colère contre les racines d’un vieux chêne. « Il y a encore quelque chose, reprit Lord Warburton. Si vous n’aimez pas Lockleigh, si vous avez peur de l’humidité ou d’autre chose, rien ne vous obligera à en approcher de cinquante milles. Il n’y fait pas humide d’ailleurs ; j’ai

fait examiner la maison de haut en bas, et on l'a trouvée en parfait état. Mais si elle ne vous convenait pas, vous n'auriez à l'habiter sous aucun prétexte. Il ne saurait s'élever de difficulté sur ce point ; j'ai bien d'autres résidences. J'ai cru utile de vous prévenir ; il y a des gens qui n'aiment pas les douves autour de leur demeure. Adieu.

— Je les adore, dit Isabel. Adieu. »

Il lui tendit la main et Isabel abandonna assez longtemps la sienne, pour lui donner le temps d'incliner sa belle tête nue et de la baiser. Puis il s'éloigna d'un pas rapide, tout en agitant, dans son émotion contenue, sa cravache de cavalier. Il était évidemment fort troublé.

Isabel l'était aussi, mais ne se sentait pas aussi affectée qu'elle l'eût imaginé à l'avance. Ce qui la gênait, ce n'était pas le sentiment d'une grosse responsabilité, la difficulté d'un choix ; il lui semblait qu'il n'y avait pas d'hésitation possible en l'espèce. Elle ne pouvait pas épouser Lord Warburton, car cette idée ne cadrait pas avec les projets joyeux de libre et instructive exploration de vie qu'elle avait formés jusque-là, ou formerait à l'avenir. Il fallait lui écrire et le convaincre, ce qui ne représentait pas une obligation bien pénible. Ce qui la déroutait, ce qui la frappait de stupeur, c'était d'éprouver si peu de regret à laisser échapper une occasion magnifique. Quoi qu'on en pût penser, Lord Warburton lui avait offert une chance rare ; la situation pouvait comporter des désagréments, offrir certains éléments restrictifs et étouffants, ne faire, en définitive, que l'effet d'une drogue soporifique, mais ce n'était pas faire injure à son sexe de croire que dix-neuf femmes sur vingt s'en seraient accommodées sans la moindre angoisse. Pourquoi donc alors ne s'imposait-elle pas à elle avec la même force irrésistible ? Qui était-elle, qu'était-elle, pour se juger supérieure ? Quelles ambitions de vie, quelle maîtrise du destin, quel idéal de bonheur concevait-elle, qui fussent plus larges que ces larges et fabuleuses perspectives ? Si elle ne consentait pas à pareille chose, elle était tenue d'en faire de grandes, de plus grandes. La pauvre Isabel pouvait à bon droit se souvenir de temps en temps qu'elle ne devait pas être trop orgueilleuse, et rien ne pouvait être plus sincère que son désir d'être délivrée d'un tel péril. L'isolement et la solitude de l'orgueil offraient à son esprit l'horreur d'un désert. Si c'était l'orgueil qui l'avait empêchée d'accepter Lord Warburton, une telle *bêtise**[1] était

singulièrement déplacée ; mais elle avait par ailleurs, si bien conscience de la sympathie qu'elle éprouvait pour lui, qu'elle attribuait son refus à la douceur même de cette sympathie partagée. Elle avait trop d'amitié pour lui pour l'épouser, telle était la vérité ; quelque chose lui disait qu'il y avait une fêlure dans la logique brillante de la proposition telle qu'il la présentait, malgré l'incapacité où elle se trouvait de mettre dessus le bout de son plus petit doigt, et qu'infliger à un homme qui offrait tant une femme si portée à la critique serait un acte véritablement indigne. Elle lui avait promis d'examiner sa question, et lorsque, après le départ du jeune homme, elle revint au banc où il l'avait trouvée et se plongea dans une rêverie profonde, on aurait pu croire qu'elle tenait sa promesse. Tel n'était pas le cas, pourtant ; elle se demandait si elle n'était pas une personne froide, dure et frivole, et lorsqu'elle se leva pour retourner d'un pas assez vif vers la maison, elle se sentait, comme elle l'avait dit à son amie, vraiment effrayée d'elle-même.

OceanofPDF.com

XIII

C’est ce sentiment, bien plus que le désir de demander un conseil – elle n’éprouvait pas le moindre désir de cette espèce –, qui la décida à faire part à son oncle de ce qui venait d’arriver. En parlant à quelqu’un, elle se sentirait plus naturelle, plus humaine, et son oncle se présentait, pour cet objet, sous un jour plus attrayant que Mrs Touchett ou son amie Henrietta. Son cousin aurait évidemment fait un confident possible, mais Isabel eût dû se faire violence pour confier à Ralph ce secret particulier. Aussi, le lendemain, après le déjeuner, monta-t-elle chez son oncle. Celui-ci ne descendait jamais que l’après-midi, et recevait dans sa chambre ses intimes, comme il les appelait. Isabel avait trouvé sa place dans le groupe ainsi désigné qui comprenait, par ailleurs, le fils du vieillard, son médecin, son valet de chambre personnel, et même Miss Stackpole. Mrs Touchett ne figurait pas sur la liste, et c’était une chance de plus pour Isabel de trouver son hôte seul. Il se tenait dans un fauteuil mécanique compliqué, devant la fenêtre ouverte, et regardait le parc et la rivière ; les journaux et les lettres s’empilaient près de lui, et dans sa toilette fraîchement et minutieusement faite, il avait une mine douce et réfléchie de bienveillante attente.

Elle vint au point sans balancer : « J’ai cru devoir vous avertir que Lord Warburton m’a demandé ma main. Peut-être aurait-il fallu en prévenir ma tante, mais il m’a semblé préférable de vous en parler d’abord. »

Le vieillard, sans exprimer de surprise, la remercia de la confiance qu’elle lui témoignait. « Pouvez-vous me dire si vous la lui avez

accordée ? s’enquit-il enfin.

— Je ne lui ai pas encore donné de réponse décisive ; j’ai demandé le temps de la réflexion, parce que cela m’a paru convenable. Mais je n’accepterai pas ce mariage. »

Mr Touchett ne fit aucun commentaire, comme s’il jugeait que, quelque intérêt qu’il pût prendre à l’affaire du point de vue de l’affection, il n’avait pas voix au chapitre. « Vous voyez : je vous avais dit que vous auriez du succès ici. On goûte fort les Américaines.

— Je m’en aperçois, dit Isabel. Mais au risque de paraître absurde et ingrate, je ne crois pas pouvoir épouser Lord Warburton.

— Évidemment, répondit son oncle, un vieillard ne peut se mettre à la place d’une jeune fille. Je suis heureux que vous ne m’ayez pas demandé mon avis avant de prendre une décision. Je dois vous dire d’ailleurs, ajouta-t-il lentement, comme s’il se fût agi d’un fait insignifiant, que je savais tout depuis trois jours.

— Vous connaissiez l’état d’esprit de Lord Warburton ?

— J’étais au courant de ses intentions, comme on dit ici. Il m’a écrit une lettre très aimable, pour m’en faire part. Voulez-vous la lire ? demanda avec affabilité le vieillard.

— Merci, je n’en ai guère envie. Mais je suis heureuse qu’il vous ait écrit ; c’est fort correct de sa part, et l’on s’étonnerait qu’il n’agît pas avec correction.

— Ah ! il me semble qu’il vous plaît beaucoup, constata Mr Touchett. Vous n’allez pas dire le contraire.

— Il me plaît énormément ; je n’ai pas de peine à l’avouer. Mais pour l’instant je n’ai envie d’épouser personne.

— Vous pensez qu’il en viendra un autre qui vous plaira davantage ? C’est assez probable, en effet, dit Mr Touchett qui semblait vouloir montrer sa bienveillance à la jeune fille, en soufflant pour ainsi dire sur ses scrupules, et en trouvant de bonnes raisons à sa décision.

— Peu m’importe d’en rencontrer un autre. J’ai bien assez de sympathie pour Lord Warburton », déclara-t-elle avec un de ces brusques changements de front qui déconcertaient parfois et pouvaient même mécontenter ses interlocuteurs.

Mais Mr Touchett semblait à l’abri de ce genre d’impressions. « C’est un beau type d’homme, reprit-il, sur un ton qui aurait pu faire croire à un encouragement de sa part. Sa lettre était une des plus agréables que j’aie reçues depuis des semaines. Sans doute ce qui m’a tant plu, c’est qu’elle parlait exclusivement de vous, à l’exception de quelques lignes consacrées à Lord Warburton lui-même. Il vous a évidemment dit tout ce qui le concerne.

— Il m’aurait dit tout ce que j’aurais voulu lui demander, dit Isabel.

— Mais vous n’en éprouviez aucune curiosité ?

— Ma curiosité aurait été vaine, du moment que j’avais décidé de décliner son offre.

— Vous ne l’avez pas trouvée suffisamment attrayante ? » demanda Mr Touchett.

Isabel réfléchit un moment avant de répondre : « Ce devait être cela. Mais je ne vois pas en quoi.

— Heureusement les dames n’ont pas de raisons à donner, dit son oncle. Il y a bien des traits séduisants dans une pareille idée, bien que je ne comprenne pas pourquoi les Anglais chercheraient à nous enlever à notre pays d’origine. Je sais que nous essayons aussi de les attirer chez nous, mais c’est à cause de l’insuffisance de notre population. Ici le pays est plutôt surpeuplé. Ce qui n’empêche pas sans doute qu’il y reste toujours de la place pour de charmantes jeunes femmes.

— Il s’y est trouvé de la place pour vous aussi », dit Isabel, en laissant errer ses yeux sur les vastes perspectives du parc.

Mr Touchett eut un sourire de finesse avertie. « Il y a de la place partout pour celui qui paie, mon enfant. Il me semble quelquefois que l’on m’a fait payer trop cher ce domaine. Et vous aussi vous pourriez avoir à donner un trop gros prix.

— C’est possible », acquiesça la jeune fille.

Cette suggestion lui apporta un point d’appui plus solide qu’elle n’en avait trouvé dans ses propres réflexions ; l’explication fournie à son dilemme par la sagacité douce de son oncle semblait prouver qu’elle était sujette aux émotions naturelles et normales de la vie, et ne s’abandonnait pas sans raison aux fantaisies de son esprit et à des

ambitions vagues – à des ambitions qui, mal satisfaites par une offre magnifique comme celle de Lord Warburton, prétendaient à un but mal défini et sans doute plus méritoire. Mais si quelque idée informulée avait pesé sur la décision d'Isabel en cette circonstance, ce n'était pas du moins celle d'une union avec Caspar Goodwood, car si elle avait refusé de s'abandonner aux grandes mains calmes de son prétendant anglais, elle était au moins aussi hostile à la perspective de laisser le jeune Bostonien prendre possession de sa personne. Le sentiment qui l'avait soutenue après lecture de la lettre de l'Américain était une sorte d'irritation contre son voyage en Europe, car il lui donnait au premier chef l'impression d'une entrave à sa liberté. Elle éprouvait une sorte de secousse violente, une déplaisante sensation de présence sévère, à le sentir se dresser de cette façon devant elle. Elle était de temps à autre harcelée par l'exaspérante appréhension de son blâme et se demandait – ce qui ne lui était jamais arrivé de cette façon pour personne d'autre – s'il aurait approuvé ce qu'elle faisait. La difficulté, c'est que plus qu'aucun homme qu'elle eût jamais connu, plus que le pauvre Warburton (elle commençait à faire au lord l'octroi de cette épithète), Caspar Goodwood représentait pour elle une force dont elle avait déjà apprécié la puissance, et qui émanait de sa nature même. Ce n'était pas du tout le fait de ses avantages personnels, mais de l'énergie qui veillait au fond de ses yeux clairs, comme un gardien infatigable à une fenêtre. Sans souci de ce qui pouvait ou non plaire à Isabel, il s'imposait toujours de tout son poids, de toute sa force, et c'était un élément à faire entrer en ligne de compte, pour ceux qui se trouvaient en contact quotidien avec lui. La perspective d'une liberté rétrécie déplaisait particulièrement à notre héroïne, à l'heure précise où elle venait de donner un témoignage si marqué de son indépendance, en considérant sans y succomber la tentation magnifique offerte par Lord Warburton. Parfois Caspar Goodwood paraissait s'adjoindre à sa destinée, dont il formait le trait le plus solide, et en de pareils moments, elle songeait qu'elle pourrait lui échapper quelque temps, mais que force lui serait, en définitive, de composer avec lui, et d'accepter des conditions évidemment favorables au jeune homme. Elle cherchait alors toutes les armes qui l'aideraient à éluder une pareille obligation, et ce désir avait fortement contribué à son acceptation joyeuse de l'invitation de sa tante, survenue à l'heure

précise où elle attendait d'un jour à l'autre la visite de Mr Goodwood, et qui lui fournissait une réponse facile à une inévitable question. Quand elle lui dit à Albany, le soir de la visite de Mrs Touchett, qu'elle ne pouvait pas pour l'instant, dans l'éblouissement des perspectives ouvertes par l'offre de sa tante, discuter des questions épineuses, il déclara que ce n'était pas une réponse ; et maintenant c'était pour en demander une meilleure qu'il la poursuivait par-delà l'océan. Affirmer qu'il représentait le rude visage de la destinée, c'était fort bien pour une jeune romanesque qui pouvait voir tout d'une pièce, mais le lecteur a droit à une connaissance plus précise et plus claire de sa personnalité.

Il était le fils d'un propriétaire de filatures bien connues du Massachusetts, et son père avait amassé une fortune considérable dans l'exercice de son industrie. Caspar dirigeait maintenant la maison, avec un tact et une énergie qui avaient, en dépit de rudes concurrences et d'années médiocres, empêché leur prospérité de faiblir. Il avait fait la majeure partie de ses études au collège d'Harvard, où il s'était rendu populaire par sa renommée de gymnaste et de rameur, plus que par son zèle à cueillir les lauriers de la connaissance. Plus tard, il s'était aperçu qu'une intelligence aiguisée pouvait, au même titre que des muscles, se bander et se tendre dans l'effort, et pouvait même, en battant des records, se donner la joie d'appréciables exploits. Il s'était découvert une belle aptitude aux mystères de la mécanique, et avait inventé un procédé de filature qui s'était fort répandu et portait son nom. On le trouvait décrit dans les revues spécialement consacrées à cette industrie florissante, et Caspar avait fait lire à Isabel dans les colonnes de l'*Interviewer* de New York un article détaillé sur le procédé Goodwood, article auquel Miss Stackpole n'avait pris aucune part, malgré l'intérêt qu'elle ressentait pour les intérêts plus sentimentaux du jeune homme. Il se passionnait pour des choses mystérieuses et compliquées ; il aimait organiser, lutter, administrer ; il savait amener les gens à faire sa volonté, à croire en lui, à lui frayer la voie, et à le célébrer. On lui accordait un art de mener les hommes qui secondait une ambition hardie, bien que latente. Ceux qui le connaissaient bien le croyaient susceptible d'une destinée plus haute que celle de filateur de coton ; il n'y avait rien de cotonneux chez Caspar Goodwood, et ses amis étaient convaincus qu'il saurait, un jour ou l'autre, donner à son

nom un éclat plus brillant. Il fallait seulement qu'il subît d'abord quelque rude et sombre épreuve, qu'il connût de pénibles et vilaines traverses ; il ne pouvait se contenter d'une paix douillette, de gains et de bénéfices, d'un ordre de choses dont le souffle vital était une publicité universelle. Isabel se plaisait à croire qu'il eût pu diriger, du haut d'un cheval fougueux, les tempêtes d'un grand conflit, d'un conflit comme la guerre civile, qui avait assombri son enfance à elle et l'adolescence du jeune homme.

Elle aimait sentir en tout cas que son caractère et la réalité des jours faisaient de lui un meneur d'hommes, et cette idée lui souriait bien plus que d'autres traits de sa nature et de son extérieur. Elle ne s'intéressait nullement à la filature, et le procédé Goodwood laissait son imagination parfaitement froide. Si elle n'eût pas voulu lui ôter une parcelle de sa virilité, elle se disait parfois qu'il lui aurait mieux plu, en étant un tout petit peu différent de lui-même. Il avait un menton carré et trop fort, des traits trop droits et trop raides, qui pouvaient indiquer un défaut d'adaptation aux rythmes profonds de la vie. Elle considérait aussi avec quelque agacement l'habitude qu'il avait de s'habiller éternellement de la même façon. Non qu'il parût toujours porter les mêmes habits, car ses vêtements avaient au contraire un aspect de neuf trop marqué ; mais ils semblaient toujours taillés dans une pièce identique, et la coupe, comme l'étoffe, en étaient d'assez triste banalité. Elle s'en était plus d'une fois voulu de faire à un personnage de cette importance un reproche aussi frivole, puis s'excusait en songeant qu'il n'eût été frivole que dans la bouche d'une amoureuse. N'étant pas éprise de lui, elle avait le droit de critiquer ses petits défauts comme le plus grand de tous, qui tenait dans l'accusation générale d'être trop sérieux, ou plutôt, puisqu'on ne saurait l'être trop en vérité, de certainement le paraître. Il laissait trop simplement, trop naïvement même, voir ses désirs et ses desseins ; quand on était seul avec lui, il s'étendait trop sur le même sujet, et en présence de plusieurs personnes, parlait trop peu de quoi que ce fût. Tout cela ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être d'une trempe solide et nette, ce qui était beaucoup ; Isabel voyait s'agencer les diverses parties de son être, comme elle avait vu, dans les musées et les tableaux, les diverses parties des armures de guerre, avec leurs plaques d'acier magnifiquement incrustées d'or. Fait étrange : il n'y avait jamais eu,

chez elle, de relations directes entre l'impression et le geste. Caspar Goodwood ne répondait nullement à son idéal d'homme aimable, et c'est sans doute la raison qui entretenait chez elle, à son endroit, un si rude esprit critique. Et pourtant, quand Lord Warburton, qui ne se contentait pas de répondre à cet idéal, mais en élargissait encore la portée, lui demandait son approbation, elle ne se sentait pas pleinement satisfaite. Fait étrange, en vérité.

Le sentiment de son incohérence ne pouvait guère aider Isabel à répondre à la lettre de Mr Goodwood, et elle décida de la laisser quelque temps dormir. Si le jeune homme était résolu à la persécuter, il supporterait les conséquences de sa conduite, dont la première serait la constatation du peu de plaisir que causerait à Isabel sa venue à Gardencourt. Elle s'y trouvait déjà en butte aux poursuites d'un prétendant, et si elle pouvait éprouver quelque plaisir à se sentir appréciée de deux côtés à la fois, elle se serait reproché comme une sorte de vilenie d'encourager deux soupirants aussi passionnés, même si la comédie devait se conclure par leur double déconfiture. Elle ne répondit point à Mr Goodwood, mais après trois jours d'attente, écrivit à Lord Warburton une lettre qui appartient à cette histoire :

« Cher Lord Warburton, une ample et mûre réflexion n'a pu modifier ma façon de voir sur la question que vous avez eu l'autre jour la bonté de me poser. Je ne puis, je ne saurais vraiment et sincèrement vous considérer comme le compagnon de ma vie, ni tenir votre demeure – ou vos nombreuses demeures – pour le lieu assigné à mon existence. On ne raisonne pas des questions semblables, et je vous prie très instamment de ne pas revenir au sujet que nous avons si longuement discuté. Nous voyons chacun notre vie sous un angle particulier ; c'est le privilège des plus faibles et des plus humbles d'entre nous, et jamais je ne pourrai voir la mienne du point de vue que vous proposez. Veuillez n'en pas demander davantage, et faites-moi la justice de croire que j'ai consacré à votre proposition l'examen profondément respectueux qu'elle mérite. C'est avec cette très haute considération que je reste sincèrement votre

« Isabel ARCHER. »

Tandis que l’auteur de cette missive se décidait à l’envoyer, Henrietta Stackpole prit une résolution qu’elle mit à exécution sans retard. Elle pria Ralph Touchett de venir se promener avec elle dans le parc, et lorsqu’il y eut consenti avec cette vivacité qui semblait toujours proclamer ses grands espoirs, elle lui dit qu’elle avait une faveur à lui demander. Reconnaissons que ces paroles firent trembler le jeune homme, car nous savons qu’il croyait Miss Stackpole portée à mésuser de ses avantages. Mais cette inquiétude était sans objet, car s’il avait pu apprécier l’étendue en surface de l’indiscrétion de la jeune fille, il était mal fondé à juger de sa profondeur. Aussi fit-il très courtoisement ses offres de service, malgré l’appréhension qu’elle lui inspirait, et dont il lui fit bientôt part. « Quand vous me regardez d’une certaine façon, mes genoux s’entrechoquent et mes facultés m’abandonnent ; je me sens pénétré de terreur et tout ce que je demande, c’est la force d’exécuter vos ordres. Vous avez une autorité que je n’ai jamais rencontrée chez aucune autre femme.

— Eh bien, répondit sans aigreur Henrietta, si je ne m’étais pas déjà aperçue que vous cherchiez à me dérouter, je le saurais vraiment. Je suis évidemment une proie toute désignée ; j’ai été élevée avec des idées et des façons si différentes des vôtres. J’ignore tout de vos points de vue arbitraires et je ne me suis jamais entendu parler en Amérique comme vous venez de le faire. Si un Américain s’adressait à moi sur ce ton, je ne saurais qu’en conclure. Nous usons de plus de naturel, là-bas, et, en définitive, nous sommes bien plus simples. Je l’admets, étant simple moi-même. S’il vous plaît de m’en railler, libre à vous, mais je crois qu’à tout prendre j’aime mieux être à ma place qu’à la vôtre. Je suis très satisfaite de mon sort et ne demande pas à en changer. Il y a bien assez de gens qui m’apprécient telle que je suis ; il est vrai que ce sont de braves, jeunes et libres Américains. » Henrietta avait depuis peu adopté le ton de l’innocence impuissante et des larges concessions. « Je voudrais que vous m’aidiez un peu, poursuivit-elle, et peu m’importe de vous faire sourire, ou, pour mieux dire, je consens parfaitement à ce que votre amusement vous serve de récompense. Je voudrais que vous me serviez auprès d’Isabel.

— Vous aurait-elle blessée ?

— Je ne m’en tourmenterais pas, et ne vous en dirais rien. Ce dont j’ai peur, c’est qu’elle se fasse mal à elle-même.

— Voilà qui me paraît bien possible. »

Miss Stackpole s’arrêta net, et fixa sur Ralph un regard qui le désarçonna. « Cela vous amuserait aussi, sans doute. Vous avez une façon de dire les choses ! Je n’ai jamais rêvé pareille indifférence !

— À l’égard d’Isabel ? Ah ! non pas !

— Oh ! vous n’êtes pas amoureux d’elle, j’espère ?

— Comment serait-ce possible puisque j’aime autre part ?

— C’est vous que vous aimez, et vous seul, déclara Miss Stackpole. Grand bien vous fasse ! Mais si vous voulez être sérieux pour une fois dans votre vie, en voilà l’occasion, et si vous avez vraiment de l’affection pour votre cousine, voici le moment d’en faire montre. Je ne pense pas que vous la compreniez ; ce serait trop demander. C’est d’ailleurs inutile pour ce que j’attends de vous. Je vous fournirai l’intelligence nécessaire.

— Quel plaisir pour moi ! s’écria Ralph. Je serai Caliban, et vous Ariel.

— Vous n’aurez rien de Caliban, parce que vous êtes sophistiqué et que Caliban ne l’était pas. Mais je ne parle pas de personnages imaginaires ; c’est à Isabel que je pense. Et Isabel possède une réalité intense. Ce que je vous affirme, c’est que je la trouve terriblement changée.

— Depuis votre arrivée, voulez-vous dire.

— Depuis, et avant ; elle n’est plus ce qu’elle était là-bas.

— Là-bas, en Amérique ?

— Oui, en Amérique. Vous savez sans doute qu’elle en vient. Ce n’est pas sa faute, mais c’est un fait.

— Vous voudriez la ramener à son état primitif ?

— Évidemment, et j’ai besoin de votre aide.

— Ah ! dit Ralph ; je ne suis que Caliban ; je ne suis pas Prospero[1].

— Vous êtes assez Prospero pour l’avoir conduite où elle est parvenue. Vous avez eu une influence sur Isabel Archer depuis son

arrivée ici, Mr Touchett.

— Moi, chère Miss Stackpole ? Pas le moins du monde. C'est Isabel Archer qui a exercé sur mon humble personne l'influence qu'elle exerce sur tout le monde. Moi, je suis demeuré absolument passif.

— Trop passif, alors ; vous feriez mieux de bouger un peu et d'ouvrir les yeux. Isabel change de jour en jour, et s'en va à la dérive, tout droit vers la mer. Je l'ai surveillée, et je m'en aperçois. Elle n'est plus la brillante Américaine de naguère. Elle adopte de nouveaux points de vue, regarde de nouveaux horizons et se détourne de ses anciens idéaux. Ces idéaux-là, je veux les sauver, Mr Touchett, et c'est là que je vous attends.

— Pas sous forme d'idéal, je suppose ?

— Non, à coup sûr, répliqua vivement Henrietta. J'ai, au fond du cœur, la terreur qu'elle épouse une de ces brutes d'Européens, et je veux que vous préveniez un pareil désastre.

— Ah ! je vois, s'écria Ralph. Et pour cela vous voulez que je l'épouse moi-même ?

— Pas tout à fait ; le remède serait pire que le mal, car vous êtes bien le type de cet Européen brutal dont je veux la sauver. Non ; je voudrais que vous vous intéressiez à un autre individu, un jeune homme qu'elle avait fort encouragé là-bas, et qu'elle ne semble plus aujourd'hui trouver digne d'elle. C'est un homme en tout point remarquable, un très cher ami à moi, et je serais fort heureuse que vous l'invitiez à venir ici. »

Ralph fut très intrigué par cette prière, et nous pouvons avouer, au détriment de sa pureté d'esprit, qu'il ne sut pas tout d'abord la considérer sous le jour le plus simple. L'affaire prenait à ses yeux une allure un peu louche, et il avait peine à admettre qu'il pût y avoir au monde rien d'aussi candide que le paraissait cette demande de Miss Stackpole. Qu'une jeune femme s'entremît pour qu'un individu, qu'elle appelait son très cher ami, trouvât la facilité de se rendre agréable à une autre jeune femme, dont les pensées s'étaient écartées de lui et dont le charme était supérieur à celui de la première, Ralph voyait là une anomalie, qui défiait pour le moment toutes ses capacités d'interprétation. Il était plus facile de lire entre les lignes que de suivre

le texte, et l'hypothèse que Miss Stackpole voulait faire inviter le jeune homme pour son propre compte impliquait moins une vulgarité foncière que l'embarras de son esprit. Mais Ralph fut délivré de cette accusation vénielle par une force où je ne saurais voir qu'une inspiration véritable. Sans plus de clarté sur le sujet qu'il n'en possédait encore, il acquit soudain la conviction qu'il commettrait une souveraine injustice à l'égard de la correspondante de l'*Interviewer* en assignant à aucun de ses actes un motif mesquin. Cette conviction se fit dans son esprit avec une rapidité extrême et y fut peut-être fixée par la pureté imperturbable du regard de la jeune femme. Il lui rendit un moment ce regard avec application, en résistant au désir de froncer les sourcils comme on le fait en face de lumières intenses.

« Quel est le jeune homme dont vous parlez ?

— Mr Caspar Goodwood, de Boston. Il a fait montre auprès d'Isabel d'attentions très vives, et lui est extrêmement attaché. Il l'a suivie en Angleterre et se trouve pour l'instant à Londres. Je ne sais pas son adresse, mais je crois que je pourrais me la procurer.

— Je n'ai jamais entendu parler de cet individu, dit Ralph.

— Oh ! vous ne connaissez peut-être pas le monde entier. Je ne pense pas qu'il vous connaisse non plus. Ce n'est pas une raison pour qu'Isabel ne l'épouse pas. »

Ralph eut un rire incertain. « Quelle frénésie de mariage ! Vous vous souvenez que l'autre jour vous vouliez m'épouser ?

— C'est un désir qui m'a passé. Ces idées vous troublent trop. Mais Mr Goodwood sait les regarder en face, et c'est ce que j'aime en lui. C'est un brave homme et un parfait gentleman, comme Isabel le sait bien.

— Est-ce qu'elle l'aime beaucoup ?

— Si elle ne l'aime pas, elle devrait l'aimer. Il est absolument féru d'elle.

— Et vous voudriez que je l'invite ici ? demanda Ralph d'un ton pensif.

— Ce serait un geste de belle hospitalité.

— Caspar Goodwood, reprit Ralph, c'est un nom assez singulier.

— Peu m’importe son nom ! Il s’appellerait Ezéchiel Jenkins que je ne parlerais pas autrement. C’est le seul homme de ma connaissance qui me paraisse digne d’Isabel.

— Vous êtes une amie très dévouée.

— C’est tout à fait exact, et si vous dites cela en manière de dérision, je m’en moque parfaitement.

— Je ne le dis pas du tout dans ce sens ; j’en suis très touché, au contraire.

— Vous voilà plus satirique que jamais, mais je ne vous conseille pas d’exercer votre verve contre Mr Goodwood.

— Je vous assure que je suis très sérieux, vous devriez le comprendre, protesta Ralph.

— Maintenant je le crois ; vous voilà trop sérieux, constata la jeune femme.

— Vous êtes difficile à contenter.

— Oui, vous êtes bien sérieux, vraiment. Alors vous n’allez pas inviter Mr Goodwood ?

— Je n’en sais rien ; je suis capable de toutes les excentricités. Parlez-moi un peu de Mr Goodwood. À quoi ressemble-t-il ?

— Il est exactement à vos antipodes. Il dirige une grosse filature très florissante.

— Il a de bonnes manières ?

— Excellentes, du point de vue américain.

— Deviendrait-il un membre agréable de notre petit cercle ?

— Je crois qu’il ne ferait guère attention à notre petit cercle. Il se consacrerait exclusivement à Isabel.

— Et qu’en dirait ma cousine ?

— Peut-être sa présence ne lui plairait-elle pas. Mais ce serait une bonne chose pour elle. Cela la ramènerait à des idées saines.

— D’où cela la ramènerait-il ?

— De la terre étrangère et d’autres lieux adverses. Elle a donné, voici trois mois, à Mr Goodwood toutes raisons de supposer qu’elle

était prête à l'accepter, et il n'est pas digne d'elle de tourner le dos à un véritable ami, sans autre raison que d'avoir changé de cadre. Moi aussi, j'en ai changé, et le seul effet de ce changement a été de me faire plus que jamais tenir à mes attaches anciennes. Je crois bien que pour Isabel, plus tôt elle retournera chez nous, et mieux cela vaudra. Je la connais assez pour savoir qu'elle ne pourra jamais être vraiment heureuse ici, et je voudrais lui voir contracter une solide union américaine, qui la protégerait contre d'autres séductions.

— N'êtes-vous pas un peu trop pressée ? demanda Ralph, et ne croyez-vous pas qu'il serait bon de lui laisser courir un peu plus longtemps sa chance dans cette pauvre Angleterre ?

— La chance de mettre à mal une jeune vie ardente ? On ne se presse jamais trop quand on va tendre la main à un être qui se noie.

— Alors si je vous comprends bien, reprit Ralph, vous voudriez que je jette Mr Goodwood à l'eau pour la sauver ? Savez-vous bien, ajouta-t-il, que je ne lui ai jamais entendu prononcer ce nom ? »

Henrietta eut un sourire étincelant : « Je suis ravie de l'apprendre ; cela me montre combien elle pense à lui. »

Ralph parut frappé du bien-fondé de cette réflexion et s'abandonna à ses pensées, tandis que la jeune fille l'observait à la dérobée. « Si j'invitais Mr Goodwood, finit-il par dire, nous risquerions de nous quereller.

— Ne vous risquez pas ; il n'aurait pas de peine à l'emporter sur vous.

— Vous vous y prenez fort bien pour me le faire détester ! Je ne crois vraiment pas devoir l'inviter. J'aurais peur de me mal comporter à son égard.

— À votre gré, répliqua Henrietta. Je ne me figurais pas que vous fussiez épris d'Isabel, vous aussi.

— Est-ce que vous le croyez maintenant ? demanda le jeune homme en levant les sourcils.

— Voilà les paroles les plus naturelles que j'aie entendues dans votre bouche. Évidemment je le crois, répondit ingénument Miss Stackpole.

— Eh bien, conclut Ralph, pour vous montrer quelle est votre erreur, je vais l'inviter. Ce sera, bien entendu, en qualité d'ami à vous.

— Ce ne sera pas ainsi qu'il l'entendra, et si vous l'invitez, ce n'est pas pour me prouver à moi que j'ai tort, mais pour vous le prouver à vous-même. »

Ces derniers mots de Miss Stackpole (sur lesquels ils se séparèrent) comportaient une part de vérité dont Ralph Touchett fut obligé de convenir, mais l'acuité de cet implicite aveu en fut si bien atténuée que tout en redoutant d'apporter un peu d'indiscrétion à l'accomplissement de sa promesse, il écrivit à Mr Goodwood une lettre de six lignes, pour exprimer le plaisir qu'éprouverait Mr Touchett père à le voir faire partie du petit cercle de Gardencourt, dont Miss Stackpole était un membre apprécié. Ce mot dépêché aux soins d'un banquier désigné par Henrietta, il attendit avec quelque impatience. Il venait d'entendre prononcer pour la première fois le nom d'un personnage redoutable, car si sa mère lui avait laissé comprendre, lors de son arrivée, que la jeune fille possédait un admirateur dans son pays, l'idée restait assez confuse dans son esprit, et il ne s'était pas donné la peine de poser des questions qui ne pouvaient impliquer que des réponses vagues ou déplaisantes. Maintenant, l'admiration dont sa cousine était l'objet se faisait plus concrète ; elle prenait la forme d'un jeune homme qui l'avait suivie à Londres, qui possédait une filature, et faisait montre de manières du type américain le plus accentué. Ralph envisageait deux théories à l'égard de cet intrus. Ou bien sa passion n'existait que dans l'imagination sentimentale de Miss Stackpole (il y avait toujours, au nom de la solidarité des sexes, une sorte d'entente tacite entre les femmes, pour se découvrir ou s'inventer des amoureux les unes aux autres), auquel cas, il n'était pas à craindre et n'accepterait sans doute pas l'invitation ; ou il l'accepterait, et ferait montre alors de trop d'illogisme pour mériter qu'on s'intéressât plus longtemps à lui. La seconde partie de ce dilemme reflétait, sous son apparente incohérence, la conviction de Ralph : si Mr Goodwood éprouvait pour Isabel l'attachement sérieux décrit par Miss Stackpole, il n'aurait aucune envie de se rendre à Gardencourt sur l'appel de cette dame, « car, se disait Ralph, il doit la considérer comme une épine sur la tige de sa rose, ou trouver que, comme médiatrice, elle manque un peu de tact. »

Après deux jours d’attente, il reçut un mot très bref de Caspar Goodwood qui le remerciait de son invitation, déplorait que d’autres engagements l’empêchassent de se rendre à Gardencourt, et présentait ses hommages à Miss Stackpole. Ralph tendit la lettre à Henrietta, qui après l’avoir lue s’écria :

« Eh bien, c’est un peu sec !

— Je crains qu’il ne soit pas aussi attaché à ma cousine que vous le supposiez.

— Non, ce n’est pas cela ; il y a quelque motif plus subtil. C’est un homme très profond. Mais j’en aurai le cœur net, et je vais lui écrire pour savoir ce qu’il pense. »

Le refus opposé par Mr Goodwood à son invitation déconcerta vaguement Ralph, et lui fit attacher un peu plus d’importance au jeune Américain. Il se demandait bien ce que pouvait lui importer que les admirateurs d’Isabel fussent frénétiques ou indolents, puisque, n’étant pas ses rivaux, ils étaient libres d’agir selon leur génie propre. Mais il n’en éprouvait pas moins une vive curiosité pour le résultat de l’enquête de Miss Stackpole touchant les causes de la raideur de Mr Goodwood, curiosité qui demeura pour le moment insatisfaite, puisque lorsqu’il demanda trois jours plus tard à Henrietta si elle avait écrit à Londres, elle dut avouer qu’elle l’avait fait sans succès. Mr Goodwood ne répondait pas.

« Il doit réfléchir, expliqua-t-elle ; il aime considérer mûrement les questions ; ce n’est pas du tout un impulsif. Mais j’ai l’habitude qu’on réponde à mes lettres le jour même. »

Sur quoi elle proposa, à tout hasard, à Isabel de faire avec elle une excursion à Londres. « À dire vrai, déclara-t-elle, je ne glane pas grand-chose ici, et vous non plus, me semble-t-il. Je n’ai même pas vu cet aristocrate – comment l’appelez-vous ? –, Lord Warburton. Il a l’air de bien vous avoir laissée pour compte.

— Lord Warburton doit venir demain, répliqua son amie, qui en réponse à sa lettre avait reçu un mot du seigneur de Lockleigh. Vous aurez toute occasion de le retourner sens dessus dessous.

— Oh ! il me fournira la matière d’un article, mais qu’est-ce que c’est qu’un article quand on en a cinquante à écrire ? J’ai décrit tout le

pays d'alentour en m'extasiant dix fois sur les vieilles femmes et les bandits. Dites ce que vous voudrez, le paysage ne nourrit pas un article. Il faut que je retourne à Londres pour y découvrir des impressions de la vie réelle. Je n'y suis restée que trois jours avant de venir ici, et cela ne suffit pas à une prise de contact. »

Comme Isabel, à son arrivée de New York, avait encore moins vu que son amie la capitale anglaise, la proposition de Henrietta lui sourit. Elle avait envie de connaître en détail une ville dont l'avaient toujours émue l'énormité et la puissance dominatrice. Les deux jeunes filles échafaudèrent donc des projets, et s'adonnèrent à des visions romanesques. Elles descendraient dans une de ces vieilles auberges pittoresques dont parle Dickens, et parcourraient la ville dans un adorable *hansom cab*. Henrietta, en sa qualité de femme de lettres, pouvait aller partout et tout voir. Elles dîneraient dans une brasserie, avant d'aller au théâtre ; elles visiteraient l'Abbaye, le British Museum, et retrouveraient les lieux où avaient vécu le Dr Johnson, Goldsmith et Addison. Dans son enthousiasme, Isabel fit part à Ralph de ces belles perspectives, et déchaîna chez le jeune homme un éclat de rire où s'exprimait assez mal la sympathie qu'elle escomptait.

« Quel admirable projet ! s'écria-t-il ; je vous conseille d'aller à *la Tête de Duc*, à Covent Garden[2] ; c'est un bon vieux café sans cérémonie, et je pourrais aussi vous faire inscrire à mon club.

— Alors, ce n'est pas convenable ? demanda Isabel. Mon Dieu, est-ce qu'il n'y a rien de convenable ici ? Avec Henrietta, je puis aller partout. Elle ne s'en laisse pas conter. Elle a parcouru toute l'Amérique, et saura bien trouver son chemin dans cette petite île.

— Alors, dit Ralph, laissez-moi user de sa protection pour me rendre en ville avec vous. Je n'aurai peut-être plus jamais l'occasion de faire le voyage de façon aussi rassurante. »

OceanofPDF.com

XIV

Miss Stackpole aurait voulu partir sans retard, mais Isabel informée, comme nous le savons, de la visite de Lord Warburton à Gardencourt, croyait devoir l'y attendre. Il était resté quatre ou cinq jours sans répondre à sa lettre, puis avait écrit très brièvement pour s'annoncer au déjeuner du surlendemain. Il y avait dans cette apparente absence de hâte une attention qui toucha la jeune fille, car elle comprit combien le maître de Lockleigh, en s'abstenant de la presser trop vivement, témoignait à son endroit de patience et d'égards, considération d'autant plus flatteuse qu'elle se rendait mieux compte du goût très vif qu'il nourrissait pour elle. Isabel informa son oncle de cet échange épistolaire, et le vieillard, quittant sa chambre plus tôt qu'à l'ordinaire, descendit à l'heure du lunch. Il n'agit point ainsi par idée de circonspection, mais parce qu'il jugeait que sa présence pourrait faciliter un tête-à-tête aux jeunes gens, au cas où Isabel voudrait accorder un nouvel entretien à leur noble visiteur. Celui-ci arriva en voiture, et amena avec lui l'aînée de ses sœurs, pour répondre sans doute à un désir parallèle à celui de Mr Touchett. Les deux nouveaux venus furent présentés à Miss Stackpole, qui était assise à table à côté de Lord Warburton. Isabel se sentait nerveuse, et redoutait d'affronter à nouveau une question prématurément agitée, mais ne pouvait s'empêcher d'admirer chez le jeune homme un calme enjouement qui masquait une préoccupation trop naturelle en sa présence. Il ne la regardait ni ne lui adressait la parole, et son seul signe d'émotion était le soin qu'il prenait d'éviter ses regards. Il causait d'ailleurs fort librement avec les autres convives, et semblait manger avec goût et

appétit. Miss Molyneux, qui avait un front lisse de nonne et portait au cou une grande croix d'argent, était manifestement préoccupée par Miss Stackpole, sur qui ses yeux restaient constamment fixés, avec un mélange d'aversion profonde et de stupeur attentive. Des deux dames de Lockleigh, c'était celle qu'Isabel préférait, pour l'infini de calme héréditaire que l'on sentait en elle. Au surplus, elle était convaincue que la douceur de ce front et cette croix d'argent représentaient les symboles de quelque étrange mystère anglican, et rappelaient de façon délicieuse une fonction étrange comme celle des chanoinesses. Elle se demandait ce que penserait d'elle Miss Molyneux, si elle venait à savoir qu'Isabel Archer avait refusé d'épouser son frère, puis songeait que Miss Molyneux n'en saurait jamais rien, et que Lord Warburton ne devait pas se montrer prolixe sur des faits de cette espèce. Il aimait évidemment sa sœur et lui témoignait une parfaite bienveillance, mais en définitive ne lui disait pas grand-chose. Telle était du moins l'impression d'Isabel ; à table, quand elle n'était pas requise par la conversation, elle s'amusait à échafauder des théories sur le compte de ses voisins. Évidemment, si Miss Molyneux apprenait jamais ce qui s'était passé entre Miss Archer et Lord Warburton, elle serait scandalisée par l'idée que la jeune fille eût pu refuser une telle chance de s'élever dans la vie ; ou plutôt (et c'était la dernière conclusion de notre héroïne), elle l'accuserait d'une méconnaissance absolue de l'inégalité et du rang.

Quelque profit qu'Isabel eût pu tirer de la situation, Henrietta Stackpole n'était nullement disposée à négliger les chances qui s'offraient à elle. « Savez-vous que vous êtes le premier lord que je rencontre ? déclara-t-elle sans tarder à son voisin. Vous devez me trouver extraordinairement arriérée ?

— Cela vous a évité de voir des hommes très vilains, répondit Lord Warburton, en lançant sur la table des regards un peu distraits.

— Très vilains, vraiment ? On nous fait croire, en Amérique, qu'ils resplendissent de beauté et de magnificence, avec leurs couronnes et leurs merveilleux manteaux.

— Oh ! les manteaux et les couronnes ne se portent plus guère ; pas plus que les tomahawks et les revolvers chez vous.

— Je le regrette, déclara Henrietta ; il me semble qu'une aristocratie devrait être magnifique. Si elle n'a pas la beauté, que lui reste-t-il ?

— Pas grand-chose, à coup sûr ! concéda son voisin. Voulez-vous une pomme de terre ?

— Je n'aime pas beaucoup ces pommes de terre d'Europe. On pourrait vous prendre pour un Américain ordinaire.

— Faites comme si j'en étais un, je vous prie, dit Lord Warburton. Je ne vois pas comment vous arrivez à vivre sans pommes de terre ; vous devez trouver si peu d'autres choses à manger chez nous. »

Henrietta resta un moment interdite, et s'avisa que son voisin manquait peut-être de sincérité. « Je n'ai pas grand appétit depuis que je suis ici, dit-elle enfin, et cela n'a guère d'importance. Je ne puis vous approuver, vous savez. Je sens qu'il faut que je vous l'affirme.

— Vous ne m'approuvez pas, moi ?

— Évidemment, on n'a pas encore dû vous le dire. Je n'approuve pas l'institution des lords. Je trouve que le monde les a devancés, de beaucoup devancés.

— Et je suis tout à fait de votre avis. Je ne m'approuve pas du tout moi-même, et je me demande parfois ce que je dirais de ma personne si je n'étais pas moi-même, comprenez-vous ? Et c'est plutôt chose favorable, soit dit en passant, de n'avoir pas trop d'orgueil.

— Pourquoi n'y pas renoncer alors ? insista Miss Stackpole.

— Renoncer à quoi ? »

L'accent de Lord Warburton se faisait aussi doux que celui de Miss Stackpole avait été péremptoire.

« Renoncer à être lord.

— Oh ! je le suis si peu ! On l'oublierait tout à fait, si les misérables Américains que vous êtes ne venaient sans cesse nous en faire souvenir. Cela ne m'empêchera pas de songer un de ces jours au peu qui en reste.

— J'aimerais bien voir cela ! s'écria Henrietta avec une certaine sévérité.

— Je vous inviterai à la cérémonie ; il y aura souper et bal.

— Moi, reprit Miss Stackpole, j’aimerais entendre tous les sons de cloche. Je n’approuve pas l’idée d’une classe privilégiée, mais j’aime savoir ce que ses représentants ont à dire pour leur défense.

— Fort peu de chose, comme vous le voyez.

— Je voudrais bien en savoir un peu plus long sur vous, continua Henrietta. Mais vous détournez toujours les yeux. Vous avez peur de rencontrer les miens. Je crois que vous voulez m’échapper.

— Non, je cherche simplement ces pommes de terre méprisées.

— Je voudrais que vous m’expliquiez certains détails que je ne comprends pas, concernant cette demoiselle, votre sœur. Est-ce une lady ?

— C’est une excellente fille.

— Je n’aime pas la façon dont vous dites cela, comme si vous vouliez éluder le sujet. Est-ce que sa situation est inférieure à la vôtre ?

— Nous n’avons ni l’un ni l’autre une situation qui vaille qu’on s’en occupe, mais elle est mieux partagée que moi, parce qu’elle n’a aucun souci.

— Elle n’a pas l’air de se faire beaucoup de soucis, en effet. Je voudrais bien n’en avoir pas plus qu’elle. Vous savez produire des gens paisibles dans votre pays, à défaut d’autre chose.

— Évidemment, nous prenons la vie assez tranquillement, acquiesça Lord Warburton. Et puis, vous savez, nous sommes un peu stupides. Ah oui, nous savons l’être, quand nous nous en donnons la peine !

— Vous feriez mieux de consacrer cette peine à une meilleure cause. Je ne saurais trouver que dire à votre sœur ; elle a un air si étrange ! Est-ce que sa croix d’argent représente un emblème ?

— Un emblème ?

— Un emblème de rang ? »

Lord Warburton avait laissé errer jusque-là ses regards, mais il fixa soudain les yeux sur sa voisine. « En effet, répondit-il après un moment de silence, les femmes tiennent à ces colifichets. La croix d’argent est l’insigne des filles aînées de vicomte. » Telle fut son innocente vengeance pour les mystifications dont il avait été la trop crédule victime en Amérique.

Au sortir de table, il offrit à Isabel d'aller regarder les tableaux de la galerie, et bien qu'elle sût parfaitement qu'il les connaissait, elle accéda à son désir sans s'attarder à la futilité du prétexte. Elle avait la conscience parfaitement tranquille, et ressentait, depuis l'envoi de sa lettre, une remarquable légèreté d'esprit. Le lord fit le tour de la galerie, en regardant les toiles sans desserrer les dents. Puis éclatant tout à coup :

« J'espérais que vous ne m'écririez pas de cette façon-là, s'écria-t-il.

— C'était la seule façon possible, Lord Warburton ; tâchez de vous en rendre compte.

— Si je le croyais, je n'aurais plus qu'à vous laisser en paix. Mais il ne suffit pas toujours de vouloir pour croire, et j'avoue ne pas comprendre. J'admettrais de vous déplaire, je l'admettrais sans peine. Mais quand vous reconnaissez… que…

— Qu'ai-je donc reconnu ? interrompit Isabel en pâlissant légèrement.

— Que vous me considériez comme un brave garçon, n'est-ce pas ? » Elle ne répondit rien, et il reprit : « Vous ne paraissiez pas avoir de raisons sérieuses pour motiver votre refus, et cela me donne une impression d'injustice.

— J'ai une raison, Lord Warburton, déclara-t-elle sur un ton qui serra le cœur du jeune homme.

— J'aimerais bien la connaître.

— Je vous la dirai quand je pourrai vous en mieux montrer les conséquences.

— Vous me pardonnerez d'avouer que jusqu'à ce jour-là je me permettrai d'en douter.

— Vous me rendez très malheureuse, déclara Isabel.

— Je ne le regrette pas ; cela vous fera mieux comprendre ce que j'éprouve. Voudriez-vous être assez bonne pour répondre à une question ? » Et comme Isabel restait muette, mais laissait sans doute lire dans ses yeux un encouragement à poursuivre : « Me préférez-vous un autre homme ?

— J'aimerais mieux ne pas répondre.

— Ah ! alors c’est donc vrai ! » murmura Lord Warburton avec accablement.

Cet accent toucha Isabel et la fit s’écrier : « N’en croyez rien ; ce n’est pas exact. »

Il se laissa sans cérémonie tomber sur un banc, les coudes sur les genoux et les yeux obstinément rivés au sol, comme un homme qui souffre. « Je ne puis m’en réjouir, dit-il enfin en se renversant pour s’adosser au mur ; ce serait une excuse. »

D’étonnement, elle leva les sourcils : « Une excuse ? Aurais-je donc besoin d’une excuse ? »

Mais il resta sourd à cette question, tout à une idée nouvelle qui lui venait à l’esprit. « S’agirait-il de mes opinions politiques ? Vous trouvez que je pousse trop loin le libéralisme ?

— Je ne puis m’offusquer de vos opinions politiques, parce que je ne les comprends pas.

— Vous ne vous souciez pas de ce que je pense, s’écria-t-il, en se levant. Cela vous est bien indifférent. »

Isabel s’éloigna jusqu’au bout de la galerie et y demeura quelque temps immobile, la tête inclinée, dans une pose qui accusait la grâce de sa nuque et de sa svelte silhouette, la longueur de son cou blanc et la masse de ses cheveux noirs. Elle s’était arrêtée devant une petite toile, comme pour la regarder, et il y avait quelque chose de si jeune et de si libre dans son attitude, que sa souplesse même semblait une raillerie à l’adresse de son soupirant. Mais elle ne voyait rien, car ses yeux s’étaient remplis de larmes. Lord Warburton la suivit bientôt ; elle avait séché ses paupières, mais le visage qu’elle tourna vers lui était pâle et laissait voir une étrange expression. « Cette raison que je ne voulais pas vous dire, je vais vous la dire tout de même. C’est que je ne puis échapper à ma destinée.

— À votre destinée ?

— Et que ce serait vouloir l’éluder que de vous épouser.

— Je ne comprends pas. Pourquoi votre destinée ne se dénouerait-elle pas près de moi aussi bien qu’ailleurs ?

— Parce que je le sens, parce que je le sais, fit Isabel avec un illogisme féminin. Ma destinée n’est pas de renoncer… je le sais bien. »

Le pauvre Warburton fixait sur elle de grands yeux où se lisait la stupeur. « Alors vous considérez que m’épouser, c’est “renoncer” ?

— Pas au sens ordinaire du mot, évidemment. Ce serait… acquérir… acquérir beaucoup. Mais ce serait aussi renoncer à d’autres éventualités.

— Auxquelles ?

— Pas à des chances de mariage, croyez-le », répondit Isabel dont les joues se recoloraient rapidement. Puis elle s’arrêta, baissa la tête, et fronça les sourcils, comme s’il eût été vain de tenter de se justifier.

« Je ne crois pas présomptueux d’avancer que vous aurez plus à gagner qu’à perdre.

— Je ne puis échapper au malheur, dit Isabel, et ce serait vouloir y échapper que de vous épouser.

— Je ne sais pas si ce serait vouloir, mais je sais que vous y réussiriez certainement, je dois l’avouer en toute candeur, s’écria-t-il avec un rire nerveux.

— Il ne le faut pas ; c’est impossible ! s’écria la jeune fille.

— Si vous tenez tant à être malheureuse, ce n’est pas une raison pour me rendre malheureux aussi. Quelque charme qu’ait pour vous une vie d’épreuves, elle n’en a aucun pour moi.

— Je ne tiens pas du tout à être malheureuse. J’ai toujours eu la ferme résolution d’être heureuse, et j’ai cru souvent devoir l’être ; je l’ai dit autour de moi ; vous pouvez vous en informer. Mais de temps à autre, je sens que je ne pourrais trouver le bonheur dans une vie anormale, en me détournant, en me soustrayant…

— En vous soustrayant à quoi ?

— À la vie. Aux circonstances et aux périls quotidiens, à ce que connaissent et souffrent la plupart des êtres. »

Lord Warburton eut un sourire qui trahissait une sorte d’espoir. « Voyons, chère Miss Archer, se mit-il à exposer avec une ardeur contenue, je ne vous propose pas d’échapper à la vie, à ses épreuves ou

à ses périls. Je voudrais le pouvoir, croyez-le bien. Pour qui donc me prenez-vous, je vous prie ? Le ciel me pardonne, je ne suis pas l'empereur de Chine. Tout ce que je vous offre, c'est une chance de partager sans trop de souffrances le sort commun. Le sort commun, c'est celui que je mène. Faites alliance avec moi et je vous promets que vous en aurez votre bonne part. Vous ne renoncerez à rien, pas même à votre amie Miss Stackpole.

— Elle ne m'approuverait pas, dit Isabel en s'efforçant de sourire, et de profiter, non sans quelque gêne, de cette échappatoire.

— Est-ce de Miss Stackpole que nous parlons ? demanda Lord Warburton avec impatience. Je n'ai jamais vu personne émettre des jugements d'un point de vue aussi théorique.

— C'est sans doute de moi que vous parlez maintenant », fit Isabel avec humilité, puis elle se détourna, car elle voyait Miss Molyneux pénétrer dans la galerie avec Henrietta et Ralph.

La sœur de Lord Warburton vint lui rappeler, non sans une certaine timidité, qu'elle attendait des invités à Lockleigh, et devait rentrer à temps pour les recevoir. Il ne répondit pas : tout à sa trop compréhensible préoccupation, il ne l'avait apparemment pas entendue. Miss Molyneux restait devant lui comme une dame d'honneur devant un roi.

« Eh bien, c'est un peu fort, Miss Molyneux ! s'écria Henrietta. Si je voulais partir, moi, il faudrait qu'il parte. Si je voulais que mon frère fasse une chose, il faudrait qu'il la fasse.

— Oh ! Warburton fait tout ce qu'on veut, répondit vivement Miss Molyneux avec un sourire timide. Que de tableaux vous avez ! ajouta-t-elle en se tournant vers Ralph.

— Ils paraissent nombreux, parce qu'ils sont serrés les uns contre les autres, répondit Ralph, mais c'est en somme une mauvaise façon de les présenter.

— Oh ! moi je trouve cela très joli. Je voudrais que nous ayons une galerie à Lockleigh ; j'aime tant les tableaux, continua Miss Molyneux en persistant à s'adresser à Ralph comme si elle eût eu peur d'une nouvelle algarade de Miss Stackpole, qui paraissait la fasciner et l'épouvanter à la fois.

— Oui, on aime toujours les galeries de tableaux, dit Ralph qui paraissait versé dans l'art de parler à la jeune fille.

— C'est agréable les jours de pluie, reprit Miss Molyneux, et il a tant plu, ces derniers temps.

— Je suis fâchée que vous partiez, Lord Warburton, dit Henrietta. J'avais encore beaucoup de choses à vous demander.

— Je ne pars pas, protesta Lord Warburton.

— Votre sœur vous le demande. En Amérique, les messieurs obéissent aux dames.

— Vous vous souvenez que nous avons des invités pour le thé, rappela Miss Molyneux, en regardant son frère.

— C'est entendu, mon amie, nous allons partir.

— J'espérais que vous alliez résister ! s'écria Henrietta. Je voulais voir ce que ferait votre sœur.

— Je ne fais jamais rien, répondit la jeune fille.

— Évidemment, dans une situation comme la vôtre, on peut se contenter d'exister. J'aimerais beaucoup vous voir chez vous.

— Il faudra revenir à Lockleigh », dit très aimablement Miss Molyneux à Isabel, sans paraître entendre la réflexion de Miss Stackpole.

Isabel regarda un moment au fond des yeux calmes, et crut voir dans leur profondeur le reflet de tout ce qu'elle avait refusé en repoussant Lord Warburton : la paix, la bonté, l'honneur, la fortune, une sécurité profonde et une totale exclusion. Elle embrassa Miss Molyneux avant de lui dire :

« Je crains de ne jamais y retourner.

— Jamais ?

— Je vais probablement partir bientôt.

— Oh ! comme je le regrette ! déplora Miss Molyneux. C'est vraiment très vilain de votre part. »

Lord Warburton, qui avait été témoin de ce bref colloque, se retourna brusquement pour regarder un tableau. Adossé à la rampe qui

protégeait les toiles, et les mains dans les poches, Ralph le considérait curieusement.

« J'aimerais bien vous voir chez vous, dit Henrietta que Lord Warburton aperçut soudain à son côté. Je voudrais avoir un bon entretien avec vous, pour vous poser nombre de questions.

— Je serai ravi de vous recevoir, répondit le propriétaire de Lockleigh, mais je ne suis pas certain de pouvoir répondre à beaucoup de vos questions. Quand viendrez-vous ?

— Quand Miss Archer voudra m'emmener. Nous pensons aller bientôt à Londres, mais nous irons d'abord chez vous. Je suis fermement résolue à tirer de vous ce que je pourrai.

— Si cela dépend de Miss Archer, je crains que vous n'ayez que peu de satisfaction. Elle ne veut plus venir à Lockleigh, qu'elle n'aime guère.

— Elle m'a dit que c'était un endroit ravissant ! s'écria Henrietta.

— Elle ne veut pourtant plus y aller, riposta Lord Warburton, avec une hésitation. Vous feriez mieux d'y venir seule. »

Henrietta se redressa et ses grands yeux se dilatèrent.

« Est-ce que vous feriez cette proposition à une jeune fille anglaise ? » demanda-t-elle avec une douce sévérité.

Lord Warburton la regarda avec stupeur.

« Oui certes, si elle me plaisait assez.

— Vous auriez soin qu'elle ne vous plaise pas. Si Miss Archer ne veut plus aller chez vous, c'est parce qu'elle craint de m'y emmener. Je sais ce qu'elle pense de moi, et je suis sûre que vous jugez, comme elle, que je ne devrais pas mettre en scène les personnages. »

Lord Warburton était dérouté ; faute d'avoir été averti de la profession de Miss Stackpole, il ne saisissait pas l'allusion.

« Miss Archer vous a prévenu ? poursuivit-elle bravement.

— Prévenu ?

— N'est-ce pas pour cela qu'elle est venue ici avec vous, pour vous mettre en garde ?

— Oh ! mon Dieu non ! répondit effrontément Lord Warburton ; notre entretien a revêtu un caractère bien autrement solennel.

— Ce qui ne vous empêche pas d'être sur vos gardes. Cela doit faire partie de votre nature, et c'est précisément ce que je voulais étudier. Et Miss Molyneux non plus ne veut pas se compromettre. Vous, en tout cas, continua Henrietta en s'adressant à la jeune fille, on vous a prévenue, mais ce n'était pas nécessaire.

— Je l'espère bien, fit Miss Molyneux à tout hasard.

— Miss Stackpole prend des notes, expliqua doucement Ralph. C'est une grande satiriste ; elle nous perce tous à jour, et nous reconstruit après.

— Eh bien ! il faut avouer que je n'ai jamais eu d'aussi mauvais matériaux ! déclara Henrietta, en regardant tour à tour Isabel et Lord Warburton, Miss Molyneux et Ralph. Vous avez tous quelque chose ; vous êtes lugubres comme des gens qui viennent de recevoir de mauvaises nouvelles.

— Vous voyez toujours clair, Miss Stackpole, lui dit à voix basse Ralph, avec un petit signe de tête, en montrant le chemin à ses hôtes pour sortir de la galerie. Nous avons tous quelque chose. »

Isabel venait derrière eux ; Miss Molyneux, qui s'était décidément prise d'une belle passion pour elle, lui avait pris le bras et marchait près d'elle sur le parquet ciré. Lord Warburton avançait de l'autre côté, les mains au dos et les yeux baissés. Il resta un moment silencieux, puis :

« Est-il vrai que vous alliez à Londres ? demanda-t-il.

— Je crois que c'est décidé.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Dans quelques jours, mais sans doute pour très peu de temps. Je dois aller à Paris avec ma tante.

— Quand donc vous reverrai-je ?

— Pas avant quelque temps. Un jour ou l'autre, je l'espère.

— Vous l'espérez sincèrement ?

— Très sincèrement. »

Il fit quelques pas en silence, puis s’arrêta et tendit la main : « Adieu. »

Miss Molyneux embrassa encore une fois Isabel, qui assista à leur départ. Après quoi, sans rejoindre Henrietta et Ralph, elle regagna sa chambre où elle vit entrer sa tante avant l’heure du dîner.

« J’aime mieux vous avouer, déclara Mrs Touchett, qui s’arrêtait avant de se rendre au salon, que votre oncle m’a informée de vos rapports avec Lord Warburton. »

Isabel hésita : « Des rapports ? Ce ne sont guère des rapports. C’est ce qu’il y a de plus bizarre dans l’histoire ; il ne m’a pas vue plus de trois ou quatre fois.

— Pourquoi en avez-vous parlé à votre oncle et pas à moi ? » demanda placidement Mrs Touchett.

Isabel eut une nouvelle hésitation : « Parce qu’il connaît mieux que vous Lord Warburton.

— Oui, mais moi je vous connais mieux.

— Je n’en suis pas certaine, fit Isabel en souriant.

— Moi non plus, en somme, surtout quand vous prenez cette mine de suffisance. On dirait que vous êtes enchantée de vous-même, et que vous venez de remporter une victoire. Je suppose que pour refuser une offre comme celle de Lord Warburton, il faut que vous vous attendiez à trouver mieux.

— Ah ! ce n’est pas ce que mon oncle m’a dit ! » s’écria Isabel, sans cesser de sourire.

OceanofPDF.com

XV

On avait décidé que les deux jeunes filles se rendraient à Londres sous la conduite de Ralph, bien que Mrs Touchett considérât cette excursion sans la moindre sympathie. C'était bien, à son avis, le genre de projet que l'on pouvait attendre de Miss Stackpole, et elle demanda si la correspondante de l'*Interviewer* allait conduire ses amis dans une de ses chères pensions de famille.

« Peu m'importe où elle nous fera descendre, pourvu qu'il y ait de la couleur locale, déclara Isabel. C'est ce que nous allons chercher à Londres.

— Une jeune fille qui vient de refuser un pair d'Angleterre peut évidemment faire tout ce qu'elle veut, répliqua sa tante. Après une incartade pareille, on ne s'attache pas à des vétilles.

— Vous auriez aimé me voir épouser Lord Warburton ?

— Naturellement.

— Je croyais que vous détestiez tous les Anglais ?

— Je les déteste, mais c'est une raison de plus pour nous servir d'eux.

— Est-ce de cette façon que vous considérez le mariage ? »

Et Isabel se risqua à ajouter que sa tante ne paraissait guère s'être servie de la personne de Mr Touchett.

« Votre oncle n'est pas un gentilhomme anglais, rétorqua Mrs Touchett, ce qui ne m'aurait probablement pas empêchée, d'ailleurs, de fixer ma résidence à Florence.

— Croyez-vous que Lord Warburton m’aurait rendue meilleure ? insista la jeune fille avec une certaine vivacité. Je ne veux pas dire que je sois trop bonne pour m’améliorer. Je veux dire… que je n’aime pas assez Lord Warburton pour l’épouser.

— Alors vous avez eu raison de le refuser, déclara Mrs Touchett de sa voix la plus plate et la plus sèche. Seulement, la prochaine fois que vous recevrez une belle proposition, j’espère que vous saurez vous hausser à votre idéal.

— Attendons d’abord de recevoir la proposition, pour en parler. J’espère bien ne plus accueillir pour l’instant de propositions de ce genre. Cela me bouleverse.

— Vous ne risquez guère d’en être assaillie, si vous menez constamment une vie de bohémienne. Mais j’ai promis à Ralph de ne pas vous fatiguer de mes critiques.

— Je ferai tout ce que Ralph jugera bien. J’ai en lui une confiance absolue.

— Sa mère vous en sait grand gré, répondit cette dame avec un rire sec.

— Il me semble au moins qu’elle devrait s’en rendre compte », ne put s’empêcher de riposter Isabel.

Ralph lui avait affirmé qu’une visite aux curiosités de la métropole ne devait pas causer le moindre accroc aux convenances, mais Mrs Touchett n’était pas de cet avis. Comme maintes de ses compatriotes qui ont longtemps vécu en Europe, elle avait perdu en pareille matière le point de vue américain, et sa réaction, admissible en elle-même, contre la liberté accordée aux jeunes personnes d’outre-océan, l’entraînait à des scrupules gratuits et excessifs. Ralph accompagna les deux jeunes filles et les fit descendre dans un hôtel paisible d’une rue qui débouchait à angle droit sur Piccadilly. Sa première intention avait été de les conduire au domicile paternel de Winchester Square, une grande maison morne qui, à cette époque de l’année, dormait sous un voile de silence et de toile écrue ; mais il songea que le cuisinier était à Gardencourt, et qu’il n’y aurait personne pour préparer les repas. Il les installa donc à l’Hôtel Pratt, et pour sa part, occupa dans la maison de Winchester Square une « tanière » qu’il

aimait beaucoup, sans se laisser rebuter par la peur de repas froids. Il eut d'ailleurs fortement recours aux ressources de l'Hôtel Pratt, et commença la journée par une visite matinale à ses compagnes de voyage, qu'il trouva attablées et servies par Mr Pratt en personne, vêtu d'un ample gilet blanc, et qui ôtait les couvercles de leurs plats. Après le déjeuner, les trois amis échafaudèrent des projets pour la journée. Comme Londres présente en septembre un visage mort où ne subsistent que les traces des fièvres passées, le jeune homme qui affectait, à l'occasion, un ton d'excuse, se crut obligé de déclarer aux jeunes filles, à la grande hilarité de Miss Stackpole, qu'il n'y avait « pas un chat » en ville.

« Ce qui veut sans doute dire que l'aristocratie est absente, commenta Henrietta. Peut-on mieux avouer que si elle disparaissait pour toujours, personne ne s'en apercevrait ? Il me semble à moi que la ville est aussi peuplée que possible. Il n'y a plus guère que trois ou quatre millions d'habitants. Comment les désigne-t-on ? La classe mi-moyenne ? Ce n'est que la population de Londres, et cela ne compte pas. »

Ralph affirma qu'à son gré l'aristocratie ne laissait point de vide que Miss Stackpole ne remplît dignement à elle seule, et que l'on n'aurait pu trouver nulle part d'homme plus satisfait que lui. En quoi il disait la vérité, car dans l'immense ville à demi vide, ces jours pâles de septembre recélaient un charme précieux, comme une gemme de couleur qui se dissimulerait sous une gangue poudreuse. Lorsqu'il regagna, ce soir-là, le logis vide de Winchester Square, après des heures passées en compagnie de ses actives amies, il erra dans la grande salle à manger sombre, dont la bougie qu'il avait prise en entrant sur la table du hall constituait tout le luminaire. La place était silencieuse, la maison muette ; en ouvrant une des fenêtres de la salle à manger pour donner de l'air, il entendit le craquement léger des souliers d'un policeman solitaire. Son propre pas, dans la pièce vide, résonnait bruyamment ; les tapis avaient été enlevés, et chaque fois qu'il se déplaçait, il éveillait un écho mélancolique. Il s'assit dans un fauteuil ; la grande table luisait çà et là, à la faible lumière de la bougie ; les tableaux enfumés du mur semblaient confus et incohérents. On eût dit que planaient comme des fantômes les souvenirs de dîners depuis longtemps digérés, de causeries dépouillées

de toute actualité. Cette impression de surnaturel tenait peut-être à ce que Ralph avait donné l'essor à son imagination, et dépassé de beaucoup l'heure ordinaire de son coucher. Il ne faisait rien et ne lisait même pas le journal du soir. Je dis qu'il ne faisait rien, et j'insiste sur le fait, bien qu'à ce moment même, il pensât à Isabel. Mais penser à Isabel ne constituait pour lui qu'une occupation vaine, qui ne pouvait conduire à rien, ni profiter à personne. Sa cousine ne lui avait encore jamais paru si charmante qu'au long de ces trois jours consacrés à l'exploration touristique des profondeurs et des bas-fonds de l'océan urbain. Isabel n'était que prémisses, conclusions, émotions ; en quête de couleur locale, elle en découvrait partout. Elle posait plus de questions qu'il ne pouvait donner de réponses, et lançait sur les causes historiques et les effets sociaux des théories magnifiques qu'il se trouvait une égale incapacité à approuver ou à réfuter. Ils visitèrent plusieurs fois le British Museum et ce palais plus lumineux qui a consacré à diverses antiquités une si vaste surface d'un faubourg monotone[1] ; ils passèrent une matinée à l'Abbaye, et se rendirent à la Tour par un bateau de la Tamise ; ils contemplèrent les tableaux de collections publiques ou particulières, et s'assirent à maintes reprises sous les grands arbres des jardins de Kensington. Henrietta se montrait infatigable, et jugeait les choses avec plus d'indulgence que ne l'escomptait Ralph. Elle éprouva pourtant de multiples déceptions, et Londres eut à souffrir plus d'une fois de ses comparaisons chaleureuses avec l'idéal civique américain, mais elle ne s'accommodait pas moins de ses splendeurs poussiéreuses, et se contentait de pousser de temps en temps un soupir, et de lancer un « Oh ! » scandalisé qui ne tirait pas à conséquence et n'éveillait pas d'écho. La vérité, comme elle l'avouait, c'est qu'elle n'était pas dans son élément. « Je ne m'intéresse pas aux objets inanimés », fit-elle remarquer à Isabel à la Galerie Nationale, et elle se mit à déplorer la pénurie d'observations qu'elle avait pu glaner sur la vie intime. Les paysages de Turner et les taureaux assyriens ne représentaient à ses yeux que des sources d'intérêt fort médiocres, à côté des dîners littéraires où elle avait espéré rencontrer la notoriété et le génie anglais.

« Où sont les dirigeants, les femmes et les hommes du milieu intellectuel ? demanda-t-elle à Ralph au milieu de la place Trafalgar,

comme si elle eût supposé que ce fût un endroit où en rencontrer quelques-uns. Vous dites que c'était un grand homme qu'on a juché sur cette colonne, Lord Nelson ? C'était un lord aussi ? On ne le trouvait donc pas assez grand, pour le percher à cent pieds de hauteur ? Il fait partie du passé ; je me moque du passé ; ce sont les grands esprits du moment que je voudrais rencontrer. Je ne dis pas ceux de demain, parce que je ne crois pas beaucoup à votre avenir. »

Le pauvre Ralph ne connaissait pas beaucoup de grands esprits et jouissait rarement du privilège d'accoster une célébrité, à la grande surprise de Miss Stackpole, qui voyait dans cet état de choses un signe déplorable d'indolence. « Si j'étais de l'autre côté de l'eau, déclarait-elle, je me présenterais chez les gens en leur disant que j'ai beaucoup entendu parler d'eux, et voudrais vérifier ce qu'on dit sur leur compte. Mais, à vous entendre, il faut croire que cela ne se fait pas ici. Vous avez un tas d'habitudes inutiles, et aucune de celles qui aident à marcher dans la vie. Nous sommes certainement en avance, nous autres. Il faudra évidemment que je renonce à parler de la société. » Et Henrietta, tout en parcourant la ville avec carnet et crayon, et en adressant à l'*Interviewer* une lettre sur la Tour (où elle décrivait l'exécution de Lady Jane Grey[2]), gardait la triste impression de ne pas accomplir dignement sa mission.

L'incident qui avait précédé le départ d'Isabel de Gardencourt laissait une trace pénible dans l'esprit de notre jeune amie ; quand elle sentait lui venir en pleine figure, comme une vague montante, le souffle froid de la surprise de son soupirant, elle ne pouvait que se voiler la face, jusqu'à ce que l'air fût dégagé autour d'elle. Elle n'eût pu, il est vrai, se comporter mieux qu'elle l'avait fait. Mais cette nécessité manquait autant de grâce que le redressement forcé d'une attitude vicieuse, et elle ne se sentait pas très fière d'elle-même. Et cependant, à cette blessure d'orgueil se mêlait un sentiment de liberté qui était doux par lui-même et qui, au cours de ses randonnées dans la grande ville avec ses compagnons mal assortis, se laissait aller parfois à d'étranges démonstrations. En traversant les jardins de Kensington, elle arrêtait les enfants, les plus misérables surtout, qu'elle voyait jouer sur les pelouses ; elle leur demandait leur nom, leur donnait des pièces de six pence, et les embrassait quand ils étaient jolis. Ralph observait

ces singulières manifestations de charité, comme il observait tout ce qu'elle faisait. Un après-midi, pour occuper quelques heures, il invita les jeunes filles à prendre le thé dans la maison de Winchester Square, où il fit mettre le plus d'ordre possible pour leur visite. Il y avait un troisième invité, un aimable célibataire, ami de longue date de Ralph, qui se trouvait en ville à ce moment, et qui parut n'avoir ni peine ni appréhension à nouer avec Miss Stackpole un rapide commerce. Mr Bantling, quadragénaire souriant, aimable et merveilleusement habillé, au courant de tout, et d'une extrême jovialité, riait immodérément de tout ce que disait Henrietta, lui servait des tasses de thé successives, examinait en sa compagnie le *bric-à-brac** dont Ralph possédait une belle collection, puis, lorsque leur hôte eut proposé une descente au square en guise de *fête champêtre**, fit plusieurs fois avec elle le tour du petit jardin, et accueillit à dix reprises, avec une véhémence qui aurait pu le faire croire argumentateur passionné, ses observations sur la vie profonde.

« Oui, je vois, vous avez dû trouver les jours un peu mornes à Gardencourt. Naturellement, on ne peut pas y faire grand-chose, avec la maladie qui s'y éternise. Touchett est en très mauvais point ; les médecins lui ont formellement interdit le séjour d'Angleterre, et il n'est revenu que pour s'occuper de son père. Le vieux a une bonne demi-douzaine de maladies. On parle de goutte, mais j'ai la conviction qu'il s'agit de troubles organiques assez graves pour qu'on puisse s'attendre à le voir disparaître d'un jour à l'autre, et bientôt. Évidemment, il y a là de quoi attrister une maison ; je me demande même comment on peut recevoir des invités, quand on a si peu de plaisir à leur offrir. Par ailleurs, je crois que Mr Touchett est toujours en bisbille avec sa femme ; elle vit loin de son mari, selon votre extraordinaire façon à vous autres Américains. Si vous voulez voir une maison où il se passe toujours quelque chose, je vous conseille d'aller chez ma sœur, Lady Pensil[3], dans le comté de Bedford. Je lui écrirai demain, et je ne doute pas qu'elle soit ravie de vous inviter. Je sais juste ce qu'il vous faut : c'est une maison où l'on organise des représentations théâtrales, des pique-niques, et autres distractions du même genre. Ma sœur y excelle ; elle met toujours quelque chose en train, et adore avoir chez elle des amis capables de la seconder. Je suis certain qu'elle va vous inviter par retour du courrier ; elle raffole des

gens en place et des écrivains. Elle écrit elle-même, d'ailleurs, mais je n'ai pas lu toutes ses œuvres ; ce sont surtout des poèmes, et je ne suis pas fort pour la poésie, à part celle de Byron. Je suppose que vous faites grand cas de Byron en Amérique ? » poursuivit Mr Bantling, stimulé par l'attention de Miss Stackpole. Il parlait avec volubilité et changeait de sujet avec beaucoup d'aisance, sans perdre pourtant de vue l'éblouissante perspective pour Henrietta d'un séjour chez Lady Pensil. « Je sais ce qu'il vous faut, c'est la véritable vie de campagne anglaise. Les Touchett n'ont rien d'anglais, n'est-ce pas ? Ils ont des habitudes, une langue, un régime, et même je crois une espèce de religion bizarre à eux. Le vieux réprouve la chasse, à ce que l'on m'a dit. Vous irez chez ma sœur pour sa saison théâtrale, et je suis certain qu'elle aura grand plaisir à vous confier un rôle. Vous devez savoir jouer ; on vous sent si intelligente ! Ma sœur a quarante ans et sept enfants, ce qui ne l'empêche pas de jouer le rôle principal. Elle n'est pas belle, mais il faut avouer qu'elle s'arrange à faire très bien sur la scène. Naturellement, personne ne vous obligera à jouer, si vous n'en avez pas envie. »

Ainsi bavardait Mr Bantling, tout en foulant les pelouses de Winchester Square, qui, malgré la suie dont les arrosait le ciel de Londres, incitaient les visiteurs à ralentir leurs pas. Henrietta admirait fort l'élégant célibataire, dont sa sensibilité au charme féminin et son universelle compétence faisaient un homme très agréable, et n'appréciait pas moins les avantages qu'il lui offrait. « Je crois bien que j'irai chez votre sœur, si elle m'invite ; il me semble que ce serait mon devoir. Comment s'appelle-t-elle ?

— Pensil ; c'est un nom bizarre, mais qui ne sonne pas mal.

— Oh ! un nom en vaut un autre. Et quel rang a-t-elle ?

— C'est la femme d'un baron. C'est un rang très appréciable. Assez distingué et pas trop.

— Peut-être serait-elle trop distinguée pour moi. Comment s'appelle l'endroit où elle habite : le Bedfordshire ?

— Elle habite le nord du comté. C'est un pays un peu ennuyeux, mais je pense que cela vous sera égal. Je tâcherai d'y faire un tour, quand vous y serez. »

Tout cela plaisait fort à Miss Stackpole, qui déplora de devoir se séparer trop vite de l'aimable frère de Lady Pensil. Mais la veille, dans Piccadilly, elle avait rencontré des amies qu'elle n'avait pas vues depuis un an, les deux Miss Climber, de Wilmington, Delaware, qui venaient de voyager sur le continent et se préparaient à regagner l'Amérique. Henrietta avait tenu avec elles une longue palabre sur le trottoir de Piccadilly, et bien que les trois dames parlassent en même temps, elles étaient loin d'avoir épuisé leur stock de nouvelles. Il avait donc été convenu que Henrietta dînerait avec elles le lendemain à six heures, dans leur appartement de Jermyn Street, et elle songeait maintenant à cette promesse. Elle se prépara au départ, et prit d'abord congé de Ralph Touchett et d'Isabel, qui, assis sur des chaises à l'autre bout du jardin, se livraient à un échange d'aménités moins directes que le colloque pratique de Miss Stackpole et de Mr Bantling. Lorsque les deux jeunes filles eurent fixé une heure convenable pour se retrouver à l'Hôtel Pratt, Ralph fit observer que Miss Stackpole allait avoir besoin d'un cab. Elle ne pouvait faire à pied tout le chemin de Jermyn Street.

« Ce qui veut dire sans doute qu'il n'est pas convenable pour moi de m'en aller toute seule ! s'écria Henrietta. Dieu puissant, en suis-je arrivée là ?

— Il n'y a pas la moindre nécessité à ce que vous partiez seule, déclara Mr Bantling. Je serai ravi de vous accompagner.

— Je voulais tout simplement dire que vous seriez en retard, expliqua Ralph. Les pauvres dames n'auraient pas de peine à croire qu'à la dernière minute nous ayons refusé de nous séparer de vous.

— Vous feriez mieux de prendre une voiture, Henrietta, dit Isabel.

— Je vais l'arrêter, si vous voulez me le permettre, proposa Mr Bantling. Nous pouvons faire quelques pas jusqu'à ce que nous en trouvions une.

— Je ne vois pas de raison de ne pas me fier à lui, n'est-ce pas ? demanda Henrietta à son amie.

— Je ne vois pas ce que Mr Bantling pourrait vous faire, répondit tranquillement Isabel. Mais si vous le préférez, nous allons vous accompagner.

— Inutile, nous allons partir sans vous. Venez, Mr Bantling, et tâchez de me trouver un bon cab. »

Mr Bantling promit de faire de son mieux, et ils s'éloignèrent de conserve en laissant la jeune fille et son cousin dans le square, où commençait à tomber un clair crépuscule de septembre. Tout était parfaitement paisible ; nulle lumière ne brillait aux fenêtres closes des maisons sombres ; les trottoirs formaient un vaste désert, et en dehors de deux bambins d'une rue adjacente, qui, attirés par des symptômes d'animation insolite, passaient la tête entre les barreaux rouillés de la grille, l'objet le plus marquant était le gros pilier rouge du coin sud-est.

« Henrietta va lui demander de monter en cab et d'aller avec elle jusqu'à Jermyn Street, fit observer Ralph, qui désignait toujours Miss Stackpole par son petit nom.

— C'est bien possible, admit Isabel.

— Ou plutôt non ; elle n'en fera rien. C'est Bantling qui lui demandera la permission de l'accompagner.

— C'est encore fort possible. Je suis heureuse de les voir en si bons termes.

— Elle a fait sa conquête. Il trouve que c'est une femme brillante. Cela pourrait les mener loin. »

Isabel médita un moment : « Henrietta est certainement une femme brillante, mais je ne crois pas que les choses aillent loin. Ils n'arriveraient jamais à se connaître. Mr Bantling ne se fait pas la moindre idée de ce qu'elle est en réalité, et elle n'a pas une plus juste compréhension de lui.

— Il n'y a pas de fondement plus ordinaire de la plupart des unions qu'une incompréhension mutuelle, bien que je ne voie pas grande difficulté à comprendre Bob Bantling, fit observer Ralph. C'est un mécanisme assez simple.

— Je le veux bien, mais celui de Henrietta l'est encore plus. Et qu'est-ce que je vais faire, maintenant, je vous prie ? demanda Isabel en considérant le déclin du jour qui prêtait un aspect imposant et des dimensions insoupçonnées aux maigres perspectives du square. Je n'imagine pas que vous me proposiez, comme distraction, de prendre un *hansom* avec vous pour courir à travers Londres ?

— Je ne vois aucune raison de ne pas rester ici, si cela ne vous déplaît pas. Il fait très chaud ; nous avons encore une demi-heure de jour, et si vous le permettez, je vais allumer une cigarette.

— Faites à votre gré, acquiesça Isabel, à la condition de me distraire jusqu'à sept heures. Je me propose de retourner à l'hôtel, pour y aborder un repas simple et solitaire : deux œufs pochés, et un muffin.

— Ne pourrions-nous pas dîner ensemble ?

— Non ; vous dînerez à votre club. »

Ils avaient regagné leurs chaises, au centre du jardin, et Ralph allumait une cigarette. Il aurait éprouvé un extrême plaisir à participer au modeste repas dont elle venait de parler, mais, à défaut de cette joie, savourait son interdiction même. Pour le moment, il goûtait profondément leur isolement au cœur de la ville innombrable, dans la nuit qui tombait ; il lui semblait que la jeune fille dépendait mieux de lui et s'abandonnait à sa protection. Il ne pouvait d'ailleurs faire qu'un exercice assez vague de cette protection, en se soumettant passivement à ses décisions, mais il y avait déjà une émotion dans cette soumission même.

« Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser dîner avec vous ? demanda-t-il, après un moment de silence.

— Parce que cela ne me plaît pas.

— Vous êtes lasse de ma société ?

— Je le serai dans une heure. Vous voyez que j'ai le don de prescience.

— Oh ! je serai exquis jusque-là », promit Ralph.

Il n'en dit pas plus long et, comme elle ne répliquait pas, ils demeurèrent quelque temps plongés dans un silence qui semblait contredire les récentes promesses du jeune homme. Il trouvait à sa cousine une mine préoccupée, et se demandait quel était, entre deux ou trois sujets très plausibles, l'objet de sa rêverie. Il finit par demander : « Votre objection à ma présence serait-elle due au fait que vous attendiez une autre visite ? »

Elle tourna vers lui ses beaux yeux clairs : « Une visite ? quelle autre visite pourrais-je attendre ? »

Il ne pouvait citer de nom, ce qui donnait, à ses propres oreilles, un accent absurde et brutal à sa question. « Vous avez beaucoup d'amis que je ne connais pas, et tout un passé dont je suis méchamment exclu.

— Vous étiez réservé à mon avenir ! Souvenez-vous que mon passé est là-bas, de l'autre côté de l'eau. Il n'y en a pas trace ici, à Londres.

— Tout est pour le mieux, alors, puisque votre avenir est assis à votre côté. C'est une chose magnifique d'avoir si bien l'avenir à sa portée. » Et Ralph, allumant une autre cigarette, songea qu'Isabel avait dû apprendre que Mr Caspar Goodwood était parti pour Paris. Il lança quelques bouffées avant de reprendre : « Je vous promettais tout à l'heure d'être très amusant, et je n'y réussis guère, ce qui prouve qu'il y a beaucoup de témérité à tenter d'amuser une personne comme vous. Quelle attention accordez-vous à mes modestes tentatives ? En pareille matière, vous avez de très grandes idées. J'aurais dû commander au moins un orchestre de musiciens ou une troupe de pitres.

— Un pitre suffit, et vous en remplissez très bien l'office. Continuez, je vous prie, et d'ici dix minutes je commencerai à rire.

— Je vous assure que je suis très sérieux, dit Ralph. Vous avez vraiment de grandes exigences.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je ne demande rien.

— Vous n'acceptez rien », corrigea son cousin. Isabel rougit, et crut soudain découvrir le sens des paroles de Ralph. Pourquoi donc abordait-il un tel sujet ? Il hésita un instant, avant de reprendre : « Il y a quelque chose que je voudrais beaucoup vous dire. C'est une question que j'ai à vous poser. Il me semble que j'en ai le droit, parce que j'ai un certain intérêt à la réponse.

— Demandez ce que vous voudrez, permit doucement Isabel, et je tâcherai de vous satisfaire.

— Eh bien, alors, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous dire que Lord Warburton m'a fait part de ce qui s'était passé entre vous. »

Isabel réprima un tressaillement, et regarda fixement son éventail ouvert. « Fort bien ! Il était sans doute naturel de sa part de vous le raconter.

— Il m’a autorisé à vous le dire. Il garde encore quelque espoir, dit Ralph.

— Encore ?

— Il en avait, du moins, l’autre jour.

— Je ne crois pas qu’il lui en reste aujourd’hui.

— Je le déplore pour lui ; c’est un si parfait honnête homme.

— Est-ce lui qui vous a prié de me parler ?

— Non ; il s’est ouvert à moi, parce qu’il ne pouvait faire autrement. Nous sommes de vieux amis, et sa déception était grande. Il m’a envoyé un mot pour me prier d’aller le voir, et j’ai couru à Lockleigh la veille du jour où il est venu déjeuner avec sa sœur. Il avait le cœur très lourd ; il venait de recevoir votre lettre.

— Vous l’aurait-il montrée ? demanda Isabel avec une certaine hauteur.

— Non, certes. Mais il m’a dit que c’était un refus péremptoire. J’en ai été très affligé pour lui », répéta Ralph.

Isabel resta un moment silencieuse, puis : « Savez-vous combien de fois il m’a vue ? demanda-t-elle. Cinq ou six fois au plus.

— C’est tout à votre honneur.

— Ce n’est pas pour cela que je le dis.

— Pourquoi le dites-vous alors ? Ce n’est pas pour conclure que l’état d’esprit du pauvre Warburton n’est pas sérieux, car je suis bien certain que vous n’en croyez rien. »

Isabel en était convaincue, en effet, mais elle aborda le sujet sous un autre angle. « Si Lord Warburton ne vous a chargé d’aucun message pour moi, je conclus que vous parlez de façon désintéressée, ou par amour de la controverse.

— Je n’ai pas le moindre désir de discuter avec vous. Je veux avant tout vous laisser en paix. Seulement je m’intéresse fort à vos sentiments.

— Je vous en suis bien obligée, s’écria Isabel avec un rire légèrement contraint.

— J’entends bien que vous m’accusez de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Mais pourquoi ne pourrais-je pas vous parler de cette affaire sans vous vexer ni me gêner moi-même ? À quoi bon être votre cousin, si ce titre ne me vaut pas quelques privilèges ? À quoi bon vous adorer sans espoir de retour, si je n’ai pas quelques compensations ? À quoi bon être malade, impotent, et réduit au simple spectacle de la vie, si je ne puis regarder une pièce dont la vue m’a coûté si cher ? Dites-moi, poursuivit Ralph que sa cousine écoutait avec une attention réveillée, à quoi pensiez-vous quand vous avez refusé Lord Warburton ?

— À quoi je pensais ?

— Quelle était la considération logique qui vous a dicté une décision si remarquable ?

— Je n’avais pas envie de l’épouser, si cela vous paraît logique.

— Non, ce n’est pas logique et je le savais déjà. Cela ne suffit pas, croyez-moi. Qu’est-ce que vous vous êtes dit ? Vous vous en êtes certainement dit plus long que cela ? »

Isabel réfléchit un moment, puis posa une question en guise de réponse : « Pourquoi qualifiez-vous ma décision de remarquable ? C’est aussi l’expression dont votre mère s’est servie.

— Warburton est une si bonne pâte ; comme ami je ne puis guère lui trouver de défaut. Et puis c’est le plus élégant des hommes. Il a des biens immenses et sa femme serait d’essence supérieure. Il possède les avantages intrinsèques et extrinsèques. »

Isabel regardait son cousin comme pour voir jusqu’où il irait. « Admettons alors que je l’aie refusé à cause de sa perfection même. Je ne suis pas parfaite, et il est trop bon pour moi. D’ailleurs une telle perfection m’exaspérerait.

— Voilà qui est plus ingénieux que sincère. En fait, vous ne trouvez rien au monde de trop parfait pour vous.

— Me jugez-vous si bonne ?

— Non, mais vous n’en êtes pas moins exigeante, et n’avez pas l’excuse de croire à vos propres qualités. Dix-neuf femmes sur vingt,

même difficiles, auraient pu se contenter de Warburton. Vous ne vous doutez pas de ce qu'on l'a pourchassé.

— Je n'en ai pas la moindre envie. Mais il me semble qu'un jour, à son propos, vous m'avez signalé des faits singuliers sur son compte.

— J'espère que ces observations n'ont été d'aucun poids sur votre décision, fit Ralph d'un ton méditatif, car ce que je vous signalais, ce n'étaient pas des défauts : c'étaient simplement des traits afférents à sa situation. Si j'avais su qu'il voulût vous épouser, je n'y aurais jamais fait allusion. Je crois vous avoir dit qu'il considérait cette situation même avec un certain scepticisme. Il vous eût appartenu d'en faire un convaincu.

— Je ne le crois pas. C'est une histoire où je ne m'entends guère, et je ne suis pas faite pour une mission de cette espèce. Vous êtes évidemment désappointé, ajouta Isabel en regardant son cousin avec une douceur apitoyée. Vous auriez été heureux de me voir faire un tel mariage ?

— Pas le moins du monde. Je n'éprouve aucun désir de ce genre. Je ne prétends pas vous donner de conseils, et je me contente de vous observer avec le plus profond intérêt. »

Isabel poussa un soupir un peu égoïste : « Je voudrais être aussi intéressante pour moi-même que pour vous.

— Voilà que vous manquez encore de sincérité. Vous éprouvez à votre endroit un très vif intérêt. Mais croyez bien que si vous avez vraiment donné à Warburton une réponse décisive, je suis assez heureux que cette réponse soit ce qu'elle est. Pas heureux pour vous, à coup sûr, et moins encore pour lui. Heureux pour mon propre compte.

— Est-ce que vous songeriez à me demander en mariage ?

— Non, certes. Du point de vue où je me place, ce serait une erreur fatale. Je tuerais la poule qui me fournit les œufs, et d'inimitables omelettes. Je prends cet animal pour symbole de mes absurdes illusions. Ce que je veux dire, c'est que je vais pouvoir observer avec une curiosité passionnée l'avenir d'une jeune fille qui ne veut pas épouser Lord Warburton.

— C'est aussi ce qui intéresse votre mère, dit Isabel.

— Ah ! vous allez faire ouvrir des yeux ! Nous serons penchés sur votre future carrière. Je ne la suivrai pas jusqu'au bout, mais j'en verrai probablement les années les plus intéressantes. Évidemment, le fait d'épouser notre ami ne vous empêcherait pas d'avoir votre avenir, un avenir très acceptable, et même fort brillant. Mais votre existence serait relativement très prosaïque, délimitée d'avance et assez pauvre en imprévu. Vous savez que j'adore l'imprévu, et puisque vous avez conservé votre jeu en mains, je compte que vous saurez jouer une belle partie.

— Je ne vous comprends pas tout à fait, mais assez cependant pour pouvoir vous affirmer que si vous attendez de moi de la grandeur dans un domaine quelconque, vous serez déçu.

— Je ne le serai qu'au prix de votre déception à vous-même, que vous aurez peine à supporter. »

Isabel ne répondit pas tout de suite, car ces paroles comportaient une part de vérité qui méritait considération. Elle finit par s'écrier soudain :

« Je ne vois pas quel mal il y a de ma part à refuser de lier ma vie. Je ne veux pas la commencer par le mariage. Il y a bien d'autres choses à faire pour une femme.

— Aucune qu'elle fasse si bien. Mais vous, évidemment, vous avez tant de faces !

— Il suffit d'en avoir deux, déclara Isabel.

— Vous êtes le plus charmant des polygones ! » s'écria son compagnon. Mais un regard de la jeune fille lui rendit son sérieux, et pour le montrer, il reprit : « Vous désirez voir la vie, et vous voulez être pendue, comme disent les jeunes gens, si vous ne la voyez pas.

— Je ne désire sans doute pas la voir comme eux, mais je veux certainement regarder autour de moi.

— Et boire à la coupe de l'expérience ?

— Non, je ne veux pas y toucher. C'est une boisson empoisonnée ! Je veux seulement voir par moi-même.

— Voir, mais pas sentir, fit observer Ralph.

— Pour un être sensible, je crois la distinction impossible. Je ressemble beaucoup à Henrietta. L'autre jour, je lui demandais si elle

souhaitait se marier et elle m’a répondu : « Pas avant d’avoir vu l’Europe ! » Moi non plus, je ne veux pas me marier avant d’avoir vu l’Europe !

— Vous vous attendez évidemment à ce qu’une tête couronnée s’éprenne de vous ?

— Non ; ce serait pire que d’épouser Lord Warburton. Mais il fait très sombre et il faut que je rentre », dit Isabel.

Elle se leva tandis que Ralph restait assis à sa place et fixait les yeux sur elle. Elle s’arrêta, et ils échangèrent un regard qui débordait de part et d’autre, mais surtout chez Ralph, de sentiments trop vagues pour s’exprimer.

« Vous avez répondu à ma question, dit-il enfin ; vous m’avez dit ce que je voulais savoir. Je vous en suis très obligé.

— Il me semble que je vous ai dit bien peu de chose.

— Vous m’avez dit une grande chose, c’est que le monde vous intéresse, et que vous avez envie de vous y plonger. »

Les yeux d’argent de la jeune fille luirent un moment dans l’ombre.

« Je n’ai jamais dit cela.

— Je crois que vous le pensiez. Ne vous en défendez pas. C’est si beau !

— Je ne sais pas ce que vous essayez de m’attribuer, à moi qui n’ai rien d’un esprit aventureux. Les femmes ne ressemblent pas aux hommes. »

Ralph se leva lentement, et ils marchèrent côte à côte jusqu’à la porte du jardin. « Non, dit-il, les femmes se vantent rarement de leur courage, comme il arrive assez fréquemment aux hommes de le faire.

— Les hommes en ont quand ils s’en vantent.

— Les femmes aussi, vous la première.

— Assez pour retourner en voiture à l’hôtel, et pas davantage. »

Ralph ouvrit la porte qu’il referma derrière eux. « Nous allons chercher un cab », dit-il, et obliquant vers une rue où cette recherche avait des chances de succès, il demanda de nouveau à sa cousine si elle ne voulait pas lui permettre de la reconduire à l’hôtel.

« Non, certes, répondit-elle ; vous êtes très las ; il faut rentrer vous coucher. »

La voiture trouvée, il aida Isabel à y monter et se tint un moment immobile à la portière. « Lorsqu'on oublie que je suis un pauvre être, dit-il, je me sens souvent embarrassé. Mais c'est bien pis lorsque l'on s'en souvient. »

OceanofPDF.com

XVI

Isabel n’avait aucune raison secrète de refuser la compagnie de son cousin ; elle songeait seulement qu’elle avait un peu abusé de son temps, depuis quelques jours, et avait décidé, en libre Américaine à qui une dépendance trop marquée donne vite un sentiment de gêne, de se suffire à elle-même pendant cette soirée. Elle avait d’ailleurs un goût prononcé pour ces moments de solitude dont elle était un peu sevrée depuis son arrivée en Angleterre. En Amérique, c’était un luxe toujours à sa portée, et dont elle éprouvait maintenant la privation.

Mais, ce soir-là, le hasard semblait vouloir dépouiller de toute vraisemblance le prétexte qu’elle s’était donné pour renoncer à la société de Ralph. Elle était installée dans sa chambre vers neuf heures, et s’efforçait, dans la pénombre que rompait mal la lueur de deux hautes bougies, de s’intéresser à un roman apporté de Gardencourt. Elle n’arrivait, malgré toute sa bonne volonté, qu’à lire entre les lignes les mots que son cousin lui avait dits ce jour-là, quand un coup discret frappé à la porte annonça le garçon d’étage qui lui présenta, comme un trophée glorieux, une carte de visite. En lisant sur le carton le nom de Caspar Goodwood elle resta un moment interdite, et il fallut, pour la rappeler à la réalité, que le domestique lui demandât avec une imperceptible nuance d’encouragement :

« Faut-il faire monter ce gentleman, mademoiselle ? »

Isabel eut encore une brève hésitation, et jeta un regard sur la glace. « Faites entrer ! » ordonna-t-elle enfin, en lissant ses cheveux pour se donner une contenance.

Et Caspar Goodwood lui serrait bientôt la main, sans d'ailleurs prononcer un mot avant la sortie du garçon.

« Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre ? » s'enquit-il alors d'un ton vif et légèrement péremptoire, le ton d'un homme habitué à poser des questions précises et volontiers insistantes.

Isabel répondit par une question toute prête : « Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— Par Miss Stackpole. Elle m'a informé que vous seriez probablement seule ce soir chez vous, et que vous consentiriez à me recevoir.

— Quand vous a-t-elle donc vu pour vous dire cela ?

— Elle ne m'a pas vu ; elle m'a écrit. »

Isabel se tut. Ils restaient tous deux debout, avec un air de contrainte et presque d'hostilité. « Henrietta ne m'a jamais prévenue qu'elle vous écrivait, articula-t-elle enfin. Ce n'est pas gentil de sa part.

— Vous est-il si désagréable de me voir ? demanda le jeune homme.

— Je ne m'y attendais pas. Je n'aime pas ce genre de surprise.

— Vous saviez pourtant que j'étais en ville ; il était naturel que nous nous rencontrions.

— Vous appelez cela une rencontre ? J'espérais ne pas vous voir. Dans une ville comme Londres c'était chose fort possible.

— Vous aviez même de la répugnance à m'écrire, semble-t-il ? » insista le nouveau venu.

Isabel ne répondit pas ; elle se sentait vivement blessée par la trahison de Miss Stackpole. « Henrietta n'est certainement pas un modèle de délicatesse, s'écria-t-elle avec amertume. C'est une grande liberté qu'elle a prise.

— Je ne suis sans doute pas non plus un modèle d'aucune espèce de vertu. La faute m'en incombe, autant qu'à elle. »

Isabel le regarda et trouva que sa mâchoire n'avait jamais été plus carrée. C'était une cause de déplaisir, mais elle ne s'y arrêta point. « Non, ce n'est pas votre faute autant que la sienne. Ce que vous avez fait était sans doute inévitable, pour vous.

— C’est bien certain, cria Caspar Goodwood avec un rire contraint. Mais maintenant que je suis là, me permettez-vous de rester ?

— Vous pouvez prendre un siège, certainement. »

Elle s’assit tandis que son visiteur prenait la première place venue, en homme peu habitué à se préoccuper de ses aises. « J’ai attendu de jour en jour une réponse à ma lettre. Vous auriez pu m’envoyer quelques lignes.

— Ce n’était pas la peine de vous écrire qui m’a retenue. Je vous aurais aussi bien écrit quatre pages qu’une seule. Mais mon silence était volontaire. J’ai jugé préférable de m’y cantonner. »

Caspar Goodwood tenait les yeux fixés sur ceux de la jeune fille, puis il les abaissa sur un dessin du tapis, comme s’il eût fourni un violent effort pour n’en pas dire plus long qu’il ne voulait. C’était un homme fort et emporté, mais il était assez fin pour comprendre qu’une manifestation intempestive de violence ne servirait qu’à mettre mieux en évidence la fausseté de sa situation. Isabel n’était pas incapable d’apprécier ses avantages sur un homme de cette trempe, et bien que peu portée à s’en prévaloir ouvertement aurait aimé assez pouvoir lui dire, avec un accent de triomphe : « Vous savez bien que vous n’auriez pas dû m’écrire, vous le premier. »

Caspar Goodwood leva de nouveau vers elle des yeux qui semblaient briller sous une visière de casque. Il avait un sentiment très fort de la justice, et se sentait prêt à n’importe quel jour – et en celui-ci plus qu’en tout autre – à discuter la question de ses droits. « Vous dites que vous espériez ne jamais plus entendre parler de moi. Je le sais. Mais moi, je n’ai jamais souscrit à une telle interdiction. Je vous ai prévenue que vous auriez bientôt de mes nouvelles.

— Je n’ai jamais dit que j’espérais ne plus *jamais* entendre parler de vous.

— Admettons pendant cinq ans ; pendant dix ans ; pendant vingt ans, si vous voulez. Cela revient au même.

— Vous trouvez ? Il me semble à moi que cela fait une grande différence. J’imagine très bien qu’au bout de dix années, nous pourrions échanger une correspondance très agréable. J’aurai mûri mon style épistolaire à l’époque. »

Elle détournait les yeux en prononçant ces mots, si mal en rapport avec la gravité de son interlocuteur. Mais elle le regarda en s'entendant demander de façon assez imprévue :

« Est-ce que vous vous plaisez chez votre oncle ?

— Beaucoup. » Elle s'arrêta, puis reprit, dans une explosion véritable : « Où voulez-vous en arriver, en insistant de la sorte ?

— À ne pas vous perdre.

— On ne risque pas de perdre ce qui ne vous appartient pas. Et même de votre point de vue, vous devriez sentir qu'il y a un moment où il faut se tenir en paix.

— Je vous déplais bien, constata tristement Caspar Goodwood, moins pour implorer la compassion de la jeune fille que pour bien s'en convaincre lui-même, et s'efforcer à l'avenir d'agir avec cette conviction.

— Vous ne me ravissez pas du tout, en effet, vous ne me convenez pas le moins du monde, pour l'instant, et le malheur c'est que vous ayez éprouvé le besoin de me le faire aussi inutilement sentir. »

Elle savait que Caspar Goodwood n'avait pas une de ces peaux fragiles dont la moindre piqûre d'épingle tire du sang, et dès le début de leur connaissance, ayant à se défendre contre un certain air qu'il prenait de savoir mieux qu'Isabel même ce qui lui était nécessaire, elle s'était aperçue qu'une parfaite franchise était la meilleure de ses armes. Tâcher d'épargner sa sensibilité, ou de s'esquiver de côté, comme on aurait pu le faire avec un individu moins résolu à barrer le chemin, c'était de l'agilité perdue avec un Caspar Goodwood qui se saisissait du moindre objet qu'on pouvait laisser à sa portée. Non qu'il fût dépourvu de sensibilité ; mais sa surface, passive ou active, était vaste et rude, et il savait toujours panser lui-même ses blessures, quand elles l'exigeaient. Isabel retrouvait, en vue d'une juste appréciation des angoisses et des blessures qu'elle pourrait lui infliger, son ancienne impression d'un homme naturellement bardé d'acier, et armé de pied en cap pour l'attaque.

« C'est une idée à laquelle je ne puis me faire, dit-il simplement et avec une générosité redoutable, car Isabel sentait avec quelle facilité il aurait pu laisser entendre qu'il ne lui avait pas toujours déplu.

— Je ne m’y fais pas non plus, et ce n’est pas un état de choses qui puisse exister entre nous. Si vous arriviez seulement à me chasser quelques mois de votre esprit, nous nous retrouverions en bons termes par la suite.

— D’accord, mais si je pouvais cesser de penser à vous pendant un certain laps de temps, je n’aurais sans doute aucune peine à le faire indéfiniment.

— Indéfiniment, c’est plus que je ne vous demande ; c’est même plus que je ne voudrais.

— Vous savez bien que ce que vous demandez est impossible, dit le jeune homme, avec une façon un peu irritante de tenir son épithète pour irréfutable.

— Ne pouvez-vous pas fournir un effort raisonné ? Vous qui êtes toujours si fort, pourquoi ne le seriez-vous pas en cette seule circonstance ?

— Un effort raisonné dans quel but ? » Et voyant qu’elle restait coite : « Je ne puis, en ce qui vous concerne, que vous aimer passionnément, poursuivit-il. Être fort, c’est aimer d’autant plus fortement.

— Il y a beaucoup de vérité là-dedans », et notre jeune amie sentait en effet la puissance de cet argument, lancé dans l’abîme de la vérité et de la poésie comme un appât pour son imagination. Mais elle ne tarda pas à se ressaisir : « Pensez à moi ou non, à votre gré, mais laissez-moi tranquille.

— Combien de temps ?

— Un ou deux ans, par exemple.

— Un, ou deux ? Cela fait une différence essentielle.

— Mettons deux, alors, dit Isabel, avec une gaieté forcée.

— Et qu’y gagnerai-je ? demanda le jeune homme, sans se laisser fléchir.

— Vous m’aurez grandement obligée !

— Et quelle récompense en aurai-je ?

— Vous exigez une récompense pour un acte de générosité ?

— Oui, quand il comporte un grand sacrifice.

— Il n’y a pas de générosité sans sacrifice. C’est ce que les hommes ne comprennent pas. Si vous faites un sacrifice, vous mériterez mon admiration.

— Je ne donnerais pas un centime pour votre admiration, pas un fétu de paille. Quand serez-vous ma femme ? Voilà toute la question.

— Si vous continuez à m’importuner comme cela, jamais !

— Que gagnerais-je à ne pas essayer de vous faire revenir sur cette décision ?

— Vous ne gagnerez pas davantage à me faire mourir ! »

Caspar Goodwood abaissa de nouveau les yeux, et considéra un instant le fond de son chapeau. Une rougeur ardente empourpra son visage, et Isabel s’aperçut que sa vivacité avait enfin porté. Cette constatation prit aussitôt à ses yeux une signification – classique, romanesque, rédemptrice, elle n’eût su le dire –, mais la « douleur du fort » était une des formes de la pitié humaine qui la touchait le plus, même lorsqu’elle s’accompagnait d’aussi peu de grâce que dans le cas actuel.

« Pourquoi m’obligez-vous à vous dire des choses pareilles ? s’écria-t-elle d’une voix tremblante. Moi qui voudrais ne vous parler qu’avec douceur, et bienveillance sincère. Cela ne me réjouit nullement de sentir qu’un homme s’intéresse à moi, et de devoir lui faire de la morale pour l’en dissuader. Il me semble que les autres pourraient un peu réfléchir, et comprendre que chacun juge pour soi-même. Je sais que vous n’agissez pas à la légère et que vous avez de bonnes raisons de vous comporter comme vous le faites. Mais je n’ai vraiment aucun désir de me marier ou de parler mariage pour l’instant. Il est même probable que je ne me marierai jamais. C’est mon droit absolu, et il y a de la cruauté à presser si vivement une femme et à la solliciter contre son désir. Si je vous fais de la peine, je ne puis que vous en exprimer mes regrets. Ce n’est pas ma faute, je ne saurais vous épouser rien que pour vous faire plaisir. Je ne dis pas que je resterai toujours votre amie, parce qu’en de telles circonstances ces paroles-là passent, dans la bouche d’une femme, pour une sorte d’ironie. Mais mettez-moi un jour à l’épreuve. »

Caspar Goodwood avait, durant toute cette apostrophe, gardé les yeux fixés sur la signature de son chapelier, et resta encore quelques moments dans cette attitude. Lorsqu'il releva la tête, la vue de l'exquise rougeur que l'animation avait fait monter aux joues d'Isabel le troubla fort, et sans s'attacher davantage à analyser ses paroles : « Je partirai… je partirai dès demain !… je vous laisserai tranquille, finit-il par balbutier. Seulement, ajouta-t-il avec effort, j'ai horreur de vous perdre de vue.

— Ne craignez rien ; je ne ferai pas de mal.

— Vous en épouserez un autre, aussi certainement que je suis ici, déclara Caspar Goodwood.

— Trouvez-vous cette accusation généreuse ?

— Pourquoi pas ? Il y a bien des hommes qui vous en prieront.

— Je viens pourtant de vous dire que je n'ai aucun désir de mariage, et que je ne me marierai presque certainement pas.

— Je m'en souviens, et je souris de votre "presque certainement". Je ne me fie pas du tout à ce que vous dites.

— Grand merci. Vous m'accusez donc de mentir pour me libérer de vous ? Voilà des choses bien délicates à dire.

— Qu'est-ce qui m'en empêcherait ? Vous ne m'avez donné aucun gage.

— Non, et c'est ce que vous déplorez.

— Vous pouvez même vous croire tout à fait à l'abri, comme vous le souhaitez, mais c'est une illusion, poursuivit le jeune homme comme s'il se préparait au pire.

— Parfait, alors ! Admettons que je ne sois pas en sécurité. Il en sera ce que vous voulez.

— Je ne sais d'ailleurs pas, reprit Caspar Goodwood, si ma surveillance y changerait quelque chose.

— Ah ! vraiment ? Eh bien, moi, en somme, j'ai très peur de vous. Et vous ne croyez pas que l'on me plaise si facilement ? demanda-t-elle soudain, sur un ton nouveau.

— Non, je ne le crois pas, et c’est avec cette conviction que je tâcherai de me consoler. Mais on rencontre évidemment, de par le monde, un certain nombre d’hommes très séduisants, et même s’il n’y en avait qu’un, cela suffirait. Le plus séduisant de tous viendra droit à vous. Et vous, à coup sûr, vous n’en accepterez pas un qui ne soit remarquable.

— Si, par remarquable, vous entendez une brillante intelligence, dit Isabel, et je ne vois pas ce que vous pourriez supposer d’autre, je n’ai pas besoin d’un homme intelligent pour m’enseigner à vivre. Je puis l’apprendre sans aide.

— Apprendre à vivre toute seule ? Je voudrais que vous me fassiez part de votre secret, quand vous y serez parvenue. »

Elle le regarda un moment, puis avec un vif sourire : « Oh ! c’est vous qui devriez vous marier ! » s’écria-t-elle.

On peut excuser le jeune homme d’avoir un moment trouvé à ces paroles un accent véritablement infernal, et il n’est pas certain que le but d’Isabel en décochant pareille flèche fût des plus évidents. En tout cas elle se disait qu’il n’aurait pas dû rôder avec une mine d’animal décharné et famélique.

« Dieu vous pardonne ! » grommela-t-il entre ses dents en se détournant.

La boutade d’Isabel l’avait mise légèrement dans son tort, et après un moment de silence, elle éprouva le besoin de se justifier. La plus sûre façon de le faire était de le placer dans la situation où elle s’était elle-même trouvée. « Vous me faites une grande injustice, s’écria-t-elle ; vous parlez de choses que vous ignorez. Je ne serai pas une victime si résignée. J’en ai donné la preuve.

— À moi, oui, assurément.

— À d’autres aussi. » Elle hésita un moment. « J’ai refusé la semaine dernière une demande en mariage, une offre que l’on pourrait sûrement qualifier d’éblouissante.

— Je suis très heureux de l’apprendre, dit gravement le jeune homme.

— C’était une proposition que bien des jeunes filles auraient acceptée et que tout portait à le faire. » Isabel n’avait pas eu d’abord l’intention de raconter cette histoire, mais, maintenant qu’elle avait commencé, la satisfaction de s’en ouvrir et de se justifier la poussa. « On m’a offert une grande situation et une grande fortune ; un homme qui me plaît extrêmement. »

Caspar la considéra avec un intérêt passionné : « Un Anglais ?

— Un gentilhomme anglais. »

Le jeune homme ne répliqua point tout d’abord, et ne conclut qu’après une longue réflexion : « Je suis heureux qu’il ait été déçu.

— Eh bien, alors, puisque vous avez des compagnons d’infortune, prenez-en votre parti.

— Je ne traite pas un rival de compagnon, dit sourdement Caspar.

— Pourquoi donc, puisque j’ai nettement repoussé sa proposition ?

— Cela n’en fait pas mon compagnon. D’ailleurs c’est un Anglais.

— Alors, un Anglais n’est pas un être humain ?

— Oh ! ces gens ! Ils ne font pas partie de mon humanité à moi, et peu m’importe ce qu’il advient d’eux.

— Vous êtes très irrité, constata la jeune fille. Nous avons bien assez discuté la question.

— Oui, je suis irrité ; je le reconnais sans peine. »

Elle lui tourna le dos pour aller à la fenêtre ouverte, et regarda un moment la pénombre de la rue, où la lueur trouble d’un réverbère représentait toute l’animation de la ville. Pendant un moment, les jeunes gens restèrent muets. Caspar demeurait près de la cheminée, le regard funèbre et lointain. Isabel l’avait virtuellement prié de se retirer, mais au risque de se rendre odieux, il restait rivé à sa place. Elle représentait un besoin trop profond de son être pour y renoncer facilement, et il avait traversé l’océan pour lui arracher un semblant de promesse. Elle finit par quitter la fenêtre et s’approcha de lui : « Vous vous montrez bien injuste, après ce que je viens de vous dire. Je regrette de l’avoir fait, puisque cela vous intéresse si peu.

— Ah ! s’écria le jeune homme, si c’est en pensant à moi que vous avez agi ! »

Il s’arrêta, dans la crainte d’entendre démentir un aussi réconfortant espoir.

« Je pensais un peu à vous, acquiesça Isabel.

— Un peu ? Je ne comprends pas. Si le souvenir du sentiment que j’éprouve pour vous a pu avoir quelque poids sur votre décision, c’est lui faire pauvre justice que de prononcer cet “un peu”. »

Isabel hocha la tête comme pour réparer sa bévue. « J’ai refusé un homme très bon, très noble. Tirez-en vos conclusions.

— Alors je vous remercie, fit gravement Caspar Goodwood. Je vous remercie du fond du cœur.

— Et maintenant il faudrait vous en aller.

— Ne puis-je pas vous revoir ?

— Je ne le crois pas. Vous ne manqueriez pas de me reparler de cette histoire, et vous voyez que cela ne mène à rien.

— Je vous promets de ne pas dire un mot qui puisse vous importuner. »

Isabel réfléchit : « Je rentre dans un ou deux jours chez mon oncle, et je ne puis vous proposer de m’y rejoindre. Ce serait trop léger de ma part. »

Caspar réfléchissait de son côté : « C’est à vous aussi de me rendre justice. J’ai reçu, voici plus d’une semaine, une invitation à venir là-bas. Et je l’ai refusée. »

Isabel montra sa surprise. « De qui venait cette invitation ?

— De Mr Ralph Touchett, qui doit être votre cousin. J’ai refusé, faute d’être autorisé par vous à accepter. L’idée de cette invitation semblait venir de Miss Stackpole.

— Elle ne venait assurément pas de moi. Henrietta va vraiment un peu loin.

— Ne l’accablez pas trop ; c’est moi que vous blessez.

— Non, vous avez fort bien fait de refuser ; je vous en remercie. »

Et Isabel eut un petit frisson à la pensée que Lord Warburton et Mr Goodwood auraient pu se trouver ensemble à Gardencourt ; la rencontre eût été fort gênante pour Lord Warburton.

« Où devez-vous aller en quittant votre oncle ? reprit Caspar Goodwood.

— À l'étranger, avec ma tante ; à Florence et dans d'autres villes. »

Le calme avec lequel elle prononça ces mots glaça le cœur du jeune homme ; il la sentait entraînée dans un cercle d'où il se voyait inexorablement exclu. Mais il n'en poussa pas moins son interrogatoire : « Et quand reviendrez-vous en Amérique ?

— Peut-être pas de longtemps. Je me trouve très heureuse ici.

— Alors vous voulez renier votre pays ?

— Ne faites pas l'enfant.

— Ah ! vous serez bien loin de moi ! gémit Caspar Goodwood.

— Je n'en sais rien, fit-elle avec une certaine générosité. Le monde avec toutes ses parties si bien agencées, et si proches les unes des autres, paraît bien petit, en somme.

— Il sera toujours trop grand pour moi ! » s'écria Caspar avec une simplicité que notre jeune amie aurait pu trouver touchante, si elle ne s'était raidie contre toute concession.

Cette attitude répondait à un système, à une théorie qu'elle avait récemment édifiée pour son propre usage, et, pour s'y conformer pleinement, elle ajouta presque aussitôt : « Ne m'accusez pas de dureté si je vous avoue que c'est précisément ce que je cherche : être loin de vous. Si je demeurais dans votre voisinage, j'aurais conscience de votre surveillance, et c'est ce que je ne puis souffrir ; j'ai trop de goût pour ma liberté. S'il y a une chose au monde que j'apprécie, acheva-t-elle avec un léger retour d'orgueil, c'est mon indépendance. »

Il y avait dans cette apostrophe une nuance de hauteur qui excita l'admiration de Caspar Goodwood, sans que lui déplût la légère suffisance qu'elle trahissait. Il n'avait jamais imaginé qu'elle fût dépourvue d'ailes et n'eût pas besoin de la pleine et belle liberté de ses mouvements ; et avec ses longs bras et ses grandes enjambées, il ne redoutait point sa force de jeune fille. Si Isabel avait eu l'intention de le scandaliser, elle manqua son but, et ne réussit qu'à le faire sourire. Enfin, il se trouvait sur un terrain solide. « Qui voudrait, moins que moi, s'étonna-t-il, enfreindre votre liberté ? Où pourrais-je trouver plus

de plaisir qu'à vous voir parfaitement indépendante, et agissant à votre guise ? C'est pour vous rendre indépendante que je veux vous épouser.

— Voilà un beau sophisme, admira la jeune fille, avec un sourire plus beau encore.

— Une femme de votre âge ne trouve pas l'indépendance en dehors du mariage. Il y a toutes sortes de choses qui lui sont interdites. Elle est arrêtée à chaque pas.

— Cela dépend de la façon de voir les choses, rétorqua Isabel avec feu. Je ne suis plus de la première jeunesse ; je puis faire ce qui me plaît ; j'appartiens à une race indépendante. Je n'ai ni père ni mère ; je suis pauvre et j'ai des dispositions au sérieux ; je ne suis pas jolie. Rien ne m'oblige donc à être timide et traditionnelle ; je ne puis même pas me passer pareil luxe. En outre je tâche de me faire une idée personnelle des choses. À mon sens, mieux vaut juger mal que de ne pas juger du tout. Je ne veux pas être une brebis du troupeau ; je veux choisir ma destinée, et voir un peu plus avant dans les affaires humaines que ce que l'on juge convenable de me dire. » Elle s'arrêta un instant, puis reprit, sans donner à son interlocuteur le temps de répliquer : « Permettez-moi de vous dire ceci, Mr Caspar Goodwood : vous avez bien voulu me faire part de vos craintes touchant mon mariage possible. Si quelque écho vous annonçait que je vais me marier – c'est un bruit qui court souvent sur les jeunes filles –, souvenez-vous de cet amour de liberté que je viens de proclamer, devant vous, et n'hésitez pas à douter de ce que l'on dira. »

Il y avait quelque chose de net et de passionné dans l'accent avec lequel elle prononça ces paroles, et dans ses yeux une candeur qui lui donnait du poids. Au total, le jeune homme se sentit rassuré, et l'on aurait pu trouver la marque de ce réconfort dans la vivacité avec laquelle il concéda : « Vous demandez seulement à voyager deux ans ? Je consens volontiers à attendre, et vous ferez ce qu'il vous plaira pendant ce temps. Si c'est là toute votre exigence, ne vous en privez pas. Je ne veux pas du tout que vous soyez conventionnelle ; le serais-je moi-même, par hasard ? Quant à enrichir votre esprit, c'est chose bien superflue à mon gré, mais s'il vous plaît d'aller çà et là, et de voir des pays exotiques, je serai ravi de vous faciliter ce plaisir par tous les moyens dont je puis disposer.

— Vous êtes très généreux, ce qui ne m’étonne pas. Le meilleur moyen de m’aider est d’interposer entre nous autant de centaines de milles d’océan que possible.

— On croirait que vous voulez commettre un crime.

— Qui sait ? Je veux en être libre aussi, si la fantaisie m’en prend.

— Alors, acquiesça-t-il doucement, je vais repartir. »

Et il tendit la main en s’efforçant de prendre un air de confiance et de satisfaction.

À vrai dire, cette confiance était plus sincère chez Isabel que chez lui. Non qu’il la tînt pour capable de commettre un crime ; mais quoi qu’elle prétendît, il y avait quelque chose de dangereux dans son refus d’engager son avenir. En prenant la main du jeune homme, Isabel se sentit pénétrée de respect ; elle appréciait l’attachement qu’il avait pour elle, et le trouvait généreux. Ils restèrent un moment en face l’un de l’autre, les mains unies en une étreinte qui n’était pas purement passive de la part d’Isabel. « C’est bien, dit-elle doucement, et presque tendrement ; vous ne perdrez rien à vous montrer raisonnable.

— Je reviendrai dans deux ans, où que vous soyez », répliqua-t-il avec une gravité caractéristique.

Nous avons déjà vu que notre jeune amie était un peu inconséquente, et ces paroles lui firent changer de ton : « Ah ! n’oubliez pas que je ne promets rien, absolument rien ! » Et plus doucement, comme pour faciliter leur séparation : « Et souvenez-vous aussi que je ne suis pas une victime résignée.

— Vous vous lasserez de votre indépendance.

— C’est possible ; c’est même très probable et, le jour venu, je serai très heureuse de vous voir. »

Elle avait posé la main sur le bouton de la porte qui donnait dans sa chambre et elle attendit un moment pour voir si le jeune homme n’allait pas se retirer. Mais il paraissait incapable de faire un mouvement ; il y avait encore une profonde hésitation dans son attitude et une douloureuse réprobation dans ses yeux. « Il faut que je vous quitte, maintenant », dit Isabel, et elle ouvrit la porte pour passer dans sa chambre.

La pièce était sombre, mais l’obscurité en était tempérée par le rayonnement vague qui montait de la cour de l’hôtel, et Isabel put discerner les contours des meubles, la lueur confuse de la glace, et la masse imposante du grand lit à colonnes. Elle resta un moment aux écoutes, sans bouger, et entendit bientôt Caspar Goodwood sortir de la pièce voisine dont il tira la porte derrière lui. Elle demeura encore un instant dans l’attente, puis soudain, en un mouvement irrésistible, tomba à genoux au pied du lit et s’enfouit le visage dans les mains.

OceanofPDF.com

XVII

Elle ne priait pas ; elle tremblait, tremblait de tout son corps. Cela lui arrivait parfois, trop facilement même, et elle vibrait maintenant comme une harpe que l'on vient de frapper. Elle n'eût demandé qu'à la remettre sous sa housse, à l'entourer d'une gaine de toile brune, mais elle voulait aussi résister à cette impulsion, et l'attitude de dévotion qu'elle conserva quelques minutes sembla l'aider à reprendre son calme. Elle se réjouissait du fond du cœur que Caspar Goodwood fût parti ; le fait d'en avoir ainsi fini avec lui, lui faisait l'effet du règlement par traite d'une créance trop longtemps en suspens. Cette impression d'heureux soulagement lui fit incliner encore un peu la tête ; elle sentait dans son cœur une émotion profonde mais un peu scandaleuse aussi, une émotion profane et déplacée. Elle ne se releva pas de dix minutes, et même quand elle repassa dans le salon, son tremblement n'était pas tout à fait apaisé. C'est qu'il avait deux causes ; on pouvait l'attribuer en partie à sa longue discussion avec Mr Goodwood, mais, par ailleurs, on peut craindre qu'il fût simplement le fait de la joie que causait à Isabel la constatation de sa puissance. Elle s'assit à sa place primitive et reprit son livre, sans faire le geste d'en ouvrir les pages. Elle restait adossée, avec ce murmure bas et prolongé qui lui servait de réponse à des incidents dont le côté heureux ne se faisait pas immédiatement sentir, et se laissait aller à la satisfaction d'avoir, en une semaine, évincé deux soupirants chaleureux. Son amour de la liberté qu'elle avait si hardiment proclamé devant Caspar Goodwood restait pour le moment presque exclusivement théorique, et elle n'avait guère été à même de le mettre

sérieusement à l’épreuve. Mais elle n’en gardait pas moins le sentiment d’avoir fait quelque chose ; elle avait savouré la joie de la victoire, sinon du combat, et accompli le geste qui concordait le mieux avec ses projets. Sur ce fond lumineux, l’image de Mr Goodwood, et de son retour attristé par les rues poussiéreuses, se détachait pourtant avec un relief si plein de reproche, qu’en entendant s’ouvrir la porte du salon, elle se leva avec anxiété. Elle craignait que le jeune homme ne revînt à la charge, et se rassura en voyant Henrietta Stackpole.

Miss Stackpole s’aperçut dès l’abord que notre jeune héroïne venait d’éprouver une émotion, découverte qui ne réclamait d’ailleurs qu’une perspicacité médiocre. Elle alla droit à notre amie qui l’accueillit sans un mot. La joie que causait à Isabel le départ de Caspar Goodwood pour l’Amérique devait supposer du même coup un certain contentement de sa venue, mais ne lui faisait pas oublier que Henrietta n’avait aucun droit de lui tendre un piège.

« Il est venu, ma chérie ? » demanda anxieusement Miss Stackpole.

Isabel se détourna et fit attendre sa réponse.

« Vous avez très mal agi ! déclara-t-elle enfin.

— J’ai agi pour le mieux. Je souhaite seulement que vous en ayez fait autant.

— Vous n’avez pas à en juger ; je ne puis pas me fier à vous. »

Cette déclaration était peu flatteuse, mais Henrietta manquait beaucoup trop d’égoïsme pour s’y arrêter ; elle ne s’inquiéta que de ce qu’on pouvait en conclure pour son amie.

« Isabel Archer, lança-t-elle avec une brusquerie et une solennité égales, si vous épousez un de ces individus, je ne vous parlerai plus jamais de ma vie.

— Vous feriez bien d’attendre qu’on me le demande, pour lancer une menace si terrible », riposta Isabel.

N’ayant jamais soufflé mot à Miss Stackpole de la proposition de Lord Warburton, elle ne se sentait nullement tentée de se justifier, en avouant qu’elle s’était refusée à ce gentilhomme.

« Oh ! cela vous arrive bien vite, du moment que vous avez débarqué sur le continent. Annie Climber a été demandée trois fois en

mariage pendant son voyage d'Italie, la pauvre petite Annie qui a si peu de beauté.

— Si Annie ne s'est pas laissé prendre, pourquoi en serait-il autrement de moi ?

— Je ne crois pas qu'on ait autant insisté près d'Annie qu'on le fera près de vous.

— Voilà une conviction flatteuse, fit Isabel, sans inquiétude.

— Je ne vous flatte pas, Isabel, je vous dis la vérité, s'écria son amie. J'espère que vous n'allez pas me raconter que vous n'avez pas donné quelque espoir à Mr Goodwood ?

— Je ne vois pas pourquoi je vous dirais rien, puisque, comme je viens de vous le déclarer, je ne puis plus me fier à vous. Mais puisque vous vous intéressez tant à Mr Goodwood, je ne vous cacherai pas qu'il va repartir sans retard pour l'Amérique.

— Alors vous l'avez renvoyé ? cria du haut de sa voix Miss Stackpole.

— Je lui ai demandé de me laisser en paix, et je vous prie d'en faire autant, Henrietta. »

Miss Stackpole roula pendant un moment des yeux brillants d'émoi, puis se dirigea vers la glace de la cheminée et retira son chapeau. « J'espère que vous avez fait un dîner agréable », reprit Isabel.

Mais sa compagne n'entendait pas se laisser distraire par des propos frivoles. « Savez-vous où vous allez, Isabel Archer ? demanda-t-elle solennellement.

— Pour l'instant je vais me coucher, répondit Isabel avec une frivolité volontaire.

— Savez-vous où vous vous laissez entraîner ? insista Henrietta, en maniant avec précaution son chapeau.

— Je n'en ai pas la moindre idée, et me réjouis fort de cette ignorance. Une voiture à quatre chevaux qui file vivement par une nuit sombre sur des routes invisibles, voilà ma conception du bonheur[1].

— Ce n'est certainement pas Mr Goodwood qui vous a appris à tenir le langage de l'héroïne d'un roman immoral[2], s'indigna

Miss Stackpole. Vous allez tout droit à une grande bêtise. »

Bien qu'irritée par l'insistance de son amie, Isabel s'efforça de chercher quelle part de vérité comportait pareille affirmation. Mais elle ne trouva rien qui pût l'empêcher de dire : « Il faut que vous m'aimiez beaucoup, Henrietta, pour vous résigner à être aussi indiscrète.

— Je vous aime profondément, Isabel, répondit avec émotion Miss Stackpole.

— Eh bien, si vous m'aimez si profondément, laissez-moi profondément tranquille. C'est ce que j'ai demandé à Mr Goodwood, et ce que je vous demande à vous maintenant.

— Prenez garde qu'on ne vous laisse trop tranquille !

— C'est ce que m'a dit Mr Goodwood. J'ai répondu que j'en courrais le risque.

— Vous provoquez le danger ; vous me faites frémir ! cria Henrietta. Quand Mr Goodwood doit-il repartir pour l'Amérique ?

— Je n'en sais rien ; il ne me l'a pas dit.

— Peut-être ne le lui avez-vous pas demandé ? dit Henrietta avec un accent de vertueuse ironie.

— Je lui ai donné trop peu de satisfaction pour me croire le droit de lui poser des questions. »

Cette réponse parut un moment couper chez Miss Stackpole toute velléité de riposte, mais elle n'en reprit pas moins après un moment de stupeur : « Eh bien, Isabel, si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous n'avez pas de cœur !

— Prenez garde, sourit Isabel ; vous me gâtez.

— Je crains de l'avoir déjà fait. J'espère au moins qu'il va faire le voyage avec Annie Climber. »

Le lendemain matin, Miss Stackpole avertit son amie qu'elle avait décidé de ne pas retourner à Gardencourt malgré l'aimable insistance du vieux Mr Touchett, mais d'attendre à Londres l'invitation de Lady Pensil, dont Mr Bantling s'était porté garant. Elle rapporta tout au long son entretien avec le loquace ami de Ralph Touchett, et dit sa conviction de se trouver enfin sur une piste qui pouvait la conduire à bon port. Dès l'arrivée de la lettre de Lady Pensil – que Mr Bantling

avait virtuellement promise –, elle se mettrait en route pour le comté de Bedford, et, si Isabel s'intéressait le moins du monde à ses impressions, elle les trouverait certainement tout au long dans l'*Interviewer*. Cette fois-ci, Henrietta allait enfin apprendre quelque chose sur la vie profonde.

« Savez-vous où vous vous laissez entraîner, Henrietta Stackpole ? demanda Isabel en imitant le ton qu'avait pris la veille son amie.

— À une grande situation, à celle de la reine du journalisme américain. Si l'on ne reproduit pas mon article dans tous les journaux de l'Ouest, je veux avaler mon essuie-plume ! »

Elle avait convenu avec son amie Miss Annie Climber, la jeune fille si chargée de demandes en mariage, de faire avec elle des emplettes qui devaient représenter l'adieu de Miss Climber à un hémisphère où elle avait, du moins, été appréciée, et elle se rendit bientôt à Jermyn Street pour y chercher la voyageuse. Peu après son départ, on annonça Ralph Touchett, dont le visage trahissait le souci et qui ne tarda pas à mettre sa cousine au courant de son inquiétude. Il venait de recevoir un télégramme de Mrs Touchett l'informant que son père subissait une violente attaque de son ancienne affection, qu'elle était fort tourmentée et le priait de revenir sans délai à Gardencourt. En ces circonstances du moins, on ne pouvait songer à critiquer l'amour de Mrs Touchett pour la ligne électrique.

« J'ai jugé préférable de courir tout de suite chez Sir Matthew Hope, le grand médecin, expliqua Ralph, et par bonne chance il se trouve à Londres. Je dois le voir à midi et demi, et je m'assurerai de sa venue à Gardencourt. Il y consentira sans doute d'autant plus facilement qu'il a déjà examiné plusieurs fois mon père, tant à Londres qu'à la campagne. Il y a un express à deux heures quarante-cinq ; je le prendrai et, selon votre préférence, vous rentrerez avec moi ou vous resterez quelques jours à Londres.

— Je rentrerai certainement avec vous, déclara Isabel. Je ne crois pas pouvoir être d'aucune utilité à mon oncle, mais s'il est souffrant, je serai heureuse d'être près de lui.

— Je crois que vous l'aimez bien, dit Ralph avec une expression de timide douceur. Vous savez mieux l'apprécier qu'on ne le fait d'ordinaire. Il est d'une pâte trop fine pour la plupart des gens.

— Je l’adore sincèrement, affirma Isabel.

— J’en suis bien heureux ; après son fils, vous n’avez pas de plus grand admirateur. »

Elle accueillit cette assurance avec plaisir, non sans pousser, en son for intérieur, un petit soupir de soulagement à l’idée que Mr Touchett était du moins un de ces admirateurs qui ne risquaient pas de lui demander sa main. Mais sans exprimer cette pensée, elle informa Ralph qu’elle avait d’autres raisons de ne pas prolonger son séjour à Londres. Elle avait assez de la ville et Henrietta la quittait aussi, pour faire un séjour dans le comté de Bedford.

« De Bedford ?

— Chez Lady Pensil ; Mr Bantling a répondu de son invitation. »

Malgré son inquiétude, Ralph ne put réprimer un éclat de rire. Mais il retrouva vite son sérieux : « Bantling est un homme intrépide. Et si l’invitation se perdait en route ?

— Je croyais la poste anglaise impeccable.

— “Même le bon Homère sommeille quelquefois[3]”, dit Ralph. Ce n’est certainement pas, du moins, le cas du brave Bantling et, quoi qu’il arrive, il saura prendre soin de Henrietta. »

Ralph s’en fut à son rendez-vous avec Sir Matthew Hope, tandis qu’Isabel faisait ses préparatifs de départ. Le sort de son oncle la touchait et, debout devant la malle ouverte qu’elle cherchait vaguement à remplir, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. C’est peut-être pour cette raison qu’elle n’était pas prête, lorsque Ralph vint la chercher à deux heures. Il trouva Miss Stackpole dans le salon où elle venait d’achever son repas, et la journaliste lui exprima ses condoléances sur l’état de son père.

« C’est un beau vieillard, proclama-t-elle, fidèle jusqu’au dernier jour. Si sa fin doit être proche – excusez-moi de le dire, mais j’ai souvent envisagé cette éventualité –, je regretterai de ne pas être à Gardencourt.

— Vous vous amuserez bien mieux dans le Bedfordshire.

— Je n’aurai pas le cœur à m’amuser en un tel moment », dit Henrietta avec beaucoup de tact. Ce qui ne l’empêcha pas d’ajouter

aussitôt : « J'aimerais pourtant commémorer la scène d'adieu.

— Mon père peut vivre longtemps encore », fit simplement Ralph ; puis revenant à des propos plus enjoués, il interrogea Miss Stackpole sur ses projets.

Tenant compte du chagrin de Ralph, elle le traitait avec une certaine indulgence et reconnut qu'elle lui était fort obligée de lui avoir fait connaître Mr Bantling. « Il m'a précisément donné tous les détails que je voulais apprendre, déclara-t-elle, concernant la société et la famille royale. Il ne me paraît pas que ce qu'il raconte de la famille royale soit bien à son éloge, mais il prétend que c'est une façon à moi de voir les choses. En tout cas, tout ce que je demande, ce sont des faits ; je m'arrangerai bien à les utiliser quand je les tiendrai. »

Et elle ajouta que Mr Bantling avait eu l'obligeance de promettre de l'accompagner cet après-midi.

« Pour aller où ? hasarda Ralph.

— Au palais de Buckingham. Il va me le faire visiter de fond en comble, pour me donner une idée de la vie de ces gens-là.

— Je vois que nous vous laissons en bonnes mains, conclut Ralph. La première chose que nous apprendrons, c'est que l'on vient de vous inviter au château de Windsor.

— Si l'on m'en prie, j'irai certainement. Une fois partie je n'ai pas peur. Malgré tout, ajouta Henrietta après une brève hésitation, je ne suis pas contente ; je ne suis pas tranquille sur le compte d'Isabel.

— Quelle est sa dernière frasque ?

— Oh ! je vous l'ai déjà dite, et je ne vois pas d'inconvénient à aller jusqu'au bout. J'achève toujours un sujet que j'ai entrepris. Mr Goodwood est venu la voir hier soir. »

Ralph ouvrit de grands yeux, et rougit même légèrement, ce qui était chez lui le signe d'une vive émotion. Il se souvenait qu'en le quittant à la porte de Winchester Square, Isabel avait nié que son refus de se laisser accompagner fût dicté par l'attente d'une visite à son hôtel. C'était pour lui une pique nouvelle que d'avoir à la soupçonner de fausseté, bien qu'il reconnût par ailleurs qu'elle n'avait aucun compte à lui rendre de ses rencontres avec un soupirant. Ne tenait-on pas pour

charmant, depuis les temps les plus reculés, le mystère que faisaient les jeunes filles de pareils rendez-vous ? Ralph trouva pour Miss Stackpole une réponse diplomatique :

« J'aurais pensé qu'étant donné les sentiments que vous m'exprimiez l'autre jour, ce fait devait vous causer un grand plaisir.

— Qu'il vînt la voir ? J'en étais enchantée, en effet. C'était un petit complot que j'avais fait aboutir. Je l'avais informé de la présence d'Isabel à Londres, et une fois certaine de passer la soirée hors de l'hôtel, je l'ai prévenu d'un mot. J'espérais qu'il la trouverait seule, et ne vous cacherai pas que je souhaitais que vous ne fussiez pas près d'elle. Il est venu, mais il aurait bien pu s'en abstenir.

— Isabel s'est montrée cruelle ? » et le visage de Ralph s'éclaira, à la pensée que sa cousine n'avait pas fait preuve de duplicité.

« Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé entre eux ; en tout cas elle ne lui a donné aucune réponse satisfaisante, et l'a renvoyé en Amérique.

— Pauvre Mr Goodwood ! soupira Ralph.

— Elle paraît n'avoir songé qu'à se débarrasser de lui.

— Pauvre Mr Goodwood ! répéta Ralph, avec un accent un peu machinal, qui ne répondait nullement au cours nouveau de ses pensées.

— Vous ne dites pas ces mots avec beaucoup de conviction. Je ne crois pas que cela vous fasse de peine.

— Rappelez-vous, dit Ralph, que je ne connais pas cet intéressant jeune homme, que je ne l'ai jamais vu.

— Eh bien, moi, je le verrai, et je lui conseillerai de ne pas renoncer. Si je ne croyais pas qu'Isabel dût revenir au bon sens, conclut Miss Stackpole, j'y renoncerais moi-même. Entendez que c'est à elle que je renoncerais. »

OceanofPDF.com

XVIII

Ralph s’avisa qu’étant donné les circonstances, la séparation des deux amies risquait d’être un peu embarrassante, et descendit l’escalier avant sa cousine, pour l’attendre à la porte de l’hôtel. Il vit bientôt arriver Isabel, dont l’expression lui parut indicatrice d’une algarade. Le trajet de Gardencourt s’accomplit entre eux dans un silence presque complet. Le domestique qui les attendait à la gare n’apportait pas de nouvelles rassurantes sur le compte de Mr Touchett, et Ralph se félicita une fois de plus d’avoir obtenu de Sir Matthew Hope la promesse de venir par le train de cinq heures à Gardencourt pour y passer la nuit. Mrs Touchett était restée sans le quitter au chevet du vieillard, et se trouvait à ce moment dans sa chambre, ce qui permit à Ralph de songer que tout ce qu’il fallait à sa mère c’était une occasion. Les natures les plus belles sont celles qui se révèlent dans les grandes circonstances. Isabel monta dans sa chambre et sentit dans la maison ce silence palpable qui annonce les crises. Une heure plus tard, elle se mit à la recherche de sa tante qu’elle voulait interroger sur l’état du malade. Elle entra dans la bibliothèque sans y trouver Mrs Touchett, et jugea qu’en présence du temps affreux qui avait succédé à une période de froid humide, il était peu probable qu’elle fût allée faire sa promenade quotidienne dans le parc. Isabel allait sonner, lorsque son geste fut interrompu par un bruit imprévu, un bruit assourdi de musique qui semblait venir du salon. Sachant que sa tante n’ouvrait jamais le piano, elle conclut que le musicien ne pouvait être que Ralph. Le fait de se livrer à cette distraction en un pareil moment impliquait apparemment un répit à son inquiétude, et Isabel se dirigea avec un

véritable soulagement vers la source des harmonies. Le salon de Gardencourt était une pièce très vaste, et comme le piano reposait au plus loin de la porte d'entrée, l'arrivée d'Isabel passa inaperçue de la personne assise devant l'instrument. Ce n'était ni Ralph ni sa mère ; c'était une dame inconnue d'Isabel, qui considéra un moment avec surprise la robe élégante et le dos bien proportionné tourné vers la porte. C'était évidemment une invitée survenue pendant son absence, et dont n'avait parlé à Isabel aucun des domestiques auxquels elle s'était adressée depuis son retour. Isabel avait appris quels trésors de réserve peut engendrer l'habitude de recevoir des ordres, et ne s'étonnait pas d'être traitée avec quelque sécheresse par la femme de chambre de sa tante, aux mains de laquelle elle ne consentait jamais à s'abandonner, sans que cette méfiance eût en rien nui à sa mise. L'arrivée d'un nouvel hôte n'offrait en soi rien de déconcertant, car Isabel n'avait jamais pu se départir de la foi naïve que toute connaissance allait exercer sur sa vie une influence considérable. En achevant ces réflexions, elle s'avisa que la pianiste jouait remarquablement bien. Elle jouait du Schubert – Isabel, sans plus de précision, reconnut du Schubert – et effleurait le clavier avec une légèreté particulière qui dénotait la virtuosité et le sentiment. Isabel s'assit sans bruit dans un fauteuil et attendit la fin du morceau. Elle éprouvait un véritable désir de remercier l'exécutante, et se levait pour le faire, lorsque, au même moment, l'étrangère se retourna brusquement, comme si elle eût pris subitement conscience d'une présence nouvelle.

« C'est une bien belle musique, et votre jeu l'embellit encore, déclara Isabel avec l'exubérance naïve dont elle usait d'ordinaire pour exprimer son sincère enthousiasme.

— Alors vous ne croyez pas que j'aie dérangé Mr Touchett ? répondit l'inconnue avec toute l'amabilité que méritait un tel compliment. La maison est si grande et sa chambre si éloignée que j'ai cru pouvoir me risquer, surtout en jouant, comme je le faisais, *du bout des doigts**. »

« C'est une Française, elle a dit cela comme une Française ! » songea notre héroïne dont cette conclusion excitait encore plus l'intérêt.

« J’espère que mon oncle va mieux, ajouta-t-elle. Il me semble qu’une aussi jolie musique devrait suffire à le guérir. »

La dame sourit : « Je crains qu’il y ait des moments de la vie où Schubert lui-même ne nous importe plus beaucoup, hasarda-t-elle. Il faut d’ailleurs reconnaître que ce sont les plus mauvais.

— Alors je ne suis pas dans un de ces moments-là, conclut Isabel. Je serais bien heureuse, au contraire, que vous consentiez à me jouer encore quelque chose.

— Si cela vous fait plaisir, j’en serai ravie. »

Et, reprenant sa place, l’obligeante personne frappa quelques accords, cependant qu’Isabel s’approchait de l’instrument. Tout à coup, l’étrangère s’arrêta, les mains sur les touches, et se retourna à demi, la tête tournée par-dessus l’épaule. Elle avait une quarantaine d’années et paraissait dépourvue de beauté mais n’était pas sans charme.

« Excusez-moi, dit-elle ; vous êtes sans doute la nièce, la jeune Américaine ?

— Je suis la nièce de Mrs Touchett », répondit Isabel avec simplicité.

La pianiste resta un moment immobile, les yeux toujours tournés avec intérêt par-dessus son épaule. Puis se remettant à jouer : « C’est très bien, dit-elle, nous sommes compatriotes.

— Ah ! elle n’est pas française ! » murmura Isabel, et comme la première hypothèse l’avait fait rêver, on aurait pu croire que cette révélation allait la désenchanter. Mais il en alla tout autrement, car la qualité d’Américaine lui semblait, en de telles conjectures, plus rare encore que celle de Française.

La dame s’était remise à jouer, très doucement et très solennellement, et l’obscurité s’épaississait dans la pièce. Le crépuscule d’automne tombait et, de sa place, Isabel voyait la pluie, très drue maintenant, laver la pelouse glacée, et le vent balancer les grands arbres. À la fin, quand le piano se tut, l’étrangère se leva et, s’approchant d’Isabel sans lui laisser le temps de renouveler ses remerciements, lui dit :

« Je suis très contente que vous soyez revenue. J’ai beaucoup entendu parler de vous. »

Isabel la trouvait très séduisante, et ne mit pas moins une certaine brusquerie dans sa réponse : « Par qui ? »

L’étrangère hésita une seconde, puis : « Par votre oncle, dit-elle. Je suis ici depuis trois jours, et le premier jour, il m’a laissée lui faire une visite dans sa chambre. Il n’a pas cessé de me parler de vous.

— Ce qui a dû bien vous ennuyer, puisque vous ne me connaissiez pas.

— Cela m’a donné l’envie de vous connaître. D’autant plus que, depuis lors, votre tante étant restée constamment auprès de son mari, je me suis trouvée seule, et assez vite lasse de ma propre compagnie. J’ai bien mal choisi mon moment pour venir. »

On apporta bientôt les lampes, et un second domestique survint avec le plateau du thé. On avait dû prévenir Mrs Touchett, car elle fit son apparition et marcha droit à la théière. L’accueil qu’elle fit à sa nièce ne se distingua matériellement en rien de la façon dont elle souleva le couvercle de ce réceptacle, pour jeter un coup d’œil sur son contenu ; elle ne jugeait pas séant de montrer plus de chaleur dans l’un que l’autre de ces gestes. Interrogée sur l’état de son mari, elle ne put pas dire qu’il fût mieux ; le médecin du pays était près de lui, et l’on fondait beaucoup d’espoir sur la consultation de ce praticien avec Sir Matthew Hope.

« J’espère que vous avez fait connaissance, poursuivit-elle. Sinon, je vous engage à le faire, car tant que nous continuerons, Ralph et moi, à nous cantonner dans la chambre de Mr Touchett, vous n’aurez pas grand-chose en fait de compagnie que votre société réciproque.

— Je ne sais rien d’autre sur vous que le fait d’être une grande musicienne, dit Isabel à l’étrangère.

— Il y en a bien plus long à savoir sur son compte, affirma Mrs Touchett de son petit ton sec.

— Miss Archer se contentera de peu de détails, j’en suis certaine ! s’écria la dame, avec un léger rire. Je suis une vieille amie de votre tante. J’ai beaucoup vécu à Florence. Je suis Madame Merle. »

Elle prononça ce nom comme s'il eût désigné une personne de notabilité connue. Mais pour Isabel il ne représentait pas grand-chose ; elle se contenta de penser que les façons de Madame Merle étaient les plus charmantes qu'il lui eût été jamais donné de voir.

« Elle n'a rien d'étranger malgré son nom, intervint Mrs Touchett. Elle est de… j'oublie toujours où vous êtes née.

— Alors il n'est pas très nécessaire de vous le rappeler.

— Au contraire, riposta Mrs Touchett, qui manquait rarement l'occasion de marquer un point de logique ; si je m'en souvenais, il serait tout à fait superflu à vous de me le dire. »

Madame Merle regarda Isabel avec un sourire universel, un sourire qui dépassait les frontières.

« Je suis née à l'ombre du drapeau national.

— Elle cultive trop le mystère, dit Mrs Touchett ; c'est son grand défaut.

— Ah ! s'écria Madame Merle, j'ai de grands défauts, mais pas celui-là ; ce n'est en tout cas pas le plus grand. Je suis venue au monde dans l'arsenal de Brooklyn. Mon père était officier supérieur de la marine des États-Unis, et occupait, à l'époque, un haut poste dans cet établissement. Je devrais, évidemment, aimer la mer, et je la déteste. C'est ce qui m'empêche de retourner en Amérique. J'aime la terre ; l'important c'est d'aimer quelque chose. »

En témoin impartial, Isabel avait douté de la justesse du reproche adressé par Mrs Touchett à la nouvelle venue, dont le visage expressif, mobile et ouvert, ne lui paraissait pas du tout trahir un caractère renfermé. C'était un visage qui indiquait au contraire une nature large et des tendances expansives, et qui, sans beauté régulière, était, au plus haut point, attirant et aimable. Madame Merle était une grande femme blonde et douce ; tout dans sa personne semblait rond et plein, bien que sans ces accumulations qui indiquent la lourdeur. Ses traits marqués gardaient une proportion et une harmonie parfaites, et son teint clair respirait la santé. Elle avait des yeux gris, pleins de lumière malgré leur exiguïté, et aussi peu faits, à croire certaines personnes, pour répandre des larmes que pour trahir la stupidité. Quant à la bouche large et bien dessinée, les sourires en élevaient un peu le coin

gauche, d’une façon que nombre de gens trouvaient très bizarre, d’autres très affectée, et quelques-uns très gracieuse. Isabel inclinait à se ranger dans la dernière catégorie. Madame Merle avait une épaisse chevelure blonde, disposée de façon un peu classique, comme celle des bustes de Junon ou de Niobé, et de grandes mains blanches, d’un dessin si parfait, que leur propriétaire préférait les laisser nues et ne portait pas de bagues. Isabel l’avait prise tout d’abord, comme nous l’avons vu, pour une Française, mais une observation plus serrée aurait pu faire voir en elle une Allemande, une Allemande de haute lignée, peut-être une Autrichienne, baronne, comtesse ou princesse. On n’aurait jamais imaginé qu’elle fût venue au monde à Brooklyn, sans pouvoir d’ailleurs fournir aucun argument pour que l’air de distinction qui la rendait si remarquable fût incompatible avec une telle origine. Il est vrai que le pavillon national flottait juste au-dessus de son berceau, et l’on pouvait supposer que l’aérienne liberté de la bannière étoilée avait exercé une influence sur l’attitude qu’elle avait adoptée à l’égard de la vie. Elle n’offrait pourtant aucune des dispositions agitées et bruyantes d’un morceau d’étamine au vent, et son extérieur indiquait le calme et la confiance qui naissent d’une expérience étendue. Mais cette expérience n’avait pas étouffé sa jeunesse, et l’avait seulement inclinée à plus de souplesse et de sympathie. En un mot, c’était une femme dont les fortes impulsions étaient maintenues en ordre parfait, ce qui faisait à Isabel l’effet d’une combinaison idéale.

La jeune fille faisait ces réflexions pendant que les trois dames buvaient leur thé, cérémonie bientôt interrompue par l’arrivée du grand médecin de Londres, que l’on avait fait entrer tout droit au salon. Mrs Touchett l’emmena dans la bibliothèque pour lui parler seule à seul, et Madame Merle et Isabel se séparèrent jusqu’à l’heure du dîner. L’idée de bientôt revoir une femme aussi intéressante contribua beaucoup à alléger pour Isabel l’atmosphère de tristesse qui s’épaississait sur Gardencourt.

En pénétrant dans le salon avant le dîner, elle trouva la pièce vide, mais Ralph y fit bientôt son entrée. Son inquiétude sur l’état de son père s’atténuait, car l’impression de Sir Matthew Hope s’était trouvée moins défavorable que la sienne. Le docteur ayant prescrit que la garde demeurât seule pendant trois ou quatre heures près du malade, Ralph, sa mère, et le grand praticien lui-même venaient dîner à table.

Mrs Touchett et Sir Matthew entrèrent dans le salon où Madame Merle se faisait attendre.

Avant son arrivée, Isabel demanda quelques détails à Ralph, qui se tenait debout devant la cheminée.

« Dites-moi, je vous prie, qui est donc cette Madame Merle ?

— La femme la plus remarquable que je connaisse, sans vous excepter.

— Je l'ai trouvée très charmante.

— J'étais sûr qu'elle vous plairait.

— Est-ce pour cela que vous l'avez invitée ?

— Je ne l'ai pas invitée, et en rentrant de Londres, j'ignorais qu'elle fût là. Personne ne l'a invitée. C'est une amie de ma mère qui a reçu un mot d'elle juste après notre départ. Elle venait de débarquer en Angleterre (elle habite en général l'étranger bien qu'elle ait naguère encore passé beaucoup de temps chez nous), et demandait la permission de venir quelques jours ici. C'est une femme qui peut risquer en toute confiance de telles propositions ; où qu'elle aille, on est ravi de la voir. Et pour ma mère, il n'y a pas d'hésitation possible, car c'est la seule femme au monde qu'elle admire hautement. Si elle n'était pas elle-même (ce que malgré tout elle préfère de beaucoup), elle voudrait être Madame Merle. Ce qui représenterait un grand changement, à coup sûr.

— Elle est certainement charmante, dit Isabel. Et elle joue admirablement.

— Elle fait tout admirablement. C'est une femme complète. »

Isabel considéra un moment son cousin : « Vous ne l'aimez pas.

— Au contraire ; il fut un temps où j'étais amoureux d'elle.

— Elle ne vous a pas écouté, et c'est pour cela que vous ne l'aimez pas.

— Comment aurions-nous pu aborder pareil sujet, du vivant de M. Merle ?

— Il est mort maintenant ?

— À ce qu'elle dit.

— Vous ne le croyez pas ?

— Si ; parce que son affirmation s'accorde avec les probabilités. Le mari de Madame Merle est de ceux qui doivent disparaître. »

Isabel regarda de nouveau son cousin.

« Je ne vous comprends pas. Vous sous-entendez quelque chose que vous ne dites pas. Qu'est-ce que c'était que M. Merle ?

— Le mari de Madame Merle.

— Vous êtes bien odieux. A-t-elle des enfants ?

— Pas le moindre enfant, heureusement.

— Heureusement ?

— Je veux dire pour l'enfant. Elle l'aurait sûrement gâté. »

Isabel allait, pour la troisième fois, chapitrer son cousin, quand la discussion fut interrompue par l'arrivée de la dame en question. Toute froufroutante, elle entra d'un pas vif, en attachant son bracelet, et s'excusa d'être en retard. Elle portait une robe de satin bleu sombre, dont le décolleté laissait voir une gorge blanche, mal dissimulée par un singulier collier d'argent. Ralph lui offrit le bras avec l'excessive courtoisie de l'homme qui n'était plus amoureux.

Le fût-il même resté, qu'il eût eu d'autres sujets de méditation. Le grand praticien passa la nuit à Gardencourt et repartit pour Londres après une seconde consultation avec le médecin de Mr Touchett. Pour répondre au désir de Ralph, il avait promis de revoir bientôt le malade, et revint en effet le lendemain à Gardencourt. Il eut cette fois une impression moins favorable. L'état du vieillard empirait ; sa faiblesse était extrême, et son fils qui demeurait sans cesse près de lui, s'attendait à le voir passer d'un moment à l'autre. Le médecin du cru, homme très avisé en qui Ralph avait secrètement plus confiance qu'en son illustre collègue, ne sortait guère de la maison, où Sir Matthew Hope revint plusieurs fois. Mr Touchett n'avait plus que de rares intervalles de conscience, dormait beaucoup et parlait fort peu. Isabel, qui éprouvait un grand désir de se rendre utile, obtint de veiller le malade quand ses autres gardes (dont Mrs Touchett n'était pas la moins assidue) iraient se reposer. Il ne semblait jamais la reconnaître, et elle se disait toujours : « S'il allait mourir pendant que je suis là ! »

avec une insistance qui la tenait éveillée. Une fois, il ouvrit les yeux un moment, et fixa sur elle un regard lucide, mais lorsqu'elle se pencha sur lui avec l'espoir qu'il allait la reconnaître, il ferma les paupières et retomba dans sa stupeur. Le lendemain, cependant, il reprit plus longuement connaissance, alors que Ralph se trouvait seul près de lui. Le vieillard se mit à parler, à la grande joie de son fils, qui lui affirma qu'on allait bientôt le faire asseoir.

« Non, mon fils, dit Mr Touchett, à moins qu'on ne m'enterre assis, comme le faisaient certains anciens ; c'étaient bien des anciens, n'est-ce pas ?

— Ah ! papa, ne dis pas cela, murmura Ralph. Tu ne vas pas nier que tu n'ailles mieux.

— Je n'aurai pas à le nier si tu ne le dis pas. Pourquoi nous chicaner à la dernière heure, quand nous ne l'avons jamais fait encore ? Il faut bien mourir un jour, et mieux vaut mourir malade que valide. Je suis très malade, aussi malade que je pourrai jamais l'être. Je ne pense pas que tu veuilles dire que je pourrais être plus mal ? Ce serait trop affreux. Non, n'est-ce pas ? Eh bien, alors ? »

Ayant marqué un point irréfutable, il s'assoupit, puis dès que Ralph se retrouva à son chevet, il renoua la conversation. L'infirmière était allée souper, et Ralph se trouvait seul dans la chambre, où il avait relevé Mrs Touchett, qui était de garde depuis le dîner. La pièce n'était éclairée que par la lueur mouvante du feu, depuis peu nécessaire, et la grande ombre de Ralph se projetait sur les murs et sur le parquet, avec des contours sans cesse altérés mais toujours grotesques.

« Qui est là près de moi ? Est-ce mon fils ?

— Oui, père, c'est ton fils.

— Et il n'y a personne d'autre ?

— Personne. »

Mr Touchett garda un instant le silence, puis tout à coup :

« Je voudrais te parler un peu, dit-il.

— Ne crains-tu pas de te fatiguer ? objecta Ralph.

— Peu importe ! J'ai un long repos devant moi. C'est de toi que je veux parler. »

Ralph avait rapproché sa chaise du lit, et se penchait pour poser une main sur celle de son père. « Tu ferais mieux de choisir un sujet plus brillant.

— Tu as toujours été brillant ; j'étais fier de toi. J'aimerais tant penser que tu feras quelque chose.

— Si tu nous quittes, dit Ralph, je n'aurai plus qu'à te pleurer.

— C'est précisément ce que je ne veux pas, et ce dont je m'inquiète. Il faut trouver un motif d'intérêt nouveau.

— Je n'ai que faire de nouveaux motifs d'intérêt, père. J'en ai déjà bien trop d'anciens. »

Le vieillard considérait son fils ; dans son visage de mourant, ses yeux restaient ceux de Daniel Touchett. Il semblait réfléchir à ce qui pouvait intéresser Ralph.

« Évidemment, tu as ta mère, dit-il. Tu prendras soin d'elle.

— Ma mère saura toujours prendre soin d'elle-même.

— Qui sait ? Peut-être qu'en vieillissant, il lui faudra un peu d'aide.

— Je ne verrai pas cela. Elle me survivra.

— C'est très probable, mais ce n'est pas une raison !… »

Mr Touchett laissa sa phrase s'achever en un soupir d'impuissance plus que de véritable tristesse, et resta de nouveau silencieux.

« Ne te tourmente pas à notre sujet, dit son fils. Tu sais que nous faisons très bon ménage, ma mère et moi.

— Oui, parce que vous êtes toujours séparés, ce qui n'est pas naturel.

— Si tu nous quittes, nous demeurerons plus souvent ensemble.

— Oh ! fit observer le vieillard avec l'illogisme du délire, on ne peut pas dire que ma mort changera grand-chose à la vie de ta mère.

— Elle la modifiera sans doute plus que tu ne crois.

— En tout cas, elle aura plus d'argent. Je lui laisse une belle somme, comme si elle avait été une bonne épouse pour moi.

— Elle l'a été à sa façon, père. Elle ne t'a jamais causé de tracas.

— Il y a des tracas que l’on aime, murmura le vieillard. Ceux que tu m’as causés, par exemple. Mais ta mère a été moins… moins… comment dire… moins loin de moi depuis que je suis malade. J’espère qu’elle sait que je m’en suis rendu compte.

— Je le lui dirai certainement ; je suis si heureux de te l’entendre dire.

— Elle n’y attachera pas beaucoup d’importance ; elle ne le fait pas pour me faire plaisir. Elle le fait pour… pour… » Le vieillard resta un moment immobile, cherchant à exprimer sa pensée. « Elle le fait parce que cela lui convient. D’ailleurs, ce n’est pas d’elle que je voulais parler, ajouta-t-il, c’est de toi. Tu vas être très riche.

— Oui, dit Ralph, je le sais. Et j’espère que tu n’as pas oublié notre entretien de l’an dernier, où je t’ai dit la somme exacte dont j’aurais besoin, en te priant de faire bon usage du reste.

— Oui, oui, je m’en souviens. J’ai fait un autre testament, quelques jours plus tard. Je pense que c’est la première fois qu’on aura vu pareille chose : un jeune homme demandant un testament contraire à ses intérêts.

— Ce n’est pas tout à fait cela, protesta Ralph. Ce qui serait contraire à mes intérêts, ce serait d’avoir une grosse fortune à gérer. Il est impossible pour un homme dans mon état de santé de dépenser beaucoup d’argent, et c’est déjà un luxe que d’en avoir assez.

— Oh ! tu en auras assez, et même un peu trop. Il y aura plus qu’assez pour un ; il y aura assez pour deux.

— C’est trop, protesta Ralph.

— Ah ! ne dis pas cela. Ce que tu peux faire de mieux quand je serai mort, ce sera de te marier. »

Ralph avait deviné où son père voulait en venir, et cette suggestion n’avait rien de nouveau pour lui. C’était depuis longtemps, chez Mr Touchett, la façon la plus ingénieuse d’imaginer une survie probable pour son fils. Ralph accueillait d’habitude cette proposition avec enjouement, mais la jovialité n’était pas de mise dans les circonstances présentes. Aussi se laissa-t-il retomber sur son siège, en répondant au regard implorant de son père.

« Si j’ai mené, moi, une vie très heureuse près d’une femme qui ne m’aimait pas trop, poursuivit le vieillard avec un grand déploiement d’ingénuité, quelle existence pourrais-tu avoir, en épousant une personne différente de Mrs Touchett ? On en trouverait plus facilement de différentes que de pareilles à elle. » Et, devant le silence persistant de Ralph, le vieillard reprit doucement : « Que penses-tu de ta cousine ? »

Cette question fit tressaillir Ralph, qui eut un sourire contraint.

« Dois-je comprendre que tu me conseilles d’épouser Isabel ?

— Oui, c’est bien ce que je veux dire. Est-ce qu’elle ne te plaît pas ?

— Si, beaucoup. » Et se levant de son siège, Ralph s’approcha de la cheminée, puis se baissa et se mit à tisonner machinalement le feu. « Isabel me plaît beaucoup, répéta-t-il.

— Eh bien, reprit son père. Je sais que tu lui plais beaucoup aussi. Elle ne me l’a pas caché.

— A-t-elle dit qu’elle aimerait être ma femme ?

— Non, mais elle ne peut avoir aucune objection à faire à ta personne. Et c’est la jeune fille la plus charmante que j’aie jamais rencontrée. Elle serait très bonne pour toi. J’ai bien envisagé ce projet.

— Moi aussi, je peux te l’avouer, dit Ralph en revenant près du lit.

— Alors, tu l’aimes ? Cela ne m’étonne pas. On dirait qu’elle est venue exprès pour toi.

— Non, je ne suis pas amoureux d’elle ; je le serais, si… s’il en allait autrement de certaines choses.

— Ah ! les choses ne sont jamais ce qu’elles pourraient être, soupira le vieillard. Si l’on attend qu’elles changent, on ne fait jamais rien. Je ne sais pas si tu es au courant du fait, et ne crois pas qu’il y ait d’inconvénient à le dire ; il y a un homme qui voulait épouser Isabel, et dont elle n’a pas voulu.

— Je sais qu’elle a refusé Warburton ; il me l’a raconté lui-même.

— Cela prouve qu’il y a des chances pour un autre.

— Un autre a tenté sa chance, à Londres, et n’a rien obtenu.

— C’était toi ? demanda vivement Mr Touchett.

— Non ; c’était un ami de plus longue date, un pauvre garçon qui est venu d’Amérique, pour voir où en étaient les choses.

— Je le regrette pour lui, quel qu’il fût. C’est une preuve de plus que j’ai raison, et que la voie est libre pour toi.

— Si elle l’est, cher père, il est d’autant plus dommage que je ne puisse m’y engager. Sans avoir beaucoup de convictions, j’en ai du moins trois ou quatre, auxquelles je tiens ferme. L’une, c’est qu’en général il vaut mieux ne pas épouser sa cousine. La seconde, c’est qu’un homme atteint de lésions pulmonaires avancées ne doit pas se marier du tout. »

Le vieillard leva sa main décharnée, et la balança devant son visage. « Qu’est-ce que tu dis là ? Tu as une façon de présenter les choses qui ferait tout voir en mal. Qu’est-ce que c’est, en fait de cousine, qu’une cousine que tu n’as jamais aperçue pendant plus de vingt ans ? Nous sommes tous cousins les uns des autres et, s’il fallait s’arrêter à cette considération, l’humanité périrait. Il en va de même pour ton poumon. Tu te portes beaucoup mieux que tu ne l’as fait depuis longtemps. Tout ce qu’il te faut, c’est une vie naturelle. Et il est beaucoup plus naturel d’épouser une jolie fille dont on est amoureux, que de se vouer au célibat au nom de principes fallacieux.

— Je ne suis pas amoureux d’Isabel.

— Tu viens de dire que tu le serais si tu croyais que cela te fût permis. Je veux te prouver que cela t’est permis, en effet.

— Et cela ne servira qu’à te fatiguer, mon cher père, dit Ralph, qui s’étonnait de la ténacité de Mr Touchett, et de la force dont il faisait montre. Et alors qu’est-ce que nous deviendrons tous ?

— Et toi, qu’est-ce que tu deviendras donc, si je ne décide pas de ton avenir ? Tu ne veux pas travailler à la banque, et tu ne m’auras plus pour t’occuper. Tu prétends avoir beaucoup de sujets d’intérêt, mais je ne les vois pas très bien. »

Ralph se renversa dans son fauteuil, les bras croisés, les yeux perdus dans une méditation profonde. À la fin, avec l’air d’un homme qui rassemble tout son courage : « Je porte à ma cousine un profond intérêt, avoua-t-il, mais pas dans le sens que tu entends. Je ne vivrai pas longtemps ; j’espère seulement durer assez pour voir ce qu’il

adviendra d’elle. Elle est absolument indépendante de moi, et je ne puis exercer sur sa vie qu’une influence médiocre. J’aimerais pourtant faire quelque chose pour elle.

— Quoi donc ?

— Donner un peu de vent à ses voiles.

— Qu’entends-tu par là ?

— Je voudrais la mettre à même d’accomplir certaines choses dont elle a envie. Elle veut voir le monde, par exemple. J’aimerais garnir un peu sa bourse.

— Ah ! je suis heureux que tu y aies pensé. Moi aussi, j’y ai pensé. Je lui laisse cinq mille livres.

— C’est magnifique, et bien gentil de ta part. Mais je souhaiterais faire davantage. »

Un reste de l’expression d’astuce voilée avec laquelle Daniel Touchett avait toujours accueilli une proposition d’ordre financier passa sur le visage, où les traits du moribond n’avaient pas encore tout à fait effacé ceux de l’homme d’affaires. « J’y réfléchirai, dit-il doucement.

— Isabel est pauvre. Ma mère m’a dit qu’elle n’a que quelques centaines de dollars de rente. Il faudrait la rendre riche.

— Qu’appelles-tu riche ?

— J’appelle riches les gens qui peuvent satisfaire les fantaisies de leur imagination. Isabel a beaucoup d’imagination.

— Toi aussi, mon fils, dit Mr Touchett, qui écoutait avec une grande attention, et sans très bien comprendre.

— Tu me dis que j’ai assez d’argent pour deux. Ce que je te demande, c’est de me soulager de mon superflu, pour le passer à Isabel. Partage mon héritage en deux moitiés, dont tu lui donneras une.

— Pour en faire ce qui lui plaira ?

— Entièrement.

— Et sans contrepartie ?

— Quelle contrepartie pourrions-nous exiger ?

— Celle dont je viens de te parler.

— Son mariage… avec l'un ou avec l'autre ? C'est justement pour écarter toute considération de ce genre que je fais ma proposition. Si elle possède un revenu suffisant, elle n'aura jamais à se marier pour trouver une situation. Voilà ce que je voudrais pouvoir empêcher. Elle demande à rester libre, et ta donation lui assurera la liberté[1].

— Tu parais avoir bien considéré la question, dit Mr Touchett. Et je ne vois pas pourquoi tu t'adresses à moi. L'argent t'appartiendra, et tu pourras facilement le lui donner toi-même. »

Ralph ouvrit de grands yeux. « Voyons, mon cher père, je ne puis pas, *moi*, offrir de l'argent à Isabel. »

Le vieillard gémit : « Ne me dis pas que tu n'es pas amoureux d'elle. Tu veux donc que j'en obtienne seul le crédit ?

— Absolument. Je souhaiterais que ce fût une clause de ton testament, sans la moindre mention de ma personne.

— Alors, il faut que je refasse mon testament ?

— Il suffirait de quelques lignes ; tu les rédigeras dès que tu te sentiras un peu de forces.

— Il faut télégraphier à Mr Hilary, alors. Je ne ferai rien sans mon avoué.

— Tu verras Mr Hilary demain.

— Il croira que nous nous sommes querellés.

— C'est fort probable, et j'en serai enchanté, dit Ralph en souriant. D'ailleurs, pour le confirmer dans cette opinion, je t'avertis que je serai très sec, très désagréable, et très froid à ton égard. »

L'ironie de la situation parut sourire au vieillard, qui resta un moment silencieux, comme s'il en savourait l'idée. « Je ferai tout ce que tu voudras, acquiesça-t-il enfin, mais je ne suis pas certain que ce soit raisonnable. Tu dis que tu veux souffler du vent dans ses voiles ; n'as-tu pas peur d'en souffler trop ?

— Je voudrais la voir courir sous le vent.

— Tu dis cela comme s'il ne s'agissait pour toi que d'une distraction.

— C'est un peu vrai.

— Eh bien, je ne comprends pas ! soupira Mr Touchett. Les jeunes gens sont bien différents de ce que j'étais. Quand j'aimais une jeune fille – au temps de ma jeunesse –, je souhaitais mieux que de la regarder. Tu as des scrupules que je n'aurais pas eus, et des idées que je n'aurais pas eues non plus. Tu dis qu'Isabel veut être libre, et que le fait d'être riche l'empêchera de se marier pour l'argent. La crois-tu donc femme à le faire ?

— Certes non. Mais elle a moins d'argent qu'elle n'en a jamais eu. Son père satisfaisait tous ses désirs, parce qu'il mangeait son capital. Elle n'a plus que les miettes du festin pour vivre, et elle ignore encore leur parcimonie ; il lui reste à l'apprendre. Ma mère m'a donné tous les détails qu'Isabel connaîtra lorsqu'elle viendra en contact avec le monde, et il me serait alors très pénible de la savoir confrontée à l'impossibilité de satisfaire nombre de ses besoins.

— Je lui ai laissé cinq mille livres ; il y a là de quoi satisfaire bon nombre d'envies.

— C'est vrai ; elle les dépensera probablement en deux ou trois ans.

— Tu la crois donc prodigue ?

— Certainement ! » répondit Ralph en souriant avec sérénité.

La pénétration du pauvre Mr Touchett faisait rapidement place à des idées confuses. « Alors, ce ne serait qu'une question de temps, pour elle, de dépenser une plus grande somme.

— Non ; au début, elle en userait sans doute assez librement et commencerait par en distraire une partie pour ses sœurs ; mais après, elle reprendrait une juste notion des choses, et se souvenant qu'elle aurait la vie devant elle, se mettrait à vivre selon ses ressources.

— Mon Dieu, comme tu as étudié la question ! dit le vieillard avec un soupir. Tu t'intéresses évidemment à elle.

— Tu ne peux pas m'accuser d'aller trop loin, toi qui me demandes d'aller plus loin encore.

— Je ne le sais pas. J'ai de la peine à entrer dans tes vues. Tout cela me paraît immoral.

— Immoral, père ?

— Je ne suis pas certain qu'il soit juste de trop faciliter les choses à une personne.

— Cela dépend de la personne. Si elle est bonne, le fait de lui fournir les choses est tout au crédit de la vertu. Peut-on mieux faire que d'aider à la mise en œuvre d'impulsions généreuses ? »

Ce raisonnement était un peu ardu, et fit un instant réfléchir Mr Touchett. À la fin il demanda : « Isabel est une enfant charmante ; mais la crois-tu vraiment si bonne ?

— Elle sera à la hauteur de ses meilleures chances.

— Elle aura pas mal de chances pour soixante mille livres.

— Je n'en doute pas.

— Je ferai ce que tu me demandes, conclut le vieillard. Je voudrais seulement un peu mieux comprendre.

— Est-ce que tu ne comprends pas maintenant ? demanda son fils avec tendresse. Si cela t'ennuie, nous n'en parlerons plus. »

Mr Touchett resta longtemps immobile, et Ralph supposait qu'il ne songeait plus à l'affaire, lorsqu'il reprit, avec une parfaite lucidité : « Dis-moi d'abord. Ne songes-tu pas qu'une fortune de soixante mille livres a de quoi tenter les coureurs de dot ?

— Isabel ne pourrait être la victime que d'un seul.

— C'est déjà trop d'un.

— D'accord ! C'est un risque dont j'ai tenu compte dans mes calculs. Il est appréciable, mais me paraît faible, et je consens à le courir[2]. »

L'astuce du pauvre Mr Touchett cédait à une inquiétude qui se mua à son tour en admiration. « Eh bien, tu as étudié la question ! répéta-t-il. Mais je ne vois pas le profit que tu prétends en tirer. »

Ralph se pencha sur les oreillers du malade, et les lissa doucement. Il se rendait compte que l'entretien s'était indûment prolongé. « J'en tirerai précisément le profit que je te disais tout à l'heure : vouloir mettre Isabel à même de satisfaire les désirs de mon imagination. Mais ce qui est scandaleux, c'est la façon dont j'ai abusé de toi ! »

OceanofPDF.com

XIX

Comme l’avait prédit Mrs Touchett, Isabel et Madame Merle se trouvèrent à peu près réduites à leur compagnie réciproque durant la maladie de leur hôte. Ne point devenir intimes, en de pareilles conditions, eût constitué une sorte d’atteinte à la bonne éducation. Or elles étaient toutes deux fort bien élevées, et, au demeurant, se plaisaient beaucoup. S’il était peut-être excessif d’affirmer qu’elles se jurèrent une amitié éternelle, du moins, par un accord tacite, prirent-elles ensemble l’avenir à témoin. Isabel le faisait avec une entière bonne foi, ce qui ne l’eût pas empêchée d’hésiter à se dire l’amie intime de Madame Merle, selon la haute signification que, dans son cœur, elle attachait à ce terme. Elle se demandait souvent, d’ailleurs, si elle avait jamais été, ou était destinée à devenir, l’intime de personne. Elle se faisait de l’amitié, comme de quelques autres sentiments, une conception idéale, à laquelle il ne lui paraissait pas que le cas actuel, plus que d’autres auparavant, répondît de façon parfaite. Elle se souvenait aussi qu’il y avait des raisons essentielles pour empêcher un idéal de jamais prendre forme concrète. C’était chose plus sensible que visible, question de foi et non point d’expérience. Cependant l’expérience pouvait en donner des imitations fort acceptables, dont la raison devait intervenir pour faire tirer le meilleur parti possible. Et à tout prendre, Isabel n’avait sûrement jamais rencontré personne plus agréable et plus intéressante que Madame Merle, ou plus dépourvue de ce défaut qui est le principal obstacle à l’amitié : l’air de reproduire les traits les plus fastidieux, les plus rassis, les plus odieusement familiers de son propre caractère. Les portes de la confiance du cœur de la jeune

fille s’ouvraient plus grandes qu’elles ne l’avaient jamais fait, et elle avouait à cette aimable compagne des choses qu’elle n’avait encore jamais dites à personne. Elle s’inquiétait parfois de cette confiance, comme si elle eût donné à une quasi-étrangère la clef de sa cassette à bijoux. Ces pierreries spirituelles étaient les seuls joyaux de quelque importance que possédât Isabel, ce qui n’était qu’une raison de plus pour les garder jalousement. Par la suite pourtant, elle se souvint toujours qu’il ne faut pas regretter une erreur généreuse, et que si Madame Merle ne possédait pas les mérites qu’elle lui attribuait, c’était tant pis pour Madame Merle. Elle montrait indubitablement de grands mérites : elle était charmante, sensible, intelligente, cultivée. Plus encore (car Isabel n’avait pas eu la malchance de passer dans la vie sans rencontrer des personnes de son sexe dont on n’eût pu moins dire), elle était d’espèce rare, supérieure et éminente. Il y a beaucoup d’aimables personnes en ce monde, et Madame Merle était loin d’avoir une bienveillance vulgaire et un esprit sans cesse agité. Elle savait réfléchir, qualité rare chez les femmes, et réfléchissait à bon escient. Elle ne savait pas moins sentir, et Isabel n’aurait pu passer une semaine avec elle sans en avoir la certitude. C’était même, à vrai dire, le grand talent, le don le plus précieux de Madame Merle. La vie avait pesé sur elle ; elle l’avait profondément subie, et une grande partie du plaisir qu’Isabel trouvait en sa société, c’est que lorsqu’elle se mettait à parler de questions sérieuses, comme elle disait, Madame Merle la comprenait vite et bien. L’émotion était, à la vérité, devenue chez elle un fait de mémoire ; elle ne dissimulait pas que la source de ses passions, pour avoir été en un temps trop vivement sollicitée, ne coulait plus comme autrefois. Elle espérait bien cesser définitivement de sentir et, admettant sans réticences qu’elle avait été naguère un peu folle, n’aspirait plus à l’avenir qu’à un parfait équilibre.

« Je juge plus qu’autrefois, expliquait-elle à Isabel, parce qu’il me semble que j’en ai acquis le droit. On ne peut pas juger avant quarante ans : on est trop violent, trop dur, trop cruel, et, par-dessus le marché, trop ignorant. Je le déplore pour vous ; il vous faudra attendre longtemps la quarantaine. D’ailleurs chaque avantage comporte aussi un inconvénient ; je me dis souvent qu’après quarante ans on ne sait plus sentir. La fraîcheur, la spontanéité sont des choses du passé. Vous les conserverez plus longtemps que d’autres, et ce sera pour moi une

grande satisfaction de vous voir dans quelques années d'ici. Je veux me rendre compte de ce que la vie fera de vous. Une chose est du moins certaine : c'est qu'elle ne vous abîmera pas. Peut-être vous éprouvera-t-elle durement, mais je la défie de vous briser. »

Isabel reçut cette assurance comme un jeune soldat, tout haletant encore d'une escarmouche dont il vient de se tirer avec honneur, pourrait recevoir de son colonel une tape sur l'épaule. Comme cette reconnaissance de mérite, elle semblait faite avec autorité. Comment accueillir autrement le moindre éloge d'une personne toujours prête à répondre à presque tout ce que disait Isabel : « Oh ! ma chère, j'ai connu cela ; cela passe, comme le reste. » Madame Merle pouvait produire un effet irritant sur nombre de ses interlocuteurs, par son refus systématique à se laisser surprendre. Mais Isabel n'éprouvait pour l'instant aucun désir de l'étonner, bien qu'elle ne fût pas indifférente à l'effet qu'elle produisait. Elle portait pour cela un intérêt trop sincère à sa sagace amie. Ajoutons d'ailleurs que Madame Merle ne prenait jamais un ton de triomphe ou de vantardise pour prononcer ces paroles, qui tombaient de ses lèvres comme des aveux sans fièvre.

Une période de mauvais temps s'était abattue sur Gardencourt ; les jours raccourcissaient, et c'en était fini des goûters sur la pelouse. Notre héroïne avait de longs entretiens au salon avec sa compagne, et bravant la pluie, les deux dames partaient souvent de conserve, équipées de l'appareil défensif que le climat et le génie anglais combinés ont porté à un tel degré de perfection. Madame Merle, qui aimait tout, ne faisait pas d'exception pour la pluie anglaise. « Il y en a toujours un peu et jamais trop à la fois, expliquait-elle ; elle ne mouille jamais et sent toujours bon. » Elle proclamait qu'en Angleterre les plaisirs de l'odorat étaient grands ; que dans cette île inimitable, il y avait un parfum mêlé de brouillard, de bière et de suie, qui, malgré sa singularité d'arôme national, était fort agréable aux narines ; elle enfouissait le nez dans la manche de son manteau anglais et humait l'odeur nette et saine de la laine. Le pauvre Ralph Touchett menait une vie de reclus depuis que l'automne commençait à s'affirmer ; le mauvais temps lui interdisait toute sortie, et force lui était de se contenter de se poster, les mains dans les poches, à l'une des fenêtres, pour regarder avec une expression mi chagrine, mi-critique, Isabel et Madame Merle descendre la grande allée sous une paire de parapluies.

Les chemins étaient si fermes, autour de Gardencourt, même par les temps les plus affreux, que les deux dames revenaient toujours avec un visage animé, et déclaraient, en regardant les semelles de leurs nettes et fortes bottines, que leur promenade leur avait fait un bien inexprimable. Jusqu'au déjeuner Madame Merle était toujours occupée, et Isabel admirait et enviait l'immuable emploi de sa matinée. Notre héroïne avait toujours passé pour femme de ressources, et mettait certain orgueil à l'être, mais elle se sentait séparée comme par un mur du jardin clos des talents, des aptitudes, des dons particuliers de Madame Merle. Elle eût voulu s'y initier et s'égaler à une femme qui avait vingt façons de se donner en modèle. « Comme je voudrais lui ressembler ! » s'écria plusieurs fois, dans son for intérieur, Isabel, en voyant l'un après l'autre les plus beaux traits de son amie au grand jour. Elle ne fut pas longue à s'apercevoir qu'elle était à bonne école, et à se sentir, du même coup, soumise à une influence. « Qu'importe, se demandait-elle, du moment que l'influence est salutaire ? Plus on s'y soumet et mieux cela vaut. Le tout est de regarder devant soi et de savoir où l'on va. Cela je n'y manquerai jamais. Je n'ai guère à craindre de devenir trop malléable ; ce n'est pas ma faute si je ne le suis pas assez ! » On dit que l'imitation est la forme la plus sincère de la flatterie ; si Isabel se sentait parfois portée à contempler son amie avec un muet désespoir, c'était bien moins par envie de briller elle-même que par désir de tenir la lampe pour Madame Merle. Elle éprouvait pour elle une sympathie extrême, mais se sentait encore plus éblouie qu'attirée. Elle se demandait parfois ce que Henrietta Stackpole eût pensé de son admiration pour le produit perverti de leur patrie commune, et se disait qu'elle l'eût sévèrement jugée. Pour des raisons qu'elle n'eût su définir, Isabel était convaincue que Henrietta n'eût pas aimé Madame Merle, alors qu'au contraire sa nouvelle amie ne pouvait manquer, si l'occasion se présentait, de se faire une bonne opinion de l'ancienne. Madame Merle était trop enjouée et trop fine pour ne pas rendre justice à Henrietta, et devait, en cas de rencontre, faire montre d'un tact que Miss Stackpole ne pourrait songer à égaler. Elle semblait posséder une pierre de touche universelle, et trouverait dans le vaste grenier de sa mémoire la clef de la valeur de Henrietta. « C'est bien la chose importante, songeait gravement Isabel, la suprême bonne fortune, d'être en meilleure situation pour apprécier les

gens qu'ils ne le sont pour vous apprécier. » Et elle ajoutait qu'à bien considérer, telle était l'essence de l'éminence aristocratique. Et c'était, en l'absence de tout autre argument, une raison de l'envier.

Peut-être n'ai-je pas dénombré tous les maillons de la chaîne qui conduisait Isabel à qualifier d'aristocratique la situation de Madame Merle, sans que la dame elle-même eût jamais fait la moindre allusion en ce sens. Elle avait traversé de grands événements et connu de grands personnages sans jamais jouer un grand rôle. Elle appartenait aux petits de la terre, n'était pas née pour les honneurs, connaissait trop bien le monde pour nourrir de vaines illusions sur la place qu'elle y occupait. Elle avait rencontré nombre des rares favoris de la fortune, et savait parfaitement par quels points leur sort différait du sien. Mais si sa pondération sagace n'en faisait pas un personnage de premier plan, elle ne gardait pas moins une sorte de grandeur aux yeux d'Isabel. Posséder une telle culture, un tel raffinement, tant d'expérience et tant de facilité, et ne pas plus s'en faire accroire, c'était vraiment se montrer grande dame, surtout quand on se comportait et se présentait comme elle. C'était comme si elle avait mis à contribution toute la société, tous les arts et toutes les grâces qu'elle pratique – ou plutôt peut-être comme si l'on avait trouvé des usages charmants pour son bénéfice spécial, comme si, où qu'elle fût, elle avait rendu de silencieux services à un monde tapageur. Après le déjeuner, elle écrivait une série de lettres, aussi innombrables que celles qu'elle recevait. Sa correspondance était une source de surprises pour Isabel, chaque fois qu'elles se rendaient ensemble au bureau du village pour y déposer le tribut de Madame Merle à la poste. Elle connaissait assez de gens, comme elle le disait à sa jeune amie, pour n'en savoir que faire, et il survenait toujours un événement qui demandait à être conté. Elle témoignait d'un goût marqué pour la peinture, et n'avait pas plus de peine à faire un croquis qu'à ôter ses gants. À Gardencourt, elle profitait du moindre rayon de soleil pour aller installer son pliant et sa boîte d'aquarelle. Qu'elle fût bonne musicienne, nous le savons déjà, et la meilleure preuve en est que lorsqu'elle s'asseyait au piano, comme elle le faisait chaque soir, ses auditeurs consentaient sans murmure à se priver du charme de sa conversation. Isabel, depuis leur rencontre, avait honte de son propre jeu qu'elle estimait tristement inférieur ; et en vérité, bien qu'on le tînt chez elle pour une sorte de

prodige, l’assistance perdait plus qu’elle ne gagnait à la voir prendre place sur le tabouret du piano et tourner le dos à la pièce. Quand Madame Merle n’écrivait, ne peignait ou ne jouait pas du piano, elle s’occupait d’étonnants travaux de broderie, de coussins, de rideaux, de garnitures de cheminées, tâche dans laquelle son imagination libre et hardie était aussi remarquable que l’agilité de son aiguille. Elle ne restait jamais oisive, car lorsqu’elle ne s’employait à aucune des besognes que je viens d’énumérer, elle lisait (elle faisait l’effet à Isabel de lire « tout ce qui était marquant »), se promenait, faisait des patiences, ou causait avec les hôtes de la maison. Et avec tout cela, elle demeurait essentiellement sociable, ne montrait jamais de distractions impolies et ne s’affirmait jamais trop. Elle renonçait à ses passe-temps sans plus de peine qu’elle s’y adonnait ; elle travaillait et causait à la fois, et ne semblait accorder qu’une piètre valeur à tout ce qu’elle faisait. Elle donnait ses esquisses et ses tapisseries, quittait le piano ou y demeurait selon le goût de ses auditeurs qu’elle devinait toujours exactement. C’était, en définitive, la personne la plus agréable, la plus profitable, la plus avantageuse avec qui l’on pût vivre. Si notre jeune amie lui reconnaissait un défaut, c’était de manquer de naturel. Par ces mots, la jeune fille n’entendait pas qu’elle fût affectée ou prétentieuse, car nulle femme ne pouvait être plus exempte de ces vices vulgaires, mais que sa nature était trop écrasée par l’éducation, et ses angles trop émoussés. Elle était devenue trop flexible, trop ductile, et affectait une maturité et une perfection excessives. Elle répondait trop, en un mot, à cet idéal de l’animal sociable que l’homme et la femme sont censés devoir atteindre, et s’était défaite des derniers vestiges de cette tonique sauvagerie que devaient conserver les personnes les plus aimables avant que ne s’organisât l’existence des campagnes. Isabel avait peine à se l’imaginer dans la solitude et loin de ses contemporains, tant elle ne paraissait trouver de raison d’être que dans ses rapports directs ou indirects avec eux. On pouvait se demander quel commerce elle entretenait avec son propre esprit. Ce qui n’empêchait pas de s’apercevoir qu’une charmante surface n’est pas nécessairement superficielle ; c’est là une illusion à laquelle la jeunesse échappe avec quelque peine. Madame Merle ne comportait rien de superficiel ; elle était même profonde et, si sa véritable nature parlait un langage conventionnel, ne s’exprimait pas moins dans ses actes. « Qu’est-ce

donc que le langage, sinon une convention ? se demandait Isabel. Elle a le bon goût de ne pas prétendre, comme d'autres gens que j'ai rencontrés, s'exprimer en signes originaux. »

« Je crains que vous n'ayez beaucoup souffert, eut-elle l'occasion de dire un jour à son amie, pour répondre à une allusion qui semblait impliquer un monde de sous-entendus.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ? demanda Madame Merle avec le sourire attentif d'une personne qui joue aux devinettes. J'espère n'avoir pas une attitude trop penchée d'incomprise.

— Vous dites parfois des choses dont je pense que des gens constamment heureux ne les trouveraient pas.

— Je n'ai pas toujours été heureuse, avoua Madame Merle sans cesser de sourire, et avec une gravité feinte, comme une personne qui confie un secret à un enfant. C'est évidemment une chose étonnante ! »

Isabel ne demeura pas en reste d'ironie : « Il y a beaucoup de gens qui me donnent l'impression de n'avoir jamais rien éprouvé.

— C'est parfaitement exact ; il y a bien plus de pots de fer que de vases de porcelaine. Croyez bien cependant, que chacun de nous porte sa marque ; les plus solides des pots de fer présentent une petite bosse, une petite fêlure quelque part. Je me flatte d'être assez robuste, bien qu'à vous dire la vérité, j'aie été assez tristement malmenée et brisée. Je fais encore un bon service parce qu'on m'a très adroitement raccommodée, et je tâche de rester le plus possible dans le placard, le bon placard tranquille et sombre où flotte un parfum de vieilles épices. Quand il faut que j'en sorte pour me montrer en pleine lumière, alors, ma chère, je suis une horreur ! »

Je ne sais si c'est à cette occasion, ou quelque autre jour où la conversation avait pris ce même tour, qu'elle promit à Isabel de lui raconter une histoire. Isabel affirma qu'elle se ferait une vraie joie de l'écouter, et rappela plus d'une fois cette promesse à son amie. Mais, après avoir demandé plus d'un répit, Madame Merle finit par déclarer franchement à sa jeune amie qu'il leur faudrait attendre pour cela de se mieux connaître. Ce qui ne pouvait manquer d'arriver, puisqu'une longue amitié se nouait manifestement entre elles. Isabel acquiesça,

sans laisser pourtant de demander si elle faisait l'impression d'une personne indigne de confiance et capable de trahir un secret.

« Je n'ai pas la moindre crainte, croyez-le bien, de vous voir répéter ce que je vous aurai dit, répondit Madame Merle ; j'ai peur au contraire que vous ne vous y appesantissiez trop. Vous me jugeriez sévèrement, car vous êtes à l'âge cruel. » Elle préférait, pour le moment, parler à Isabel d'Isabel elle-même, et témoignait le plus grand intérêt pour l'histoire, les sentiments, les opinions, les perspectives d'avenir de notre héroïne. Elle la faisait bavarder et écoutait son bavardage avec une complaisance sans bornes. Cette attention flattait et exaltait la jeune fille, qui s'étonnait du nombre de personnages distingués qu'avait connus son amie, et de son constant commerce avec la meilleure société d'Europe, comme le disait Mrs Touchett. Isabel prenait meilleure opinion d'elle-même, depuis qu'elle jouissait de la faveur d'une personne pourvue d'un champ de comparaison exceptionnel, et c'était peut-être pour se prévaloir d'exemples antérieurs qu'elle puisait dans ses trésors de souvenirs. Madame Merle avait habité plusieurs pays, et gardait des relations dans une douzaine de nations différentes. « Je n'ai pas la prétention d'être bien élevée, disait-elle, mais je crois connaître mon Europe. » Elle parlait un jour d'aller voir une vieille amie de Suède, et le lendemain d'accompagner à Malte une connaissance nouvelle. Quant à l'Angleterre, qu'elle avait souvent habitée, elle la connaissait à fond, et mettait en lumière, pour le profit d'Isabel, les mœurs d'un pays et le caractère de gens qui, somme toute, comme elle se plaisait à le dire, étaient les plus faciles du monde à vivre.

« Ne vous étonnez pas de la voir s'attarder chez nous au moment où Mr Touchett va disparaître, disait la femme du moribond à sa nièce. Elle ne fait jamais de bourdes, et c'est la femme la plus étonnante de tact que je connaisse. C'est une faveur de sa part que de rester ici, et elle remet pour cela nombre de visites à de hautes familles. » Mrs Touchett n'oubliait jamais qu'en Angleterre sa propre valeur sociale tombait de deux ou trois degrés. « Elle a le choix et ne manque pas de refuges. C'est moi qui l'ai priée cette fois-ci de rester un peu plus longtemps, parce que je veux que vous la connaissiez. Je crois que ce sera d'un grand profit pour vous. Madame Merle est la perfection même.

— Si je ne l’aimais pas déjà beaucoup, cet éloge pourrait m’inquiéter, objecta Isabel.

— On ne la trouve jamais en défaut. Je vous ai amenée ici, et veux faire pour vous tout ce que je pourrai. Votre sœur Lily m’a dit qu’elle espérait que je saurais vous offrir de nombreuses chances de fortune. C’est vous en donner une que de vous mettre en rapports avec Madame Merle. C’est une des femmes les plus brillantes d’Europe.

— Je la préfère à votre description, persista à dire Isabel.

— Vous flattez-vous de jamais trouver sujet de critique sur son compte ? J’espère que vous me le direz, le jour où cela vous arrivera.

— Ce serait cruel… pour vous.

— Ne vous occupez pas de moi. Vous ne lui découvrirez pas de défaut.

— C’est possible. Cela ne me chagrinerait pas.

— Elle sait absolument tout ce que l’on peut savoir sur terre », insista Mrs Touchett.

Isabel demanda bientôt à leur amie si elle connaissait l’opinion que Mrs Touchett se faisait de sa perfection sans tache.

« Je vous suis très obligée de me l’apprendre, répondit Madame Merle, tout en craignant que votre tante refuse d’envisager, ou du moins de désigner, ces aberrations que nul cadran n’enregistre.

— Ce qui veut dire que vous avez, à son insu, un côté de folie ?

— Oh ! non ; j’ai peur que mes traits les plus noirs ne soient aussi les plus sages. J’entends que l’absence de défauts pour votre tante, cela consiste à n’arriver jamais en retard au dîner, c’est-à-dire à son dîner. Je n’étais pas en retard, soit dit en passant, le soir de votre retour de Londres. Il était huit heures précises, quand je suis entrée au salon ; c’est vous qui étiez en avance. Cela consiste à répondre aux lettres par retour du courrier, à n’apporter pas trop de bagages quand on vient chez elle, et à prendre bien soin de ne pas tomber malade. Voilà ce qui constitue la vertu aux yeux de Mrs Touchett, et elle a bien de la chance de pouvoir la réduire à de tels éléments. »

On voit que la conversation de Madame Merle s’émaillait de traits de libre critique, qui, même lorsqu’ils comportaient un sens hardi de

restriction, ne semblaient jamais dictés par la malveillance. La jeune fille ne pouvait imaginer que l'amie accomplie de Mrs Touchett pût jamais la tromper sciemment. Elle avait de bonnes raisons pour cela ; d'abord, Isabel possédait un sentiment très fin des nuances ; en second lieu, le ton de Madame Merle impliquait qu'elle en aurait eu beaucoup plus long à dire ; enfin il était évident que le fait pour une personne de parler sans restriction à une amie de ses proches parents était une marque agréable d'intimité. Ces signes de sympathie profonde se multipliaient au fur et à mesure des jours, et il n'y en avait pas auquel la jeune fille fût plus sensible qu'à la prédilection de son amie pour tout ce qui concernait Isabel elle-même. Bien qu'elle fît de fréquentes allusions aux incidents de sa propre carrière, elle ne s'y arrêtait jamais, étant aussi peu portée à un égoïsme grossier qu'à un vain bavardage.

« Je suis cassée, passée, fanée, disait-elle souvent, et sans plus d'intérêt qu'un journal vieux d'une semaine. Vous, vous êtes jeune, fraîche et du jour ; vous possédez la grande chose : l'actualité. Moi aussi je l'ai possédée autrefois ; nous la gardons tous une heure. Mais vous, vous la conserverez plus longtemps. Parlons donc de vous ; vous ne pouvez rien dire de vous-même qui ne m'intéresse. C'est un signe d'âge, que d'aimer parler avec la jeunesse. Cela me fait l'effet d'une très jolie compensation. Faute de trouver la jeunesse en soi, on la trouve au dehors, et je crois vraiment qu'on la voit et qu'on la sent mieux ainsi. Évidemment, il faut être en sympathie avec elle, comme je le serai toujours. Je ne crois pas faire jamais montre d'hostilité pour les vieux ; il y a certainement des vieillards que j'adore. Mais en face des jeunes gens, je serai toujours désarmée, tant ils me touchent et m'émeuvent. Je vous donne donc *carte blanche** ; libre à vous d'être impertinente, si cela vous chante ; je vous laisserai faire et vous gâterai horriblement. Vous dites que je parle comme si j'avais cent ans ? C'est que je les ai, vous savez ; je suis née avant la dernière révolution française. Ah ! ma chère, *je viens de loin** ; j'appartiens au vieux, vieux monde. Mais ce n'est pas de lui que je veux parler, c'est du nouveau monde. Racontez-moi tout ce que vous savez de l'Amérique ; vous ne m'en dites jamais assez long. J'ai vécu en Europe depuis ma petite enfance, et il est ridicule, ou plutôt un peu scandaleux, de penser à mon ignorance touchant ce pays splendide, terrible et bizarre, certainement le plus grand et le plus drôle de tous. Nous sommes un

bon nombre comme cela, par ici, et nous formons un groupe assez malheureux. Il faut vivre dans son pays quel qu'il soit ; c'est là qu'on a sa vraie place. Si nous ne sommes pas bons Américains, nous sommes certainement de pauvres Européens ; nous n'avons pas su nous faire notre place. Nous sommes des parasites qui nous traînons à la surface ; nos pieds ne s'enfoncent pas dans la terre. Du moins peut-on s'en rendre compte et ne pas se faire d'illusions. Une femme s'en tire encore : elle n'a jamais de place désignée nulle part, et où qu'elle se trouve, est condamnée à demeurer à la surface, et à plus ou moins s'y traîner. Vous protestez, mon amie ? vous êtes horrifiée ? vous déclarez que vous ne ramperez jamais ? J'avoue que je ne vous vois pas ramper : vous vous tenez plus droite que bien des pauvres créatures. Très bien ! au total, je ne crois pas que vous rampiez jamais. Mais les hommes, les Américains : *je vous demande un peu** ce qu'ils font ici ? Je ne les envie pas, quand je les vois s'efforcer de s'accommoder à cette vie. Regardez le pauvre Ralph Touchett ; comment appelez-vous cette espèce d'homme-là ? Heureusement il a ses poumons ; je dis heureusement, parce que cela lui donne quelque chose à faire. Sa maladie, c'est sa *carrière** : cela lui fait une espèce de situation. On dit : Mr Touchett ? il s'occupe de sa santé ; il a une belle science des climats. Mais sans cela, que serait-il, que représenterait-il, Mr Ralph Touchett ? Un Américain qui habite l'Europe. Cela ne signifie absolument rien : il est impossible de rien trouver qui signifie moins. C'est un homme cultivé, dit-on ; il a une très belle collection de tabatières. Pour en faire un individu pitoyable, il ne manque plus que la collection. Ce mot-là m'exaspère, et je le trouve grotesque. Avec son pauvre père, il en va autrement : il a sa personnalité, qui est plutôt marquante. Il représente un gros établissement financier, et à notre époque, cela vaut autant que n'importe quoi. Pour un Américain, en tout cas, cela fait très bien. Oui, je persiste à penser que votre cousin a de la chance de traîner une maladie chronique, tant qu'il n'en meurt pas. Cela vaut bien mieux que les tabatières. S'il n'était pas malade, me direz-vous, il ferait quelque chose ; il prendrait la place de son père dans sa maison. Ma pauvre amie vous me permettrez d'en douter, je ne lui crois aucun goût pour la banque. Il est vrai que vous le connaissez mieux que moi – bien que je l'aie fort pratiqué jadis –, et on peut lui accorder le bénéfice du doute. Le cas le plus pitoyable que je connaisse

est celui d’un ami à moi, un de nos compatriotes, qui vit en Italie (où il a été conduit, lui aussi, avant de s’en rendre compte) et qui est l’un des hommes les plus charmants que l’on puisse voir. Il faudra que vous fassiez sa connaissance. Je vous le ferai rencontrer, et vous comprendrez ce que je veux dire. Il s’appelle Gilbert Osmond et habite l’Italie : c’est tout ce qu’on peut en dire ou en faire. Il est excessivement intelligent ; c’est un homme fait pour se distinguer, mais, je le répète, on a tout dit sur son compte quand on a parlé de Mr Osmond, qui vit *tout bêtement** en Italie. Pas de carrière, pas de nom, pas de situation, pas de fortune, pas de passé, pas d’avenir, pas de quoi que ce soit. Oh, pardon ! il fait de la peinture, de l’aquarelle – comme moi, mais mieux. Sa peinture ne vaut pas grand-chose, et à tout prendre, je m’en réjouis. Heureusement, il est très indolent, si indolent que cela lui tient en quelque sorte lieu de situation. Il peut toujours dire : Je ne fais rien à cause de mon infernale paresse. On n’arrive à quelque chose, de nos jours, qu’à la condition de se lever à cinq heures du matin ! Il finit par devenir une manière de curiosité ; on se dit qu’il ferait quelque chose, s’il consentait à se lever tôt. Il ne parle jamais de sa peinture au grand public ; il est trop intelligent pour cela. Il a une petite fille, une délicieuse petite fille, et il parle d’elle. Il l’adore, et si la paternité était une carrière, il s’y ferait une place remarquable. Mais je crains bien qu’on n’y trouve pas plus d’avenir que dans les tabatières, même pas autant, peut-être. Racontez-moi ce qu’on fait en Amérique », poursuivait Madame Merle, qui, disons-le en passant, ne lançait pas d’un coup toutes ces réflexions, groupées ici pour la commodité du lecteur. Elle parlait de Florence où vivait Mr Osmond, et où Mrs Touchett habitait un palais du Moyen Âge ; elle parlait de Rome où elle possédait un modeste *pied-à-terre**, avec quelques damas assez beaux. Elle parlait de villes, de gens, voire de sujets tout faits – et de temps en temps du bon vieux maître de la maison et de ses perspectives de survie. Dès l’abord, elle en avait jugé l’espoir très faible, et Isabel était frappée de la façon positive, judicieuse et compétente avec laquelle elle supputait la durée probable de ses jours. Un soir, elle annonça positivement qu’il était condamné.

« Sir Matthew Hope me l’a laissé entendre aussi nettement qu’il le pouvait, là, devant la cheminée, en attendant le dîner. Il sait se rendre très agréable, le grand docteur. Je ne veux pas dire qu’il l’ait montré en

me donnant ce genre d'avertissement. Mais il sait dire ces choses-là avec un tact parfait. Je venais de lui faire part de ma gêne à demeurer ici en un pareil moment, et du sentiment d'indiscrétion que j'y trouve ; ce n'est pas comme si je pouvais aider à soigner le malade. "Il faut rester, il faut rester, m'a-t-il répondu ; votre rôle va bientôt commencer." N'était-ce pas une façon très délicate de dire que le pauvre Mr Touchett allait mourir et que j'aurais à remplir l'office de consolatrice ? Je sais bien, au demeurant, que ce rôle ne sera pas accablant. Votre tante se consolera sans aide ; elle, et elle seule sait la somme de consolation dont elle aura besoin. Ce serait, pour une autre personne, une entreprise très délicate que de vouloir lui administrer la dose nécessaire. Il n'en ira pas de même pour votre cousin ; son père va terriblement lui manquer. Mais je ne me risquerai jamais à présenter mes condoléances à Mr Ralph ; nous ne sommes pas en assez bons termes pour cela. » Madame Merle avait fait plus d'une allusion à l'état mal défini de ses rapports avec Ralph Touchett, et Isabel saisit l'occasion de lui demander s'ils n'étaient pas bons amis.

« Très bons, bien qu'il ne m'aime pas.

— Que lui avez-vous donc fait ?

— Rien du tout ; il n'y a pas besoin de raison pour cela.

— Pour ne pas vous aimer ? Il me semble qu'il faut avoir une très bonne raison.

— Vous êtes trop aimable. Tâchez d'en avoir une toute prête, pour le jour où vous commencerez.

— Commencer à ne plus vous aimer ? Cela n'arrivera jamais.

— Je le souhaite, parce que si vous commencez, ce sera pour toujours. C'est ce qui arrive à votre cousin. Il ne peut surmonter une antipathie naturelle, si je puis employer ce terme pour un sentiment tout unilatéral. Je n'ai rien à lui reprocher, et ne lui tiens nulle rigueur de ne pas me rendre justice. La justice, c'est tout ce que je demande. Cela n'empêche pas de sentir en lui un homme bien élevé et incapable d'aucune insinuation sournoise. *Cartes sur table**, conclut Madame Merle, qui ajouta au bout d'un moment : Je n'ai pas peur de lui.

— Je l'espère bien », dit Isabel qui affirma que son cousin était le meilleur homme du monde.

Elle se souvenait cependant qu'à la première question qu'elle avait posée à Ralph sur Madame Merle, il avait fait une réponse que cette dame aurait pu trouver déplaisante sinon explicite. Il y avait quelque chose entre eux, songeait Isabel. Elle n'en disait pas davantage : si c'était une chose d'importance, elle avait de quoi inspirer le respect ; dans le cas contraire, il était inutile de s'y arrêter. Malgré tout son amour de la clarté, Isabel avait une répugnance instinctive à soulever les rideaux et à fouiller les coins obscurs. L'amour de la connaissance habitait son esprit côte à côte avec la plus belle faculté d'ignorance.

Mais sa nouvelle amie disait parfois des choses qui la faisaient tressaillir et lui fournirent par la suite matière à réflexion. « Je donnerais gros pour me retrouver à votre âge, s'écria un jour Madame Merle avec une amertume que son habituelle aisance dissimulait insuffisamment. Si je pouvais seulement recommencer ; si j'avais la vie devant moi !

— Vous l'avez encore devant vous, répondit doucement Isabel, que cette sortie avait émue.

— Non, la plus grande partie en est passée, et passée en vain.

— Sûrement pas.

— Qu'en ai-je donc tiré ? Ni mari, ni enfant, ni fortune, ni situation, ni restes d'une beauté que je n'ai jamais eue.

— Vous avez beaucoup d'amis, chère madame.

— Je n'en suis pas très sûre ! s'écria Madame Merle.

— Ah ! là, vous avez tort. Vous avez des souvenirs, du charme, des talents… »

Madame Merle l'interrompit : « Que m'ont-ils rapporté, ces talents ? Rien de plus que la nécessité de recourir toujours à eux, de tuer les heures et les jours, de me tromper moi-même par quelque faux semblant de mouvement, de m'endormir. Quant à mon charme et à mes souvenirs, moins on en parlera, mieux cela vaudra. Vous serez mon amie tant que vous ne trouverez pas meilleur usage à faire de votre amitié.

— Il vous appartient de veiller à ce que cela ne m'arrive pas.

— Oui, je ferai un effort pour vous garder. » Et Madame Merle regardait sa jeune amie d'un air grave. « Quand je dis que je voudrais avoir votre âge, il faut entendre : avec vos qualités de franchise, de sincérité, de générosité. Je saurais faire meilleur usage de ma vie.

— Qu'auriez-vous donc souhaité faire que vous n'ayez fait ? »

Madame Merle prit un cahier de musique (elle était assise au piano et s'était brusquement retournée pour parler à Isabel) et se mit à en tourner les pages. « Je suis très ambitieuse, répondit-elle lentement.

— Et vos ambitions n'ont pas été satisfaites ? Il fallait qu'elles fussent bien hautes.

— Elles l'étaient ; je me couvrirais de ridicule en vous en parlant. »

Isabel se demanda quelles pouvaient être ces ambitions et si Madame Merle avait aspiré à porter une couronne. « Je ne sais pas quelle idée vous vous faites du succès, mais vous me paraissez, à moi, y être parvenue. À mes yeux vous en représentez l'image vivante. »

Madame Merle remit le cahier en place avec un sourire.

« Et vous, quelle idée vous faites-vous du succès ?

— Vous devez évidemment la trouver bien pâle. C'est de voir se réaliser un rêve de jeunesse.

— Ah ! s'écria Madame Merle, voilà ce qui ne m'est jamais arrivé ! Mes rêves étaient si grands, si parfaitement irréalisables ! Dieu me pardonne, je rêve encore ! » Et, se retournant vers le piano, elle se mit à jouer avec une expression solennelle.

Le lendemain, elle dit à Isabel que sa définition du succès était très jolie, mais très triste. « De ce point de vue, qui aurait jamais pu réussir ? Les rêves de la jeunesse, les rêves enchanteurs et divins, qui les a jamais vus se réaliser ?

— Moi, quelquefois, répondit timidement Isabel.

— Déjà ? Ce devaient être des rêves d'hier.

— J'ai commencé à rêver très jeune, sourit Isabel.

— Ah ! si vous parlez des aspirations enfantines : celle d'avoir une ceinture rose et une poupée qui ferme les yeux !

— Non, ce n'est pas cela que je veux dire.

— Ou un jeune homme à moustaches blondes qui tombe à vos genoux ?

— Non, pas cela non plus », déclara Isabel avec un redoublement d'emphase.

Madame Merle parut frappée de cet accent : « Je soupçonne que c'est bien cela, votre rêve. Nous avons toutes rêvé du jeune homme à moustaches. Il est inévitable et sans importance. »

Isabel resta un moment silencieuse, puis reprit avec un illogisme aussi prononcé que caractéristique : « Pourquoi ne compterait-il pas ? Il y a jeunes gens et jeunes gens.

— Et le vôtre était un parangon, n'est-ce pas ? demanda son amie en riant. Si vous avez trouvé le type précis de jeune homme dont vous rêviez, c'est un succès dont je vous félicite de tout mon cœur. Seulement je ne vois pas pourquoi vous n'avez pas filé avec lui dans son château des Apennins ?

— Il n'a pas de château dans les Apennins.

— Qu'a-t-il alors ? Une vilaine maison de briques dans la Quarantième Rue ? Ne me dites pas une pareille chose. Je refuse de qualifier cela d'idéal.

— Je n'ai que faire de sa maison, dit Isabel.

— C'est une erreur de votre part. Quand vous aurez vécu aussi longtemps que moi, vous verrez que tout être humain possède sa coquille, et qu'il faut bien en tenir compte. Par coquille, j'entends tout le jeu des circonstances. Vous ne trouverez jamais un homme ou une femme isolés : chacun de nous est un faisceau de réciprocités. Qu'est-ce que nous appelons notre personnalité ? Où commence-t-elle, où finit-elle ? Elle imprègne tout ce qui nous appartient, puis s'en retire. Je sais qu'une grande partie de la mienne tient dans les robes que je choisis. J'ai un grand respect pour les choses. La personnalité, pour les autres, c'est l'expression de l'être, et une maison, des meubles, des vêtements, les livres qu'on lit, les gens que l'on fréquente, tout cela exprime quelque chose. »

Ces réflexions étaient d'ordre assez philosophique, comme nombre de celles que faisait Madame Merle. Isabel aimait la philosophie, mais n'était pas de taille à suivre son amie dans cette analyse hardie de la

personnalité humaine. « Je ne suis pas de votre avis, pas du tout. Je ne sais si j'arrive à m'exprimer moi-même, mais je suis certaine qu'aucun objet ne saurait le faire. Rien de ce qui m'appartient n'est à ma mesure ; au contraire, tout est limite et barrière parfaitement arbitraire. Non certainement : les robes que je choisis, comme vous dites, ne révèlent pas mon être, et j'en rends grâces au ciel.

— Vous vous habillez très bien, lança doucement Madame Merle.

— C'est possible, mais il ne me plairait pas d'être mesurée à cette aune. Mes robes peuvent laisser deviner la couturière, et pas moi. Pour commencer, ce n'est pas mon choix qui en est responsable ; c'est la mode qui me les impose.

— Préféreriez-vous aller toute nue ? » demanda Madame Merle, d'un ton qui mettait pratiquement un terme à l'entretien.

Je dois avouer, au risque de laisser planer quelque doute sur la loyauté de notre héroïne à l'égard de sa remarquable amie, qu'Isabel ne lui avait pas soufflé mot de Lord Warburton non plus que de Caspar Goodwood. Elle ne s'était pourtant pas cachée d'avoir reçu des demandes en mariage, et laissait même entendre à Madame Merle qu'elles étaient de nature très flatteuse. Lord Warburton avait quitté Lockleigh pour se rendre en Écosse avec ses sœurs, et bien qu'il eût écrit plusieurs lettres à Ralph pour s'enquérir de l'état de Mr Touchett, Isabel n'avait pas eu à subir l'embarras de visites que, resté dans le voisinage, il se fût senti probablement tenu de faire en personne pour avoir des nouvelles. Il était parfaitement bien élevé, mais notre héroïne était convaincue que, venant à Gardencourt et voyant Madame Merle, il se serait pris de sympathie pour elle, et lui aurait fait part de son amour pour la jeune fille. Il se trouvait qu'au cours des visites de cette dame à Gardencourt – visites beaucoup plus brèves que la dernière – il était absent de Lockleigh, ou n'était pas venu chez Mr Touchett. Aussi, bien qu'elle le connût de nom comme le grand homme de ce coin de pays, n'avait-elle aucune raison de voir en lui un amoureux de la nièce fraîchement importée de Mrs Touchett.

« Vous avez bien le temps, disait-elle en réponse aux demi-confidences d'Isabel, qui, malgré le vague de ces aveux, en conservait quelque remords. Je suis heureuse que vous n'ayez encore rien fait, qu'il vous reste encore une décision à prendre. Il est excellent pour une

jeune fille d’avoir repoussé quelques bonnes propositions, à la condition, naturellement, que ce ne soient pas les meilleures qu’on puisse lui faire. Ne m’en veuillez pas de parler de façon aussi éhontée : il faut bien adopter parfois le langage du monde. Seulement, ne vous mettez pas à refuser pour le plaisir du refus. C’est un agréable exercice de volonté, mais en somme, c’est aussi un exercice de volonté que d’accepter. Et puis il y a toujours le danger de refuser une fois de trop. Ce n’est pas celui-là auquel j’ai succombé : je n’ai pas assez refusé. Vous êtes une créature exquise, et je voudrais voir en vous la femme d’un Premier ministre. Mais, à proprement parler, vous n’êtes pas ce qu’on appelle un *parti**. Vous êtes parfaitement jolie et fort intelligente ; par vous-même, vous êtes tout à fait exceptionnelle. Vous semblez n’avoir que des notions très vagues de vos biens terrestres, mais d’après ce que je puis deviner vous n’êtes pas gênée par vos revenus. Je voudrais que vous ayez un peu d’argent.

— Moi aussi ! » dit ingénument Isabel, sans paraître se souvenir que son dénuement n’avait pas fait l’effet d’un tort bien important à deux soupirants héroïques.

Malgré la bienveillante insistance de Sir Matthew Hope, Madame Merle ne prolongea pas sa visite jusqu’à l’issue dorénavant trop certaine de la maladie du pauvre Mr Touchett. Elle avait d’autres engagements qu’il lui fallait enfin remplir, et elle quitta Gardencourt en promettant de revenir voir Mrs Touchett à la campagne ou à Londres, avant de quitter l’Angleterre. Ses adieux à Isabel parurent, encore plus que leur rencontre, nouer un lien d’amitié. « Je vais dans six maisons successives, mais je n’y rencontrerai personne qui me plaise autant que vous. Dites-vous bien cela, et pensez à moi aussi avantageusement que possible. Il faut me remercier en croyant en moi. »

Pour toute réponse, Isabel l’embrassa et, bien que les femmes s’embrassent souvent avec facilité, il y a baisers et baisers, et celui-là fit plaisir à Madame Merle.

Ce départ laissa notre jeune amie fort solitaire ; elle ne voyait sa tante et son cousin qu’aux repas, et s’apercevait que Mrs Touchett ne consacrait plus à son mari qu’un nombre infime des heures durant lesquelles elle se rendait invisible. Elle en passait le reste dans ses

appartements particuliers, dont l’accès était interdit à sa nièce même, et où elle semblait se livrer à des besognes mystérieuses et incompréhensibles. À table, elle était grave et silencieuse, sans que l’on pût taxer d’affectée une solennité évidemment pleine de conviction. Isabel se demandait si sa tante se repentait d’avoir si longtemps suivi sa route solitaire, sans observer pourtant chez elle aucune manifestation de regret : larmes, soupirs, ni sollicitude excessive. Mrs Touchett semblait éprouver seulement le désir de rappeler et de collationner ses souvenirs : elle avait son livre de comptes moral – avec colonnes imperturbablement alignées et solide fermoir d’acier – qu’elle tenait en ordre exemplaire. Ses réflexions prenaient toujours un accent pratique : « Si j’avais prévu les événements, je ne vous aurais pas proposé de vous amener ici maintenant, dit-elle à Isabel après le départ de Madame Merle. J’aurais attendu l’année prochaine.

— Je n’aurais pas connu mon oncle. Je suis bien heureuse d’être venue sans tarder.

— C’est très gentil à vous de le dire, mais ce n’est pas pour vous faire faire la connaissance de votre oncle que je vous ai amenée en Europe. »

Observation parfaitement justifiée, bien qu’un peu intempestive, au gré d’Isabel. Elle eut le loisir d’y songer, ainsi qu’à d’autres propos. Elle faisait chaque jour une promenade solitaire, et passait des heures vagues à feuilleter des livres dans la bibliothèque. Parmi les sujets qui retenaient son attention, venaient au premier plan les aventures de son amie Miss Stackpole, avec qui elle entretenait une correspondance suivie. Isabel préférait de beaucoup le style épistolaire intime de son amie à celui de ses articles, ou du moins eût-elle fort apprécié ses lettres ouvertes si elles étaient restées inédites. La carrière de Henrietta n’était pas aussi facile qu’on eût pu le souhaiter pour son bonheur particulier ; ce tableau de la vie intime en Grande-Bretagne qu’elle désirait tant peindre semblait danser devant elle comme un feu follet. Des raisons mystérieuses avaient empêché l’invitation de Lady Pensil de lui jamais parvenir, et le pauvre Mr Bantling, malgré toute sa naïve sympathie, ne s’était jamais expliqué l’étrange disparition d’une missive qu’on n’avait pu manquer d’envoyer. Il prenait évidemment

fort à cœur les affaires de Henrietta, et croyait lui devoir une compensation pour cette illusoire promesse d'une visite dans le Bedfordshire. « Il me conseille un voyage sur le continent, écrivait Henrietta, et, comme il envisage d'y faire un tour lui-même, je pense que son avis est sincère. Il me demande pourquoi je ne ferais pas une étude de la vie en France, et il est de fait que j'ai grande envie de voir la nouvelle République[1]. Mr Bantling n'a pas de goût bien marqué pour la République, mais n'en compte pas moins se rendre bientôt à Paris. Je dois dire qu'il se montre aussi plein d'attentions qu'on peut le souhaiter et j'aurai vu au moins un Anglais poli. Je lui répète qu'il aurait dû naître américain, et je voudrais que vous voyiez quel plaisir lui fait ce compliment. Chaque fois que je le répète, il pousse la même exclamation : "Ah ! vraiment, voyons !" »

Quelques jours plus tard, Henrietta écrivit qu'elle avait décidé de se rendre à Paris, et que Mr Bantling promettait d'assister à son départ, peut-être même de l'accompagner jusqu'à Douvres. Miss Stackpole ajoutait qu'elle attendrait Isabel à Paris, comme si cette dernière eût dû partir seule, et sans faire aucune allusion à Mrs Touchett. Se souvenant de l'intérêt témoigné par Ralph à son amie, Isabel lui lut plusieurs passages de ces lettres, et Ralph suivit avec une émotion vibrante la carrière de la journaliste.

« Il me semble qu'elle fait son chemin, admira-t-il. Partir pour Paris avec un ex-lancier[2] ! Si elle est à court de sujet, elle n'aura qu'à décrire cet épisode !

— Ce n'est pas très traditionnel, à coup sûr, répondit Isabel. Mais si vous croyez que de la part de Henrietta du moins, ce ne soit pas parfaitement innocent, vous vous trompez lourdement. Vous ne comprendrez jamais Henrietta.

— Pardon ; je la comprends parfaitement. Je ne l'ai pas comprise, tout d'abord, mais j'ai fini par découvrir le point de vue nécessaire. C'est le pauvre Bantling qui ne l'a pas trouvé, je le crains. Il pourrait se réserver des surprises. Moi, je comprends Henrietta comme si je l'avais faite ! »

Isabel n'en était pas convaincue, mais s'abstint d'exprimer son doute, car elle était décidée, en ces jours d'épreuve, à montrer beaucoup de douceur à son cousin. Un après-midi, moins d'une

semaine après le départ de Madame Merle, elle était installée dans la bibliothèque et parcourait distraitement un volume. Elle était assise dans une embrasure de fenêtre et jetait les yeux sur la tristesse du parc humide ; comme la bibliothèque faisait angle droit avec la façade de la maison, elle voyait le cabriolet du docteur qui attendait depuis deux heures à la porte. Elle fut frappée de cette station prolongée, mais vit enfin sortir le praticien, qui s'attarda un moment à mettre ses gants et à regarder les genoux de son cheval avant de monter en voiture et de s'éloigner. Isabel demeura encore une demi-heure à sa place, attentive au grand silence qui régnait dans la maison. Silence si profond qu'en entendant un pas lent et feutré sur l'épais tapis de la pièce, elle fut presque effrayée. Elle se détourna vivement de la fenêtre et vit Ralph debout devant elle ; il gardait toujours les mains dans ses poches, mais ne laissait voir sur son visage nul soupçon de son habituel et silencieux sourire. Elle se leva, avec un geste et un regard interrogateurs.

« C'est fini, dit Ralph.

— Vous voulez dire que mon oncle… ? »

Isabel s'arrêta.

« Mon cher père est mort, depuis une heure.

— Ah ! mon pauvre Ralph ! » gémit-elle doucement, en lui tendant les mains.

OceanofPDF.com

XX

Une quinzaine environ après ces événements, Madame Merle se rendit à la maison de Winchester Square. En descendant de son *hansom*, elle aperçut, entre les fenêtres de la salle à manger, un grand placard de bois, sur le fond noir duquel se détachaient en blanc les mots : « Belle maison à vendre » avec l'adresse de l'agence chargée des négociations. « On n'a certainement pas perdu de temps, songea la visiteuse en soulevant le gros heurtoir de bronze, et en attendant que la porte s'ouvrît. C'est un pays pratique. » Dans la maison, et dans l'escalier du salon, elle constata de nombreux symptômes de départ : les tableaux étaient dépendus et rangés sur les canapés, les rideaux ôtés des fenêtres, les parquets nus. Mrs Touchett fit bientôt son apparition, et déclara en deux mots qu'elle tenait les condoléances pour accomplies.

« Je sais que vous allez dire que c'était un très brave homme. Je le sais mieux que quiconque pour lui avoir donné plus d'occasions de le prouver. Et en cela, je crois avoir été bonne épouse. » Mrs Touchett ajouta qu'en ses derniers jours son mari avait paru reconnaître le fait. « Il m'a traitée avec beaucoup de libéralité, dit-elle. Je ne dirai pas plus généreusement que je ne m'y attendais, parce que je n'escomptais rien. Vous savez que, de façon générale, je n'escompte rien. Mais il a sans doute voulu accuser le fait que tout en vivant beaucoup à l'étranger, et librement mêlée à la vie extérieure, je n'ai jamais montré la plus petite préférence pour personne d'autre. »

« Pour personne d'autre que vous-même », corrigea *in petto* Madame Merle, sans donner un son matériel à sa réflexion.

« Je n’ai jamais sacrifié mon mari à une autre personne », continua Mrs Touchett, avec son habituelle sécheresse.

« Évidemment, songea Madame Merle, puisqu’elle n’a jamais rien fait pour personne. »

Il y avait dans ces commentaires silencieux un certain cynisme qui demande une explication, d’autant plus qu’ils ne sont en harmonie ni avec l’impression – un peu superficielle peut-être – que nous nous sommes faite du caractère de Madame Merle, ni avec les éléments de l’histoire de Mrs Touchett ; d’autant encore que Madame Merle était bien convaincue qu’elle n’avait nullement lieu de tenir la dernière remarque de son amie pour une pointe dirigée contre sa propre personne. La vérité, c’est que dès le seuil de la maison, elle avait eu l’impression que la mort de Mr Touchett était grosse de conséquences profondes, et que ces conséquences avantageaient un petit cercle de personnes dont elle ne faisait pas partie. Il était bien naturel qu’un événement pareil comportât des conséquences, et l’imagination de Madame Merle s’était plus d’une fois attachée à cette perspective durant sa visite à Gardencourt. Encore était-ce une chose de prévoir l’éventualité, et une autre d’assister à ses résultats matériels. L’idée d’un partage des biens – elle aurait volontiers dit des dépouilles – s’imposait avec intensité à son esprit et exaspérait son sentiment d’exclusion. Je suis loin de vouloir la dépeindre comme une des bouches avides ou un des cœurs envieux du vulgaire troupeau, mais nous savons déjà que nombre de ses désirs étaient toujours restés insatisfaits. Si on l’avait mise au pied du mur, elle aurait admis, avec un beau sourire d’orgueil, qu’elle n’avait pas le plus petit droit au partage de la fortune. « Il n’y a jamais rien eu entre Mr Touchett et moi ; pas ça, le pauvre homme ! » eût-elle affirmé en faisant claquer ses doigts.

Je me hâte d’ajouter, au demeurant, que si elle ne pouvait se défendre pour le moment d’une jalousie perverse, elle prenait bien soin de ne pas se trahir. Elle éprouvait, somme toute, autant de sympathie pour les profits de Mr Touchett que pour ses propres pertes.

« Il m’a laissé cette maison, expliqua la veuve nouvelle, mais vous comprenez que je ne l’habiterai pas ; je préfère de beaucoup mon habitation de Florence. Il y a trois jours seulement que l’on a ouvert le

testament, et j’ai déjà mis la maison en vente. Je conserve aussi une part dans les comptes de la banque, et je ne sais pas si je dois l’y maintenir. Sans doute l’en retirerai-je. Ralph hérite naturellement de Gardencourt, sans avoir, peut-être, les moyens de l’entretenir. Son père lui laisse une jolie fortune, mais il a donné des sommes considérables à droite et à gauche ; des legs à n’en plus finir, jusqu’à une série de cousins au troisième degré du Vermont. Cependant Ralph aime tant Gardencourt qu’il serait capable d’y vivre, en été, avec une bonne à tout faire et un apprenti jardinier. Il y a dans le testament de mon mari une clause bizarre, ajouta Mrs Touchett. Il a laissé une fortune à ma nièce.

— Une fortune ? répéta doucement Madame Merle.

— Isabel va se trouver à la tête de quelque soixante-dix mille livres. »

Madame Merle gardait les mains croisées sur ses genoux. À ces mots, elle les leva sans les dénouer, et les tint un moment contre sa poitrine, tandis que ses yeux légèrement dilatés se fixaient sur ceux de son amie : « Ah ! s’écria-t-elle, la fine mouche ! »

Mrs Touchett lui lança un regard pénétrant : « Qu’entendez-vous par là ? »

Madame Merle rougit et baissa les yeux : « C’est évidemment une marque de finesse que de parvenir à un tel résultat… sans effort.

— Elle n’a certainement fait aucun effort. Et il ne faut pas dire qu’elle y soit parvenue. »

Madame Merle commettait rarement la maladresse de revenir sur ses paroles ; son habileté consistait plutôt à maintenir son dire et à le mettre en bonne lumière : « Ma chère amie, Isabel n’aurait pas eu soixante-dix mille livres si elle n’était pas la plus charmante fille du monde. Son charme comporte une grande finesse.

— Elle n’imaginait pas, j’en suis sûre, que mon mari fît quelque chose pour elle, et je ne me l’étais pas figuré non plus, car il ne m’a jamais fait part de son intention. Elle n’avait aucun lien avec lui, et ce n’était pas à ses yeux une grande recommandation que d’être ma nièce. Quelque but qu’elle ait poursuivi, elle l’a fait sans s’en rendre compte.

— Ah ! commenta Madame Merle, c’est comme cela qu’on réussit les plus beaux coups. »

Mrs Touchett réservait son opinion. « Isabel a de la chance, on ne peut le nier. Pour le moment, elle est simplement stupéfiée.

— Est-ce à dire qu’elle ne sache que faire de son argent ?

— Je crois qu’elle n’y a guère songé encore. Elle ne sait que penser de l’affaire. C’est comme si l’on avait, à l’improviste, tiré un coup de canon derrière son dos ; elle se tâte pour savoir si elle n’est pas blessée. Il n’y a que trois jours qu’elle a reçu la visite de l’exécuteur testamentaire, qui est venu très galamment, en personne, l’informer de ce qui lui revenait. Il m’a raconté qu’après avoir écouté ce qu’il avait à dire, elle a éclaté en sanglots. L’argent doit rester dans les affaires de la banque, et elle en touchera les intérêts. »

Madame Merle hocha la tête avec un sourire sagace et tout à fait attendri maintenant : « Comme c’est délicieux ! c’est une peine à laquelle elle se fera vite. » Puis, après un silence : « Qu’en dit votre fils ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Il a quitté l’Angleterre avant l’ouverture du testament. La fatigue et le chagrin l’ont brisé, et il s’est dépêché de regagner le Midi. Il est en route pour la Riviera et ne m’a pas encore donné de ses nouvelles. Je serais bien surprise qu’il fît la moindre objection à une décision de son père.

— Ne m’avez-vous pas dit que sa part était réduite ?

— C’est lui qui l’avait demandé. Je sais qu’il suppliait son père de faire quelque chose pour ses parents d’Amérique. Il n’est pas du tout porté à s’occuper du numéro un.

— Tout dépend de qui l’on considère comme étant le numéro un ! » dit Madame Merle, qui resta un moment pensive, les yeux fixés sur le parquet. Puis, les relevant : « Ne vais-je pas voir votre heureuse nièce ? demanda-t-elle.

— Vous pouvez la voir, et vous n’aurez pas l’impression qu’elle soit heureuse. Depuis trois jours, elle garde l’air solennel d’une Madone de Cimabue[1]. » Et Mrs Touchett sonna pour faire prévenir sa nièce.

Isabel ne se fit pas attendre et, en la voyant paraître, Madame Merle se dit que la comparaison de Mrs Touchett ne manquait pas de poids. Elle était pâle et grave, et le grand deuil accentuait cette expression. Elle eut pourtant le sourire de ses jours les plus heureux à la vue de Madame Merle, qui s'avança, lui posa la main sur l'épaule, et après l'avoir un moment regardée, l'embrassa comme pour lui rendre le baiser qu'elle en avait reçu à Gardencourt. Telle fut la seule allusion que se permît pour l'instant cette femme de goût à l'heureuse fortune de notre jeune amie.

Mrs Touchett n'éprouvait aucune envie d'attendre à Londres la vente de sa maison. Après avoir choisi dans le mobilier les objets qu'elle désirait transférer à Florence, elle réserva le reste pour une vente, et partit pour le continent. Elle était naturellement accompagnée de sa nièce qui avait maintenant tout loisir pour mesurer, peser et apprécier de toutes manières l'aubaine dont l'avait tacitement félicitée Madame Merle. Isabel songeait souvent à son enrichissement subit, et le considérait sous vingt aspects divers, mais nous n'entreprendrons pas pour l'instant de suivre le cours de ses pensées ou d'expliquer au juste pourquoi elle avait éprouvé d'abord un sentiment de malaise. Ce ne fut d'ailleurs là qu'un état passager : la jeune fille comprit bientôt que la fortune valait une vertu, parce qu'elle donnait les moyens d'action, et que l'action était en soi une douceur. C'était l'heureux contraire de la stupide faiblesse, surtout de la faiblesse féminine ! Être faible, c'était assez gracieux pour une jeune personne délicate, mais après tout, comme se disait Isabel, il y avait une grâce plus valable. Pour l'instant, il est vrai, une fois expédié un chèque à Lily et un autre à la pauvre Édith, il ne lui restait pas grand-chose à faire, mais elle se réjouissait des mois paisibles que ses robes de deuil et le récent veuvage de sa tante allaient les obliger à passer ensemble. Ses possibilités d'action la rendaient sérieuse ; elle envisageait son pouvoir avec une attention soutenue, mais sans désir de l'exercer. Elle commença de le faire au cours d'un séjour de quelques semaines à Paris avec sa tante, et d'une façon que l'on ne manquera pas de juger triviale. Façon imposée par une ville dont les magasins font l'admiration du monde et intégralement prescrite par la tutelle de Mrs Touchett, qui considérait sous un angle éminemment pratique l'accession de sa nièce à la fortune. « Maintenant que vous voilà riche,

il faut savoir jouer votre rôle, le jouer bien, s'entend », avait-elle dit une fois pour toutes ; et elle ajouta que le premier devoir de la jeune fille était de choisir toujours de belles choses. « Vous ne savez pas prendre soin de vos affaires, et c'est une chose à apprendre », poursuivit-elle, pour indiquer le second des devoirs d'Isabel. Isabel se plia à ces obligations, sans que son imagination en fût éblouie ; elle attendait des événements, mais d'autres événements que ceux-là.

Mrs Touchett modifiait rarement ses projets, et ayant décidé avant la mort de son mari de passer une partie de l'hiver à Paris, ne vit pas de raison de se priver – et moins encore de priver sa nièce – de ce plaisir. Malgré leur deuil, elle pourrait présenter, sans cérémonie, la jeune fille au petit cercle de leurs compatriotes qui habitaient autour des Champs-Élysées. Avec nombre d'entre eux, Mrs Touchett était intime ; elle partageait leur exil, leurs convictions, leurs passe-temps, leur ennui. Isabel les voyait accourir avec beaucoup d'assiduité à l'hôtel de sa tante, et prononçait sur eux des jugements dont l'exaltation passagère de son sentiment de devoir humain expliquait évidemment l'assurance. Elle s'avisa que leurs existences étaient parfaitement vides, malgré toutes leurs aises, et excita quelque méfiance en exprimant cette opinion, par les beaux après-midi de dimanche où les expatriés américains se faisaient des visites. Bien que ses interlocuteurs fussent gens dont leurs cuisiniers ou leurs couturières entretenaient l'exemplaire humeur, deux ou trois d'entre eux trouvaient que sa compagnie, d'ailleurs généralement appréciée, ne valait pas l'agrément des dernières pièces de théâtre. « Vous vivez tous ici de cette façon, mais à quoi cela vous mène-t-il ? aimait-elle demander. À rien, me paraît-il, et je m'étonne que vous ne vous en lassiez pas vite. »

Mrs Touchett jugeait la question digne de Henrietta Stackpole. Les deux dames avaient retrouvé Henrietta à Paris, et Isabel la voyait très souvent, ce qui donnait lieu à Mrs Touchett de se dire que si sa nièce ne possédait pas assez d'originalité pour inventer quelque chose, elle devait emprunter le ton de ses remarques à son amie la journaliste. La première occasion où Isabel exprima son opinion fut celle d'une visite faite par les deux dames à Mrs Luce, vieille amie de Mrs Touchett, et la seule personne de Paris qu'elle fût voir. Mrs Luce habitait Paris depuis le temps de Louis-Philippe ; elle disait en souriant qu'elle appartenait à la génération de 1830, sans qu'on comprît toujours le sel

de sa remarque. Quand elle faisait long feu, Mrs Luce s'expliquait : « Oh oui, je suis une vieille romantique ! » en un français qui ne s'était jamais perfectionné. L'après-midi du dimanche, elle recevait des compatriotes sympathiques, presque toujours les mêmes. D'ailleurs elle restait toujours chez elle, et reproduisait avec une exactitude étonnante, dans son petit coin capitonné de la ville brillante, l'atmosphère domestique de sa Baltimore originelle. Ce qui réduisait Mr Luce, son digne mari, grand individu mince, grisonnant et soigné, qui arborait un monocle d'or et portait son chapeau un peu trop en arrière, à un éloge bien platonique des « distractions » parisiennes – c'était son expression favorite – puisque l'on ne pouvait deviner à quels soucis il tentait d'échapper. L'un d'eux était de se rendre chaque jour à une banque américaine, où il trouvait un bureau de poste presque aussi commode et aussi familier que son équivalent d'une petite ville américaine. Il passait une heure sur une chaise des Champs-Élysées (par les beaux jours) et dînait remarquablement bien à sa propre table, au-dessus d'un parquet ciré dont le poli n'avait, pour le bonheur de Mrs Luce, pas son égal dans toute la capitale. De temps à autre, il dînait avec quelques amis au Café Anglais[2], où son talent pour ordonner un menu était une source de félicité pour ses compagnons, et d'admiration pour le maître d'hôtel de l'établissement. Tels étaient ses seuls passe-temps connus, mais ils charmaient ses heures depuis plus d'un demi-siècle, et justifiaient apparemment son affirmation répétée qu'il n'y avait pas au monde deux villes comme Paris. Nulle autre part, à l'en croire, il ne pouvait se flatter de jouir de la vie. Rien de tel que Paris, bien qu'il faille avouer que Mr Luce ne se faisait plus une aussi haute idée qu'au temps de sa jeunesse de cette scène de dissipations. Dans la liste de ses ressources intellectuelles, il ne faut pas oublier ses préoccupations politiques, car elles devaient remplir maintes de ses heures qui pouvaient paraître assez vides à un observateur superficiel. Comme nombre de ses compatriotes, Mr Luce était conservateur convaincu, et considérait sans aucune faveur le nouveau régime du pays. Il n'avait aucune confiance dans sa durée et affirmait d'année en année que sa fin était prochaine. « Ces gens-là veulent être matés, monsieur ; ce qu'il leur faut c'est la main ferme, le talon de fer », disait-il souvent du peuple français, et son idéal de gouvernement intelligent et brillant était celui de l'Empire déchu. « Paris est

beaucoup moins agréable qu'au temps de l'empereur : voilà un homme qui savait rendre une ville charmante », expliquait-il souvent à Mrs Touchett, qui partageait tout à fait sa manière de voir, et demandait si ce n'était pas pour fuir les républiques que l'on avait traversé l'odieux océan.

« Tenez, moi, madame, assis dans les Champs-Élysées, en face du Palais de l'Industrie, j'ai vu les équipages de la Cour monter des Tuileries et y redescendre jusqu'à sept fois par jour. Je me souviens même d'une circonstance où ils ont passé neuf fois. Et maintenant, qu'est-ce que vous voyez ? Il n'y a pas à dire, le style a disparu. Napoléon connaissait les besoins du peuple français, et il planera un nuage noir sur Paris, sur *notre* Paris jusqu'à ce qu'on y revoie l'Empire. »

Au nombre des habitués des dimanches de Mrs Luce, Isabel rencontra un jeune homme, avec qui elle noua de nombreux entretiens, et qu'elle trouva riche de connaissances intéressantes. Mr Edward Rosier – Ned Rosier comme on l'appelait – était originaire de New York, et avait été élevé à Paris, sous l'œil d'un père, qui se trouvait être un très intime ami de jeunesse du défunt Mr Archer. Edward Rosier se souvenait d'Isabel fillette ; c'était son père qui était venu au secours des petites Archer dans l'hôtel de Neufchâtel (il était en voyage avec son fils, et le hasard l'avait fait descendre à l'hôtel) après que leur bonne s'était esquivée avec un prince russe, en un moment où les lieux de résidence de Mr Archer étaient quelque peu incertains. Isabel se rappelait parfaitement le beau petit garçon, dont les cheveux sentaient délicieusement le cosmétique, et qui possédait, pour son seul usage, une bonne décidée à ne le perdre de vue sous aucun prétexte. Isabel avait fait un tour au bord du lac avec Edward qu'elle trouvait joli comme un ange, comparaison qui ne représentait dans son esprit rien de conventionnel, car elle s'était fait du type de visage angélique une conception très nette, et que son nouvel ami réalisait en tout point. Un petit visage rose coiffé d'un béret de velours bleu et encadré d'un col empesé et brodé, hantait souvent ses rêves enfantins, et elle avait quelque temps gardé la ferme conviction que les hôtes célestes usaient entre eux d'un bizarre jargon franco-anglais pour exprimer les sentiments les mieux séants, comme lorsque Edward lui déclarait que sa bonne lui défendait de trop approcher de la berge et qu'il fallait

toujours obéir à sa bonne. L'anglais de Ned Rosier s'était précisé ou subissait du moins, à un moindre degré, l'influence française. Son père était mort et sa bonne congédiée, mais le jeune homme se conformait toujours à l'esprit de leur enseignement et n'approchait jamais de la berge. Il gardait dans toute sa personne quelque chose d'agréable aux narines, et quelque chose qui ne déplaisait pas aux organes plus nobles. C'était un jeune homme très doux et très aimable, avec ce qu'on appelle des goûts cultivés : il était connaisseur en vieilles porcelaines, en bons vins, en reliures de livres, n'ignorait rien de l'*Almanach de Gotha*[3], des meilleures boutiques, des bons hôtels, des heures de trains. Il savait, presque aussi bien que Mr Luce, ordonner un menu, et il était probablement destiné, avec l'expérience des ans, à devenir un digne successeur de ce gentleman, dont il soutenait d'une voix douce et innocente les opinions politiques un peu sombres. Il occupait à Paris un appartement exquis, décoré de vieilles dentelles d'autel espagnoles, objets d'envie pour ses amies féminines, qui déclaraient sa cheminée mieux drapée que les nobles épaules de plus d'une duchesse. Il consacrait d'ordinaire une partie de son hiver à Pau, et avait même une fois passé deux mois aux États-Unis.

Il s'intéressa fort à Isabel et se souvint parfaitement de la promenade de Neufchâtel, où elle voulait tant s'approcher de la berge. Il retrouva cette tendance dans les questions subversives que l'on a citées plus haut, et entreprit de leur répondre avec plus d'urbanité qu'elles n'en méritaient sans doute. « À quoi cela nous mène-t-il, Miss Archer ? Paris mène partout. On ne peut aller nulle part sans passer d'abord ici. Tous ceux qui viennent en Europe doivent traverser Paris. Ce n'est pas dans ce sens que vous l'entendez ? Vous demandez le bien qu'on en retire ? Eh ! comment deviner l'avenir ? Comment dire ce qui nous attend ? Si le chemin est agréable peu m'importe où il mène, et c'est un chemin agréable, Miss Archer ; j'aime le bon vieil asphalte. On ne s'en fatigue pas, quoi qu'on fasse. On craint parfois de s'en lasser, mais c'est impossible : il y a toujours quelque chose de nouveau et d'intéressant. Prenez l'Hôtel Drouot, par exemple : on y fait des deux ou trois ventes par semaine. Où dénicher les choses que l'on trouve ici ? Et j'affirme, en dépit de tout ce qu'on pourra me dire, que tout est meilleur marché, quand on connaît les bons endroits. Moi, je connais beaucoup d'endroits, mais je me les réserve. Je vous donnerai des

adresses, si vous voulez, comme faveur particulière, mais il ne faudra les dire à personne. N'allez nulle part sans me consulter d'abord ; je veux que vous me le promettiez. En règle générale, évitez les boulevards : il n'y a rien à faire sur les boulevards. Bien consciencieusement, et *sans blague**, je crois que personne ne connaît Paris mieux que moi. Il faut que Mrs Touchett et vous veniez un jour déjeuner chez moi : je vous montrerai mes petites affaires ; *je ne vous dis que ça* !* On parle beaucoup de Londres, depuis quelque temps, et Londres est fort à la mode du jour. Or, à Londres, il n'y a rien ; on ne trouve rien. Pas de Louis XV, pas d'Empire, rien que leur éternel Reine Anne. C'est très bien pour une chambre à coucher, le Reine Anne, pour un cabinet de toilette, mais on ne voit pas cela dans un salon. Vous demandez si je passe ma vie chez les antiquaires ? Oh non, je n'en ai pas les moyens. Je le voudrais. Vous me trouvez bien frivole ; je le vois à l'expression de votre visage ; vous avez des traits remarquablement expressifs – cela ne vous fâche pas que je vous dise cela ? C'est une sorte d'avertissement que je vous donne. Vous trouvez que je devrais faire quelque chose, et je suis de votre avis, tant que la chose reste incertaine. Mais quand on en vient au point, il faut tirer l'échelle. Je ne puis pas retourner en Amérique pour y tenir un magasin. Vous pensez que j'y ai des dispositions ? C'est trop d'honneur que vous me faites, Miss Archer. J'achète très bien, mais je ne sais pas vendre ; vous vous en apercevrez dans les rares occasions où je tâche de me débarrasser de certains objets. Il faut beaucoup plus d'astuce pour faire acheter les autres que pour acheter soi-même. Quand je pense à ce qu'il faut de malice aux gens qui me font acheter moi. Ah non, je ne pourrais pas être commerçant. Médecin non plus ; c'est un métier dégoûtant. Pour me faire clergyman, je n'ai pas assez de convictions, et je ne saurais pas prononcer correctement les noms de la Bible : il y en a de très difficiles, surtout dans l'Ancien Testament. Pour être avocat, il faudrait comprendre la procédure américaine. Et quoi d'autre, alors ? En Amérique, un homme bien élevé ne trouve pas de profession. La diplomatie me tenterait, mais la diplomatie américaine n'a rien d'appétissant non plus pour un gentleman. Si vous aviez vu le dernier ambas… »

Henrietta Stackpole qui se trouvait souvent chez son amie, quand Mr Rosier, venu tard dans l'après-midi présenter ses hommages,

s’exprimait comme je viens de l’indiquer, interrompait d’ordinaire le jeune homme à ce moment, et lui faisait un discours sur les devoirs du citoyen américain. Elle le trouvait fort artificiel, pire encore que le pauvre Ralph Touchett. Elle était plus que jamais inclinée à une critique acerbe, car sa conscience s’était fort émue du sort d’Isabel. Elle n’avait pas félicité son amie de la grosse fortune qui lui tombait du ciel, et s’en était excusée.

« Si Mr Touchett m’avait demandé mon avis, déclara-t-elle franchement, je lui aurais dit : Jamais !

— Je vois, répondit Isabel. Vous croyez que cet argent deviendra une sorte de malédiction. C’est possible.

— Laissez-le à quelqu’un que vous aimez moins, lui aurais-je conseillé.

— À vous, par exemple ? » suggéra gaiement Isabel. Puis : « Croyez-vous vraiment qu’il me fasse du mal ? reprit-elle sur un ton tout différent.

— J’espère que non, mais il confirmera certainement vos tendances dangereuses.

— Vous parlez de mon goût de luxe, de mon extravagance ?

— Non, non, je parle de votre disposition morale. Le luxe, je l’approuve, je trouve qu’on devrait être aussi élégant que possible. Regardez le luxe de nos villes de l’Ouest : je n’ai rien vu ici de comparable. Je ne crois pas que vous deveniez jamais vulgairement sensuelle. Le danger, pour vous, c’est de trop vivre dans le monde de vos rêves. Vous n’êtes pas assez en contact avec la réalité, avec le monde de travail, de peine, de souffrance, je puis même dire de laideur, qui nous entoure. Vous êtes trop délicate ; vous avez trop d’illusions gracieuses. Vos millions tout neufs vous cantonneront de plus en plus dans la société de quelques égoïstes au cœur dur qui auront intérêt à ne pas les laisser s’effriter. »

Les yeux d’Isabel s’agrandirent à l’évocation de cette affreuse perspective : « Mes illusions ? s’écria-t-elle. Je tâche tant de n’en pas avoir !

— Oh ! fit Henrietta, vous vous imaginez qu’on peut mener une existence romanesque, qu’on peut vivre pour son plaisir et celui des

autres. Vous vous apercevrez que c’est une erreur. Quelle que soit la vie que l’on mène, il faut y mettre son âme, si l’on veut en faire le moindre succès, et du moment que l’on s’applique en ce sens, la vie cesse d’être un roman, je vous l’assure, et devient une triste réalité. On ne peut pas toujours se contenter soi-même ; il faut quelquefois contenter les autres. Cela je suis certaine que vous êtes toute prête à le faire, mais il y a une autre chose plus importante encore, c’est souvent de mécontenter les autres. Il faut toujours être prêt à cette nécessité, ne jamais reculer devant elle. Cela ne vous convient pas du tout ; vous êtes trop portée à vous laisser admirer, à entendre dire du bien de vous. Vous croyez pouvoir échapper aux devoirs détestables avec des considérations romanesques ; voilà votre grande illusion, ma chère. Or c’est impossible. Il faut s’attendre souvent, dans la vie, à ne contenter personne, même pas soi-même. »

Isabel hocha tristement la tête avec une expression de crainte et d’émoi. « Vous êtes sans doute à un de ces moments-là, Henrietta. »

Il était indubitable que Miss Stackpole, durant sa visite à Paris qui avait été professionnellement plus rémunératrice que son séjour en Angleterre, n’avait pas vécu dans un monde de rêves. Mr Bantling lui avait tenu compagnie pendant les quatre premières semaines, avant de repartir pour l’Angleterre, et nulle atmosphère de rêve n’entourait l’excellent homme. Les deux amis avaient mené une existence très intime, au grand avantage de Henrietta, qui profitait de la connaissance parfaite qu’avait Mr Bantling de Paris. Il lui expliquait tout, lui montrait tout, lui servait partout de guide et d’interprète. Ils déjeunaient ensemble, dînaient ensemble, allaient ensemble au théâtre, soupaient ensemble et, jusqu’à certain point, vivaient tout à fait ensemble. « C’était un véritable ami », affirma plus d’une fois Henrietta à notre héroïne, et elle n’aurait jamais cru qu’un Anglais pût tant lui plaire. Isabel n’eût su dire pourquoi elle trouvait quelque chose de comique dans cette alliance de la correspondante de l’*Interviewer* avec le frère de Lady Pensil, et pourquoi son amusement n’était pas atténué par le fait de voir la chose au crédit de chacun d’eux. Isabel ne pouvait échapper au soupçon que les deux amis jouaient souvent aux propos interrompus, et que leur égale naïveté les avait un peu trahis. Mais cette naïveté n’en était pas moins honorable de part et d’autre. Il était aussi touchant, de la part de Henrietta, de se figurer que

Mr Bantling attachait un intérêt à la diffusion du journalisme et à la situation des correspondantes de journaux en général, qu'il l'était de la part de son compagnon de croire que la cause de l'*Interviewer* – périodique dont il ne s'était jamais fait une idée bien précise – résumait pour un observateur subtil (et Mr Bantling se croyait tout à fait égal à cette tâche) toutes les raisons de Miss Stackpole de faire appel à une affection démonstrative. Chacun de ces célibataires aveugles satisfaisait chez l'autre un appétit dont il se rendait inconsciemment compte. Mr Bantling, avec son tempérament lent et imprécis, était charmé par la vivacité positive d'une jeune femme dont le regard brillant et la nette fraîcheur le séduisaient, et qui donnait une sorte de bouquet à un esprit quelque peu insipide dans le cours ordinaire des jours. Henrietta, de son côté, aimait la compagnie d'un homme qui paraissait avoir été, par des voies détournées et assez bizarres, destiné à son usage, dont l'indéfendable oisiveté était une rare aubaine pour une amie toujours trépidante, et qui savait donner une réponse facile, traditionnelle et rien moins que définitive, à presque toutes les questions théoriques ou pratiques qu'elle pouvait lui poser. Elle trouvait les réponses de Mr Bantling très opérantes, et dans la crainte de manquer le départ de la poste, s'en prévalait souvent pour les livrer généreusement et pompeusement à la publicité. On pouvait craindre qu'elle se laissât attirer vers ces abîmes de sophistication contre lesquels Isabel, en manière de réponse enjouée, l'avait mise en garde. Il pouvait y avoir du danger pour Isabel, mais il était difficile que Miss Stackpole, de son côté, trouvât une paix solide de l'esprit à adopter les opinions d'une classe attachée à tous les vieux abus. Isabel continuait à lui donner des conseils malicieux, et l'obligeant frère de Lady Pensil était parfois, sur les lèvres de notre héroïne, l'objet d'allusions facétieuses et sans respect. Mais rien ne pouvait dépasser sur ce point l'amabilité de Henrietta ; elle abondait dans le sens de l'ironie d'Isabel et énumérait avec feu les heures qu'elle avait passées avec ce parfait homme du monde, terme qui avait cessé de prendre pour elle un sens d'opprobre. Puis, quelques moments plus tard, oubliant qu'elles venaient de bavarder sur le mode ironique, elle décrivait avec un enthousiasme sincère une expédition faite en sa compagnie. Elle disait : « Oui, je connais bien Versailles ; j'y suis allée avec Mr Bantling. Je voulais visiter le château à fond et je l'ai averti,

avant d’y aller, que c’était une affaire sérieuse. Alors nous avons vécu trois jours à l’hôtel, et nous sommes entrés partout. Il faisait un temps exquis, un véritable été de la Saint-Martin. Nous avons passé les journées dans le parc. Oh non ! on ne peut pas m’en remontrer sur Versailles ! » Henrietta avait pris des dispositions pour rencontrer au printemps son galant ami en Italie.

OceanofPDF.com

XXI

Mrs Touchett, qui avait fixé le jour de son départ de Paris avant d'y arriver, partit pour le Midi vers la mi-février. Elle interrompit son voyage pour aller voir son fils à San Remo, où il venait de passer avec ennui un hiver ensoleillé sous une ombrelle blanche qu'il portait à pas lents. Isabel accompagna naturellement sa tante, bien que Mrs Touchett, avec sa simple et familière logique, l'eût mise en présence de deux décisions éventuelles.

« Maintenant, vous êtes naturellement votre propre maîtresse et vous vous trouverez libre comme l'oiseau sur la branche. Je ne veux pas dire que vous ne le fussiez pas auparavant, mais vous allez vivre dorénavant sur un nouveau pied. La fortune dresse une sorte de barrière : vous pourrez faire, étant riche, bien des choses qu'on aurait sévèrement critiquées, si vous étiez restée pauvre. Vous pourrez aller et venir, voyager seule, tenir votre propre maison, à la condition, bien entendu, de prendre une dame de compagnie, une dame noble dans la misère, avec un châle reprisé et des cheveux teints, qui fasse de la peinture sur velours. Cela ne vous sourit pas ? Rien ne vous empêche, évidemment, d'agir à votre guise ; tout ce que je veux vous faire comprendre, c'est l'étendue de votre liberté. Vous pourriez prendre Miss Stackpole comme dame de compagnie ; elle saurait très bien écarter les gêneurs. Mais je crois préférable que vous restiez avec moi, quoique rien ne vous y oblige. Cela vaut mieux pour plusieurs raisons, parfaitement indépendantes de votre goût. Je ne pense pas que l'arrangement vous plaise, mais je vous engage à supporter ce sacrifice. J'admets que tout ce qu'il a pu y avoir de nouveauté dans ma

compagnie soit usé maintenant, et que vous me voyez telle que je suis : une vieille femme ennuyeuse, entêtée et d'esprit étroit.

— Je ne vous trouve pas du tout ennuyeuse, protesta Isabel.

— Mais vous reconnaissez que je suis têtue et étroite d'esprit. Je vous le disais bien ! » déclara Mrs Touchett avec beaucoup de bonne humeur.

Isabel resta jusqu'à nouvel ordre avec sa tante, parce qu'en dépit de certains gestes impulsifs, elle portait grande attention à ce que l'on tenait en général pour convenable, et parce qu'une jeune fille sans parenté visible lui faisait toujours l'effet d'une fleur sans feuillage. Il était trop certain que la conversation de Mrs Touchett ne lui paraissait plus jamais aussi brillante qu'en ce premier après-midi d'Albany où, dans son imperméable mouillé, elle expliquait les avantages que l'Europe pouvait offrir à une jeune personne de goût. Isabel était d'ailleurs en grande partie responsable de cette désillusion ; pour avoir un moment évoqué les souvenirs de Mrs Touchett, son imagination préjugeait toujours des opinions et des émotions de sa tante, qui possédait, elle, fort peu d'imagination. Cependant, Mrs Touchett avait un grand mérite : elle était honnête comme une paire de compas. Sa raideur et sa fermeté mêmes n'allaient pas sans un bon côté : on savait exactement où la situer, sans jamais risquer avec elle rencontres fortuites ou collisions. On la trouvait toujours sur son propre terrain, d'où elle ne jetait jamais des yeux curieux sur le domaine des voisins. Isabel finissait par ressentir pour elle un apitoiement indicible, tant elle éprouvait de tristesse pour la condition d'une personne dont la nature offrait si peu de prise, et présentait une aire si restreinte aux apports du contact humain… Rien de tendre, rien de sympathique n'avait de chance d'y jamais prendre racine, aucune fleur portée par le vent, aucune mousse adoucissante. La surface qu'elle présentait au monde, son étendue passive en d'autres termes, était épaisse comme un tranchant de couteau. Isabel n'avait pas moins de raison de croire qu'en avançant dans la vie, elle faisait, plus qu'elle n'en exigeait, de concessions à une entité obscurément distincte de ses seules aises. Elle apprenait à sacrifier la logique à des considérations de cet ordre inférieur qui trouvent leur excuse dans les cas particuliers. Il n'était pas au crédit de son intransigeance de prendre le chemin le plus long

pour aller à Florence, aux fins de passer quelques semaines avec son fils malade, alors que, les années précédentes, elle était fermement convaincue que Ralph, quand il voulait la voir, n'avait qu'à se rappeler que le Palazzo Crescentini[1] comportait un vaste appartement désigné sous le nom d'aile du signorino.

« J'ai une question à vous poser, dit Isabel à son cousin au lendemain de son arrivée à San Remo, une question dont j'ai plus d'une fois songé à m'informer par lettre, et qu'en somme j'ai hésité à formuler. En face de vous, elle devient plus facile. Saviez-vous que votre père voulût me laisser tant d'argent ? »

Ralph étendit ses jambes un peu plus loin que de coutume, et regarda plus fixement la Méditerranée.

« Qu'importe, chère Isabel, que je l'aie su ou non ? Mon père était très entêté.

— Ainsi, vous le saviez !

— Il me l'avait dit en effet ; nous en avions même un peu parlé.

— Pourquoi l'a-t-il fait ? demanda brusquement Isabel.

— Comme une sorte de compliment.

— Un compliment à quel propos ?

— À propos de la grâce de votre existence.

— Il se faisait une trop haute idée de moi, déclara la jeune fille.

— C'est en quoi nous l'imitons tous.

— Si je le croyais, je serais très malheureuse. Par bonheur, je n'en crois rien. Je veux être traitée avec justice ; c'est tout ce que je demande.

— Parfait ! seulement il faut vous rappeler que le sentiment de la justice se fait assez chaleureux quand il s'adresse à un être charmant.

— Je n'ai rien d'un être charmant. Comment pouvez-vous parler de la sorte, au moment précis où je vous pose des questions si déplaisantes ? Je dois vous paraître délicate !

— Vous me paraissez troublée.

— Je le suis en effet.

— À quel sujet ? »

Elle ne répondit d’abord rien ; puis éclata soudain :

« Croyez-vous qu’il soit bon pour moi de devenir si riche, tout d’un coup ? Henrietta en doute.

— Au diable Henrietta ! lança rudement Ralph. Si vous me demandez mon avis, j’en suis enchanté, moi.

— Est-ce donc pour vous faire plaisir que votre père s’est décidé ?

— Je ne suis pas de l’avis de Miss Stackpole, reprit Ralph d’un ton plus grave. Je crois qu’il est excellent pour vous d’avoir des moyens. »

Isabel lui lança un regard profond : « Je me demande si vous vous doutez… et si vous vous souciez de ce qui est bon pour moi.

— Si je m’en doute, croyez bien que je m’en soucie. Et voulez-vous que je vous dise ce qui vaut le mieux pour vous : c’est de ne pas vous tourmenter.

— De ne pas vous tourmenter vous, sans doute ?

— Vous n’y arriveriez pas. Je suis à l’épreuve de toutes les tracasseries. Prenez les choses plus aisément. Ne vous demandez pas tant si telle ou telle chose est bonne pour vous. N’interrogez pas tant votre conscience : elle perdra l’accord comme un piano surmené. Gardez-la pour les grandes occasions. Ne cherchez pas toujours à vous former le caractère ; cela revient à forcer un tendre et délicat bouton de rose. Vivez à votre gré, et votre caractère se fera de lui-même. Presque tout vous est bon ; les exceptions à cette règle sont rares, et un revenu confortable ne fait pas partie de ces exceptions-là. » Ralph s’arrêta, avec un sourire, puis reprit bientôt : « Vous avez trop de tendances à la réflexion, et surtout trop de conscience. Il est parfaitement déraisonnable de tenir, comme vous le faites, un tas de choses pour mauvaises. Remisez votre monture, calmez votre fièvre. Déployez vos ailes, pour vous élever au-dessus de la terre. Cela, ce n’est jamais mauvais. »

Elle écoutait attentivement, et savait comprendre vite.

« Je me demande si vous mesurez la portée de vos paroles ? Car, alors, vous assumez une grande responsabilité.

— Vous m’effrayez un peu, mais je crois avoir raison, dit Ralph avec un enjouement forcé.

— Tout de même, ce que vous dites est bien vrai, poursuivit Isabel. Rien ne pourrait l'être davantage. Je m'absorbe en moi-même ; je considère trop la vie comme une prescription médicale. Pourquoi, en effet, nous demander toujours si les choses sont bonnes pour nous, comme si nous étions des malades dans un lit d'hôpital ? Pourquoi aurais-je si peur de ne pas bien faire ? Comme si le monde s'inquiétait que je fasse bien ou mal !

— Quelle faveur de vous donner des conseils ! dit Ralph. C'est vous qui prenez le vent de mes voiles. »

Elle le regarda comme si elle ne l'avait pas entendu, bien qu'elle ne suivît pas la chaîne des réflexions qu'il venait de susciter : « Je m'efforce de me préoccuper plus du monde que de moi-même et je reviens toujours à moi. C'est parce que j'ai peur. » Elle s'arrêta un moment : sa voix tremblait un peu. « Oui, j'ai peur. Je ne puis pas vous expliquer. Une grande fortune, c'est la liberté, et j'ai peur de la liberté. C'est une si belle chose ! Il faudrait en faire bon usage, sous peine de se couvrir de honte. Et il faut penser sans cesse ; c'est un effort constant. Je ne suis pas sûre que ce ne soit pas un bonheur plus grand d'être sans moyens.

— Pour les faibles, je n'en doute pas. Ils ont trop de peine à n'être pas simplement méprisables.

— Et qu'est-ce qui vous dit que je ne sois pas faible ? demanda Isabel.

— Ah ! répondit Ralph avec une rougeur subite dont la jeune fille s'aperçut, si vous l'êtes, je suis monstrueusement attrapé, moi ! »

Le charme de la côte méditerranéenne ne fit que s'accentuer pour notre héroïne, à mesure qu'elle la connaissait mieux. C'était le seuil de l'Italie, la porte des merveilles. L'Italie, mal vue encore et insuffisamment sentie, s'étendait devant elle comme une terre de promesses, une terre où l'amour de la beauté s'étayait sur une expérience illimitée. Chaque fois qu'elle longeait le rivage avec son cousin, qu'elle accompagnait dans sa promenade quotidienne, elle regardait par-dessus la mer, avec des yeux de désir, l'endroit où elle savait que se trouvait Gênes. Elle était d'ailleurs heureuse de s'arrêter un moment au seuil de cette nouvelle aventure ; l'attente préliminaire même comportait sa joie. C'était un intérêt paisible, un entracte dans

une carrière qu'elle avait peu de raisons jusqu'alors de tenir pour agitée, mais qu'elle ne cessait de se dépeindre à la lumière de ses espoirs, de ses appréhensions, de son imagination, de ses ambitions, de ses prédilections, et qui donnait à ces incidents secondaires un relief suffisamment dramatique. Madame Merle avait prédit à Mrs Touchett qu'après avoir mis une demi-douzaine de fois sa main à sa poche, leur jeune amie se ferait très bien à l'idée que cette poche eût été garnie par un oncle généreux, et l'événement justifia, comme il l'avait si souvent justifiée déjà, la perspicacité de cette dame. Ralph Touchett félicitait sa cousine d'être moralement inflammable, c'est-à-dire d'être prompte à saisir une suggestion, faite dans son intérêt. Son conseil avait sans doute porté ses fruits ; en tout cas, avant de quitter San Remo, Isabel s'était déjà faite à l'idée de sa richesse. Cette sensation trouvait sa place naturelle dans un solide faisceau d'idées qu'elle se faisait sur son propre compte, et dont la plus récente n'était pas la moins agréable. Elle permettait de donner suite à mille bonnes intentions. Isabel se perdait dans un dédale de visions ; la perspective des belles choses que pouvait accomplir une fille riche, indépendante, généreuse, et qui considérait avec des yeux profondément humains circonstances et obligations, lui paraissait sublime. Sa fortune, du coup, devenait, dans son esprit, la meilleure part d'elle-même ; elle lui donnait de l'importance, lui prêtait même une sorte de beauté idéale. Quant à ce qu'elle représentait aux yeux étrangers, c'est une autre affaire et que nous étudierons en son temps.

Les visions dont je viens de parler se mêlaient à d'autres débats intérieurs. Isabel pensait plus volontiers à l'avenir qu'au passé, mais parfois, lorsqu'elle écoutait le murmure de la Méditerranée, sa rêverie la ramenait en arrière. Elle s'attachait à deux silhouettes qui, en dépit de la distance croissante, conservaient un relief suffisant et en qui il était facile de reconnaître celles de Caspar Goodwood et de Lord Warburton. On pourra s'étonner de la rapidité avec laquelle ces images d'énergie étaient passées à l'arrière-plan de la vie de notre jeune amie. Elle avait toujours certaine propension à prendre foi dans la réalité des choses absentes ; elle pouvait, en cas de besoin, retrouver sa confiance avec un effort, mais cet effort ne laissait pas d'être pénible, même lorsque la réalité avait été douce. Le passé lui semblait volontiers mort, et sa reviviscence s'éclairait de la lueur d'un jour de jugement dernier.

La jeune fille, au surplus, n'admettait pas sans peine de survivre elle-même dans l'esprit des autres, et n'avait pas la fatuité de croire qu'elle y laissât d'indélébiles images. Elle pouvait être blessée de s'apercevoir qu'on l'avait oubliée, et de toutes les libertés, pourtant, celle qui lui semblait la plus douce était la liberté d'oubli. Elle n'avait pas, sentimentalement parlant, donné son dernier shilling à Caspar Goodwood ou à Lord Warburton, et ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils avaient contracté l'un et l'autre une dette importante envers elle. Elle se rappelait, naturellement, qu'elle devait revoir Mr Goodwood, mais ce n'était pas avant un an et demi ; et pendant ce temps, bien des choses pouvaient arriver. Non qu'elle se dît que son soupirant américain pourrait trouver une jeune fille plus accommodante ; elle était convaincue qu'il en rencontrerait plus d'une en effet, mais ne se laisserait pas attirer par cet ordre de mérite. Seulement, elle songeait qu'elle pouvait connaître elle-même l'humiliation du changement, en finir un jour, et malgré leur nombre apparemment illimité, avec tant de choses qui n'étaient pas Caspar, et trouver un apaisement dans ces éléments mêmes de sa présence qui lui semblaient pour l'instant un obstacle à sa libre respiration. Cet obstacle, on pouvait concevoir qu'il devînt quelque jour une source de bonheur, un clair et paisible havre protégé par une robuste jetée de granit. Mais ce jour ne pouvait venir qu'à son temps, et elle n'allait pas l'attendre les bras croisés. Que Lord Warburton continuât à chérir son visage, c'était plus que ne devait escompter une noble modestie ou un orgueil éclairé. Elle avait si nettement cherché à effacer tout souvenir de ce qui s'était passé entre eux, qu'un pareil effort de la part du jeune homme serait parfaitement légitime. Que l'on ne voie pas là une nuance d'ironie. Isabel s'imaginait sincèrement que Lord Warburton ne manquerait pas de surmonter sa déception. Qu'il eût été profondément affecté, elle le croyait volontiers, et tirait encore un certain plaisir de cette conviction ; mais il était absurde qu'un homme si intelligent et traité en somme de façon si honorable, conservât une cicatrice si mal proportionnée à la plaie qui l'avait causée. Les Anglais, d'ailleurs, aiment leur bien-être, et il ne pouvait, à la longue, y avoir que peu de satisfaction pour Lord Warburton à s'appesantir sur le cas d'une jeune Américaine vaniteuse qu'il avait connue en passant. Isabel se flattait d'apprendre un jour ou l'autre, sans plus d'émoi que de surprise, qu'il

venait d’épouser une de ses jeunes compatriotes, qui se serait donné la peine de le conquérir. Cela prouverait qu’il jugeait notre amie aussi résolue qu’elle souhaitait le paraître à ses yeux. Et cette seule pensée était douce à son orgueil.

OceanofPDF.com

XXII

Par un des premiers jours de mai, quelque six mois après la mort du vieux Mr Touchett, un petit groupe dont un peintre aurait admiré la composition était réuni dans l'une des nombreuses pièces d'une ancienne villa des environs de Florence. C'était non loin de la Porte Romaine, et sur une éminence plantée d'oliviers, une longue bâtisse plate avec le toit débordant cher à la Toscane, qui forme au loin, sur les collines, un rectangle en si parfaite harmonie avec les silhouettes droites et nettes des sombres cyprès, qui se groupent en général par trois ou quatre à son entour. La maison s'ouvrait sur une petite *piazza* herbeuse et solitaire, vraie place de village qui occupait en partie le sommet de la colline. Sa façade aux fenêtres irrégulièrement disposées s'ornait d'un banc de pierre, ordinaire refuge de quelques personnes plus ou moins dotées de cet air de mérite incompris qui, pour une raison ou l'autre, distingue en Italie tout individu à l'attitude purement passive. Antique et massive, cette façade, rongée par les intempéries, mais imposante encore, avait un air quelque peu rébarbatif. C'était un masque et non point un visage, où s'ouvraient de lourdes paupières mais point d'yeux. La maison regardait en réalité de l'autre côté, et contemplait un horizon splendide sous une paisible lumière de printemps mûrissant. Elle surplombait la pente de la colline et la longue vallée de l'Arno tout estompée de couleur italienne. Dans son jardin étroit, disposé en terrasse, ne poussaient que quelques buissons de roses sauvages, près de bancs de pierre rongés de mousse et chauds de soleil. Le parapet de la terrasse invitait à s'accouder, et à son pied dévalait la pente, parmi l'arroi des olivaies et des vignes. Ce n'est

d’ailleurs pas l’extérieur de la maison qui doit nous retenir, car par ce beau matin printanier ses habitants avaient quelque raison de rechercher l’ombre. Les fenêtres du rez-de-chaussée, vues de la *piazza*, offraient de nobles proportions architecturales, mais semblaient moins faites pour assurer les communications entre le monde et la maison, que pour empêcher le monde d’y plonger un regard. Elles s’armaient de barreaux massifs et défiaient, par la hauteur de leur seuil, la curiosité la plus active. Dans un des appartements qu’éclairaient trois de ces avares ouvertures, un des nombreux appartements réservés à l’usage d’étrangers divers qui faisaient de longs séjours à Florence, un homme était assis près d’une fillette et de deux religieuses. La pièce était moins sombre que notre description n’aurait pu le faire croire, car elle s’ouvrait largement par une large porte sur le fouillis du jardin, et ses hauts volets de fer laissaient à l’occasion filtrer une dose généreuse de soleil italien. C’était d’ailleurs un lieu de bien-être, et presque de luxe, où s’affirmaient un art précieux et une recherche de raffinements subtils, et où vieilles tentures de damas et de tapisseries, bahuts et coffrets de chêne sculpté et poli, primitifs anguleux dans leurs cadres antiques, poteries et bronzes aux étranges formes médiévales, représentaient les innombrables richesses dont l’Italie resta longtemps l’inépuisable réserve. Ces objets voisinaient avec des articles de mobilier moderne, où tout se recommandait à une génération indolente ; à côté de fauteuils profonds et rembourrés, un grand espace était rempli par un bureau dont l’ingénieuse perfection portait la marque de Londres et du XIXe siècle. On découvrait une profusion de livres, de revues et de journaux, et quelques petites études, curieuses et très poussées, à l’aquarelle pour la plupart. L’un de ces tableautins reposait sur un chevalet de salon et, postée devant lui, la fillette dont j’ai signalé la présence le considérait sans mot dire.

Entre les autres membres du groupe ne régnait pas un silence absolu, mais leur entretien indiquait une sorte de contrainte cahotante. Les deux bonnes sœurs ne s’abandonnaient pas au fond de leurs fauteuils respectifs ; leur attitude exprimait une réserve étudiée et leurs traits se figeaient en masque de prudence. C’étaient des femmes aux formes opulentes, dont les visages doux et neutres indiquaient une sorte de modestie de commande, et s’ennoblissaient de toute l’impersonnalité de leurs raides cornettes et de la serge noire qui

semblait clouée sur leur corps comme un cadre. L'une d'elles, femme à lunettes d'un certain âge, au teint fleuri et aux joues pleines, avait la mine plus décidée que sa compagne, et devait porter la responsabilité d'une mission qui avait évidemment trait à la fillette. Celle-ci portait un chapeau fort simple en rapport avec sa robe de mousseline usée, trop courte pour son âge, bien que déjà rallongée. Quant à l'individu qui était censé conduire l'entretien, il semblait éprouver la difficulté de sa tâche, et savoir qu'il est aussi délicat de s'adresser à la grande modestie qu'à la plus haute puissance. Il était d'ailleurs visiblement préoccupé par la fillette, dont il considérait gravement, tandis qu'elle lui tournait le dos, la menue et svelte personne. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la tête longue et bien dessinée, aux cheveux courts et drus, bien que précocement grisonnants. Il avait un beau visage étroit, très composé et parfaitement modelé, auquel on aurait pu faire le seul reproche de trop s'effiler, défaut qu'exagérait de façon marquée la forme de la barbe. Cette barbe, taillée à l'imitation des portraits du XVIe siècle, et surmontée d'une moustache blonde dont les pointes se redressaient en pli romantique, prêtait au visage un curieux cachet de tradition, et indiquait chez son possesseur un grand souci de style. Par ailleurs, ses yeux fins et étranges, à la fois vagues et insistants, intelligents et durs, qui dénonçaient le rêveur autant que le curieux, auraient assez laissé entendre qu'il n'étudiait le style qu'en des limites fort précises, et que, lorsqu'il se donnait la peine de chercher, il était sûr de découvrir. On aurait été bien en peine de lui attribuer un pays ou une latitude d'origine, tant il possédait peu des signes extérieurs qui facilitent d'ordinaire la réponse à cette question. S'il avait du sang anglais dans les veines, ce n'était pas sans adjonction de sang italien ou français ; pour fait d'or pur qu'on le sentît, il ne faisait pas songer à une pièce ou à un emblème monnayé de circulation courante, mais à quelque fine et belle médaille, frappée pour une commémoration spéciale. Il était svelte et mince, un peu voûté, et ne paraissait ni grand, ni petit. On n'aurait pu distinguer dans sa mise que le souci d'en éliminer tout détail vulgaire.

« Eh bien, chérie, qu'en penses-tu ? » demanda-t-il à la fillette.

Il s'exprimait en italien avec une facilité parfaite, ce qui n'eût pas suffi à convaincre qu'il fût italien.

L’enfant tournait avec gravité la tête de droite et de gauche. « Très joli, papa ; c’est de vous ?

— De moi-même. Tu me trouves très fort, n’est-ce pas ?

— Oui, papa, très fort. Moi aussi, j’ai appris à peindre. »

Et se retournant, elle montra un petit visage rond illuminé par un sourire extraordinairement doux.

« Tu aurais dû m’apporter un échantillon de tes talents.

— J’en ai apporté beaucoup ; ils sont dans ma malle.

— Elle dessine très… très soigneusement, fit observer en français la plus âgée des religieuses.

— Je suis enchanté de l’apprendre ; est-ce vous qui le lui avez appris ?

— Heureusement non, fit la bonne sœur en rougissant un peu. Ce n’est pas ma partie. Je n’enseigne rien ; je laisse cela aux gens qui en savent plus long que moi. Nous avons un excellent professeur de dessin, monsieur… monsieur… comment donc ? » demanda-t-elle à sa compagne.

Celle-ci regardait le tapis : « C’est un nom allemand, dit-elle en italien, comme si ce nom avait besoin d’une traduction.

— Oui, reprit la première : c’est un Allemand qui enseigne depuis longtemps chez nous. »

La fillette, qui ne suivait pas la conversation, était allée se poster devant la porte de la vaste pièce et regardait le jardin. « Vous êtes française, ma sœur ? demanda le maître de la maison.

— Oui, monsieur, dit-elle doucement. Je parle ma langue aux élèves. C’est la seule que je sache. Mais nous avons des sœurs d’autres pays : des Anglaises, des Allemandes, des Irlandaises. Elles parlent chacune sa langue. »

L’homme sourit. « Ma fille a-t-elle été confiée aux soins de ces dames irlandaises ? » Puis comme s’il s’apercevait que les deux sœurs soupçonnaient l’ironie, sans la comprendre : « Vous formez un assortiment complet, ajouta-t-il aussitôt.

— Très complet, en effet. Il y a tout chez nous, et tout ce que l’on peut trouver de mieux.

— Nous faisons de la gymnastique, hasarda la sœur italienne. Mais sans danger.

— Je l’espère. Est-ce votre partie, ma sœur ? »

Cette question provoqua chez les deux nonnes une hilarité naïve et prolongée ; quand leur rire se fut apaisé, leur hôte fit observer, en regardant sa fille, qu’elle avait grandi.

« Oui, mais je crois que c’est fini. Elle ne sera pas grande, fit la sœur française.

— Cela m’est égal ; il en va des femmes comme des meilleurs livres : bons et pas trop longs. Je ne vois d’ailleurs aucune raison particulière pour que ma fille soit petite. »

La sœur eut un léger mouvement d’épaules, comme pour indiquer que de telles choses dépassaient la compréhension. « Elle se porte très bien ; c’est le principal.

— Oui, elle a l’air solide. » Et le père considéra un moment la fillette. « Qu’est-ce que tu vois dans le jardin ? demanda-t-il en français.

— Beaucoup de fleurs, répondit-elle d’une voix douce et menue, et avec une égale perfection d’accent.

— Oui, mais pas beaucoup de jolies. Va quand même en cueillir quelques-unes pour ces dames. »

L’enfant se retourna avec un sourire accentué par la joie.

« Je le puis vraiment ?

— Puisque je te le dis », insista le père.

La petite regarda la plus âgée des deux sœurs : « Vous permettez, ma mère ?

— Obéissez à monsieur votre père, mon enfant », murmura la sœur, en rougissant encore.

Tranquillisée par cet acquiescement, l’enfant descendit dans le jardin et fut bientôt hors de vue. « Vous ne les gâtez pas, constata gaiement le père.

— Elles doivent toujours demander la permission. C’est notre système. On la leur accorde volontiers, mais elles sont tenues de la demander.

— Oh ! je ne discute pas votre système. Je suis sûr qu’il est excellent. Je vous ai confié ma fille pour voir ce que vous en feriez. J’avais la foi.

— Il faut avoir la foi, approuva avec onction la sœur.

— Eh bien, ma foi a-t-elle été récompensée ? Qu’est-ce que vous avez fait de votre élève ? »

La sœur baissa un moment les yeux. « Une bonne chrétienne, monsieur. »

L’homme baissa aussi les paupières, pour obéir sans doute à une autre impulsion. « Oui, et quoi encore ? »

Il considérait la religieuse, et s’attendait peut-être à l’entendre dire que c’était assez d’être bonne chrétienne, mais malgré toute sa simplicité, la sœur était moins fruste qu’on n’eût pu croire : « Une charmante jeune fille ; une véritable petite femme ; une enfant qui ne vous donnera que des satisfactions.

— Elle paraît très gentille, déclara le père. Elle est très jolie.

— Parfaite en tout point. Elle n’a pas de défauts.

— Elle n’en avait pas autrefois ; je suis heureux qu’elle n’en ait pas acquis au couvent.

— Nous l’aimons trop, dit la sœur aux lunettes avec dignité. Quant aux défauts, comment donner ce que l’on n’a pas ? *Le couvent n’est pas comme le monde, monsieur**. C’est notre fille, comme vous le voyez. Elle était si petite quand nous l’avons prise.

— De toutes celles que nous perdons cette année, c’est elle que nous regretterons le plus, murmura d’un ton modeste la plus jeune sœur.

— Ah oui, nous parlerons longtemps d’elle, reprit l’autre. Nous la donnerons en exemple aux nouvelles. »

Sur quoi, la bonne sœur s’aperçut que ses lunettes s’embuaient, cependant que sa compagne, après avoir un moment fouillé dans sa poche, en tirait un mouchoir de solide tissu.

« Il n’est pas certain que vous la perdiez ; rien n’est encore décidé, riposta vivement leur hôte moins pour prévenir leurs larmes que pour dire ce qui pouvait lui être le plus agréable à lui-même.

— Nous serions bien heureuses de le croire. Quinze ans, c’est bien jeune pour nous quitter.

— Oh ! s’écria-t-il avec une vivacité nouvelle, ce n’est pas moi qui veux vous l’enlever. Je ne demanderais qu’à vous la laisser toujours.

— Ah ! monsieur, fit la sœur française en se levant avec un sourire, bonne comme elle est, elle est faite pour le monde. *Le monde y gagnera**.

— Si toutes les bonnes personnes étaient au fond des couvents, que deviendrait le monde ? » demanda doucement l’autre sœur, en se levant aussi.

C’était là une question de portée plus large que ne semblait le soupçonner la religieuse, et la sœur aux lunettes conclut d’accommodante façon : « Heureusement, il y a de braves cœurs partout.

— Quand vous serez parties, il y en aura deux de moins ici », fit galamment observer leur hôte.

À un compliment aussi extravagant, les deux âmes naïves n’auraient su répondre, et elles se contentèrent de se regarder avec la modestie voulue ; mais leur confusion fut vite apaisée par le retour de l’enfant qui apportait deux gros bouquets de roses, les unes toutes blanches, les autres rouges.

« Je vous laisse le choix, maman Catherine, dit la fillette. Il n’y a que la couleur qui diffère, maman Justine. Il y a juste le même nombre de roses dans les deux bouquets. »

Les deux sœurs se regardèrent en souriant. « Lequel voulez-vous ?

— Non ; c’est à vous de choisir.

— Je vais prendre les rouges, décida la mère Catherine. Je suis si rouge moi-même ! Elles nous consoleront sur le chemin du retour.

— Elles ne se garderont pas, s’écria la jeune fille. Ah ! je voudrais pouvoir vous offrir quelque chose qui dure.

— Vous nous laissez un bon souvenir de vous, ma fille. Voilà qui durera.

— Je voudrais que les sœurs puissent porter de jolies parures ; je vous donnerais mes perles bleues, reprit la petite.

— Vous retournez à Rome ce soir ? demanda le père.

— Oui, nous allons prendre le train. Nous avons tant à faire, là-bas.

— N'êtes-vous pas fatiguées ?

— Nous ne sommes jamais fatiguées.

— Oh si, ma sœur, quelquefois, murmura la plus jeune religieuse.

— Pas aujourd'hui, en tout cas ; nous nous sommes si bien reposées ici. *Que Dieu vous garde, ma fille* !* »

Tandis que les deux femmes échangeaient des baisers avec sa fille, leur hôte s'était dirigé vers la porte par laquelle elles devaient passer. L'ayant ouverte, il poussa soudain une légère exclamation, et resta sans bouger. La porte donnait sur un vestibule voûté, haut comme une chapelle et dallé de briques rouges, où une dame venait d'être introduite par un jeune domestique en livrée usée qui la conduisait maintenant vers la pièce où étaient réunis les précédents personnages. Le maître de la maison restait silencieux, et la dame s'avançait de son côté sans mot dire. Il ne lui souffla pas un mot au passage, et ne lui offrit pas la main, mais s'effaça, pour la laisser entrer au salon. Sur le seuil, elle s'arrêta.

« Il y a quelqu'un ? demanda-t-elle.

— Quelqu'un que vous pouvez voir. »

Elle entra et se trouva face à face avec les deux religieuses et leur élève qui s'avançait entre elles, une main au bras de chacune. À la vue de la nouvelle venue, elles s'arrêtèrent court, cependant que la dame qui s'était également arrêtée, les considérait. La jeune fille poussa un petit cri étouffé : « Ah ! Madame Merle ! »

La dame avait eu un léger tressaillement, mais n'en retrouva pas moins aussitôt son affabilité coutumière. « Oui, c'est Madame Merle, qui vient vous souhaiter la bienvenue. » Et elle tendit les deux mains à la fillette qui s'avança aussitôt, en offrant son front. Madame Merle y posa un baiser, puis se retourna en souriant vers les deux sœurs. Elles

répondirent à ce sourire par une révérence courtoise, sans se permettre de regarder de trop près cette femme importante et magnifique, qui semblait apporter avec elle un peu de l'éclat du monde extérieur.

« Ces dames ont ramené ma fille, et regagnent maintenant leur couvent, expliqua l'hôte.

— Vous retournez à Rome ? Je m'y trouvais ces temps derniers. Il y fait délicieux », dit Madame Merle.

Les bonnes sœurs, les mains croisées dans leurs manches, accueillirent sans sourciller cette affirmation, et le maître de maison demanda à la nouvelle venue depuis quand elle avait quitté Rome. Mais, sans lui laisser le temps de répondre, la jeune fille s'écria : « Elle est venue me voir au couvent.

— Plus d'une fois, n'est-ce pas, Pansy ? déclara Madame Merle. Ne suis-je pas votre grande amie, à Rome ?

— C'est la dernière fois dont je me souviens le mieux, dit la fillette, parce que vous m'avez dit que j'allais venir ici.

— Vous lui avez dit cela ? demanda le père.

— Je ne m'en souviens pas. Je lui ai dit ce que je croyais devoir lui faire plaisir. Je suis à Florence depuis une semaine. J'espérais que vous viendriez me voir.

— Je n'y aurais pas manqué, si je vous avais sue de retour. On ne devine pas ces choses-là, ce qui est évidemment un tort. Prenez donc un siège. »

Ces répliques s'étaient échangées sur un ton particulier, un ton assez bas et soigneusement étouffé, comme si les interlocuteurs avaient cédé à une habitude plutôt qu'à une nécessité définie. Madame Merle jeta les yeux autour d'elle avant de s'asseoir. « Vous alliez accompagner ces dames ? Que je ne vous en empêche pas. *Je vous salue, mesdames**, ajouta-t-elle en français à l'adresse des religieuses, comme pour les congédier.

— Madame est une grande amie que vous avez dû voir au couvent, fit le maître de maison. Nous avons une entière confiance dans son jugement, et elle m'aidera à décider si ma fille doit retourner chez vous à la fin des vacances.

— J’espère que vous parlerez en notre faveur, madame, supplia la religieuse aux lunettes.

— Mr Osmond plaisante ; je ne décide rien du tout, répliqua Madame Merle en souriant. Je crois votre pension excellente, mais les amis de Mr Osmond doivent se rappeler que cette enfant est destinée naturellement au monde.

— C’est ce que je disais à monsieur, riposta sœur Catherine, et c’est précisément pour l’y préparer, murmura-t-elle en regardant Pansy, qui considérait à quelque distance l’élégante tenue de Madame Merle.

— Tu entends, Pansy ? Tu es naturellement destinée au monde », fit le père de l’enfant.

La fillette fixa un instant sur lui le pur regard de ses jeunes yeux. « Et ne te suis-je pas destinée à toi, papa ? »

Le père eut un rire bref : « L’un n’empêche pas l’autre. Je fais partie du monde, Pansy.

— Veuillez nous permettre de nous retirer, dit sœur Catherine. Soyez en tout cas bonne, sage et heureuse, ma fille.

— J’irai certainement vous voir, déclara Pansy en réitérant ses embrassades, qui furent soudain interrompues par Madame Merle.

— Restez avec moi, chère enfant, dit-elle, pendant que votre père reconduit ces bonnes dames. »

Pansy ouvrit de grands yeux, et ne protesta pas, malgré sa déconvenue. Elle était évidemment habituée à plier devant toute personne qui prenait un ton d’autorité, et assistait passivement à l’accomplissement de sa destinée.

« Ne puis-je aller mettre maman Catherine en voiture ? demanda-t-elle pourtant, avec beaucoup de douceur.

— J’aimerais mieux que vous restiez avec moi, insista Madame Merle, tandis que Mr Osmond et les deux femmes, qui s’étaient de nouveau inclinées très bas, passaient dans l’antichambre.

— Oh ! oui, je reste », répondit Pansy, en tendant sa petite main que prit Madame Merle.

Puis elle fixa sur la fenêtre des yeux remplis de larmes.

« Je suis contente qu’on vous ait appris à obéir, déclara Madame Merle. C’est ce qui convient aux petites filles sages.

— Oh ! j’obéis très bien », s’écria Pansy avec une douce vivacité, et presque avec orgueil, comme s’il se fût agi d’études de piano.

Puis elle laissa échapper un soupir léger, et à peine perceptible.

Madame Merle avait pris la main de l’enfant pour l’étaler dans la sienne et la regardait avec une attention critique. Elle parut n’y rien trouver à redire ; c’était une main délicate et fine.

« J’espère que l’on a veillé à ce que vous portiez toujours des gants, dit-elle. Les petites filles n’aiment pas beaucoup cela, en général.

— Je ne l’aimais pas non plus, mais maintenant j’y ai pris goût, répondit l’enfant.

— Très bien ! je vous en ferai cadeau d’une douzaine.

— Je vous en remercie beaucoup. De quelle couleur ? » s’enquit Pansy avec intérêt.

Madame Merle réfléchit.

« De couleurs pratiques.

— Et très jolies ?

— Vous aimez les jolies choses ?

— Je les aime bien… mais pas trop, répondit Pansy avec un soupçon d’ascétisme.

— Eh bien, ils ne seront pas trop jolis », répondit Madame Merle en riant. Elle prit l’autre main de l’enfant et l’attira vers elle, après quoi, la regardant un moment : « Maman Catherine va vous manquer ? demanda-t-elle.

— Oui, quand je penserai à elle.

— Alors tâchez de ne pas y penser. Il se pourrait que vous ayez une nouvelle mère, un jour, ajouta Madame Merle.

— Ce n’est pas bien nécessaire, dit Pansy, avec un petit soupir de conciliation. J’en avais plus de trente au couvent. »

Le pas de son père résonnait de nouveau dans le vestibule, et Madame Merle se leva, lâchant les mains de la fillette. Mr Osmond entra et ferma la porte, puis, sans regarder Madame Merle, remit

quelques sièges en place. Madame Merle attendait qu'il ouvrît la bouche et le suivait des yeux. Enfin elle se décida à prendre la parole : « J'espérais que vous viendriez à Rome, dit-elle. Je pensais que vous auriez aimé chercher Pansy vous-même.

— C'était une supposition naturelle, mais ce n'est pas la première fois, j'en ai peur, que je n'ai pas agi selon vos prévisions.

— Oui, approuva Madame Merle, vous êtes très déconcertant. »

Mr Osmond allait et venait par la pièce, suffisamment vaste pour cela, en homme qui cherche machinalement des prétextes pour ne pas accorder une attention qui peut être gênante. Mais bientôt il ne lui resta plus rien à ranger, et force lui fut de prendre un livre, de rester les mains derrière le dos et les yeux fixés sur sa fille. « Pourquoi n'es-tu pas venue dire adieu à maman Catherine ? » demanda-t-il brusquement en français.

Pansy hésita un moment, en regardant Madame Merle.

« Je l'ai priée de rester avec moi, dit cette dame, qui s'était assise sur un autre siège.

— Ah ! très bien ! » approuva Osmond, en se laissant tomber dans un fauteuil, les yeux fixés sur Madame Merle. Il se penchait en avant, les coudes aux bras du fauteuil, et les mains croisées.

« Elle va me donner des gants, dit Pansy.

— Il est inutile de le dire à tout le monde, ma chérie, fit observer Madame Merle.

— C'est très gentil de votre part, dit Osmond. Cependant, je crois qu'elle a tout ce qu'il lui faut.

— Il me semble en tout cas qu'elle n'a plus besoin de couvent.

— Si nous devons discuter ce sujet, elle ferait bien de sortir.

— Qu'elle reste ! dit Madame Merle. Nous parlerons d'autre chose.

— Si vous voulez, je n'écouterai pas, proposa Pansy, avec un accent de candeur qui imposait la conviction.

— Tu peux écouter, charmante enfant ; tu ne comprendras pas », dit son père.

La fillette s’assit respectueusement près de la porte ouverte, et laissa errer sur le jardin ses yeux innocents et pensifs, tandis que Mr Osmond disait à brûle-pourpoint à sa visiteuse :

« Vous avez particulièrement bonne mine.

— Je crois avoir toujours la même mine, dit Madame Merle.

— Vous êtes toujours la même. Vous ne changez pas. Vous êtes une femme étonnante.

— Oui, je le crois.

— Cela ne vous empêche pas, d’ailleurs, de changer quelquefois d’idée. Vous m’aviez dit, à votre retour d’Angleterre, que vous ne vouliez plus quitter Rome pour l’instant.

— Je suis heureuse que vous vous rappeliez si bien mes paroles. Telle était effectivement mon intention. Mais je suis venue à Florence pour rencontrer des amis arrivés depuis peu et dont, à ce moment-là, je ne connaissais pas au juste les projets.

— Voilà une raison caractéristique. Vous passez votre temps à vous occuper de vos amis. »

Madame Merle lança un regard droit à son hôte et sourit.

« Elle est moins caractéristique que votre commentaire, qui manque absolument de sincérité. Je ne vous en fais d’ailleurs pas un crime, parce qu’il n’y a pas de raison pour que vous croyiez ce que vous dites. Je ne me ruine pas pour mes amis, et ne mérite pas votre compliment. Je m’occupe beaucoup de moi-même.

— C’est vrai, il y a tant d’êtres en vous, tant de chaque individu et de chaque chose ! Je n’ai jamais connu personne dont la vie en touchât tant d’autres.

— Qu’appelez-vous la vie d’un être ? demanda Madame Merle. Ses apparences, ses gestes, ses relations, sa société ?

— Votre vie à vous, ce sont vos ambitions. »

Madame Merle regarda un moment Pansy. « Je me demande si elle comprend cela ? murmura-t-elle.

— Vous voyez qu’elle ne peut pas rester avec nous, dit le père avec un froid sourire. Va dans le jardin, mignonne, et cueille quelques fleurs

pour Madame Merle, poursuivit-il en français.

— C’est justement ce que je voulais faire », s’écria Pansy qui se leva vivement et s’esquiva sans bruit.

Son père l’accompagna jusqu’à la porte et la regarda un moment s’éloigner, avant de revenir au centre de la pièce, où il resta debout et erra de part et d’autre, comme s’il eût voulu s’affirmer une liberté qu’une autre attitude aurait pu compromettre.

« C’est surtout à vous qu’ont trait mes ambitions, dit Madame Merle, en le regardant avec un certain courage.

— Cela revient à ce que je disais. Je fais partie de votre vie, au même titre que mille autres. Vous n’êtes pas égoïste ; cela je le concède. Si vous étiez égoïste, que serais-je, moi ? Quelle épithète m’assigneriez-vous, pour me décrire de façon précise ?

— Vous êtes indolent. C’est votre pire défaut à mes yeux.

— Je crains que ce ne soit le moins grave.

— Cela vous est indifférent, dit Madame Merle avec gravité.

— Oui, assez indifférent, sans doute. Est-ce encore un défaut ? Mon indolence, en tout cas, est une des raisons qui m’ont empêché d’aller à Rome. Une entre bien d’autres.

— Peu importe, pour moi du moins, que vous n’y soyez pas allé. J’aurais pourtant été heureuse de vous y voir, mais je suis contente que vous n’y soyez pas aujourd’hui, ce qui n’aurait manqué d’arriver, si vous y étiez allé le mois dernier. Il y a quelque chose que je voudrais vous voir faire pour l’instant à Florence.

— N’oubliez pas mon indolence, s’il vous plaît, dit Osmond.

— J’en tiens compte, mais vous ferez bien, vous, de l’oublier. Ce sera une façon de trouver vertu et récompense. La chose ne vous donnera pas beaucoup de peine, et peut présenter un gros intérêt. Depuis quand n’avez-vous plus fait de nouvelles connaissances ?

— Depuis que j’ai fait la vôtre, si je me souviens bien.

— Alors il est temps d’en faire une autre. J’ai une amie que je veux vous faire connaître. »

Mr Osmond était retourné vers la porte ouverte, et regardait sa fille bouger dans la lumière vive. « Quel avantage en retirerai-je ? » demanda-t-il avec une sorte de spontanéité naïve.

Madame Merle ne répondit pas tout de suite : « Cela vous amusera. » Il n'y avait rien de spontané dans cette riposte qui avait été mûrement pesée.

« Si vous le dites, je veux bien vous croire, dit Osmond en se rapprochant. Il y a des points sur lesquels j'ai pleine confiance en vous. Je sais parfaitement, pour commencer, que vous savez distinguer la bonne et la mauvaise société.

— La société est toujours mauvaise.

— Pardonnez-moi ; c'est une notion qui vous est personnelle, et qui n'a rien à voir avec la sagesse commune. Vous l'avez acquise par les meilleurs moyens : expérimentalement, en comparant les uns aux autres un nombre immense d'individus plus ou moins impossibles.

— Eh bien, je vous invite à profiter de mon expérience.

— À profiter ? Êtes-vous sûre que je désire en tirer un profit ?

— Je l'espère. Cela dépendra de vous. Si je pouvais seulement vous décider à faire un effort…

— Ah ! vous voilà bien ! Je pressentais que vous alliez me proposer une entreprise fatigante. Qu'est-ce qui peut valoir un effort, en ce monde ? »

Madame Merle rougit, comme si la boutade l'eût blessée.

« Pas d'absurdités, Osmond ! Personne ne sait mieux que vous ce qui vaut un effort. Je vous en ai vu capable, dans le temps.

— Il y a des choses admissibles. Mais elles ne se présentent pas bien souvent dans cette pauvre existence.

— C'est l'effort qui les fait rencontrer, dit Madame Merle.

— Je veux bien. Qu'est-ce que c'est que cette amie, alors ?

— La personne que je suis venue voir à Florence ? Une nièce de Mrs Touchett, que vous n'avez sûrement pas oubliée.

— Une nièce ; c'est un mot qui indique jeunesse et innocence. Je vois où vous voulez en venir.

— Oui, elle est jeune : vingt-trois ans. C’est une grande amie à moi. Je l’ai rencontrée pour la première fois en Angleterre, il y a quelques mois, et nous avons conclu une solide alliance. Je l’aime profondément, et, ce qui ne m’arrive pas tous les jours, je l’admire. Vous en ferez autant.

— Pas si je puis m’en empêcher.

— D’accord. Mais vous ne pourrez pas vous en empêcher.

— Est-elle belle, fine, riche, généreuse, d’une intelligence universelle et d’une vertu sans précédent ? C’est à ces seules conditions que je consentirai à faire sa connaissance. Vous vous rappelez que je vous ai priée récemment de ne jamais me parler d’une créature qui ne répondît pas à ces exigences. Je connaissais assez de médiocrités pour n’avoir pas envie d’en connaître de nouvelles.

— Miss Archer n’a rien de médiocre ; elle est brillante comme l’aurore. Elle correspond à votre description, et c’est pour cela que je veux vous la faire connaître. Elle répondra à tous vos désirs.

— Plus ou moins, évidemment.

— Non ; au pied de la lettre. Elle est belle, instruite, généreuse, et, pour une Américaine, de bonne naissance. Au surplus, très intelligente, très aimable, et pourvue d’une belle fortune. »

Mr Osmond, les yeux fixés sur son interlocutrice, écoutait en silence, comme s’il eût retourné le sujet dans son esprit.

« Que prétendez-vous en faire ? demanda-t-il enfin.

— Ce que vous voyez. La placer sur votre route.

— Est-ce qu’elle ne vaut pas mieux que cela ?

— Je ne m’occupe pas de connaître la destinée des gens. Je sais seulement ce que je veux en tirer.

— J’en suis fâché pour Miss Archer », déclara Osmond.

Madame Merle se leva. « Si c’est un premier signe d’intérêt pour elle, j’en prends note. »

Ils restaient face à face, et Madame Merle baissait la tête pour arranger sa mantille. « Vous êtes superbe, déclara Osmond. Vous avez

une idée. Vous n’êtes jamais en si belle forme que quand vous avez une idée. Cela vous sied toujours. »

L’attitude et l’accent de ces deux êtres, à chacune de leurs rencontres, et surtout lorsqu’ils se retrouvaient en présence de tiers, comportait quelque chose d’oblique et de circonspect, comme s’ils se fussent adressés l’un à l’autre par sous-entendus. Chacun d’eux, de façon remarquable, causait à l’autre une sorte de gêne. Madame Merle surmontait naturellement mieux que son ami ce genre de contrainte, mais ne montrait pas en cette circonstance l’attitude qu’elle eût souhaité avoir, le sang-froid total qu’elle eût voulu témoigner à son hôte. Ce qu’il faut noter pourtant, c’est qu’à un moment donné, l’élément, quel qu’il fût, qui se trouvait entre eux, se dissipait, et les laissait plus proches qu’aucun d’eux ne l’était jamais d’aucun autre. C’est ce qui venait d’arriver maintenant. Ils restaient face à face, forts leur expérience réciproque, et consentaient à payer de la satisfaction de connaître l’inconvénient d’être connu. « Je voudrais bien que vous ne manquiez pas tant de cœur, dit posément Madame Merle. Cela vous a toujours nui, et cela vous nuira encore en ces circonstances.

— Je n’en manque pas autant qu’il vous plaît de le dire. De temps en temps, une chose me touche, comme celle que vous venez de dire par exemple sur vos ambitions à mon sujet. Je ne comprends pas très bien ; je ne vois pas au juste où vous voulez en venir. Mais je n’en suis pas moins touché.

— Vous comprendrez sans doute encore moins plus tard. Il y a des choses que vous ne saisissez jamais. Ce n’est d’ailleurs pas absolument nécessaire.

— Vous êtes bien, après tout, la plus remarquable des femmes. Il y a plus en vous qu’en quiconque. Je ne vois pas ce qui vous fait croire que la nièce de Mrs Touchett puisse beaucoup m’intéresser, quand… quand… » Il hésita un moment.

« Quand je vous ai si peu intéressée, moi ?

— Ce n’est pas ce que je voulais dire. Quand j’ai connu et apprécié une femme telle que vous.

— Isabel Archer vaut mieux que moi. »

Son compagnon se mit à rire. « Qu'il faut que vous vous fassiez une piètre idée d'elle, pour dire cela !

— Me croyez-vous capable de jalousie ? Dites-le-moi.

— À mon égard ? Non, à tout prendre, je ne le crois pas.

— Alors, venez me voir dans deux jours. Je demeure chez Mrs Touchett, au Palazzo Crescentini ; et la jeune fille y sera aussi.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé cela tout simplement, sans me parler de cette jeune fille ? dit Osmond. Vous auriez toujours pu la retenir. »

Madame Merle le regarda avec l'expression d'une femme qu'aucune question venue de cette bouche ne pouvait prendre sans vert. « Savez-vous pourquoi ? Parce que je lui ai parlé de vous. »

Osmond fronça les sourcils et se détourna : « J'aurais préféré l'ignorer. » Puis désignant le chevalet où reposait la petite aquarelle : « Avez-vous vu ? C'est ma dernière étude. »

Madame Merle s'approcha. « C'est un coin des Alpes vénitiennes ; vous avez fait cela l'an dernier.

— Oui ; vous devinez tout. »

Elle regarda quelques instants l'aquarelle. « Vous savez que je n'aime pas beaucoup vos peintures.

— Je le sais et je m'en étonne toujours. Elles valent tellement mieux que ce que l'on voit partout !

— C'est fort possible. Mais comme unique travail, c'est un peu mince. Il y a tant d'autres choses que j'aurais voulu vous voir faire. C'était cela mon ambition.

— Oui, vous me l'avez dit bien des fois ; des choses impossibles.

— Des choses impossibles », répéta Madame Merle. Puis, sur un ton tout différent : « En elle-même cette petite aquarelle est très bonne. » Elle considéra le mobilier, les vieux coffrets, les tableaux, les tapisseries, les plages de soie éteinte. « Au moins, votre maison est une perfection. J'en suis frappée chaque fois que j'y reviens ; je n'en connais pas d'autre qui la vaille. Vous comprenez mieux que personne ce genre d'aménagement. Vous avez un goût étonnant.

— J’en suis écœuré de mon goût ! soupira Gilbert Osmond.

— Il faudra cependant laisser Miss Archer venir voir votre logis ; je lui en ai parlé.

— Je ne vois pas d’inconvénient à montrer mes bibelots, si les gens ne sont pas des imbéciles.

— Vous le faites merveilleusement. C’est dans ce rôle de conservateur de votre propre musée que vous vous montrez le mieux à votre avantage.

Ce compliment parut accentuer la froideur et la réserve de Mr Osmond.

— Elle est riche, dites-vous ?

— Elle a soixante-dix mille livres.

— En écus bien comptés ?

— Il n’y a pas l’ombre d’un doute sur la réalité de sa fortune. Je pourrais dire que je l’ai vue.

— Femme étonnante ! C’est de vous que je parle. Et si je vais la voir, je rencontrerai la mère ?

— La mère ? Elle n’en a plus, ni de père non plus.

— La tante alors ? Comment l’appelez-vous ? Mrs Touchett ?

— Il est facile de l’écarter du chemin.

— Elle ne me gêne pas. J’ai une sorte de sympathie pour elle. Elle a un caractère à l’ancienne mode, tel qu’on n’en fait plus guère. C’est une vraie personnalité. Et son grand dadais de fils ? Est-il là aussi ?

— Il est là, mais il ne sera pas encombrant.

— C’est un bel imbécile.

— Je crois que vous faites erreur. C’est un garçon très remarquable. Seulement, il ne se montre pas volontiers quand je suis là, parce qu’il ne m’aime pas.

— Peut-on donner une preuve plus certaine d’ineptie ? Je crois que vous avez dit qu’elle était jolie ? poursuivit Osmond.

— Oui, mais je ne le répéterai pas, pour ne pas vous exposer à une déception. Allons, faites une tentative ; c’est tout ce que je vous

demande.

— Quelle espèce de tentative ?

— Vous comprenez bien que je veux que vous l'épousiez, répondit Madame Merle après un moment de silence.

— Une tentative de suicide, alors ? Eh bien, je verrai ce qu'il faut en penser. Vous le lui avez dit ?

— Pour qui me prenez-vous ? Ce n'est pas une personne si vulgaire… et moi non plus.

— Vraiment, reprit Osmond d'un ton méditatif, je ne comprends pas vos manœuvres.

— Je crois que vous comprendrez celle-ci quand vous aurez vu Miss Archer. Attendez pour vous faire une idée. »

Madame Merle s'était avancée vers la porte du jardin, et regardait au dehors.

« Pansy est devenue vraiment jolie, dit-elle.

— C'est ce qu'il m'a semblé.

— C'est assez de couvent pour elle.

— Je ne sais pas. Je suis enchanté de ce qu'on a fait d'elle, de tout ce charme qu'on sent en elle.

— Ce n'est pas le couvent ; c'est la nature de cette enfant qui en est responsable.

— Ou la combinaison des deux, plutôt. Elle est pure comme une perle.

— Pourquoi ne revient-elle donc pas avec mes fleurs ? s'étonna Madame Merle. Elle n'est pas pressée.

— Allons les chercher.

— Elle ne m'aime pas », murmura Madame Merle, en ouvrant son ombrelle pour passer dans le jardin.

OceanofPDF.com

XXIII

Madame Merle était venue à Florence sur l'invitation de Mrs Touchett, qui lui offrait un mois d'hospitalité au Palazzo Crescentini. L'adroite femme ne tarda pas à reparler à Isabel de Gilbert Osmond, et exprima son désir d'une rencontre entre eux, sans insister d'ailleurs autant qu'elle l'avait fait pour recommander la jeune fille à l'attention de Mr Osmond. Sans doute n'eut-elle pas lieu de le faire, car Isabel n'opposa pas la moindre objection à son offre. En Italie comme en Angleterre, Madame Merle avait une multitude d'amis, tant parmi les habitants du pays que parmi ses visiteurs étrangers. Elle avait indiqué à Isabel la plupart des gens qu'elle aurait intérêt à connaître – tout en spécifiant bien qu'elle était libre de nouer toutes les relations qui lui plairaient – et placé le nom de Mr Osmond aux premiers rangs de la liste. C'était un vieil ami à elle, qu'elle connaissait depuis douze ans, et l'un des hommes les plus remarquables et les plus charmants disons d'Europe, simplement. Il dépassait de cent coudées l'honnête moyenne. Il n'avait rien d'ailleurs d'un charmeur professionnel, et l'effet qu'il produisait dépendait beaucoup de l'état de ses nerfs et de son humeur. Quand il était hors de ses gonds, il lui arrivait de tomber au niveau le plus médiocre, tout en gardant une mine de prince en exil. Dès qu'il aimait les gens au contraire, s'intéressait à un sujet, ou se trouvait émoustillé à point, on sentait son intelligence et sa distinction. Ces attributs ne se manifestaient pas chez lui comme chez tant d'autres êtres, à condition de ne pas s'exposer ou de ne pas se commettre. Il possédait ses manies – ce qui était le cas de tous les hommes dignes de notoriété – et ne laissait pas son feu briller d'un même éclat pour tout

le monde. Madame Merle avait pourtant des raisons de croire qu'avec Isabel il se montrerait brillant. On l'agaçait facilement, et les gens ennuyeux le mettaient hors de lui, mais la présence d'une fille vive et cultivée comme Isabel lui tiendrait lieu du stimulant trop rare dans sa vie. En tout cas c'était une connaissance à ne pas négliger. On ne pouvait faire un séjour en Italie sans lier amitié avec Gilbert Osmond, qui en savait plus long qu'aucun homme au monde sur le pays, en dehors de deux ou trois professeurs allemands. Et si ceux-là possédaient plus d'érudition, il avait, lui, plus de compréhension et de goût, car il était artiste jusqu'au bout des ongles. Isabel se souvint que son amie avait fait d'Osmond le sujet d'un de leurs entretiens intimes de Gardencourt, et se demanda un moment quelle était la nature du lien qui pouvait unir ces deux esprits d'élite. Elle pressentait que les relations de Madame Merle n'allaient jamais sans leur histoire, et cette impression contribuait à renforcer chez elle l'intérêt soulevé par cette étrange femme. Quant à ses rapports avec Mr Osmond, elle n'y faisait allusion que comme à une vieille et paisible amitié. Isabel lui dit qu'elle aurait plaisir à connaître un homme dont son amie faisait pareil cas depuis tant d'années.

« Il faudrait que vous voyiez beaucoup d'hommes, fit observer Madame Merle, le plus grand nombre possible, pour arriver à vous faire à eux.

— Pour me faire à eux ? répéta Isabel avec cette gravité qui semblait indiquer chez elle une parfaite inaptitude à comprendre l'ironie. Je n'ai pas peur d'eux, voyons ! Je les connais à leurs façons comme une cuisinière connaît les garçons bouchers.

— Il faut les connaître pour les mépriser. C'est ce qui se produit pour la plupart. Vous choisissez ensuite, pour en faire des amis, ceux que vous ne mépriseriez pas. »

Madame Merle ne se permettait pas souvent pareille expression de cynisme, mais Isabel n'en fut pas troublée, car elle n'avait jamais imaginé qu'une connaissance plus précise du monde pût servir à développer le sentiment du respect. Ce sentiment était cependant éveillé en elle par la belle ville de Florence qui lui plaisait autant que l'avait prédit Madame Merle, et si ses seules lumières n'avaient pas suffi à lui en faire pénétrer le charme, elle aurait trouvé dans ses amis

de véritables prêtres du mystère. Elle ne manquait pas d'illuminations esthétiques, car Ralph retrouvait ses premiers enthousiasmes, à servir de cicerone à sa trépidante cousine. Madame Merle ne sortait guère ; elle avait vingt fois vu les trésors de Florence, et se trouvait toujours quelque occupation, mais elle parlait de tout avec une mémoire étonnante ; elle se rappelait le coin de droite du grand Pérugin, et la position des mains de sainte Élisabeth, dans le tableau voisin. Elle avait des opinions à elle sur le caractère de maintes œuvres d'art célèbres, discutait souvent sur un ton très vif avec Ralph, et défendait ses interprétations avec autant d'ingénuité que de bonne grâce. Isabel, en écoutant ces discussions, songeait qu'elle en pouvait tirer un sensible bénéfice, et qu'elles faisaient partie des avantages dont elle n'aurait pu jouir à Albany par exemple. Par les claires matinées de mai, avant le déjeuner que l'on servait à midi chez Mrs Touchett, elle flânait avec son cousin dans les sombres et étroites rues de la ville, et s'arrêtait parfois dans l'ombre plus épaisse de quelque église historique ou dans les salles voûtées de quelque couvent désaffecté. Elle visitait galeries et musées, contemplait des tableaux et des statues qui n'avaient jusque-là représenté pour elle que de grands noms, et changeait contre une appréciation qui n'était pas toujours sans réserve une prescience qui se révélait d'ordinaire mensongère. Elle accomplissait tous ces gestes d'obédience mentale que se permettent si volontiers la jeunesse et l'enthousiasme, lors d'une première visite en Italie : elle sentait son cœur battre en présence du génie immortel, et accordait la douceur des larmes à des yeux devant lesquels s'embuaient fresques passées et marbres sombres. D'ailleurs, le retour quotidien était plus délicieux encore que le départ ; le retour dans la large cour monumentale du vaste édifice où Mrs Touchett s'était installée bien des années auparavant, et dans les hautes pièces fraîches dont les poutres sculptées et les pompeuses fresques du XVIe siècle surplombaient les commodités familières d'une époque de réclame. Mrs Touchett habitait une maison historique, dans une rue étroite dont le nom même évoquait des luttes de partis ; elle trouvait une compensation à l'obscurité de sa façade dans la modicité de son loyer et dans la splendeur d'un jardin où la nature même semblait aussi archaïque que l'architecture du palais, et qui embaumait et purifiait ses chambres. Vivre dans un endroit pareil, c'était pour Isabel porter toute

la journée à son oreille une conque de la mer du passé. Cette vague et éternelle rumeur tenait son imagination en éveil.

Gilbert Osmond vint voir Madame Merle qui le présenta à notre jeune amie. Isabel demeura un peu à l'écart, et ne prit qu'une faible part à la conversation ; elle esquissait à peine un sourire lorsque les deux autres se retournaient obligeamment vers elle ; elle restait silencieuse comme si elle eût été au spectacle et eût payé très cher sa place. Mrs Touchett était absente, et les deux autres se sentaient libres de briller à leur gré. Ils parlaient des Florentins, des Romains, du monde cosmopolite, et l'on aurait pu les prendre pour des acteurs distingués, jouant dans une matinée de charité. Leur entretien s'enchaînait avec la précision que donnent les répétitions. Madame Merle s'adressait à Isabel comme si elle eût été sur les planches, mais la jeune fille pouvait sauter ses répliques sans nuire à la scène, bien que cette négligence donnât tort à l'amie qui avait répondu d'elle à Mr Osmond. Le fait, pour une fois, n'avait pas d'importance, et même s'il en eût dépendu davantage, notre héroïne n'aurait pris aucune peine pour briller. Il y avait chez le nouveau venu quelque chose qui la tenait en haleine, qui lui suggérait la nécessité de se faire une impression plutôt que d'en produire une elle-même. Elle ne se sentait guère d'aptitude, d'ailleurs, à exciter une admiration qu'elle savait attendue ; elle ne concevait pas, d'ordinaire, de joie plus exquise que de se sentir éblouissante, mais éprouvait une sorte de répulsion perverse à briller sur commande. Mr Osmond, rendons-lui cette justice, n'avait l'air de rien attendre, et montrait cette aisance tranquille et de bon ton qui atténuait jusqu'à la première affirmation de son propre esprit. La démonstration en était rendue plus agréable par la sensibilité de son visage et de sa tête tout entière ; il n'était pas beau, mais fin, fin comme un des dessins de la longue galerie qui surmonte le pont des Uffizi. Et sa voix même avait de la finesse, d'autant plus étrangement que, malgré sa clarté, elle n'était pas douce. C'est cette qualité de voix surtout qui avait empêché Isabel d'intervenir dans la conversation. Osmond avait dans son accent des vibrations de cristal, et en tendant le doigt, Isabel eût redouté d'en modifier le ton et de nuire au concert. Pourtant, force lui fut d'ouvrir la bouche avant qu'il ne se retirât.

« Madame Merle, dit-il, veut bien grimper jusqu'à mon ermitage et prendre le thé dans mon jardin un jour de la semaine prochaine. Je

serais très heureux que vous consentiez à l'accompagner. On trouve en général la vue jolie. Ma fille aussi serait enchantée – ou plutôt, puisqu'elle est trop jeune pour les émotions fortes… je serais enchanté, tout à fait enchanté… »

Osmond s'arrêta, avec un air un peu embarrassé, sans achever sa phrase.

« Je serais très heureux que vous connaissiez ma fille », reprit-il, après un instant.

Isabel répondit qu'elle serait ravie de voir Miss Osmond, et qu'elle saurait gré à Madame Merle de la guider vers l'ermitage en question. Mr Osmond prit congé et se retira sur cette assurance. Isabel s'attendait bien à s'entendre gronder de sa maladresse, mais à sa grande surprise, Madame Merle, qui savait toujours échapper à la banalité, lui dit au bout d'un moment : « Vous avez été charmante, mon amie, juste telle que je vous souhaitais. On n'est jamais déçu avec vous. »

Isabel eût pu s'irriter d'un reproche, qu'elle eût pourtant sans doute pris en bonne part, mais il est remarquable que cet éloge de Madame Merle lui causât le premier agacement qui lui fût venu de son amie. « C'est plus que je ne demandais, répondit-elle froidement. Je ne suis pas, que je sache, tenue de charmer Mr Osmond. »

Madame Merle rougit, mais nous savons qu'elle n'avait pas l'habitude de revenir sur ses paroles. « Ma chère enfant, ce n'est pas pour lui que je parlais, le pauvre homme ; c'est pour vous. Il n'est évidemment pas question de lui plaire ou non, cela a si peu d'importance ! Seulement, il m'a semblé qu'il vous plaisait à vous.

— C'est vrai, répondit franchement Isabel. Bien que je ne voie pas davantage quel intérêt cela peut avoir.

— Tout ce qui vous concerne m'intéresse, déclara Madame Merle avec sa noblesse nonchalante, surtout quand cela concerne en même temps un autre de mes bons amis. »

Quelles que pussent être les obligations d'Isabel envers Mr Osmond, il faut admettre qu'elle les jugea suffisantes pour poser à Ralph diverses questions sur son compte. Elle trouvait le jugement de Ralph

un peu faussé par les tristesses de sa vie, tout en se flattant de savoir y apporter les corrections nécessaires.

« Si je le connais ? répondit son cousin. Oh oui, je le connais ; sinon très bien, du moins assez pour mon goût. Je n'ai jamais cultivé sa société, et il n'a jamais apparemment trouvé la mienne indispensable à son bonheur. Qui il est ? ce qu'il est ? C'est un vague Américain, un compatriote mal défini[1]. Ceci pour marquer mon ignorance. Je ne sais rien de ses antécédents, de sa famille ou de ses origines. Pour ce que j'en connais, ce pourrait être un prince déguisé – il en a assez bien la mine, d'ailleurs –, un prince qui aurait abdiqué dans une crise d'exaspération, et en resterait éternellement furieux. Il habitait primitivement Rome, puis est venu se fixer ici voici quelques années. Je lui ai entendu dire que Rome était devenue vulgaire. Il redoute beaucoup la vulgarité ; c'est sa spécialité, et je ne lui en connais pas d'autre. Il vit de ses rentes, que je soupçonne n'être pas vulgairement considérables. Pauvre mais honnête, selon sa propre définition. Il s'est marié jeune et je crois qu'il a une fille. Il a aussi une sœur qui a épousé un petit comte quelconque de ces parages ; je me souviens de l'avoir rencontrée un jour. Elle est plus aimable que lui, bien qu'assez impossible à fréquenter. Il a couru des histoires sur son compte, et je ne vous conseillerai pas de faire sa connaissance. Pourquoi d'ailleurs ne demandez-vous pas des détails à Madame Merle ? Elle connaît bien mieux ces gens-là que moi.

— Je vous interroge, vous, pour avoir votre opinion et non la sienne.

— Au diable mon opinion ! Quel cas en ferez-vous, si vous vous éprenez d'Osmond ?

— Pas grand cas, probablement. Elle n'en a pas moins son importance. Plus on a de renseignements sur des dangers possibles, et mieux on en est préservé.

— Je ne suis pas de votre avis ; ce peut être une source de dangers. On en sait trop long sur les gens, de nos jours, on entend trop de racontars. Nos oreilles, nos esprits, nos bouches sont encombrés de personnalités. Ne vous arrêtez jamais à ce qu'une personne vous dit d'une autre. Jugez les êtres et les choses par vous-même.

— C’est bien ce que je tâche de faire, dit Isabel, au risque de m’attirer une réputation de suffisance.

— N’y faites pas attention, c’est précisément ce que je vous conseille ; n’écoutez pas plus ce que l’on dit de vous que ce que l’on dit de vos amis ou de vos ennemis. »

Isabel réfléchit. « Je crois que vous avez raison, mais il y a des choses que l’on ne peut s’empêcher de ressentir : par exemple une attaque contre un ami, ou un éloge de sa propre personne.

— Vous resterez toujours libre de juger les critiques. Et quand vous jugerez les gens comme les critiques, vous les condamnerez tous.

— Je vais juger Mr Osmond par moi-même, dit Isabel. J’ai promis de lui faire une visite.

— De lui faire une visite ?

— D’aller voir sa colline, ses tableaux, sa fille, je ne sais pas quoi, au juste. Madame Merle doit m’y conduire ; elle me dit que beaucoup de dames vont le voir.

— Oh ! avec Madame Merle, vous pouvez aller n’importe où *de confiance**, dit Ralph. Elle ne connaît que les gens du meilleur ton. »

Isabel ne parla plus de Mr Osmond, et déclara à son cousin qu’elle n’aimait pas la façon dont il parlait de Madame Merle. « On croirait que vous lancez des insinuations contre elle. Je ne sais pas ce que vous voulez faire croire, mais si vous avez quelque raison de la détester, vous feriez mieux de l’avouer franchement, ou de ne rien dire du tout. »

Ralph parut plus frappé de ce reproche qu’il n’en avait coutume. « Je parle de Madame Merle exactement comme je lui parle, ou avec un respect encore plus exagéré.

— Exagéré, précisément ; c’est ce dont je vous accuse.

— Je le fais parce que les mérites de Madame Merle sont exagérés aussi.

— Par qui, je vous prie ? Par moi ? Alors je lui rends un bien mauvais service.

— Non, non ; par elle-même.

— Ah ! je proteste, s’écria vivement Isabel. Si jamais femme se prévalut peu de…

— Voilà précisément la question, interrompit Ralph. Sa modestie est excessive. Elle n’a que faire de médiocres éloges ; elle est strictement en droit de s’en accorder de grands.

— C’est que ses mérites sont grands aussi. Vous vous contredisez, en ce moment.

— Ses mérites sont immenses, dit Ralph. Elle est inexorablement sans reproche ; un désert impollué de vertu. C’est la seule femme que je connaisse qui ne vous laisse jamais la moindre chance.

— La moindre chance de quoi ?

— Admettons, si vous voulez, de la traiter de folle. C’est la seule femme de ma connaissance qui n’ait que cet unique petit défaut. »

Isabel se détourna avec impatience. « Je ne vous comprends pas ; vous êtes trop paradoxal pour ma modeste intelligence.

— Laissez-moi m’expliquer. Quand je dis qu’elle exagère, je ne prends pas ce mot dans le sens vulgaire ; je n’entends pas qu’elle se vante, qu’elle dépasse la mesure, qu’elle donne d’elle-même trop belle impression. Je dis littéralement qu’elle pousse trop loin la recherche de la perfection, que ses mérites sont forcés. Elle est trop bonne, trop aimable, trop intelligente, trop instruite, trop accomplie, trop tout. Trop complète, en un mot. Je vous avoue qu’elle me tape sur les nerfs, et que j’éprouve à son endroit ce que l’Athénien si exactement humain éprouvait à l’égard d’Aristide le Juste. »

Isabel regarda fixement son cousin, et ne vit pas sur son visage l’esprit ironique que paraissaient trahir ses paroles. « Vous voudriez donc faire bannir Madame Merle ?

— Jamais de la vie ; elle est de bien trop bonne compagnie. Elle me ravit, Madame Merle ! répondit simplement Ralph Touchett.

— Vous êtes odieux, monsieur ! » s’écria Isabel.

Puis elle lui demanda s’il savait quelque chose qui ne fût pas à l’honneur de sa brillante amie.

« Rien du tout. Ne voyez-vous pas que c’est précisément ce dont je me plains ? Chez toute autre femme, on est sûr de trouver un petit

point noir ; si je m’y appliquais un jour pendant une demi-heure, je suis sûr que j’en trouverais un chez vous. Pour ma part, vous le savez bien, j’en suis constellé comme un léopard. Or, chez Madame Merle, on ne trouve rien, rien, rien !

— C’est aussi mon impression ! dit Isabel avec un hochement de tête ; et c’est pour cela que je l’aime tant.

— C’est une admirable connaissance pour vous, qui désirez connaître le monde. Vous ne sauriez trouver meilleur guide.

— Ce qui veut dire sans doute qu’elle est mondaine ?

— Mondaine, non ! Elle est le monde même ! »

Ce n’était certainement pas, comme l’imaginait Isabel, un raffinement de malice de la part de Ralph, de dire qu’il était ravi par Madame Merle. Il prenait son plaisir où il le trouvait, et ne se serait pas pardonné de rester tout à fait insensible aux charmes d’une femme aussi accomplie. Il y a des sympathies et des antipathies profondes, et peut-être que malgré la justice qu’il se plaisait à lui rendre, l’absence de Madame Merle n’aurait nullement attristé la vie de Ralph. Mais le jeune homme s’était, de façon plus ou moins manifeste, voué au rôle de spectateur, et n’aurait pu trouver de spectacle plus parfait que celui de l’existence de Madame Merle. Il en savourait les manifestations à petites doses, et la faisait jouer devant lui avec un tact qu’elle n’aurait elle-même pas surpassé. Il y avait des moments où il se sentait une sorte de pitié pour elle, et ces moments-là étaient, assez étrangement, ceux où son aménité se faisait le moins démonstrative. Il s’était convaincu qu’elle avait eu des ambitions ardentes, et que son succès était loin de répondre à ses désirs secrets. Elle était parvenue à une forme parfaite sans avoir remporté aucun prix. Elle était toujours la simple Madame Merle, veuve d’un négociant suisse, pourvue de petites rentes et de belles connaissances, sans cesse invitée chez des amis, et presque aussi universellement goûtée qu’un nouveau roman inepte et bien troussé. Le contraste entre cette situation et la bonne demi-douzaine de celles dont elle avait pu, en un moment ou l’autre, caresser l’espoir, comportait un élément tragique. Mrs Touchett trouvait que son fils s’entendait admirablement avec leur aimable invitée ; pour Mrs Touchett, deux personnes qui appliquaient si hardiment à leur propre usage de trop ingénieuses théories d’existence

devaient avoir beaucoup en commun. Ralph avait longuement réfléchi à l'intimité d'Isabel avec son éminente amie, et faute de vouloir et de pouvoir garder la jeune fille pour lui seul, s'était résigné à la situation comme il l'avait déjà fait en des cas plus graves. Il pensait que le temps se chargerait de mettre un terme à une amitié qui ne pouvait durer éternellement. Aucune de ces deux personnes supérieures ne connaissait aussi bien l'autre qu'elle se le figurait, et quelques grosses découvertes réciproques amèneraient sinon la rupture, du moins un relâchement de leur intimité. Il admettait parfaitement, au surplus, que la conversation de l'aînée des deux femmes constituât un profit réel pour la cadette, qui avait beaucoup à apprendre, et l'apprendrait mieux de Madame Merle que de tout autre instructeur de la jeunesse. Il était peu probable qu'Isabel eût à souffrir de leur commerce.

OceanofPDF.com

XXIV

Il eût été certainement difficile de voir le mal qui pouvait résulter pour elle de la visite qu'elle fit bientôt à la colline de Mr Osmond. On n'eût rien imaginé de plus exquis que cette heure, que ce doux après-midi du plein épanouissement d'un printemps toscan. Les deux amies, sorties par la Porte Romaine, passèrent sous l'énorme couronnement uni qui surmonte la belle arche nette et accuse magnifiquement sa nudité, et suivirent des ruelles bordées de hauts murs où de riches vergers laissaient pendre leurs fleurs et tomber leurs parfums. Sur la petite *piazza* campagnarde et biscornue, le long mur brun de la villa occupée en partie par Mr Osmond[1] constituait le trait principal, ou du moins le plus marquant. Elles trouvèrent une cour large et haute dont une ombre claire baignait le sol. Le soleil éclairait les minces colonnettes d'une galerie à légères arcades toute garnie de plantes fleuries. On sentait dans cet endroit quelque chose de grave et de fort, qui devait exiger, de ceux qui y avaient pénétré, un déploiement d'énergie pour en sortir. Isabel ne songeait pas encore à sortir, mais seulement à avancer. Mr Osmond vint à sa rencontre dans le vestibule glacé – il le restait encore en mai – et l'introduisit avec son amie dans la pièce que nous connaissons déjà. Madame Merle les précédait et, pendant qu'Isabel s'attardait un peu à causer avec son hôte, elle s'avança familièrement vers deux personnes assises dans le salon. L'une était la petite Pansy, à qui elle donna un baiser, l'autre, une dame que Mr Osmond présenta à Isabel comme sa sœur, la comtesse Gemini. « Et voici ma petite fille qui vient de sortir du couvent », acheva-t-il.

Pansy portait une robe blanche unie et ses cheveux blonds étaient serrés dans un filet ; ses souliers bas se fixaient à ses chevilles par des lanières de sandales. Elle fit à Isabel une petite révérence de couvent et vint lui tendre le front. La comtesse Gemini se contenta d'un petit signe de tête, sans se lever, et Isabel vit qu'elle suivait de très près les modes mondaines. Elle était brune et anguleuse, sans aucune beauté, et ses traits faisaient penser à un oiseau des tropiques ; elle avait un nez recourbé en bec, des petits yeux très mobiles, une bouche et un menton fort en retrait. Cependant, grâce à ce qu'il exprimait sans cesse d'enthousiasme et d'étonnement, d'horreur et de joie, son visage n'avait rien d'inhumain, et pour ce qui avait trait à sa mise, il était clair qu'elle s'y entendait, et savait tirer de ses rares attraits tout le parti possible. Sa robe, étoffée et délicate, resplendissante d'élégance, faisait l'effet d'un plumage luisant, et ses attitudes étaient aussi légères et aussi imprévues que celles d'un animal fait pour percher sur des branches. Elle avait beaucoup d'affectation, et Isabel la rangea du premier coup parmi les plus maniérées des femmes. Elle se souvint que Ralph ne la tenait pas pour une connaissance à cultiver, mais ne s'aperçut point qu'à première vue la comtesse Gemini parût révéler des profondeurs insoupçonnées. Ses démonstrations faisaient perpétuellement songer à une demande de trêve ; la soie à volants ébouriffés de sa robe lui servait de drapeau blanc.

« Vous serez convaincue de la joie que j'éprouve à vous voir quand vous saurez que c'est la certitude de vous rencontrer qui m'a seule amenée ici. Je ne viens pas voir mon frère, je le prie de descendre chez moi. Sa colline est impossible ; je ne sais ce qui l'y retient. Réellement, Osmond, tu me démoliras mes chevaux, un jour ou l'autre, et si tu les abîmes, il faudra m'en donner une autre paire. Je les entendais souffler en montant, je te l'affirme. C'est très désagréable d'entendre souffler ses chevaux quand on est en voiture ; on croirait que ce sont de méchantes rosses. Et pourtant, j'ai toujours eu de beaux chevaux, et si j'ai manqué de pas mal de luxes, je me suis toujours arrangée à garder celui-là. Mon mari qui ne sait pas grand-chose se connaît du moins en chevaux. C'est assez rare chez les Italiens, mais mon mari choisit, selon ses médiocres lumières, tout ce qui est anglais. Mes chevaux sont anglais, et il serait d'autant plus dommage de les faire abîmer. Il faut vous dire, poursuivit-elle en s'adressant

directement à Isabel, qu'Osmond ne m'invite pas souvent. Il n'aime pas beaucoup m'avoir chez lui. C'est tout à fait de mon propre chef que je suis venue aujourd'hui. J'aime à faire de nouvelles connaissances, et je suis sûre que vous êtes une vraie nouveauté. Ne restez pas assise là ; ce fauteuil n'est pas du tout ce qu'on croirait. Il y a quelques très bons sièges ici, bien qu'il y ait aussi des horreurs. »

Ces remarques étaient lancées à petits coups, avec force trémolos et roulades, et sur un ton qui éveillait l'idée de bon Anglais ou plutôt de bon Américain dans l'adversité.

« Moi, je n'aime pas t'avoir ici, ma chère ? protesta son frère. Tu es inappréciable.

— Je ne vois pas du tout d'horreurs, déclara Isabel en regardant autour d'elle. Tout ici me paraît beau et précieux.

— J'ai quelques jolies pièces, concéda Mr Osmond, ou tout au moins je n'en ai pas de vraiment mauvaises. Mais je ne possède pas tout ce que j'aurais voulu. »

Il se tenait un peu gauchement, souriant et regardant autour de lui ; son attitude marquait un bizarre mélange de détachement et d'embarras. Il semblait tenir pour acquis que les hautes valeurs méritaient seules d'être considérées. Isabel en conclut que la simplicité parfaite n'était pas l'emblème de cette famille. Même la jeune pensionnaire qui, dans sa petite robe tout unie, avec sa mine docile et ses mains jointes sur les genoux, semblait prête à prendre part à sa première communion, même ce diminutif de Mr Osmond présentait une sorte de perfection qui n'était pas tout à fait naturelle.

« Il vous aurait fallu quelques pièces des Uffizi et du Palais Pitti, n'est-ce pas ? dit Madame Merle.

— Pauvre Osmond, avec ses vieux rideaux et ses crucifix ! » éclata la comtesse Gemini.

Elle affectait de ne donner à son frère que son nom de famille, et son exclamation n'avait pas de but particulier. Elle souriait à Isabel, et se mit à la regarder des pieds à la tête.

Son frère ne l'avait pas entendue. Il paraissait chercher quelque chose à dire à Isabel. « Ne voulez-vous pas de thé ? finit-il par demander, vous devez être très fatiguée.

— Oh non ; pourquoi serais-je fatiguée ? »

Isabel se rendait compte que mieux valait se montrer très sincère, et ne rien affecter ; il planait dans l'air quelque chose ; elle ressentait une impression obscure et indéfinissable, qui la mettait absolument hors d'état de se faire valoir. La scène, les circonstances, la rencontre des personnages prenaient une signification plus profonde qu'elle ne l'eût imaginé ; elle voulait tâcher de comprendre et ne pas seulement proférer d'aimables banalités, sans se douter que nombre de femmes auraient précisément dit des platitudes gracieuses pour dissimuler leur effort d'observation. Il faut avouer que son orgueil s'effarouchait un peu. Un homme dont elle avait entendu parler en des termes dignes d'intérêt, l'avait invitée, elle, jeune fille peu prodigue de ses faveurs, à venir chez lui. Maintenant qu'elle s'était rendue à ce désir, le poids de l'entretien incombait naturellement au maître du logis. Isabel ne laissait pourtant pas distraire son attention, et ne semblait pas adoucie pour le moment par la constatation que Mr Osmond s'acquittait de sa tâche avec moins de complaisance qu'on n'eût pu s'y attendre.

« Quel niais j'ai été de m'être aussi stupidement laissé prendre ! » croyait-elle l'entendre s'écrier en lui-même.

« Vous serez fatiguée avant de rentrer s'il vous montre ses bibelots et vous fait une conférence sur chacun d'eux, railla la comtesse Gemini.

— Je n'en ai pas peur, et si je suis fatiguée, j'aurai du moins appris quelque chose.

— Bien peu, je le crains, mais ma sœur s'épouvante à l'idée d'apprendre quoi que ce soit, dit Mr Osmond.

— Oh ! je ne m'en cache pas. Je n'ai plus envie d'apprendre ; j'en sais déjà trop long. Plus on sait de choses, plus on est malheureux.

— Il ne faut pas médire du savoir devant Pansy qui n'a pas encore fini son éducation, intervint Madame Merle avec un sourire.

— Pansy ne soupçonnera jamais le mal ; Pansy est une petite fleur de couvent, dit Mr Osmond.

— Oh ! les couvents, les couvents ! s'écria la comtesse en agitant ses manches. Parlez-moi des couvents ! On y apprend tout. Moi aussi je suis une fleur de couvent. Je ne me crois pas bonne, mais les

religieuses le croient pour moi. Voyez-vous ce que je veux dire ? » demanda-t-elle en s'adressant à Isabel.

Isabel n'en était pas bien sûre et répondit qu'elle suivait mal les discussions. La comtesse déclara qu'il en était de même pour elle, tandis que son frère adorait discuter.

« Pour moi, conclut-elle, on aime une chose ou on ne l'aime pas. On ne peut évidemment pas aimer tout. Il n'y a pas à raisonner ses goûts ; on ne sait jamais où cela peut conduire. Il y a de très bons sentiments qui peuvent avoir de mauvaises causes, comme de bonnes causes peuvent donner naissance à de mauvais sentiments. Vous voyez ce que je veux dire : je ne m'inquiète pas des causes, et sais seulement ce que j'aime.

— C'est évidemment le principal », acquiesça Isabel avec un sourire, et non sans soupçonner que ses relations avec cette mobile créature ne seraient pas une source de repos intellectuel.

Si la comtesse redoutait la discussion, Isabel ne s'y sentait guère portée non plus pour l'instant, et elle tendit la main à Pansy avec l'agréable conviction qu'un geste de ce genre n'impliquait de sa part aucun aveu qui pût faire conclure à une divergence d'opinion. Gilbert Osmond, qui semblait n'attendre rien de bon du ton de sa sœur, détourna la conversation. Il vint s'asseoir à côté de sa fille, qui caressait timidement du bout des doigts la main d'Isabel, puis finit par l'attirer entre ses genoux et passer un bras autour de son petit corps. L'enfant fixait les yeux sur Isabel avec un regard distrait qui semblait vide d'intention, sinon insensible à l'attrait de la jeune fille. Mr Osmond effleura plusieurs projets ; Madame Merle avait dit qu'il savait être séduisant quand il le voulait, et maintenant après une brève hésitation, il semblait bien décidé à se montrer tel. Madame Merle et la comtesse Gemini causaient un peu à l'écart de la façon dégagée de personnes qui se connaissent assez pour prendre leurs aises, et de temps à autre Isabel entendait la comtesse, en réponse à quelque observation, patauger dans la lucidité de son interlocutrice, comme un caniche se jette à l'eau pour chercher un bâton qu'on vient d'y jeter. On eût dit que Madame Merle se demandait jusqu'où elle pourrait aller. Mr Osmond parlait de Florence, de l'Italie, du plaisir d'habiter ce pays et des bornes à ce plaisir. Il comportait des avantages et des

inconvénients, et ceux-ci étaient nombreux, bien que les étrangers fussent trop portés à ne voir de cette terre bénie que le côté romanesque. Elle apportait un apaisement à l'insuffisance humaine ou sociale, et par ce mot Mr Osmond entendait celle des gens qui ne savaient pas tirer parti de leur sensibilité ; en Italie, ils pouvaient sans ridicule la garder par devers eux malgré leur pauvreté, comme on garderait un héritage ou un domaine lourdement hypothéqué qui ne rapporterait rien. Il y avait bien des avantages à vivre dans le pays qui renfermait la plus grande somme de beauté. Il était des impressions que l'on ne pouvait concevoir que là. D'autres, favorables à la vie, ne s'y formaient jamais, et il en survenait parfois de très fâcheuses. Mais de temps en temps on en découvrait une qui récompensait de tous les déboires. L'Italie avait tout de même gâté pas mal de gens ; lui-même était assez vain pour s'imaginer parfois qu'il aurait pu parvenir à de meilleures fins en y demeurant moins longtemps. L'Italie favorisait l'indolence, le dilettantisme et les personnalités de second plan ; elle ne disciplinait pas les caractères, ou, en d'autres termes, ne développait pas, chez les individus, cet appétit de succès social et cette vigueur morale qui régnaient à Paris et à Londres. « Nous sommes d'aimables provinciaux, disait Mr Osmond, et je me rends compte que je suis rouillé comme une clef de serrure. Cela me polit un peu de causer avec vous, bien que je ne me risque pas à prétendre ouvrir cette serrure très compliquée que je pressens dans votre esprit ! Mais vous allez repartir avant que je vous aie vue trois fois, et peut-être ne nous rencontrerons-nous plus jamais. Voilà ce que c'est de vivre dans un pays qui attire les gens. Quand ils sont déplaisants, c'est déjà terrible, et quand ils sont aimables, c'est bien pis encore. À peine s'attache-t-on à eux qu'ils s'en vont. J'y ai été trop souvent pris : j'ai renoncé à nouer des liens d'amitié, à céder à des attirances. Vous voulez rester ici, vous y installer ? Voilà qui serait charmant. En effet, votre tante offre une sorte de garantie, et l'on peut compter sur elle. Oh ! c'est une vieille Florentine, littéralement, et non pas une de ces profanes modernes que l'on rencontre partout. C'est une contemporaine des Médicis ; elle a dû assister au supplice de Savonarole, et je n'affirmerais pas qu'elle n'ait pas jeté une poignée de copeaux sur son bûcher. Son visage fait penser à certains tableaux primitifs, à ces petits visages secs et nets qui devaient avoir une expression intense et presque toujours pareille. Je

pourrais vous montrer son portrait dans une fresque de Ghirlandajo. J'espère ne pas vous offusquer en parlant ainsi de votre tante ? Je ne le crois pas, d'ailleurs, ce qui peut vous paraître encore plus impertinent. Je vous assure bien que je ne manque pas de respect à son égard plus qu'au vôtre. Vous savez que je suis grand admirateur de Mrs Touchett. »

Tandis que l'hôte d'Isabel s'adressait à elle de cette façon quelque peu familière, la jeune fille regardait de temps en temps Madame Merle, et ne lisait cette fois, sur le visage où se jouait un sourire distrait, aucun encouragement intempestif de nature à lui faire croire qu'elle se montrait à son avantage. Madame Merle invita la comtesse Gemini à passer au jardin, et la comtesse se levant et ébouriffant ses plumes, se dirigea vers la porte. « Pauvre Miss Archer ! s'écria-t-elle, en considérant la jeune fille avec une compassion expressive, on l'a convoquée à une réunion de famille.

— Miss Archer ne saurait éprouver que de la sympathie pour une famille dont tu fais partie, rétorqua Mr Osmond, avec un rire où, sous la fine ironie, perçait un accent de patience résignée.

— Je ne sais pas ce que tu veux faire croire. Je suis persuadée qu'elle ne découvrira chez moi d'autre mal que ce que tu lui en diras. Je vaux mieux qu'il ne le prétend, Miss Archer, poursuivit la comtesse. Je suis seulement un peu bête et assez ennuyeuse. Est-ce tout ce qu'il a dit ? Ah ! alors, il faut croire que vous le mettez en belle humeur. S'est-il lancé dans un de ses sujets favoris ? Je vous avertis qu'il y a deux ou trois dadas, qu'il traite à fond. Quand il les entreprendra, vous ferez mieux d'enlever votre chapeau.

— Je ne connais pas encore les sujets favoris de Mr Osmond », dit Isabel, qui s'était levée.

La comtesse prit un air de méditation profonde et pressa contre son front une main aux doigts serrés. « Je vais vous dire les principaux : Machiavel, Vittoria Colonna, Métastase.

— Avec moi, interrompit Madame Merle en passant la main sous le bras de la comtesse Gemini, comme pour la pousser vers le jardin, Mr Osmond n'a pas de préoccupations aussi historiques.

— Oh ! vous, répondit la comtesse en s’éloignant, vous êtes Machiavel en personne, et Vittoria Colonna.

— Elle va vous dire que la pauvre Madame Merle est aussi Métastase », fit Gilbert Osmond avec un soupir résigné.

Isabel s’était levée en pensant qu’ils allaient passer au jardin, mais Osmond ne semblait pas disposé à quitter la pièce. Il gardait les mains dans les poches de sa veste, et sa fille qui avait noué son bras à l’un des siens se cramponnait à lui et laissait ses yeux errer de son visage à celui d’Isabel. La jeune fille attendait, et trouvait une obscure satisfaction à se laisser diriger. Elle goûtait la conversation et la société de Mr Osmond ; elle sentait, avec le plaisir secret que lui causait toujours cet espoir, qu’elle était en voie de nouer une amitié nouvelle. Par la porte ouverte de la vaste pièce, elle vit Madame Merle et la comtesse se promener sur la belle pelouse du jardin, puis elle se tourna et considéra tout ce qui était éparpillé autour d’elle. Il était convenu que Mr Osmond devait faire l’honneur de ses trésors ; tableaux, coffrets, tout paraissait trésors chez lui. Isabel s’approchait de l’un des tableaux, pour le mieux regarder, lorsque la voix d’Osmond s’éleva brusquement : « Miss Archer, que pensez-vous de ma sœur ? »

Elle se tourna vers lui avec quelque surprise. « Ne me demandez pas cela ; je l’ai trop peu vue.

— Oui, vous l’avez très peu vue, mais cela a dû vous suffire pour comprendre le peu qu’il y a à voir en elle. Que pensez-vous de notre air de famille ? poursuivit-il avec son calme sourire. J’aimerais savoir l’effet qu’il fait sur un esprit neuf et non prévenu. Je sais ce que vous allez dire : vous n’avez guère eu le temps de vous faire une opinion. Évidemment, ce n’est qu’un aperçu qu’on vous en a donné. Mais accordez-lui un peu d’attention à l’avenir, si vous en avez l’occasion. Je crains quelquefois que nous nous soyons engagés sur un mauvais chemin, à force de vivre ici parmi des êtres et des choses qui ne sont pas à nous, sans responsabilités et sans tracas, sans rien pour nous relier ou nous soutenir, à force d’épouser des étrangers, de nous faire des goûts artificiels, de tricher avec notre mission naturelle. Laissez-moi ajouter, d’ailleurs, que tout cela s’adresse à ma personne bien plus qu’à celle de ma sœur. C’est une femme très honnête, bien plus honnête qu’elle ne le paraît. Elle est assez malheureuse, et comme elle

n’a pas de dispositions au sérieux, elle n’aime pas prendre un ton tragique ; elle montre sa tristesse de façon plutôt ridicule. Elle a un affreux mari, dont elle ne sait peut-être pas tirer tout le parti possible. Et un affreux mari est chose bien gênante. Madame Merle lui prodigue d’excellents conseils, mais c’est un peu comme si elle donnait un dictionnaire à un enfant pour apprendre une langue. Il cherche bien les mots, et ne sait pas les mettre ensemble. Ma sœur demande une grammaire, mais n’a, par malheur, rien de grammatical. Excusez-moi de vous importuner de tous ces détails ; ma sœur a eu raison de dire qu’on vous adoptait dans la famille. Laissez-moi décrocher cette toile qui demande à être vue au jour. »

Il dépendit le tableau, le porta près de la fenêtre, fournit à son propos quelques curieuses précisions. Isabel regardait les autres œuvres d’art, et il lui donnait les éclaircissements les plus intéressants pour une jeune fille en visite. Peintures, médaillons et tapisseries, tous ces objets étaient dignes d’intérêt, mais Isabel s’aperçut vite que leur possesseur l’était bien plus encore, et indépendamment d’eux, malgré la façon dont il semblait se confondre avec son entourage. Il ne ressemblait à aucun des hommes qu’elle eût encore rencontrés, qui pour la plupart se divisaient en groupes d’une demi-douzaine d’individus. Il n’y avait à ce fait qu’une ou deux exceptions : elle n’entrevoyait, par exemple, aucun groupe où ranger sa tante Lydia. Il y avait d’autres originaux – originaux par courtoisie, pour ainsi dire –, tels que Mr Goodwood, le cousin Ralph, Henrietta Stackpole, Lord Warburton ou Madame Merle. Mais en définitive, quand on les regardait de près, ces individus appartenaient à des types déjà connus. Quant à Mr Osmond, on n’aurait su lui assigner de classe naturelle ; c’était un échantillon à part. Isabel ne s’était pas avisée sur l’heure de ces évidences, mais les sentait peu à peu se faire jour en elle. Pour le moment, elle se contentait de songer que cette « nouvelle connaissance » allait peut-être prendre la première place dans son esprit. Madame Merle rendait aussi un son de qualité rare, mais quelle puissance supérieure acquérait ce son dans une poitrine d’homme ! Ce n’étaient pas tant ses paroles et ses gestes que ses réticences qui lui donnaient, aux yeux d’Isabel, une marque supérieure de même espèce que celle qu’il lui faisait admirer au dos des vieilles assiettes et au coin des dessins du XVIe siècle ; il ne se permettait aucun manquement

frappant aux usages : il se montrait original sans excentricité. Elle n'avait jamais rencontré un individu de grain si fin. On était frappé d'abord de ses particularités physiques, avant d'entrer dans le domaine immatériel. Ses cheveux abondants et légers, ses traits nets et affinés, son teint clair, riche sans vulgarité, la parfaite égalité de sa barbe, et cette uniforme sveltesse qui prêtait au mouvement d'un seul de ses doigts l'ampleur d'un geste expressif, tous ces traits personnels frappaient notre sensible héroïne comme des signes de qualité, d'intensité, et comme autant de promesses d'intérêt. Il avait certainement l'esprit exigeant et porté à la critique ; il était probablement irritable. Il se laissait diriger, de façon trop exclusive peut-être, par sa sensibilité ; elle le rendait trop impatient des incidents vulgaires et l'avait amené à vivre par lui-même dans un monde choisi, assorti, artificiel, où tout n'était qu'art, beauté et histoire. En tout il consultait son goût, et rien que son goût sans doute, comme le malade qui se sait incurable finit par ne plus consulter que son notaire ; c'est cela qui le différenciait tant de tous ses semblables. Ralph offrait quelque chose d'approchant, et partageait jusqu'à certain point cette façon de prendre la vie en connaisseur, mais, chez Ralph, cette attitude était une anomalie, une sorte d'excroissance ironique, tandis que chez Osmond, c'était la dominante qui commandait l'harmonie de toute sa personne. Isabel était certainement loin de le comprendre tout à fait, et le sens de ses paroles ne lui apparaissait pas toujours clairement. Il était difficile par exemple de saisir ce qu'il entendait par ce côté provincial qu'il s'attribuait quand il en était si manifestement dépourvu. Était-ce un innocent paradoxe, destiné à intriguer Isabel, ou le raffinement suprême d'une haute culture ? Elle espérait l'apprendre un jour, et ne pouvait manquer d'en être intéressée. Si pareille harmonie était une qualité provinciale, que pouvait être alors l'achèvement de la capitale ? Elle se posait la question, en dépit de la réserve qu'elle sentait chez son hôte ; une telle circonspection, fille de nerfs trop sensibles et de perceptions aiguisées, allait parfaitement de pair avec l'éducation la plus parfaite. Mieux, c'était presque une preuve de lois et d'idéals supérieurs à ceux du vulgaire, le vulgaire sur lequel il était assuré de faciles victoires. Osmond n'était pas de ces hommes qui bavardent avec la facilité des natures superficielles ; sa critique s'adressait à lui-même autant qu'aux autres et, exigeant

beaucoup des autres pour leur accorder un brevet de commerce agréable, il se faisait sans doute une opinion quelque peu ironique de ce qu'il offrait lui-même. C'était en somme une preuve de plus qu'il n'avait pas de vanité grossière. S'il ne s'était pas, dès l'abord, tenu sur la réserve, il n'aurait pu effectuer cette lente, subtile et parfaite conversion dont la perception enchantait Isabel autant qu'elle la leurrait. S'il lui avait brusquement demandé ce qu'elle pensait de la comtesse Gemini, c'était évidemment la preuve qu'il s'intéressait à elle ; ce ne pouvait être par espoir de mieux connaître sa sœur. Cette marque d'intérêt dénotait un esprit curieux, et l'on eût pu s'étonner qu'à cette curiosité il sacrifiât son sentiment fraternel. C'était le trait le plus excentrique dont il eût fait montre.

Il y avait, à côté du salon de réception, deux autres pièces pleines d'objets remarquables, et Isabel y passa un quart d'heure. Elle y trouva tout infiniment curieux et précieux, et Mr Osmond continua de se montrer le plus obligeant des cicerones, en lui désignant tour à tour ses plus belles pièces, sans cesser un instant de tenir la main de sa fille. Son amabilité surprenait notre jeune amie qui s'étonnait de lui voir prendre tant de peine pour elle, et finissait par éprouver une sorte de gêne d'une telle accumulation de beautés et de notions nouvelles. C'était assez pour une fois ; elle n'entendait plus ses explications ; elle fixait toujours sur lui des yeux attentifs, sans plus penser à ce qu'il disait. Il devait l'avoir jugée plus vive, plus cultivée, mieux préparée à tous points de vue qu'elle ne l'était. Madame Merle avait exagéré les mérites de son amie, et c'était dommage, puisque, en définitive, il découvrirait le véritable état des choses, et que tout l'esprit vrai de la jeune fille ne lui ferait pas surmonter son désappointement. Une partie de la fatigue d'Isabel résultait de son effort pour se hausser au niveau de la description que Madame Merle avait dû donner d'elle, et de la crainte (fort inhabituelle chez elle) de montrer, non pas son ignorance – elle ne s'en préoccupait pas trop –, mais la lenteur éventuelle de sa compréhension. Elle aurait été vexée de témoigner du goût pour un objet dont, avec sa culture supérieure, son hôte aurait jugé qu'elle ne devait pas l'admirer, ou d'en négliger un autre qu'un esprit vraiment initié ne pouvait laisser passer. Elle ne voulait pas tomber dans ce piège grossier où elle avait vu tant de femmes sombrer de façon lamentable. Aussi surveillait-elle ses paroles, apportait-elle une

attention méticuleuse à ses appréciations ou à ses dédains ; jamais elle ne s'était mieux tenue sur ses gardes.

Ils repassèrent dans la première pièce où le thé était servi ; s'apercevant que les deux femmes restaient sur la terrasse et qu'Isabel n'avait pas encore admiré la vue, suprême attraction du lieu, Mr Osmond la conduisit sans plus tarder au jardin. Madame Merle et la comtesse s'y étaient fait apporter des sièges, et la douceur de l'après-midi incita la comtesse à proposer de prendre le thé en plein air. Pansy fut donc dépêchée vers la servante pour la prier de faire ses préparatifs. Le soleil s'était abaissé, la lumière prenait une nuance d'or plus profond, et sur les montagnes et la plaine étalée à leurs pieds, les masses d'ombres pourpres conservaient un éclat aussi vigoureux que les lieux ensoleillés. La scène dégageait un charme extraordinaire. L'air gardait une immobilité presque solennelle, et la large expansion du paysage, avec ses cultures soignées et sa noblesse de ligne, sa vallée fertile et ses collines aux profils délicats, et l'humanité toute particulière de ses habitations disséminées, se déployait dans son harmonie splendide et sa grâce classique.

« Vous avez l'air si enchantée que je crois pouvoir espérer vous voir revenir, dit Osmond en conduisant la jeune fille à l'un des angles de la terrasse.

— Je reviendrai certainement, malgré le danger dont vous m'avez menacée de vivre en Italie. Qu'avez-vous donc dit à propos des missions naturelles ? Je me demande si ce serait manquer à la mienne que de m'installer à Florence ?

— La mission naturelle d'une femme est de demeurer où l'on sait le mieux l'apprécier.

— Toute la question revient à découvrir cet endroit.

— C'est vrai ; on prend souvent beaucoup de temps à la résoudre ; il faudrait asseoir bien nettement sa conviction.

— À moi, il me faudrait une indication très précise, dit Isabel avec un sourire.

— Je suis bien heureux, en tout cas, que vous parliez de vous fixer quelque part. Madame Merle m'avait laissé entendre que vous étiez

d’humeur assez vagabonde. Je croyais que vous vous proposiez de faire le tour du monde.

— J’ai un peu honte de mes projets ; j’en fais un nouveau chaque matin.

— Je ne vois pas là de quoi faire honte ; c’est le plus grand des plaisirs.

— Cela paraît assez frivole, dit Isabel. Il faudrait fixer délibérément son choix et s’y montrer fidèle.

— À ce point de vue, alors, je n’ai pas été frivole.

— Vous n’avez jamais fait de projets ?

— Si, j’en ai fait un, voici bien des années, et je m’y conforme encore.

— Il fallait qu’il fût bien séduisant, risqua Isabel.

— Très simple, surtout. C’était d’être aussi tranquille que possible.

— Aussi tranquille ? s’étonna la jeune fille.

— De vivre sans souci, sans débats et sans lutte. De me résigner. De me contenter de peu. »

Il prononçait lentement ces mots, avec des pauses brèves entre ses phrases, et son regard pénétrant se fixait sur celui d’Isabel avec la gravité qui convient à un aveu profond.

« Vous trouvez simple un pareil idéal ? demanda-t-elle avec une ironie douce.

— Oui, parce que c’est négatif.

— Alors, votre vie a été négative ?

— Dites positive, si cela vous plaît. Seulement, elle a affirmé mon indifférence. Attention : ce n’est pas d’indifférence naturelle que je parle. Je n’étais pas indifférent tout d’abord. C’est de ma renonciation étudiée et volontaire. »

Elle ne le comprenait pas très bien, et se fût volontiers demandé s’il ne se moquait pas d’elle. Comment un homme apparemment doué d’une profonde puissance de réserve pouvait-il tout à coup se montrer si confiant ? C’était son affaire, d’ailleurs, et ses confidences ne manquaient pas d’intérêt.

« Je ne vois pas ce qui vous a contraint à cette renonciation, dit-elle.

— C'est l'impossibilité de rien faire. J'étais sans avenir, sans argent et sans génie. Je n'avais pas même de talent, et j'avais su de bonne heure prendre ma mesure. Je me contentais d'être le plus difficile des hommes. Il y avait au monde deux ou trois de mes contemporains que j'enviais : l'empereur de Russie, par exemple, et le sultan de Turquie. Il y avait même des moments où j'enviais le pape, au nom de la considération dont il jouit. J'aurais été ravi de me voir considéré comme lui, mais faute de pouvoir être un de ces hommes, je ne désirais rien, et me résolus à ne pas briguer les honneurs. Le plus mince des gentlemen peut toujours se considérer lui-même, et heureusement mon peu d'importance ne m'empêchait pas d'être un gentleman. Je ne pouvais rien faire en Italie, pas même un patriote italien. Il m'aurait fallu pour cela sortir du pays, et j'en étais trop épris pour le quitter, sans compter que je l'aimais trop, sous sa forme ancienne, pour y souhaiter aucun changement. Alors j'ai passé ici nombre d'années, sur le mode paisible dont je viens de vous parler. Je n'ai pas été du tout malheureux. Je ne veux pas dire que je ne me sois soucié de rien, mais les choses que j'ai désirées étaient définies, limitées. Les événements de ma vie sont restés totalement inaperçus de tout autre que de moi-même ; ils ont consisté à acheter pour une bouchée de pain un vieux crucifix d'argent (je n'ai jamais rien payé cher, vous le comprenez bien), ou à dénicher, comme cela m'est arrivé un jour, un dessin du Corrège sur un panneau repeint par quelque imbécile en mal d'inspiration. »

Ce tableau d'une existence aurait pu paraître un peu sec à Isabel, si elle y avait cru de façon implicite, mais son imagination y ajoutait l'élément humain dont elle était sûre qu'il n'avait pas manqué. La vie d'Osmond s'était, plus intimement qu'il ne voulait l'admettre, mêlée à d'autres vies, sans qu'elle pût évidemment lui demander des détails à ce sujet. Elle s'abstint d'ailleurs de le pousser à d'autres confidences ; laisser entendre qu'il n'avait pas tout dit eût été une marque de familiarité et un manque de respect, voire une preuve de vulgarité qu'elle ne voulait pas donner. Il en avait certainement avoué bien assez long. Pourtant, elle se sentit poussée à exprimer une sympathie timide pour la façon dont il avait su protéger son indépendance.

« C’est une belle vie, dit-elle, que de renoncer à tout sauf au Corrège.

— Oh ! j’ai su en faire une bonne chose à ma façon. Ne croyez pas que je me plaigne. Quand on n’est pas heureux, on ne peut s’en prendre qu’à soi-même. »

C’était là un sujet très vaste, et Isabel préféra revenir à des horizons plus restreints.

« Vous avez toujours habité Florence ? demanda-t-elle.

— Non, pas toujours. J’ai longtemps vécu à Naples, et pas mal d’années à Rome. Mais voilà longtemps que je suis ici. Peut-être faudra-t-il que j’en parte un jour, pour faire quelque chose d’autre. Il ne m’est plus permis de ne songer qu’à moi seul ; ma fille grandit et pourrait fort bien ne pas se passionner autant que moi pour les Corrège et les crucifix. Il faudra que je fasse ce qui lui conviendra le mieux.

— Oh ! n’y manquez pas, s’écria Isabel ; c’est une petite fille si charmante !

— Oui, s’écria Gilbert Osmond avec emphase, c’est une petite sainte du ciel. C’est la grande douceur de ma vie ! »

OceanofPDF.com

XXV

Pendant que se poursuivait ce colloque suffisamment intime (qui se prolongea quelque temps encore), Madame Merle et sa compagne s'étaient mises, après un long intervalle de silence, à échanger quelques propos. Elles gardaient une attitude de muette expectative, surtout la comtesse Gemini qui, de tempérament plus nerveux que son amie, pratiquait avec un moindre succès l'art de déguiser son impatience. L'objet de leur attente n'était pas apparent, et ne se formulait peut-être même pas très clairement dans leurs esprits. Madame Merle attendait qu'Osmond libérât leur jeune amie d'un long tête-à-tête, et la comtesse attendait pour faire comme Madame Merle. Elle jugea, du même coup, l'heure bien choisie pour une de ses petites méchancetés, qu'elle cherchait sans doute à lancer depuis quelques minutes, et suivant des yeux son frère qui avait emmené Isabel au bout du jardin :

« Ma chère, déclara-t-elle, vous m'excuserez de ne pas vous féliciter.

— Je vous excuse d'autant plus volontiers que je ne vois pas de raison de recevoir vos compliments.

— N'avez-vous pas un petit projet qui vous semble assez bien ourdi ? »

Et la comtesse désigna d'un signe de tête le couple isolé.

Madame Merle tourna les yeux dans la direction indiquée, puis regarda sa voisine avec un paisible sourire. « Vous savez que je ne vous comprends jamais très bien, dit-elle.

— Personne ne comprend mieux que vous, quand vous vous en donnez la peine. Et je vois qu'en ce moment vous ne voulez pas comprendre.

— Vous me dites des choses que personne d'autre ne me dirait, constata Madame Merle avec gravité, bien que sans amertume.

— Des choses qui ne vous plaisent pas, voulez-vous dire. Est-ce qu'Osmond ne vous en dit pas aussi, certains jours ?

— Les paroles de votre frère ont toujours une pointe.

— Oui, une pointe empoisonnée parfois. Si vous voulez me laisser entendre que je ne possède pas son intelligence, il ne faut pas croire que cette opinion me navre. Et mieux vaudrait que vous me compreniez.

— Pourquoi donc ? À quoi cela me mènerait-il ?

— Si je n'approuve pas vos combinaisons, vous avez intérêt à le savoir, pour apprécier le danger de mon intervention. »

Madame Merle parut un moment supputer la part de vérité que comportait cette menace, mais n'en reprit pas moins avec un calme imperturbable : « Vous me croyez plus calculatrice que je ne le suis.

— Je ne vous reproche pas de calculer, mais de calculer à faux. C'est ce qui vous arrive dans le cas présent.

— Vous avez fait vous-même des calculs bien ardus pour en tirer cette conclusion.

— Non, je n'en ai pas eu le temps ; c'est la première fois que je vois cette jeune fille, et ma conviction s'est faite spontanément. Elle me plaît beaucoup.

— À moi aussi, dit Madame Merle.

— Vous avez une étrange façon de le prouver.

— Ne lui ai-je pas procuré l'avantage de faire votre connaissance ?

— Évidemment, minauda la comtesse, c'est peut-être ce qui pouvait lui arriver de mieux. »

Madame Merle resta un moment sans répondre. L'attitude de la comtesse était odieuse et vile mais n'avait rien d'inattendu, et, les yeux

fixés sur la pente violette du Monte Morello, Madame Merle s’abandonnait à la réflexion.

« Ma chère amie, dit-elle enfin, je vous conseille de ne pas vous agiter. L’affaire dont vous parlez intéresse trois personnes de volonté autrement forte que la vôtre.

— Trois personnes ? Osmond et vous, cela va sans dire. Mais Miss Archer est-elle vraiment si forte ?

— Tout autant que nous.

— Alors, conclut triomphalement la comtesse, si je lui persuade qu’il est de son intérêt de vous résister, elle saura le faire avec succès.

— De nous résister ? Pourquoi employez-vous des expressions pareilles ? Elle n’est pas plus exposée à la contrainte qu’à la duplicité.

— Je n’en sais trop rien. Vous êtes capables de tout, Osmond et vous. Je ne dis pas Osmond seul, ou vous seule non plus. C’est ensemble que vous devenez dangereux, comme certaines combinaisons chimiques.

— Alors il serait plus prudent de nous laisser tranquilles, conseilla Madame Merle avec un sourire.

— Je ne veux pas vous toucher ; je me contenterai de parler à cette petite.

— Ma pauvre Amy, murmura Madame Merle, je ne sais pas ce que vous vous êtes fourré dans la tête.

— Je m’intéresse à elle, voilà tout. Elle me plaît.

— Je ne crois pas que vous lui plaisiez, vous », déclara Madame Merle après une brève hésitation.

Les petits yeux brillants de la comtesse s’écarquillèrent, et son visage grimaça. « Ah ! vous êtes dangereuse, même à vous seule.

— Si vous voulez lui plaire, ne lui dites pas de mal de votre frère, conseilla Madame Merle.

— Vous n’allez pas prétendre qu’elle se soit amourachée de lui pour l’avoir vu deux fois ? »

Madame Merle regarda un moment Isabel et le maître de la maison. Les bras croisés, le dos au parapet, il faisait face à la jeune fille qui,

malgré toute son apparente attention pour le panorama étendu sous ses yeux, ne le voyait sans doute guère. Elle baissa les yeux sous le regard de Madame Merle ; elle écoutait avec un certain embarras les paroles d'Osmond et enfonçait dans le gravier la pointe de son ombrelle. Madame Merle se leva de son siège. « Si, je le crois parfaitement », affirma-t-elle.

Le jeune domestique appelé par Pansy – il aurait pu, avec sa livrée ternie et son type bizarre, sortir du cahier de croquis d'un maître ancien, comme du pinceau d'un Longhi ou d'un Goya – apportait une petite table qu'il disposa sur la pelouse, puis s'en fut chercher le plateau du thé. Après une nouvelle éclipse, il revint avec deux chaises. Pansy, qui suivait ces préparatifs avec l'intérêt le plus marqué, gardait les mains croisées sur le devant de sa petite robe, et ne s'était pas risquée à proposer son aide. Pourtant quand la table à thé fut préparée, elle s'approcha doucement de sa tante.

« Croyez-vous que papa serait fâché si je faisais le thé ? »

La comtesse la considéra d'un œil volontairement critique et, sans répondre à sa question : « Ma pauvre nièce, demanda-t-elle, est-ce que c'est ta plus jolie robe ?

— Oh ! non, répondit l'enfant. C'est une petite toilette pour les jours ordinaires.

— Alors, c'est un jour ordinaire que celui où je viens te voir, sans parler de Madame Merle, et de cette jolie demoiselle ? »

Pansy réfléchit un moment, se tournant gravement vers l'une ou l'autre des personnes désignées. Puis son expression se détendit en un charmant sourire. « J'ai une jolie robe, mais qui est très simple aussi ; pourquoi la montrer à côté de votre belle toilette ?

— Parce que c'est la plus jolie que tu aies. Pour moi, il faut toujours sortir ce que tu as de mieux. Tu me feras le plaisir de la mettre la prochaine fois. Il ne me semble pas qu'on t'habille aussi bien que possible. »

L'enfant caressait avec ménagement sa jupe démodée.

« C'est une bonne petite robe pour faire le thé, ne trouvez-vous pas ? Est-ce que vous ne croyez pas que papa me le permettrait ?

— Je ne puis te le dire, mon enfant, répondit la comtesse. Pour moi, les idées de ton père sont insondables. Madame Merle les pénètre mieux. Adresse-toi à elle. »

Madame Merle sourit avec sa grâce coutumière. « C'est une grosse question, laissez-moi réfléchir. Il me semble que votre père serait content de voir une petite fille soigneuse préparer son thé. C'est le premier devoir de la fille de la maison quand elle grandit.

— C'est ce que je trouve, Madame Merle ! s'écria Pansy. Vous verrez comme je vais bien le soigner. Une cuillerée par personne. »

Et elle commença de s'agiter autour de la table.

« Deux cuillerées pour moi, corrigea la comtesse, qui regardait, avec Madame Merle, les préparatifs de la fillette. Dis-moi, enfant, reprit-elle bientôt, je voudrais savoir ce que tu penses de ta nouvelle amie ?

— Ce n'est pas la mienne, c'est celle de papa, objecta Pansy.

— C'est vous aussi que Miss Archer est venue voir, dit Madame Merle.

— Je suis très heureuse de le savoir. Elle a été très gentille pour moi.

— Alors elle te plaît ? insista la comtesse.

— Elle est charmante, charmante, répéta Pansy, de son petit ton décidé. Elle me plaît tout à fait.

— Et comment crois-tu qu'elle plaise à ton père ?

— Je vous en prie, comtesse ! murmura Madame Merle d'un ton réprobateur. Allez leur demander de venir prendre le thé, dit-elle à l'enfant.

— Vous allez voir s'ils ne le trouveront pas bon ! lança Pansy en se dirigeant vers les deux solitaires du bout de la terrasse.

— Si Miss Archer doit devenir sa mère, il n'est sûrement pas sans intérêt de savoir ce que cette petite pense d'elle, dit la comtesse.

— Si votre frère se remarie, ce ne sera pas pour Pansy, répliqua Madame Merle. Elle va avoir seize ans, et c'est d'un mari plus que d'une belle-mère que l'on parlera bientôt pour elle.

— Et vous procurerez aussi le mari ?

— Je m’intéresserai certainement à ce qu’elle fasse un heureux mariage. J’imagine qu’il en ira de même de vous.

— À coup sûr non ! s’écria la comtesse. Pourquoi moi, entre toutes les femmes, attacherais-je un tel prix à un mari ?

— Vous n’avez pas fait un mariage heureux, c’est ce que je veux dire. Quand je parle de mari, c’est un bon mari que j’entends.

— Il n’y en a pas de bon. Osmond ne fera pas un bon mari. »

Madame Merle ferma un moment les yeux. « Vous êtes irritée, sans que je sache pourquoi, reprit-elle. Je ne pense pas que vous trouviez vraiment quelque inconvénient au mariage de votre frère ou de votre nièce, quand le moment en sera venu. En ce qui concerne Pansy, je compte bien que nous aurons un jour le plaisir de lui chercher un mari ensemble. Vos nombreuses relations nous aideront beaucoup.

— Oui, je suis irritée, concéda la comtesse. Vous m’exaspérez souvent. Vous avez un sang-froid fabuleux. Quelle étrange femme vous faites !

— Il vaut bien mieux que nous marchions toujours la main dans la main, dit Madame Merle.

— Est-ce une menace ? » demanda la comtesse, en se levant.

Madame Merle tourna la tête avec une ironie paisible.

« Décidément, il faut le reconnaître, vous n’avez pas mon sang-froid ! »

Isabel et Osmond revenaient doucement vers les deux dames, et Isabel tenait Pansy par la main. « Vous n’allez pas me faire croire qu’il la rendrait heureuse ? s’indigna la comtesse.

— S’il épousait Miss Archer, je suppose qu’il se conduirait en galant homme. »

La comtesse eut des gestes nerveux et prit une pose significative : « C’est-à-dire comme la plupart des hommes ? Elle aurait bien de quoi s’estimer satisfaite ! Évidemment Osmond est un galant homme ; ce n’est pas à sa sœur qu’il faut le rappeler. Mais est-ce qu’il se croit fait pour conquérir une jeune fille, du jour où il la choisira ? Galant homme, j’en conviens, bien que je doive avouer que je n’ai jamais, au grand jamais, compris la raison de ses prétentions. Sur quoi les fonde-

t-il, c’est plus que je n’en saurais dire. Je suis sa sœur, je devrais pourtant le savoir. Qu’est-il, après tout, s’il vous plaît ? Qu’a-t-il jamais fait ? Si l’on connaissait quelque chose de vraiment grand dans son origine, s’il était d’une essence supérieure, j’aurais quelque chance d’en avoir eu vent. S’il existait dans la famille grands honneurs ou splendeurs quelconques, j’en aurais certainement profité ; c’eût été tout à fait dans ma ligne. Mais il n’y a rien, rien, rien. Nos parents étaient naturellement des gens charmants, ce qui ne les distingue évidemment pas des vôtres. Tout le monde est charmant de nos jours. Même moi, je suis charmante ; ne riez pas, on l’a dit en propres termes. Quant à Osmond, il fait toujours l’impression de se croire descendu des cieux.

— Vous direz ce que vous voudrez, rétorqua Madame Merle, que le fait de rattacher les nœuds de rubans de sa robe et de laisser distraire ses regards n’empêchait pas de prêter attention à cette sortie impétueuse, vous autres Osmond êtes une belle race ; votre sang doit sortir d’une source très pure. En homme intelligent, votre frère en a toujours eu la conviction, sinon les preuves péremptoires. Vous faites la modeste, ce qui ne vous empêche pas d’être vous-même extrêmement distinguée. Et votre nièce, qu’en dites-vous donc ? Que c’est une petite princesse ? Cela ne veut pas dire qu’Osmond ne puisse avoir quelque peine à épouser Miss Archer. Du moins peut-il en courir la chance.

— J’espère qu’elle refusera. Ce serait une façon de rabaisser un peu ses prétentions.

— Il ne faut pas oublier que c’est un des hommes les plus intelligents qui soient.

— Je vous l’ai déjà entendu dire, sans jamais pouvoir découvrir ce qu’il a fait.

— Ce qu’il a fait ? Il n’a jamais rien fait qu’il ait fallu défaire. Et il a su attendre.

— Attendre l’argent de Miss Archer ? Combien cela représente-t-il donc ?

— Ce n’est pas ce que je dis, protesta Madame Merle. Miss Archer a soixante-dix mille livres.

— Eh bien, il est dommage qu’elle soit si charmante, déclara la comtesse. Pour un sacrifice de ce genre, la première venue aurait fait l’affaire. Pas besoin d’une femme supérieure.

— Si elle ne l’était pas, votre frère ne la regarderait pas. Il lui faut ce qu’il y a de mieux.

— Oui, riposta la comtesse en s’avançant avec Madame Merle à la rencontre des deux autres, il est bien difficile à satisfaire. C’est ce qui me fait trembler pour le bonheur de cette enfant. »

OceanofPDF.com

XXVI

Gilbert Osmond vint voir Isabel au Palazzo Crescentini. Il avait d'autres amies dans la vieille demeure, et montrait toujours une impartiale courtoisie à Mrs Touchett et à Madame Merle, mais la première de ces deux dames nota qu'on l'avait vu cinq fois en moins d'une quinzaine, et n'eut pas de peine à établir une comparaison entre cette assiduité et l'indifférence d'un passé récent. Une visite bisannuelle représentait jusque-là son tribut régulier aux mérites de Mrs Touchett, sans jamais coïncider avec les époques régulières où Madame Merle habitait sous son toit. Ce n'était pas pour sa vieille amie Madame Merle qu'il venait, car il ne se mettait point en frais à son intention. Il n'aimait pas Ralph, comme ce dernier l'avait dit à sa mère, et il n'était pas probable que Mr Osmond se fût pris pour le jeune homme d'une sympathie soudaine. Ralph restait imperturbable ; il cultivait une sorte de large urbanité qui l'enveloppait comme un pardessus mal taillé, mais dont il ne se départait guère ; il trouvait la société de Mr Osmond fort agréable, et ne refusait jamais de l'accueillir avec des sentiments d'hospitalité. Mais il ne se flattait pas que le désir de réparer une injustice motivât seul les visites de son ancien ennemi, et voyait assez clair dans la situation. L'attraction, c'était Isabel, et en toute conscience c'était une attraction suffisante. En sa qualité de critique et d'amateur de choses exquises, il était naturel qu'Osmond fût attiré par une présence si rare. Aussi, lorsque Mrs Touchett lui fit observer qu'il n'y avait pas à se tromper sur les projets de Mr Osmond, Ralph lui répondit qu'il partageait pleinement son opinion. Depuis longtemps, Mrs Touchett réservait, sur sa courte

liste, une place à ce gentleman, non sans se demander confusément par quel art et par quels procédés – tant ils étaient sagaces et négatifs – il avait si bien su s'imposer partout. Faute de jamais se montrer visiteur assidu, il ne s'était pas non plus rendu importun, et se recommandait à Mrs Touchett par la facilité manifeste avec laquelle il se passait d'elle comme elle se passait de lui, qualité qui, de façon assez bizarre, faisait l'effet à cette dame de fournir un solide terrain d'entente. Elle n'en trouvait d'ailleurs pas plus de satisfaction à l'idée qu'il pût songer à épouser Isabel. Une telle alliance donnerait à la jeune fille un air de perversité presque morbide. Mrs Touchett ne pouvait oublier le refus opposé par sa nièce à un pair d'Angleterre, et l'idée qu'une jeune fille avec qui Lord Warburton s'était en vain mesuré, pût se contenter d'un obscur dilettante américain, veuf entre deux âges, pourvu d'une malencontreuse fille et d'un revenu incertain, ne répondait en rien à la conception que Mrs Touchett se faisait du succès. On voit qu'elle considérait le mariage du point de vue politique et non point sentimental, ce qui est toujours une louable façon de l'envisager.

« J'espère qu'elle n'aura pas la folie de l'écouter », confia-t-elle à son fils ; à quoi Ralph répliqua que, pour Isabel, écouter et répondre étaient choses à ne pas confondre. Il savait qu'elle avait écouté plusieurs partis, comme aurait dit son père, et les avait fait écouter à leur tour ; et il se réjouissait fort de la perspective de voir, après quelques mois de connaissance, un nouveau prétendant soupirer à sa porte. Elle demandait à voir la vie, et la destinée répondait à ses goûts ; une série de beaux messieurs tombant à ses genoux lui fourniraient un assez joli motif d'intérêt. Ralph attendait un quatrième, un cinquième, un dixième assiégeant, sans pouvoir se figurer qu'elle cédât au troisième. Elle entrebâillerait la porte pour entrer en pourparlers, sans aucune intention de rendre la place au numéro trois. Il exprima cette conviction, presque en ces termes, à sa mère, qui le regarda comme s'il eût dansé une gigue. Il avait une façon si fantaisiste et si pittoresque de dire les choses, qu'il eût aussi bien pu s'adresser à elle en langage de sourds-muets.

« Je ne saisis pas très bien ce que tu veux dire, déclara-t-elle. Ton langage est trop imagé pour moi, et je n'ai jamais compris les allégories. Les deux mots que j'admire le plus sont : “oui” et “non”. S'il plaît à Isabel d'épouser Mr Osmond, elle le fera malgré toutes tes

comparaisons. Fie-toi à elle pour en trouver une belle en tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre. Je sais peu de chose du jeune homme d'Amérique ; je ne pense pas qu'elle songe beaucoup à lui, et il a dû se lasser de l'attendre. Il n'y a rien qui puisse l'empêcher d'épouser Mr Osmond, si elle se met à le considérer d'une certaine façon. C'est fort bien ; nul plus que moi n'apprécie qu'on agisse à sa guise. Mais elle se plaît à de si étranges choses ; elle est capable d'épouser Mr Osmond pour la beauté de ses opinions ou pour son autographe de Michel-Ange. Elle veut se montrer désintéressée ; comme si elle était la seule personne qui risque de ne pas l'être ! Sera-t-il désintéressé, lui, quand il aura la disposition de l'argent ? C'était déjà son idée avant la mort de ton père, et il s'y est ajouté quelque chance depuis. Elle devrait épouser un homme dont le désintéressement lui soit assuré, et ne pourrait en trouver de meilleure preuve que dans la possession d'une fortune à lui.

— Ma chère mère, je n'ai pas de craintes, répondit Ralph. Elle se moque de nous tous. Elle suivra évidemment son désir, mais prendra surtout plaisir à étudier de près la nature humaine sans compromettre sa liberté. Elle a entrepris une expédition de découvertes, et ne me paraît pas prête à y renoncer, dès le départ, sur un signe de Gilbert Osmond. Elle peut avoir un peu modéré son allure pendant une heure, mais elle repartira bientôt à toute vapeur. Excuse cette nouvelle métaphore. »

Mrs Touchett l'excusa sans doute, mais ne se sentit pas suffisamment rassurée pour résister au désir d'exprimer ses craintes à Madame Merle.

« Vous qui n'ignorez rien, commença-t-elle, vous devez savoir si cet étrange individu fait vraiment la cour à ma nièce ?

— Gilbert Osmond ? » Madame Merle ouvrit de grands yeux, et s'écria avec conviction : « Dieu me pardonne, c'est une idée !

— Elle ne vous était pas venue ?

— Vous me faites sentir ma balourdise, mais j'avoue que je n'y avais pas pensé. Je me demande si Isabel s'en est avisée ?

— Je vais m'en assurer tout de suite », dit Mrs Touchett.

Madame Merle réfléchit. « Ne lui mettez pas cette idée en tête. Le mieux serait d'interroger Mr Osmond.

— C'est impossible, se récria Mrs Touchett. Je ne veux pas qu'il me demande, avec son air tranquille – ce qui se pourrait fort bien étant donné la situation d'Isabel –, ce que j'ai à voir dans l'affaire.

— Alors je m'en chargerai, moi, déclara courageusement Madame Merle.

— Et en quoi cela vous regarde-t-il, vous ?

— C'est justement parce que cela ne me regarde pas que je puis m'y risquer. J'ai si peu de raison de me mêler de cette affaire qu'il aura toute facilité pour me donner la première réponse venue. C'est son ton même qui me renseignera.

— Vous voudrez bien me faire connaître les fruits de votre pénétration, dit Mrs Touchett. Moi, si je ne puis lui parler à lui, je puis au moins avertir Isabel. »

Madame Merle prit une mine circonspecte. « N'agissez pas trop précipitamment ; n'allez pas mettre son imagination en feu !

— Je n'ai jamais de ma vie excité l'imagination de personne. Mais je m'attends toujours à lui voir faire quelque chose que je ne songerais pas à faire moi-même.

— Alors ce mariage vous déplairait ? demanda Madame Merle avec curiosité.

— En quoi, au nom du ciel, pourrait-il me plaire ? Mr Osmond n'a rien de solide à offrir. »

Madame Merle ne répondit pas tout d'abord, et laissa détendre par un sourire rêveur et plus charmant encore que de coutume l'angle gauche de sa bouche : « Distinguons : Gilbert Osmond n'est certainement pas le premier venu. C'est un homme qui pourrait, dans des conditions favorables, faire une grande impression. Il n'y a d'ailleurs pas manqué, plus d'une fois, à ma connaissance.

— Ne me parlez pas des affaires amoureuses qu'il a dû mener avec trop de clairvoyance, s'écria Mrs Touchett. Je n'en veux rien savoir. C'est pour cela, précisément, que je souhaiterais lui voir interrompre ses visites. À ma connaissance à moi, tout ce qu'il possède au monde,

c’est une douzaine de primitifs, et une petite fille plus ou moins impertinente.

— Les primitifs se vendent bien de nos jours, constata Madame Merle, et quant à la fillette, c’est une enfant très jeune, très douce et très inoffensive.

— En d’autres termes, une petite pécore insipide. Est-ce bien là ce qu’il faut comprendre ? Faute d’argent, elle n’aura pas l’espoir de se marier comme on le fait ici, et Isabel devra l’entretenir ou lui donner une dot.

— Isabel ne verrait sans doute aucun inconvénient à se montrer bonne pour cette enfant. Je crois qu’elle l’aime bien.

— Raison de plus pour prier Mr Osmond de rester chez lui. Autrement, nous allons voir ma nièce conclure, avant une semaine, que sa mission dans la vie est de prouver qu’une belle-mère est susceptible de sacrifices, et que pour le démontrer elle doit d’abord le devenir.

— Elle ferait une charmante belle-mère, mais je suis pleinement d’accord avec vous que mieux vaut pour elle ne pas trop hâtivement s’astreindre à pareille mission. Il est presque aussi difficile de changer le sens de sa mission que la forme de son nez ; ce sont deux appendices plantés en plein milieu du visage ou du caractère, et qu’il faut aller chercher fort loin dans le passé. Mais je vais faire mon enquête et je vous en rendrai compte. »

Tout cela se passait à l’insu d’Isabel, et sans qu’elle se doutât que ses rapports avec Mr Osmond fussent l’objet d’une discussion. Madame Merle n’avait rien dit pour la mettre sur ses gardes ; elle n’avait pas insisté sur le compte d’Osmond plus que sur celui des autres Florentins, étrangers ou autochtones, qui venaient maintenant en grand nombre présenter leurs hommages à la tante de Miss Archer. Isabel trouvait Osmond intéressant – c’est là qu’elle en revenait toujours – et aimait penser à lui sous ce jour. Elle avait rapporté de sa visite à la maison de la colline une impression qu’une plus ample connaissance de son propriétaire ne fit rien pour effacer, et qui évoqua pour elle une harmonie particulière avec d’autres faits supposés ou devinés, histoires dans d’autres histoires : l’image d’un homme paisible, intelligent, sensible, distingué, qui déambulait sur une terrasse moussue dominant le doux Val d’Arno, et tenait par la main une petite

fille dont la netteté de clochette prêtait à l'enfance une grâce nouvelle. Le tableau ne comportait pas de magnificence, mais elle en aimait le ton atténué et l'atmosphère de crépuscule d'été. Elle y trouvait le spectacle le plus propre à la toucher, l'évocation d'un choix entre objets, sujets, contacts – comment dire ? – d'une médiocre existence, et ceux d'une somptueuse félicité ; d'une vie solitaire et studieuse dans un adorable pays ; d'une vieille peine qui se réveillait parfois ; d'un sentiment d'orgueil qui pouvait être excessif mais comportait un élément de noblesse ; d'un souci de beauté et de perfection à la fois si naturel et si cultivé que la vie semblait dans son ombre disposée en perspectives étudiées, en harmonies d'escaliers, de terrasses et de fontaines d'un classique jardin italien – où sur les espaces arides tombait la rosée apaisante d'une étrange paternité, à demi inquiète, à demi maladroite. Au Palazzo Crescentini, Mr Osmond restait le même ; timide d'abord – non sans un orgueil dont un œil sympathique pouvait seul voir qu'il s'efforçait de le vaincre, effort qui se résolvait d'ordinaire en propos agréables, enjoués, très positifs, un peu agressifs, toujours évocateurs. La conversation de Mr Osmond ne témoignait pas d'un évident désir de briller ; Isabel n'avait pas de peine à croire à la sincérité d'un homme qui donnait tant de marques d'une conviction solide – telle par exemple une appréciation intelligente et gracieuse de ce qui pouvait se dire à l'appui de sa propre opinion, surtout peut-être quand c'était Miss Archer qui le disait. Ce qui ravissait Isabel, c'est que, tout en causant par plaisir, il ne visait jamais à l'effet, comme elle l'avait entendu faire à d'autres. Il émettait ses idées comme si, malgré leur fréquente bizarrerie, il fût habitué à elles et eût vécu avec elles ; c'étaient de vieux panneaux polis, des têtes, des poignées qui pouvaient s'adapter au besoin à des cannes neuves, et non pas des houssines arrachées par l'indigence au tronc banal, et trop élégamment agitées. Un jour, Osmond amena sa petite fille, et Isabel se réjouit de renouveler connaissance avec l'enfant, dont le geste pour offrir son front à baiser à tous les membres du cercle lui rappelait les ingénues des pièces françaises. Isabel n'avait jamais vu petite personne taillée sur ce modèle, et aussi différente des jeunes Américaines que des vierges anglaises. Pansy, parfaitement faite et achevée pour la place minuscule qu'elle occupait au monde, ne demeurait pas moins parfaitement innocente et enfantine. Assise sur le sofa, à côté d'Isabel,

elle portait un petit manteau de grenadine et une paire de gants d'usage que lui avait donnés Madame Merle, de petits gants gris à un seul bouton. Elle était, comme une feuille de papier vide, l'idéale jeune fille des romans étrangers. Isabel espérait qu'une page si nette et si blanche ne s'offrirait qu'à un texte édifiant.

La comtesse Gemini vint aussi la voir, mais avec la comtesse il en allait tout autrement. Ce n'était plus une page blanche ; elle portait les traces de nombreuses écritures, et Mrs Touchett, qui n'était nullement sensible à l'honneur de sa visite, affirmait voir à sa surface nombre d'indiscutables taches. La comtesse suscita même, entre la maîtresse de la maison et Madame Merle, une discussion au cours de laquelle cette dernière (qui n'avait pas la faiblesse d'agacer ses interlocuteurs en partageant toujours leur opinion) se prévalut assez heureusement de la grande latitude de dissentiment que Mrs Touchett autorisait aussi généreusement qu'elle en usait elle-même. Mrs Touchett voyait une marque d'audace peu commune, de la part d'une personne hautement compromise, dans le fait de se présenter à pareille heure à la porte d'une maison où elle devait se savoir aussi peu estimée qu'au Palazzo Crescentini. Isabel avait été mise au courant de l'opinion qui prévalait en ce lieu sur la sœur de Mr Osmond ; on l'y tenait pour une femme qui avait si bien affiché ses inconvenances qu'elles avaient cessé de former un bloc, comme on peut l'exiger en pareille matière, et n'étaient plus que les débris flottants d'une renommée détruite, gênante pour la circulation générale. Elle avait été mariée par sa mère – personne peu pratique et remplie pour les titres étrangers d'une admiration que la fille, pour lui rendre justice, avait sans doute perdue maintenant – à un gentilhomme italien qui lui avait sans doute fourni quelque excuse à tâcher d'effacer une impression d'outrage. Mais la comtesse s'était aussi outrageusement consolée, et la liste de ses excuses se perdait à l'heure actuelle dans le labyrinthe de ses aventures. Mrs Touchett n'avait jamais consenti à la recevoir, bien que la comtesse lui eût depuis longtemps fait des avances. Florence n'avait rien d'une ville austère, mais comme le disait Mrs Touchett, il fallait bien tirer l'échelle quelque part.

Madame Merle défendait l'infortunée avec beaucoup de zèle et d'esprit. Elle ne voyait pas pourquoi Mrs Touchett traitait en brebis galeuse une femme qui n'avait jamais vraiment fait de mal et s'était

contentée de faire le bien à tort et à travers. Qu'il fallût tirer l'échelle, la chose était incontestable, mais encore fallait-il la tirer à bon escient, et l'échelle qui exclurait la comtesse Gemini serait bien fragile. Mieux valait alors pour Mrs Touchett fermer sa maison, ce qui serait peut-être raisonnable, tant qu'elle demeurerait à Florence. Il fallait être juste et éviter les distinctions arbitraires ; la comtesse avait évidemment été imprudente, et moins adroite que d'autres. C'était une bonne créature, sans la moindre intelligence ; mais depuis quand pareil défaut motivait-il l'exclusion de la haute société ? Depuis fort longtemps on n'avait rien entendu dire sur son compte, et il ne pouvait y avoir de meilleure preuve de son renoncement à ses erreurs passées que son désir de se mêler au cercle de Mrs Touchett. Isabel ne fournit aucun appoint à cette intéressante discussion, pas même une attention patiente ; il lui suffisait d'avoir fait un amical accueil à la malheureuse dame qui, malgré toutes ses fautes, conservait du moins le mérite d'être la sœur de Mr Osmond. Puisqu'elle avait de la sympathie pour le frère, Isabel trouvait opportun de tâcher d'en avoir pour la sœur ; elle restait accessible à ces conclusions simples, en dépit de la croissante complexité des choses. Elle n'avait pas conçu une haute opinion de la comtesse, lors de leur rencontre à la villa, mais n'en était que plus heureuse de pouvoir revenir sur son impression. Mr Osmond n'avait-il pas affirmé que c'était une personne respectable ? C'était, de la part de Gilbert Osmond, une appréciation assez terne, mais Madame Merle s'était chargée de lui apporter le poli nécessaire. Elle en dit plus long à Isabel sur la comtesse Gemini que ne l'avait fait Osmond, sans cacher l'histoire de son mariage et de ses conséquences. Le comte appartenait à une ancienne famille toscane de moyens si réduits qu'il s'était estimé heureux d'accepter Amy Osmond, en dépit de la beauté douteuse qui n'avait pas encore entravé sa carrière, avec la dot modeste que lui octroyait sa mère. Cette somme était à peu près équivalente à celle qui formait déjà la part de son frère dans leur patrimoine. Mais depuis ce temps-là, le comte Gemini avait reçu quelque argent en héritage, et ils étaient maintenant assez à leur aise, pour des Italiens, malgré la terrible extravagance d'Amy. Le comte était une brute de bas étage, dont la conduite fournissait à l'avance toutes excuses à sa femme. Elle demeurait sans enfant, en ayant perdu trois, moins d'un an après leur naissance. La mère, qui étalait des

prétentions à l'élégance, publiait des poèmes lyriques et envoyait à des hebdomadaires anglais des articles sur l'Italie, était morte trois ans après le mariage ; quant au père, resté perdu dans les brumes d'Amérique, avec une réputation de richesse et de folie, il était mort bien des années auparavant. On s'en apercevait, à regarder Gilbert Osmond, commentait Madame Merle ; on voyait qu'il avait été élevé par une femme, bien que, pour lui rendre justice, on eût cru que c'était par une femme plus sage que la Corinne américaine[1], comme aimait à se faire appeler Mrs Osmond. Elle avait amené ses enfants en Italie après la mort de son mari, et Mrs Touchett se souvenait de l'avoir vue au cours de la première année qui suivit son arrivée. Elle en faisait une affreuse snob, ce qui constituait un illogisme de sa part, puisqu'elle approuvait, au même titre que Mrs Osmond, les alliances politiques. La comtesse Gemini était de très bonne compagnie et n'avait, en fait, rien de la linotte qu'elle semblait être ; le tout, avec elle, c'était de ne pas croire un mot de ce qu'elle disait. Madame Merle s'était toujours accommodée de sa société par amour pour son frère ; il appréciait toutes les amabilités qu'on pouvait témoigner à Amy parce que – soit dit en passant – il se rendait compte du tort qu'elle faisait à leur nom commun. Évidemment, il ne pouvait pas goûter son style, ses outrances, son égoïsme, les entorses qu'elle donnait au bon goût, et surtout à la vérité ; elle agaçait rudement ses nerfs et ne répondait en rien à l'idéal qu'il se faisait des femmes. Quel était donc cet idéal ? L'opposé même de la comtesse ; une femme pour qui la vérité fût chose sacrée. Isabel ne pouvait apprécier le nombre de mensonges qu'avait en une demi-heure proférés la comtesse, qui lui donnait au contraire une impression de sincérité assez niaise. Elle n'avait guère parlé que d'elle-même, disant combien elle serait heureuse de connaître Miss Archer, quelle joie lui procurerait une vraie amitié, affirmant la médiocrité des gens de Florence et son dégoût de cette ville, proclamant qu'elle eût voulu vivre n'importe où ailleurs, à Paris, à Londres, à Washington ; on ne trouvait rien à se mettre de joli, en Italie, qu'un peu de vieille dentelle ; les prix montaient partout et lui imposaient une vie de renoncement et de privations. Madame Merle écouta, non sans intérêt, ce que lui rapporta Isabel, mais n'en éprouva pas d'inquiétude. En somme, elle n'avait pas peur de la comtesse, et

pouvait recourir à son endroit à la plus sûre attitude, en laissant voir sa parfaite tranquillité.

Isabel avait reçu entre-temps la visite d'une autre amie, qu'il n'était pas, même derrière son dos, facile de traiter à la légère. Henrietta Stackpole avait quitté Paris après le départ de Mrs Touchett pour San Remo et, après s'être, comme elle le disait, frayé la route à travers les villes de l'Italie du Nord, avait atteint les rives de l'Arno vers le milieu de mai. Madame Merle, d'un seul coup d'œil, la saisit de pied en cap, et après un moment de pénible angoisse, décida de l'accepter. Elle se résolut même à en tirer de la joie. Miss Stackpole n'était pas de celles qui se respirent comme une rose, mais qui s'empoignent comme une ortie. Madame Merle, avec beaucoup d'amabilité, la réduisit à une innocuité parfaite, et montra à Isabel qu'elle rendait pleine justice à son amie en comptant de sa part sur une pareille libéralité. L'arrivée de Henrietta avait été annoncée par Mr Bantling, qui, arrivant de Nice tandis qu'elle était encore à Venise, et croyant la trouver à Florence, vint exprimer sa déception au Palazzo Crescentini. Henrietta ne survint que deux jours après, et cette réunion éveilla chez Mr Bantling une émotion facilement explicable, quand on saura qu'ils ne s'étaient pas revus depuis leur commun séjour à Versailles. Tout le monde apprécia le côté plaisant de la situation, sans l'exprimer aussi vigoureusement que Ralph, qui dans sa chambre, où Bantling fumait un cigare, se permit une joviale satire des rapports de l'universelle compétente et de son cavalier servant. Bantling prit la chose en bonne part et avoua ingénument que l'affaire prenait pour lui les proportions d'une véritable aventure intellectuelle. Il éprouvait un goût très marqué pour Miss Stackpole, qui portait sur les épaules une tête étonnante, et trouvait grand plaisir à la société d'une femme qui ne se demandait pas perpétuellement comment on pourrait juger ce qu'elle disait ou faisait, et ce qu'ils faisaient ensemble. Et Dieu sait tout ce qu'ils avaient pu faire ! Miss Stackpole ne se préoccupait jamais du qu'en-dira-t-on ; pourquoi, dans ces conditions, s'y fût-il attaché, lui ? Il était prêt à aller aussi loin qu'elle, et ne voyait aucune raison de renâcler le premier.

Henrietta ne montrait nulle velléité de renâcler non plus. Ses perspectives s'étaient élargies en quittant l'Angleterre, et elle jouissait maintenant pleinement d'abondantes ressources. Elle avait pourtant dû

renoncer définitivement à pénétrer la vie profonde de la société ; la question présentait sur le continent des difficultés plus nombreuses encore qu'en Angleterre. Mais la vie extérieure y était du moins palpable et visible à chaque pas, et fournissait des éléments mieux adaptables aux usages littéraires que les coutumes de ces impénétrables insulaires. Comme elle le faisait ingénieusement remarquer, on avait, dans les pays continentaux, l'impression de voir, de la rue, le bon côté de la tapisserie, tandis qu'en Angleterre on n'en voyait que l'envers, sans pouvoir se rendre compte du dessin. Cet aveu coûte beaucoup à son historiographe, mais Henrietta, sans plus d'espoir d'atteindre aux faits souterrains, accordait maintenant beaucoup d'attention à la vie extérieure. Elle venait de l'étudier pendant deux mois à Venise, et de cette ville avait envoyé à l'*Interviewer* une description consciencieuse des gondoles, de la Piazza, du Pont des Soupirs, des pigeons, et du jeune batelier qui récitait les poèmes du Tasse. L'*Interviewer* était peut-être déçu, mais Henrietta voyait enfin l'Europe. Son intention était maintenant de se rendre à Rome avant l'arrivée de la malaria. Elle semblait croire que la maladie survenait à jour fixe, et n'avait par suite que quelques jours à passer à Florence. Mr Bantling allait l'accompagner, et Henrietta fit valoir à Isabel que le fait de connaître déjà la ville des Césars, d'être officier et d'avoir reçu une instruction classique – il avait fait ses études à Eton, où l'on n'étudiait, selon Miss Stackpole, que le latin – ferait de lui le plus utile des compagnons. Sur ces entrefaites, Ralph eut l'heureuse inspiration de proposer à Isabel d'aller elle aussi, sous sa propre escorte, faire un pèlerinage à Rome. Elle devait bien y passer une partie de l'hiver suivant, mais il ne pouvait y avoir d'inconvénient à jeter sur la ville un premier coup d'œil. Il restait encore dix jours du beau mois de mai, le plus précieux des mois pour tout véritable ami de la Ville Éternelle. Elle aurait un fidèle compagnon, dont la société, grâce à d'autres objets qui solliciteraient son attention, ne serait sans doute pas trop gênante. Madame Merle restait près de Mrs Touchett ; elle avait quitté Rome pour l'été et ne se souciait pas d'y retourner. Elle se disait ravie qu'on la laissât tranquille à Florence ; elle avait fermé son appartement et envoyé sa cuisinière au vert, à Palestrina. Elle conseilla à Isabel d'accepter la proposition de Ralph, et lui affirma qu'un bon guide dans Rome n'était pas chose à dédaigner. À la vérité,

il n’y avait pas besoin de beaucoup d’insistance pour convaincre Isabel, et les quatre compagnons firent leurs préparatifs de départ. Mrs Touchett s’était résignée, en cette occasion, à l’absence de duègne ; nous avons vu qu’elle inclinait maintenant à penser que sa nièce pouvait disposer d’elle-même… Un des préliminaires du voyage consista pour Isabel à voir Gilbert Osmond, et à lui faire part de son projet.

« Je voudrais être à Rome avec vous, commenta-t-il, j’aimerais vous guider dans la ville prodigieuse. »

Isabel eut une hésitation imperceptible : « Pourquoi n’y venez-vous pas ?

— Oh ! il y aura trop de gens pour vous accompagner.

— C’est vrai, concéda Isabel ; je ne serai pas seule. »

Il resta un moment silencieux, puis : « Vous aimerez Rome, prophétisa-t-il. On l’a abîmée, mais vous en raffolerez quand même[2].

— Faudrait-il lui en vouloir, à cette pauvre vieille Niobé des nations, parce qu’on l’a abîmée ? demanda-t-elle.

— Non, certes. Cela lui est si souvent arrivé, fit-il avec un sourire. Et si j’allais là-bas, que ferais-je de ma petite fille ?

— Ne pourriez-vous la laisser à la villa ?

— Je n’aime pas beaucoup cela, malgré la présence d’une brave vieille qui prend soin d’elle. Je ne puis pas lui offrir d’institutrice.

— Alors, amenez-la avec vous », conclut vivement Isabel.

Mr Osmond prit un air grave. « Elle a passé l’hiver à Rome, au couvent, et je la trouve trop jeune pour faire des voyages d’agrément.

— Vous ne voulez pas l’émanciper trop vite ?

— Non, je crois préférable de tenir les jeunes filles loin du monde.

— J’ai été élevée selon un système différent.

— Vous ? Oh ! cela vous a réussi, parce que vous étiez exceptionnelle.

— Je ne vois pas en quoi », dit Isabel, sans être sûre pourtant qu’il n’y eût pas une part de vérité dans cette affirmation.

Mr Osmond n’insista pas, et reprit : « Si je croyais l’aider à vous ressembler en l’amenant à Rome avec un groupe d’amis, je l’y conduirais dès demain.

— Ne demandez pas qu’elle me ressemble, protesta Isabel. Laissez-la telle qu’elle est.

— Je pourrais l’envoyer chez ma sœur, fit observer Mr Osmond, en homme qui demande un conseil, et comme s’il eût pris plaisir à causer avec Miss Archer de ses affaires domestiques.

— Oui, approuva-t-elle ; ce ne serait certainement pas le moyen de faire qu’elle me ressemble. »

Après le départ d’Isabel, Gilbert Osmond rencontra Madame Merle chez la comtesse Gemini. Il y avait là d’autres personnes, car le salon de la comtesse était habituellement bien garni, et la conversation était générale, mais après un certain temps, Osmond quitta sa place pour s’installer sur une ottomane, contre le fauteuil de Madame Merle. « Elle veut que j’aille à Rome avec elle, fit-il à voix basse.

— Avec elle ?

— Pendant qu’elle y est. Elle me l’a demandé.

— J’en conclus que c’est vous qui l’avez proposé, et qu’elle a consenti.

— Je lui ai tendu la perche, je l’avoue. Et elle est encourageante, très encourageante.

— Je suis enchantée de l’apprendre, mais ne chantez pas trop tôt victoire. Vous irez là-bas, bien entendu.

— Oh ! soupira Osmond, que de peine me donne votre idée !

— Ne me dites pas que vous n’y prenez pas plaisir. Quel ingrat vous faites ! Vous ne vous êtes pas employé aussi utilement depuis des années.

— Vous prenez les choses de façon magnifique ; voilà ce dont il faut vous savoir gré, dit Osmond.

— Pas trop, je vous prie », corrigea Madame Merle. Elle parlait avec son sourire habituel et, renversée contre le dossier de son fauteuil, jetait les yeux autour d’elle. « Vous avez fait excellente impression, et

je constate que vous avez été touché vous-même. Ce n’est pas par égard pour moi que vous êtes venu sept fois chez Mrs Touchett.

— La petite n’est pas déplaisante », concéda doucement Osmond.

Madame Merle abaissa un moment les yeux et serra un peu les lèvres.

« Est-ce tout ce que vous trouvez à dire de cette belle créature ?

— Tout ? N’est-ce pas suffisant ? De combien de gens m’en avez-vous entendu dire plus ? »

Elle l’écoutait sans cesser de montrer aux assistants une attention aimable. « Vous êtes insondable, murmura-t-elle enfin. Je suis épouvantée de l’abîme où je l’aurai lancée. »

Il prit la chose avec enjouement : « Il n’y a plus qu’à vous retirer ; vous vous êtes trop engagée.

— Soit ! mais c’est à vous de faire le reste.

— Comptez sur moi », promit Gilbert Osmond.

Madame Merle resta muette, et Osmond changea de nouveau de place, mais quand elle se leva pour partir, il prit aussi congé. La victoria de Mrs Touchett attendait Madame Merle dans la cour, et après l’avoir aidée à y monter, il resta debout, comme pour la retenir. « Vous êtes bien indiscret, dit-elle avec quelque lassitude ; vous n’auriez pas dû quitter le salon en même temps que moi. »

Il avait ôté son chapeau et passait une main sur son front.

« J’oublie toujours ; je n’ai plus l’habitude du monde.

— Vous êtes tout à fait insondable », répéta-t-elle, en regardant les fenêtres de la maison, bâtisse moderne d’un quartier neuf de la ville.

Sans faire attention à cette remarque, il suivit son idée :

« Elle est vraiment charmante. J’ai rarement vu personne plus gracieuse.

— Cela me fait du bien de vous l’entendre dire. Plus elle vous plaira, mieux cela vaudra pour moi.

— Elle me plaît beaucoup. Elle est bien ce que vous m’aviez dit, et me paraît, de plus, susceptible d’un grand attachement. Je ne lui fais qu’un reproche.

— Lequel ?

— D’avoir trop d’idées.

— Je vous avais prévenu qu’elle était intelligente.

— Heureusement, ce sont de très mauvaises idées, dit Osmond.

— Pourquoi, heureusement ?

— Dame ! s’il faut les sacrifier ! »

Madame Merle se renversa en arrière et regarda droit devant elle, puis lança un ordre au cocher. Mais son ami la retint encore. « Si je vais à Rome, que ferai-je de Pansy ?

— J’irai la voir », promit Madame Merle.

OceanofPDF.com

XXVII

Je n’entreprendrai pas de rapporter tout au long la façon dont notre jeune héroïne répondit à l’appel profond de Rome, d’analyser ses sentiments lorsqu’elle foula les dalles du Forum, ou de compter les pulsations de son cœur quand elle franchit le seuil de Saint-Pierre. Contentons-nous de dire que son impression fut celle que l’on pouvait attendre d’une personne aussi fraîche et aussi ardente qu’elle. Elle avait toujours eu du goût pour l’histoire, et trouvait ici de l’histoire vivante sur chaque pavé des rues et dans chaque atome de lumière. Son imagination s’était toujours enflammée à la mention de grandes actions, et chacun des lieux qu’elle regardait avait été témoin d’exploits immortels. Tous ces souvenirs la touchaient au fond de l’être. Ses compagnons la trouvaient moins communicative qu’à l’accoutumée, et Ralph Touchett faisait mine de regarder distraitement et gauchement par-dessus sa tête pour l’observer en fait avec une attention profonde. Elle se trouvait elle-même très heureuse, et eût volontiers tenu ces jours-là pour les plus heureux qu’elle dût jamais connaître. L’angoisse du lourd passé pesait sur elle, mais le souvenir de faits tout récents lui prêtait des ailes pour battre le ciel. Ses sentiments étaient si contradictoires qu’elle n’eût su dire où la mènerait chacun d’eux, et elle allait, toute à la joie contenue de sa contemplation, voyant souvent dans les choses bien plus qu’elles ne comportaient, et négligeant pourtant bien des détails indiqués par son guide Murray[1]. Rome, comme le disait Ralph, se laissait saisir au moment psychologique. Le troupeau des touristes bavards s’était retiré, et la plupart des lieux célèbres étaient retombés à leur solennité.

Le ciel était un flamboiement d'azur, et les fontaines jaillissantes dans leurs niches moussues avaient perdu leur frisson et redoublaient d'harmonie. Au coin des rues lumineuses et chaudes, on tombait sur des bouquets de fleurs. Un après-midi, le troisième jour suivant leur arrivée, nos amis s'étaient rendus au Forum, pour assister à des fouilles dont on élargissait depuis quelque temps le champ. Ils avaient quitté la rue moderne et suivaient la Voie Sacrée avec un respect qui ne se manifestait pas de la même façon chez chacun d'eux. Ce qui frappait Henrietta Stackpole, c'était que la Rome ancienne eût été pavée comme New York, et elle découvrait même une analogie entre les ornières de chars profondément creusées dans la rue antique et les bruyants rails d'acier où s'exprime l'intensité de la vie américaine. Le soleil commençait à décliner, l'air s'embrumait d'or, et les ombres de fûts brisés ou de vagues piédestals s'allongeaient sur le champ des ruines. Henrietta s'éloigna avec Mr Bantling, qu'elle semblait prendre grand plaisir à entendre traiter Jules César de « vieux bonhomme à poigne », et Ralph déversa toutes les explications dont il était capable dans l'oreille attentive de notre héroïne. Un des humbles archéologues qui rôdaient aux alentours s'était mis à la disposition du couple, et débitait ses tirades avec une volubilité que le déclin de la saison n'avait pas compromise. Une série de fouilles s'opéraient dans le coin le plus éloigné du Forum, et il fit observer que si les *signori* voulaient se déranger un peu, ils pourraient assister à quelque intéressante découverte. La proposition séduisit Ralph, mais Isabel, lasse de tant d'allées et venues, conseilla à son compagnon de satisfaire sa curiosité, tandis qu'elle attendrait patiemment son retour. L'heure et le lieu étaient entièrement à son goût, et elle se réjouissait de demeurer un moment seule. Ralph s'éloigna donc avec le guide, tandis qu'Isabel s'asseyait sur une colonne renversée, près des fondations du Capitole. Elle souhaitait un peu de solitude, mais ne fut pas longue à en jouir. Malgré son intérêt pour les vestiges sévères d'un passé qui gisait autour d'elle, et où la rouille des siècles avait encore laissé tant de la vie primitive, sa rêverie, un moment fixée par ces objets épars, était revenue, par un enchaînement de pensées qu'il faudrait une certaine subtilité pour suivre, vers des régions et des objets chargés d'une émotion plus active. Du passé de Rome à l'avenir d'Isabel Archer, il y avait une belle distance, mais son imagination la franchissait d'un coup

d’aile, et planait maintenant au-dessus de champs plus proches et plus fertiles. Elle regardait à ses pieds une rangée de dalles fendues mais intactes, et s’absorbait si bien dans sa rêverie qu’elle n’entendit pas marcher près d’elle. Une ombre tomba soudain dans le champ de sa vision, et pensant que Ralph allait se plaindre du morne ennui des fouilles, elle leva les yeux vers une silhouette masculine. L’homme qu’elle aperçut n’était pas Ralph et s’arrêta avec un tressaillement. Elle tressaillit aussi et pâlit légèrement, tandis que le nouveau venu se découvrait.

« Lord Warburton ! s’écria-t-elle en se levant.

— Je n’avais pas la moindre idée de vous rencontrer ici. Je débouchais par ce coin, et suis tombé sur vous. »

Elle jeta les yeux autour d’elle, en manière d’explication.

« Mes amis viennent de me quitter à l’instant. Mon cousin est allé regarder les travaux.

— Ah ! oui, je vois. » Et les yeux de Lord Warburton se portèrent machinalement vers le côté qu’elle indiquait. Très droit, maintenant, il avait retrouvé son sang-froid et semblait vouloir le montrer, bien que sans rigueur. « Je ne veux pas vous déranger, reprit-il en regardant le pilier où elle s’était assise. Je crains que vous ne soyez lasse.

— Oui, un peu. » Elle hésita un moment, puis reprit sa place. « C’est vous que je ne veux pas déranger, dit-elle.

— Oh ! mon Dieu, je suis parfaitement seul. Je n’ai absolument rien à faire. Je n’avais pas la moindre idée que vous fussiez à Rome. Je viens de rentrer d’Orient, et ne suis que de passage.

— Vous avez fait un long voyage ? dit Isabel, qui avait su par Ralph que Lord Warburton était absent d’Angleterre.

— Oui, je suis parti six mois, peu après notre dernière entrevue. Je suis allé en Turquie et en Asie Mineure ; je suis rentré d’Athènes l’autre jour. »

Il avait surmonté son embarras, conservait pourtant une certaine raideur. Puis soudain, après avoir bien regardé la jeune fille, il reprit un ton naturel.

« Désirez-vous que je vous quitte, ou voulez-vous m’autoriser à rester un moment près de vous ? »

Elle fit montre d’humanité : « Je ne souhaite pas que vous partiez, Lord Warburton ; je suis très heureuse de vous voir.

— Merci de le dire. Puis-je m’asseoir ? »

Le fût cannelé sur lequel Isabel était installée aurait pu servir de siège à de nombreuses personnes, et offrait une surface très suffisante, même pour un Anglais de belles proportions. Ce beau spécimen d’une nation robuste s’assit donc près de notre jeune amie, et lui posa coup sur coup plusieurs questions quelque peu décousues, dont le fait de répéter certaines semblait indiquer qu’il n’avait pas entendu les réponses. C’était une indication sur l’état de son être intime que ne pouvait laisser échapper une perception féminine. Il répéta coup sur coup qu’il ne s’était pas attendu à cette rencontre, qui le touchait de façon assez manifeste pour lui faire souhaiter qu’elle eût été préparée. Puis soudain, cessant de s’étonner de l’impunité des événements, il s’étendit sur leur solennité et passa de l’état charmant à l’état impossible des choses. Il était magnifiquement beau, jusqu’à sa barbe touffue, qu’avaient brûlée les feux de l’Asie. Il portait un de ces vêtements lâches et bourrus qui indiquent chez l’Anglais en voyage l’amour du bien-être, autant qu’ils proclament sa nationalité, et avec ses beaux yeux calmes, son teint bronzé demeuré frais sous le hâle, sa tournure virile, son air de modestie, et sa prestance générale de gentilhomme et d’explorateur, il constituait un représentant de la race britannique que n’aurait désavoué, sous aucune latitude, aucun de ceux qui la tiennent en estime. Isabel notait ces détails et se sentait heureuse d’avoir toujours ressenti de la sympathie pour lui. Il avait évidemment, en dépit de ses peines, conservé tous ses mérites, toutes ses qualités qui allaient pour ainsi dire de pair avec l’âme profonde de ces grandes familles qui ressemblaient à leurs maisons et à leurs mobiliers, restaient insensibles à l’usure vulgaire, et que pouvait seul détruire un effondrement total. Ils abordèrent naturellement divers sujets : la mort de Mr Touchett, l’état de santé de Ralph, la façon dont Isabel avait passé l’hiver, sa visite à Rome, son prochain retour à Florence, ses projets pour l’été, le nom de son hôtel. Puis ce fut à Lord Warburton de conter ses aventures et ses voyages, d’indiquer ses projets, ses

impressions, et son domicile actuel. Après quoi survint un silence tellement plus éloquent que toutes leurs paroles, qu'il rendait presque inutile la conclusion du jeune homme : « Je vous ai écrit plusieurs fois.

— Vous m'avez écrit ? Je n'ai jamais reçu vos lettres.

— Je ne les ai pas envoyées ; je les ai brûlées.

— Ah ! fit Isabel en riant, je suis heureuse de vous avoir laissé ce soin.

— Je craignais qu'elles ne vous déplussent, avoua-t-il avec une simplicité qui la toucha. Je songeais qu'après tout je n'avais pas le droit de vous importuner.

— J'aurais été heureuse d'avoir de vos nouvelles. Vous savez combien j'espérais que… que… »

Elle s'arrêta en sentant quelle platitude l'expression allait donner à sa pensée.

« Je sais ce que vous allez dire. Vous espériez que nous resterions toujours bons amis. »

Cette formule prenait en effet dans la bouche de Lord Warburton un ton suffisant de platitude ; seulement il avait intérêt à l'accentuer.

Isabel ne sut que balbutier : « Ne parlez plus de tout cela, je vous prie », et s'aperçut que cette phrase ne sonnait pas beaucoup mieux que l'autre.

« C'est pourtant une petite consolation à m'accorder ! s'écria Lord Warburton avec force.

— Je ne saurais prétendre à vous consoler », répondit la jeune fille, qui retrouva avec une sorte de triomphe intérieur la réponse qui avait si peu satisfait Warburton six mois auparavant.

Il était aimable, fort, brave ; il n'y avait pas de meilleur homme. Pourtant, la réponse ne changea pas.

« Vous faites aussi bien de ne pas l'essayer ; vous n'y réussiriez pas, déclara Lord Warburton, sans noyer l'étrange et joyeuse exaltation d'Isabel.

— J'espérais que nous nous rencontrerions à nouveau, parce que je ne soupçonnais pas que vous m'accuseriez de vous avoir fait du tort.

Et lorsque vous me le reprochez, j'en éprouve plus de peine que de plaisir. »

Et elle se leva avec une certaine majesté consciente, pour aller au-devant de ses amis.

« Je ne veux pas me plaindre ; je n'ai pas le droit de rien dire de semblable. Tout ce que je demande, c'est de vous donner quelques explications, en stricte justice pour moi-même, si vous voulez. Je ne reviendrai pas sur le sujet. Je sentais très fortement ce que je vous ai exprimé l'an dernier ; je ne pouvais penser à rien d'autre. Je me suis efforcé d'oublier, énergiquement, systématiquement. J'ai fait tout ce que je pouvais pour m'intéresser à une autre femme. Je vous dis cela parce que je voudrais que vous sachiez que j'ai fait mon devoir. Je n'y suis pas arrivé. C'est dans le même dessein que je suis parti à l'étranger, aussi loin que possible. On dit que le voyage distrait, mais il n'a pas eu cet effet sur moi. Je n'ai pas cessé de penser à vous, depuis que je vous ai vue. Je reste exactement dans le même état d'esprit. Je vous aime autant, et tout ce que je vous ai dit l'autre fois demeure aussi vrai. En cet instant où je vous parle, j'éprouve de nouveau, pour mon plus grand dam, avec quelle insurmontable puissance vous m'ensorcelez. Oui, je ne saurais en dire moins. Je n'insisterai pas, d'ailleurs ; ce n'est qu'un moment qui passe. Je puis ajouter seulement que lorsque je suis tombé sur vous, tout à l'heure, sans le moindre soupçon de vous rencontrer, je me disais, sur mon honneur, que je voudrais bien savoir où vous pouviez être. » Il avait retrouvé son calme, qui s'affirmait de plus en plus à mesure qu'il parlait. On aurait pu croire qu'il s'adressait à un petit comité, qu'il faisait avec lucidité une communication importante, avec des coups d'œil furtifs sur des notes cachées au fond de son chapeau, qu'il n'avait pas remis sur sa tête. Et le comité aurait, à coup sûr, tenu la démonstration pour acquise.

« Moi aussi, j'ai souvent pensé à vous, Lord Warburton, répondit Isabel. Et vous pouvez croire que j'y penserai toujours. » Puis elle ajouta sur un ton où elle s'efforçait de mettre de la sympathie sans trop de signification : « Cela n'a d'inconvénients pour aucun de nous deux. »

Ils partirent ensemble, et elle s’enquit de l’état de ses sœurs, en le priant de leur faire savoir qu’elle n’avait pas manqué de s’informer d’elles. Il s’abstint de faire de nouvelles allusions à la grande question qui s’agitait entre eux, et revint à des eaux plus calmes et moins profondes. Il lui demanda cependant quand elle devait quitter Rome, et apprenant la date de son départ, dit sa joie de la savoir encore éloignée.

« Pourquoi dites-vous cela, puisque vous n’êtes vous-même que de passage ? interrogea-t-elle avec une certaine inquiétude.

— Oh ! en disant que j’étais de passage, je ne prétendais pas en agir avec Rome comme avec une gare d’embranchement. Passer à Rome, c’est y rester une ou deux semaines.

— Avouez franchement que vous voulez y demeurer aussi longtemps que moi. »

Lord Warburton rougit un peu et lui lança un regard pénétrant : « Cela vous déplaît-il ? demanda-t-il en souriant. Vous avez peur que je sois encombrant ?

— Peu importent mes goûts ; je ne puis certainement pas vous demander de renoncer pour moi à cette adorable ville. Mais j’avoue que j’ai peur de vous.

— Peur que je recommence ? Je vous promets de me bien surveiller. »

Ils s’étaient arrêtés et restèrent un moment face à face.

« Pauvre Lord Warburton ! fit-elle avec une compassion qui voulait être apaisante pour chacun d’eux.

— Pauvre Lord Warburton, en effet ! Il sera très sage.

— Libre à vous d’être malheureux, si vous ne me rendez pas malheureuse aussi. Cela, je ne puis vous y autoriser.

— Si je pensais y avoir quelque chance, je crois que je l’essaierais. » À ces mots Isabel se remit en marche, et le jeune homme la suivit. « Je ne dirai jamais un mot pour vous déplaire.

— Entendu. Et si vous manquez à votre promesse, c’en est fait de notre amitié.

— Peut-être un jour, après un certain temps, m’y autoriserez-vous ?

— À me rendre malheureuse ?

— À vous répéter… » Il hésita, puis se contint. « Je ne vous dirai rien, jamais rien. »

Ralph Touchett avait été rejoint au bord de l'excavation par Miss Stackpole et son cavalier servant, et les trois amis, émergeant des tas de gravats et de terre amassés autour de la fosse, s'offrirent aux regards d'Isabel et de son compagnon. Le pauvre Ralph héla son ami avec une joie mêlée de stupeur, et Henrietta lança du haut de sa voix : « Seigneur, c'est le lord ! »

Ralph et son voisin de campagne se retrouvèrent avec la gravité propre aux Anglais, au retour d'une longue séparation, et Miss Stackpole écarquilla les yeux devant le visage brûlé du voyageur. Elle sut vite, d'ailleurs, se montrer à la hauteur des circonstances. « Je ne pense pas que vous vous souveniez de moi, monsieur ?

— Si, je me souviens parfaitement de vous. Je vous ai priée de venir me voir, et vous ne l'avez jamais fait.

— Je ne vais pas partout où l'on m'invite, répondit froidement Miss Stackpole.

— Alors je ne vous inviterai plus, dit en riant le maître de Stockleigh.

— Si vous m'invitez, je viendrai, soyez-en sûr. »

Malgré son hilarité, Lord Warburton parut pénétré de cette conviction. Quant à Mr Bantling, qui s'était jusque-là tenu modestement à l'écart, il saisit l'occasion d'adresser un petit signe de tête au lord, qui riposta cordialement : « Comment, c'est vous, Bantling ? » et lui serra la main.

« Tiens ! dit Henrietta. Je ne savais pas que vous le connussiez.

— Vous n'êtes peut-être pas informée de tous les gens que je connais, rétorqua jovialement Mr Bantling.

— Je croyais que lorsqu'un Anglais connaissait un lord, il le proclamait toujours.

— Je crains que Bantling n'ait un peu honte de moi », intervint Lord Warburton avec un nouveau rire.

Isabel fut heureuse de l'entendre, et poussa un petit soupir de soulagement en reprenant le chemin de l'hôtel.

Le lendemain était dimanche, et elle consacra la matinée à écrire deux lettres, l'une à sa sœur Lily, l'autre à Madame Merle, sans mentionner dans aucune le fait qu'un soupirant évincé l'eût menacée d'une demande nouvelle. L'après-midi du dimanche, tous les bons Romains (et les meilleurs d'entre eux sont souvent les barbares du Nord) ont coutume d'aller entendre les vêpres à Saint-Pierre, et il avait été convenu entre nos amis qu'ils se rendraient ensemble à la grande basilique. Une heure avant l'arrivée de la voiture, Lord Warburton se présenta à l'Hôtel de Paris et, en l'absence de Ralph Touchett et de Mr Bantling qui venaient de sortir ensemble, fut introduit près des deux dames. Il semblait vouloir affirmer à Isabel son intention de se tenir à sa promesse de la veille ; il fit montre de discrétion et de franchise, et ne manifesta ni muette importunité, ni émotion hautaine. Il lui laissa ainsi juger de l'ami qu'il pouvait être. Il parla de ses pérégrinations, de la Perse, de la Turquie, et quand Miss Stackpole lui demanda si un voyage en ces régions pourrait être d'un « bon rapport », il lui affirma qu'elle y trouverait un champ largement ouvert à l'activité féminine. Isabel lui rendit justice, non sans se demander à quel mobile il obéissait, et ce qu'il espérait gagner en démontrant la noblesse de sa sincérité. S'il souhaitait l'attendrir en faisant preuve de soumission, il perdait bien sa peine. Elle savait tout ce qu'il comportait de supériorité, et rien de ce qu'il pouvait faire ne l'éclairerait davantage sur ce point. Par ailleurs, sa présence à Rome faisait l'effet d'une complication embarrassante, et elle n'aimait que les complications agréables. Cependant, lorsque à l'issue de sa visite il dit son intention de se rendre aussi à Saint-Pierre et d'y chercher ses amis, force fut à la jeune fille de s'incliner et de le laisser agir à sa convenance.

Dans l'église dont elle foulait les mosaïques immenses, il fut le premier personnage qu'elle distingua. Elle ne faisait pas partie de ces touristes hautains qui sont déçus par Saint-Pierre, et trouvent la basilique inférieure à sa renommée ; la première fois qu'elle était passée sous l'énorme rideau de cuir qui se soulève et retombe à l'entrée, la première fois qu'elle s'était trouvée sous le dôme dominateur et avait vu la lumière filtrer à travers un air épaissi par

l’encens, et les reflets de marbre et d’or, de mosaïque et de bronze, sa conception de la grandeur s’était vertigineusement étendue. De ce jour, elle n’avait plus manqué d’espace pour planer. Elle regardait, elle s’émerveillait, comme une fillette ou une paysanne, et payait son silencieux tribut au sublime immobile. Lord Warburton marchait à son côté en lui parlant de Sainte-Sophie, mais elle craignait qu’il n’attirât son attention sur sa conduite exemplaire. Le service n’était pas encore commencé, mais à Saint-Pierre il y a beaucoup à voir, et comme l’immensité du vaisseau comporte une sorte de qualité profane et qu’il paraît destiné à l’effort physique autant qu’aux exercices spirituels, les groupes et les individus, les dévots et les simples spectateurs peuvent, sans gêne ni scandale, y satisfaire leurs intentions diverses. Dans cette immensité splendide, l’indiscrétion individuelle ne rayonne pas bien loin. Au surplus, Isabel et ses amis n’en commettaient aucune, car si Henrietta s’était, en toute ingéniosité, crue tenue de déclarer que le dôme de Michel-Ange souffrait de la comparaison avec celui du Capitole de Washington, elle avait soufflé cette appréciation dans l’oreille de Mr Bantling, et l’avait réservée, sous forme plus vigoureuse, pour les colonnes de l’*Interviewer*. Isabel fit le tour de l’église avec Lord Warburton, et en approchant du chœur, à gauche de l’entrée, ils entendirent les voix des chanteurs du pape passer par-dessus la tête des innombrables assistants pressés devant les portes. Ils s’arrêtèrent un moment aux confins de cette foule, composée par moitié de badauds romains et d’étrangers curieux, et écoutèrent le concert sacré. Ralph était évidemment, avec Henrietta et Mr Bantling, à l’intérieur du chœur où Isabel voyait, par-delà le groupe serré des spectateurs, la lumière argentée par les nuées d’encens qui paraissaient se mêler aux psalmodies pour monter vers les embrasures gaufrées des hautes fenêtres. La musique se tut, et comme Lord Warburton semblait se disposer à gagner une autre région de l’église, Isabel ne put que le suivre. Soudain, elle se trouva face à face avec Gilbert Osmond, qui avait dû se tenir à petite distance. Il s’approchait avec de grandes marques de politesse, comme s’il eût exagéré le formalisme pour se plier aux nécessités du lieu.

« Alors, vous vous êtes décidé à venir ? fit-elle, en tendant la main.

— Oui, je suis arrivé hier soir et me suis présenté tout à l’heure à votre hôtel. On m’a dit que vous étiez ici, et je me suis mis à votre

recherche.

— Les autres sont là-bas, crut-elle nécessaire d’expliquer.

— Je ne suis pas venu pour les autres », riposta-t-il avec vivacité.

Elle détourna les yeux ; Lord Warburton surveillait leur colloque et avait peut-être entendu ces derniers mots. Elle se souvint tout à coup qu’il s’était exprimé en ces propres termes, le matin où il était venu à Gardencourt pour lui demander sa main. Les paroles de Mr Osmond avaient attiré à ses joues une rougeur que ce souvenir n’était pas fait pour dissiper. Pour éviter de se trahir, elle présenta l’un à l’autre les deux hommes, et fut ravie de voir, à ce moment précis, Mr Bantling émerger du chœur et frayer dans la foule, avec une vigueur britannique, le chemin à Miss Stackpole et à Ralph Touchett. Cette épithète de « ravie » la concernait seule, car en apercevant l’habitant de Florence, Ralph Touchett ne parut éprouver aucune joie de cette rencontre. Il ne passa pourtant pas sur les devoirs de la politesse, et fit remarquer à Isabel, avec son habituelle douceur, qu’elle allait bientôt grouper tous ses amis autour d’elle. Miss Stackpole, qui avait rencontré Mr Osmond à Florence, avait déjà trouvé l’occasion de dire à Isabel qu’il ne lui plaisait pas plus que ses autres admirateurs, que Mr Touchett et Lord Warburton, ou même que le petit Mr Rosier de Paris. « Je ne sais pas ce qu’il y a en vous, avait-elle bien voulu déclarer, mais pour une brave fille, vous attirez les hommes les plus extravagants. Mr Goodwood est le seul pour qui j’éprouve quelque estime, et c’est précisément le seul que vous n’appréciez pas. »

« Que pensez-vous de Saint-Pierre ? demandait cependant Mr Osmond à notre jeune amie.

— C’est très grand et très beau, se contenta-t-elle de répondre.

— Trop grand ; on s’y sent comme un atome.

— N’est-ce pas justement ce qu’il faut dans le plus grand des temples humains ? demanda-t-elle, non sans apprécier la tournure de sa phrase.

— Sans doute est-ce ce qu’il faut chercher, quand on n’est rien. Mais c’est une sensation que je n’apprécie pas plus dans une église qu’en aucun autre lieu.

— Vous auriez évidemment dû être pape ! s’écria Isabel en se souvenant d’une phrase qu’il avait prononcée à Florence.

— Ah ! j’aurais aimé cela ! » admit Gilbert Osmond.

Pendant ce temps, Lord Warburton rejoignait Ralph Touchett et s’éloignait avec lui. « Quel est cet individu qui cause avec Miss Archer ? interrogea-t-il.

— Il s’appelle Gilbert Osmond et habite Florence.

— Et à part cela ?

— Rien. Oh ! si ; il est américain ; mais on l’oublie ; il l’est si peu.

— Il y a longtemps qu’il connaît Miss Archer ?

— Trois ou quatre semaines.

— Elle le trouve à son goût ?

— Elle cherche à s’en rendre compte.

— Y arrivera-t-elle ?

— À s’en rendre compte ? demanda Ralph.

— À le trouver à son goût.

— À agréer sa demande, voulez-vous dire ?

— Oui, admit Lord Warburton après un moment de silence ; je crois que c’est cette chose affreuse que je veux dire.

— Peut-être pas, si l’on ne fait rien pour s’y opposer », dit Ralph.

Le lord ouvrit de grands yeux, mais comprit aussitôt.

« Alors il faut rester absolument passif ?

— Comme la tombe. Et encore ne sera-ce que courir la chance.

— La chance qu’elle l’accepte ?

— Qu’elle ne l’accepte pas. »

Lord Warburton réfléchit un moment, avant d’ajouter :

« Il est donc terriblement fort ?

— Terriblement », approuva Ralph.

L’autre méditait : « Et quoi encore ?

— Qu’est-ce qu’il vous faut de plus ? gronda Ralph.

— Qu’est-ce qu’il lui faut de plus, à elle, voulez-vous dire ? »

Ralph lui prit le bras pour le faire retourner sur ses pas ; il fallait rejoindre les autres. « Elle ne demande rien de ce que nous pouvons lui donner.

— Oh ! évidemment, si elle ne veut pas de vous !… », dit Lord Warburton avec noblesse.

OceanofPDF.com

XXVIII

Le lendemain soir, Lord Warburton, se présentant à l'hôtel, apprit que ses amis étaient allés à l'Opéra. Il se rendit au théâtre avec l'idée de leur faire une visite dans leur loge, selon la familière habitude italienne, et, après avoir pénétré dans la grande salle nue et mal éclairée, regarda autour de lui. L'acte venait de se terminer et lui laissait le loisir de pousser ses recherches. Après avoir inspecté deux ou trois rangs de loges, il aperçut, dans l'un des plus vastes de ces refuges temporaires, une dame qu'il reconnut sans peine. Miss Archer faisait face à la scène, et restait dissimulée par le rideau de la loge ; près d'elle, adossé à son fauteuil, se tenait Mr Gilbert Osmond. On ne voyait qu'eux dans la loge, et Warburton supposa que leurs compagnons avaient profité de l'entracte pour chercher la fraîcheur relative des couloirs. Il resta un instant immobile, les yeux fixés sur le couple intéressant, hésitant à aller interrompre leur colloque. Il crut pourtant comprendre qu'Isabel l'avait aperçu, et se décida à monter. Il ne pouvait trop ostensiblement s'abstenir d'aller la saluer. Il gagna donc les étages supérieurs, et rencontra sur l'escalier Ralph Touchett qui descendait lentement, le chapeau incliné en une attitude d'agacement, et les mains à leur place ordinaire.

« Je vous ai aperçu tout à l'heure à l'orchestre, et j'allais à votre recherche. Je me sens maussade et j'ai besoin de compagnie.

— Vous avez de très bons amis, que vous venez d'abandonner.

— C'est de ma cousine que vous parlez ? Elle a une visite et je suis de trop. Quant à Miss Stackpole et à Bantling, ils sont allés prendre une glace au café ; Miss Stackpole adore les glaces. Il ne m'a pas paru

qu’ils eussent grand besoin de moi non plus. L’opéra est exécrable ; les cantatrices ont des allures de blanchisseuses et des voix de crécelles. Je suis bien bas.

— Vous feriez mieux de rentrer, conseilla sans affectation Lord Warburton.

— Et d’abandonner ma jeune cousine dans ce triste lieu ? Ah ! non ; il faut que je veille sur elle.

— Elle semble avoir beaucoup d’amis.

— C’est justement pour cela qu’il faut ouvrir l’œil, dit Ralph avec la même mélancolie feinte.

— Si elle vous trouve de trop, il en sera sans doute de même pour moi.

— Non, ce n’est pas la même chose. Montez dans la loge et restez-y, pendant que je fais quelques pas. »

Lord Warburton fut introduit dans la loge, où Isabel l’accueillit comme un ami si ancien qu’il se demanda vaguement à quoi tendait cette amabilité. Il salua Mr Osmond, auquel il avait été présenté la veille, et qui demeura à l’écart, la bouche close, comme s’il avait à l’avance décliné toute compétence touchant les allusions qui allaient s’échanger. Lord Warburton fut frappé de l’éclat, voire de l’exaltation légère que semblait conférer à Miss Archer l’atmosphère du théâtre, mais peut-être se trompait-il sur ce point, car elle avait toujours le regard clair, les gestes prompts et une grande vivacité. Sa conversation indiquait d’ailleurs une parfaite présence d’esprit, et exprimait une sympathie si délicate et si pleine d’intentions, qu’elle ne pouvait laisser aucun doute sur la totale possession de ses facultés. Le pauvre Lord Warburton en demeurait abasourdi. Après l’avoir formellement découragé, pourquoi déployait-elle tant de charme et tant de séductions, pourquoi surtout prenait-elle un ton de réparation, ou de préparation ? Et ses accents de douceur, pourquoi s’adressaient-ils à lui ? Les autres revenaient ; le médiocre et trivial opéra recommença. La loge était vaste et comportait une place pour Lord Warburton s’il consentait à s’asseoir au dernier rang, dans l’ombre. Il resta une demi-heure tandis que devant lui, Mr Osmond, les coudes sur les genoux, se penchait vers Isabel. Lord Warburton n’entendait rien, et ne distinguait

que le clair profil de la jeune fille, détaché sur la pénombre de la salle. À l'entracte suivant, personne ne bougea. Mr Osmond causait avec Isabel, et Lord Warburton demeura dans son coin. Après quelques minutes cependant, il se leva et souhaita le bonsoir aux dames. Isabel ne tenta pas de le retenir, mais son accent ne laissa pas d'intriguer à nouveau le jeune homme. Pourquoi soulignait-elle de façon si marquée un de ses moins estimables attributs, quand elle ne voulait pas entendre parler du plus sérieux de ses mérites ? Il s'en voulait d'être intrigué, et s'irritait de son irritation même. La musique de Verdi ne le consola guère, et quittant le théâtre, il regagna son domicile, au hasard du chemin, par les rues tortueuses et tragiques de Rome, où des chagrins plus lourds que le sien s'étaient agités sous les étoiles.

« Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? s'enquit Osmond après son départ.

— Une nature irréprochable, ne le voyez-vous pas ?

— Il possède une bonne moitié de l'Angleterre, voilà son trait le plus marquant, intervint Henrietta. Et on parle de pays libre !

— Ah ! c'est un gros propriétaire ? L'heureux homme ! soupira Gilbert Osmond.

— Vous appelez cela un bonheur, de posséder de malheureux êtres humains ? protesta Miss Stackpole. Il possède des milliers d'individus en toute propriété. Je ne déteste pas avoir des choses à moi, mais les objets inanimés me suffisent. Je ne tiens pas à la chair et au sang, aux esprits et aux consciences.

— Il me semble pourtant que vous avez toute puissance sur un être humain ou deux, suggéra jovialement Mr Bantling. Je me demande si Warburton fait marcher ses paysans comme vous me faites marcher, moi ?

— Lord Warburton est un grand radical, dit Isabel. Il a des opinions très avancées.

— Il a surtout des murs très hauts. Son parc est entouré d'une énorme grille de fer, de quelque trois milles de long, expliqua Henrietta à Mr Osmond. Je voudrais le mettre en rapport avec certains de nos radicaux de Boston.

— Ils réprouvent les grilles de fer ? demanda Mr Bantling.

— Ils ne s’en servent que pour enfermer les méchants conservateurs. Quand je m’adresse à vous, il me semble que nous parlons toujours par-dessus un mur garni de tessons de bouteilles.

— Vous le connaissez bien, ce réformateur rétrograde ? demanda Osmond à Isabel.

— Assez pour ce que j’ai à en faire.

— Ce qui revient à dire… ?

— Qu’il me plaît d’avoir de la sympathie pour lui.

— Il vous plaît d’avoir de la sympathie ? Voilà qui constitue une manière de passion, dit Osmond.

— Non, pour admettre la passion, il faudrait qu’il me plût de le détester.

— Voudriez-vous donc me pousser à me prendre de passion pour lui ? » insista Osmond en riant.

Elle ne répondit pas tout d’abord, puis répondit à ce badinage sur un ton de gravité inattendue : « Non, Mr Osmond ; je ne voudrais pas vous engager à quoi que ce soit. En tout cas, ajouta-t-elle plus légèrement, Lord Warburton est un homme charmant.

— Très intelligent ?

— Très intelligent, et aussi bon qu’il le paraît.

— Aussi bon qu’il paraît beau, voulez-vous dire. Il est fort bien, en effet. Quel comble de bonheur d’être un grand personnage anglais, intelligent et beau par-dessus le marché, et, pour couronner le tout, de jouir de votre haute faveur. Voilà un homme enviable. »

Isabel le regarda avec curiosité : « Vous me faites l’effet d’envier toujours quelqu’un. Hier, c’était le pape ; aujourd’hui, c’est le pauvre Lord Warburton.

— Ma jalousie n’est pas bien dangereuse et ne ferait pas de mal à une mouche. Je ne veux pas tuer les gens ; je souhaite seulement être à leur place. Ce qui ne tuerait que moi, vous le voyez.

— Vous voudriez être à la place du pape ?

— J’adorerais cela ; seulement, il aurait fallu commencer plus tôt. Mais pourquoi, reprit Osmond, traitez-vous votre ami de pauvre ?

— Quand les femmes sont très bonnes, elles s'apitoient volontiers sur le compte des hommes qu'elles ont fait souffrir. C'est leur grande façon de témoigner leur bonté, intervint Ralph, qui se mêlait pour la première fois à l'entretien, avec un cynisme d'une si ingénieuse transparence qu'il en devenait innocent.

— Quand ai-je donc fait souffrir Lord Warburton, s'il vous plaît ? demanda Isabel, en haussant les sourcils, comme si pareille idée ne l'eût jamais effleurée.

— En tout cas, c'est bien fait pour lui ! » prononça Miss Stackpole, tandis que le rideau se levait sur le ballet.

Le lendemain, Isabel ne vit pas sa victime supposée, mais le surlendemain de leur soirée au théâtre, elle le rencontra dans le musée du Capitole, où il se tenait devant le bijou de la collection, le *Gladiateur mourant*. Elle était encore en compagnie de ses amis, dont faisait partie Gilbert Osmond, et après avoir gravi l'escalier, ils pénétrèrent ensemble dans la première et la plus belle des salles. Lord Warburton s'adressa sans trop de gêne à notre héroïne, et lui dit bientôt qu'il allait quitter le musée. « Rome aussi, ajouta-t-il. Il faut que je vous dise adieu. » Isabel, sans trop de logique, fut fâchée de cette nouvelle. Sans doute avait-elle cessé de craindre qu'il ne réitérât sa demande. Elle était sur le point d'exprimer son regret mais se ravisant soudain, se contenta de lui souhaiter bon voyage, ce qui lui attira un regard un peu sombre.

« Je crains que vous ne me jugiez bien volage. Je vous disais l'autre jour que j'avais un tel désir de rester…

— Pas du tout ; il est tout naturel que vous ayez changé d'idée.

— C'est ce que j'ai fait.

— Bon voyage, alors !

— Vous êtes bien pressée de me quitter, fit le jeune homme d'un ton lugubre.

— Non certes, mais j'ai horreur des adieux.

— Peu vous importe ce que je deviens ! » reprit-il tristement.

Isabel le regarda un moment. « Vous ne tenez pas votre promesse », déclara-t-elle.

Il rougit comme un collégien.

« Si je ne la tiens pas, c'est parce que je ne le puis pas ; c'est pour cela que je pars.

— Adieu, alors.

— Adieu. » Mais il s'attardait encore. « Quand vous reverrai-je ? »

Isabel hésita, puis très vite, comme si elle avait eu une heureuse inspiration : « Un jour, quand vous serez marié.

— Cela n'arrivera jamais. Mettons, quand vous serez mariée, vous-même.

— Cela revient au même, répondit-elle en souriant.

— Tout à fait au même. Adieu. »

Ils se serrèrent la main, et il la laissa seule, dans la salle prestigieuse, parmi l'éclat des marbres antiques. Elle s'assit au centre du cercle, regardant vaguement les statues, posant les yeux sur les beaux visages calmes, écoutant, pour ainsi dire, leur éternel silence. Il est impossible, à Rome du moins, de regarder longtemps un groupe de grandes sculptures grecques sans éprouver l'effet de leur noble quiétude, qui laisse tomber sur l'esprit le grand manteau blanc de la paix. Je dis surtout à Rome, parce que l'atmosphère romaine fournit un milieu singulièrement favorable à de pareilles impressions. La lumière dorée les réchauffe ; le silence profond du passé, si vivant encore, bien qu'il ne soit qu'un vide plein de noms, semble les pénétrer d'un charme solennel. Les volets à demi clos des fenêtres du Capitole laissaient tomber sur les statues une ombre claire et chaude, qui les rendait plus tendrement humaines. Isabel resta longuement à sa place, prisonnière de leur grâce immobile, se demandant auquel de leurs souvenirs s'attachait le regard de leurs yeux vides, et quel accent prendraient pour nos oreilles leurs lèvres d'autrefois. Le rouge sombre des murs accentuait leur relief, le sol de marbre poli reflétait leur beauté. Elle les avait déjà vues une fois, mais son ravissement renaissait, et avec une intensité d'autant plus grande qu'elle était heureuse de se retrouver seule. Son attention finit pourtant par céder et s'abandonner à un courant plus profond de vie. De temps à autre, un étranger entrait, regardait un moment le *Gladiateur mourant*, puis sortait par l'autre porte, avec des craquements de souliers sur le dallage uni. Au bout

d’une demi-heure, Gilbert Osmond réapparut. Il précédait évidemment ses compagnons, et se dirigea lentement vers Isabel. Il gardait les mains derrière le dos, et avait son habituel sourire où se lisait une curiosité mêlée de reproche.

« Je suis surpris de vous trouver seule, dit-il. Je vous croyais en compagnie.

— C’était parfaitement exact, et en la meilleure des compagnies, répondit-elle en désignant l’*Antinoüs* et le *Faune*.

— Vous trouvez leur société préférable à celle d’un pair d’Angleterre ?

— Il y a longtemps que le pair d’Angleterre m’a quittée », fit-elle un peu sèchement. Et elle se leva.

Mr Osmond perçut cet accent qui lui fit ajouter du poids à sa question : « Je crains que ce que l’on a dit l’autre soir ne soit vrai ; vous êtes un peu cruelle pour ce pauvre gentilhomme. »

Isabel considéra un moment le Gladiateur vaincu.

« Non, ce n’est pas vrai. Je suis scrupuleusement aimable avec lui.

— C’est exactement ce que je voulais dire », rétorqua Gilbert Osmond, avec un rire si joyeux qu’il faut en expliquer la cause.

Nous savons qu’il avait le goût de l’originalité, de l’objet rare, des choses supérieures et exquises. Maintenant qu’il avait vu Lord Warburton et découvert en lui un très bel exemplaire de sa race et de son ordre, il trouvait un attrait nouveau à l’idée d’accaparer lui-même une jeune fille qui s’était qualifiée pour figurer dans sa collection d’objets choisis, en refusant un si noble parti. Gilbert Osmond appréciait fort ce patriciat particulier, moins pour une distinction qu’il jugeait facilement surpassable que pour des raisons plus matérielles. Il n’avait jamais pardonné à son étoile de ne pas l’avoir fait naître dans un berceau de duc anglais, et savait apprécier l’inattendu d’une décision comme celle d’Isabel. Il était parfaitement indiqué que la femme qu’il pourrait épouser eût fait un geste de cette espèce.

OceanofPDF.com

XXIX

Nous avons vu que Ralph Touchett, s’adressant à son excellent ami, formulait quelques réserves sur les mérites personnels de Mr Osmond. Ce souvenir aurait pu lui causer quelque confusion, tant fut parfaite l’attitude de ce gentleman, durant le reste de leur commun séjour à Rome. Osmond, qui passait une grande partie de la journée avec Isabel et ses amis, finit par leur apparaître comme un homme de commerce très facile. Force était bien de reconnaître qu’il savait user de tact autant que provoquer la gaieté, ce qui pouvait précisément lui attirer de la part de Ralph un reproche de sociabilité de surface. Le cousin d’Isabel dut lui-même convenir, malgré sa jalousie, que c’était maintenant le plus délicieux des compagnons. Sa bonne humeur restait imperturbable, et sa connaissance des faits, sa découverte du mot opportun étaient précieuses, comme l’allumette amicale présentée au fumeur. Il s’amusait manifestement ; il s’amusait comme peut le faire un homme si peu disposé à la surprise, et en devenait presque laudatif. Ce n’était pas qu’il manifestât jamais d’enthousiasmes exubérants ; dans le concert d’admiration, il n’effleurait jamais du doigt la grosse caisse ; il professait une horreur mortelle pour les cris aigus et discordants, et pour ce qu’il appelait les hasardeux délires. Miss Archer témoignait parfois, à son gré, d’une bonne volonté trop hâtive. Il était dommage qu’elle eût ce défaut, sans lequel elle n’en aurait eu aucun, et aurait montré une surface aussi parfaite à son goût qu’une bille d’ivoire à la main.

Si, en ce qui le concernait, il n’était pas bruyant, il était du moins profond, et en cette fin de mai romain, il fit montre d’une aménité

parfaitement adaptée aux lentes promenades irrégulières sous les pins de la Villa Borghèse, parmi les douces fleurs sauvages et les marbres moussus. Il était satisfait de tout et ne s'était encore jamais senti content de tant de choses à la fois. Il retrouvait de vieilles impressions, d'anciennes joies. Un soir, en rentrant dans sa chambre d'hôtel, il écrivit un petit sonnet qu'il intitula : « Retour à Rome ». Le lendemain, il lut à Isabel cette pièce de vers corrects et habiles, et lui expliqua que c'était une mode italienne de commémorer, par un tribut à la muse, les grandes circonstances de la vie.

Il ne goûtait d'ordinaire ses plaisirs que dans la solitude, tant il était douloureusement sensible à la moindre note fausse ou laide ; la rosée fertilisante d'un bonheur possible tombait trop rarement sur son esprit. Pour le moment, il était heureux, plus heureux qu'il ne l'avait peut-être été jamais, et ce sentiment se fondait sur une large base. C'était tout simplement l'impression du succès, la plus exquise des émotions du cœur humain. Osmond ne s'en lassait jamais ; il savait parfaitement et se redisait sans cesse qu'il avait toujours en vain cherché la satiété : « Ah non, je n'ai pas été gâté, non certes ! répétait-il en lui-même. Si je réussis avant de mourir, je l'aurai joliment mérité. » Il était trop porté à considérer que l'effort vers l'aubaine attendue avait, par-dessus tout, consisté à se ronger pour elle, et pouvait se limiter à cet exercice. Au surplus, sa carrière n'avait pas été absolument dépourvue de succès ; il aurait même pu laisser entendre qu'il reposait sur de vagues lauriers. Mais de ses triomphes passés, certains étaient trop anciens, d'autres avaient été trop modestes. Le dernier se révélait moins malaisé qu'on n'aurait pu s'y attendre, mais n'avait été rapide que parce qu'Osmond avait fourni un effort absolument exceptionnel, plus grand qu'il ne s'en serait cru capable. Le désir d'obtenir un résultat quelconque pour justifier son attitude avait été le rêve de sa jeunesse ; puis à mesure que passaient les années, les conditions exigées par toute espèce de rareté notoire lui avaient paru de plus en plus pénibles et odieuses, comme peut l'être l'obligation d'avaler des chopes sans nombre pour le buveur qui veut démontrer ce qu'il peut « porter » de bière. Si un dessin anonyme placé sur un mur de musée était doué d'intelligence et d'observation, il pourrait éprouver un plaisir particulier à se voir enfin identifié, à se sentir attribué à la main d'un grand maître, de par la qualité si haute et si particulière du style. Le

style d’Osmond, c’est ce qu’Isabel avait découvert avec un peu d’aide, et maintenant, non contente de se prévaloir de sa nouvelle acquisition, elle prétendait en faire part au monde, sans laisser Osmond prendre la moindre peine. Elle travaillerait pour lui, qui n’aurait pas attendu en vain.

Peu avant le moment fixé pour son départ, la jeune fille reçut de Mrs Touchett un télégramme ainsi conçu : « Quitte Florence 4 juin pour Bellagio et vous emmène si n’avez pas autres projets. Impossible attendre si flânez à Rome. »

La flânerie à Rome était chose exquise, mais Isabel avait d’autres projets, et elle informa sa tante qu’elle allait la rejoindre sans délai. Elle en avertit Osmond, et il répondit que, passant maints de ses étés comme de ses hivers en Italie, il s’attarderait encore un peu à l’ombre fraîche de Saint-Pierre. Il ne rentrerait pas avant dix jours à Florence, et à ce moment, elle serait partie pour Bellagio. Peut-être des mois se passeraient-ils avant qu’il ne la revît.

Cet entretien se poursuivait dans le vaste salon décoré de l’hôtel qu’occupaient nos amis. La soirée était avancée et Ralph Touchett devait, le lendemain, reconduire sa cousine à Florence. Osmond avait trouvé la jeune fille seule, Miss Stackpole ayant gravi l’interminable escalier pour faire une visite au quatrième étage à une charmante famille américaine dont elle venait de s’engouer. En voyage, Henrietta nouait des amitiés avec une grande facilité, et en avait, dans les trains, contracté plusieurs qui demeuraient au nombre de ses attaches les plus solides. Ralph faisait des préparatifs pour le voyage du lendemain, et Isabel se trouvait seule dans le désert du mobilier polychrome. Fauteuils et sofas étaient orange, murs et fenêtres drapés de pourpre et d’or. Les miroirs et les tableaux avaient de grands cadres surchargés ; le plafond s’élevait en voûte profonde et s’ornait de muses et de chérubins nus. Pour Osmond, c’était une laideur douloureuse ; les couleurs fauves, la splendeur frelatée lui faisaient l’effet d’une conversation vulgaire, vantarde, mensongère. Isabel avait pris un volume d’Ampère offert par Ralph, le jour de leur arrivée à Rome, mais bien qu’elle le tînt sur ses genoux et gardât un doigt entre les pages, elle n’avait aucune hâte de poursuivre sa lecture. Une lampe à

abat-jour de papier rose brûlait sur la table et répandait sur la scène une étrange roseur diffuse.

« Qui sait si vous reviendrez comme vous le dites ? soupirait Gilbert Osmond. Il y a bien des chances pour que vous commenciez votre tour du monde. Rien ne vous oblige à revenir ; vous pouvez faire exactement ce qu'il vous plaît ; vous êtes libre de vagabonder à travers l'espace.

— Eh bien, l'Italie fait partie de l'espace. Je puis y passer en route.

— En route pour le tour du monde ? Non, ne faites pas cela. Ne nous mettez pas entre parenthèses ; donnez-nous un chapitre à nous tout seuls. Ce n'est pas en voyage que je veux vous voir, c'est quand vous aurez fini de voyager, quand vous serez lasse et rassasiée. Je vous aimerai mieux dans cet esprit-là. »

Isabel gardait les yeux baissés, et ses doigts se crispaient sur le livre de M. Ampère. « Vous tournez les choses en ridicule, sans en avoir l'air, bien que non sans intention, je le crains. Vous n'avez pas la moindre estime pour les voyages que j'entreprends ; vous les trouvez absurdes.

— Où prenez-vous cela ? »

Elle poursuivit du même ton, en lissant avec son coupe-papier les tranches du livre. « Vous constatez mon ignorance, mes gaucheries, la façon dont je laisse galoper mon imagination comme si le monde m'appartenait, simplement… simplement parce qu'il m'a été accordé de pouvoir le faire. Vous ne trouvez pas que cela soit féminin ; cela vous fait un effet de hardiesse et de mauvais goût.

— Je trouve cela très beau, protesta Osmond. Vous connaissez mes opinions, je vous en ai assez entretenue. Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai dit qu'il faudrait faire de sa vie une œuvre d'art ? Vous avez paru un peu scandalisée tout d'abord, puis j'ai ajouté que c'était précisément ce que vous sembliez vouloir faire de la vôtre. »

Isabel leva les yeux. « Ce que vous méprisez le plus au monde, c'est l'art mauvais et stupide.

— C'est possible, mais le vôtre me paraît très sûr et très bon.

— Si j'allais au Japon l'an prochain, vous vous moqueriez de moi. »

Osmond eut un sourire marqué, mais ne rit point, car le ton de leur entretien était sans gaieté. Isabel montrait même une sorte de solennité dont il s'était aperçu.

« Vous avez une imagination surprenante.

— C'est bien ce que je dis. Vous trouvez une pareille idée absurde.

— Je donnerais mon petit doigt pour aller au Japon ; c'est un des pays que j'ai le plus envie de connaître. Ne le croyez-vous pas, avec mon goût pour les vieilles laques ?

— Je n'ai pas, pour m'excuser, l'amour des vieilles laques, dit Isabel.

— Vous avez une meilleure excuse : les moyens de le faire. Vous avez bien tort d'imaginer que je me moque de vous. Je ne sais ce qui vous a mis cette idée dans la tête.

— Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous trouviez ridicule que j'aie les moyens de voyager, et vous pas ; puisque vous connaissez tout et que je ne sais rien.

— Raison de plus pour vous de voyager et de vous instruire, dit Osmond avec un sourire. D'ailleurs, ajouta-t-il, comme pour mettre les choses au point, je suis loin de tout connaître. »

Isabel ne s'étonna point de la gravité de son accent. Elle songeait que le plus charmant incident de sa vie – c'est ainsi qu'elle se plaisait à désigner ce trop court séjour à Rome, qu'elle aurait volontiers comparé à une petite princesse des temps de la parure, engoncée dans un manteau de cérémonie dont il fallait des pages ou des historiens pour porter la traîne –, que cette félicité tirait à sa fin. Que le plus clair intérêt de ces jours fût dû à Mr Osmond, elle ne se faisait pas peine de l'avouer, et lui avait déjà rendu ample justice sur ce point. Mais elle se disait aussi que s'ils risquaient de ne se plus jamais rencontrer, cela vaudrait peut-être autant, après tout. Les événements heureux ne se répètent pas, et son aventure s'estompait déjà comme une île romanesque d'où, après y avoir vécu de raisins pourpres, elle se fût éloignée avec la brise nouvelle. Elle pouvait revenir en Italie et le trouver différent, cet homme étrange qui lui plaisait tel qu'il était, et mieux valait ne pas revenir que de courir ce risque. Et si elle ne devait pas revenir, il n'en était que plus dommage de voir le chapitre se

clore ; elle en éprouvait un émoi qui atteignait la source de ses larmes. Elle en demeurait silencieuse, et Gilbert Osmond restait également muet. Il la regardait. « Allez partout, fit-il lentement, d'une voix basse et douce, faites tout, tirez de la vie tout ce que vous pouvez. Soyez heureuse ; soyez triomphante.

— Qu'entendez-vous par "triomphante" ?

— Soyez à même de faire ce qui vous plaira.

— Alors, le triomphe est une manière de faillite ! Faire toutes les choses vaines que l'on désire, c'est souvent bien lassant.

— Évidemment ! approuva Osmond avec sa calme vivacité. Comme je viens de vous le prédire, vous connaîtrez un jour cette lassitude. » Il hésita un moment, puis reprit : « Je ne sais si je ne ferais pas mieux d'attendre ce moment-là pour vous dire une chose que je veux vous dire.

— Je ne puis vous donner d'avis sans savoir de quoi il s'agit. Mais je deviens très désagréable quand je suis fatiguée, ajouta Isabel sans logique apparente.

— Je ne le crois pas ; vous devez savoir faire montre de colère ; je le crois bien, sans m'en être aperçu. Mais je suis certain que vous n'êtes jamais fâchée.

— Même quand je m'emporte ?

— Vous ne vous emportez pas ; vous vous trouvez vous-même et c'est une belle chose. » Osmond parlait avec une noble gravité. « Ce doivent être de beaux moments.

— Si je pouvais seulement me trouver maintenant ! lança nerveusement Isabel.

— Vos colères ne me feraient pas peur ; je me croiserais les bras et j'admirerais. Je parle très sérieusement. » Il se pencha en avant, une main sur chaque genou, et pendant un moment regarda le sol. « Ce que je veux vous dire, reprit-il enfin, en levant les yeux, c'est que je sens que je vous aime. »

Isabel se leva brusquement : « Ah ! ne me le dites pas avant que je sois lassée.

— Lassée d’entendre les autres vous le dire ? » Il gardait les yeux fixés sur elle. « Non ; vous m’écouterez, à votre gré, maintenant ou jamais. Quant à moi, c’est maintenant que je dois vous le dire. »

Elle s’était détournée, mais s’arrêta brusquement dans sa volte-face, et laissa tomber les yeux sur lui. Ils demeurèrent ainsi, échangeant un long regard, le regard profond et pénétrant des heures critiques. Puis il se leva et s’approcha d’elle, avec un respect profond, comme s’il eût craint de s’être montré trop familier : « Je suis profondément épris de vous. »

Il avait fait cette déclaration sur un ton de discrétion presque impersonnelle, comme un homme qui en attendait peu d’effet, mais parlait pour se délivrer d’une souffrance. Les larmes montèrent aux yeux d’Isabel ; elles succédaient cette fois à l’angoisse extrême qui lui faisait penser, sans qu’elle pût se l’expliquer, au glissement d’un mince verrou : en avant, en arrière, elle n’eût su le dire. Les paroles qu’il venait de prononcer ajoutaient à la beauté et à la générosité d’Osmond, le paraient d’un nimbe doré de premier automne ; mais elle n’en reculait pas moins devant elles, sans cesser de faire face à celui qui les avait lancées, comme elle avait reculé en d’autres circonstances, devant une déclaration pareille. « Oh ! ne me dites pas cela, je vous en prie », répondit-elle, avec une véhémence où s’exprimait sa crainte d’avoir, dans ce nouveau cas encore, à décider, à choisir.

Ce qui aiguisait sa terreur, c’était précisément la force qu’on eût pu croire de nature à dissiper ses appréhensions, c’était la conscience, tout au fond de son être, d’un mouvement où elle croyait sentir une passion inspirée et confiante. Elle la sentait là comme une grosse somme déposée dans une banque que l’on a la terreur de devoir entamer. Si elle y touchait, elle la dépenserait toute.

« Je ne me leurre pas de l’espoir que cet aveu vous touche beaucoup, reprit Osmond. J’ai trop peu à vous offrir. Ce que je possède me suffit, et ne saurait vous contenter. Je n’ai ni fortune, ni renom, ni avantages intrinsèques d’aucune sorte. Alors, je ne demande rien. Je vous ai dit ce que j’éprouve, parce que je ne crois pas que cela puisse vous offenser, et qu’un jour ou l’autre, vous pourrez en être heureuse. Cela me fait plaisir, je vous assure », poursuivit-il. Il se penchait doucement sur elle, crispait sa main sur le chapeau qu’il avait ramassé,

avec une gaucherie qui trahissait sans ridicule une émotion discrète, et tournait vers la jeune fille les plis un peu amers de son ferme et fin visage. « Cela ne me fait pas souffrir, parce que c'est parfaitement simple. À mes yeux vous serez toujours la femme la plus importante du monde. »

Isabel se voyait bien dans ce rôle, s'y regardait avec complaisance, et avait l'impression de le remplir avec une certaine grâce. Mais ses paroles ne répondirent pas à cette intime satisfaction. « Vous ne me fâchez pas, mais vous pourriez vous souvenir que, sans être absolument fâché, on peut être incommodé, troublé. » Elle entendit, dans sa bouche, ce mot « incommodé », qui lui parut ridicule. Il lui était malencontreusement monté aux lèvres.

« Je m'en rends parfaitement compte. Je ne m'étonne pas que vous soyez surprise et alarmée. S'il ne s'agit de rien de plus, cela passera. Et peut-être restera-t-il au fond de votre mémoire un souvenir dont je n'aie point à rougir.

— J'ignore ce qui pourra rester. Vous voyez, en tout cas, que je ne suis pas accablée, dit Isabel avec un sourire un peu pâle. Le trouble ne m'empêche pas de réfléchir. Et je suis plutôt contente, en somme, que nous nous quittions, et de devoir partir demain.

— Vous admettrez que je ne sois pas d'accord avec vous sur ce point.

— Je ne vous connais pas du tout, ajouta-t-elle brusquement – et elle rougit soudain à l'écho des paroles mêmes qu'elle avait adressées, près d'un an avant, à Lord Warburton.

— Si vous ne partiez pas, vous me connaîtriez mieux.

— Ce sera pour une autre fois.

— Je le souhaite. Je suis facile à connaître.

— Non, non, protesta-t-elle avec conviction ; là, vous manquez de sincérité. Vous n'êtes pas du tout facile à connaître ; personne ne pourrait l'être moins.

— Vous savez, fit-il en riant, j'ai dit cela parce que je me connais ; voyez-y une vanterie, si vous le voulez ; ce n'en est pas moins un fait.

— C'est possible ; cela prouve que vous êtes très fort, voilà tout.

— Vous aussi, Miss Archer ! s’écria Osmond.

— Je ne suis pas bien forte pour l’instant. Mais je le suis assez pour penser que vous feriez bien de vous retirer. Adieu.

— Dieu vous bénisse ! » prononça Gilbert Osmond, en prenant une main qu’on ne lui tendait pas. Puis il ajouta : « Si nous nous revoyons, vous me trouverez tel que vous me quittez. Sinon, je ne changerai pas davantage.

— Merci beaucoup. Adieu. »

Il y avait chez Gilbert Osmond une fermeté paisible. S’il consentait à partir de son propre mouvement, il n’entendait pas se laisser congédier.

« Encore un mot, dit-il. Je ne vous ai rien demandé, pas même une pensée dans l’avenir ; rendez-moi cette justice. Il y a pourtant un petit service que je vais implorer de vous. Je ne compte pas rentrer chez moi de plusieurs jours ; il fait exquis à Rome, et c’est un bon endroit pour un homme dans mon état d’esprit. Oh ! je sais que vous regrettez d’en partir, bien que vous ayez raison de faire ce que désire votre tante.

— Elle ne le désire pas du tout », lança Isabel de façon assez imprévue.

Osmond parut prêt à dire quelque chose qui répondait à cette exclamation, puis se reprit, et se contenta d’ajouter :

« En tout cas, il est indiqué que vous alliez près d’elle, tout à fait indiqué. Faites toujours ce qui est correct. J’y souscris pleinement. Excusez ce ton protecteur : vous dites que vous ne me connaissez pas, mais quand vous me connaîtrez, vous vous apercevrez que j’ai le culte de la correction.

— Vous n’êtes pourtant pas traditionaliste ? demanda gravement Isabel.

— J’aime la façon dont vous prononcez ce mot. Non, je ne suis pas traditionaliste ; je suis la tradition même. Vous ne comprenez pas cela ? » Il se tut un moment en souriant. « J’aimerais vous l’expliquer. Revenez, supplia-t-il avec vivacité. Il y a tant de choses dont nous aurions à nous entretenir. »

Isabel restait debout, les yeux baissés. « De quel service vouliez-vous parler tout à l'heure ?

— Allez voir ma petite fille, avant de quitter Florence. Elle est seule à la villa. J'ai décidé de ne pas l'envoyer chez ma sœur, qui n'a pas du tout mes idées. Dites-lui qu'il faut qu'elle aime beaucoup son pauvre père, fit doucement Gilbert Osmond.

— Je le ferai avec grand plaisir, promit Isabel. Je lui répéterai vos paroles. Encore une fois, adieu. »

Sans s'attarder davantage il la salua respectueusement. Quand il fut parti, Isabel regarda un moment autour d'elle, puis s'assit lentement, avec un air de réflexion. Elle était encore à sa place, les mains croisées et les yeux sur l'affreux tapis, quand ses amis rentrèrent. Son émotion restait très calme et très profonde. Ce qui venait de se passer, son imagination s'y préparait depuis une semaine, mais, à l'heure opportune, elle s'était un peu affolée. Notre jeune amie avait des mouvements assez étranges, et force m'est de décrire le travail de son esprit comme je le vois, sans grand espoir de lui prêter beaucoup de naturel. Son imagination, je viens de le dire, se révoltait tout à coup ; il y avait un dernier obstacle qu'elle ne pouvait franchir, un espace confus, incertain, qui paraissait obscur et même un peu traître, comme une lande sous un crépuscule d'hiver. Et il lui restait encore à le traverser.

OceanofPDF.com

XXX

Elle retourna le lendemain à Florence, sous l'égide de son cousin, et Ralph Touchett, qui supportait mal d'ordinaire la contrainte du chemin de fer, apprécia beaucoup les heures passées dans un train qui soustrayait sa cousine à la ville choisie comme résidence temporaire par Gilbert Osmond. Ces heures servirent de prologue à une longue série de voyages. Laissant à Rome Miss Stackpole, qui projetait une excursion à Naples en compagnie de Mr Bantling, Isabel comptait rester à Florence jusqu'au 4 juin, date du départ de Mrs Touchett ; elle décida de consacrer le dernier de ces trois jours à l'exécution de sa promesse, et d'aller voir Pansy Osmond. Elle faillit d'ailleurs renoncer à ce projet, par déférence pour Madame Merle. Cette dame était encore à la Casa Touchett, et se préparait à quitter Florence pour un château des monts de Toscane, résidence d'une famille noble du pays, dont la connaissance (éternelle, à croire Madame Merle) faisait à Isabel l'effet d'un privilège précieux, étant donné la magnificence d'un château à mâchicoulis dont son amie lui avait montré des photographies.

Elle raconta à cette heureuse femme que Mr Osmond l'avait priée d'aller jeter un coup d'œil sur sa fille, sans ajouter qu'il lui avait aussi fait une déclaration d'amour.

« *Ah ! comme cela se trouve** *!* s'écria Madame Merle. Je me disais aussi qu'il serait gentil de faire une visite à cette petite avant mon départ.

— Nous pourrions y aller ensemble », proposa Isabel avec plus de politesse que d'enthousiasme.

Elle s’était représenté ce petit pèlerinage dans la solitude et le préférait tel. Elle était prête pourtant à sacrifier ce sentiment mystique à sa grande considération pour son amie.

Madame Merle réfléchissait.

« Après tout, pourquoi y monter ensemble, quand nous avons toutes deux tant à faire pendant ces dernières heures ?

— Soit ! il m’est facile de m’y rendre seule.

— Je ne sais trop si l’on peut vous laisser ainsi aller seule chez un beau célibataire. Il a été marié, mais il y a si longtemps ! »

Isabel ouvrit de grands yeux.

« Qu’est-ce que cela peut faire, puisque Mr Osmond est absent ?

— On ne le sait pas.

— On ? Qu’entendez-vous par là ?

— Tout le monde, ce qui ne signifie peut-être pas grand-chose.

— Si vous y alliez, vous, pourquoi n’irais-je pas ? s’indigna Isabel.

— Parce que je suis une vieille femme et que vous êtes une belle jeune fille.

— À supposer que ce soit vrai, vous n’avez pas fait de promesse.

— Quel cas vous faites de vos promesses ! fit l’autre avec une douce raillerie.

— J’en fais grand cas, en effet. Cela vous surprend ?

— Vous avez raison, concéda Madame Merle. Je crois que vous le faites, en effet, par bonté pour l’enfant.

— Je voudrais bien être bonne pour elle.

— Alors allez la voir ; personne ne s’en avisera. Et dites-lui que je serais venue, si vous n’y étiez pas allée. Ou plutôt, non ; ne lui dites rien ; cela ne l’intéresserait nullement. »

Dans la voiture découverte qui suivait la route sinueuse pour la conduire à la demeure de Mr Osmond, Isabel se demandait ce qu’avait voulu dire son amie, en déclarant que personne ne s’étonnerait de cette connaissance. De temps en temps, cette dame, qui préférait d’ordinaire la pleine mer aux canaux tortueux, laissait tomber une remarque

ambiguë et faisait entendre une note fausse. Qu'importait à Isabel le jugement vulgaire de gens obscurs ? Madame Merle la croyait-elle donc capable de faire une chose dont elle aurait à se cacher ? Évidemment non ; elle avait dû apprendre quelque chose, quelque chose que, dans l'activité des heures précédant son départ, elle n'avait pas eu le temps d'expliquer. Isabel y reviendrait un jour ; il y avait des faits qu'elle aimait éclaircir.

Elle entendit Pansy pianoter dans une pièce attenante au salon de Mr Osmond où on l'avait introduite ; la petite fille « étudiait », et Isabel fut heureuse de constater qu'elle s'acquittait avec zèle de ce devoir. Elle arriva presque aussitôt, en lissant sa robe, et fit avec une très grande courtoisie les honneurs de la maison paternelle. Isabel resta une demi-heure, et Pansy se haussa au niveau des circonstances, comme, dans une pantomime, la petite fée ailée s'élève dans les airs au bout d'un invisible fil ; elle ne bavardait pas mais causait, et montrait pour les affaires d'Isabel le même intérêt respectueux qu'Isabel voulait bien prendre aux siennes. Isabel s'émerveillait : on ne lui avait jamais présenté si directement le bouquet blanc d'une douceur cultivée. Quelle étonnante éducation cette enfant avait dû recevoir ! qu'on l'avait joliment dirigée et façonnée tout en la laissant si simple, si naturelle, si innocente ! Isabel s'intéressait toujours au caractère et à la qualité propre des gens, aimait toujours sonder le profond mystère de la personnalité, et s'était demandé, jusqu'à cette heure, si cette tendre fillette n'était pas au courant de toutes choses. La perfection de sa candeur n'était-elle la marque que d'une parfaite retenue ? Était-ce un masque qu'elle revêtait pour plaire à l'amie de son père, ou était-ce l'expression directe d'une nature impolluée ? Le temps qu'Isabel passa dans les belles pièces vides et obscures – on avait fermé les volets pour chasser la chaleur, et çà et là, par une fente, entrait la grande lumière d'été, qui faisait chanter dans la pénombre chaude une touche de couleur passée ou d'or terni – et sa causerie avec la fillette de la maison tranchèrent définitivement la question dans son esprit. Pansy était bel et bien une page blanche, une pure surface lisse que l'on avait su garder intacte : elle ne comportait ni artifices, ni rouerie, ni humeurs, ni talents ; elle n'avait que des instincts exquis pour distinguer une amie, éviter un impair, prendre soin d'un vieux jouet ou d'une robe neuve. Il était touchant de voir un être si tendre, et l'on

pouvait deviner en elle une victime offerte au destin. Elle n'aurait pas de volonté ni de résistance, pas de sentiment de son importance propre ; elle était destinée à se faire mystifier, écraser ; elle n'aurait pour toute force que de savoir où et quand se raccrocher. Elle dirigeait Isabel, qui avait demandé à faire un tour dans les autres pièces, et donnait son avis sur certaines œuvres d'art. Elle parlait de ses projets, de ses occupations, des intentions de son père ; elle ne se mettait guère en avant, tout en s'astreignant à donner toutes les informations qu'une amie si distinguée pouvait naturellement attendre.

« Dites-moi, je vous prie, demanda-t-elle, si, à Rome, papa est allé voir Madame Catherine ? Il m'avait promis de le faire, s'il en trouvait l'occasion. Peut-être n'a-t-il pas eu le temps. Papa aime prendre son temps. Il voulait parler de mon éducation qui n'est pas encore achevée, vous le savez. Je ne vois pas ce qu'on veut me faire faire de plus, mais il paraît qu'elle est loin d'être finie. Papa m'avait dit un jour qu'il l'achèverait lui-même ; durant les deux dernières années du couvent, les professeurs qui donnent des leçons aux grandes se font payer très cher. Papa n'est pas riche et je regretterais bien qu'il fasse de grosses dépenses pour moi, parce que je ne crois pas que cela en vaille la peine. Je n'apprends pas assez vite, et je n'ai pas de mémoire. Pour ce qu'on me raconte, j'en ai bien un peu, surtout quand il s'agit de jolies choses, mais pas pour ce qui s'apprend dans les livres. Il y avait une jeune fille qui était ma meilleure amie et qu'on a retirée du couvent, dès qu'elle a atteint quatorze ans, pour lui faire – comment dit-on en anglais ? –, pour lui faire une *dot**. Cela ne se dit pas en anglais ? J'espère que ce n'est pas vilain. Cela veut dire qu'on voulait économiser l'argent de son mariage. Je ne sais si c'est pour cela que papa veut faire des économies, pour me marier. Cela coûte si cher de se marier ! poursuivit Pansy avec un soupir. Je crois que papa pourrait faire cette économie-là. En tout cas, je suis encore trop jeune pour y penser, et je n'ai de goût pour aucun homme, pour aucun autre que lui, du moins. S'il n'était pas mon papa, j'aimerais bien l'épouser, lui. Il me plaît mieux d'être sa fille que la femme d'un inconnu. Il me manque beaucoup, mais pas autant que vous pourriez le croire, parce que j'ai pris l'habitude d'être loin de lui. Je l'ai surtout vu pendant les vacances. Madame Catherine me manquerait plutôt davantage, mais il ne faut pas le dire à papa. Vous ne le reverrez pas ? Je le regrette bien,

et il le regrettera aussi. De tous les gens qui montent ici, c'est vous que je préfère. Ce n'est pas un grand compliment, car il ne vient pas beaucoup de monde. Vous avez été bien aimable de venir aujourd'hui, de faire une si longue course pour moi, qui suis encore une enfant. Oh ! oui, je n'ai que des occupations d'enfant. Quand y avez-vous renoncé, aux occupations de votre enfance ? Je voudrais savoir quel âge vous avez, mais je ne sais pas si cela peut se demander. Au couvent, on nous défendait de jamais demander l'âge des gens. Je n'aime pas poser des questions indiscrètes ; cela fait croire qu'on ne vous a pas donné de bons principes. Moi, pour ma part, je n'aimerais pas qu'on me prenne par surprise. Papa a laissé toutes ses instructions. Je me couche de très bonne heure. Quand le soleil s'en va de ce côté, je descends au jardin. Papa a bien défendu que je me laisse brûler la peau. Je suis toujours ravie de la vue ; les montagnes sont si belles. Dans mon couvent de Rome, on ne voyait que des toits et des clochers. J'étudie trois heures par jour. Je ne joue pas très bien. Vous jouez, vous ? J'aimerais bien que vous me jouiez quelque chose. Papa déclare que je devrais entendre de bonne musique. Madame Merle m'a joué plusieurs fois. C'est ce qui me fait le plus plaisir quand je la vois. Elle a une grande facilité ; moi, je n'en aurai jamais. Et je n'ai pas de voix ; tout juste un petit filet, comme un grincement de crayon sur une ardoise. »

Isabel se plia à ce respectueux désir, ôta ses gants et s'assit au piano, tandis que Pansy, debout près d'elle, regardait ses mains blanches courir rapidement sur les touches. Quand elle eut achevé, elle embrassa l'enfant en manière d'adieu, et la tint serrée contre elle, en la regardant longuement. « Soyez gentille, dit-elle, donnez de la joie à votre père.

— C'est bien pour cela que je vis, répondit Pansy. Il n'a pas beaucoup de plaisir. C'est un homme plutôt triste. »

Isabel écouta ces paroles naïves avec un intérêt qu'elle souffrait de devoir dissimuler. C'est son orgueil qui l'y contraignait, et certain respect humain. Elle avait encore en tête bien des choses, qu'elle éprouvait un grand désir de dire à Pansy sur le compte de son père, et d'autres qu'elle aurait été heureuse d'apprendre de l'enfant. Mais à peine prit-elle conscience de cette curiosité qu'elle frémit d'horreur à

l’idée d’abuser de la fillette, et d’exhaler dans l’air où les sens aiguisés d’Osmond pourraient la découvrir une trace du charme qu’elle subissait. Elle était venue, et n’était restée qu’une heure. Elle se leva vivement du piano, puis s’attarda encore un moment, sans lâcher la fillette dont elle considérait avec une sorte d’envie la frêle douceur. Force lui était de se l’avouer : elle eût pris un plaisir passionné à parler de Gilbert Osmond avec cette innocente et menue créature qui était si proche de lui. Cependant, elle ne dit pas un mot, et se contenta d’embrasser une dernière fois Pansy. Elles traversèrent le vestibule pour gagner la porte de la cour ; là, la jeune maîtresse de maison s’arrêta, en jetant avec quelque regret les yeux dans le vide.

« Je ne puis vous accompagner plus loin. J’ai promis à papa de ne pas franchir cette porte.

— Vous avez raison de lui obéir ; il ne vous fera jamais rien faire de déraisonnable.

— Je lui obéirai toujours. Et quand reviendrez-vous ?

— Pas de longtemps, je le crains.

— Aussitôt que possible, j’espère. Je ne suis qu’une petite fille, dit Pansy, mais je vous attendrai toujours. »

Et la petite silhouette demeura sous la haute porte sombre, tandis qu’Isabel traversait la cour lumineuse et franchissait le grand *portone*[1] qui laissa pénétrer un éclaboussement de lumière.

OceanofPDF.com

XXXI

Isabel ne revint à Florence que quelques mois plus tard, et l'intervalle entre ces deux séjours fut pour elle assez fertile en incidents. Ce n'est pourtant pas cette époque de sa vie qui nous intéresse le plus, tandis que notre attention a trait à certain jour de l'arrière-printemps, suivant de peu son arrivée au Palazzo Crescentini, un an après la date de la scène précédemment rapportée. Elle se trouvait seule dans une des plus petites pièces consacrées par Mrs Touchett aux réceptions mondaines, et laissait deviner, par son expression et son attitude, qu'elle attendait une visite. La haute croisée était ouverte, et bien que les volets verts fussent à demi tirés, l'air vif du jardin entrait par une fente et inondait la pièce de chaleur et de parfum. Notre jeune héroïne se tint un moment debout à cette fenêtre, les mains nouées derrière le dos, jetant au dehors des regards qu'une inquiétude embrumait. Trop troublée pour l'attention, elle s'agitait dans un cercle inutile. Elle ne songeait d'ailleurs pas à guetter l'arrivée de l'hôte attendu, avant qu'il n'eût franchi le seuil de la maison, puisque l'entrée du palais ne se faisait pas par le jardin, où régnaient toujours le silence et l'intimité. Elle cherchait plutôt à pressentir l'émoi que lui causerait son arrivée, et à juger par l'expression de son visage, cette tentative n'allait pas pour elle sans effort. Elle se sentait plus grave, plus lourde du poids des souvenirs d'un an passé à voir le monde. Elle avait parcouru l'espace, vu toutes espèces d'hommes, et se trouvait maintenant une personne très différente de la jeune fille frivole débarquée deux ans auparavant d'Albany, pour commencer à prendre, sur la pelouse de Gardencourt, la mesure de l'Europe. Elle se

flattait de quelques acquisitions de sagesse et d'en avoir appris sur la vie bien plus long que ne le soupçonnait même la légère créature d'antan. Si son esprit, pour le moment, se fût abandonné aux visions rétrospectives, au lieu de s'agiter nerveusement dans le présent, il aurait évoqué nombre d'images intéressantes sous forme de décors ou de personnages. Les personnages l'auraient d'ailleurs emporté en nombre, et plusieurs d'entre eux nous sont déjà connus. Il y aurait eu, par exemple, la conciliante Lily, sœur de notre héroïne et femme d'Edmund Ludlow, qui avait quitté New York pour venir passer cinq mois près de sa sœur. Elle avait laissé son mari derrière elle, mais amenait ses enfants, auprès de qui Isabel jouait, avec une munificence et une tendresse égales, le rôle de tante non mariée. Mr Ludlow, vers la fin, put soustraire quelques semaines à ses triomphes du barreau, et traversant l'océan avec une extrême célérité, passa un mois à Paris avec les deux dames, avant de reconduire sa femme en Amérique. Les petits Ludlow n'avaient pas encore atteint, même pour des Américains, l'âge des voyages, si bien qu'Isabel avait, durant le séjour de sa sœur, rétréci le cercle de ses pérégrinations. Lily et ses enfants le rejoignirent en Suisse au mois de juillet, pour passer un beau mois d'été dans une vallée alpestre, où les fleurs poussaient dru dans les prairies et où l'ombre des grands châtaigniers offrait un lieu de repos idéal, à la suite des ascensions modestes que pouvaient entreprendre des femmes et des enfants, par de chauds après-midi. Après quoi, le petit groupe se rendit à Paris, où Lily fit montre d'une admiration renforcée par des cérémonies dispendieuses ; Isabel, au contraire, trouva la ville bruyante et morne, et fit appel, pour se réconforter, à ses souvenirs de Rome, comme elle aurait pu, dans une pièce chaude et encombrée, avoir recours à un flacon de sels dissimulé dans son mouchoir.

Si Mrs Ludlow, comme je viens de le dire, vouait un culte à Paris, la contemplation de cet autel ne suffisait pas à apaiser tous ses doutes et tous ses étonnements et, quand son mari l'eut rejointe, elle découvrit un motif de détresse nouvelle dans le refus qu'il manifesta de prendre part à ses inquiétudes. Elles avaient toutes trait à Isabel, mais pas plus qu'il ne l'avait fait jusque-là, Edmund Ludlow ne consentit à se laisser surprendre, chagriner, mystifier, exalter, ou imposer un sentiment quelconque pour quoi que sa belle-sœur eût pu faire ou ne point faire. Les rêves de Mrs Ludlow étaient multiples et divers. Par moments, elle

se disait qu'il serait tout naturel pour sa sœur de venir s'installer à New York, et de prendre par exemple la maison des Rossiter, qui possédait une serre élégante et n'était séparée de la sienne que par un coin de rue ; à d'autres, elle ne pouvait dissimuler sa surprise de ne pas voir Isabel épouser un membre d'une des grandes aristocraties. En définitive, elle ne se mouvait plus guère dans le monde des probabilités. L'accession d'Isabel à la fortune lui avait causé plus de joie qu'elle n'en eût tiré de cet argent si on le lui avait laissé à elle ; elle y voyait le cadre exactement adéquat au personnage un peu mince, mais éminent, de sa sœur. Isabel avait pourtant pris moins d'importance que ne le croyait Lily, cette importance étant à ses yeux représentée de façon mystérieuse par des visites matinales et des soirées. Intellectuellement, à coup sûr, elle avait réalisé d'immenses progrès ; mais elle ne semblait pas avoir fait beaucoup de ces conquêtes mondaines dont Mrs Ludlow avait espéré admirer les trophées. La conception que se faisait Lily de pareilles perfections était extrêmement vague, mais elle s'attendait précisément à ce qu'Isabel lui eût donné forme et corps. Isabel aurait pu réussir aussi bien qu'elle l'avait fait à New York, et Mrs Ludlow demanda plus d'une fois à son mari s'il existait en Europe des privilèges dont elle jouissait, et que la société de cette ville n'eût pu lui offrir. Nous savons, nous, qu'Isabel avait fait des conquêtes – inférieures ou non à celles qu'elle aurait pu faire dans son pays natal, il serait bien délicat de l'affirmer ; et ce n'est pas uniquement par tendresse à son égard que je répète ici qu'elle n'ébruitait pas ces flatteuses victoires. Elle n'avait pas parlé à sa sœur de la requête de Lord Warburton, non plus que de l'état d'esprit de Mr Osmond, et l'on n'aurait su attribuer à son silence de motif plus précis que sa répugnance à le rompre. Il était plus romanesque de ne rien dire, et secrètement éprise de romanesque comme elle l'était, elle se sentait aussi peu disposée à demander l'avis de la pauvre Lily qu'elle l'eût été à clore à jamais ce livre précieux. Faute de rien savoir de ces subtilités, Lily ne pouvait que s'étonner de l'étrange carrière de sa sœur, impression confirmée par le fait qu'à l'endroit de Mr Osmond, par exemple, le silence d'Isabel s'aggravait en raison directe de l'insistance avec laquelle il occupait ses pensées. Comme le fait se produisait constamment, elle donnait souvent à Mrs Ludlow l'impression d'avoir perdu son allant, et cet étrange résultat d'un

incident aussi heureux qu'un gros héritage ne laissait pas de rendre perplexe la joviale Lily, et contribuait à renforcer en elle l'opinion qu'Isabel ne ressemblait à personne.

C'est seulement après le départ des siens que notre jeune amie sut vraiment manifester son courage. Elle rêvait d'ailleurs d'exploits plus hardis que celui de passer l'hiver à Paris. Paris, par bien des côtés, ressemblait à New York ; Paris était comme une prose vigoureuse et nette, et sa correspondance suivie avec Madame Merle faisait beaucoup pour favoriser les essors de son imagination. Elle n'avait jamais plus vivement éprouvé une impression de liberté et d'assurance que lorsqu'elle tourna le dos au quai de la gare d'Euston, un des derniers jours de novembre, après le départ du train qui emportait vers Liverpool la pauvre Lily, son mari et ses enfants. Elle s'était fort bien tirée de ses prérogatives de haute protectrice ; elle en avait pleine conscience ; elle savait fort bien distinguer, comme nous l'avons déjà vu, ce qui était bon pour elle, et son constant effort tendait à trouver ce quelque chose. Pour profiter jusqu'à l'ultime minute de ses avantages actuels, elle avait fait le voyage de Londres avec les voyageurs qu'elle n'enviait pas. Elle les eût accompagnés jusqu'à Liverpool, si Edmund Ludlow ne l'avait priée, par faveur, de s'abstenir ; sa compagnie rendait Lily trop nerveuse, et l'incitait à poser mille questions saugrenues. Isabel regarda le train s'éloigner, envoya des baisers à l'aîné de ses jeunes neveux, enfant démonstratif qui se penchait dangereusement à la portière et trouvait dans la séparation un prétexte à violente hilarité, puis se retrouva dans les rues embrumées de Londres. Le monde était devant elle ; elle pouvait faire ce qu'elle voulait. Cette pensée comportait une émotion profonde, mais, pour commencer, son goût fut discret, et la conduisit simplement à retourner à pied de la gare à son hôtel. Le précoce crépuscule d'un après-midi de novembre était déjà tombé ; les réverbères ponctuaient de faibles taches rouges l'air épais et brun ; notre héroïne restait seule et Euston était à bonne distance de Piccadilly. Isabel fit le trajet avec un sentiment exquis de ses périls, perdit son chemin à plaisir pour se donner plus de sensations, et eut un demi-regret de l'obligeance d'un policeman qui la mit dans la bonne voie. Elle jouissait tant de la vie humaine qu'elle aimait jusqu'à l'heure du crépuscule dans les rues de Londres, avec ses foules mouvantes, ses cabs lancés à grande allure,

ses boutiques éclairées, ses devantures lumineuses, sa sombre, luisante et universelle humidité. Ce soir-là, à l'hôtel, elle écrivit à Madame Merle qu'elle allait partir pour Rome. Elle gagna la Ville Éternelle sans toucher à Florence, en passant à Venise, et en descendant de là par Ancône. Elle accomplit ce voyage sans autre compagnie que celle d'une femme de chambre, car ses protecteurs naturels n'étaient pas dans les parages. Ralph passait l'hiver à Corfou, et Miss Stackpole avait, en septembre, été rappelée en Amérique par une dépêche de l'*Interviewer*. Ce journal offrait à sa brillante correspondante un champ d'action plus conforme à son génie que les villes décrépites d'Europe, et le départ de Henrietta avait été adouci par la promesse de Mr Bantling de bientôt traverser l'océan pour la voir. Isabel écrivit à Mrs Touchett pour s'excuser de ne pas venir tout de suite à Florence, et sa tante lui répondit de façon bien typique. Les excuses, disait Mrs Touchett, ne pesaient pas plus pour elle que des bulles de savon, et elle n'en usait jamais elle-même. On faisait une chose ou on ne la faisait pas, et ce que l'on « aurait » pu faire appartenait au domaine de l'irréel, comme l'idée d'une vie future ou de l'origine des choses. Cette lettre était franche, mais (fait exceptionnel chez Mrs Touchett) pas autant qu'elle prétendait l'être. Mrs Touchett n'en voulait pas trop à sa nièce de ne pas s'arrêter à Florence, parce qu'elle voyait là un signe que Gilbert Osmond n'occupait plus autant de place que précédemment dans son esprit. Elle ne chercha pas moins à savoir s'il allait trouver un prétexte pour courir à Rome, et acquit quelque soulagement de la certitude qu'il ne s'était rendu coupable d'aucune absence.

Isabel, de son côté, n'était pas depuis plus de quinze jours à Rome qu'elle proposa à Madame Merle d'entreprendre avec elle un petit tour en Orient. Madame Merle accusa son amie de ne pouvoir tenir en place, puis ajouta qu'elle était elle-même, depuis longtemps, en proie au désir intense de voir Athènes et Constantinople. Les deux dames s'embarquèrent donc pour cette expédition, et passèrent trois mois en Grèce, en Turquie et en Égypte. Isabel trouva dans ces régions maints sujets d'intérêt, bien que Madame Merle déclarât que, même devant les sites les plus classiques et les scènes les mieux faites pour inciter au calme et à la réflexion, elle gardait une certaine incohérence de pensée. Isabel voyageait rapidement, impétueusement : elle était comme une

personne altérée qui vide verre sur verre. Madame Merle, cependant, dans son rôle de dame de compagnie de princesse voyageant incognito, soufflait un peu sur ses talons. C'était sur l'invitation d'Isabel qu'elle s'était jointe à elle, et elle prêtait à l'agitation de la jeune fille la dignité nécessaire. Elle jouait son rôle avec le tact que l'on pouvait attendre d'elle, s'effaçait, et acceptait sa situation d'accompagnatrice dont toutes les dépenses étaient largement soldées. Ce rôle ne comportait d'ailleurs aucun revers, et les gens qui rencontraient les deux femmes, si remarquables dans leur réserve, auraient eu peine à dire laquelle des deux payait pour l'autre. Dire que Madame Merle gagnait à être connue, c'est mal interpréter l'impression qu'elle faisait à son amie, qui avait d'emblée trouvé en elle un commerce si généreux et si aimable. Après trois mois d'intimité, Isabel avait la sensation de la mieux connaître ; son caractère s'était clairement révélé, et l'étonnante femme avait fini par tenir sa promesse de raconter son histoire de son propre point de vue, révélation d'autant plus désirable qu'Isabel l'avait déjà entendu raconter du point de vue d'autrui. Cette histoire était si triste (en ce qui avait trait à feu M. Merle, véritable aventurier sous des apparences appréciables, qui s'était bien des années auparavant prévalu de sa jeunesse et d'une naïveté à laquelle ceux qui la connaissaient maintenant pouvaient à peine croire) ; elle abondait en incidents si dramatiques et si lamentables, qu'Isabel s'étonnait qu'une personne si éprouvée eût pu garder tant de fraîcheur et tant d'intérêt dans la vie. Madame Merle lui avait laissé apprécier la qualité de cette fraîcheur : elle y voyait un instrument professionnel quelque peu machinal que l'intéressée emportait avec elle comme le violon du virtuose, ou bridé et entouré de couvertures, comme le « favori » du jockey. Elle conservait toujours pour son amie la même affection, tout en se rendant compte qu'un côté du rideau ne se levait jamais sur elle ; on aurait dit qu'elle gardait dans sa personne quelque chose d'une actrice condamnée à ne se laisser voir que sur la scène et en costume. Elle avait dit un jour qu'elle venait de très loin, qu'elle appartenait à un monde très ancien, et Isabel n'échappait jamais à l'impression qu'elle appartenait en effet à un climat moral ou social différent du sien, qu'elle avait grandi sous d'autres cieux.

Elle sentait qu'au fond elles avaient une morale différente. Évidemment, la morale de personnes civilisées a toujours beaucoup de

traits communs, mais notre jeune personne gardait par devers elle le sentiment de valeurs dépréciées ou, comme disent les boutiquiers, marquées au rabais. Elle considérait avec la présomption de la jeunesse qu'une morale différente de la sienne devait lui être inférieure, et cette conviction l'aidait à déceler un éclair de cruauté, un manque éventuel de sincérité, dans la conversation d'une personne qui avait fait un art véritable de son affabilité délicate, et dont l'orgueil était trop haut pour les voies tortueuses du mensonge. On aurait dit qu'elle avait acquis sa conception des mobiles humains à la cour de quelque royaume en décadence, et elle en avait sur sa liste plusieurs dont notre héroïne ne se faisait pas la moindre idée. Elle en concluait avec raison qu'elle ignorait bien des choses, et qu'il y avait au monde bien des notions dont mieux valait n'entendre point parler. Elle avait une ou deux fois éprouvé un véritable émoi d'avoir à penser de son amie : « Dieu lui pardonne ; elle ne me comprend pas ! » Malgré l'absurdité de la chose, cette découverte lui causait une souffrance véritable et la laissait dans un état de vague désarroi où se glissait une sorte de pressentiment. Le désarroi s'effaçait bientôt, chassé par la preuve soudaine de l'intelligence remarquable de Madame Merle ; mais il restait comme une marque de hautes eaux dans le flux et le reflux de la confiance. Madame Merle avait un jour affirmé sa conviction que l'amitié commence à décliner du jour où elle cesse de grandir, et qu'il n'y a pas de point d'équilibre entre aimer plus et aimer moins. Une affection étale, en d'autres termes, était chose impossible ; elle ne pouvait que se mouvoir dans un sens ou dans l'autre.

Quoi qu'il en fût, la jeune fille trouva mille fois, à cette époque, à déployer son sentiment du romanesque, qui était plus que jamais actif. Je ne parle pas de l'impulsion qu'il subit de la contemplation des Pyramides, lors d'une excursion au Caire, non plus que d'une heure passée parmi les colonnes brisées de l'Acropole, les yeux fixés sur un point qu'on lui désignait comme le détroit de Salamine, malgré l'impression profonde et mémorable que lui laissèrent ces émotions. À la fin de mars, elle revint de Grèce et d'Italie, et fit un nouveau séjour à Rome. Quelques jours après son arrivée, Gilbert Osmond descendit de Florence et, pendant les trois semaines de son séjour, le fait qu'Isabel logeât dans la maison de sa vieille amie Madame Merle rendit virtuellement inévitables leurs rencontres quotidiennes. À la fin

d’avril, Isabel écrivit à Mrs Touchett qu’elle serait maintenant heureuse d’accepter une invitation faite depuis longtemps et, laissant Madame Merle à Rome, se rendit au Palazzo Crescentini. Elle trouva sa tante seule ; Ralph était encore à Corfou, mais on l’attendait d’un jour à l’autre à Florence, et Isabel, qui ne l’avait pas vu depuis plus d’un an, lui ménageait la plus chaleureuse des réceptions.

OceanofPDF.com

XXXII

Ce n’était pourtant pas à lui qu’elle pensait devant la fenêtre où nous l’avons laissée tout à l’heure, ni à aucun des sujets que je viens d’effleurer. Ce n’est pas vers le passé qu’elle se tournait, c’était vers l’heure actuelle, immédiate. Elle avait tout lieu de s’attendre à une scène, et elle redoutait fort les scènes. Elle ne se demandait pas ce qu’elle allait dire à celui qu’elle attendait, car cette question avait déjà sa réponse toute prête. L’intéressant, c’était ce qu’il allait lui dire, lui. Rien d’agréable assurément ; elle avait tout lieu de le craindre, et c’est cette conviction qui barrait son front d’un nuage. Pour le reste, tout était clarté en elle ; sortie de ses vêtements de deuil, elle brillait d’un éclat qui n’avait rien de négligeable. Elle se sentait seulement plus âgée, plus vieille de beaucoup, et il lui semblait en prendre un surcroît de valeur, comme une pièce curieuse d’une collection d’antiquaire.

Ses appréhensions ne se prolongèrent pas indéfiniment, car elle vit bientôt un domestique qui lui présenta une carte. « Faites entrer ce monsieur », dit-elle, sans cesser de regarder par la fenêtre. C’est seulement après avoir entendu la porte se refermer sur le nouveau venu qu’elle se retourna.

Caspar Goodwood se tenait devant elle, et elle lui asséna de la tête aux pieds ce coup d’œil lucide et froid qui arrêtait plus qu’il n’accueillait le visiteur. Nous saurons bientôt si, chez le jeune homme, le sentiment de maturité avait marché de pair avec celui d’Isabel ; il me suffira pour l’instant de dire que le regard critique de la jeune fille ne pouvait accuser le temps d’avoir eu prise sur lui. Droit, ferme et robuste, il n’y avait rien dans son extérieur qui trahît positivement la

jeunesse ou l’âge mûr ; pas plus qu’on n’y voyait d’innocence ou de faiblesse, on n’y décelait de philosophie pratique. Sa mâchoire gardait toujours la même carrure volontaire, mais une crise comme celle qu’il affrontait n’était pas, il faut le reconnaître, sans caractère de gravité. Il avait la mine d’un homme qui vient de marcher vite, et garda quelque temps le silence, comme s’il eût été hors d’haleine. Ce détail donna le temps à Isabel de faire cette réflexion : « Pauvre garçon, de quelles grandes choses on le sent capable, et quel dommage de lui voir si stupidement gaspiller une belle force ! Quel dommage aussi de ne pouvoir contenter tout le monde ! » Elle eut même le temps de faire plus, et déclara, au bout d’une minute : « Je ne puis vous dire combien j’espérais que vous ne viendriez pas !

— Je n’en doute pas. »

Et il chercha des yeux un siège. Il ne lui suffisait pas d’être venu ; il voulait s’installer.

« Vous devez être bien fatigué, dit Isabel en s’asseyant, et en admirant la générosité qui fournissait une entrée en matière à son interlocuteur.

— Non, pas le moins du monde. M’avez-vous jamais vu fatigué ?

— Jamais, et je le déplore. Quand êtes-vous arrivé ?

— Hier soir, très tard, par une espèce de train escargot qu’on appelle express. Ces trains italiens ont à peu près l’allure de nos enterrements.

— C’était assez à propos ; cela vous a donné l’impression de venir m’enterrer. »

Elle eut un sourire forcé, comme pour considérer la situation avec désinvolture. Elle avait bien retourné les choses dans sa tête, en s’affirmant qu’elle ne manquait à aucune promesse et ne brisait aucun contrat, mais, malgré tout, elle avait peur du jeune homme. Elle rougissait de cette peur, et se sentait profondément reconnaissante de n’avoir pas d’autre motif de honte. Il la regardait avec cette insistance inflexible, qui était en soi un tel manque de tact, surtout quand le feu sombre et terne de son regard pesait sur elle comme un poids matériel.

« Non, je n’ai pas eu cette impression ; je ne pourrais pas vous tenir pour morte, ce que je regrette bien, déclara-t-il avec candeur.

— Je vous remercie profondément.

— J’aimerais mieux vous savoir morte que mariée à un autre.

— Cela prouve votre égoïsme ! riposta-t-elle avec l’ardeur des convictions sincères. Si vous n’êtes pas heureux, les autres gardent le droit de l’être.

— J’admets que ce soit de l’égoïsme, et ne vois aucun inconvénient à ce que vous le disiez. Peu m’importent tous vos reproches : je ne les sens pas. Les plus froides cruautés que vous pourriez envisager ne seront pour moi que des piqûres d’épingles. Après ce que vous venez de faire, je ne ressentirai plus rien, plus rien du moins que cela. Mais cela, je le sentirai toute ma vie. »

Mr Goodwood détachait ses phrases avec une froide résolution et un lent et dur accent américain, qui ne tempérait d’aucune atmosphère colorée la crudité de ses affirmations. Ce ton irrita Isabel plus qu’il ne la toucha, et cette irritation fut peut-être heureuse, en ce qu’elle lui fournit une raison de plus de se maîtriser. C’est pour répondre à cette nécessité qu’elle changea de sujet : « Quand avez-vous quitté New York ? »

Il releva la tête comme pour faire un calcul. « Il y a dix-sept jours.

— Il a fallu que vous alliez vite malgré la lenteur des trains.

— Je suis venu aussi vite que je l’ai pu. Je serais arrivé cinq jours plus tôt, si cela m’avait été possible.

— Cela n’aurait rien changé, Mr Goodwood, fit-elle avec un sourire froid.

— Pas pour vous, peut-être. Mais pour moi.

— Je ne vois pas ce que vous gagnez.

— C’est à moi d’en juger.

— Évidemment. En ce qui me concerne, il me paraît que vous ne faites que vous torturer. »

Et, pour rompre à nouveau les chiens, elle lui demanda s’il avait vu Henrietta Stackpole. Il prit la mine d’un homme qui n’est pas venu de Boston à Florence pour parler de Henrietta Stackpole, mais n’en répondit pas moins nettement que cette jeune fille était près de lui au moment de son départ.

« Elle est venue vous voir ? demanda Isabel.

— Oui, elle se trouvait à Boston et m'a vu à mon bureau. C'était le jour où j'ai reçu votre lettre.

— Vous lui avez tout dit ? demanda Isabel avec une certaine inquiétude.

— Oh ! non, répondit Caspar Goodwood. C'était inutile. Elle l'apprendra bien assez vite. Elle apprend tout.

— Je lui écrirai, et elle me répondra pour me gronder », déclara Isabel avec un nouveau sourire forcé.

Caspar gardait son attitude de gravité sévère. « Je crois qu'elle va venir en personne, dit-il.

— Exprès pour me gronder ?

— Je ne sais pas. Elle semblait trouver qu'elle n'avait pas vu l'Europe à fond.

— Je suis heureuse de ce que vous me dites. Je vais me préparer à la recevoir. »

Mr Goodwood fixa un moment les yeux sur le sol ; puis, les relevant : « Connaît-elle Mr Osmond ? demanda-t-il.

— Un peu. Et elle ne l'aime pas. Vous comprenez que je ne me marie pas pour plaire à Henrietta », ajouta-t-elle. Mieux aurait valu pour le pauvre Caspar qu'elle songeât un peu plus à son amie, mais il s'abstint de le faire remarquer et se contenta de demander quand devait avoir lieu le mariage. Ce à quoi elle répondit qu'elle ne le savait pas encore. « Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce sera sous peu. Je ne l'ai dit qu'à vous et à une autre personne, une vieille amie de Mr Osmond.

— Est-ce donc un mariage qui ne doive pas beaucoup plaire à vos amis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Comme je vous l'ai dit, je ne me marie pas pour mes amis. »

Il poursuivit son enquête, sans exclamations ni commentaires, en se contentant, sans la moindre discrétion, de poser des questions :

« Qui est-ce donc, qu'est-ce donc que ce Mr Gilbert Osmond ?

— Qui est-il ? qu’est-il ? Personne et rien qu’un homme très bon et très honorable. Il n’est pas dans les affaires. Il n’est pas riche ; il n’a rien de particulier pour se faire connaître. »

Les questions de Caspar Goodwood déplaisaient fort à Isabel, mais elle se sentait tenue de lui répondre dans la mesure du possible. La satisfaction qu’en tirait le pauvre Caspar était d’ailleurs assez mince ; il se tenait très droit, les yeux fixés sur elle. « D’où sort-il ? À quel milieu appartient-il ? »

Jamais le lourd accent du jeune homme n’avait autant agacé la jeune fille. « Il ne sort de nulle part. Il a passé la majeure partie de sa vie en Italie.

— Vous disiez dans votre lettre qu’il était américain. N’a-t-il pas de ville natale ?

— Évidemment si. Mais il l’a oubliée. Il l’a quittée encore tout enfant.

— Et il n’y est jamais retourné ?

— Pourquoi y retournerait-il ? demanda d’un ton agressif Isabel, dont les joues s’empourprèrent. Il n’a pas de profession.

— Il aurait pu y retourner par plaisir. Est-ce qu’il n’aime pas les États-Unis ?

— Il ne les connaît pas. D’ailleurs, il mène une vie très paisible et très simple ; il se contente de l’Italie.

— De l’Italie et de vous ? fit Mr Goodwood avec une morne simplicité et sans la moindre intention apparente d’épigramme. Qu’a-t-il donc fait ? ajouta-t-il brusquement.

— Pour que je l’épouse ? Rien du tout, répondit Isabel, en ajoutant, pour s’aider à la patience, un soupçon de dureté à son accent. S’il avait accompli de grandes choses, cela vous aiderait-il à me pardonner ? Ne vous occupez plus de moi, Mr Goodwood. J’épouse un homme parfaitement obscur. N’essayez pas de vous intéresser à lui. Vous n’y parviendrez pas.

— Ce qui veut dire que je ne saurais l’apprécier. Quant à vous, vous êtes rien moins que convaincue de son obscurité. Vous le trouvez grand et magnifique, bien que vous soyez seule de cette opinion. »

Isabel rougit : elle s’étonnait de la subtilité de son interlocuteur et y voyait une preuve de l’acuité que la passion peut prêter à des perceptions qu’elle n’avait jamais trouvées remarquables. « Pourquoi, demanda-t-elle, en revenir toujours à l’opinion des autres ? Je ne vais pas discuter Mr Osmond avec vous.

— Naturellement ! » admit sagement Caspar.

Et, à son air de sombre désarroi, on aurait pu croire qu’il n’y avait plus entre eux aucun sujet de discussion possible.

« Vous voyez combien vous avez à gagner, s’écria Isabel, quelle médiocre somme de réconfort ou de consolation j’ai à votre service.

— Je n’en attendais pas beaucoup.

— Je ne comprends pas alors ce qui vous amène.

— Je suis venu, parce que je voulais vous voir encore une fois… comme vous êtes.

— J’apprécie votre amabilité ; mais si vous aviez attendu un peu, nous étions certains de nous revoir un jour ou l’autre, et une telle rencontre aurait été plus agréable pour chacun de nous que celle-ci.

— Il fallait attendre que vous fussiez mariée ? C’est précisément ce que je ne voulais pas. Vous serez changée, à ce moment-là.

— Pas beaucoup. Nous resterons grands amis. Vous verrez.

— Cela n’en sera que plus dur, gronda Mr Goodwood.

— Ah ! quelle intransigeance ! Je ne vais pas promettre de vous détester pour vous aider à la résignation.

— Cela me serait parfaitement égal. »

Isabel se leva avec un mouvement d’impatience contenue et se dirigea vers la fenêtre, où elle resta un moment, les yeux sur le jardin. Quand elle se retourna, elle vit Caspar Goodwood toujours immobile à sa place. Elle revint à lui, et resta debout, la main au dossier de la chaise qu’elle venait de quitter. « Alors vous êtes seulement venu pour me regarder ? N’avez-vous pas pensé que cela pourrait être plus agréable pour vous que pour moi ?

— Je voulais entendre le son de votre voix, reprit-il.

— Vous l’avez entendue, et vous voyez qu’elle n’a rien de très doux.

— Cela m’a fait plaisir quand même. »

Et là-dessus, il se leva. Elle avait éprouvé gêne et déplaisir à savoir, ce jour même, qu’il était à Florence et allait, avec son autorisation, venir la voir. Elle se sentait vexée, agacée, mais ne lui fit pas moins savoir par son messager qu’il pourrait se présenter quand il le voudrait. Elle n’avait pas eu de plaisir à cette visite, tant le simple fait de le voir là impliquait de difficultés. Cela signifiait pour elle des droits acquis, des reproches, des gronderies, des remontrances, toutes choses auxquelles elle n’entendait pas se plier. Rien de tout cela, d’ailleurs, n’était venu, malgré les sous-entendus du silence, et maintenant notre jeune amie, par une étrange contradiction, commençait à s’irriter du sang-froid remarquable de son adversaire. Il y avait en lui une muette souffrance qui agaçait Isabel, une façon virile de fermer la main, qui faisait battre son cœur plus vite. Elle sentait qu’elle avait peine à se maîtriser, et songeait que sa colère était celle d’une femme qui se sent dans son tort ; elle n’avait par bonheur pas cette coupe à vider, mais eût aimé, malgré tout, essuyer ses reproches. Elle avait souhaité en finir vite avec une entrevue qui était sans raison et sans objet, et maintenant que le jeune homme faisait mine de se retirer, elle éprouvait une terreur soudaine à l’idée de le voir partir sans prononcer une parole qui lui donnât prétexte à se mieux défendre que dans la lettre qu’elle lui avait écrite un mois plus tôt, pour lui annoncer ses fiançailles, en quelques mots brefs et bien choisis. Et pourtant, pourquoi ce besoin de se défendre, si elle n’était pas dans son tort ? C’était, de la part d’Isabel, un excès de générosité de désirer que Mr Goodwood se mît en colère. Et s’il ne s’était pas si fermement tenu, il aurait pu s’irriter du ton sur lequel elle s’écria soudain : « Je ne vous ai pas trompé ! J’étais parfaitement libre !

— Oui, je le sais, admit le jeune homme.

— Je vous avais bien prévenu que j’agirais à ma guise.

— Vous m’aviez prévenu que vous ne vous marieriez probablement jamais, et vous l’aviez dit de façon à me le faire presque croire. »

Elle réfléchit un instant. « Nul plus que moi ne peut s’étonner de mes intentions présentes.

— Vous m’avez dit que si j’apprenais votre prochain mariage je n’en devais rien croire, poursuivit Caspar. En l’apprenant, il y a vingt

jours, de vous-même, je me suis souvenu de vos paroles. J'ai pensé qu'il pouvait y avoir quelque malentendu, et c'est en partie pour cela que je suis venu.

— Si vous voulez que je vous le redise de vive voix, je ne vous ferai pas attendre. Il n'y a pas eu le moindre malentendu.

— Je m'en suis rendu compte dès que je suis entré dans la pièce.

— Quel bien cela vous ferait-il que je ne me marie pas ? demanda-t-elle avec une certaine âpreté.

— Cela me paraîtrait préférable.

— Vous êtes fort égoïste, comme je vous l'ai déjà dit.

— Je le sais ; je suis égoïste et dur comme le fer.

— Le fer s'amollit parfois. Si vous êtes raisonnable, je pourrai vous revoir.

— Ne me trouvez-vous pas raisonnable maintenant ?

— Je ne sais que vous dire, répondit-elle avec une soudaine humilité.

— Je ne vais pas vous ennuyer bien longtemps », reprit le jeune homme. Il fit un pas vers la porte et s'arrêta. « Une autre raison qui m'a poussé à venir était le désir de savoir l'explication que vous alliez me donner de votre changement d'idée. »

Aussi vite qu'elle était venue, l'humilité d'Isabel s'évapora.

« L'explication ? Vous croyez donc que j'ai quelque chose à vous expliquer ? »

Il lui décocha un de ses longs regards silencieux.

« Vous aviez été très affirmative. Je croyais à vos paroles.

— Moi aussi. Imaginez-vous que je saurais expliquer mes raisons, même si je le voulais ?

— Non, sans doute. En tout cas, conclut-il, j'ai fait ce que je voulais. Je vous ai vue.

— Vous faites bien peu de cas d'un terrible voyage ! balbutia Isabel, non sans se rendre compte de la pauvreté d'une telle réponse.

— Si vous craignez que je sois anéanti pour si peu de chose, vous pouvez vous tranquilliser. » Sur quoi il se détourna, pour de bon cette fois, et aucune parole d’adieu, aucune poignée de main ne s’échangèrent entre eux.

À la porte, il s’arrêta, la main sur le bouton. « Je quitterai Florence demain, annonça-t-il d’une voix calme.

— J’en suis ravie ! » déclara-t-elle avec violence.

Mais, cinq minutes après qu’il se fut éloigné, elle fondit en larmes.

OceanofPDF.com

XXXIII

Cet accès de larmes fut pourtant de courte durée, et elle en avait effacé toute trace lorsqu'elle se présenta, une heure plus tard, devant sa tante pour l'informer de l'état des choses. Elle était certaine à l'avance du déplaisir de Mrs Touchett, et ne voulait plus cependant après avoir vu Mr Goodwood différer de la mettre au courant. Elle concevait l'étrange impression qu'il n'eût pas été honorable de sa part d'annoncer sa décision avant de savoir ce qu'en dirait Mr Goodwood. Il en avait dit en somme moins long qu'elle ne l'avait redouté, et elle en gardait une sorte d'irritation pour tout le temps qu'elle venait de perdre. Du moins n'en perdrait-elle plus : elle attendit que Mrs Touchett entrât dans le salon avant le déjeuner de midi, et commença à brûle-pourpoint :

« Tante Lydia, j'ai quelque chose à vous dire. »

Mrs Touchett tressaillit légèrement, et fixa sur elle un regard sans tendresse : « C'est inutile ; je sais ce dont il s'agit.

— Je me demande comment vous le savez.

— Je m'en suis aperçue, comme je m'aperçois que la fenêtre est ouverte… en sentant un courant d'air. Vous allez épouser cet individu ?

— De qui parlez-vous ? demanda Isabel avec une grande dignité.

— De l'ami de Madame Merle. De Mr Osmond.

— Je ne vois pas pourquoi vous l'appelez l'ami de Madame Merle. Serait-ce le plus remarquable des attributs qui le signalent à l'attention ?

— S’il n’est pas son ami, il devrait l’être, après ce qu’elle a fait pour lui, lança Mrs Touchett. Je n’aurais pas attendu cela d’elle, et j’en suis très déçue sur son compte.

— Si vous croyez que Madame Merle ait eu rien à voir en cette affaire, vous vous méprenez du tout au tout, déclara Isabel avec une sorte de froideur passionnée.

— Ce qui veut dire que vos attraits étaient suffisants pour que l’individu en question n’eût pas besoin d’un encouragement ? Vous avez parfaitement raison. Ils sont immenses, vos attraits, et il n’aurait jamais osé penser à vous, si elle ne s’était chargée de l’y pousser. Il a fort bonne opinion de lui-même, mais n’était pas homme à se donner de la peine. C’est Madame Merle qui s’en est donné pour lui.

— Il s’en est donné pas mal aussi », protesta Isabel avec un rire forcé.

Mrs Touchett branla vigoureusement la tête.

« Il faut l’admettre pour qu’il soit si bien arrivé à vous plaire.

— Je croyais qu’il vous plaisait, à vous aussi.

— Il m’a plu, en effet, en son temps, et c’est précisément ce qui m’irrite contre lui.

— Fâchez-vous contre moi, pas contre lui, dit la jeune fille.

— Oh ! vous, je suis toujours fâchée contre vous ; ce n’est pas une consolation. Alors, c’est pour en arriver là que vous avez refusé Lord Warburton ?

— Ne revenez pas sur ce sujet, je vous prie. Pourquoi Mr Osmond ne me plairait-il pas, puisqu’il a plu à d’autres personnes ?

— Ces autres personnes-là ne se sont jamais avisées de l’épouser, même en leurs heures de plus folle imagination. C’est un homme inexistant, d’ailleurs.

— Alors, il ne pourra pas me faire de mal.

— Vous vous imaginez donc que vous allez être heureuse ? On ne trouve jamais le bonheur dans des histoires de ce genre, vous devriez le savoir.

— C’est une mode que je lancerai. Pourquoi se marie-t-on ?

— Pourquoi *vous* vous marierez, Dieu seul le sait ! On se marie d'ordinaire comme on fait une association, pour lancer une maison. Et dans votre association, c'est vous qui apporterez tout.

— Vous voulez dire que Mr Osmond n'est pas riche ; voilà où vous voulez en venir ? demanda Isabel.

— Il n'a pas d'argent, pas de nom, pas de situation. Ce sont toutes choses que j'apprécie, et que je tiens pour très valables, j'ai le courage de l'avouer. La plupart des gens en jugent comme moi et le prouvent. Mais ils se payent d'autres raisons. »

Isabel eut une brève hésitation. « Je crois bien apprécier tout ce qui a son prix. Je suis loin de mépriser l'argent, et c'est ce qui me fait souhaiter que Mr Osmond en ait un peu.

— Donnez-lui-en alors, pour épouser quelqu'un d'autre.

— Son nom me suffit pleinement, poursuivit la jeune fille. C'est un très joli nom ; en ai-je donc un si beau moi-même ?

— Raison de plus pour l'améliorer. Il n'y a qu'une douzaine de noms américains. Est-ce par charité que vous l'épousez ?

— Je me suis crue tenue de vous prévenir, tante Lydia, mais rien ne m'oblige à des explications. Même si j'y étais contrainte, d'ailleurs, je ne saurais en donner. Il est bien inutile de me faire des reproches ; c'est un sujet que je serais malvenue à discuter, et dont je ne veux pas parler.

— Je ne vous fais pas de reproches ; je me contente de vous répondre : il faut bien que je vous donne quelque signe d'intelligence. Je voyais où en étaient les choses, et je n'ai rien dit. Je ne me mêle jamais des affaires des autres.

— C'est vrai, et je vous en sais un gré infini. Vous avez été très indulgente.

— Ce n'était pas de l'indulgence, c'était de la prudence, protesta Mrs Touchett. Mais je dirai deux mots à Madame Merle.

— Je ne vois pas pourquoi vous voulez tant la mêler à cette affaire. Elle s'est montrée très bonne amie pour moi.

— Pour vous, peut-être, mais pas pour moi.

— Que vous a-t-elle donc fait ?

— Elle m’a trompée. Elle m’avait pour ainsi dire promis de s’opposer à ce mariage.

— Elle n’aurait pas pu l’empêcher.

— Elle fait ce qu’elle veut, et c’est ce qui me plaît tant en elle. Je la savais de force à jouer tous les rôles, mais je croyais qu’elle les jouait l’un après l’autre. Je ne m’attendais pas à lui en voir jouer deux à la fois.

— J’ignore le rôle qu’elle a pu jouer devant vous, et cela vous regarde, dit Isabel. À mon égard, elle s’est toujours montrée loyale, bonne et dévouée.

— Dévouée, je n’en doute pas ; elle voulait vous faire épouser son candidat. Elle m’avait dit qu’elle vous surveillait, pour intervenir à temps.

— Elle vous a dit cela pour vous faire plaisir, répondit la jeune fille, non sans se rendre compte de l’insuffisance d’une telle explication.

— Pour me faire plaisir en me trompant. Elle sait à quoi s’en tenir sur mon compte. Ai-je l’air si satisfait aujourd’hui ?

— Je ne crois pas que vous soyez jamais trop satisfaite, fut contrainte de répondre Isabel. Si Madame Merle savait que vous alliez apprendre la vérité, que pouvait-elle gagner à dissimuler ?

— Elle gagnait du temps. Pendant que j’attendais son intervention, vous partiez en guerre, et elle battait la charge.

— Si vous voulez. Pourtant, de votre propre aveu, vous m’avez vue partir, et même si elle avait donné l’alarme, vous n’auriez rien fait pour m’arrêter.

— Moi, non ; mais quelqu’un d’autre.

— Qui cela ? » demanda Isabel qui regarda sa tante en face.

Malgré leur ordinaire vivacité, les petits yeux brillants de Mrs Touchett soutinrent le regard plus qu’ils n’y répondirent. « Auriez-vous écouté Ralph ?

— Pas s’il avait médit de Mr Osmond.

— Ralph ne calomnie personne, vous le savez parfaitement. Il vous aime beaucoup.

— Je le sais, et je suis prête à apprécier plus que jamais sa sympathie, car il sait que ce que je fais, j'ai des raisons de le faire.

— Il n'aurait jamais cru que vous fassiez ce mariage. Je lui ai déclaré que vous en étiez capable, et il m'a affirmé le contraire.

— Il l'a fait par goût de contradiction, dit Isabel avec un sourire. Vous ne l'accusez pas de vous avoir trompée, lui ; pourquoi donc accusez-vous Madame Merle ?

— Il n'a jamais dit qu'il s'y opposerait.

— J'en suis bien heureuse, dit gaiement Isabel. Et je voudrais beaucoup qu'à son arrivée vous soyez la première à lui annoncer mon prochain mariage.

— Je lui en parlerai forcément, admit Mrs Touchett. Je ne vous en dirai plus rien à vous, mais je vous préviens que j'en parlerai à d'autres.

— Libre à vous. Ce que je voulais vous dire, c'est qu'il vaudrait mieux qu'il en tînt la première nouvelle de vous que de moi.

— Nous sommes d'accord, et c'est bien préférable. »

Sur quoi, tante et nièce se mirent à table et, fidèle à sa parole, Mrs Touchett ne fit plus d'allusions à Gilbert Osmond. Cependant, après un moment de silence, elle demanda à la jeune fille qui était venu la voir, une heure auparavant.

« Un vieil ami, un Américain, répondit Isabel en rougissant.

— Un Américain, cela va sans dire. Il n'y a qu'un Américain pour faire une visite à dix heures du matin.

— Dix heures et demie. Il était très pressé. Il repart ce soir.

— Il ne pouvait pas venir hier, à l'heure habituelle ?

— Il est arrivé hier soir.

— Il ne passe que vingt-quatre heures à Florence ? s'écria Mrs Touchett. C'est bien un Américain, en effet.

— Sans aucun doute ! » approuva Isabel, qui songeait avec une admiration perverse à ce que Caspar Goodwood avait fait pour elle.

Ralph arriva le surlendemain, mais, bien qu'Isabel fût convaincue que Mrs Touchett n'avait pas perdu de temps pour lui faire part de la

grande nouvelle, il n'en parut pas, tout d'abord, informé. Leurs entretiens dérivaient tout naturellement sur le sujet de sa santé, et Isabel trouvait bien des questions à poser sur Corfou. Elle avait été frappée de sa mine en le revoyant pour la première fois et se rappelait mal combien il paraissait souffrant. Ce jour-là, le trouvant si mal en point, en dépit de son hivernage, elle se demanda si son état s'était aggravé ou si elle s'était seulement déshabituée de vivre avec un malade. Le pauvre Ralph ne se rapprochait pas de la beauté classique en avançant dans la vie, et la perte apparemment complète de sa santé n'avait pas contribué à atténuer l'étrangeté naturelle de sa tournure. Blême et creusé, bien que toujours vif et toujours ironique, son visage faisait l'effet d'une lanterne allumée, portée par une main tremblante et réparée avec des bandes de papier ; ses maigres favoris s'étiolaient sur des joues décharnées ; la courbure anormale de son nez s'accusait avec une vigueur nouvelle. Il était efflanqué dans toute sa personne, efflanqué, long et dégingandé, et représentait une cohésion accidentelle d'angles lâches. Son veston de velours brun était devenu éternel ; ses mains s'étaient fixées dans ses poches ; il vacillait, trébuchait et traînait les pieds, d'une façon qui dénotait un total épuisement physique. C'était peut-être cette tournure grotesque qui l'aidait à jouer plus que jamais au naturel le rôle du malade ironique, du malade pour qui ses infirmités mêmes font partie de la comédie universelle. Elles auraient évidemment pu, chez Ralph, être la cause initiale du manque de sérieux avec lequel il considérait un monde où n'apparaissait plus la raison de sa présence. Isabel avait fini par aimer sa laideur, et sa gaucherie même lui était devenue chère. Elles lui semblaient atténuées par leur association, et il lui paraissait que c'était de leur prix que Ralph avait payé son charme. Il était si charmant que l'impression de maladie qu'il donnait à Isabel en comportait une sorte d'apaisement ; l'état de sa santé lui faisait moins l'effet d'une limitation que d'un avantage intellectuel, en le soustrayant à toute émotion d'ordre professionnel. La personnalité qui en résultait était exquise ; il avait échappé aux mesquineries de la maladie et, tout en consentant à être déplorablement souffrant, s'était refusé à devenir un malade reconnu. Ainsi en jugea du moins sa cousine, qui ne se laissait aller à le plaindre qu'à la réflexion. Comme elle réfléchissait beaucoup, d'ailleurs, elle lui avait accordé une certaine compassion. Mais elle redoutait toujours

de gaspiller ce précieux article, dont la valeur est plus grande pour celui qui l'octroie que pour aucun autre. Maintenant, point n'était besoin d'une grande sensibilité pour s'apercevoir que le pauvre Ralph avait sur la vie une prise moins ferme qu'on n'eût pu le souhaiter. C'était un libre, brillant et généreux esprit ; il avait une philosophie lumineuse sans la moindre pédanterie, mais cela ne l'empêchait pas de s'en aller lamentablement.

Isabel s'aperçut à nouveau que la vie en usait durement avec certains êtres, et éprouva une sorte de gêne subtile à songer à tout ce qu'elle lui promettait à elle de facilités. Elle s'attendait bien à ce que Ralph ne fût pas satisfait de ses perspectives de mariage, mais n'admettait pas, en dépit de toute son affection pour lui, que ce désaveu pût altérer sa joie. Elle se promettait même de ne pas s'émouvoir d'un pareil manque de sympathie, car il était du privilège de Ralph, autant que de sa disposition naturelle, de trouver à redire à tout ce qui pourrait la mener au mariage. Un cousin ne peut manquer de détester le mari de sa cousine ; c'est chose traditionnelle et classique, au même titre que la nécessaire adoration du cousin. Ralph avait l'esprit essentiellement critique, et si elle eût été heureuse, toutes choses égales d'ailleurs, de se marier pour lui plaire autant que pour plaire à quiconque, il eût été absurde d'attacher de l'importance à ce que son choix à elle concordât avec ses idées à lui. Ses idées, qu'étaient-elles, après tout ? Il avait laissé entendre qu'elle eût été bien avisée d'épouser Lord Warburton, mais uniquement parce qu'elle avait refusé cet excellent homme. Si elle l'avait accepté, Ralph eût certainement adopté un autre ton, lui qui se rangeait toujours dans l'opposition. Tout mariage est sujet à la critique, de par son essence même. Comme Isabel aurait su elle-même, si elle avait voulu s'y appliquer, critiquer l'union qui l'attendait ! Mais elle avait d'autres soucis, et saurait gré à Ralph de prendre ce soin pour elle. Elle se préparait à faire preuve de toute la patience et de toute l'indulgence possibles. Ralph avait dû s'en rendre compte, ce qui ne faisait qu'ajouter à l'étrangeté de son silence. Après que trois jours se furent écoulés sans qu'il ouvrît la bouche, notre héroïne se lassa d'attendre : malgré toute sa répugnance, il eût pu tout au moins s'acquitter d'une formalité. Nous qui en savons plus long sur le pauvre Ralph que n'en devinait sa cousine, nous n'avons pas de peine à imaginer toutes les

épreuves qu'il avait affrontées en secret pendant les heures qui suivirent son arrivée au Palazzo Crescentini. Sa mère l'avait littéralement accueilli avec la grande nouvelle qu'il avait trouvée sensiblement plus glaçante encore que le baiser maternel de Mrs Touchett. Ralph se sentait blessé et humilié ; ses prévisions se révélaient erronées, et la personne au monde à laquelle il s'intéressait le plus était perdue. Il errait par la maison comme une barque sans gouvernail dans un torrent pierreux, ou restait dans le jardin du palais, sur un fauteuil d'osier, ses longues jambes allongées, la tête renversée en arrière, un chapeau sur les yeux. Il sentait un froid de glace pénétrer son cœur, et n'avait jamais éprouvé impression aussi détestable. Que pouvait-il faire ou dire ? S'il trouvait Isabel irréductible, saurait-il faire mine d'en être satisfait ? Essayer de la convaincre n'était admissible que si la tentative devait être couronnée de succès. On ne pouvait décemment éclairer la jeune fille sur le caractère sordide et sinistre de l'homme dont l'art profond venait de la conquérir, que si l'on espérait qu'elle dût se laisser persuader. Autrement, ce serait attirer sur sa tête une inutile malédiction. Ralph éprouvait une peine égale à dire ou à dissimuler sa pensée ; il ne pouvait ni acquiescer avec sincérité, ni protester avec espoir. Et pendant ce temps, il savait – ou supposait plutôt – que les fiancés renouvelaient chaque jour leurs vœux mutuels. Osmond se montrait rarement au Palazzo Crescentini, car Isabel le rencontrait tous les jours quelque part, comme l'y autorisait l'annonce de leurs fiançailles. Elle avait loué une voiture au mois, pour ne pas demander à sa tante les moyens d'effectuer des démarches que celle-ci réprouvait, et se faisait conduire chaque matin au Cascine. Aux heures matinales, cette proche campagne était vide d'intrus, et notre jeune amie que son amoureux rejoignait dans un des coins les plus paisibles, faisait quelques pas avec lui sous la douce ombre italienne, en écoutant les rossignols.

OceanofPDF.com

XXXIV

Un matin, au retour de sa course quotidienne, une demi-heure avant le déjeuner, Isabel descendit de voiture devant le palais et traversant la cour, au lieu de gravir le grand escalier, suivit un passage voûté qui conduisait au jardin. On n'eût pu imaginer, à cette heure, endroit plus exquis. La paix méridienne y planait, et l'ombre chaude, dans son immobilité claustrale, transformait les tonnelles de verdure en vastes caves. Ralph était assis au pied d'une statue de Terpsichore, nymphe dansante aux doigts effilés et aux draperies gonflées à la manière du Bernin ; l'extrême relâchement de son attitude fit d'abord croire à Isabel qu'il dormait. Son pas léger sur le gazon ne l'avait pas éveillé, et avant de tourner le dos, elle resta un moment à le regarder. Mais il ouvrit soudain les yeux, et Isabel prit place sur une chaise rustique, semblable à celle de son cousin. Bien qu'elle l'eût, dans son irritation, taxé d'indifférence, elle ne pouvait se dissimuler qu'il eût manifestement quelque sujet de profonde méditation. Elle attribuait son air d'absence à la langueur d'une faiblesse accrue autant qu'aux soucis liés à l'héritage paternel, – fruit de dispositions excentriques que désapprouvait Mrs Touchett et qui rencontraient maintenant, comme elle l'avait dit à Isabel, l'opposition des autres associés de la banque. Ralph aurait dû, selon sa mère, se rendre en Angleterre plutôt que de venir à Florence ; il n'y était pas allé depuis des mois et ne s'intéressait pas plus à l'état de la banque qu'à celui de la Patagonie.

« Je regrette de vous avoir éveillé, s'excusa Isabel. Vous avez l'air si las.

— Je suis très las, en effet. Je ne dormais pas. Je pensais à vous.

— C’est donc cela qui vous fatigue ?

— Beaucoup. Cela ne mène à rien. La route est longue, et je n’en vois pas le bout.

— Où voulez-vous donc en venir ? demanda-t-elle, en fermant son ombrelle.

— À bien comprendre moi-même ce que je pense de votre mariage.

— N’y pensez pas trop, conseilla-t-elle d’un ton dégagé.

— Voulez-vous dire que cela ne me regarde pas ?

— Jusqu’à certain point, oui.

— C’est précisément ce point-là que je voudrais définir. Je pensais que vous auriez pu m’accuser de manquer d’éducation. Je ne vous ai pas félicitée.

— Je m’en suis évidemment aperçue. Je cherchais les raisons de votre silence.

— Il en comportait plusieurs que je vais vous expliquer maintenant », dit Ralph.

Il retira son chapeau qu’il posa à ses pieds, puis regarda sa cousine. Il se renversait en arrière, sous la protection du Bernin, la tête contre le piédestal de marbre, les épaules tombantes, les mains à plat sur les bras du large fauteuil. Il donnait une impression de gaucherie et de gêne. Son hésitation se prolongeait, et Isabel ne disait rien ; quand elle voyait les gens embarrassés, elle avait d’ordinaire pitié d’eux, mais elle était décidée, en l’espèce, à ne pas tendre la perche à Ralph pour l’aider à prononcer un seul mot qui ne dût être à l’honneur de sa grande décision.

« Je suis à peine revenu de ma stupeur, finit-il cependant par dire. Vous étiez la dernière personne que je me serais attendu à voir ainsi surprise.

— Je ne vois pas ce qui vous fait dire “surprise”.

— C’est que vous allez être mise en cage.

— Si la cage me plaît, il n’y a pas de quoi vous tourmenter, répondit-elle.

— C’est précisément ce que je me demande, et ce qui me faisait réfléchir.

— Si vous avez réfléchi, vous pouvez supposer que je n’y ai pas manqué non plus. J’ai la conviction d’agir pour le mieux.

— Il faut que vous ayez considérablement changé. Il y a un an, vous mettiez votre liberté au-dessus de tout. Vous ne cherchiez qu’à voir la vie.

— Je l’ai vue maintenant, et j’avoue qu’elle ne me fait pas l’effet d’une perspective si tentante.

— Je ne le prétends pas plus que vous ; seulement il me semblait que vous la regardiez d’un œil bienveillant, et demandiez à en voir toute l’expansion.

— Je me suis aperçue de l’absurdité qu’il y a à tant exiger ; il faut choisir un petit coin et le cultiver.

— C’est mon avis. Et j’ajoute qu’il faut se choisir un coin aussi attrayant que possible. Je n’avais pas la moindre idée, cet hiver, en lisant vos charmantes lettres, que vous fussiez en train de faire votre choix. Vous n’en disiez rien, et votre silence a endormi ma vigilance.

— Ce n’était pas un sujet sur lequel on s’étende volontiers. D’ailleurs je ne savais rien de l’avenir. Tout s’est décidé depuis peu. Et si vous aviez été sur vos gardes, qu’auriez-vous fait ?

— Je vous aurais dit : Attendez encore un peu.

— Attendez ! quoi ?

— Un peu plus de lumière, dit Ralph avec un sourire gauche, en mettant machinalement les mains dans ses poches.

— D’où serait venue cette lumière ? De vous ?

— J’aurais pu faire jaillir quelques étincelles. »

Isabel avait retiré ses gants ; elle les lissa sur ses genoux avec une douceur quelque peu saccadée, car son expression n’était pas conciliante. « Vous tournez autour du pot, Ralph. Vous voulez dire que vous n’aimez pas Mr Osmond, et vous n’osez pas le déclarer.

— Dites que je voudrais blesser mon adversaire et que je n’ose pas le frapper. Oui, je serais heureux de le blesser, lui, mais non pas de

vous blesser, vous. Si vous l'épousez, je ne serai pas très satisfait d'avoir parlé.

— Si je l'épouse ? Auriez-vous quelque espoir de m'en dissuader ?

— J'admets que cette idée paraisse assez absurde.

— Non, dit Isabel, après un moment de silence. Elle me paraît très touchante.

— Cela revient au même. De toute façon, je suis assez ridicule pour mériter votre pitié. »

Elle se remit à lisser ses gants.

« Je sais la grande affection que vous avez pour moi, et ne puis pas n'en pas tenir compte.

— Au nom du ciel, n'en faites rien. Inspirez-vous toujours de cette idée, qui vous convaincra de la ferveur avec laquelle je souhaite votre bonheur.

— Et du peu de confiance que vous m'octroyez ! »

Il y eut un moment de silence ; l'air chaud de midi semblait écouter. « J'ai confiance en vous, pas en lui », conclut Ralph.

Elle leva les yeux et fixa sur lui un regard profond et insistant. « Maintenant, vous avez dit votre pensée, et je suis heureuse que vous l'ayez fait si clairement. Mais vous en souffrirez.

— Pas si vous êtes juste.

— Je suis très juste, fit Isabel. Puis-je en donner meilleure preuve qu'en ne m'emportant pas contre vous ? Je ne sais même comment il se fait que je ne vous en veuille pas. Vos premières paroles m'ont exaspérée ; c'est fini maintenant. Je devrais peut-être m'irriter, mais Mr Osmond ne le voudrait pas. Il souhaite me voir informée de tout, et c'est ce qui me plaît tant de sa part. Vous n'avez rien à gagner, je le sais. Je ne vous ai jamais témoigné assez d'attentions, comme jeune fille, pour que vous ayez grande raison de me voir demeurer telle. Vous êtes de très bon conseil ; vous l'avez souvent prouvé. Non, je suis très calme ; j'ai toujours eu foi dans votre sagacité », poursuivit-elle, en démentant la tranquillité dont elle se targuait par l'exaltation contenue de son accent.

Elle éprouvait passionnément le désir d'être juste, et son effort qui touchait Ralph jusqu'au cœur lui faisait l'effet d'une caresse prodiguée par une créature qu'il aurait insultée. Il eût voulu l'interrompre, la rassurer ; pendant un moment, il eût volontiers, avec une inconséquence absurde, réfuté ce qu'il venait de dire. Elle ne lui en laissa pas le temps ; elle poursuivit et, ayant aperçu une lueur d'héroïsme sur la route adoptée par elle, voulut pousser dans cette direction :

« Je vois que vous avez une idée en tête ; je serais bien heureuse de la connaître. Je suis certaine qu'elle est désintéressée ; je le sens. C'est un sujet étrange de discussion que le nôtre, et j'aime autant vous dire nettement que si vous espérez me dissuader de mes projets, mieux vaut y renoncer tout de suite. Vous ne me ferez pas bouger d'un pouce. Il est trop tard. Comme vous le dites, je suis prise. Ce n'est certainement pas une idée agréable à envisager pour vous, mais c'est vous qui serez responsable de votre propre peine. Je ne vous ferai jamais de reproches.

— Je ne m'y attends pas, admit Ralph. Ce n'est pas du tout l'espèce de mariage que j'attendais pour vous.

— Et qu'attendiez-vous donc, s'il vous plaît ?

— Je ne saurais trop le dire. Je n'avais pas d'idée positive à ce sujet ; seulement une opinion négative. Je ne pensais pas que vous vous décideriez pour… pour ce type d'homme.

— Que trouvez-vous à redire au type de Mr Osmond, à supposer qu'il en représente un ? Moi, ce que j'apprécie le plus en lui, c'est son indépendance et sa personnalité, déclara la jeune fille. Et vous, que pourriez-vous dire à son détriment ? Vous le connaissez à peine.

— Je le connais fort peu en effet, concéda Ralph, et j'avoue que je manque de faits et de précisions pour affirmer sa vilenie. Cela ne m'empêche pas de sentir que vous courez un gros danger.

— Le mariage est toujours un gros risque, et il le court autant que moi.

— Cela c'est son affaire. S'il a peur, qu'il se retire. Plût à Dieu qu'il le fît ! »

Isabel s’adossa à son fauteuil, croisa les bras et considéra quelque temps son cousin. « Je ne vous comprends pas, fit-elle enfin, d’un ton froid. Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je croyais que vous épouseriez un homme plus important. »

L’accent d’Isabel avait été froid, comme je viens de le dire, mais ces paroles firent monter un flot de pourpre à ses joues.

« Plus important pour qui ? Je ne vois pas ce que l’on peut demander de plus à un mari que d’être important pour sa femme. »

Ralph rougit à son tour. Il se sentait embarrassé de son attitude. Il en changea, physiquement parlant, se redressa, puis se pencha en avant, une main sur chaque genou. Les yeux à terre, il avait une mine de décision très respectueuse.

— Je vais vous expliquer ce que je voulais dire », fit-il. Il était agité, en proie à une émotion intense, mais maintenant qu’il avait entamé la discussion, il voulait la mener jusqu’au bout. Seulement, il voulait aussi garder une extrême douceur.

Isabel attendit un moment, avant de reprendre avec majesté :

« En tout ce qui fait que l’on s’intéresse aux gens, Mr Osmond excelle. Il y a peut-être des natures plus nobles, bien que je n’aie jamais eu l’avantage d’en rencontrer. Celle de Mr Osmond est la plus belle que je connaisse ; il est assez bon, assez intéressant, assez intelligent pour mon goût. Je suis bien plus frappée par ce qu’il possède et par ce qu’il représente, que par ce qui peut lui manquer.

— Je m’étais fait une vision charmante de votre avenir, dit Ralph, sans répondre aux paroles de sa cousine ; je m’étais amusé à vous tisser une haute destinée où je ne prévoyais rien de ce que vous dites. Je ne vous voyais pas descendre si facilement ou si vite.

— Descendre, dites-vous ?

— Le mot répond au sentiment que je me fais de votre aventure. Vous me paraissiez planer très haut dans l’azur, voler dans la claire lumière, au-dessus des hommes. Tout à coup, un individu lance un bouton de rose fané, un projectile qui n’aurait jamais dû vous atteindre, et vous voilà abattue sur le sol. Cela me blesse, déclara Ralph avec audace, cela me blesse comme si je venais de tomber moi-même. »

L’expression de peine et de surprise s’accentua sur les traits d’Isabel. « Je ne vous comprends pas du tout, répéta-t-elle. Vous me dites que vous vous amusiez de projets d’avenir pour mon compte, et je ne comprends pas encore. Ne vous amusez pas trop, ou j’aurais peur que vous ne le fassiez à mes dépens. »

Ralph hocha la tête :

« Je suis certain que vous croyez aux grands projets que je formais pour vous.

— Que me parlez-vous de voir et de planer ? reprit-elle. Je ne me suis jamais trouvée sur un plan plus élevé qu’aujourd’hui. Il n’y a rien de plus haut, pour une femme, que d’épouser un… un homme qu’elle aime, déclara la pauvre Isabel en recourant aux phrases didactiques.

— C’est justement votre goût pour l’homme en question que je me permets de discuter, ma chère cousine. J’estimais que l’homme fait pour vous devait avoir une nature plus active, plus large, plus libre. » Ralph hésita, puis ajouta : « Je ne puis m’empêcher de croire qu’Osmond est un peu… un peu petit. » Il prononça ce mot sans grande assurance, comme s’il avait eu peur qu’Isabel ne jetât feu et flammes. Or, à sa surprise, elle ne réagit point, et parut réfléchir.

« Petit ? » Le mot prenait dans sa bouche une résonance profonde.

« Je le tiens pour étroit et égoïste. Il se prend si fort au sérieux !

— Il a le grand respect de lui-même ; je ne puis l’en blâmer, dit Isabel. C’est une promesse de respect pour les autres. »

Ralph se sentit un moment à demi rassuré par le calme d’Isabel. « D’accord, mais tout est relatif, et il faut se rendre compte que l’on a des rapports avec les choses, avec les autres êtres. Je ne crois pas que Mr Osmond en convienne.

— J’ai surtout à considérer ses rapports avec moi. Et ils sont excellents.

— Il est l’incarnation du goût », acquiesça Ralph avec un gros effort mental pour définir de son mieux les tristes attributs de Gilbert Osmond, sans se mettre dans son tort en paraissant le juger sans tact. Il voulait en user impersonnellement et scientifiquement à son égard.

« C’est au nom du goût qu’il mesure et apprécie, qu’il approuve et condamne.

— Alors, il est heureux que son goût soit exquis.

— Exquis, à coup sûr, puisqu’il l’a conduit à vous choisir pour femme. Mais avez-vous jamais vu contrarier un goût de ce genre, un goût vraiment exquis ?

— J’espère n’avoir jamais l’infortune de ne pas plaire à mon mari. »

Ces mots déchaînèrent chez Ralph un flot soudain de colère.

« Ah ! vous le faites exprès, et voilà qui est indigne de vous ! Vous n’étiez pas faite pour vous mesurer à cette aune ; vous étiez destinée à un rôle meilleur que de protéger la sensibilité d’un dilettante stérile ! »

Isabel bondit, et il en fit autant, si bien qu’ils se trouvèrent un moment face à face, comme si Ralph eût lancé un défi ou une insulte. Pourtant, la jeune fille se contenta de dire : « Vous allez trop loin.

— J’ai dit ce que j’avais sur le cœur, et je l’ai dit parce que je vous aime ! »

Isabel pâlit : lui aussi, il s’inscrivait donc sur cette liste agaçante. Elle ressentit une envie furieuse d’en finir avec lui.

« Alors, vous n’êtes pas désintéressé, fit-elle.

— Je vous aime sans espoir », reprit vivement Ralph avec un sourire forcé, et non sans se rendre compte qu’il venait, en ces derniers mots, d’en dire plus long qu’il ne voulait.

Isabel se détourna pour regarder l’immobilité ensoleillée du jardin, puis revint bientôt à son cousin : « Vos propos doivent vous être dictés par l’aveuglement du désespoir. Je ne les comprends pas ; peu importe, d’ailleurs : je ne discute pas avec vous ; ce serait chose impossible ; j’ai seulement tâché de vous écouter. Je vous remercie d’avoir essayé de m’éclairer, fit-elle doucement comme si la colère qui l’avait fait bondir s’était déjà calmée. Vous êtes très bon de me prévenir, si votre inquiétude est réelle, bien que je ne vous promette pas de méditer vos paroles ; je les oublierai aussi vite que possible. Efforcez-vous de les oublier aussi ; vous avez fait votre devoir, et c’est tout ce que l’on peut demander. Je ne vais pas vous expliquer ce que je sens, ce que je crois, et je ne le ferais point si je le pouvais. » Elle s’interrompit un moment,

pour reprendre bientôt, non sans une inconséquence qu'observa Ralph, malgré l'ardeur avec laquelle il attendait la moindre marque d'assentiment : « Je ne puis souscrire à votre opinion sur Mr Osmond, ni même l'admettre, parce que je le vois sous un tout autre jour. Il n'a pas d'importance dans le monde, je vous le concède ; c'est un homme à qui l'importance est suprêmement indifférente. Si c'est là ce que comporte votre accusation de "petitesse", il est aussi petit en effet que vous voudrez. Pour moi je trouve à ce mépris une vraie grandeur, et c'est même ce que je connais de plus grand. Je ne veux pas discuter avec vous l'homme que je vais épouser, répéta Isabel. Je ne suis pas chargée de défendre Mr Osmond, et il n'est pas assez faible pour avoir besoin de mon aide. Sans doute vous paraît-il étrange que je puisse aussi tranquillement, aussi froidement parler de lui que s'il s'agissait d'un autre. Je n'en parlerais à personne qu'à vous, et après ce que vous venez de dire, mieux vaut vous répondre une fois pour toutes. Souhaiteriez-vous, je vous le demande, me voir faire un mariage mercenaire, ce que l'on appelle un mariage d'ambition ? Je n'ai qu'une ambition : la liberté de donner suite à un bon sentiment. J'en avais d'autres, naguère, mais je les ai perdues. Reprochez-vous à Mr Osmond de n'être pas riche ? C'est précisément ce qui me plaît en lui. J'ai heureusement assez de fortune ; je n'en ai jamais été aussi heureuse qu'aujourd'hui. Il y a des moments où je voudrais aller m'agenouiller devant la tombe de votre père : il a peut-être fait mieux qu'il ne le supposait, en me mettant à même d'épouser un homme pauvre, un homme qui a supporté sa pauvreté avec une telle dignité, avec une telle indifférence. Mr Osmond n'a jamais lutté, jamais bataillé, ne s'est jamais mis en peine pour les trésors de ce monde. Si vous traitez cela d'étroitesse et d'égoïsme, libre à vous. Je ne m'effraye pas de tels mots ; ils ne me déplaisent même pas ; je déplore seulement votre erreur. Que d'autres l'aient commise, je ne m'en étonne pas, mais de vous elle me surprend. Vous devriez savoir reconnaître un homme de cœur, et une noble intelligence. Mr Osmond, lui, ne fait pas semblables erreurs. Il sait tout et comprend tout. Il a l'esprit le plus tendre, le plus doux et le plus haut que je sache. Vous vous êtes embarqué sur une idée fausse. Je le regrette, mais je n'y puis rien ; cela vous regarde plus que moi. »

Isabel s’interrompit un moment, et considéra son cousin avec des yeux illuminés par un sentiment qui contredisait le calme affecté de son accent, un sentiment complexe, auquel contribuaient également la colère éveillée par les paroles de Ralph, et l’orgueil blessé d’avoir à justifier un choix dont elle ne sentait que la noblesse et la pureté. Ralph ne profita pas de son silence, car il voyait qu’elle en avait plus long à dire. Elle était magnifique dans sa sollicitude, et toute vibrante dans son indifférence apparente.

« Quelle espèce d’homme auriez-vous donc voulu me voir épouser ? demanda-t-elle tout à coup. Vous parlez de planer et de voler, mais se marier, c’est toujours toucher terre. On a des sentiments et des désirs humains ; on a un cœur dans la poitrine et il faut bien épouser un individu particulier. Votre mère ne m’a jamais pardonnée de n’en être pas venue à une meilleure entente avec Lord Warburton, et elle est horrifiée que je me contente d’un homme qui ne soit doté d’aucun de ses grands attributs, qui ne possède ni fortune, ni titres, ni honneurs, ni domaines, ni terres, ni position, ni réputation, ni biens d’aucune sorte. C’est ce dénuement total qui me plaît. Mr Osmond est simplement un homme très solitaire, très cultivé et très honnête ; ce n’est pas un prodigieux propriétaire. »

Ralph avait écouté avec attention, comme si chacune de ces paroles méritait une considération sérieuse ; mais en vérité, il ne s’attachait qu’à demi à ce que disait sa cousine, et se pénétrait surtout de l’impression profonde de son ardente bonne foi. Elle avait tort, mais elle croyait ; elle était abusée mais conservait une terrible logique. Il était bien caractéristique de sa part qu’après s’être fait sur le compte de Gilbert Osmond une magnifique opinion, elle n’aimât point en lui ce qu’il possédait vraiment, mais ses déficiences mêmes, muées en grandeurs. Ralph se souvint d’avoir dit à son père qu’il souhaitait la mettre à même de satisfaire les désirs de son imagination. Mr Touchett s’était plié à ce vœu, et la jeune fille s’était pleinement prévalue de ce luxe. Le pauvre Ralph se sentait las et honteux. Isabel avait mis dans ses dernières paroles une solennité de conviction qui mettait virtuellement fin à la discussion ; au surplus, elle la termina nettement en tournant le dos pour se diriger vers la maison. Ralph l’accompagna et, entrés ensemble dans la cour, ils parvinrent au grand escalier. Au pied des marches, il s’arrêta et vit Isabel tourner vers lui un visage

illuminé d’une gratitude aussi perverse que totale. L’opposition de son cousin avait éclairé à ses yeux sa propre conduite.

« Ne venez-vous pas déjeuner ? demanda-t-elle.

— Non, merci ; je n’ai pas faim.

— Vous devriez manger, insista la jeune fille ; vous vous nourrissez d’air.

— Beaucoup, en effet, et je vais retourner au jardin pour en avaler encore une bouchée. Je ne vous ai accompagnée que pour ajouter ceci : je vous ai dit, l’année dernière, que si vous deviez vous trouver un jour en mauvaise posture, j’en serais terriblement déçu. C’est ce qui m’arrive aujourd’hui.

— Alors vous me trouvez mal en point ?

— On l’est toujours quand on se trompe.

— Soit, dit Isabel ; je ne viendrai jamais vous importuner de mes soucis. »

Et elle s’engagea sur l’escalier.

Ralph la suivit des yeux, les mains dans ses poches, mais le froid sournois des hauts murs de la cour le saisit et le fit frissonner ; il repartit vers le jardin, pour y prendre son déjeuner de soleil florentin.

OceanofPDF.com

XXXV

Au cours des promenades du Cascine, Isabel se gardait de dire à son fiancé combien l'appréciaient peu les hôtes du Palazzo Crescentini. Au reste, la discrète opposition faite à son mariage par sa tante et son cousin ne faisait pas grande impression sur elle, et la seule morale qu'elle en tirât, c'est qu'ils n'aimaient pas Gilbert Osmond. Elle ne s'inquiétait guère de ce sentiment, et le déplorait à peine, y voyant une façon de plus de faire ressortir le fait, si honorable en soi, qu'elle se mariait pour obéir à son propre goût. Il y avait d'autres choses à faire pour la joie d'autrui ; quant à celle-là, elle était surtout destinée à sa propre satisfaction, et la satisfaction d'Isabel était confirmée par l'attitude parfaite de son soupirant. Gilbert Osmond était amoureux, et jamais moins qu'en ces jours brillants et paisibles qu'il avait comptés à l'avance et qui précédaient l'accomplissement de ses espoirs, il n'avait mérité la rude critique faite sur son compte par Ralph Touchett. L'impression la plus vive produite sur Isabel par cette critique, c'est que la passion d'amour séparait redoutablement ses victimes de tout être autre que la personne aimée. Elle se sentait éloignée de tous les gens qu'elle avait connus jusque-là : de ses deux sœurs qui lui adressaient de conventionnels vœux de bonheur, non sans s'étonner vaguement qu'elle n'eût pas choisi pour époux le propriétaire d'un plus riche trésor d'anecdotes ; de Henrietta qui, elle en était sûre, allait accourir trop tard pour lui faire des remontrances ; de Lord Warburton qui se consolerait certainement, et de Caspar Goodwood qui ne se consolerait peut-être pas ; de sa tante qui nourrissait, à l'endroit du mariage, des idées froides et creuses, pour lesquelles elle n'était pas

fâchée de témoigner son dédain ; de Ralph, dont l'affirmation qu'il caressait de grands rêves pour elle n'était évidemment qu'un assez pauvre masque à sa propre déconvenue. Ralph eût évidemment aimé qu'elle ne se mariât pas du tout – c'est ce que signifiaient en somme ses paroles – parce qu'il s'amusait du spectacle de ses aventures. Sa déception le poussait à dire des choses déplaisantes de l'homme qu'elle lui avait préféré. Isabel tenait pour acquise la colère de Ralph, et avait d'autant moins de peine à y croire, qu'il lui restait peu d'émotion à consacrer à des occasions secondaires, et qu'elle tenait pour un incident, et même pour un ornement de sa destinée, le fait que la préférence qu'elle accordait à Gilbert Osmond dût amener la rupture de tous ses anciens liens. Elle goûtait la douceur de cette préférence et prenait conscience, avec une sorte de terreur, de l'impitoyable torrent où la lançait sa condition de femme séduite et captivée, malgré tout l'honneur traditionnel et l'implicite vertu qui se rapportaient à l'état d'amoureuse. Le tragique du bonheur, c'est que le droit de l'un est toujours fait du tort de son voisin.

La joie du succès, qui flambait haut maintenant chez Osmond, faisait bien peu de fumée pour une flamme si brillante. Le contentement, chez lui, ne prenait pas une forme vulgaire ; l'exaltation, chez le plus averti des hommes, se traduisait par une sorte de prodigieuse contention. Au demeurant, cette disposition faisait de lui un amoureux admirable, en lui rappelant sans cesse ses obligations de soupirant passionné. Il ne s'oubliait jamais, je l'ai dit : il n'oubliait donc jamais d'être gracieux et tendre, et de donner, sans aucune peine d'ailleurs, l'impression de sentiments en éveil et d'intentions profondes. Il était ravi de sa jeune fiancée, et savait gré à Madame Merle de lui avoir fait un présent d'incalculable valeur. Que pouvait-on rêver de mieux que de vivre avec un esprit altier qui se pliait à la douceur ? Car toute la douceur lui serait réservée, et la hauteur resterait pour la société, qui admirait les airs de supériorité. Pouvait-on demander, chez une compagne, don plus précieux que celui d'une intelligence vive et impulsive, qui épargnât les répétitions et réfléchît les pensées de son partenaire sur une surface élégante et polie ? Osmond détestait voir sa pensée littéralement reproduite, ce qui la faisait paraître rassise et médiocre ; il la préférait rafraîchie par reproduction comme les « paroles » par la musique. Son égoïsme

n’avait jamais été assez grossier pour lui faire souhaiter une femme terne ; l’intelligence de celle qu’il épouserait devrait être un plat d’argent et non de terre, un plat qu’il pourrait charger de fruits mûrs, en leur prêtant ainsi une valeur décorative, et qui ferait de sa propre conversation une sorte de dessert tout servi. Il trouvait chez Isabel la perfection du métal ; il pouvait frapper du doigt son imagination et la faire résonner. Il savait parfaitement, sans qu’on eût besoin de le lui dire, que leur union était accueillie sans faveur par les proches de la jeune fille ; mais il l’avait toujours si bien traitée en personne indépendante qu’il devenait superflu de se répandre en regrets sur l’attitude de sa famille. Il y fit néanmoins, un matin, une allusion soudaine : « C’est la disproportion de nos fortunes qui les scandalise, fit-il ; ils jugent que je suis épris de votre argent.

— Est-ce de ma tante ou de mon cousin que vous parlez ? demanda Isabel. Comment savez-vous ce qu’ils pensent ?

— Vous ne m’avez pas dit qu’ils fussent satisfaits, et quand j’ai écrit, l’autre jour, à Mrs Touchett, elle n’a pas répondu à ma lettre. S’ils avaient été enchantés, ils m’en auraient donné quelque marque, et le fait de ma pauvreté en face de votre richesse est l’explication la plus plausible de leur réserve. Il est normal d’ailleurs que l’homme impécunieux qui épouse une jeune fille riche s’expose à toutes les accusations. Je ne m’en soucie guère ; il n’y a qu’une seule chose à laquelle je tienne, c’est que vous n’ayez pas l’ombre d’un doute. Peu m’importent les idées de gens à qui je ne demande rien ; je n’ai pas même envie de les connaître. Je ne m’occupe pas de ce genre de vétilles, Dieu me pardonne ! Et je ne vais pas commencer au moment où je trouve une compensation à toutes choses. Je ne prétendrai pas que votre fortune m’afflige ; j’en suis ravi comme de tout ce qui vous touche, que ce soit argent ou vertu. L’argent est une chose affreuse à désirer, mais fort plaisante à trouver sur son chemin. Je crois d’ailleurs avoir assez montré jusqu’à quel point il me préoccupe : je n’ai jamais, de ma vie, essayé de gagner un sou, et je devrais être moins suspect que la plupart des gens que l’on voit s’acharner à leur tâche sordide. Sans doute est-il naturel, et légitime en somme, de la part des vôtres, de suspecter mes motifs. Ils ne m’en aimeront que mieux un jour, et vous aussi pour la même raison. En attendant je ne vais pas me faire de mauvais sang, mais rendre simplement grâce à la vie et à l’amour. »

Un autre jour, il déclara : « Votre amour m'a rendu meilleur ; il m'a donné plus de patience, plus de douceur, plus de gaieté aussi, je l'avoue, de facilité et même de force. Il y a tant de choses, avant de vous connaître, que je souhaitais, et que je m'irritais de ne pas posséder. Théoriquement j'étais satisfait, comme je vous l'ai dit une fois. Je me flattais d'avoir borné mes appétits. Mais j'étais sujet à des crises de colère ; j'avais d'odieux accès stériles et morbides de fringale et de désirs. Maintenant, je suis vraiment satisfait parce que je n'envisage rien de mieux. C'est comme lorsqu'on s'efforce de lire un livre au crépuscule et qu'arrive une lampe. Je me crevais les yeux sur le livre de la vie, sans y rien trouver pour me payer de ma peine, mais depuis que je puis le lire aisément, je m'aperçois qu'il raconte une histoire exquise. Mon amie, je ne puis assez vous dire quelle belle perspective nous offre la vie, quel long après-midi d'été nous attend. C'est la seconde moitié d'une journée d'Italie, avec un halo d'or et des ombres qui commencent à grandir, et cette délicatesse divine de la lumière, de l'air, du paysage, que j'ai toujours aimée et que vous aimez aujourd'hui. Ma parole, je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher d'être heureux. Nous avons ce que nous aimons, sans parler de nous posséder l'un l'autre. Nous avons une commune faculté d'admiration, et plusieurs convictions foncières. Nous ne sommes ni stupides, ni mesquins, ni soumis à aucune espèce d'ignorance ou de tristesse. Vous êtes délicieusement fraîche et moi parfaitement en santé. Nous avons ma pauvre enfant pour nous amuser ; nous tâcherons de lui faire une bonne petite existence. Tout cela est doux et tendre, à la couleur du ciel italien. »

Ils faisaient beaucoup de projets, non sans laisser pourtant une large part à l'imprévu. Il allait de soi, en tout cas, qu'ils devraient jusqu'à nouvel ordre habiter l'Italie. C'était en Italie qu'ils s'étaient rencontrés ; l'Italie avait conditionné leurs premières impressions réciproques et devait participer à leur bonheur. Osmond avait pour elle l'attachement des vieilles connaissances, et Isabel l'exaltation d'une nouvelle intimité qui lui promettait un avenir ennobli par une plus claire perception de la beauté. Son désir d'acquisitions illimitées faisait place dans son cœur au sentiment du vide d'une existence où manque quelque devoir secret qui concentre sur un point toute l'énergie latente. Elle avait affirmé à Ralph qu'après avoir vu la vie pendant un ou deux

ans, elle était déjà lasse, non pas de vivre, mais d'observer. Qu'était-il advenu de toutes ses ardeurs, de ses aspirations, de ses théories, de son appétit farouche d'indépendance, et de sa conviction première qu'elle ne se marierait jamais ? Tout cela était absorbé par un besoin plus primitif, un besoin dont la satisfaction balayait des questions sans nombre, tout en gratifiant des désirs infinis. La situation s'en trouvait simplifiée d'un seul coup ; tout tombait du ciel comme la lumière des étoiles, et point n'était besoin d'autres explications. C'était une explication suffisante qu'Osmond fût épris d'elle, fût à elle et qu'elle pût lui être utile. Elle pouvait s'abandonner à lui avec une sorte d'humilité, et l'épouser avec une sorte d'orgueil : elle n'acceptait pas seulement, elle donnait aussi.

Il amena deux ou trois fois Pansy au Cascine, une Pansy à peine plus grande, et à peine plus âgée qu'un an auparavant. Qu'elle dût toujours rester enfant, c'était la conviction exprimée par son père, qui, à seize ans, lui donnait encore la main, et lui disait d'aller jouer tandis qu'il s'asseyait un moment près de la jolie demoiselle. Pansy avait une robe courte sous un long manteau, et son chapeau paraissait toujours trop grand pour elle. Elle prenait plaisir à marcher à petits pas rapides jusqu'au bout de l'allée, et s'en revenait avec un sourire qui semblait quêter l'approbation. Isabel la lui accordait d'abondance, et cette abondance comportait une nuance affectueuse dont avait soif la nature tendre de la fillette. Isabel ouvrait les yeux sur de tels besoins comme s'il en eût beaucoup dépendu pour elle-même : Pansy représentait déjà une partie des services qu'elle pouvait rendre, une partie de la responsabilité qu'elle pouvait assumer. Le père la considérait si bien en enfant, qu'il ne lui avait pas encore expliqué les rapports nouveaux qui l'unissaient à l'élégante Miss Archer. « Elle ne sait et ne soupçonne rien, disait-il à Isabel ; elle trouve parfaitement naturel que nous nous rencontrions ici en bons amis. Il y a quelque chose d'adorable dans une telle innocence, et j'aime la constater. Non, je ne suis pas un raté, comme je m'en accusais. Je suis arrivé à deux réussites, épouser la femme que j'adore et élever mon enfant comme je le voulais, à l'ancienne mode. »

Il prisait fort « l'ancienne mode », en toutes choses, et Isabel était frappée de ce goût, comme d'un de ses traits les plus nets, les plus paisibles et les plus sincères. « Il me semble que vous ne pouvez être

assuré de votre plein succès qu'après lui avoir tout dit, objecta-t-elle. Il faut savoir comment elle accueillera vos nouvelles. Qui sait si elle ne sera pas horrifiée et jalouse ?

— Je ne le crains guère ; elle vous aime trop pour son propre compte. D'ailleurs, j'aimerais la laisser encore un peu dans l'ignorance pour voir si elle s'avisera que, si nous ne sommes pas fiancés, nous devrions l'être. »

Isabel fut surprise par cette appréciation artistique, plastique, en quelque sorte, d'une naïveté qu'elle considérait, elle, sous un angle plus moral et avec moins de désinvolture. Elle n'en fut peut-être que plus heureuse d'apprendre, quelques jours plus tard, de la bouche d'Osmond, qu'il avait mis sa fille au courant de leurs projets, et s'était attiré cette réflexion charmante : « Oh ! quelle jolie sœur je vais avoir ! » L'enfant n'avait témoigné ni surprise, ni inquiétude, et n'avait même pas pleuré, comme il le redoutait.

« Elle avait peut-être deviné, dit Isabel.

— Ne dites pas cela ; je serais bien fâché de le croire. Je m'attendais à une petite émotion de sa part, mais la façon dont elle a pris la chose montre la perfection de son éducation. Et cela aussi, c'est ce que je désirais. Vous allez vous en rendre compte, d'ailleurs ; elle va venir demain vous adresser ses compliments en personne. »

La rencontre eut lieu le lendemain chez la comtesse Gemini où Pansy avait été conduite par son père. Osmond savait qu'Isabel devait, l'après-midi, rendre une visite faite par la comtesse à l'annonce du prochain mariage. La comtesse n'avait pas trouvé Isabel à la Casa Touchett, mais en entrant dans son salon, notre jeune fille vit arriver Pansy, qui lui dit que sa tante allait venir tout de suite. Pansy passait la journée chez cette dame, qui la trouvait d'âge à commencer d'apprendre à se conduire en société. Isabel était d'avis que la petite fille n'eût pas eu de peine à donner en cette matière des leçons à sa tante, et rien n'était mieux fait pour justifier cette conviction que l'attitude de Pansy pendant qu'elles attendaient toutes deux la comtesse. Son père avait fini par se décider, l'année précédente, à la renvoyer au couvent pour y subir le suprême polissage, et Madame Catherine avait évidemment fait triompher son opinion sur l'aptitude de la fillette à la vie du grand monde.

« Papa m’a dit que vous aviez bien voulu consentir à l’épouser, dit l’élève de cette excellente femme. J’en suis ravie ; je trouve que vous vous convenez très bien.

— Et à vous, est-ce que je vous conviens ?

— Vous me convenez délicieusement, mais ce que je voulais dire, c’est que papa et vous irez très bien ensemble. Vous êtes si calmes tous les deux, et si sérieux. Vous n’êtes pas aussi calme que lui, ou même que Madame Merle, mais vous l’êtes plus que bien des gens. Il ne lui aurait pas fallu, par exemple, une femme comme ma tante. Elle est toujours en mouvement, toujours agitée, aujourd’hui surtout, vous allez vous en apercevoir. On nous disait, au couvent, qu’il ne faut pas juger nos aînés, mais je suppose que ce n’est pas un mal, quand on les juge favorablement. Vous serez une compagne parfaite pour papa.

— Pour vous aussi, je l’espère, dit Isabel.

— Je parle exprès de lui d’abord. Je vous ai déjà dit ce que je pensais de vous : je vous ai aimée tout de suite. Je vous admire tant et je suis certaine que ce sera une bonne fortune que de vous avoir toujours devant moi. Vous serez mon modèle ; je m’efforcerai de vous imiter, bien que j’aie peur d’y avoir beaucoup de peine. Je suis très heureuse pour papa ; il lui fallait quelque chose de mieux que moi. Sans vous, je ne vois pas comment il aurait pu le trouver. Vous serez ma belle-mère, mais nous ne prononcerons pas ce mot-là. On dit que les belles-mères sont cruelles, et je ne crois pas que vous me pinciez ou me poussiez jamais. Je n’ai pas du tout peur.

— Ma chère petite Pansy, fit doucement Isabel, je veux être si bonne pour vous ! » Une impression vague et absurde que l’enfant avait peut-être besoin de cette bonté venait de lui donner une sorte de frisson.

« Très bien, alors, je n’ai rien à redouter », fit l’enfant avec sa bonne grâce toujours prête. On y sentait l’effet d’une éducation raffinée ou de punitions redoutées pour d’infimes manquements.

Elle ne s’était pas trompée dans la description qu’elle faisait de sa tante : la comtesse Gemini était plus que jamais loin d’avoir plié ses ailes. Elle entra au salon dans un grand frémissement d’air, et baisa Isabel d’abord sur le front, puis sur les deux joues, comme pour obéir à un ancien rite. Elle attira la jeune fille sur un sofa et, la regardant avec

des inclinations variées de tête, se mit à parler avec volubilité, comme si, assise brosse en main devant un chevalet, elle avait appliqué une série de touches sur un groupe de personnages déjà dessinés.

« Si vous attendez de moi des félicitations, je vous prierai de m'excuser. Je ne pense pas que vous en soyez bien en peine ; vous devez ne pas vous soucier fort, en femme très intelligente, d'un tas de questions banales. Et moi je n'aime pas raconter des mensonges ; je ne le fais que lorsqu'il y a un véritable profit à en tirer. Je ne vois pas ce que je pourrais gagner avec vous, surtout que vous ne me croiriez pas. Je ne fais pas plus de déclarations que de fleurs en papier ou d'abat-jour de dentelle : je n'en suis pas capable. Mes abat-jour prendraient feu ; mes roses et mes mensonges seraient plus gros que nature. Je suis très heureuse pour mon compte que vous épousiez Osmond, bien que je ne sache pas vous en féliciter. Vous êtes très brillante, c'est ce que tout le monde dit de vous ; vous êtes riche, très jolie et originale, pas banale du tout : c'est donc tout avantage que de vous voir entrer dans la famille. Notre famille est de bonne origine, vous savez ; Osmond a dû vous le dire. Ma mère était une femme distinguée, qu'on appelait la Corinne américaine. Nous sommes rudement tombés, à mon sens, et c'est peut-être vous qui nous relèverez. J'ai confiance en vous ; il y a tant de choses dont je veux vous parler. Je ne félicite jamais une jeune fille de se marier : il faudrait veiller à ce que le mariage ne fût pas une cage aussi terrible. Je ne devrais pas parler ainsi devant Pansy, mais elle est venue chez moi pour prendre le ton de la société. Il n'y a pas de mal à ce qu'elle sache à l'avance les horreurs qu'elle pourrait rencontrer. Lorsque j'ai compris que mon frère avait des vues sur vous, j'ai pensé vous écrire pour vous adjurer, dans les termes les plus forts, de ne pas l'écouter. Puis j'ai jugé que ce serait déloyal de ma part, et j'ai horreur de toute déloyauté. Au surplus, j'étais enchantée pour moi-même, comme je viens de vous le dire, et après tout, je suis très égoïste. D'ailleurs, vous n'aurez pas l'ombre de respect pour moi, et nous ne serons jamais intimes. J'en serais heureuse, mais vous ne le voudrez pas. Un jour ou l'autre, pourtant, nous serons meilleures amies que vous ne le croirez d'abord. Mon mari viendra vous faire une visite, bien qu'il soit en termes plutôt froids avec Osmond, comme vous le savez probablement. Il aime beaucoup aller voir les jolies femmes, mais je n'ai pas peur de vous. Pour commencer, je ne m'occupe pas de

ce qu’il peut faire. Ensuite, vous ne vous soucierez pas de lui pour un sou ; il ne sera pas le moins du monde à votre goût, et malgré toute sa balourdise, il s’apercevra que vous n’êtes pas faite pour lui. Un jour, si vous en avez la patience, je vous raconterai tout ce qui le concerne. Croyez-vous nécessaire de faire sortir ma nièce ? Pansy, va étudier un peu dans mon boudoir.

— Laissez-la, je vous en prie, dit Isabel. J’aime mieux ne rien apprendre qu’elle ne puisse entendre aussi. »

OceanofPDF.com

XXXVI

Vers la fin d'un après-midi de l'automne 1876, un jeune homme d'aimable apparence sonnait à la porte d'un petit appartement, au troisième étage d'une vieille maison romaine. À la servante qui lui ouvrit, Française au visage net et simple, et à la mine de femme de chambre, il s'enquit de Madame Merle ; introduit dans un salon minuscule, et prié d'indiquer son nom il répondit : « Mr Edward Rosier », et s'assit pour attendre la venue de la maîtresse de maison.

Le lecteur n'aura peut-être pas oublié que Mr Rosier était un ornement du cercle américain de Paris, et pourra se souvenir aussi qu'il s'était, pendant quelque temps, effacé de l'horizon. Il avait passé une partie de ses hivers successifs à Pau et, étant homme d'habitudes, il aurait pu continuer indéfiniment ses visites annuelles à cette charmante ville, si, au cours de l'été 1876, un incident n'était survenu dans sa vie, pour changer non seulement le cours de ses pensées, mais aussi celui de ses déplacements coutumiers. Il passa un mois dans la Haute-Engadine, et rencontra à Saint-Moritz une charmante jeune fille. Il manifesta tout de suite des égards particuliers à cette enfant, qui personnifiait exactement à ses yeux l'ange domestique qu'il cherchait depuis longtemps. N'étant pourtant point homme à précipiter les choses, et pourvu d'une discrétion parfaite, il s'abstint sur le moment de déclarer sa passion, mais il se dit en quittant la jeune fille – qui regagnait l'Italie, tandis qu'il se rendait lui-même à Genève où il avait promis de rejoindre des amis – qu'il souffrirait d'une douleur romantique s'il ne devait jamais la revoir. La plus simple façon de le faire était de se rendre en automne à Rome, où Miss Osmond habitait

avec sa famille. Mr Rosier entreprit donc son pélerinage, et parvint le 1er novembre dans la capitale. C'était un voyage agréable, qui, pour le jeune homme, n'allait pas sans héroïsme. Il s'exposait, sans acclimatement, aux dangers de l'air romain qui, en novembre, reste notoirement pernicieux. Mais la fortune sourit aux audacieux, et cet aventurier, qui absorbait trois grains de quinine par jour, n'eut pas de raison, avant la fin du mois, de déplorer sa témérité. Il avait, jusqu'à certain point, fait bon usage de son temps, et s'était en vain efforcé de trouver un défaut dans la pâte dont était faite Pansy Osmond. Elle était admirablement achevée ; elle avait subi les plus fines retouches ; c'était vraiment une pièce de choix. Dans ses méditations amoureuses, le jeune homme songeait volontiers à elle comme il eût pu le faire d'une bergère en porcelaine de Dresde. Et en vérité, Miss Osmond avait, dans la fleur de sa jeunesse, un soupçon de rococo que ne pouvait manquer d'apprécier Rosier, dont le goût pour cette forme d'art était prédominant. On aurait pu trouver une preuve de sa prédilection pour les productions d'époques relativement frivoles dans l'attention qu'il accordait au salon de Madame Merle, qui comportait des spécimens de tous les styles, mais était surtout riche en articles des deux derniers siècles. Il avait vissé un monocle dans l'une de ses orbites, regardé autour de lui, et murmuré avec conviction : « Par Jupiter, elle a de bien belles choses ! » La pièce était petite et très meublée ; elle donnait une impression de soies passées et de statuettes, qu'on risquait de faire choir en bougeant. Rosier se leva et fit, à pas comptés, le tour du salon, en se penchant sur des tables chargées de bibelots et sur des coussins brodés d'armes princières. Madame Merle, quand elle entra dans la pièce, le trouva debout devant la cheminée, le nez tout près du grand volant de dentelle qui doublait la garniture de damas. Il le soulevait très délicatement, comme pour en sentir le parfum.

« C'est de l'ancien Venise, dit-elle ; un assez beau morceau.

— Trop beau pour cet usage ; vous devriez le porter.

— Je me suis laissé dire que vous en aviez de plus beau à Paris, à la même place.

— Oh ! moi, je ne puis guère le porter, fit le visiteur en souriant.

— Je ne vois pas pourquoi. J’ai d’ailleurs de plus belle dentelle que cela, pour mon usage personnel. »

Les yeux de Rosier refirent lentement le tour de la pièce.

« Vous avez de magnifiques choses.

— Oui, mais je les déteste.

— Voudriez-vous vous en débarrasser ? demanda vivement le jeune homme.

— Non ; il est excellent d’avoir quelque chose à détester ; c’est une occupation.

— Moi, j’aime mes curiosités, dit Mr Rosier, que cet aveu fit rougir. Mais ce n’est ni d’elles ni des vôtres que je suis venu vous parler. » Il hésita un moment, puis reprit avec un renouveau de douceur : « Je m’intéresse plus à Miss Osmond qu’à tous les bibelots de l’Europe. »

Madame Merle ouvrit de grands yeux. « C’est pour me dire cela que vous êtes ici ?

— Je suis venu vous demander votre avis. »

Elle le regarda avec un froncement de sourcils amical, et se caressa le menton de sa grande main blanche. « Un amoureux n’a pas l’habitude de demander des conseils.

— Pourquoi pas, s’il se trouve dans une situation difficile ? C’est souvent le cas des hommes épris. Je puis le dire : j’ai déjà été amoureux. Mais jamais si complètement que cette fois, je vous l’affirme. J’aimerais particulièrement savoir ce que vous augurez de mes chances. J’ai peur de ne pas être pour Mr Osmond… une véritable pièce de collection.

— Vous voudriez que j’intervienne ? demanda Madame Merle, qui avait croisé ses beaux bras, et dont la bouche se tirait à gauche.

— Si vous pouviez dire un mot en ma faveur, je vous en saurais grand gré. Il est inutile que je tourmente Miss Osmond, si je n’ai pas de bonnes raisons de compter sur le consentement de son père !

— Vous êtes très discret, et cela vous fait honneur. Mais vous semblez, avec quelque désinvolture, tenir pour assuré que j’attache, moi, grand prix à votre personne.

— Vous m’avez témoigné beaucoup de bienveillance, dit le jeune homme. C’est ce qui m’a encouragé à venir vous trouver.

— Je montre toujours de la bienveillance aux gens qui possèdent du bon Louis XIV. Cela devient rare de nos jours, et personne ne saurait dire ce que cela peut rapporter. » Et le coin gauche de la bouche de Madame Merle souligna le sens de cette facétie.

Cette impression ne désarma pourtant pas le jeune homme, qui reprit avec une insistance un peu hardie : « Ah ! je m’imaginais que vous m’aimiez pour moi-même !

— Vous me plaisez beaucoup, mais nous n’allons pas faire de psychologie, si vous le voulez bien. Excusez-moi de me montrer un peu protectrice. Tout en vous tenant pour un garçon parfaitement bien élevé, il faut que je vous avoue que je ne suis pas chargée de marier Pansy Osmond.

— Je ne le croyais pas non plus. Seulement, je vous voyais dans l’intimité de sa famille, et j’en concluais que vous pourriez avoir quelque influence auprès d’elle. »

Madame Merle réfléchit. « Qu’entendez-vous par sa “famille” ?

— Oh !… son père ; et… comment dit-on en anglais ?… sa *belle-mère** ?

— Mr Osmond est son père, c’est certain, bien qu’il soit difficile de voir en Mrs Osmond un membre de la famille. Mrs Osmond n’a rien à voir avec le mariage de Pansy.

— J’en suis fâché, dit Rosier, avec un soupir de regret sincère. Je crois que Mrs Osmond me verrait sans défaveur.

— C’est très probable, s’il en va autrement de son mari. »

Il haussa les sourcils. « Est-ce qu’elle se plairait à le contredire ?

— En tout ; ils ont des façons de penser diamétralement opposées.

— Eh bien, dit Rosier, je le regrette, mais ce n’est pas mon affaire. Elle aime beaucoup Pansy.

— Oui, beaucoup.

— Et Pansy a pour elle une grande affection. Elle m’a dit l’aimer comme si elle était sa vraie mère.

— Il faut que vous ayez eu des entretiens bien intimes avec la pauvre petite, dit Madame Merle. Lui avez-vous fait part de vos sentiments ?

— Jamais ! se récria Rosier, en levant une main exquisement gantée. Jamais, avant de m'être assuré de ceux des parents.

— Vous attendez toujours d'être fixé ? Voilà d'excellents principes ; vous vous pliez aux convenances.

— Je crois que vous vous moquez de moi, murmura le jeune homme en se renversant contre le dossier du fauteuil et en tortillant sa petite moustache. Je ne m'y attendais pas de votre part, Madame Merle. »

Elle hocha paisiblement la tête, en femme qui voit les choses telles qu'elles sont. « Vous ne me rendez pas justice ; je trouve que votre conduite est d'excellent goût, et que vous n'auriez su en adopter de meilleure. Oui, voilà mon opinion.

— Je n'ai pas voulu l'agiter… rien que pour l'agiter ; je l'aime trop pour cela, expliqua Ned Rosier.

— Je suis bien aise en somme que vous m'ayez prévenue, reprit Madame Merle. Laissez-moi un peu faire ; je pourrai sans doute vous aider.

— Je disais bien que vous étiez la personne à qui m'adresser ! s'écria le jeune homme, avec un accent de triomphe.

— Vous êtes fort perspicace, riposta plus sèchement Madame Merle. Si je dis que je puis vous aider, c'est à la condition que votre cause soit bonne. Voyons un peu si elle l'est.

— Je suis un parti acceptable, fit Rosier avec chaleur. Je ne prétendrai pas être sans défauts, mais je puis affirmer que je n'ai pas de vices.

— Tout cela est négatif, et dépend aussi de ce qu'on appelle vices. Voyons le côté positif. Où sont vos vertus ? Que possédez-vous, en dehors de votre dentelle espagnole et de vos tasses de Dresde ?

— J'ai une petite fortune honnête : quelque quarante mille francs par an. Avec le talent que j'ai pour m'arranger, nous pourrions vivre magnifiquement sur ce revenu.

— Magnifiquement, non ; suffisamment, oui. Et cela même dépend de l'endroit que vous habiteriez.

— Ce serait à Paris. Je m'y engagerais sans crainte. »

La bouche de Madame Merle s'éleva vers la gauche. « Ce ne serait pas fastueux ; vous seriez obligés de mettre les tasses en service, et on les casserait.

— Nous n'avons pas besoin de faste. Il me suffirait que Miss Osmond n'ait que de jolies choses. Quand on est jolie comme elle, on peut se permettre la plus modeste des faïences. Elle ne devrait jamais porter que de la mousseline… sans broderies, dit Rosier d'un ton pensif.

— Vous ne lui laisseriez même pas les broderies ? Elle vous saurait certainement gré de cette opinion.

— C'est la plus sage, je vous l'assure, et je suis convaincu qu'elle s'y rangerait. Elle comprend ce genre d'idées ; c'est ce qui me plaît en elle.

— C'est une très charmante enfant, très ordonnée, et extrêmement gracieuse. Mais son père, à mon avis, ne doit rien pouvoir lui donner. »

Rosier ne broncha pas. « Je ne lui demande rien. Mais j'ai le droit de remarquer, tout de même, qu'il vit en homme riche.

— L'argent appartient à sa femme ; elle lui a apporté une grosse fortune.

— Eh bien, alors, Mrs Osmond, qui aime tant sa belle-fille, peut faire quelque chose.

— Pour un jeune homme féru d'amour, vous ne gardez pas les yeux dans vos poches, s'écria Madame Merle en riant.

— Je n'ai nul mépris pour la dot. Je puis m'en passer, tout en en faisant cas.

— Mrs Osmond préférera sans doute garder son argent pour ses propres enfants, reprit Madame Merle.

— Ses enfants ? Elle n'en a pas.

— Elle peut encore en avoir. Elle a eu un pauvre petit garçon qui est mort, voici deux ans, six mois après sa naissance. Il pourrait en venir

d’autres.

— Je le souhaite, si elle doit en être heureuse. C’est une femme admirable !

— Il y a beaucoup à dire sur son compte, admit avec calme Madame Merle. Admirable, si vous voulez. En attendant, nous n’avons pas absolument établi que vous soyez un parti. L’absence de vices ne peut guère passer pour une source de revenus.

— Excusez-moi ; il me semble que c’en est une, riposta Rosier, avec beaucoup d’à-propos.

— Vous feriez un couple touchant, pour vivre de votre innocence.

— Je crois que vous m’appréciez mal.

— Vous n’êtes pas si innocent que cela ? Sérieusement, fit Madame Merle, un revenu de quarante mille francs et un bon caractère forment une combinaison qui mérite considération. Je ne dis pas qu’il y ait de quoi se précipiter, mais on pourrait trouver des propositions pires. Seulement, Mr Osmond inclinera probablement à croire qu’il peut prétendre à mieux.

— Lui, c’est possible, mais sa fille ? Peut-elle faire mieux que d’épouser l’homme qu’elle aime ? Car elle m’aime, vous savez, ajouta vivement Rosier.

— Elle vous aime ; je le sais.

— Ah ! s’écria le jeune homme, je disais bien que vous étiez la personne à consulter.

— Seulement je ne vois pas d’où vous le savez, si vous ne le lui avez pas demandé, poursuivit Madame Merle.

— En pareille matière, est-il besoin de questions et de réponses ? Comme vous le dites, nous sommes un couple innocent. Et vous, comment le savez-vous ?

— Moi qui ne suis pas innocente ? À force de diplomatie. Remettez-vous-en à moi ; je verrai ce que vous pouvez espérer. »

Rosier se leva, et se mit à lisser son chapeau. « Vous dites cela bien froidement. Ne vous contentez pas de voir où en sont les choses ; tâchez de les faire tourner à notre satisfaction.

— Je ferai de mon mieux ; je tirerai le meilleur parti possible de vos avantages.

— Grand merci. En attendant, je dirai un mot à Mrs Osmond.

— Gardez-vous-en bien ! » Madame Merle avait bondi sur ses pieds. « Ne la mêlez pas à l'affaire, ou vous allez tout gâter. »

Rosier baissa les yeux sur son chapeau ; il se demandait si son hôtesse était bien, somme toute, la meilleure personne à consulter.

« Je ne comprends pas. Je suis un vieil ami de Mrs Osmond, et il me semble que mon succès lui ferait plaisir.

— Soyez aussi amis qu'il vous plaît ; plus elle aura de vieux amis, mieux cela vaudra pour elle, car elle ne s'entend pas trop bien avec certains des nouveaux. Mais ne lui demandez pas, pour l'instant, de prendre votre cause en main. Son mari a peut-être d'autres projets, et comme je veux du bien à Mrs Osmond, je vous adjure de ne pas multiplier entre eux les motifs de dissentiment. »

L'inquiétude se peignit sur le visage du pauvre Rosier : la demande en mariage de Pansy Osmond promettait d'être une affaire plus compliquée que ne l'eût admis son goût des faciles aventures. Pourtant, le parfait bon sens, caché chez lui sous une surface qui faisait songer au « service d'apparat » d'un maître de maison méticuleux, vint à son aide. « Je ne vois pas ce qui m'oblige à tant ménager Mr Osmond ! s'écria-t-il.

— Lui, non ; c'est elle à qui je pense. Vous dites que vous êtes un de ses vieux amis. Voudriez-vous la faire souffrir ?

— Pour rien au monde.

— Alors soyez très prudent, et ne bougez pas avant que j'aie fait quelques sondages.

— Ne pas bouger, chère Madame Merle ? Rappelez-vous que je suis amoureux !

— Oh ! vous ne vous consumerez pas tout à fait. Pourquoi êtes-vous venu me trouver, si vous ne devez pas écouter mes conseils ?

— Vous êtes la bonté même ; je serai très sage, promit le jeune homme. Mais j'ai peur que Mr Osmond ne soit un peu dur », ajouta-t-il de sa voix douce, en se dirigeant vers la porte.

Madame Merle eut un rire bref. « On l’a déjà dit. Et sa femme n’est pas facile non plus.

— C’est une femme admirable ! » répéta Ned Rosier, en manière d’adieu.

Il était décidé à rester un modèle de discrétion, mais il ne voyait rien, dans les promesses faites à Madame Merle, qui pût l’empêcher de se réchauffer de temps en temps le cœur par une visite à la maison de Miss Osmond. Il réfléchissait sans cesse à ce que lui avait dit sa conseillère, et ruminait l’impression que lui avait produite son accent quelque peu circonspect. Il était allé à elle de confiance, comme on dit à Paris, mais il était possible que sa démarche eût été un peu précipitée. Il lui paraissait difficile de s’accuser de témérité, car il n’avait que rarement encouru pareil reproche, mais force lui était d’admettre qu’il ne connaissait Madame Merle que depuis un mois, et que le fait de la trouver charmante n’était pas, à tout prendre, une raison suffisante pour supposer qu’elle dût souhaiter de pousser Pansy Osmond dans ses bras, quelque gracieusement disposés que pussent être ces bras pour la recevoir. Elle lui avait, à coup sûr, marqué de la bienveillance, et semblait fort considérée dans la maison des Osmond, où Rosier s’était plus d’une fois demandé comment elle parvenait si bien à se trouver, sans familiarité, sur un pied d’intimité parfaite. Peut-être, au surplus, s’était-il exagéré les bonnes dispositions de la dame à son endroit. Il n’y avait aucune raison plausible pour qu’elle prît de la peine en son nom ; une femme charmante est toujours charmante pour tout le monde, et Rosier se sentait un peu nigaud de s’être adressé à elle, en se figurant qu’elle l’avait distingué. Il était bien vraisemblable, malgré son ton persifleur, qu’elle ne pensait guère effectivement qu’à ses bibelots, en lui parlant. Avait-elle compté qu’il pût lui offrir deux ou trois des bijoux de sa collection ? Si elle voulait l’aider à épouser Miss Osmond, c’est tout son petit musée dont il lui ferait l’offrande. Seulement on ne pouvait guère lui proposer tout de go une offre qui ferait l’effet d’un appât un peu grossier. Mais il serait habile de le lui laisser entendre.

C’est en ruminant ces pensées qu’il retourna chez Mrs Osmond ; Mrs Osmond avait un « jour », et recevait le jeudi soir, si bien que cette visite était conforme aux exigences de la plus stricte politesse.

L’objet de la sage passion de Mr Rosier habitait, en plein cœur de Rome, aux alentours du Palais Farnèse, une haute maison massive et sombre qui surplombait une *piazzetta* ensoleillée. La petite Pansy vivait dans un palais, un palais à la romaine, qui faisait, dans l’imagination timorée du pauvre Rosier, figure de prison. Il tenait pour fâcheux présage que la jeune fille dont il désirait la main et dont il doutait d’être assez adroit pour gagner les bonnes grâces d’un père difficile, fût enfermée dans une espèce de forteresse domestique, bâtisse au vieux nom romain rébarbatif, qui sentait la ruine historique, les actes d’astuce et de violence, qui était citée dans les guides et explorée par les touristes déçus et déprimés par une visite hâtive, qui possédait des fresques de Caravaggio sur un *piano nobile*[1], et une rangée de statues mutilées et d’urnes poussiéreuses dans la loggia à noble voûte, perchée au-dessus de la cour humide, où une fontaine gouttait sous une niche moussue. Une moindre agitation d’esprit lui aurait permis de rendre justice au Palazzo Roccanera[2] et de partager le sentiment de Mrs Osmond, qui lui avait avoué un jour que seul l’amour de la couleur locale avait, lors de leur installation à Rome, dicté le choix de cette habitation à son mari et à elle. Elle débordait, en effet, de couleur locale, et bien que moins compétent en matière d’architecture qu’en porcelaine de Limoges, Rosier savait voir que les proportions des fenêtres et les détails même de la corniche avaient tout à fait grand air. Mais il était tourmenté par la conviction qu’en des époques pittoresques, des jeunes filles avaient été claustrées dans la sombre demeure[3], à l’écart de leur tendre amour, et contraintes à d’odieux mariages sous la menace du couvent. Il y avait pourtant un fait auquel il rendait toujours justice lorsqu’il se trouvait dans les riches et chauds salons de réception de Mrs Osmond, qui étaient situés au second étage. Il admirait l’aptitude des propriétaires à reconnaître les « belles choses ». C’était le goût d’Osmond et non de sa femme, comme elle l’avait déclaré à Rosier, lors de sa première visite ; et après s’être demandé, pendant un quart d’heure, si leurs curiosités françaises n’étaient pas supérieures à celles de son petit musée de Paris, le jeune homme avait dû conclure par l’affirmative, et surmonter sa jalousie de façon assez courtoise pour exprimer à son hôtesse l’admiration sans mélange que lui inspiraient ses trésors. Il apprit de Mrs Osmond que son mari s’était constitué une belle collection avant leur mariage, et

que, s’il y ajoutait quelques belles pièces depuis trois ans, il avait fait ses trouvailles les plus précieuses à une époque où il ne pouvait pas encore se prévaloir de l’avis de sa femme. Rosier donna pour son propre usage une traduction libre à cette information. Au lieu d’« avis », mettons « argent », se dit-il ; et le fait que Gilbert Osmond se fût procuré ses plus beaux trésors au temps de sa pauvreté confirma sa théorie la plus chère : qu’un collectionneur a le droit d’être sans fortune, pourvu qu’il ait de la patience. En général, quand Rosier se présentait le jeudi soir, son premier regard allait aux murs du salon, où trois ou quatre objets excitaient en lui une admiration mêlée de convoitise. Mais depuis son entretien avec Madame Merle, il avait compris l’extrême gravité de la situation, et en entrant ce soir-là dans la pièce, il se mit à chercher des yeux la fille de la maison avec autant de vivacité que pouvait s’en permettre un jeune homme dont le sourire, au seuil d’une porte, semblait tenir pour choses admises toutes les aises et toutes les facilités.

OceanofPDF.com

XXXVII

Pansy ne se trouvait pas dans le premier salon, vaste pièce à plafond voûté et aux murs tapissés de damas rouge, où se tenait d'ordinaire Mrs Osmond, avec un petit cercle d'intimes serrés autour du feu. Baignée d'une lumière discrète et voilée, la pièce contenait les meubles les plus importants de la maison, et il y régnait presque toujours un parfum de fleurs. Pansy devait être dans le salon voisin, domaine habituel de la jeunesse, où l'on servait le thé. Osmond gardait les mains derrière le dos, et levait un de ses pieds, pour en chauffer la semelle. Une demi-douzaine de personnes groupées autour de lui parlaient entre elles, sans qu'il se mêlât à la conversation ; ses yeux, comme il leur arrivait souvent, semblaient absorbés par des visions plus intéressantes que les objets soumis à ses regards. Rosier, qui s'avançait sans être annoncé, n'attira pas son attention, mais malgré le sentiment qu'il avait de venir ce soir-là pour la femme plutôt que pour le mari, le jeune homme était trop scrupuleusement poli pour n'aller pas serrer la main du maître de maison. Osmond lui tendit la main gauche sans changer d'attitude.

« Comment allez-vous ? ma femme doit être quelque part.

— Ne craignez rien ; je saurai bien la trouver », répondit allègrement Rosier.

Cependant, l'accueil d'Osmond le refroidissait, et il ne s'était jamais senti toiser comme il venait de l'être. « Madame Merle lui a tout raconté, et il n'est pas content », songea-t-il. Il avait espéré rencontrer Madame Merle, qui n'était pas en vue ; peut-être se trouvait-elle dans une autre pièce, ou allait-elle venir plus tard. Il n'avait jamais eu de

goût particulier pour Gilbert Osmond, qu'il accusait en secret de se donner des airs. Mais il n'avait pas la rancune facile, et se résignait avec peine, pour tout ce qui concernait la politesse, à ne pas s'acquitter de tous ses devoirs. Il jeta les yeux autour de lui, sourit sans y être le moins du monde encouragé, et déclara :

« J'ai vu une bien belle pièce de Capo di Monte aujourd'hui. »

Osmond commença par ne rien répondre, puis, après avoir tranquillement chauffé la semelle de sa bottine : « Je ne donnerais pas un sou du Capo di Monte, riposta-t-il.

— J'espère que vous ne vous désintéressez pas des belles choses ?

— Des vieux pots et des assiettes ? Si, je m'en désintéresse. »

Rosier perdit un instant de vue la délicatesse de sa situation. « Vous ne songez pas à vous défaire de quelques objets ? demanda-t-il.

— Non, je ne songe à me défaire de rien du tout, Mr Rosier, déclara Osmond, sans cesser de fixer ses yeux sur ceux du jeune homme.

— Ah ! vous voulez garder tout ce que vous possédez sans rien y ajouter, fit avec enjouement remarquer Rosier.

— Vous l'avez dit. Je n'ai rien à assortir. »

Le pauvre Rosier se sentit rougir ; son défaut d'assurance le consternait. « Eh bien, moi, je ne suis pas comme vous », trouva-t-il seulement à balbutier, non sans se rendre compte que ses paroles se perdaient dans le vide.

Il se dirigea vers la pièce voisine et rencontra Mrs Osmond qui sortait d'une profonde embrasure de porte. Dans sa robe de velours noir, elle était imposante et magnifique, tout en restant d'une radieuse douceur. Nous savons ce que Mr Rosier pensait d'elle, et en quels termes il avait exprimé son admiration à Madame Merle. Comme son appréciation de la tendre belle-fille d'Isabel, cette admiration se fondait en partie sur son goût pour le côté décoratif et son instinct de l'authenticité des choses, en partie sur un sentiment très vif des valeurs non classées, d'une beauté profonde et indépendante de tout caractère mercantile, que son amour des objets fragiles ne l'avait pas encore rendu inapte à reconnaître. Mrs Osmond, à cette époque, était bien faite pour répondre à de tels goûts. Les années ne l'avaient touchée que

pour l’embellir ; la fleur de sa jeunesse n’était pas fanée et penchait seulement plus doucement sur sa tige. Elle avait un peu perdu de cette ardente vivacité dont son mari s’agaçait en secret ; elle n’avait plus l’air de pouvoir attendre. Dans le cadre d’or de la porte, elle apparut à notre jeune ami comme l’image même d’une femme gracieuse.

« Vous voyez que je suis très fidèle, dit-il. Qui le serait, sinon moi ?

— Oui, je vous connais depuis plus longtemps que quiconque ici. Mais ce n’est pas le moment de nous laisser aller aux souvenirs attendris. Je vais vous présenter à une jeune fille.

— À quelle jeune fille, s’il vous plaît ? »

Rosier était l’obligeance même, mais ce n’était pas pour ce genre de choses qu’il était venu ce soir-là.

« Là, près du feu, la jeune fille en rose : elle n’a personne à qui parler. »

Rosier hésita un moment. « Mr Osmond ne pourrait-il pas s’en charger ? Il est à deux pas d’elle. »

Mrs Osmond eut aussi une hésitation. « Elle n’est pas très brillante, et il n’aime pas les gens ternes.

— Mais elle suffit bien pour moi. Voilà qui est un peu dur.

— Admettez que vous ayez des idées pour deux. Et vous êtes si obligeant !

— Votre mari aussi.

— Non… pas pour moi, du moins. » Et Mrs Osmond eut un vague sourire.

« Il devrait donc l’être doublement pour les autres femmes.

— C’est ce que je lui dis, répondit-elle, sans cesser de sourire.

— Je voudrais bien une tasse de thé, savez-vous, reprit Rosier, en jetant autour de lui des yeux inquisiteurs.

— C’est parfait ; allez en porter une à ma jeune fille.

— Soit ! mais après cela, je l’abandonnerai à son sort. La vérité sans fard, c’est que je meurs du désir d’un petit entretien avec Miss Osmond.

— Ah ! fit Isabel en s’éloignant. Là, je ne puis rien pour vous. »

Cinq minutes plus tard, tout en tendant une tasse de thé à la demoiselle en rose qu'il avait conduite dans la pièce voisine, Rosier se demanda si en faisant à Mrs Osmond l'aveu que je viens de rapporter, il avait trahi sa promesse à Madame Merle. Une telle question avait de quoi absorber son esprit. Pourtant, il se mit assez vite à regimber et à s'affirmer qu'il ne se souciait nullement de manquer à de telles promesses. Quant à la demoiselle en rose, le sort auquel il avait menacé de l'abandonner n'avait rien de terrible, car Pansy Osmond, qui avait donné à Rosier la tasse de la jeune fille – Pansy avait toujours autant de plaisir à faire le thé –, s'était approchée pour lui parler. Edward Rosier ne prit que peu de part à cet innocent colloque et resta mélancoliquement à l'écart, sans quitter des yeux l'objet de sa tendresse. Si nous la regardons maintenant avec lui, nous ne verrons tout d'abord pas grand-chose en elle pour nous rappeler la petite fille obéissante qui, trois ans plus tôt, à Florence, se laissait envoyer au bout du Cascine, tandis que son père et Miss Archer traitaient les sujets sacrés des grandes personnes. Mais après un moment, nous nous apercevrons que si ses dix-neuf ans font de Pansy une jeune fille, elle n'en remplit pas exactement le rôle ; que si elle est devenue très jolie, elle manque, de façon déplorable, de cette qualité si appréciée chez les femmes que l'on appelle style ; que si elle porte une robe d'une parfaite fraîcheur, elle la porte aussi, d'indiscutable façon, comme si elle voulait l'économiser, et comme si on la lui avait prêtée pour l'occasion. Edward Rosier aurait dû être l'homme le plus propre à remarquer de pareils défauts, et il n'y avait certainement pas un trait de la jeune fille qui fût ignoré de lui. Seulement il trouvait pour ses qualités des noms particuliers, dont certains étaient assez heureux. « Non, elle est unique, absolument unique ! » se répétait-il, et soyez certain que pour rien au monde il n'eût convenu avec vous qu'elle pût manquer de style. Du style ! Voyons ? elle possédait un style de petite princesse : il fallait ne pas avoir d'yeux pour ne pas s'en apercevoir. Ce n'était point un style moderne fait pour éblouir ou produire de l'impression dans Broadway ; la petite demoiselle sérieuse, dans sa petite robe raide, ne ressemblait qu'à une infante de Velasquez. Cela suffisait à Edward Rosier qui trouvait exquis ce rappel d'une mode ancienne. Les yeux timides, les lèvres charmantes, la silhouette menue l'émouvaient comme une prière d'enfant. Il éprouvait maintenant le

désir aigu de savoir jusqu'à quel point elle l'aimait, et ce désir lui causait une agitation nerveuse. Il en avait chaud, et devait s'éponger le front avec son mouchoir ; il ne s'était jamais senti aussi mal à l'aise. C'était une parfaite jeune fille et, à une jeune fille, on hésitait à poser brutalement la question nécessaire pour résoudre le problème. Une jeune fille, c'est ce dont Rosier avait toujours rêvé, une jeune fille qui pourtant ne fût pas française, car il sentait que cette nationalité eût compliqué la question. Il était sûr que Pansy n'avait jamais jeté les yeux sur un journal, et qu'en fait de romans, elle devait s'en tenir à ceux de Walter Scott. Une jeune fille américaine ; que pouvait-on demander de mieux ? Elle serait franche et gaie, sans s'être jamais promenée seule, sans avoir reçu de lettres masculines, sans s'être fait conduire au théâtre pour y voir des comédies de mœurs. Force était à Rosier de s'avouer qu'il eût été, en pareilles circonstances, discourtois à l'égard de ses hôtes de s'adresser directement à cette créature toute simple ; mais il était dangereusement prêt à se demander si la courtoisie était la chose la plus sacrée du monde. Le sentiment qu'il nourrissait pour Miss Osmond n'était-il pas d'importance infiniment plus haute ? Plus haute pour lui, à coup sûr, mais probablement pas pour le maître de la maison. Il lui restait une consolation : même si Osmond avait été mis en garde par Madame Merle, il ne pouvait guère avoir donné le mot d'ordre à Pansy ; sa diplomatie ne devait pas l'engager à avertir sa fille qu'un aimable jeune homme était épris d'elle. Car il était bel et bien épris, l'aimable jeune homme, et toutes les restrictions imposées par les circonstances finissaient par l'irriter. À quoi tendait Gilbert Osmond, en lui donnant deux doigts de sa main gauche ? Si Osmond était impoli, il pouvait bien, lui, faire montre de hardiesse. Il se sentit fort hardi, en effet, après que la jeune fille si vainement parée de rose eut répondu à l'appel de sa mère, qui vint confier à Rosier, avec un accent entendu, qu'elle devait l'emmener vers d'autres triomphes. La mère et la fille étant parties, il ne dépendait plus que de notre ami de rester virtuellement seul avec Pansy. Il ne s'était encore jamais trouvé seul avec elle, jamais avec aucune jeune fille. C'était un grand moment, et le pauvre Rosier de s'éponger le front à nouveau. Il y avait encore une pièce derrière celle où ils se trouvaient, une petite pièce qu'on avait ouverte et éclairée, mais qui, faute d'assistance bien nombreuse, était restée vide toute la soirée.

Tapissée de jaune pâle avec quelques lampes, elle apparaissait, par la porte ouverte, comme le temple de l'amour légitime. Rosier y jeta un moment les yeux ; il avait peur que Pansy ne s'enfuît, et se sentait presque capable d'étendre le bras pour la retenir. Cependant elle restait où l'autre jeune fille l'avait quittée, sans faire mine de vouloir se joindre à un groupe réuni à l'autre bout du salon. Rosier s'imagina un instant qu'elle était trop épouvantée peut-être pour faire un pas, mais un second regard lui démontra son erreur, et il réfléchit qu'elle était trop innocente pour cela. Après une hésitation suprême, il lui demanda s'il pouvait aller regarder de près le salon jaune, qui paraissait si attrayant et si virginal. Il y était déjà allé avec Osmond, pour voir le mobilier qui datait du premier Empire français, et pour admirer surtout (ou pour dire vrai n'admirer pas du tout) la pendule, immense monument classique de l'époque. Aussi sentit-il qu'il avait commencé de manœuvrer.

« Bien sûr, vous le pouvez, acquiesça Pansy, et si vous le voulez, je vais vous le montrer. » Elle n'était pas du tout effrayée.

« Voilà ce que j'espérais vous entendre dire : vous êtes si bonne ! » murmura Rosier.

Ils s'avancèrent côte à côte. Rosier trouvait en réalité le salon très laid, et il y faisait froid. Pansy en parut aussi frappée : « Ce n'est pas une pièce pour l'hiver, mais plutôt pour l'été, dit-elle. C'est papa qui l'a décorée ; il a tant de goût ! »

Il en avait certes beaucoup, songeait Rosier, bien que pas toujours du meilleur. Il regardait autour de lui, ne sachant trop que dire en pareille occurrence. « Est-ce que Mrs Osmond se désintéresse de la maison ? N'a-t-elle pas de goût ? demanda-t-il.

— Oh ! si, beaucoup, protesta Pansy, mais plutôt pour la littérature et la conversation. Papa aime d'ailleurs ces choses-là aussi. Je crois qu'il sait tout. »

Rosier resta un instant silencieux, puis prenant tout d'un coup son élan : « Il y a du moins une chose qu'il sait, j'en suis sûr ! s'écria-t-il. Il sait que lorsque je viens ici, c'est en tout respect pour lui et pour Mrs Osmond qui est si charmante, mais que c'est avant tout pour vous voir !

— Pour me voir ? » Et Pansy leva des yeux vaguement inquiets.

« Pour vous voir, vous : c'est ce qui m'attire ici », répéta Rosier tout à l'ivresse de cette rupture avec les convenances.

Pansy le regardait fixement, simplement, ouvertement ; point n'était besoin de rougeur pour parer son visage de modestie.

« Je croyais bien que c'était pour moi.

— Et cela ne vous déplaisait pas ?

— Je ne pourrais le dire : je ne savais rien. Vous ne me l'avez jamais dit.

— J'avais peur de vous offenser.

— Vous ne m'offensez pas, murmura la jeune fille, en souriant comme si un ange l'eût embrassée.

— Alors, Pansy, vous m'aimez bien ? demanda très doucement Rosier, qui se sentait très heureux.

— Oui, je vous aime bien. »

Ils s'étaient dirigés vers la cheminée où trônait la grosse et froide pendule Empire ; ils étaient bien avant dans la pièce et soustraits à la vue du dehors. L'accent avec lequel Pansy avait prononcé ces paroles fit à Rosier l'effet du souffle même de la nature, et sa seule réponse fut de prendre la main de la jeune fille et de la retenir un moment. Puis il la porta à ses lèvres. Elle le laissa faire, gardant son pur et confiant sourire, où se lisait une sorte de passivité ineffable. Elle l'aimait ; elle l'avait toujours aimé ; dorénavant tout pouvait arriver ! Elle était prête, elle avait toujours été prête à l'entendre ; elle attendait qu'il parlât. S'il ne l'avait pas fait, elle aurait attendu indéfiniment, mais une fois le mot prononcé, elle était tombée, comme la pêche tombe de l'arbre que l'on secoue. Rosier sentait que s'il l'attirait à lui et la serrait sur son cœur, elle allait s'abandonner sans murmure, et se soumettre sans protestation. Il est vrai que semblable élan dans un salon Empire jaune ne manquerait pas de témérité. Elle savait qu'il venait pour elle, et avec quelle parfaite discrétion elle avait nourri sa certitude !

« Vous m'êtes très chère ! » murmura-t-il, en s'efforçant de se souvenir que l'hospitalité comportait après tout des lois.

Elle regarda un moment la main où il avait posé ses lèvres.

« Vous dites que papa sait tout ?

— Vous venez vous-même de dire qu'il n'ignore rien.

— Je crois qu'il faudrait vous en assurer, dit Pansy.

— Ah ! ma chérie, pourvu que je sois sûr de vous ! » lui murmura Rosier à l'oreille.

Sur quoi elle se dirigea vers la pièce voisine, avec une décision qui semblait impliquer que leur démarche ne pouvait être différée.

Cependant, on venait, dans les autres salons, de s'apercevoir de l'arrivée de Madame Merle qui, où qu'elle allât, produisait en entrant la même impression. Comment elle s'y prenait, l'observateur le plus attentif n'eût su le dire, car elle n'élevait pas la voix, ne riait pas bruyamment, ne marchait pas d'un pas décidé, n'affichait aucune splendeur vestimentaire, ou ne s'imposait d'aucune façon appréciable à l'assistance. Grande, blonde, souriante, sereine, il y avait quelque chose dans sa tranquillité même qui rayonnait autour d'elle, et c'était un calme soudain qui faisait lever les yeux aux gens. En cette occurrence, elle passa aussi inaperçue que possible ; après avoir embrassé Mrs Osmond, ce qui était plus frappant de sa part, elle prit place sur un petit sofa pour causer avec le maître de la maison. Il y eut entre eux un bref échange de lieux communs, car ils sacrifiaient volontiers en public à la banalité, puis Madame Merle, qui laissait errer ses regards, demanda si le petit Mr Rosier était venu.

« Il est venu tout à l'heure, et il a disparu, dit Osmond.

— Et Pansy, où est-elle ?

— Dans l'autre salon ; il y a plusieurs personnes par là.

— Il est probablement avec elles, dit Madame Merle.

— Auriez-vous envie de le voir ? » demanda Osmond sur un ton d'indifférence provocante.

Madame Merle le considéra un moment ; elle connaissait chacun de ses accents à un huitième de ton près. « Oui, je voudrais lui dire que je vous ai fait part de ses désirs, et que vous n'y prenez qu'un intérêt médiocre.

— Gardez-vous-en bien ; il s'efforcera de m'intéresser davantage, c'est-à-dire de faire précisément ce qui me déplairait le plus. Dites-lui

que sa proposition m’est odieuse.

— Elle ne vous est pas odieuse du tout.

— Peu importe : elle ne me convient pas. Je le lui ai laissé voir ce soir même, en me montrant volontairement impoli à son égard. Ce genre de choses est profondément détestable. Rien ne nous presse.

— Je vais lui dire que vous demandez le temps de réfléchir.

— Ne lui dites rien : il va me harceler.

— Il n’en ira pas autrement si je le décourage.

— Oui, mais dans un cas il voudra s’expliquer tout au long, ce qui sera profondément ennuyeux, tandis que dans l’autre il tiendra probablement sa langue et jouera un jeu plus serré. Au moins il me laissera tranquille. J’ai horreur de causer avec un imbécile.

— C’est ainsi que vous traitez le pauvre Mr Rosier ?

— Il est bien assommant, avec son éternelle majolique ! »

Madame Merle baissa les yeux avec un léger sourire. « C’est un garçon bien élevé, de caractère parfait ; et après tout, il a quarante mille francs de rentes !

— C’est la misère, l’honnête misère ! éclata Osmond. Ce n’est pas ce dont j’ai rêvé pour Pansy.

— Soit ! Il m’a promis de ne rien lui dire.

— Et vous croyez à sa promesse ? demanda distraitement Osmond.

— Absolument. Pansy s’est fort occupée de lui, mais je ne suppose pas que vous attachiez à ce fait la moindre importance.

— Aucune en effet, et d’ailleurs je ne crois pas qu’elle ait pensé à lui.

— C’est une conviction commode, dit tranquillement Madame Merle.

— Vous a-t-elle dit qu’elle l’aimât ?

— Pour qui la prenez-vous donc ? Et pour qui me prenez-vous, moi ? » demanda Madame Merle, après un instant de silence.

Osmond avait soulevé un de ses pieds, et reposait sa jambe fine sur son autre genou ; il se prit familièrement la cheville, dont son index

long et fin et son pouce faisaient le tour, et regarda un moment dans le vide. « Cette histoire ne me prend pas sans vert. C'est à ce genre d'événement que j'ai préparé Pansy, pour qu'elle agisse selon mes préférences.

— Je ne crains pas qu'elle y manque.

— Alors qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Rien du tout. Je vous recommande cependant de ne pas renvoyer Mr Rosier. Gardez-le sous la main. Il pourra servir.

— Moi, je ne puis pas le garder. Chargez-vous-en vous-même.

— Entendu ; je le mettrai dans un coin, et je lui fixerai sa ration quotidienne. »

Pendant cet entretien, Madame Merle n'avait guère cessé de jeter les yeux autour d'elle, comme elle avait coutume de le faire en pareille occurrence, de même qu'elle coupait souvent la conversation de pauses attentives. Un long silence suivit les propos que je viens de rapporter, et avant qu'elle n'eût renoué le fil de l'entretien, elle vit Pansy sortir de la pièce voisine, avec Edward Rosier sur les talons. La jeune fille fit quelques pas, et s'arrêta en regardant Madame Merle et son père.

« Il lui a parlé », déclara Madame Merle. Osmond ne tourna pas la tête. « Cela vous apprendra à croire à ses promesses. Il est à cravacher.

— Il veut faire sa confession, le pauvre petit ! »

Osmond se leva, après avoir lancé sur sa fille un regard pénétrant : « Cela n'a pas la moindre importance ! » murmura-t-il en s'éloignant.

Pansy aborda bientôt Madame Merle avec sa charmante habitude de politesse sans familiarité. Madame Merle ne l'accueillit pas de façon plus tendre, et se contenta, en se levant de son sofa, de lui adresser un sourire amical.

« Vous êtes venue bien tard, reprocha doucement la jeune fille.

— Ma chère enfant, je n'arrive jamais plus tard que je ne le voulais. »

Ce n'est pas par bonne grâce pour Pansy que Madame Merle s'était levée, mais pour aller au-devant d'Edward Rosier. Il venait droit à elle,

et sans tarder, comme pour se décharger d'un aveu : « Je lui ai parlé, murmura-t-il.

— Je le sais, Mr Rosier.

— Elle vous l'a dit ?

— Oui, elle me l'a dit. Tâchez de vous bien tenir jusqu'à la fin de la soirée, et venez me voir demain à cinq heures un quart. »

Elle avait pris un ton sévère, et la façon dont elle tourna le dos au jeune homme traduisait un dédain qui fit monter une benoîte imprécation aux lèvres de sa victime.

Il n'avait pas l'intention de parler à Osmond, jugeant que ce n'était ni le moment ni le lieu de le faire. Il se dirigea instinctivement vers Isabel qui causait avec une vieille dame, et s'assit à son côté ; la vieille dame était italienne, et Rosier tint pour admis qu'elle ne savait pas l'anglais.

« Vous m'avez déclaré tout à l'heure que vous ne vouliez pas m'aider, dit-il à Mrs Osmond. Peut-être en ira-t-il autrement lorsque vous saurez… lorsque vous saurez… »

Isabel vint à son aide : « Lorsque je saurai quoi ?

— Que tout va bien de son côté.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que nous nous sommes expliqués.

— Pansy a tort, dit Isabel ; cela ne se peut pas. »

Le pauvre Rosier la regarda d'un air mi-implorant, mi-colère ; une rougeur soudaine indiqua qu'il ressentait l'affront qu'on lui infligeait. « Je n'ai jamais été accueilli de la sorte, déclara-t-il. On ne m'a pas habitué à ce genre de traitement. J'aurais pu me marier vingt fois.

— Il est grand dommage que vous ne l'ayez pas fait, non pas vingt, mais une bonne fois, constata Isabel avec un affectueux sourire. Vous n'êtes pas assez riche pour Pansy.

— Elle ne se soucie pas le moins du monde de l'argent.

— Non, c'est son père qui s'en soucie.

— Ah ! oui, il l'a prouvé ! » s'écria Rosier.

Isabel se leva brusquement, tourna le dos au jeune homme et abandonna sans cérémonie sa vieille dame. Rosier s'absorba dix minutes dans la contemplation des miniatures de Gilbert Osmond, qui étaient précieusement disposées sur une série de petits écrans de velours. Il les regardait sans les voir ; ses joues brûlaient ; il ne pouvait digérer l'insulte qu'on lui faisait subir. Il était évident qu'il ne s'était encore jamais vu traiter ainsi, et ne s'entendait pas d'ordinaire reprocher un manque de valeur. Il savait ce qu'il valait, et si pareille attitude n'avait été aussi injurieuse, il en aurait ri le premier. Il se mit vainement à la recherche de Pansy, qui avait disparu, et n'eut plus que le désir de sortir de la maison. Pourtant, avant de se retirer, il dit un dernier mot à Isabel ; il songeait avec peine qu'il venait de lancer une vilaine accusation, et risquait de justifier la mauvaise opinion qu'on se faisait de lui.

« J'ai parlé tout à l'heure de façon déplacée, s'excusa-t-il. Il faut vous rendre compte de ma situation.

— Je ne me souviens pas de ce que vous avez dit, répondit-elle froidement.

— Ah ! je vous ai blessée, et maintenant, vous ne m'aiderez jamais. »

Elle resta un moment silencieuse, puis, sur un autre ton :

« Ce n'est pas que je ne le veuille pas ; je ne le puis pas, simplement. »

Il y avait une sorte de passion dans son accent.

« Si vous le pouviez, un tout petit peu, je ne parlerais jamais de votre mari que comme d'un ange !

— La tentation est forte », fit Isabel d'un ton grave, impénétrable même, comme le définit plus tard Rosier, et elle lui lança en plein visage un regard non moins impénétrable.

Ce ton et ce regard lui rappelèrent assez étrangement qu'il l'avait connue enfant ; mais l'un et l'autre étaient trop amers pour son goût, et il s'en fut.

OceanofPDF.com

XXXVIII

Le lendemain, il alla voir Madame Merle et fut heureusement surpris de la trouver assez accommodante. Elle lui fit pourtant promettre de ne tenter aucune démarche nouvelle avant qu'on eût pris une décision à son sujet. Mr Osmond avait eu de plus hautes visées ; il est vrai qu'étant donné son intention de ne pas doter sa fille, ces ambitions pouvaient être sujettes à la critique, ou même, à la dérision. Mieux valait pourtant pour Rosier ne pas adopter ce ton-là ; s'il voulait plier son âme à la patience, il pourrait conquérir son bonheur. Si Mr Osmond ne se montrait pas favorable à sa demande, il n'y aurait rien de miraculeux à ce qu'il se laissât peu à peu fléchir. Comme, par ailleurs, on ne pouvait pas compter que Pansy vînt jamais à braver son père, on n'avait rien à attendre de la précipitation. Il fallait laisser à Mr Osmond le temps de s'accoutumer à un genre de proposition qu'il n'avait pas encore envisagée, et ce résultat devait se produire de lui-même, sans que l'on pût tenter d'en précipiter l'issue. Rosier ayant fait observer que l'incertitude allait le laisser dans la situation la plus détestable du monde, Madame Merle lui affirma qu'elle compatissait à sa peine, et remarqua justement que l'on ne pouvait toujours avoir tout ce que l'on demandait, comme elle l'avait elle-même appris à ses dépens. Il était bien inutile d'écrire à Gilbert Osmond, qui l'avait chargée de parler en son nom. Il ne voulait plus entendre un mot de l'affaire pendant quelques semaines, et écrirait lui-même, lorsqu'il aurait à faire une communication que Mr Rosier pourrait être heureux d'entendre.

« Il n’est pas content que vous ayez parlé à Pansy ; cela ne lui plaît pas du tout, dit Madame Merle.

— Je consens parfaitement à lui fournir l’occasion de me le dire lui-même.

— Si vous vous y risquez, il vous en dira peut-être plus long que vous ne voudrez en entendre. Allez le moins possible là-bas, de tout un mois, et laissez-moi faire.

— Le moins possible ? Et qui décidera de cette possibilité ?

— Laissez-m’en le soin. Assistez aux soirées du jeudi, comme tout le monde, mais ne vous montrez pas à des moments inopportuns et ne vous tourmentez pas au sujet de Pansy. Je veillerai à ce qu’elle soit informée de la situation. C’est une calme petite nature, qui prendra paisiblement les choses. »

Bien qu’il se tourmentât fort au sujet de Pansy, Edward Rosier suivit le conseil de Madame Merle et attendit le jeudi suivant pour retourner au Palazzo Roccanera. On y avait donné un dîner, et bien qu’arrivant de bonne heure, il trouva déjà nombreuse compagnie. Osmond se tenait, à son habitude, dans le premier salon près du feu, et gardait les yeux fixés sur la porte, si bien que, pour ne pas user d’impolitesse flagrante, Rosier dut aller à lui.

« Je suis heureux que vous sachiez comprendre à demi-mot, fit le père de Pansy, en fermant légèrement ses yeux vifs et pénétrants.

— Je n’ai pas eu à comprendre à demi-mot ; j’ai reçu un message, ou ce que j’ai pris pour tel.

— Vous avez reçu un message ? Comment cela ? »

Le pauvre Rosier eut l’impression de subir une avanie nouvelle, et se demanda jusqu’où pouvait aller la patience d’un amant fervent.

« Madame Merle m’a transmis, à ce que j’ai cru comprendre, un message de votre part, pour stipuler que vous ne vouliez pas me fournir l’occasion que je cherche de vous exposer mes désirs. » Et le jeune homme eut l’impression d’avoir prononcé ces paroles d’un ton assez sec.

« Je ne vois pas ce que Madame Merle peut faire là-dedans. Pourquoi vous êtes-vous adressé à Madame Merle ?

— Je lui ai demandé son avis, sans plus. Je l’ai fait parce qu’elle paraissait vous très bien connaître.

— Elle ne me connaît pas aussi bien qu’elle le croit, dit Osmond.

— Je le déplore, puisqu’elle m’avait donné certains motifs d’espoir. »

Osmond garda un moment les yeux fixés sur le feu.

« J’attache un grand prix à ma fille.

— Vous ne sauriez en attacher un plus grand que moi. Puis-je en donner meilleure preuve qu’en demandant sa main ?

— Je veux qu’elle fasse un très beau mariage, poursuivit Osmond avec une impertinence cassante qu’en toute autre circonstance le pauvre Rosier eût admirée.

— Je crois naturellement qu’elle ferait un beau mariage en m’épousant ; elle ne pourrait trouver un homme qui l’aime mieux, ou, si vous me permettez de le dire, qu’elle aime mieux.

— Rien ne m’oblige à accepter vos conjectures sur les affections de ma fille, dit Osmond en levant les yeux, avec un bref et glacial sourire.

— Ce ne sont pas des conjectures ; votre fille me l’a dit.

— Elle ne m’a rien dit à moi, reprit Osmond, en se penchant légèrement, comme pour regarder le bout de ses souliers.

— J’ai sa promesse, monsieur ! » éclata Rosier, avec la violence de l’homme exaspéré.

Ils avaient jusque-là parlé en sourdine, et ce changement de ton éveilla une certaine curiosité autour d’eux. Osmond attendit que cette attention fût distraite, pour reprendre avec le plus grand flegme : « Je ne crois pas qu’elle en ait gardé le souvenir. »

Sur ces mots, le maître de la maison, qui était resté face au feu avec son interlocuteur, se retourna vers le centre de la pièce. Avant que Rosier eût le temps de répondre, il aperçut un nouveau venu, un étranger, qui venait d’entrer sans être annoncé, à la mode romaine, et allait se présenter à son hôte. Celui-ci eut un sourire aimable, bien qu’un peu incertain ; l’étranger avait un beau visage, une grande barbe blonde et était manifestement anglais.

« Vous n’avez pas l’air de me reconnaître, dit-il avec un sourire plus expressif que celui d’Osmond.

— Ah ! si ! je vous reconnais maintenant ; je m’attendais si peu à vous voir. »

Rosier s’éclipsa pour se mettre à la recherche de Pansy. Il espérait la trouver comme d’ordinaire dans le salon voisin, et rencontra de nouveau Mrs Osmond sur son chemin. Trop indigné pour la saluer, il lui déclara sans ambages :

« Votre mari a le cœur affreusement dur. »

Elle eut le sourire énigmatique qu’il avait déjà vu sur ses lèvres. « Il ne faut pas demander à tout le monde d’être aussi chaleureux que vous.

— Non, j’ai le sang froid, sinon le cœur glacé. Qu’a-t-il bien pu faire à sa fille ?

— Je n’en ai pas la moindre idée.

— Et cela ne vous intéresse pas ? » insista Rosier, qui commençait à la trouver irritante, elle aussi.

Elle ne répondit rien du tout, puis lança un « Non ! » péremptoire, que vint aussitôt contredire l’éclat avivé de ses yeux.

« Pardonnez-moi de ne pas vous croire. Où est Miss Osmond ?

— Là-bas dans le coin, en train de faire le thé. Ne la dérangez pas, je vous prie. »

Rosier n’eut pas de peine à découvrir la jeune fille que des groupes d’invités avaient cachée jusque-là. Il la regarda, et la vit s’absorber dans son occupation. « Qu’est-ce qu’il a bien pu lui faire ? demanda-t-il d’un ton implorant. Il m’affirme qu’elle a renoncé à moi.

— Non, elle n’a pas renoncé à vous, dit Isabel à voix basse et sans le regarder.

— Ah ! merci de cette parole ! Maintenant, je vais la laisser en paix, tant que vous le jugerez nécessaire. »

À peine achevait-il ces mots, qu’il vit Isabel changer de couleur, et s’aperçut qu’Osmond venait à elle en compagnie du nouvel arrivant. Celui-ci, malgré sa bonne mine et son évidente habitude des relations mondaines, lui parut un peu embarrassé.

« Isabel, fit Osmond, je vous amène un vieil ami. »

Le visage de Mrs Osmond laissa paraître, sous son sourire, la même expression de contrainte que celui de son vieil ami : « Je suis très heureuse de voir Lord Warburton », dit-elle.

Rosier se détourna, et il lui parut que cette interruption de leur entretien le libérait de sa promesse. Il eut l'impression que Mrs Osmond n'allait pas faire attention à ses faits et gestes.

En fait, comme pour justifier cette prévision, Isabel cessa complètement de le surveiller pendant quelque temps. Elle venait d'éprouver une surprise dont il lui eût été bien difficile de dire si elle se nuançait de plaisir ou de peine. Quant à Lord Warburton, maintenant qu'il se trouvait face à face avec elle, il n'avait manifestement aucun doute sur la nature de ses propres sentiments. Bien que ses yeux gris eussent gardé leur ancienne et parfaite franchise d'expression et d'aveu, il paraissait alourdi et vieilli, mais ne s'en tenait pas moins devant Isabel avec une fermeté attentive.

« Vous ne deviez guère vous attendre à ma visite, dit-il. Je viens juste d'arriver. Juste est bien le mot, puisque je suis descendu du train ce soir même. Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps pour venir vous présenter mes hommages. Je savais que vous receviez le jeudi.

— Il paraît que la renommée de vos jeudis s'est répandue en Angleterre, fit observer Osmond à sa femme.

— Il est fort aimable à Lord Warburton d'être accouru si vite ; nous en sommes très flattés, dit Isabel.

— Cela vaut mieux, en tout cas, que de rester dans un de ces affreux hôtels, reprit Osmond.

— Mon hôtel n'a pas mauvaise mine. Je crois que c'est celui où je vous ai vu il y a quatre ans. Vous vous rappelez que c'est à Rome que je vous ai rencontré pour la première fois, voici longtemps déjà. Vous souvenez-vous de l'endroit où je vous ai fait mes adieux ? demanda le lord à son hôtesse.

— Je m'en souviens aussi, dit Osmond ; je m'y trouvais moi-même.

— Oui, vous y étiez. J'étais très affligé de quitter Rome, si malheureux que j'ai fini par en garder un souvenir funeste et que je

n’ai jamais voulu y revenir avant aujourd’hui. Je savais cependant que vous demeuriez ici, dit le vieil ami en s’adressant à Isabel, et je vous assure que j’ai souvent pensé à vous. Ce doit être charmant d’habiter ce palais, ajouta-t-il en jetant sur le domicile conjugal de la jeune femme un regard où elle aurait pu retrouver l’ombre confuse de son ancienne tristesse.

— Nous aurions toujours été ravis de vous voir, déclara courtoisement Osmond.

— Vous êtes trop aimable. Je ne suis pas sorti d’Angleterre depuis cette époque et, jusqu’au mois dernier, je croyais vraiment en avoir fini avec les voyages.

— J’ai eu de vos nouvelles de temps à autre, dit Isabel, à qui son exceptionnelle rapidité de déduction mentale faisait déjà prévoir ce que ce retour pouvait signifier pour elle.

— J’espère qu’on ne vous a pas dit du mal de moi. Ma vie a été parfaitement vide.

— Comme les bons règnes de l’histoire », fit observer Osmond qui paraissait trouver qu’il s’était assez consciencieusement acquitté de ses devoirs de maître de maison. Rien n’aurait pu être plus approprié, plus parfaitement mesuré que sa courtoisie pour le vieil ami de sa femme. Elle était méticuleuse, explicite ; elle était parfaite en tout, sauf en naturel, et Lord Warburton qui avait, lui, beaucoup de naturel, ne fut pas sans remarquer cette lacune.

« Je vais vous laisser avec Mrs Osmond ; vous devez avoir à remuer des souvenirs où je n’aurais point de part, dit Osmond.

— Je crains que vous ne perdiez beaucoup », lui lança en le voyant s’éloigner Lord Warburton, sur un ton qui trahissait avec un peu trop de vivacité la façon dont il appréciait cette générosité.

Après quoi, il tourna vers Isabel un regard profond et pénétrant qui reprit peu à peu son expression normale. « Je suis très sincèrement heureux de vous revoir.

— J’en suis charmée aussi ; c’est fort aimable à vous de venir ainsi.

— Savez-vous que vous avez changé… un peu ? »

Elle eut une brève hésitation. « Oui, beaucoup.

— Je ne veux pas dire en mal, évidemment. Et pourtant, comment dire que c’est en mieux ?

— Je ne crois pas avoir de scrupule pour le dire de vous, rétorqua-t-elle avec courage.

— Ah ! pour moi, il s’est passé bien du temps, et il serait dommage de n’avoir subi aucun changement. »

Ils s’étaient assis ; Isabel s’informa de ses sœurs, et lui posa quelques questions d’un ton assez conventionnel. Il répondait avec un intérêt apparent, et la jeune femme s’aperçut, ou crut s’apercevoir, qu’il risquait moins qu’autrefois de faire peser sur l’entretien tout le poids de sa personnalité. Le temps avait soufflé sur son cœur, et sans le glacer, semblait l’avoir allégé en lui donnant de l’air. Isabel sentit s’accroître soudain son naturel amour pour le temps. La mine de son ami était certainement celle d’un homme satisfait, et qui devait aimer assez que le monde en général, et elle en particulier, le tinssent pour tel. « Il y a quelque chose qu’il me faut vous dire sans plus différer, reprit-il. J’ai amené Ralph Touchett avec moi.

— Vous avez amené Ralph ? s’écria Isabel, au comble de la surprise.

— Je l’ai laissé à l’hôtel ; il s’est senti trop las pour sortir et est allé se coucher.

— J’irai le voir, déclara-t-elle immédiatement.

— C’est précisément ce que j’espérais de vous. Il me semblait que vous ne l’aviez pas beaucoup vu depuis votre mariage, et qu’en fait vos relations s’étaient un peu refroidies. C’est pourquoi vous me voyiez hésiter, avec une gaucherie britannique.

— J’aime toujours autant Ralph, protesta Isabel. Mais pourquoi est-il venu à Rome ? » L’affirmation était très douce, la question un peu acerbe.

« Parce qu’il va très mal, Mrs Osmond.

— Raison de plus pour que Rome ne lui convienne pas. Il m’avait dit vouloir renoncer à son habitude de passer l’hiver à l’étranger, pour rester en Angleterre, sans sortir de sa maison, et y vivre dans un climat artificiel, comme il disait.

— Pauvre garçon, l'artificiel ne lui réussit pas ! Je suis allé le voir à Gardencourt, il y a trois semaines, et l'ai trouvé fort mal en point. Son état a empiré, d'année en année, et maintenant, il ne lui reste plus de forces. Il ne fume plus de cigarettes ! Il s'est bien créé un climat artificiel en effet ! il faisait chaud chez lui comme à Calcutta. Ce qui ne l'a pas empêché de se mettre soudain en tête de partir pour la Sicile. Je ne l'en croyais pas capable, pas plus que les médecins ou aucun de ses amis. Sa mère est en Amérique, comme vous devez le savoir, si bien qu'il n'y avait personne pour le retenir. Il a tenu à son idée et déclaré que ce serait pour lui le salut que de passer l'hiver à Catane. Il disait vouloir emmener des domestiques et des meubles, pour avoir toutes ses aises, puis en définitive, il n'a rien emmené du tout. Je voulais du moins lui faire faire le voyage par mer, pour lui éviter de la fatigue, mais il a prétendu qu'il détestait la mer, et voulait s'arrêter à Rome. Après cela, et tout en trouvant cette histoire absurde, je me suis décidé à l'accompagner. Je joue près de lui le rôle de – comment dites-vous en Amérique ? – de modérateur. Le pauvre Ralph est bien modéré maintenant. Nous avons quitté l'Angleterre depuis quinze jours, et il s'est senti très mal en route. Il n'arrive pas à se réchauffer, et plus nous descendons vers le Sud, plus il sent le froid. Il a trouvé un assez bon médecin, mais je crains qu'il soit au-delà des limites des secours humains. Je souhaitais qu'il emmenât avec lui un homme intelligent, un jeune docteur énergique ; il n'a jamais voulu en entendre parler. Si vous me permettez de le dire, il me semble que Mrs Touchett a choisi un moment bien extraordinaire pour entreprendre son voyage d'Amérique. »

Isabel écoutait passionnément, et son visage trahissait sa stupeur et son affliction. « Ma tante part à époques fixes, répliqua-t-elle, et ne se laisse jamais retenir. Quand arrive la date fixée, elle s'en va ; je crois qu'elle serait partie si elle avait su Ralph mourant.

— Je crains, à certains moments, qu'il ne le soit vraiment », dit Lord Warburton.

Isabel tressaillit : « Je vais aller le voir tout de suite. »

Il la retint, un peu déconcerté par le brusque effet de ses paroles. « Je ne dis pas cela pour ce soir ; au contraire, aujourd'hui dans le train, je l'ai trouvé remarquablement bien ; l'idée d'arriver à Rome – il

aime beaucoup Rome, paraît-il – lui rendait de la force. Quand je l'ai quitté, voici une heure, il m'a dit se trouver très las, mais très heureux. Allez le voir demain matin, ce sera très bien. Je me suis rappelé tout à coup qu'il m'avait parlé de vos réceptions, et que vous receviez le jeudi soir. J'ai pensé que mieux valait vous informer de sa présence ici, et vous prier d'aller le voir sans attendre sa visite. Je crois qu'il m'a avoué ne vous avoir pas écrit. » Isabel n'avait pas besoin d'affirmer qu'elle se rendrait à l'avis de Lord Warburton : elle faisait, dans son immobilité, l'effet d'une créature ailée qu'on a emprisonnée.

« N'oubliez pas d'ailleurs le désir que j'avais moi-même de vous voir, ajouta galamment Warburton.

— Je ne comprends pas à quelle idée a pu obéir Ralph ; c'est une véritable folie, dit-elle. J'étais si heureuse de le voir en pensée derrière les murs épais de Gardencourt.

— Il s'y trouvait complètement seul, avec les murs épais pour unique société.

— Vous alliez le voir ; vous avez été extrêmement bon pour lui.

— Oh ! mon Dieu, je n'avais rien à faire, soupira Lord Warburton.

— On dit au contraire que vous faites de très belles choses. Tout le monde parle de vous comme d'un grand homme d'État, et je vois constamment votre nom dans le *Times* qui, soit dit en passant, ne semble pas le tenir en grande faveur. Vous êtes toujours aussi férocement radical, paraît-il.

— Je ne me sens pas féroce du tout, mais le monde est venu me chercher. Touchett et moi, nous avons mené une sorte de grand débat parlementaire depuis Londres. Je lui dis qu'il est le dernier des tories, et il me traite de roi des Goths[1], en m'affirmant que je donne, jusque dans les détails de mon extérieur, les marques les plus manifestes de la brute. Cela vous montre qu'il garde encore de la vie en lui. »

Isabel avait bien d'autres questions à poser sur le compte de Ralph, mais se retint de le faire. Elle se rendrait compte le lendemain de l'état des choses. Et Lord Warburton risquait de se lasser de ce sujet, lui qui pouvait prétendre à en traiter d'autres. Il lui apparaissait, avec une évidence de plus en plus claire, qu'il s'était remis de sa déconvenue, et, chose plus importante, elle le constatait sans amertume. Il avait

autrefois représenté pour elle un tel sujet d'insistance, d'inquiétude, une telle force à discipliner et à repousser, que sa réapparition l'avait tout d'abord menacée de nouveaux tourments. Elle se sentait rassurée maintenant ; on voyait qu'il souhaitait seulement vivre en bons termes avec elle, et lui faire comprendre qu'il lui avait pardonné et n'était pas homme à lancer des allusions acides. Ce n'était pas une forme de revanche non plus ; elle ne le soupçonnait pas de vouloir la punir par un étalage de désillusion ; elle lui rendait assez justice pour croire qu'il s'était seulement avisé qu'elle trouverait maintenant une sorte de bienveillant plaisir dans l'idée de sa résignation. C'était la résignation d'une nature saine et virile, qui ne laissait jamais envenimer les blessures sentimentales. La politique anglaise l'avait guéri, comme Isabel y comptait. Elle songeait non sans envie à l'heureux sort des hommes qui peuvent toujours se plonger dans les eaux salutaires de l'action. Lord Warburton ne laissa pourtant pas de parler du passé, mais il le fit sans détour et n'hésita même pas à qualifier de charmante l'époque de leur première rencontre à Rome. Il lui dit l'immense intérêt qu'il avait pris à la nouvelle de son mariage, et le grand plaisir qu'il venait de trouver à faire la connaissance de Mr Osmond, puisqu'on ne pouvait pas dire qu'il l'eût faite en des circonstances antérieures. Il ne lui avait pas écrit à ce tournant de son histoire, mais omit de s'en excuser. La seule chose qu'impliquât son accent, c'est qu'ils étaient d'anciens et intimes amis. C'était bien en ami intime qu'il lui demanda soudain, après un bref silence où il jetait en souriant les yeux autour de lui, comme un homme qu'amuserait, dans une soirée provinciale, une innocente partie de devinettes :

« Et maintenant, dites-moi : vous devez être fort heureuse ? »

Isabel rit du ton de sa question, qui prenait un accent un peu comique.

« Croyez-vous que si je ne l'étais pas, je vous le dirais ?

— Je n'en sais rien ; je ne vois pas pourquoi vous vous en cacheriez.

— Moi, je le vois. Mais la chance veut que je sois très heureuse.

— Vous avez une habitation magnifique.

— Très agréable, en effet. Mais je n'y suis pour rien ; c'est à mon mari qu'en revient le mérite.

— C’est-à-dire qu’il l’a arrangée ?

— Oui, il n’y avait rien quand nous y sommes entrés.

— Il doit être fort adroit.

— Il a le génie de l’ameublement, dit Isabel.

— On est fort épris de ce genre de choses, de nos jours. Et vous devez bien avoir votre goût à vous.

— J’aime les choses quand je les vois achevées, mais je n’ai aucune idée ; je ne sais jamais rien proposer.

— Est-ce à dire que vous acceptez les projets qu’on vous soumet ?

— Je le fais bien volontiers, la plupart du temps.

— C’est une bonne chose à savoir ; je vais vous proposer quelque chose.

— Ce sera très aimable de votre part. Mais je vous avertis que j’ai, dans quelques directions secondaires, une certaine initiative ; j’aimerais, par exemple, vous présenter à quelques-uns de mes invités.

— N’en faites rien, je vous en prie ; je préfère rester ici. À moins que ce ne soit à cette jeune fille en bleu. Elle a une charmante figure.

— Celle qui parle au jeune homme si rose ? C’est la fille de mon mari.

— Heureux homme que votre mari ! Quelle délicieuse enfant !

— Il faut que vous fassiez sa connaissance.

— Dans un moment, avec plaisir. Elle est agréable à voir d’ici. » Il cessa pourtant bien vite de la regarder, et ses yeux revinrent à Mrs Osmond. « Savez-vous que j’avais tort de vous dire tout à l’heure que vous aviez changé ? reprit-il soudain. Il me semble qu’en somme, vous restez bien la même.

— Et pourtant je trouve que le mariage apporte un grand changement dans la vie, dit Isabel avec une douceur enjouée.

— La plupart des gens en sont plus affectés que vous. Vous voyez que je ne m’y suis pas encore risqué.

— J’en suis un peu surprise.

— Vous avez quelque raison de le comprendre, Mrs Osmond. Mais je veux me marier, ajouta-t-il avec simplicité.

— Cela devrait vous être facile », dit Isabel, en se levant.

Puis elle songea tout aussitôt, avec une gêne peut-être trop visible, qu'il ne lui appartenait guère de prononcer ces paroles. C'est peut-être parce qu'il perçut cette gêne que Lord Warburton s'abstint généreusement de lui faire remarquer qu'elle n'avait en rien contribué à cette facilité.

Cependant Edward Rosier avait pris place sur une ottomane, près de la table où Pansy s'occupait du thé. Il commença par lui parler de choses insignifiantes, et elle lui demanda quel était l'inconnu qui s'entretenait avec sa belle-mère.

« C'est un lord anglais, dit Rosier ; je n'en sais pas davantage.

— Je me demande s'il voudrait du thé. Les Anglais aiment tant le thé.

— Cela n'a pas d'importance. J'ai quelque chose à vous dire.

— Ne parlez pas si haut ; tout le monde va nous entendre, dit Pansy.

— On n'entendra rien si vous continuez à regarder par ici, comme si votre seul idéal au monde était de faire bouillir votre eau.

— On vient de remplir la bouillotte ; les domestiques n'y entendent rien ! » Et Pansy soupira, comme si le poids de ses responsabilités l'eût écrasée.

« Savez-vous ce que votre père vient de me dire ? Que vous n'attachiez aucune importance à ce que vous m'aviez promis la semaine dernière.

— Je n'attache pas d'importance à toutes mes paroles. Ce serait trop exiger d'une jeune fille. Mais j'en attache à ce que je vous dis à vous.

— Il prétend que vous m'avez oublié.

— Non, je n'oublie pas, dit Pansy, dont un sourire un peu fixe découvrait les jolies dents.

— Alors, tout reste pareil ?

— Non ; pas tout à fait pareil. Papa a été terriblement sévère.

— Que vous a-t-il fait ?

— Il a demandé ce que vous m’aviez fait vous-même, et je lui ai tout raconté. Alors, il m’a défendu de vous épouser.

— Vous n’avez pas à tenir compte de cette interdiction.

— Oh si, bien sûr ! Je ne puis désobéir à mon père.

— Même pour un homme qui vous aime comme je le fais, et que vous prétendez aimer ? »

Elle souleva le couvercle de la théière, pour en contempler un moment l’intérieur, puis laissa tomber ces cinq mots dans ses aromatiques profondeurs : « Je vous aime toujours autant.

— Quel bien voulez-vous que cela me fasse ?

— Ah ! fit Pansy en levant ses yeux tendres et embués, je ne puis vous le dire.

— Vous me désappointez », gronda le pauvre Rosier.

Elle resta un moment silencieuse, puis, tendant une tasse à un domestique :

« Ne parlez plus de cela, je vous en prie, dit-elle.

— Est-ce toute la satisfaction que je puisse attendre ?

— Papa a dit que je ne devais pas vous parler.

— Et vous me sacrifiez comme cela ? Ah ! c’est trop fort !

— Je vous demande d’attendre un peu, fit la jeune fille d’une voix juste assez distincte pour laisser percer un tremblement.

— J’attendrai si vous me laissez quelque espoir. Mais vous me prenez ma vie.

— Je ne renoncerai pas à vous, certes non ! reprit Pansy.

— Il vous obligera à épouser un autre homme.

— Je n’y consentirai jamais.

— Alors, que faut-il attendre ? »

Elle eut une nouvelle hésitation. « Je parlerai à Mrs Osmond et elle nous aidera. » C’est de cette façon qu’elle désignait le plus souvent sa belle-mère.

« Elle ne nous aidera pas beaucoup ; elle a peur.

— Peur de quoi ?

— De votre père, sans doute. »

Pansy hocha sa petite tête. « Elle n’a peur de personne. Il faut nous armer de patience.

— Ah ! quel mot affreux ! » gémit Rosier, profondément déconcerté.

Oublieux des coutumes de la bonne société, il laissa tomber sa tête dans ses mains et, la soutenant avec une grâce mélancolique, se mit à regarder fixement le tapis. Tout à coup, il eut conscience d’un certain remue-ménage qui survenait près de lui et, levant les yeux, vit Pansy faire une révérence – c’était encore sa petite révérence de couvent – au lord anglais que Mrs Osmond venait de lui présenter.

OceanofPDF.com

XXXIX

Le lecteur attentif ne s'étonnera sans doute pas que Ralph eût moins vu sa cousine depuis son mariage qu'il ne l'avait fait avant. La façon dont il envisageait cet événement ne pouvait guère servir à confirmer leur intimité. Il avait exprimé son sentiment, comme nous l'avons vu, et s'était tenu coi depuis lors, Isabel ne l'ayant pas invité à renouer un entretien qui fit époque dans l'histoire de leurs relations. Cette discussion avait eu un résultat : celui qu'il redoutait plutôt que celui qu'il espérait. Elle n'avait pas refroidi l'ardeur de la jeune fille, concernant ses projets, mais avait dangereusement failli détruire une amitié. Nulle allusion à l'opinion de Ralph sur Gilbert Osmond ne passa plus jamais entre eux, et en gardant sur ce sujet un respectueux silence, ils arrivèrent à conserver un semblant de franchise réciproque. Il n'en subsistait pas moins une différence, dans leurs rapports, comme se le disait souvent Ralph ; elle ne lui avait pas pardonné et ne lui pardonnerait jamais ; c'était tout ce qu'il avait gagné. Elle croyait avoir pardonné ; elle croyait ne pas attacher d'importance à ce qu'avait dit son cousin, et comme elle était à la fois très généreuse et très fière, ces convictions répondaient à une certaine réalité. Mais que l'avenir dût ou non justifier ses paroles, il ne lui avait pas moins virtuellement fait un tort, et ce tort était de ceux dont les femmes gardent le plus vivant souvenir. En tant que femme d'Osmond, elle ne pourrait plus jamais être l'amie de Ralph. Si ce titre lui apportait le bonheur qu'elle attendait, elle n'aurait que mépris pour l'homme qui s'était à l'avance efforcé de saper une félicité si tendre ; si, au contraire, son avis se trouvait justifié, le vœu qu'elle s'était fait de ne le lui jamais laisser

entendre imposerait à son esprit un fardeau assez oppressant pour lui donner la haine du malencontreux augure. Aussi, pendant l'année qui suivit le mariage de sa cousine, les prévisions de Ralph sur l'avenir avaient-elles été fort sombres, et à ceux qui jugeraient ses rêveries morbides, on rappellera que sa santé n'était pas florissante. Il se consola de son mieux en se comportant de façon généreuse (du moins en jugea-t-il ainsi), et il assista à la cérémonie du mariage, qui eut lieu à Florence au mois de juin. Il apprit par sa mère qu'Isabel avait d'abord songé à célébrer ses noces dans son pays natal, mais qu'à la réflexion et malgré l'assentiment d'Osmond à tout voyage qu'il lui plairait d'entreprendre, elle avait pensé que la meilleure façon d'affirmer son goût de simplicité serait de faire procéder au mariage de la façon la plus brève possible et par le clergyman le plus voisin. L'événement se passa donc dans la petite chapelle américaine, par un jour très chaud, sans autres témoins que Mrs Touchett et son fils, Pansy Osmond et la comtesse Gemini. La sévérité de la cérémonie était due en partie à l'absence de deux personnes, que l'on eût attendu y voir assister et qui lui auraient prêté un certain lustre. Madame Merle était invitée, mais Madame Merle ne pouvait quitter Rome et avait envoyé une aimable lettre d'excuses. Henrietta Stackpole n'était pas invitée, car son départ d'Amérique, annoncé par Mr Goodwood à Isabel, s'était trouvé différé par les devoirs de sa profession ; elle avait écrit une lettre moins aimable que celle de Madame Merle, déclarant que si elle avait pu traverser l'Atlantique, elle aurait assisté au mariage, non seulement comme témoin, mais comme critique. Son retour en Europe ayant eu lieu un peu plus tard, elle avait rencontré Isabel à Paris, à l'automne, et exercé, avec une liberté peut-être excessive, sa faculté critique. Le pauvre Osmond, qui en était l'objet principal, protesta avec tant de vigueur que Henrietta se vit contrainte de déclarer à Isabel que son état nouveau élevait entre elles une barrière. « Ce n'est pas parce que vous êtes mariée, mais parce que vous avez épousé cet homme-là », se crut-elle tenue de souligner, se trouvant ainsi, bien plus qu'elle ne le soupçonnait, d'accord avec Ralph Touchett, bien qu'elle ne partageât guère ses hésitations et ses scrupules. Cependant, la seconde visite de Henrietta en Europe ne semblait pas devoir rester sans résultat, car, au moment même où Osmond déclarait à sa femme qu'il ne pouvait décidément tolérer la

présence de cette journaliste, et où Isabel lui reprochait de prendre Henrietta trop au sérieux, le bon Mr Bantling parut sur la scène et proposa à la jeune fille de l'emmener en Espagne. Les lettres d'Espagne envoyées par Henrietta furent les plus acceptables de ses publications, et l'une d'elles en particulier, datée de l'Alhambra et intitulée : *Les Mores au clair de lune*, passa en général pour son chef-d'œuvre. Isabel avait été un peu déçue que son mari ne se contentât point de sourire de la pauvre fille. Elle se demanda même si son sentiment du ridicule – son sentiment d'ironie en somme – n'était pas un peu court. En ce qui la concernait, elle considérait l'affaire en femme que son bonheur empêchait d'écouter les cris de la conscience de Henrietta. Osmond tenait leur liaison pour une sorte de monstruosité, et ne pouvait imaginer ce qu'elles avaient de commun. À ses yeux, la compagne de voyage de Mr Bantling était simplement la plus vulgaire, et il allait jusqu'à dire la plus dépravée des femmes. Contre cette dernière imputation, Isabel s'était pourtant élevée avec une vigueur qui avait renouvelé chez Osmond la surprise que lui causaient certains goûts étranges de sa femme. Isabel, pour expliquer celui-là, déclarait qu'elle aimait connaître des gens aussi différents que possible d'elle-même. « Alors, pourquoi ne pas faire la connaissance de votre blanchisseuse ? » demanda Osmond ; ce à quoi Isabel répondit que sa blanchisseuse n'aurait sans doute aucune amitié pour elle, et que Henrietta, au contraire, en avait beaucoup.

Ralph n'avait pas revu sa cousine durant la majeure partie des deux années qui suivirent le mariage. Pendant l'hiver qui inaugura le séjour d'Isabel à Rome, il revint à San Remo, où il fut rejoint par sa mère, qui retourna par la suite en Angleterre avec lui, pour voir ce qu'on faisait à la banque, sans pouvoir le décider à la seconder dans cette enquête. Ralph avait pris à bail sa maison de San Remo, petite villa qu'il occupa encore un hiver, puis vers la fin d'avril de cette seconde année il descendit à Rome. C'était la première fois, depuis le mariage d'Isabel, qu'il se retrouvait en face d'elle et cédait à son très vif désir de la revoir. Elle lui écrivait de loin en loin, mais ses lettres ne disaient rien de ce qu'il eût voulu savoir. Il avait demandé à sa mère ce que la jeune femme faisait de sa vie, et Mrs Touchett avait répondu simplement qu'elle en faisait sans doute le meilleur cas possible. Mrs Touchett ne possédait pas une imagination faite pour communier

avec l’invisible, et ne prétendait plus à aucune intimité avec une nièce qu’elle rencontrait rarement. Cette jeune personne paraissait se comporter de façon assez honorable, bien que Mrs Touchett persistât à croire que son mariage était une triste affaire, dont elle ne tirait aucune satisfaction. De temps en temps, elle se trouvait en présence de la comtesse Gemini et s’efforçait de son mieux de ne pas prolonger un contact qui inclinait ses pensées vers Osmond, et indirectement vers Isabel. On entendait moins parler de la comtesse à l’époque, mais Mrs Touchett n’augurait rien de bon d’un silence qui ne faisait qu’ajouter du poids aux bruits antérieurs. Elle eût trouvé, en la personne de Madame Merle, un motif plus direct d’allusion à Isabel, si les rapports de Madame Merle avec Mrs Touchett n’eussent subi une altération notable. La tante d’Isabel ayant, sans périphrase, accusé son amie d’avoir joué un peu trop habilement son rôle, Madame Merle qui ne se querellait jamais avec personne, qui semblait trouver que personne n’en était digne, et qui avait accompli le miracle de demeurer, pendant plusieurs années, plus ou moins près de Mrs Touchett sans donner de marques d’irritation, Madame Merle le prit cette fois de très haut et déclara qu’elle n’allait pas s’abaisser à se défendre contre une telle imputation. Elle n’ajouta pas moins (sans s’abaisser) que sa conduite avait seulement péché par excès de confiance, et qu’elle n’avait fait que croire au témoignage de ses yeux : Isabel ne semblait pas avoir plus le désir de se marier qu’Osmond celui de plaire ; ses visites répétées ne signifiaient rien, car il s’ennuyait à mourir sur sa colline et ne descendait en ville que par manière de distraction. Isabel avait gardé le secret de ses sentiments, et son voyage en Grèce et en Égypte n’avait servi qu’à jeter de la poudre aux yeux de sa compagne. Madame Merle acceptait d’ailleurs l’événement sans y trouver de sujet de scandale, mais quant à avoir joué dans sa préparation un rôle quelconque, c’est une accusation contre laquelle elle s’élevait de tout son orgueil. C’est sans doute en raison de l’attitude de Mrs Touchett et du péril qu’elle faisait courir à des habitudes consacrées par maintes saisons charmantes, que Madame Merle décida après cette discussion de passer plusieurs mois en Angleterre, où son crédit demeurait intact. Mrs Touchett lui avait fait un tort ; Madame Merle souffrait en silence ; il y avait quelque chose d’exquis dans sa dignité.

Ralph, comme je viens de le dire, aurait voulu se rendre compte lui-même de l'état des choses, mais il sentit vite la sottise qu'il avait commise en mettant la jeune fille sur ses gardes. Il avait joué la mauvaise carte et perdu, du coup, la partie. Il ne verrait rien, n'apprendrait rien ; pour lui, elle porterait toujours un masque. La sagesse, de sa part, eût été de se prétendre ravi du mariage, pour que plus tard, lorsque l'abcès viendrait à crever, comme le disait Ralph, elle pût avoir le plaisir de lui déclarer qu'il s'était montré bien aveugle. Ralph eût volontiers, pour connaître la véritable situation d'Isabel, consenti à passer pour imbécile. Maintenant elle ne l'accusait pas plus de fausses imputations, qu'elle n'affirmait le bien-fondé de sa propre confiance ; si elle portait un masque, il lui recouvrait complètement le visage. On sentait quelque chose d'artificiel et de figé dans la sérénité qui s'y lisait ; ce n'était pas une expression, disait Ralph : c'était une représentation ou même un avis. Elle avait perdu son enfant ; c'était une peine, mais une peine dont elle parlait rarement ; elle en avait plus long à dire sur ce sujet qu'elle n'en pouvait avouer à Ralph. C'était d'ailleurs un fait du passé, survenu six mois plus tôt, et elle avait déjà quitté le deuil. Elle paraissait mener une vie mondaine, et on disait d'elle qu'elle jouissait « d'une existence charmante ». Ralph remarqua qu'on s'accordait d'ordinaire à envier sa situation, et que l'on tenait pour un privilège de la connaître. Sa maison ne s'ouvrait pas à tous, et l'on recherchait les invitations à ses soirées du jeudi. Elle vivait avec une certaine magnificence, mais il fallait être membre de son cercle intime pour s'en apercevoir, car il n'y avait rien pour surprendre, rien à critiquer, rien même à admirer dans les faits et gestes quotidiens de Mr et Mrs Osmond. Ralph reconnaissait en tout ceci la main du maître, car il savait qu'Isabel ne possédait pas l'art de produire des impressions raffinées. Il constatait chez elle un grand amour pour le mouvement, la gaieté, les longues soirées, les chevauchées hardies, la fatigue ; un vif désir d'amusement, d'intérêt, même d'ennui ; une soif de faire des connaissances, de voir des gens dont on parlait, d'explorer les environs de Rome, d'entrer en rapports avec quelques-unes des reliques les plus moisies de sa société. Et tout cela, avec beaucoup moins de discernement qu'elle n'en apportait autrefois à ce désir de développement et de compréhension qui fournissait à Ralph l'occasion d'exercer sa verve. Il y avait une sorte de violence dans certaines de

ses impulsions, de crudité dans certaines de ses tentatives qui stupéfiaient son cousin ; il lui semblait qu'elle parlait même plus vite, bougeait plus vite, respirait plus vite qu'avant son mariage. Certes, elle était tombée dans l'exagération, elle qui avait eu naguère un tel souci de la vérité pure ; et tandis qu'autrefois elle prenait grand plaisir aux discussions animées, aux jeux de l'esprit (elle n'était jamais si charmante que lorsque, dans le feu de la discussion, elle recevait en pleine figure un argument écrasant et l'écartait comme une plume), elle semblait considérer maintenant que rien n'avait assez d'importance pour susciter l'accord ou le dissentiment. Primitivement curieuse, elle était devenue indifférente, ce qui n'empêchait pas son activité d'avoir redoublé. Mince encore, et plus que jamais charmante, elle n'avait pas pris grande maturité d'aspect, bien que sa mise personnelle comportât un soin et un éclat qui prêtaient une touche d'insolence à sa beauté. Pauvre Isabel, si humaine de cœur, quelle perversité l'avait mordue ? Son pas léger tirait une masse de draperie ; sa tête fière supportait une majesté d'ornements. La fine et libre fille était devenue une tout autre personne : ce que voyait Ralph, c'était la belle dame qui avait quelque chose à représenter. Et que pouvait donc représenter Isabel, se demandait Ralph, sinon Gilbert Osmond ? « Grand Dieu, quelle fonction ! » s'écriait-il alors douloureusement, en considérant dans une muette stupeur le mystère des choses.

Il reconnaissait, je l'ai dit, Osmond dans les moindres détails. Il voyait la façon dont il maintenait toutes choses en des limites données, dont il ajustait, réglait, animait leur manière de vie. Osmond se trouvait dans son élément ; il découvrait enfin une matière à travailler. Il avait toujours eu du goût pour l'effet, et ses effets étaient savamment calculés. Il n'usait pas de moyens vulgaires pour les obtenir, mais son motif était aussi vulgaire que son art était grand. Entourer son intérieur d'une sorte d'enviable mystère, exciter une curiosité jalouse par un sentiment d'exclusion, faire croire que sa demeure était différente de toutes les autres, imposer à la face qu'il présentait au monde une originalité froide, tel était l'ingénieux artifice du personnage auquel Isabel attribuait une moralité supérieure. « Ce qui est supérieur, ce sont ses moyens d'action, songeait Ralph ; quelle abondance magnifique, à côté de ses ressources primitives ! » Ralph avait l'esprit pénétrant, mais, à son propre sens, il ne l'avait jamais eu autant que lorsqu'il

observait *in petto* que, sous ses apparences d'homme uniquement attentif aux valeurs intrinsèques, Osmond cachait un souci exclusif du monde. Loin d'en être le maître, comme il le prétendait, il en était le très humble serviteur, et le degré d'attention qu'il en recevait faisait à ses yeux l'unique mesure de succès. Il le surveillait du matin au soir, sans que, dans sa stupidité, le monde s'en doutât. Tout chez lui était pose, et pose si savamment calculée, que sans une attention constante, on la tenait pour impulsion. Ralph n'avait jamais rencontré d'homme aussi altéré de considération. Ses goûts, ses travaux, ses talents, ses collections visaient tous au même but. Sa vie sur sa colline de Florence était une attitude qu'il s'était imposée pendant des années. Sa solitude, son ennui, son amour pour sa fille, sa courtoisie et ses rudesses étaient autant de traits d'une image mentale, sans cesse présente à son esprit, comme modèle d'impertinence et de mystification. Son ambition n'était pas de plaire au monde, mais de se complaire à lui-même en excitant la curiosité du monde, et en refusant ensuite de la satisfaire. Il s'était toujours enorgueilli de mystifier le monde. L'exploit de sa vie dont il était le plus fier, c'était son mariage avec Miss Archer, bien qu'en l'espèce le monde crédule fût personnifié par la pauvre Isabel, qui avait été dupée autant qu'on peut l'être. Ralph lui accordait le mérite d'être conséquent avec lui-même : après avoir adopté une foi et souffert pour elle, il ne pouvait, au nom de l'honneur même, la renier.

Je donne cette esquisse des déductions de Ralph pour ce qu'elles pouvaient valoir. Il est du moins certain qu'il excellait à adapter les faits à sa théorie, même celui que, pendant son mois de séjour à Rome, à cette époque, le mari de la femme qu'il aimait ne parût pas du tout le regarder en ennemi.

Au gré de Gilbert Osmond, Ralph n'avait plus assez d'importance pour faire un ennemi. Ce n'est pas qu'il lui accordât celle d'un ami, mais plutôt qu'il ne lui en reconnaissait aucune. C'était le cousin d'Isabel, et il souffrait d'une maladie déplaisante, telle était la base sur laquelle le traitait Osmond. Il lui adressait les questions voulues, s'informait de sa santé, de Mrs Touchett, de son opinion sur les séjours d'hiver, s'inquiétait des ressources de son hôtel. Dans leurs rares rencontres, il ne lui adressait pas un mot qui ne fût nécessaire, mais son attitude dénotait toujours l'urbanité propre à l'homme conscient de son succès pour celui qui sait avoir fait faillite. Malgré tout, Ralph,

vers la fin de son séjour, avait eu la nette intuition qu'Osmond ne voyait pas d'un très bon œil que sa femme continuât à le recevoir. Il n'était pas jaloux ; il n'avait pas cette excuse ; personne ne pouvait être jaloux de Ralph. Mais il faisait payer à Isabel une affection ancienne dont il subsistait tant de vestiges ; et aussitôt que Ralph avait eu le sentiment très vif que ce prix imposé pouvait être excessif, il s'était éclipsé. Et, ce faisant, il privait Isabel d'une occupation fort intéressante : elle se demandait toujours au nom de quel beau principe il demeurait en vie. Elle conclut que c'était pour son amour de la conversation, qui était plus brillante que jamais. Il avait renoncé à la marche, et n'était plus le jovial promeneur d'autrefois. Il restait toute la journée dans un fauteuil (le premier fauteuil venu, en général), et s'en remettait si bien aux autres du moindre geste, que, sans la haute sérénité de sa conversation, on aurait pu le croire aveugle. Le lecteur en sait déjà plus long sur son compte que ne devait jamais en savoir Isabel, et on peut lui livrer la clef du mystère. Ce qui maintenait Ralph en vie, c'était simplement le fait qu'il n'avait pas encore assez vu l'avenir de la personne qui l'intéressait le plus au monde, et ne s'estimait pas satisfait. Il pressentait du nouveau et ne pouvait se résigner à ne pas le connaître. Il voulait voir ce qu'elle ferait de son mari, ou ce que son mari ferait d'elle. On n'était encore qu'au premier acte, et il était bien décidé à aller jusqu'au bout de la pièce. Cette ferme résolution l'avait soutenu quelque dix-huit mois, jusqu'à l'époque de son retour à Rome avec Lord Warburton. Elle lui donnait même un tel air de vouloir vivre indéfiniment, que Mrs Touchett, bien que plus accessible qu'elle ne l'avait jamais été à certains scrupules sur le compte de ce fils insatisfaisant et insatisfait, ne s'était pas fait faute, comme nous l'avons vu, de s'embarquer pour un lointain voyage. Si Ralph avait été tenu en vie par l'attente, c'était avec une bonne dose de la même émotion – l'inquiète curiosité de savoir dans quel état elle allait le trouver – qu'Isabel monta dans l'appartement de son cousin, le lendemain du jour où Lord Warburton lui avait annoncé son arrivée à Rome.

Elle passa près de lui une heure qui précéda de nombreuses visites. Gilbert Osmond vint lui-même régulièrement, et envoya plusieurs fois la voiture pour amener Ralph au Palazzo Roccanera. Une quinzaine passa, au bout de laquelle Ralph prévint Lord Warburton qu'en

définitive il ne songeait plus à aller en Sicile. Les deux hommes venaient de dîner ensemble à la fin d'une journée que Warburton avait consacrée à une excursion dans la campagne romaine. Ils avaient quitté la table et le lord, devant la cheminée, allumait un cigare qu'il ôta vivement de sa bouche.

« Vous ne voulez pas aller en Sicile ? Où voulez-vous donc aller ?

— Probablement nulle part, déclara sans vergogne Ralph, qui s'était installé sur le sofa.

— Faut-il comprendre que vous comptiez retourner en Angleterre ?

— Oh, mon Dieu, non ! Je resterai à Rome.

— Rome ne vous vaut rien ; il n'y fait pas assez chaud.

— Il faudra que je m'y fasse. Je m'en arrangerai. Voyez comme je vais bien. »

Lord Warburton le regarda un moment, en tirant sur son cigare d'un air méditatif. « Vous allez mieux qu'au cours du voyage, c'est certain. Je me demande comment vous avez pu le faire jusqu'au bout. Je ne comprends pas très bien votre état. Je vous conseille d'essayer la Sicile.

— Impossible, dit le pauvre Ralph ; j'ai fait assez d'expériences. Je ne puis plus faire un pas, ni risquer pareil voyage. Me voyez-vous entre Charybde et Scylla ? Je ne veux pas mourir sur la plaine de Sicile, et être arraché à ces lieux comme Proserpine, pour descendre aux ténèbres plutoniennes.

— Pourquoi diable êtes-vous venu, alors ? demanda son ami.

— Parce que le projet m'avait séduit. Mais je vois qu'il n'est pas réalisable. Peu importe vraiment où je suis maintenant. J'ai épuisé tous les remèdes et absorbé tous les climats. Puisque je suis ici, j'y reste. Je n'ai pas de cousine en Sicile, surtout de cousine mariée.

— La présence de votre cousine est évidemment une séduction. Que dit le docteur ?

— Je ne le lui ai pas demandé et ne m'en soucie pas le moins du monde. Si je meurs ici, Mrs Osmond m'enterrera. Mais je ne mourrai pas.

— Je l’espère bien. » Lord Warburton continuait à fumer d’un air méditatif. « À vrai dire, reprit-il, j’avoue être enchanté que vous ne teniez pas plus à la Sicile. L’idée de ce voyage me faisait horreur.

— Cela n’avait aucune importance pour vous. Je n’envisageais pas de vous tirer dans mon sillage.

— Je ne vous aurais certainement pas laissé partir seul.

— Mon cher Warburton, je n’avais jamais pensé vous emmener plus loin qu’ici, s’écria Ralph.

— Je serais allé avec vous pour vous installer, déclara Lord Warburton.

— Vous êtes bon chrétien, et très bon aussi.

— Après quoi je serais revenu ici.

— Puis reparti pour l’Angleterre ?

— Non, non ; je serais resté à Rome.

— Eh bien, si nous sommes d’accord sur ce point, dit Ralph, je ne vois pas pourquoi nous parlons de la Sicile. »

Son compagnon restait silencieux, les yeux sur l’âtre. Puis tout à coup, redressant la tête : « Dites-moi, fit-il, aviez-vous vraiment l’intention d’aller en Sicile quand nous sommes partis ?

— Ah ! vous m’en demandez trop ! Laissez-moi vous poser d’abord une question. Êtes-vous venu avec… un désintéressement parfait ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Je désirais aller à l’étranger.

— Je crois que nous avons joué tous les deux notre petite partie.

— Parlez pour vous. Je ne me suis jamais caché de vouloir passer quelque temps ici.

— Oui, vous aviez à voir le ministre des Affaires étrangères.

— Je l’ai vu trois fois. C’est un homme fort amusant.

— Je crois que vous avez oublié le but de votre voyage, dit Ralph.

— C’est possible », répondit son ami avec une certaine gravité.

Ces deux hommes étaient d’une race qui ne se distingue pas par l’absence de réserve, et ils avaient fait tout le chemin de Londres à

Rome sans la moindre allusion à des faits qui préoccupaient au plus haut point chacun d'eux. Il subsistait un vieux sujet autrefois discuté entre eux, mais qui avait perdu sa place dans leurs entretiens ; et même après leur arrivée à Rome, où bien des raisons tendaient à les y ramener, ils gardaient un silence mi-confiant, mi-méfiant.

« Je vous recommande tout de même de demander le consentement du médecin, reprit brusquement Lord Warburton, après un moment de silence.

— Non, cela gâterait tout. Je ne demande jamais à un médecin son consentement, quand je puis m'en passer.

— Et qu'en pense donc Mrs Osmond ? demanda l'ami de Ralph.

— Je ne lui en ai pas parlé. Elle dirait probablement qu'il fait trop froid à Rome pour moi, et offrirait même de m'accompagner à Catane. Elle en est capable.

— À votre place, cela me conviendrait assez.

— Cela conviendrait moins au mari.

— Je le comprends, bien que vous ne me paraissiez pas tenu de faire attention à ses goûts. C'est son affaire.

— Je ne veux pas soulever entre eux de difficultés nouvelles, dit Ralph.

— Y en a-t-il déjà tant ?

— Le terrain est complètement miné. Le départ d'Isabel avec moi déterminerait l'explosion. Osmond n'aime pas le cousin de sa femme.

— Il ferait du bruit, c'est évident. Mais n'en fera-t-il pas encore si vous restez ici ?

— C'est ce que je veux voir. La dernière fois que je suis venu à Rome, il a fait une scène, et j'ai cru de mon devoir de disparaître. Maintenant, je crois de mon devoir de rester pour la protéger.

— Mon cher Touchett, vos capacités de protecteur…, commençait Lord Warburton avec un sourire, quand une expression de son ami arrêta les mots sur ses lèvres. Votre devoir, en cette affaire, me paraît assez agréable », reprit-il.

Ralph ne répondit rien d’abord, puis : « Il est vrai que ma protection n’est guère efficace, fit-il, mais comme j’ai encore moins de capacité d’attaque, Osmond pourrait me juger indigne de ses foudres. En tout cas, il y a des choses que je suis curieux d’apprendre.

— Alors vous sacrifiez votre santé à votre curiosité ?

— Ma santé ne m’intéresse guère, et je m’intéresse profondément à Mrs Osmond.

— Moi aussi ; mais pas comme autrefois, corrigea vivement Lord Warburton, heureux de lancer un aveu qu’il n’avait pas encore trouvé l’occasion de faire.

— Avez-vous l’impression qu’elle soit très heureuse ? demanda Ralph, enhardi par cette confidence.

— Je ne le sais pas ; je n’y ai guère songé. Elle m’a dit, l’autre soir, qu’elle l’était.

— Oh ! qu’elle vous l’ait dit, à vous, cela va de soi, s’écria Ralph en souriant.

— Qui sait ? Il me semble que j’étais plutôt l’homme à qui elle aurait pu se plaindre.

— Se plaindre ? Elle ne se plaindra jamais. Elle a fait ce qu’elle a désiré, et elle en a conscience. Elle se plaindrait à vous moins qu’à personne. Elle se tient sur ses gardes.

— C’est bien inutile. Je ne vais pas recommencer à lui faire la cour.

— J’en suis ravi. Il ne peut y avoir du moins l’ombre d’un doute sur votre devoir, à vous.

— Non certes, pas l’ombre, acquiesça gravement Lord Warburton.

— Laissez-moi vous demander, reprit Ralph, si c’est pour bien marquer votre intention de ne pas faire la cour à la mère, que vous montrez tant d’empressement à la fille ? »

Lord Warburton tressaillit légèrement, et se leva pour se placer devant le feu, où il plongea son regard. « Cela vous paraît-il très ridicule ?

— Ridicule ? Pas le moins du monde, si elle vous plaît vraiment.

— Je trouve que c’est une petite personne exquise. Je n’ai jamais connu jeune fille de son âge qui m’ait autant plu.

— C’est une charmante créature, en effet. Et elle, du moins, est naturelle.

— Évidemment, il y a la différence d’âge entre nous : plus de vingt ans.

— Mon cher Warburton, demanda Ralph, est-ce sérieux ?

— Parfaitement sérieux, en ce qui me concerne.

— Vous m’en voyez ravi : et le ciel nous préserve, comme le vieil Osmond va être rasséréné ! »

Son compagnon fronça les sourcils. « N’insistez pas trop. Je ne demanderais pas la main de sa fille pour lui faire plaisir, à lui !

— Il aura la perversité d’être enchanté quand même.

— Il ne m’aime pas tant que cela, murmura Lord Warburton.

— Que cela ? Mon cher ami, l’inconvénient de votre situation, c’est qu’il n’y a pas du tout besoin de vous aimer pour souhaiter de contracter alliance avec vous. Pour moi, en pareil cas, j’aurais la certitude heureuse qu’on m’aime. »

Lord Warburton n’était guère d’humeur à s’appesantir sur des axiomes généraux ; c’est à un cas particulier qu’il s’intéressait : « Croyez-vous qu’elle en soit heureuse ?

— La jeune fille elle-même ? Ravie, sûrement.

— Non, non ; c’est de Mrs Osmond que je parle. »

Ralph le considéra un moment. « Mon cher ami, en quoi cette affaire la concerne-t-elle ?

— Elle la concerne de très près. Elle aime beaucoup Pansy.

— C’est exact, parfaitement exact, fit Ralph en se levant lentement. Et il serait même intéressant de savoir jusqu’où l’amènera son affection pour Pansy. » Il resta un moment debout, les mains dans les poches et le front chargé de nuages. « J’espère que vous êtes sûr… bien sûr… Du diable ! éclata-t-il ; je ne sais comment dire cela.

— Si, vous le savez ; vous savez toujours tout dire.

— C’est un peu gênant. J’espère que vous êtes bien sûr que parmi les mérites de Miss Osmond… le fait d’être… si près de sa belle-mère n’occupe pas le premier rang.

— Grand Dieu, Touchett, s’écria violemment Lord Warburton, pour qui me prenez-vous ? »

OceanofPDF.com

XL

Depuis son mariage, Isabel voyait plus rarement Madame Merle, qui s'absentait souvent de Rome. Une fois, elle passait six mois en Angleterre ; une autre, une partie de l'hiver à Paris. Elle faisait de nombreuses visites à des amis lointains, et laissait volontiers entendre son intention de ne pas rester à l'avenir aussi fidèle que par le passé à son domicile romain. Comme cette fidélité impliquait seulement la jouissance constante d'un appartement qui restait souvent vide, cette perspective semblait impliquer une absence presque permanente, menace qu'à certaine époque Isabel eût été fort inclinée à déplorer. Une reconnaissance plus intime avait jusqu'à certain point modifié son impression première sur Madame Merle, mais sans foncièrement l'altérer, et sans en supprimer ce qu'elle comportait d'étonnement admiratif. La dame était armée de toutes pièces, et c'était plaisir de voir un personnage si complètement équipé pour les luttes mondaines. Elle portait son drapeau avec discrétion, mais ses armes étaient d'acier poli, et elle les maniait avec une adresse où Isabel distinguait de plus en plus une expérience de vétéran. Elle n'était jamais lasse, jamais accablée de dégoût ; elle ne paraissait jamais avoir soif de repos ou de consolation. Elle abondait en idées personnelles dont elle avait naguère exposé bon nombre à Isabel qui savait aussi que sous un masque de calme imperturbable, sa remarquable amie cachait une sensibilité ardente. Sa vie était soumise à sa volonté, et il y avait une sorte de crânerie dans la façon dont elle la conduisait. C'était comme si elle en avait pénétré le mystère, comme si l'art de la vie eût été un tour d'adresse dont elle eût percé le secret. Isabel, à mesure que passaient

les années, faisait connaissance avec les déceptions, les dégoûts ; elle connaissait des jours où la face du monde lui paraissait noire, et où elle se demandait, non sans angoisse, vers quelle issue elle prétendait se diriger désormais. Elle avait été habituée à vivre à coups d'enthousiasme, à s'éprendre de possibilités soudain aperçues, avec l'éternel espoir d'aventures nouvelles. Dans sa jeunesse, elle allait d'une petite exaltation à l'autre, sans presque laisser entre elles aucune place vide. Madame Merle au contraire ne connaissait plus l'enthousiasme, ne s'éprenait plus de rien, ne vivait que de raison et de sagacité. Il y a des heures où Isabel eût payé de n'importe quel prix des leçons d'un art pareil, et si sa brillante amie se fût trouvée à sa portée, elle se serait adressée à elle. Elle s'était, mieux que par le passé, aperçue de l'avantage qu'une femme trouvait à être telle, à être doublée d'une surface solide, d'une sorte de corselet d'argent.

Or, je le répète, c'est seulement l'hiver où nous venons de renouer connaissance avec notre héroïne que Madame Merle refit à Rome un durable séjour. Isabel la vit plus souvent qu'elle n'avait fait depuis son mariage, mais à cette époque ses désirs et ses inclinations étaient considérablement modifiés. Ce n'était pas maintenant à Madame Merle qu'elle eût demandé des leçons, et elle avait perdu jusqu'à l'envie de connaître les artifices de l'habile femme. Si elle subissait des traverses, mieux valait les garder pour elle, et si la vie était difficile, ce ne serait pas la faciliter que de s'avouer vaincue. Madame Merle était incontestablement d'un grand secours pour elle-même, et un ornement pour un cercle quelconque, mais ce secours, l'étendrait-elle, pourrait-elle l'étendre à d'autres personnes dans les périodes d'embarras délicat ? La meilleure façon de profiter de son amie, s'était toujours dit Isabel, c'était de l'imiter, d'être ferme et brillante comme elle. Elle ne se laissait arrêter par aucune difficulté, et Isabel, s'inspirant de cet exemple, décidait pour la cinquantième fois de mettre les siennes de côté. Il lui semblait aussi, en voyant se renouer une intimité qui avait été virtuellement interrompue, que son ancienne amie était différente, presque détachée, et poussait à l'extrême la crainte un peu artificielle de se montrer indiscrète. Ralph Touchett, nous le savons, l'accusait volontiers d'être portée à l'exagération, de forcer la note, d'en trop faire, comme on dit vulgairement. Isabel n'avait jamais admis ce grief, et ne le comprenait même pas très bien :

à son sentiment, la conduite de Madame Merle portait toujours la marque du bon goût, restait toujours discrète. Mais pour ce qui avait trait à la crainte de gêner la vie intime de la famille Osmond, il parut cependant à notre jeune amie que Madame Merle allait trop loin. Cette affectation, pour une fois, n'était pas du meilleur goût, et se manifestait avec trop d'évidence. Elle rappelait trop qu'Isabel était mariée, qu'elle avait maintenant d'autres intérêts, et que si Madame Merle avait connu de très près Gilbert Osmond et sa petite Pansy, elle n'appartenait pas, en somme, à leur cercle familial. Elle restait toujours sur ses gardes ; elle ne parlait de leurs affaires que lorsqu'on l'en priait, lorsqu'on l'en pressait, lorsqu'on avait besoin de son opinion ; elle redoutait par-dessus tout de paraître vouloir se mêler à la vie des autres. Madame Merle n'était pas dépourvue de franchise, comme nous le savons, et un jour elle exprima nettement ses craintes à Isabel.

« Il faut que je sois sur mes gardes, dit-elle ; il me serait si facile de vous blesser à mon insu. Et vous pourriez l'être à bon droit, malgré les intentions les plus pures de ma part. Je ne dois pas oublier que j'ai connu votre mari longtemps avant notre rencontre, et cette vieille intimité ne doit pas m'induire en erreur. Si vous étiez sotte, vous pourriez être jalouse. Vous n'êtes pas sotte, je le sais parfaitement. Moi non plus, et c'est cela même qui me fait éviter les causes possibles de trouble. Il ne faut pas longtemps pour faire le mal, et l'on s'engage dans les pires mésaventures sans s'en rendre même compte. Vous comprenez que si j'avais voulu jouer à la coquette avec votre mari, j'aurais eu dix ans pour le faire, et rien pour m'en empêcher ; il n'est donc guère probable que je commence aujourd'hui, alors que j'ai bien moins d'attraits qu'autrefois. Mais si je devais vous blesser, en paraissant prendre une place qui ne m'appartient pas, vous ne vous exprimeriez pas en ces termes ; vous vous contenteriez de m'accuser d'oublier certaines différences. Eh bien, je suis décidée à ne pas les oublier. Certainement une bonne amie ne pense pas toujours à ces choses ; on ne soupçonne pas une amie d'injustice, je ne vous soupçonne pas le moins du monde, ma chère ; je me méfie de la nature humaine. Ne croyez pas que je me tourmente beaucoup ; je ne me surveille pas toujours, et crois le prouver en vous parlant comme je le fais maintenant. Tout ce que je dis, au reste, c'est que si vous deviez être jalouse – et c'est cette forme-là que prendrait votre méfiance –, je

serais convaincue d’en être un peu responsable. Ce ne serait certainement pas la faute de votre mari. »

Isabel avait eu trois ans pour méditer la théorie de Mrs Touchett sur le rôle joué par Madame Merle dans le mariage de Gilbert Osmond. Nous savons l’accueil qu’elle réserva d’abord à cette opinion. Madame Merle avait pu faire le mariage de Gilbert Osmond, mais elle n’avait certainement pas fait celui d’Isabel Archer. Celui-là, c’était l’œuvre de… Isabel le savait à peine… de la nature, de la providence, du destin, de l’éternel mystère des choses. Il est vrai que sa tante incriminait moins l’activité de Madame Merle que sa duplicité : elle avait mis en route l’étrange événement, pour nier ensuite sa faute. Cette faute, aux yeux d’Isabel, ne pouvait être grosse ; elle n’aurait pas su reprocher à Madame Merle d’avoir été la cause déterminante de l’attachement le plus sérieux qu’elle eût jamais formé. Elle s’était avisée de ce fait juste avant son mariage, après sa petite discussion avec sa tante, à une époque où elle était encore capable de se rapporter à ses jeunes et maigres annales, avec un esprit voisin de celui de l’historien philosophe. Si Madame Merle avait souhaité son changement de situation, tout ce qu’elle pouvait dire, c’est que l’intention était très heureuse. Au surplus, elle s’était montrée parfaitement franche à son endroit, et n’avait jamais caché la haute estime où elle tenait Gilbert Osmond. Quant à son mari, Isabel s’aperçut, après leur union, qu’il ne considérait pas le sujet avec autant de désinvolture ; il consentait rarement à manier, dans leurs entretiens, le plus rond et le plus lisse des grains de leur rosaire mondain.

« Madame Merle ne vous plaît donc pas ? lui demanda un jour Isabel. Elle fait pourtant grand cas de vous.

— Je dois vous avouer, une fois pour toutes, répondit Osmond, qu’elle me plaisait naguère plus qu’aujourd’hui. Je suis fatigué d’elle, et j’en ai quelque honte. Sa perfection manque par trop de naturel. Je suis content qu’elle ne soit pas en Italie ; son absence me procure une sorte de détente morale. Ne parlez pas trop d’elle : vous la feriez rentrer plus vite. Elle reviendra bien assez tôt. »

Madame Merle, en définitive, était revenue avant qu’il ne fût trop tard, et par trop tard, j’entends pour regagner les avantages qu’elle avait pu perdre. Si, comme je l’ai dit, elle se montra sensiblement

différente, les sentiments d'Isabel n'étaient pas non plus restés identiques. Elle gardait sur la situation un sentiment toujours aussi net, bien que beaucoup moins satisfaisant. Un esprit mal satisfait peut manquer de toute autre chose mais n'est jamais à court de motifs ; ils poussent dru comme les boutons d'or en juin. Le fait que Madame Merle eût prêté la main au mariage de Gilbert Osmond cessait d'être un de ses titres à la considération ; on aurait pu dire, somme toute, qu'il n'y avait pas là de raison de lui savoir tant de gré. À mesure que passaient les mois, il semblait y en avoir de moins en moins, et Isabel se dit un jour que peut-être, sans elle, l'événement ne fût pas survenu. Reconnaissons qu'elle imposa immédiatement silence à cette pensée, et eut horreur de l'avoir conçue. « Quoi qu'il arrive, il ne faut pas que je sois injuste, se dit-elle ; je porterai moi-même mes fardeaux, sans m'en décharger sur les autres. » Cette disposition fut bientôt mise à l'épreuve par cette ingénieuse apologie à laquelle Madame Merle crut bon de se livrer, et que j'ai tenté d'esquisser ; il y avait quelque chose d'irritant – et presque un air de moquerie – dans ses distinctions minutieuses et dans ses claires convictions. Dans l'esprit d'Isabel il n'y avait plus rien de clair ; tout y était confusion de regrets et appréhensions complexes. Elle sentit son impuissance, en se détournant de son amie qui venait de faire sa déclaration : Madame Merle se doutait si peu du sujet de ses pensées ! Elle eût été d'ailleurs incapable elle-même de les expliquer. Être jalouse de son amie – de son amie et de Gilbert Osmond ! Cette idée ne prenait pas en elle de réalité. Elle eût presque souhaité se sentir jalouse ; c'eût été une manière de soulagement ; n'était-ce pas, jusqu'à certain point, un symptôme de bonheur ? Mais Madame Merle était sage, si sage qu'elle eût pu prétendre connaître mieux Isabel qu'Isabel ne se connaissait elle-même. Cette jeune femme avait toujours été fertile en résolutions, dont beaucoup affectaient un caractère élevé ; mais jamais elle n'en avait conçu, dans le secret de son cœur, de plus nombreuses que maintenant. Il est vrai qu'elles gardaient toutes une ressemblance de famille : elles auraient, par leur ensemble, donné cette impression, que si elle devait être malheureuse, ce ne serait que par sa faute. Son pauvre esprit ailé avait toujours eu le grand désir d'agir pour le mieux, et n'avait pas, jusqu'alors, été sérieusement découragé. Il entendait donc adhérer ferme à la justice, et ne pas se payer de vengeances

mesquines. Rendre Madame Merle responsable de son désappointement, ce serait bien une vengeance mesquine. Surtout si le plaisir atteint devait être sans sincérité. Ce serait pour Isabel une façon de céder à son sentiment d'amertume sans se libérer de ses liens. Elle ne pouvait se plaindre d'avoir agi en aveugle ; si jamais femme s'était librement décidée, c'était bien elle. Évidemment une amoureuse aliénait sa liberté, mais la seule source de sa faute était venue d'elle. Il n'y avait eu ni piège, ni complot ; elle avait regardé, réfléchi et choisi. Quand une femme avait commis une telle bourde, il n'y avait qu'une façon de la réparer : c'était (avec la plus parfaite grandeur d'âme !) de l'accepter. C'était assez d'une folie, surtout quand elle devait durer toujours, et une seconde ne rachèterait guère la première. Il y avait, dans ce vœu de réticence, une certaine noblesse qui soutint Isabel ; ce qui n'empêche que, malgré tout, Madame Merle avait été bien inspirée de prendre ses précautions.

Un mois environ après l'arrivée de Ralph Touchett à Rome, Isabel rentrait un jour avec Pansy. Ce n'est pas seulement en vertu de sa résolution de justice qu'elle était pour l'instant très heureuse de la compagnie de Pansy, c'était aussi un effet de sa tendresse pour tout ce qui était faible et pur. Pansy lui était chère, et il n'y avait rien dans sa vie d'aussi clair que l'attachement de la jeune fille à sa personne, ni d'aussi doux que la conscience qu'elle en prenait. C'était comme une chaude présence, comme une petite main dans la sienne, et chez Pansy, c'était plus qu'une affection, c'était une sorte de foi ardente et inextinguible. En ce qui la concernait, le sentiment qu'elle avait de la dépendance de l'enfant était mieux qu'un plaisir ; il lui donnait une raison définie d'agir, quand d'autres motifs menaçaient de lui faire défaut. Elle s'était dit qu'il faut prendre son devoir où on le trouve, et qu'il faut le rechercher de son mieux. La sympathie de Pansy était une indication décisive qui semblait lui montrer une voie d'action, sans grandeur peut-être, sinon sans discussion possible. Où menait pourtant cette voie, Isabel n'eût guère su le dire : sans doute à être plus pour l'enfant que l'enfant ne pouvait être pour elle-même. Isabel eût volontiers souri, à cette époque, en se souvenant que sa petite compagne lui avait, à certain moment, paru difficile à comprendre, car elle s'apercevait maintenant que les obscurités de Pansy étaient uniquement le fait de son insuffisance de vision. Elle n'avait pas cru

possible qu'un être fût aussi profondément, aussi extraordinairement soucieux de plaire. Mais depuis qu'elle avait vu à l'œuvre cette faculté charmante, elle savait qu'en penser. C'était l'enfant tout entière, c'était une sorte de génie. Pansy n'avait pas d'orgueil pour lutter contre ce désir, et bien qu'elle élargît constamment le champ de ses conquêtes, elle n'en tirait aucun crédit. Les deux femmes étaient toujours ensemble, et l'on voyait rarement Mrs Osmond sans sa belle-fille. Isabel goûtait sa société qui lui donnait l'impression de porter un bouquet entièrement composé de mêmes fleurs. Au surplus, elle s'était fait un article de religion de ne pas négliger Pansy, de ne la négliger sous aucun prétexte. La jeune fille, de son côté, semblait être plus heureuse dans la compagnie d'Isabel que dans celle de toute autre personne, sauf de son père, qu'elle admirait avec une intensité justifiée par le fait que, la paternité étant un plaisir de choix pour Gilbert Osmond, il s'était toujours montré pour elle d'une exquise douceur. Isabel savait combien Pansy aimait être avec elle, et comme elle recherchait les occasions de lui plaire. Elle avait conclu que la meilleure façon d'y parvenir était négative et consistait à ne pas lui donner d'ennui, conviction qui ne pouvait avoir d'ailleurs aucun rapport avec des ennuis déjà existants. Elle se montrait donc ingénieusement passive, et arrivait à faire montre d'imagination pour accentuer sa docilité : elle prenait même soin de tempérer l'ardeur avec laquelle elle adhérait aux propositions d'Isabel, pour ne pas laisser croire qu'elle eût pu désirer autre chose. Elle n'interrompait jamais, ne posait jamais de questions et, bien qu'elle fût ravie par l'approbation au point de pâlir lorsqu'on la lui accordait, elle ne tendait jamais la main vers elle. Elle se contentait de regarder d'un air méditatif, expression qui, à mesure qu'elle avançait en âge, contribuait à lui donner les plus jolis yeux du monde. Lorsque, au cours de leur second hiver au Palazzo Roccanera, elle commença d'assister aux soirées et aux bals, elle fut toujours la première à parler de départ, tant elle craignait la fatigue de Mrs Osmond. Isabel apprécia ce sacrifice de renoncement aux dernières danses, car elle savait que sa jeune compagne prenait à cet exercice un plaisir passionné, et accordait ses pas au rythme de la musique comme une fée consciencieuse. D'ailleurs, la société ne l'effrayait pas ; elle en aimait jusqu'aux incommodités : la chaleur des salles de bal, la torpeur des dîners, la

foule aux portes, l'attente de la voiture. Pendant la journée, dans ce véhicule, elle adoptait, à côté de sa belle-mère, une attitude d'appréciation immobile, et se penchait en avant avec un vague sourire, comme si elle fût pour la première fois sortie en voiture.

Le jour dont je parle, elles s'étaient fait conduire hors de la ville, et après une demi-heure, avaient laissé la voiture les attendre au bord de la route, tandis qu'elles foulaient l'herbe courte de la Campagne romaine, qui reste, même pendant les mois d'hiver, semée de fleurs délicates. C'était une habitude presque quotidienne chez Isabel qui aimait marcher ainsi d'un pas rapide, bien que son allure se fût un peu ralentie depuis son arrivée en Europe. Ce n'était pas la forme d'exercice préférée de Pansy, bien qu'elle y trouvât le plaisir qu'elle prenait à toutes choses. Elle marchait d'un pas plus court, près de la femme de son père qui, au retour dans Rome, et pour complaire à ses goûts, faisait le tour du Pincio ou de la Villa Borghèse. Ce jour-là, donc, la jeune fille, qui avait cueilli une poignée de fleurs dans un coin ensoleillé, monta droit à sa chambre pour mettre son bouquet dans l'eau. Isabel passa dans le salon où elle se tenait d'ordinaire, la seconde pièce au sortir du grand vestibule, où l'on accédait par l'escalier, et dont tout l'art de Gilbert Osmond lui-même n'avait pu corriger la majestueuse nudité. Sur le seuil du salon, Isabel s'arrêta court, car elle venait d'éprouver une impression soudaine. Impression qui n'était d'ailleurs pas absolument sans précédent, mais qui la surprit comme une nouveauté, et que le silence de son pas lui permit de prolonger avant d'interrompre la scène. Madame Merle se trouvait dans la pièce, avec son chapeau sur la tête, et Gilbert Osmond lui parlait ; pendant une minute, ils ne s'aperçurent point de la présence d'Isabel. Isabel les avait souvent trouvés ainsi ensemble, mais ce qu'elle n'avait pas vu, ou du moins pas remarqué, c'est que leur entretien s'était pour le moment résolu en une sorte de silence familier, auquel elle comprit aussitôt que son entrée allait mettre fin. Madame Merle était debout sur le tapis d'âtre, à quelque distance du feu ; Osmond, renversé dans un fauteuil profond, la regardait. Elle tenait la tête droite comme toujours, mais abaissait les yeux sur lui. Ce qui frappa d'abord Isabel, c'est que son mari fût assis tandis que Madame Merle restait debout : c'était une anomalie faite pour la surprendre. Elle comprit qu'ils étaient arrivés à un point mort de leur entretien, et

rêvaient face à face, avec la liberté de vieux amis qui échangent parfois des idées sans les énoncer. Il n'y avait là rien d'interdit : c'étaient de vieux amis, en effet. La scène formait un tableau qui ne dura qu'un moment, comme un fugitif éclat de lumière. Leurs positions relatives, le regard absorbé qu'ils échangeaient firent à Isabel l'effet d'une chose inconnue. Mais tout fut fini avant qu'elle en eût pleinement réalisé le sens. Madame Merle l'avait vue, et lui disait bonjour sans changer de place ; Osmond, de son côté, bondit. Il marmonna bientôt qu'il avait à sortir, et quitta la pièce, après s'être excusé auprès de Madame Merle de la quitter ainsi.

« J'étais venue vous voir, et espérais que vous seriez rentrée ; je ne vous ai pas trouvée, et je vous attendais, expliqua Madame Merle.

— Il ne vous avait donc pas priée de vous asseoir ? » demanda Isabel avec un sourire.

Madame Merle jeta les yeux autour d'elle. « Ah ! c'est vrai. Je partais.

— Maintenant, vous allez rester.

— Certainement. Je ne suis pas venue sans raison ; j'ai quelque chose à vous dire.

— J'ai déjà constaté, repartit Isabel, qu'il faut une raison extraordinaire pour vous amener dans cette maison.

— Et vous vous rappelez ce que je vous ai dit, *moi* : que je vienne vous voir ou que je demeure loin de vous, c'est toujours le même motif qui me guide : l'affection que je vous porte.

— Oui, vous me l'avez dit.

— On croirait pour l'instant que vous n'en êtes pas convaincue, fit Madame Merle.

— Oh ! protesta Isabel, la profondeur de vos motifs, voilà bien la dernière chose dont je doute.

— Vous doutez plutôt de la sincérité de mes paroles ? »

Isabel hocha gravement la tête : « Je sais que vous avez toujours été bonne pour moi.

— Chaque fois que vous m'en avez donné l'occasion. Vous ne vous laissez pas toujours faire, et force est bien de vous abandonner à vous-

même. Ce n’est d’ailleurs pas pour obliger que je suis venue aujourd’hui, c’est pour une tout autre affaire. Je voudrais me délivrer d’un souci… en vous en entretenant. Je viens d’en parler à votre mari.

— Vous m’étonnez ; il n’a pas beaucoup de goût pour les soucis.

— Surtout pour ceux des autres ; je ne l’ignore pas. Vous non plus, sans doute. Peu importe, en tout cas ; il faut que vous m’aidiez. Il s’agit du pauvre Mr Rosier.

— Ah ! fit Isabel d’un ton pensif ; alors c’est lui qui est tourmenté ; ce n’est pas vous.

— Il a fini par me contrarier. Il vient me voir dix fois par semaine pour me parler de Pansy.

— Oui, il voudrait l’épouser. Je suis au courant de l’affaire. »

Madame Merle hésita : « J’avais cru, d’après ce que me disait votre mari, que vous n’en étiez pas informée.

— Comment saurait-il ce que j’en peux connaître ? Il ne m’en a jamais dit un mot.

— C’est probablement parce qu’il ne sait pas comment aborder le sujet.

— Ce n’est pourtant pas ce qui le gêne d’ordinaire.

— D’ordinaire, il voit très bien ce qu’il doit penser d’une affaire. Aujourd’hui, il n’en va pas de même.

— Vous ne le lui avez pas dit ? » demanda Isabel.

Madame Merle eut un sourire un peu forcé. « Savez-vous que vous êtes assez sèche ?

— Ce n’est pas ma faute. Mr Rosier m’a parlé, à moi aussi.

— Cela se conçoit sans peine. Vous êtes si près de la petite.

— Ah ! dit Isabel, pour le réconfort que je lui ai donné… Si vous me trouvez sèche, je me demande ce qu’il pourrait dire !

— Il doit penser que vous pouvez l’aider mieux que vous ne l’avez fait.

— Je ne puis rien pour lui.

— Vous en pouvez toujours plus que moi. J’ignore quel rapport mystérieux il a pu découvrir entre Pansy et moi, mais il est venu à moi d’emblée, comme si je tenais son sort dans la main. Et maintenant, il vient me relancer, me demander des nouvelles, déverser ses sentiments sur ma tête.

— Il est très épris, dit Isabel.

— Très épris… pour lui.

— Pour Pansy aussi, me semble-t-il. »

Madame Merle baissa un moment les yeux. « Vous trouvez qu’elle manque d’attraits ?

— C’est la plus exquise enfant du monde, mais ses attraits ont des limites.

— Cela ne la rendrait que plus séduisante pour Mr Rosier. Il n’est pas sans limites, non plus.

— Non, admit Isabel ; il a, sensiblement, la dimension d’un mouchoir de poche, d’un petit mouchoir à dentelle ! » Son humeur prenait volontiers, depuis quelque temps, un ton de sarcasme, mais elle se repentit vite de l’exercer aux dépens d’un objet aussi inoffensif que le soupirant de Pansy. « C’est un très brave et très honnête garçon, reprit-elle, et beaucoup moins nigaud qu’il ne le paraît.

— Il m’affirme que Pansy l’aime beaucoup, reprit Madame Merle.

— Je n’en sais rien ; je ne le lui ai pas demandé.

— Vous ne l’avez jamais interrogée ?

— Ce n’est pas à moi de le faire ; c’est à son père.

— Vous prenez vraiment les choses trop à la lettre ! dit Madame Merle.

— C’est à moi d’en juger. »

Madame Merle sourit de nouveau.

« Il ne m’est pas facile de vous aider.

— De m’aider ? demanda Isabel avec sérieux. Qu’entendez-vous par là ?

— Il est facile de vous déplaire. Voyez comme j’ai raison d’être prudente. Je vous avertis, en tout cas, comme j’ai averti Osmond, que

je me lave les mains des histoires d’amour de Miss Pansy et de Mr Edward Rosier. Je n’y peux rien, moi ! Je ne vais pas parler pour son compte à Pansy. Surtout que je ne le considère pas comme le phénix des maris. »

Isabel réfléchit un instant, puis, avec un sourire : « Alors, vous ne vous en lavez pas les mains ! » Après quoi elle ajouta, sur un autre ton : « Cela vous est impossible ; vous vous passionnez trop pour les choses ! »

Madame Merle se leva lentement ; elle avait jeté sur Isabel un regard aussi furtif que la scène surprise par notre héroïne quelques minutes auparavant. Mais cette fois Isabel ne vit rien. « Demandez-le-lui, la prochaine fois, et vous verrez.

— Je ne puis pas le lui demander ; il a cessé de venir à la maison. Gilbert lui a laissé entendre qu’il n’y était pas bienvenu.

— Ah ! c’est vrai, fit Madame Merle ; j’oubliais ce détail, dont il fait pourtant le fond de ses lamentations. Il se plaint qu’Osmond l’ait insulté. D’ailleurs, Osmond ne le déteste pas autant qu’il se l’imagine. »

Madame Merle s’était levée, comme pour mettre un terme à l’entretien, mais elle s’attardait, regardait autour d’elle, et avait évidemment quelque chose à dire encore. Isabel s’en aperçut et devina même le motif de sa préoccupation. Mais elle avait aussi ses raisons pour ne pas tendre la perche à son amie.

« Cette affirmation a dû lui faire plaisir, si vous la lui avez faite.

— Je n’y ai pas manqué, et l’ai, du coup, encouragé. Je lui ai prêché la patience, en lui déclarant que son cas n’est pas désespéré s’il veut seulement tenir sa langue et rester en paix. Malheureusement, il s’est mis en tête d’être jaloux.

— Jaloux ?

— Jaloux de Lord Warburton, qui, à le croire, est toujours ici. »

Isabel, que la fatigue avait retenue dans son fauteuil, se leva soudain. « Ah ! » s’écria-t-elle simplement, en s’approchant lentement de la cheminée.

Madame Merle la regardait, et la vit plonger les yeux dans la glace pour remettre à sa place une mèche exubérante de cheveux.

« Le pauvre Mr Rosier affirme qu'il n'y a rien d'impossible à ce que Lord Warburton s'éprenne de Pansy », poursuivit Madame Merle.

Isabel resta un moment silencieuse et se détourna de la glace. « C'est vrai, il n'y a rien là d'impossible, fit-elle enfin, d'un ton grave et plus doux.

— C'est ce dont je suis obligée de convenir avec Mr Rosier, et c'est aussi l'opinion de votre mari.

— Voilà ce que j'ignore.

— Demandez-le-lui, et vous serez renseignée.

— Je ne le lui demanderai pas, déclara Isabel.

— Excusez-moi ; j'oubliais que vous m'aviez déjà dit cela. Évidemment, poursuivit Madame Merle, vous avez eu bien plus d'occasions que moi d'observer l'attitude de Lord Warburton.

— Je n'ai aucune raison de vous dissimuler qu'il aime beaucoup ma belle-fille. »

Madame Merle décocha à Isabel un nouveau regard acéré. « Il l'aime… comme l'aime Mr Rosier ?

— Je ne sais pas ce qu'éprouve Mr Rosier, mais Lord Warburton m'a bien dit combien il était séduit par Pansy.

— Et vous n'en avez rien dit à Osmond ? »

Cette question, brusque et explosive, échappa presque aux lèvres de Madame Merle.

Isabel posa les yeux sur elle. « Il en sera informé bien à temps ; Lord Warburton a une langue et sait s'exprimer. »

Madame Merle se rendit compte qu'elle venait de s'abandonner à une précipitation inhabituelle, et cette pensée fit monter le rouge à ses joues. Elle laissa à cette émotion traîtresse le temps de se dissiper, et reprit, comme si elle avait un moment réfléchi à la chose : « Cela vaudrait mieux que ce pauvre Mr Rosier.

— Beaucoup mieux, à mon avis.

— Ce serait un mariage admirable, un grand mariage, vraiment. C’est très gentil de sa part.

— Très gentil de sa part ?

— De s’adresser ainsi à une petite fille toute simple.

— Je ne suis pas de cet avis.

— C’est une preuve de votre cœur. Bien qu’après tout, Pansy Osmond…

— Après tout, Pansy Osmond est la personne la plus séduisante qu’il ait jamais connue ! » s’écria Isabel.

Madame Merle ouvrit de grands yeux, et fit montre d’un étonnement qui n’était pas sans motif. « Il y a un instant, vous aviez plutôt l’air de la dénigrer, s’écria-t-elle.

— J’ai dit qu’elle avait des limites. Et je le répète. N’en va-t-il pas de même de Lord Warburton ?

— De nous tous aussi, si vous en venez là. Si un tel mariage n’outrepasse pas les mérites de Pansy, tant mieux ! Mais si elle fixe ses affections sur Mr Rosier, je ne puis admettre qu’elle en soit digne. C’est une véritable perversité !

— Mr Rosier nous ennuie ! s’écria brusquement Isabel.

— Je suis parfaitement d’accord avec vous, et ravie de savoir que vous ne me demandez pas d’alimenter sa flamme. Quand il viendra me voir, à l’avenir, ma porte sera condamnée. » Et ramenant son manteau sur elle, Madame Merle se préparait à partir, quand elle fut arrêtée à mi-chemin de la porte par cette prière assez illogique d’Isabel :

« Soyez gentille pour lui, malgré tout. »

Elle haussa épaules et sourcils, et considéra son amie.

« Je ne comprends pas vos contradictions ! Non, je ne serai certainement pas gentille pour lui, car ce serait une bonté hypocrite. Je veux que Pansy épouse Lord Warburton.

— Attendez au moins qu’il demande sa main.

— Si ce que vous dites est exact, il n’y manquera pas. Surtout, ajouta Madame Merle après un moment de réflexion, si vous l’y décidez.

— Si je l’y décide ?

— C’est tout à fait en votre pouvoir. Vous avez beaucoup d’influence sur lui. »

Isabel fronça légèrement les sourcils. « D’où tenez-vous cela ?

— C’est Mrs Touchett qui me l’a dit. Pas vous évidemment ; il n’y a pas de danger ! répondit Madame Merle avec un sourire.

— Je ne vous ai certainement rien confié de semblable.

— Vous auriez pu le faire, à l’occasion, quand nous étions en veine de confidences. Mais vous ne m’avez jamais dit grand-chose ; je m’en suis aperçue depuis ce temps-là. »

Isabel s’en était avisée aussi, et non sans une certaine satisfaction. Mais elle n’en convint pas, peut-être parce qu’elle ne voulait pas paraître trop heureuse de cette constatation.

« Il me semble que vous avez trouvé dans ma tante une excellente informatrice, répondit-elle simplement.

— Elle m’a dit que vous aviez refusé une demande en mariage de Lord Warburton. C’est l’agacement qu’elle en éprouvait qui l’a fait parler ; elle était pleine de son sujet. Pour moi, j’estime que vous avez bien fait d’agir de la sorte. Mais si vous n’avez pas voulu épouser vous-même Lord Warburton, aidez-le, en manière de réparation, à épouser une autre femme. »

Isabel écoutait, et son visage persistait à ne pas réfléchir l’expression enthousiaste de Madame Merle. Mais elle ne dit pas moins, sur un ton posé et assez doux : « Je serais vraiment très heureuse pour Pansy que la chose pût s’arranger. »

Sur quoi son amie, qui parut voir dans ces paroles un présage favorable, l’embrassa plus chaleureusement qu’on n’eût pu s’y attendre, et se retira majestueusement.

OceanofPDF.com

XLI

Osmond aborda pour la première fois le sujet le soir même, en venant très tard trouver Isabel dans le salon où elle demeurait seule. Ils avaient passé la soirée à la maison, et Pansy était allée se coucher, tandis qu'Osmond passait, après le dîner, dans une petite pièce où il rangeait ses livres, et qu'il appelait son bureau. À dix heures, Lord Warburton s'était présenté comme il le faisait chaque fois qu'il savait par Isabel devoir la trouver chez elle ; il avait une autre visite à faire et ne resta qu'une demi-heure. Après s'être enquise de la santé de Ralph, Isabel ne lui parla plus guère. Silence calculé de sa part, car elle voulait qu'il s'entretînt avec sa belle-fille. Elle fit semblant de lire ; elle alla même bientôt s'asseoir au piano ; elle se demanda si elle ne ferait pas bien de quitter la pièce. Elle était arrivée peu à peu à se plaire à la perspective pour Pansy de devenir maîtresse du beau domaine de Lockleigh, bien que cette idée n'eût pas d'emblée excité son enthousiasme. Madame Merle venait cet après-midi-là d'accumuler autour de cette union une quantité de matériaux inflammables. Quand Isabel se sentait malheureuse, elle cherchait toujours autour d'elle, par instinct autant que par calcul, un effort matériel à fournir. Elle n'échappait jamais à l'impression que la tristesse était un état de mal, de souffrance, en opposition avec l'action. Agir, peu importe en quel sens, devenait donc une échappatoire, et peut-être jusqu'à certain point un remède. Par ailleurs, elle voulait se convaincre qu'elle avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour contenter son mari ; elle était bien décidée à ne pas se laisser tourmenter par des visions de duplicité féminine. Il plairait fort à Osmond de voir Pansy

mariée à un gentilhomme anglais, et cette satisfaction était légitime en l'espèce, puisqu'il s'agissait d'un homme de si ferme caractère. Il semblait à Isabel qu'en s'astreignant à faire aboutir un tel événement, elle jouerait son rôle de bonne épouse. Et ce rôle-là, elle entendait le jouer ; elle voulait pouvoir, sincèrement et à bon droit, dire qu'elle s'en était acquittée. Au surplus, une telle entreprise comportait d'autres avantages. Ce serait l'occupation même que cherchait Isabel. Elle s'en amuserait, et si elle arrivait à s'amuser vraiment, elle pourrait être sauvée. Enfin, ce serait un service à rendre à Lord Warburton qui, à coup sûr, se plaisait fort en compagnie de la charmante fille. La chose était quelque peu étrange, étant donné ce qu'il était, mais de telles impressions ne se raisonnent pas. Pansy avait de quoi séduire tous les hommes… à l'exception du moins de Lord Warburton. Isabel la jugeait trop menue, trop frêle, peut-être même trop artificielle pour cela. Il y avait toujours en elle un peu de la poupée, et il n'y avait pas de ce que cherchait Warburton. Mais comment savoir au juste ce que cherchent les hommes ? Ils cherchent ce qu'ils trouvent ; ils ne savent ce qui leur plaît que lorsqu'ils le voient. Il n'y avait pas de théorie valable en pareille matière, et nul fait n'était plus qu'un autre inexplicable ou naturel. Si le lord l'avait aimée, elle, on pouvait s'étonner qu'il s'éprît de Pansy, qui était si différente ; sans doute ne l'avait-il pas autant aimée qu'il se l'était imaginé. Ou, dans le cas contraire, il avait su maîtriser parfaitement cet amour, et il était naturel que, rebuté d'un côté, il songeât à tenter sa chance dans une voie tout opposée. L'enthousiasme, je l'ai dit, n'avait pas d'emblée transporté Isabel, mais il finissait par venir et lui procurait presque une impression de bonheur. Elle s'étonnait de pouvoir trouver encore autant de joie à procurer un plaisir à son mari. Ce qui ne l'empêchait pas de déplorer qu'Edward Rosier se fût trouvé sur leur chemin.

À cette pensée, la lumière qui avait soudain illuminé ce chemin perdit un peu de son éclat. Isabel était malheureusement certaine que Pansy trouvait Mr Rosier le plus charmant des hommes, aussi certaine que si elle l'eût interrogée à ce sujet. Il était bien gênant d'avoir une conviction aussi assise, après s'être scrupuleusement abstenue de toute indiscrétion, presque aussi gênant que de la sentir partagée par l'infortuné Mr Rosier. Il était certainement loin de valoir Lord Warburton. Ce n'était pas tant une question de fortune qu'une question

d’hommes : le jeune Américain était véritablement un poids léger. Bien plus que le gentilhomme anglais, il appartenait à l’espèce des beaux messieurs inutiles. Il n’y avait évidemment pas de raison particulière pour que Pansy épousât un homme d’État ; pourtant si un homme d’État l’admirait, c’était son affaire, et elle ferait une parfaite petite perle de pairesse.

Le lecteur pourrait accuser Mrs Osmond d’être tout d’un coup devenue étrangement cynique, puisqu’elle finit par se dire qu’une telle difficulté est de celles qui se surmontent. Un empêchement incarné par le pauvre Rosier ne pouvait être bien dangereux ; on trouve toujours le moyen d’aplanir les obstacles secondaires. Isabel se doutait pourtant qu’elle n’avait pas pris la mesure de la ténacité de Pansy, qui pourrait se révéler dangereusement solide ; mais elle inclinait à voir la jeune fille céder aux suggestions, plutôt que se cramponner au désespoir, car elle avait évidemment la faculté d’assentiment bien autrement développée que celle de la protestation. Elle tiendrait prise, certainement, mais sans trop savoir à quoi. Lord Warburton lui conviendrait aussi bien que Mr Rosier, puisqu’il paraissait lui plaire tout à fait ; elle avait, sans l’ombre de réserve, exprimé ce sentiment à Isabel ; elle trouvait sa conversation fort intéressante, et il lui avait longuement parlé de l’Inde. L’attitude de Lord Warburton à l’égard de Pansy était aussi juste que dégagée ; Isabel s’en était aperçue sans peine, et avait remarqué qu’il ne prenait pas du tout un ton protecteur pour s’adresser à la jeune fille, comme s’il se fût rappelé sans cesse sa jeunesse et son ingénuité, mais lui parlait comme si elle eût apporté au sujet de leur conversation la même pénétration qu’elle consacrait à l’audition des opéras à la mode. Compréhension suffisante pour ce qui avait trait à la musique et au baryton. Il s’appliquait seulement à montrer la même douceur dont il avait un jour témoigné à Gardencourt envers une autre jeune personne effarée. Une jeune fille pouvait à bon droit en être touchée ; Isabel se souvenait de sa propre émotion, et songeait que l’impression aurait été plus profonde encore, si elle avait été aussi simple que Pansy. Elle n’avait pas été simple en le refusant ; cette opération avait été aussi compliquée que son ultérieure acceptation d’Osmond. Et pourtant, malgré toute sa simplicité, Pansy comprenait vraiment et était heureuse que Lord Warburton ne lui parlât pas de ses cavaliers et de ses bouquets, mais de l’état de l’Italie, de la

condition des paysans, de la fameuse loi sur les blés[1], de la pellagre[2], de ses impressions sur la société italienne. Elle le considérait, en tirant l'aiguille à travers sa tapisserie, avec des regards doux et soumis et, quand elle baissait la tête, jetait de petits regards furtifs sur sa personne, ses mains, ses pieds, ses vêtements, comme si elle l'eût examiné à fond. La personne même de Warburton, eût pu lui dire Isabel, l'emportait sur celle de Mr Rosier. Mais, en de tels moments, Isabel se contentait de se demander où pouvait être ce jeune homme, que l'on ne voyait plus du tout au Palazzo Roccanera. Bien surprenante, comme je l'ai dit, la façon dont s'était emparée d'elle l'idée de contribuer à la satisfaction de son mari.

Surprenante pour un certain nombre de raisons, que je vais maintenant examiner. Le soir dont je parle, pendant la visite de Lord Warburton, elle avait été sur le point de sortir de la pièce et d'y laisser les deux autres seuls. Décision que Gilbert Osmond eût tenue pour importante, et qu'Isabel regardait aussi comme telle, car elle faisait de son mieux pour voir les choses comme son mari. Elle y réussissait parfois, mais n'y parvint pas en l'espèce, et ne sut en somme pas s'y décider. Il y avait quelque chose qui la retenait et s'opposait à son départ. Ce n'était pas la crainte de faire un geste bas ou insidieux, car, de façon générale, les femmes s'acquittent avec une conscience parfaitement tranquille de ce genre de manœuvres, et Isabel était instinctivement bien plus soumise que rebelle au génie commun de son sexe. C'est un doute vague qui l'arrêta, le soupçon qu'elle n'était pas tout à fait sûre de l'état des choses. Elle resta donc dans le salon, et vit bientôt Lord Warburton se lever pour se rendre à la réunion, dont il promit de donner le lendemain le compte rendu complet à Pansy. Après son départ, elle se demanda si sa présence avait empêché de se produire un événement qu'un quart d'heure d'absence eût facilité ; puis elle se dit, toujours mentalement, que le jour où leur hôte distingué souhaiterait la voir s'éloigner, il trouverait sans peine le moyen de le lui faire entendre. Pansy ne dit pas un mot sur son compte après qu'il fut parti, et Isabel à dessein n'en dit pas davantage, car elle s'était astreinte à une réserve totale jusqu'à ce que Lord Warburton se fût déclaré. Il y mettait un peu plus de temps qu'on n'eût pu l'attendre, après la description qu'il avait faite à Isabel de ses sentiments. Pansy monta se coucher, et Isabel dut s'avouer qu'elle ne pouvait en rien

augurer de ce que pensait sa belle-fille. Sa transparente petite compagne ne se laissait pas transpercer pour le moment.

Elle resta seule, les yeux sur le feu, jusqu'à ce qu'au bout d'une demi-heure son mari vînt la rejoindre. Il fit d'abord quelques pas en silence, puis s'assit, les yeux fixés sur le feu, comme sa femme. Mais elle avait reporté les siens de la flamme vacillante au visage d'Osmond, et le regardait dans sa muette immobilité. Elle se livrait souvent ainsi maintenant à une observation secrète de ce genre ; un instinct, dont on peut dire sans exagération qu'il allait de pair avec celui de la défense personnelle, lui en avait fait une habitude. Elle désirait, autant que faire se pouvait, connaître ses pensées, pressentir ce qu'il allait dire, pour préparer sa réponse. Ce genre de préparation n'était pas son fort autrefois ; elle n'allait guère plus loin, en ce sens, que de penser trop tard aux choses brillantes qu'elle eût pu dire. Mais elle avait appris la prudence et l'avait apprise, jusqu'à certain point, sur le visage de son mari. C'était le même visage qu'elle avait considéré avec des yeux aussi graves peut-être, mais moins pénétrants, sur la terrasse d'une villa florentine, sauf qu'Osmond avait légèrement engraissé depuis le mariage. Il n'en gardait pas moins son air de distinction.

« Lord Warburton est-il venu ? demanda-t-il bientôt.

— Oui ; il est resté une demi-heure.

— Il a vu Pansy ?

— Oui ; il a pris place sur le sofa, près d'elle.

— Lui a-t-il beaucoup parlé ?

— Il n'a guère parlé qu'à elle.

— Il me paraît plein d'attentions. N'est-ce pas comme cela que vous diriez ?

— Je ne dis rien de particulier ; j'attends que vous disiez le mot nécessaire.

— C'est un soin auquel vous ne vous astreignez pas toujours, répondit Osmond, après un moment.

— J'ai décidé, cette fois, de m'efforcer d'agir comme vous le souhaiteriez. Je n'y ai pas toujours réussi. »

Osmond tourna lentement la tête pour la regarder. « Est-ce que vous voulez me chercher querelle ?

— Non ; je tâche de vivre en paix.

— Il n'y a rien de plus facile ; vous savez que je ne suis pas de tempérament querelleur.

— Que faites-vous donc lorsque vous vous évertuez à m'exaspérer ? demanda Isabel.

— Je ne m'y évertue pas ; j'y suis parvenu si souvent que c'est devenu la chose la plus naturelle du monde. D'ailleurs, tel n'est pas du tout mon but pour l'instant. »

Isabel sourit. « Cela n'a pas d'importance ; je suis bien décidée à ne plus jamais me mettre en colère.

— Excellente résolution. Vous n'avez pas bon caractère.

— Non, c'est vrai. » Elle reposa le livre qu'elle venait de lire, et prit la bande de tapisserie laissée sur la table par Pansy.

« C'est en partie pour cela que je ne vous ai jamais rien dit de cette affaire qui intéresse ma fille, reprit Osmond, en désignant Pansy de la façon qui lui était la plus familière. J'avais peur de rencontrer chez vous de l'opposition, de vous trouver dans d'autres dispositions sur le sujet. J'ai envoyé promener le petit Rosier.

— Vous craigniez de m'entendre plaider la cause de Mr Rosier. N'avez-vous pas remarqué que je ne vous ai jamais dit un mot sur son compte ?

— Je ne vous en ai jamais fourni l'occasion. Nous causons si peu, maintenant. Je sais que c'était un de vos vieux amis.

— Oui, c'était un vieil ami. »

À la vérité, Isabel ne se souciait pas beaucoup plus de Rosier que de la tapisserie qu'elle tenait à la main, mais ce n'en était pas moins un ami de longue date, et, devant son mari, elle ne voulait pas répudier de tels liens. Osmond avait une façon d'exprimer son mépris à leur égard qui renforçait la fidélité qu'elle leur portait, même lorsqu'ils étaient assez lâches, comme dans le cas présent. Elle éprouvait parfois une sorte de tendresse passionnée pour des souvenirs qui n'avaient pas d'autres mérites que d'appartenir à sa vie de jeune fille. « En ce qui

concerne Pansy, reprit-elle après un moment de silence, je ne lui ai donné aucun encouragement.

— C’est heureux, observa Osmond.

— Heureux pour moi, voulez-vous sans doute dire ? Pour lui, cela n’a pas beaucoup d’importance.

— Inutile de parler de lui, fit Osmond. Je viens de vous dire que je l’avais mis à la porte.

— D’accord ; quoique un amoureux à la porte reste toujours un amoureux. Il n’en est parfois que plus dangereux. Mr Rosier garde encore de l’espoir.

— Tant mieux pour lui, s’il s’en console. Ma fille n’a qu’à rester parfaitement tranquille pour devenir Lady Warburton.

— Cela vous ferait si grand plaisir ? » demanda Isabel avec une simplicité moins affectée qu’on ne pourrait le croire.

Elle était décidée à ne risquer aucune hypothèse, car Osmond avait une étrange façon de faire, sans crier gare, tourner ses suppositions à sa confusion. L’intense désir qu’il pouvait éprouver de voir sa fille devenir Lady Warburton avait fait le sujet de ses rêves récents. Mais c’était là son affaire : sa femme n’exprimerait rien de ses réflexions avant qu’Osmond n’eût donné à ses espoirs une forme concrète ; elle n’entendait pas admettre à l’avance avec lui qu’il tînt Lord Warburton pour une proie digne d’une somme d’efforts inhabituelle aux Osmond. Osmond déclarait volontiers que dans la vie rien ne valait la peine d’être poursuivi, qu’il traitait d’égal à égal avec les gens les plus distingués du monde, et que sa fille n’avait qu’à jeter les yeux autour d’elle pour ramasser un prince. C’était donc chez lui un certain manquement à la logique que d’avouer explicitement son désir de l’alliance de Lord Warburton, et qu’en cas de disparition de ce gentilhomme, on risquait de ne pas trouver son équivalent, étant donné surtout qu’il se vantait souvent de n’être jamais inconséquent avec lui-même. Il aurait aimé que sa femme glissât sur ce point. Or, d’assez étrange façon, maintenant qu’elle se trouvait face à face avec lui, et bien qu’une heure plus tôt elle fût prête à une manœuvre douteuse pour lui plaire, Isabel n’était plus accommodante et se refusait à glisser. Et pourtant, elle pressentait exactement l’effet de sa question sur l’esprit

de son mari, et l'humiliation qu'il en éprouverait. Peu importe : il était terriblement apte, lui, à humilier sa femme, et d'autant mieux qu'il était plus porté à attendre pour cela les grandes occasions et à montrer pour les petites une indifférence presque inexplicable. Isabel saisissait la petite occasion, parce qu'elle n'aurait sans doute pas su se prévaloir d'une grande.

Osmond sut, d'ailleurs, se tirer très honorablement de la difficulté.

« J'en serais enchanté : ce serait un mariage magnifique. Au surplus, Lord Warburton présente encore cet avantage d'être un vieil ami à vous. Ce serait un plaisir pour lui d'entrer dans la famille. Il est étrange que les admirateurs de Pansy soient tous vos anciens amis.

— Il est naturel qu'ils viennent me voir. En venant chez moi, ils voient Pansy. En la voyant, il est explicable qu'ils s'éprennent d'elle.

— C'est mon avis ; mais cela pourrait n'être pas le vôtre.

— Je serais très heureuse qu'elle épouse Lord Warburton, reprit bravement Isabel. C'est un excellent homme. Mais vous dites qu'elle n'a qu'à se tenir parfaitement tranquille. C'est à quoi elle pourrait ne pas consentir. La perte de Mr Rosier a de quoi la faire bondir. »

Osmond parut ne pas faire attention à ces paroles, et continua de regarder le feu. « Pansy aimerait être une grande dame, fit-il observer, avec un certain accent de tendresse. Elle est avant tout désireuse de plaire, ajouta-t-il.

— De plaire à Mr Rosier, peut-être ?

— Non ; de me plaire à moi.

— À moi un peu aussi, me semble-t-il, dit Isabel.

— Oui, elle a grande opinion de vous. Pourtant, elle fera ce qui me plaira.

— Si vous en êtes certain, tout est pour le mieux, dit Isabel.

— Cela n'empêche pas, reprit Osmond, que je serais content que notre hôte remarquable se déclare.

— Il m'a parlé, à moi. Il m'a avoué qu'il serait très heureux de penser pouvoir lui plaire. »

Osmond tourna vivement la tête, mais ne dit rien d'abord. Puis : « Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ? demanda-t-il sèchement.

— Je n'en ai pas trouvé l'occasion. Vous savez comment nous vivons. J'ai saisi la première chance qui s'offrait.

— Lui avez-vous parlé de Rosier ?

— Je lui en ai dit un mot.

— Ce n'était guère nécessaire.

— J'ai jugé préférable de l'en informer, pour que… pour que… » et Isabel s'arrêta.

« Pourquoi ?

— Pour qu'il pût agir en conséquence.

— Pour qu'il se retirât, voulez-vous dire ?

— Non, pour qu'il s'avançât pendant qu'il en était encore temps.

— Ce n'est pas l'effet que vous semblez avoir atteint.

— Il faut être patient, conseilla Isabel. Vous savez que les Anglais sont timides.

— Celui-là ne l'est pas. Il ne l'était pas quand il vous faisait la cour. »

Isabel redoutait qu'Osmond touchât à ce sujet qui lui était désagréable. « Je vous demande pardon, riposta-t-elle ; il l'était extrêmement. »

Osmond ne répondit rien tout d'abord ; il prit un livre et se mit à en feuilleter les pages, tandis qu'Isabel fixait son attention sur la tapisserie de Pansy. « Vous devez exercer une grande influence sur lui, reprit enfin Osmond. Du moment où vous désirerez vraiment ce mariage, vous n'aurez pas de peine à l'y amener. »

Ces paroles étaient plus blessantes encore que les précédentes, mais Isabel sentit combien il était naturel à son mari de les prononcer, et combien elles étaient en somme conformes à sa propre pensée. « Pourquoi aurais-je de l'influence sur lui ? demanda-t-elle. Qu'ai-je donc jamais risqué pour en faire mon obligé ?

— Vous avez refusé de l'épouser, dit Osmond, sans quitter le livre des yeux.

— Il ne faut pas faire trop grand fonds là-dessus », répliqua-t-elle.

Osmond rejeta le livre sur la table, et vint se planter devant la cheminée, les mains derrière le dos. « En tout cas, j’ai l’impression que l’affaire est entre vos mains, et je vais l’y laisser. Avec un peu de bonne volonté, vous pourrez arranger les choses. Songez-y et rappelez-vous à quel point je compte sur vous. »

Il attendit un moment pour laisser à Isabel le temps de répondre, puis, voyant qu’elle gardait le silence, il sortit de la pièce.

OceanofPDF.com

XLII

Isabel n’avait rien répondu parce que son mari venait de résumer la situation, et qu’elle réfléchissait à ce qu’il avait dit. Elle distinguait, dans ces paroles, un accent qui éveillait tout à coup en elle des vibrations profondes, et lui faisait redouter le son de sa propre voix. Après qu’Osmond fut parti, elle se renversa dans son fauteuil en fermant les yeux, et pendant longtemps, bien avant dans la nuit, et plus avant encore, elle resta dans le salon muet, plongée dans sa méditation. Un domestique vint arranger le feu ; elle lui demanda d’apporter des bougies neuves et d’aller se coucher. Osmond la priait de penser à ce qu’il avait dit, et elle y pensa de toutes ses forces, en même temps qu’à bien d’autres choses. La suggestion, sortie d’une autre bouche, qu’elle exerçait une influence définie sur Lord Warburton, l’avait agitée de ce tressaillement qui accompagne les découvertes inattendues. Était-il vrai qu’il persistât entre eux une entente secrète, qui pût amener son ancien prétendant à faire sa déclaration à Pansy, un besoin d’approbation de la part de Warburton, un désir d’accomplir ce qui pouvait lui faire plaisir à elle ? Isabel ne s’était pas encore interrogée à ce sujet, faute de s’y sentir contrainte, mais maintenant que la question lui était nettement posée, elle découvrait la réponse, et la réponse l’épouvantait. Oui, il subsistait quelque chose, quelque chose du côté de Lord Warburton. Lors de son arrivée à Rome, elle s’était figuré que le lien qui les unissait était complètement rompu, puis peu à peu, elle avait senti qu’il conservait une existence palpable. Il était mince comme un cheveu, mais il y avait des moments où Isabel croyait l’entendre vibrer. Chez elle rien n’était changé ; ce qu’elle avait un

jour pensé de lui, elle le pensait toujours ; il était inutile que ce sentiment fût altéré, et elle y trouvait même une sorte de réconfort nouveau. Mais lui ? Gardait-il toujours l'idée qu'elle pourrait devenir pour lui plus que d'autres femmes ? Voulait-il s'armer du souvenir des quelques moments d'intimité qu'ils avaient connus autrefois ? Isabel prenait bien conscience de certains symptômes d'une telle disposition. Mais quels étaient ses espoirs, ses prétentions, et de quelle étrange façon les mêlait-il à son goût évidemment très sincère pour la pauvre Pansy ? Était-il épris de la femme de Gilbert Osmond, et, en ce cas, quelle douceur espérait-il tirer d'un pareil sentiment ? S'il aimait Pansy, il ne pouvait pas aimer sa belle-mère, et s'il aimait la belle-mère, il ne pouvait être amoureux de Pansy. Devait-elle se prévaloir des avantages qu'elle possédait, pour l'amener à se lier à Pansy, tout en sachant qu'il le ferait pour l'amour d'elle, et non pour l'amour de la jeune fille ? Était-ce là le service que son mari attendait d'elle ? C'était, en tout cas, le devoir en face duquel elle se trouvait, du moment où elle s'avouait que son ancien admirateur gardait pour sa société une indéfectible prédilection. Ce n'était pas une tâche agréable, et l'idée même lui en était odieuse. Elle se demandait si Lord Warburton faisait seulement semblant d'être épris de Pansy, pour poursuivre une autre satisfaction, et courir ce que l'on aurait pu appeler d'autres chances ? Elle l'acquitta bientôt de ce raffinement de duplicité : elle préférait croire à sa parfaite bonne foi. Mais admettre que son admiration pour Pansy fût une illusion, cela ne valait guère mieux que d'y voir un faux semblant. À force d'errer dans les détours de ces possibilités détestables, Isabel finit par y perdre complètement son chemin : certaines d'entre elles, lorsqu'elle les voyait face à face, semblaient odieuses. Puis s'arrachant au labyrinthe et se frottant les yeux, elle se dit que son imagination lui faisait sûrement peu d'honneur, et que celle de son mari lui en faisait encore moins. Lord Warburton était aussi désintéressé que l'honneur le lui commandait, et elle n'était pas plus pour lui qu'elle n'avait à le souhaiter. C'est sur cette certitude qu'elle s'appuierait jusqu'à preuve du contraire, jusqu'à ce qu'elle eût découvert une preuve plus probante qu'une cynique affirmation d'Osmond.

Mais, ce soir-là, cette résolution ne lui apporta qu'un apaisement médiocre, car son âme était assaillie par des terreurs qui se

précipitaient au premier plan de ses pensées, dès qu'elles y découvraient une place libre. Ce qui les avait ainsi mises en mouvement, elle n'eût pas trop su le dire, à moins que ce ne fût l'étrange surprise qu'elle avait éprouvée cet après-midi-là, en découvrant que son mari était avec Madame Merle en communication plus étroite qu'elle ne le soupçonnait. Cette impression lui revenait de temps à autre, et elle s'étonnait maintenant de n'en avoir jamais été frappée. En outre, son entretien récent et bref fournissait un exemple frappant de la faculté d'Osmond de dessécher tout ce qu'il regardait. Il était très joli pour Isabel de tenter de lui donner une preuve de loyauté : mais, à la vérité, le simple fait qu'il espérait une chose suffisait à l'entacher de suspicion. On aurait pu croire qu'il avait le mauvais œil, que sa présence était une flétrissure et sa faveur une infortune. La faute en était-elle à lui, ou fallait-il en accuser la profonde méfiance que sa femme avait conçue de sa personne ? Cette méfiance était le fruit le plus clair de leur brève vie conjugale ; entre eux s'était ouvert un abîme, par-dessus lequel ils se regardaient avec des yeux où s'affirmait de part et d'autre la déception qu'ils avaient subie. C'était un antagonisme étrange, dont Isabel n'aurait jamais rêvé, un antagonisme dans lequel le principe vital d'un des adversaires était pour l'autre objet de mépris. Ce n'était pas la faute d'Isabel ; elle n'avait pas usé de tromperie ; elle s'était contentée d'admirer et de croire. Ses premiers pas, elle les avait faits avec la plus parfaite confiance, jusqu'à l'heure où elle s'était soudain aperçue que la perspective infinie d'une vie multipliée n'était qu'une allée étroite et sombre, avec un mur nu au bout. Au lieu de monter vers les hautes sphères du bonheur, d'où l'on aurait le monde sous les yeux et d'où l'on pourrait regarder avec un sentiment d'exaltation et de supériorité, d'où l'on pourrait juger, choisir et s'apitoyer, elle s'enfonçait plutôt sous la terre, dans des royaumes de restriction et de tristesse, où semblait descendre de très haut le bruit d'existences plus faciles et plus libres, qui ne servait qu'à accentuer un sentiment de vie manquée. C'était la méfiance profonde qu'elle avait conçue de son mari qui assombrissait le monde. Sentiment facile à indiquer, mais moins facile à expliquer, et de caractère si complexe, qu'il avait fallu beaucoup de temps et plus encore de souffrance pour l'amener à son état de perfection actuelle. La souffrance, chez Isabel, constituait un état

actif : ce n'était pas une stupeur, un désespoir, un refroidissement de la vie ; c'était une passion de pensée, de raisonnement, de réponses à toutes les excitations. Pourtant elle se flattait d'avoir gardé pour elle le secret de sa foi chancelante, et de ne l'avoir laissé deviner qu'à Osmond. Lui ne l'ignorait point, et il y avait des moments où Isabel pensait qu'il s'en amusait. La chose était venue petit à petit ; ce n'est qu'à la fin de leur première année commune, si délicieusement intime d'abord, qu'Isabel s'était inquiétée. Puis l'ombre s'était épaissie, comme si Osmond avait, de propos délibéré, et presque malignement, éteint les lumières une à une. L'obscurité, d'abord, avait été peu marquée, et l'on y pouvait encore voir sa route. Puis elle s'était rapidement épaissie, et si elle se levait de temps à autre, certains coins de la scène restaient impénétrablement sombres. Ces ombres n'étaient pas des émanations de l'esprit d'Isabel, elle en était parfaitement certaine ; elle avait fait son possible pour être juste et raisonnable, pour ne voir que la vérité. Elles étaient une part, une sorte de sécrétion et de conséquence, de la présence même de son mari. Ce n'étaient ni des vilenies ni des turpitudes ; elle ne portait contre lui aucune accusation, sauf d'une action qui n'était pas un crime. Elle ne connaissait pas de méfait à lui reprocher ; il n'était ni violent, ni cruel ; elle croyait seulement sentir qu'il la haïssait. Voilà tout ce dont elle l'accusait, et la misère de la chose, c'était précisément de n'avoir pas affaire à un crime, car contre un crime elle eût pu trouver un recours. Il s'était aperçu qu'elle était absolument différente, qu'elle n'était en rien ce qu'il attendait d'elle. Il avait d'abord espéré pouvoir la changer, et elle avait fait de son mieux pour devenir telle qu'il la souhaitait. Mais elle était après tout elle-même, sans y pouvoir rien, et maintenant elle n'avait plus que faire de faux semblants, de robes ou de masques, car il la connaissait, et avait pris sa résolution. Elle n'avait pas peur de lui ; elle ne redoutait pas de blessures de sa part, car la rancune qu'il lui portait n'était pas de cette espèce-là. Il ferait tout ce qu'il pourrait pour ne jamais fournir de prétexte à sa femme, pour ne jamais se mettre dans son tort. Isabel, qui fixait sur l'avenir des yeux secs et dilatés, voyait bien qu'en cela il l'emporterait sur elle. Elle lui fournirait de nombreux prétextes ; elle se mettrait bien des fois dans son tort. Venaient des heures où elle s'apitoyait presque sur son compte ; car si elle ne l'avait pas volontairement déçu, elle comprenait avec quelle

plénitude en définitive elle l'avait fait. Elle s'était effacée lors de leurs premières rencontres ; elle s'était faite toute petite, comme pour laisser croire qu'elle avait moins d'importance qu'en réalité. C'est parce qu'elle s'était abandonnée à un charme extraordinaire, qu'Osmond, de son côté, avait pris la peine de se mettre en avant. Il n'avait pas changé ; il ne s'était pas déguisé plus qu'elle, pendant l'année de leurs accordailles. Mais elle ne voyait que la moitié de sa nature, comme on voit le disque de la lune, quand il est en partie masqué par l'ombre de la terre. Elle voyait la pleine lune maintenant ; elle voyait l'homme tout entier. Elle était restée pour ainsi dire à l'écart, pour lui laisser le champ libre, mais cette discrétion ne l'avait pas empêchée de prendre une partie pour le tout.

Ah ! elle s'était sentie puissamment sous le charme. Et le charme n'avait pas perdu son pouvoir, il opérait encore ; elle savait parfaitement ce qui rendait Osmond exquis quand il le voulait. Il avait voulu l'être, lorsqu'il lui faisait la cour, et comme elle demandait à être charmée, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il y eût réussi. Il avait réussi parce qu'il était sincère ; Isabel n'aurait jamais songé à mettre en doute cette sincérité. Il l'admirait et ne lui cachait pas qu'elle était la femme la mieux douée d'imagination qu'il eût connue. Rien de plus plausible, car au cours de ces mois elle avait inventé un monde de choses sans substance. Elle s'était fait de lui une vision prodigieuse, nourrie par des sens enchantés et une imagination follement en éveil ; elle ne l'avait pas bien vu. Elle s'était laissé toucher par certaines combinaisons de traits, qui formaient par leur assemblage la plus frappante des figures. Qu'il fût pauvre et solitaire, et noble aussi par certains côtés, voilà ce qui l'intéressait et semblait lui fournir sa chance. Il y avait une indéfinissable beauté en lui, dans sa situation, dans son esprit, dans ses traits. Elle sentait du même coup qu'il était désarmé et impuissant, mais ce sentiment prenait la forme d'une tendresse qui était la fleur même du respect. Il la faisait songer à un voyageur sceptique errant sur le rivage dans l'attente de la marée, regardant la haute mer, et ne se décidant pas à embarquer. C'était là que gisait pour elle l'occasion. Elle lancerait le bateau pour lui ; elle serait sa providence ; ce serait une bonne chose de l'aimer. Et elle l'avait aimé, elle s'était anxieusement et ardemment donnée, beaucoup au nom de ce qu'elle trouvait en lui, mais beaucoup aussi pour ce

qu’elle lui apportait et qui pourrait enrichir le don. En considérant la passion de ces semaines débordantes, elle y voyait une sorte de trait maternel, le bonheur de la femme qui se sentait bienfaisante, qui arrivait avec des mains pleines. Sans son argent, elle s’en rendait compte aujourd’hui, il n’eût jamais envisagé ce mariage. Et ses pensées allaient alors au pauvre Mr Touchett, qui dormait sous la terre anglaise, au bienveillant auteur d’un infini de peine. Car tel était le fait prodigieux. Au fond, son argent avait été un fardeau pour elle, avait pesé sur son esprit qui était rempli du désir d’en transmettre la charge à une autre conscience, à quelque réceptacle mieux fait pour le recevoir. Comment soulager plus efficacement sa conscience qu’en le transmettant à l’homme pourvu du meilleur goût au monde ? À moins de le donner à quelque hôpital, elle n’en pouvait faire meilleur usage, et il n’y avait pas d’institution charitable qui l’intéressât autant que Gilbert Osmond. Il userait de sa fortune de façon à lui en donner une meilleure idée, et effacerait certain air de mauvais aloi qui s’attachait à la chance d’un héritage inattendu. Il n’y avait rien de très délicat à hériter de soixante-dix mille livres ; toute la délicatesse venait de Mr Touchett qui les lui avait léguées. Mais épouser Gilbert Osmond et lui apporter une telle dot, ce serait là de sa part un geste de délicatesse. Il y en aurait moins chez lui, c’était vrai ; mais c’était son affaire, et s’il l’aimait, il ne pourrait s’offusquer qu’elle fût riche. N’avait-il pas eu le courage de dire qu’il s’en réjouissait ?

Les joues d’Isabel brûlaient lorsqu’elle se demandait si elle s’était vraiment mariée au nom d’un idéal mensonger, et pour faire de son argent un noble et appréciable usage. Du moins avait-elle une réponse toute prête ; ce n’était là qu’une moitié de l’histoire. En réalité, elle s’était laissée aller à une certaine ardeur, au sentiment de la profondeur de l’affection d’Osmond, au ravissement de ses qualités personnelles. Il l’emportait sur tous les autres hommes. Cette conviction suprême avait, pendant des mois, rempli l’esprit d’Isabel, et elle en gardait encore assez pour se convaincre qu’elle n’aurait su agir autrement qu’elle l’avait fait. Le plus bel organisme humain qu’elle eût jamais rencontré – le plus beau dans le sens le plus subtil – était devenu sa propriété, et la certitude de n’avoir qu’à tendre la main pour le prendre avait été d’abord pour elle une sorte d’acte de dévotion. Elle ne s’était pas trompée sur la beauté de son esprit, qu’elle connaissait

parfaitement maintenant. Elle avait vécu près de lui, presque en lui ; il était devenu pour elle comme une habitation. Si elle s'était laissé captiver, il avait fallu une main solide pour la saisir ; cette réflexion comportait peut-être quelque valeur. Jamais elle n'avait rencontré esprit plus ingénieux, plus souple, plus rompu à des exercices admirables ; et c'est avec ce merveilleux instrument qu'il lui fallait maintenant compter. Quant à la déception d'Osmond, sa profondeur la plongeait dans un désarroi infini. Peut-être pouvait-on s'étonner, en de telles conditions, qu'il ne la haït pas davantage. Elle se souvenait parfaitement de la première marque qu'il lui en avait donnée, et qui demeurait comme le signal du lever de rideau sur le véritable drame de leur vie. Il lui avait dit un jour qu'elle avait trop d'idées, et qu'il lui faudrait s'en débarrasser. Il le lui avait dit, avant leur mariage, mais sans qu'elle y prêtât attention ; le souvenir lui en était revenu bien plus tard. Pourtant, cette fois-là, elle ne laissa pas passer la réflexion, à laquelle son mari attachait un sens réel. Les mots eux-mêmes n'étaient rien ; mais lorsqu'elle avait, à la lumière d'une expérience approfondie, regardé sous leur surface, ils lui avaient paru lourds de signification. Osmond disait bien ce qu'il voulait dire ; il aurait souhaité qu'elle ne possédât en propre que sa jolie apparence. Isabel n'ignorait pas qu'elle avait trop d'idées ; elle en avait plus encore qu'il ne le croyait, plus qu'elle n'en avait exprimé quand Osmond lui avait demandé sa main. Oui, elle s'était montrée hypocrite ; elle l'aimait tant ! Elle avait trop d'idées pour elle seule ; n'était-ce pas précisément une raison de se marier, pour les partager avec un autre ? Osmond ne pouvait pas les arracher par les racines, bien qu'il fût évidemment toujours possible de les réprimer, de prendre garde de ne pas leur donner libre essor. Isabel n'avait pas d'opinions qu'elle n'eût été ravie de sacrifier, pour la satisfaction de se sentir mieux aimée. Ce que voulait dire Osmond, c'était tout elle : son caractère, sa façon de sentir et de juger. Voilà ce qu'elle gardait en réserve, ce qu'il n'avait pas connu avant de la rencontrer face à face, avec la porte fermée sur eux, pour ainsi dire. Elle avait certaine façon de considérer la vie qu'il prenait pour une injure personnelle. Dieu sait que, maintenant du moins, c'était une façon très simple et très accommodante. L'étrange, c'était qu'elle n'eût pas soupçonné d'emblée combien celle d'Osmond était différente. Elle la croyait si large, si aisée, si totalement celle d'un

honnête homme et d'un gentilhomme. Ne lui avait-il pas affirmé ne pas se connaître de superstitions, de limitations absurdes, de préjugés dépouillés de fraîcheur ? Ne présentait-il pas toute l'apparence d'un homme vivant dans une vie aérée, indifférent aux considérations mesquines, uniquement soucieux de vérité et de connaissance et croyant que deux êtres intelligents se devaient de les chercher ensemble et tireraient au moins du bonheur de cette recherche, qu'elle fût fructueuse ou non. Il lui avait dit son amour de la tradition, mais la façon dont il faisait cette déclaration lui donnait moins de noblesse. Dans cet amour de l'harmonie et de l'ordre, de la décence et de toutes les grandes fonctions de la vie, elle le suivait sans peine, et son affirmation n'avait rien de redoutable. Mais lorsque, après quelques mois, elle l'avait suivi plus avant, lorsqu'il l'avait introduite au cœur même de sa propre habitation, *alors* elle avait vu dans quelle prison elle se trouvait réellement.

Elle retrouvait encore en elle la terreur incrédule avec laquelle elle avait pris la mesure de sa demeure. C'est entre ces quatre murs qu'elle avait vécu depuis lors, et c'étaient eux qui l'encloraient jusqu'au bout de sa vie. C'était la maison de l'obscurité, la maison du silence, de la suffocation. La belle intelligence d'Osmond semblait, à vrai dire, se pencher à une haute lucarne pour se moquer d'Isabel. Évidemment, elle n'avait pas éprouvé de souffrance physique ; à pareille souffrance on aurait pu trouver un remède. Elle allait et venait à sa guise ; elle avait toute liberté, et son mari se montrait d'une politesse parfaite. Il se prenait si bien au sérieux : c'était là la chose affreuse. Sous toute sa culture, sa finesse, son aménité, sous son urbanité, son aisance, sa connaissance de la vie, l'égoïsme se lovait comme un serpent dans un talus fleuri. Elle l'avait pris au sérieux, mais pas dans ce sens-là. Comment y parvenir, surtout depuis qu'elle le connaissait mieux ? Il fallait le tenir, comme il se tenait lui-même, pour le premier gentleman d'Europe. C'est bien ainsi qu'elle l'avait considéré d'abord, et c'était la raison même qui le lui avait fait épouser. Mais lorsqu'elle commença de voir ce qu'impliquait une telle foi, elle eut un mouvement de recul : ce pacte en comportait plus long qu'elle n'en eût voulu accepter. Elle s'entendait soudain dicter un mépris souverain pour tout être, en dehors de trois ou quatre personnages très haut situés qu'Osmond enviait, et pour toutes choses au monde, en dehors de

quelques idées qui lui étaient propres. Tout cela était encore admissible : Isabel aurait été très avant avec lui sur cette voie, car il lui montrait si bien la bassesse et la mesquinerie de la vie, ouvrait si grands ses yeux sur la stupidité, la dépravation, l'ignorance de l'espèce humaine, qu'elle s'était laissé impressionner par l'infinie vulgarité des choses, et par la nécessité de les côtoyer sans souillures. Mais, somme toute, ce monde bas et ignoble, il était pour chacun sa raison même de vivre ; il fallait toujours garder l'œil sur lui, non pas pour l'éclairer, le convertir ou le sauver, mais pour ne pas laisser échapper la moindre approbation qu'il pouvait accorder à votre supériorité. D'un côté, il était méprisable, et de l'autre il fournissait une échelle de mesures. Osmond avait parlé de son renoncement, de son indifférence, de la faculté avec laquelle il se dispensait des auxiliaires habituels du succès, et tout cela paraissait admirable à Isabel. Elle y voyait une totale indifférence, une indépendance admirable. Mais l'indifférence était bien, en fait, le dernier des apanages de son mari : elle n'avait jamais vu personne qui fît tel cas de l'opinion. Quant à elle, elle ne se faisait pas faute d'avouer que le monde l'avait toujours intéressée, et que l'étude de ses semblables restait sa passion constante. Elle n'en aurait pas moins renoncé volontiers à toutes ses sympathies et à toutes ses curiosités, au profit d'une vie unique, dont le possesseur eût pu lui faire croire qu'elle constituait un avancement. Telle était du moins sa conviction présente, et la chose eût été plus facile à admettre que le goût qu'Osmond montrait pour la société.

Il ne pouvait pas vivre sans elle et Isabel s'apercevait qu'il ne l'avait jamais fait ; il la regardait de sa fenêtre, au temps même où il en semblait le plus détaché. Il avait son idéal, comme elle s'était efforcée d'en avoir un ; il était seulement étrange que deux êtres pussent chercher la justice de côtés si opposés. Son idéal à lui était une conception de la haute prospérité et de la haute convenance d'une vie aristocratique qu'il se targuait, comme Isabel s'en apercevait maintenant, d'avoir toujours menée, tout au moins en essence. Il ne s'en était jamais écarté d'un pouce, et ne se serait jamais remis de la honte de l'avoir fait. Cela encore était très bien ; à cela encore, elle eût acquiescé, mais ils attachaient aux mêmes formules des idées si éloignées, des associations et des désirs si différents ! La notion que se faisait Isabel de la vie aristocratique était simplement l'union d'une

haute connaissance et d'une grande liberté ; la connaissance comportait un sentiment de devoir, et la liberté un sentiment de plaisir. Or, pour Osmond, c'était uniquement une question de forme, d'attitudes conscientes et calculées. Il aimait les choses anciennes, consacrées, transmises ; elle les aimait aussi, mais non sans la prétention d'en user à son gré. Il avait un immense respect pour la tradition ; il lui avait dit un jour que rien au monde ne valait de la posséder, et que si l'on était assez malheureux pour en être privé, il fallait bien vite l'acquérir. Elle comprenait qu'il entendait par là qu'elle n'avait pas de tradition, mais qu'il était mieux pourvu, lui, bien qu'elle n'eût jamais découvert la source où il l'avait puisée. En tout cas il possédait une belle collection de clichés, et Isabel ne fut pas longue à les découvrir. L'important était d'agir en conformité avec ces traditions, l'important pour Isabel autant que pour lui. Isabel gardait l'impression confuse que, pour servir à d'autres qu'à leurs propriétaires, les traditions devaient être d'espèce tout à fait supérieure, mais elle ne se pliait pas moins à la nécessité d'accorder son pas à la musique pompeuse que des époques inconnues avaient préparée pour le passé de son mari. Elle qui, naguère, était si libre de mouvement, si désinvolte, si dégagée, si loin de tout apparat ! Il y avait certaines choses à faire, certaines attitudes à prendre, certaines gens à connaître ou à ne pas connaître. Quand elle vit se resserrer autour d'elle ces murs étroits, elle fut saisie, malgré les tapisseries qui les recouvraient, de cette impression d'obscurité et d'étouffement que j'ai signalée ; elle se sentait prisonnière dans une atmosphère de moisissure et de décrépitude. Elle résista, cela va sans dire, d'abord avec beaucoup de gaieté, d'ironie, de tendresse, puis à mesure que s'aggravait la situation, avec vivacité, avec émotion, avec passion. Elle plaida la cause de la liberté, revendiqua le droit de faire ce qui lui plairait, de ne pas se soucier de l'extérieur et de l'apparence de leur vie, de s'abandonner à d'autres instincts et à d'autres désirs, de se fixer un tout autre idéal.

C'est alors que, touchée comme elle ne l'avait jamais été, la personnalité de son mari s'était révélée dans toute sa raideur. Aux arguments d'Isabel, il ne répondait que par son dédain, et elle le sentit indiciblement honteux d'elle. Comment la jugeait-il ? Triviale, vulgaire, médiocre ? Du moins était-il maintenant assuré qu'elle

n’avait pas de traditions ! Il n’avait pas prévu qu’elle pût révéler une telle platitude ; ses sentiments étaient dignes d’une feuille radicale ou d’un prédicant unitaire. Son véritable tort, comme elle finit par s’en apercevoir, c’était d’avoir une tête à elle. Son esprit aurait dû appartenir à son mari, être attaché au sien, comme un petit jardin fleuri à un parc. Il en aurait ratissé doucement les allées et arrosé les fleurs, y aurait désherbé les plates-bandes et cueilli parfois un bouquet. C’eût été une gracieuse dépendance d’un domaine déjà beau. Il ne voulait pas que sa femme fût stupide. Au contraire, c’est par son intelligence qu’elle l’avait séduit, mais il demandait que cette intelligence s’employât exclusivement à son service. Loin de souhaiter que son esprit fût vide, il s’était flatté de le trouver profondément réceptif : il voulait que sa femme sentît avec lui et pour lui, partageât ses opinions, ses ambitions, ses préférences, et force était à Isabel de s’avouer qu’une telle prétention n’était pas outrecuidante chez un homme si accompli et un mari primitivement si tendre. Mais il y avait certaines choses qu’elle ne pouvait accepter. Pour commencer, elles étaient d’une hideuse malpropreté. Isabel n’était pas fille de puritains, ce qui ne l’empêchait pas de croire à des mots tels que ceux de chasteté et même de décence. Il était loin d’en aller de même avec Osmond, dont certaines traditions faisaient serrer à Isabel ses jupes autour d’elle. Est-ce que toutes les femmes avaient des amants ? Est-ce qu’elles mentaient toutes ? Est-ce que les meilleures étaient à vendre ? N’y en avait-il que trois ou quatre pour ne pas tromper leurs maris ? Lorsque Isabel entendait de tels propos, ils lui inspiraient plus de mépris que des potins de village, et ce mépris gardait sa fraîcheur dans un air méphitique. Il y avait la corruption de sa belle-sœur : Osmond ne jugeait-il que par la comtesse Gemini ? Celle-là mentait très souvent, et sa duplicité n’était pas seulement verbale. Il suffisait de découvrir de tels faits au nombre des traditions d’Osmond, sans qu’il fût besoin de leur attribuer une extension aussi générale. C’était le mépris d’Isabel pour ses imputations qui le faisait se redresser de toute sa hauteur. Il possédait lui-même une ample provision de mépris, et trouvait bon que sa femme en fût également pourvue ; mais qu’elle fît tomber la chaude lumière de son dédain sur sa propre conception des choses, c’était un danger qu’il n’avait pas prévu. Il avait cru pouvoir régler les émotions de sa femme, avant de la laisser arriver à ce point, et Isabel imaginait

facilement combien les oreilles lui avaient brûlé lorsqu'il s'était aperçu qu'il péchait par excès de confiance. L'homme auquel sa femme procurait une telle impression n'avait plus qu'à la haïr.

Isabel était moralement convaincue maintenant que ce sentiment de haine, qui avait été au début, pour son mari, un refuge et un apaisement, était devenu la raison même et le réconfort de sa vie. Sentiment profond, parce que sincère, depuis qu'Osmond avait eu la révélation qu'elle pouvait en somme se passer de lui. Si, pour la jeune femme, l'idée était troublante, si elle lui avait d'abord fait l'impression d'une infidélité, d'une possibilité de pollution, quel effet redoutable ne pouvait-on pas en attendre sur lui ? C'était très simple : il la méprisait ; elle n'avait pas de traditions, et son horizon moral était celui d'un ministre unitaire. Pauvre Isabel, qui n'avait jamais su comprendre l'unitarisme ! Telle était la certitude dans laquelle elle vivait, depuis un temps qu'elle avait cessé d'apprécier. Ce qui allait arriver, ce qu'ils avaient devant eux, tel était l'objet de sa préoccupation constante. Qu'allait-il faire, lui ? Qu'aurait-elle dû faire, elle ? Un mari qui détestait sa femme, à quoi cela menait-il ? Elle ne le détestait pas, elle en était bien sûre, car de temps à autre, elle éprouvait le désir passionné de lui ménager une surprise agréable. Mais, souvent aussi, elle avait peur, et se sentait envahie par le sentiment auquel j'ai déjà fait allusion, de l'avoir déçu dès le premier jour. Quoi qu'il en fût, ils étaient étrangement mariés, et menaient une affreuse existence. Avant le matin de ce jour, il lui avait à peine adressé la parole de toute une semaine ; il gardait une attitude sèche comme un feu consumé. Elle savait qu'il y avait une raison à cela ; il s'irritait du séjour prolongé de Ralph à Rome. Il jugeait qu'Isabel consacrait trop de temps à son cousin, et lui avait déclaré, la semaine précédente, qu'il était scandaleux d'aller le voir à l'hôtel. Il en aurait dit plus long si l'état de Ralph n'avait prêté une brutalité particulière aux imputations qu'on pouvait lancer contre lui, mais la nécessité de se contenir ne faisait qu'ajouter à sa mauvaise humeur. Isabel voyait tout cela, comme elle aurait vu l'heure sur un cadran d'horloge ; elle savait que l'intérêt qu'elle portait à son cousin excitait la rage de son mari, comme s'il l'eût enfermée à clef dans sa chambre, ainsi qu'il brûlait évidemment de le faire. Elle croyait honnêtement ne pas se montrer provocante, sans pourtant pouvoir affecter d'être indifférente au sort de Ralph. Elle

sentait qu'il allait mourir, qu'elle ne le reverrait plus, et cette conviction allumait en elle une tendresse qu'elle n'avait pas encore connue à son endroit. Rien ne lui faisait plus plaisir ; qu'est-ce qui pourrait plaire à une femme qui sent sa vie gâchée ? Il y avait sans cesse un poids sur son cœur, une lumière livide sur tout. Seule sa petite visite à Ralph était une lampe dans la nuit ; pendant l'heure qu'elle passait à son chevet, son affliction pour elle-même devenait une affliction pour lui. Il lui faisait maintenant l'effet d'être son frère. Elle n'avait jamais eu de frère, mais si elle en avait eu un, qui eût été mourant et l'eût vue dans la peine, il lui eût été cher comme l'était Ralph. Oui, Gilbert pouvait avoir quelque raison de se montrer jaloux d'elle, car une heure en compagnie de Ralph ne faisait pas voir l'autre à son avantage. Ce n'était pas qu'on parlât de lui ou qu'Isabel se plaignît. Son nom ne passait jamais entre eux. C'était simplement que Ralph était généreux, et qu'Osmond ne l'était pas. On sentait, dans la façon de parler de Ralph, dans son sourire, dans le simple fait de sa présence à Rome, quelque chose qui semblait élargir le cercle maudit où se mouvait Isabel. Il lui faisait comprendre la beauté du monde, apprécier ce qui aurait pu être. Il était en somme tout aussi intelligent qu'Osmond, en dehors de toute question de bonté. Aussi Isabel tenait-elle pour un acte de charité de lui cacher sa misère morale. Elle la dissimulait avec application ; elle passait le temps de leurs entretiens à pendre des rideaux et à disposer des écrans. Elle revoyait et n'avait jamais eu le temps d'oublier cette matinée du jardin florentin où il la mettait en garde contre Osmond. Elle n'avait qu'à fermer les yeux pour revoir l'endroit, pour entendre la voix de son cousin, pour sentir la chaude douceur de l'air. Comment savait-il ? Par quel mystère, par quel miracle de pénétration ? Aussi intelligent que Gilbert ? Il l'était bien plus, pour être arrivé à un jugement pareil. Gilbert n'avait jamais été si profond ni si juste. Isabel avait dit ce jour-là à Ralph qu'il ne saurait jamais de sa bouche s'il avait vu clair, et c'est à cette promesse qu'elle s'efforçait de rester fidèle. Elle en éprouvait une certaine peine : il y avait de la passion, de l'exaltation, de la religion dans cette observance. Les femmes imaginent parfois d'étranges exercices pour servir leur religion, et pour le moment, en jouant la comédie devant son cousin, Isabel croyait user de bonté avec lui. Et peut-être eût-elle atteint son but, s'il avait été dupe une seule minute. En l'état des

choses, la bonté consistait surtout à tâcher de lui faire croire qu'il l'avait un jour profondément blessée et que l'événement l'avait confondu, mais qu'en considération de sa maladie, et par générosité, Isabel ne lui tenait pas rigueur et s'abstenait même, par discrétion, de lui lancer son bonheur au visage. Ralph souriait en lui-même, sur son sofa, de cette extraordinaire forme de discrétion, et ne lui pardonnait pas moins de lui avoir pardonné. Elle ne voulait pas lui causer la peine de la savoir malheureuse ; c'était la véritable considération, et peu importait qu'une telle certitude eût été plutôt faite pour l'apaiser.

Isabel s'attarda dans le salon muet bien après que le feu fut éteint. Elle n'avait pas à craindre de sentir le froid, tant elle brûlait de fièvre. Elle entendit sonner les premières heures de la nuit, puis les suivantes, sans que sa veille se préoccupât du temps. Son esprit, livré aux visions, était dans un état d'extraordinaire activité, et autant valait accueillir ces visions où elle était, que sur l'oreiller d'où elles chasseraient tout espoir de repos. Comme je l'ai dit, elle ne croyait pas user de provocation, et l'on n'en saurait donner de meilleure preuve que cette longue veille nocturne, où elle s'efforça de se convaincre qu'il n'y avait pas plus d'obstacle au mariage de Pansy qu'au fait de jeter une lettre à la poste. En entendant sonner quatre heures, elle se leva ; elle allait se coucher enfin, car la lampe était depuis longtemps éteinte, et les bougies se consumaient jusqu'aux bobèches. Elle s'arrêta pourtant une dernière fois, au milieu de la pièce, les yeux fixés sur un vivant souvenir : celui d'un entretien étrangement familier entre son mari et Madame Merle.

OceanofPDF.com

XLIII

Trois jours plus tard, elle conduisit Pansy à une grande soirée, où s'abstint de les accompagner Osmond, qu'on ne voyait jamais en de telles circonstances. Pansy restait aussi férue de bals que jamais ; elle n'avait pas de tendances à généraliser, et ne se croyait pas tenue d'étendre à d'autres plaisirs l'interdit qu'on avait prononcé contre ceux de l'amour. Pour attendre son heure ou espérer circonvenir son père, il lui aurait fallu un espoir de succès. Isabel ne croyait pas ce succès possible, et estimait que Pansy avait tout simplement dû se résigner à la soumission. Elle n'avait jamais rencontré de chance pareille à celle que lui offrait le destin, et elle savait dûment apprécier les occasions. Elle ne se montra pas moins méticuleuse ce soir-là que les autres, et ne garda pas un œil moins circonspect sur ses jupes vaporeuses ; elle tenait son bouquet très serré, et en comptait les fleurs pour la vingtième fois. Près d'elle, Isabel se sentit vieille ; il y avait si longtemps que ne l'agitait plus la perspective d'un bal. Pansy, fort admirée, ne manquait jamais de danseurs, et peu après leur arrivée, elle confia son bouquet à sa belle-mère, qui ne dansait pas. Quelques minutes plus tard, Isabel vit s'approcher Edward Rosier qui s'arrêta devant elle. Il avait perdu son sourire affable, et présentait un air de décision presque martiale. Il avait toujours senti l'héliotrope plutôt que la poudre à canon, et Isabel eût souri de ce changement d'expression, si elle n'eût eu conscience de la rigueur de son cas. Il fixa un moment sur elle un regard presque farouche, comme pour indiquer combien il était dangereux, puis abaissa les yeux sur le bouquet que tenait la jeune

femme. Son regard s’adoucit aussitôt, et il s’écria vivement : « Rien que des pensées ; ce doit être son bouquet. »

Isabel eut un sourire attendri : « Oui, c’est le sien ; elle me l’a donné à garder.

— Voulez-vous me le laisser tenir un instant, Mrs Osmond ? demanda l’infortuné jeune homme.

— Non ; je n’aurais pas confiance ; j’aurais peur que vous ne me le rendiez pas.

— Ce serait fort possible ; je l’emporterais tout de suite. Mais vous m’en donnerez bien au moins une fleur ? »

Isabel eut un moment d’hésitation, puis tendit le bouquet avec un nouveau sourire. « Choisissez-en une vous-même. C’est affreux ce que je fais pour vous.

— Ah ! si vous n’en faites pas davantage, Mrs Osmond ! gronda Rosier, qui, monocle à l’œil, choisissait soigneusement sa fleur.

— Ne la mettez pas à votre boutonnière, pour l’amour du ciel ! supplia Isabel.

— Je voudrais qu’elle la vît. Elle a refusé de danser avec moi, et je veux lui prouver que j’ai quand même foi en elle.

— Il est très joli de le lui montrer, mais il ne peut être question de l’indiquer aux autres. C’est son père qui lui a défendu de danser avec vous.

— Alors, voilà tout ce que vous pouvez faire pour moi ? J’attendais plus de vous, Mrs Osmond, fit le jeune homme sur un ton d’élégante conversation mondaine. Vous savez que notre connaissance remonte très loin, aux jours mêmes de notre enfance innocente.

— Ne me vieillissez pas trop, fit patiemment Isabel. Vous revenez très souvent sur ce fait que je n’ai jamais contesté. Pour vieux amis que nous soyons, laissez-moi vous avouer que si vous m’aviez fait l’honneur de me demander ma main, je l’aurais refusée sans hésitation.

— Alors vous ne m’estimez pas ? Dites tout de suite que vous me prenez pour un Parisien frivole.

— Je vous estime beaucoup, mais je ne suis pas coiffée de vous. Entendez par là, vous me comprenez bien, que je ne suis pas coiffée de

vous pour Pansy.

— Parfait, je vois ; vous avez pitié de moi, et c'est tout. »

Sur quoi, sans grande logique, Edward Rosier dirigea le feu de son monocle tout autour du salon. Il s'étonnait du cas médiocre que l'on paraissait faire de sa personne, mais avait trop d'orgueil pour avouer que cette constatation n'était pas chose nouvelle pour lui.

Isabel resta muette un moment. Ni l'attitude ni l'expression du jeune homme n'avaient la dignité des grandes tragédies ; son monocle, à lui seul, s'y fût opposé. Mais elle se sentit touchée tout à coup ; son propre malheur, à tout prendre, n'était pas sans analogie avec celui de Rosier, et elle comprenait mieux, à cette heure, que devant elle s'affichait, sous forme visible sinon romanesque, la chose la plus émouvante du monde : un jeune amour aux prises avec l'adversité. « Sauriez-vous vraiment être très bon pour elle ? » demanda-t-elle à voix basse.

Il baissa dévotement les paupières et porta à ses lèvres la petite fleur qu'il tenait entre ses doigts. Puis levant les yeux sur elle : « Vous vous apitoyez sur mon compte, dit-il, mais elle, ne la plaignez-vous pas un peu ?

— Je n'en sais rien ; je n'en suis pas sûre. Elle saura toujours jouir de la vie.

— Tout dépend de ce que vous appelez la vie, fit assez logiquement observer Rosier. Il ne lui sera pas agréable d'être soumise à la torture.

— Il n'est pas question de cela.

— Je suis heureux de l'apprendre. Elle sait ce qu'elle veut. Vous vous en apercevrez.

— Je le crois aussi, mais elle ne désobéira jamais à son père. La voilà qui revient ici, dit Isabel. Il faut que je vous prie de vous retirer. »

Rosier demeura un moment encore, jusqu'à ce qu'il vît Pansy s'approcher au bras de son cavalier, et resta juste assez pour la regarder dans les yeux. Puis il s'éloigna en redressant la tête, et la façon dont il s'acquitta de ce sacrifice aux convenances convainquit Isabel du sérieux de son amour.

Pansy, dont la danse ne dérangeait guère d'ordinaire l'accoutrement, et que cet exercice laissait parfaitement calme et fraîche, attendit un moment pour reprendre son bouquet. Isabel qui la regardait, la vit compter les fleurs, et songea qu'il entrait décidément en jeu, en cette affaire, des forces plus profondes qu'elle ne l'avait imaginé. Pansy avait vu s'éloigner Rosier, mais ne fit aucune allusion au jeune homme ; elle se contenta de parler de son cavalier qui s'éloignait après l'avoir saluée, de la musique, du parquet, de l'insigne malheur dont elle avait été victime en déchirant déjà sa robe. Isabel n'en était pas moins certaine qu'elle s'était aperçue du larcin commis par son soupirant, bien que cette découverte ne fût pour rien dans la grâce soumise avec laquelle elle accueillit l'invitation d'un nouveau danseur. Cette aménité parfaite sous la rude contrainte faisait partie d'un système plus profond. Elle repartit au bras d'un jeune homme empourpré, sans se démunir cette fois de son bouquet, et elle n'avait pas disparu depuis longtemps quand Isabel vit Lord Warburton s'avancer dans la foule. Il s'approcha et lui souhaita le bonsoir ; elle ne l'avait pas vu depuis la veille. Il regarda autour de lui, puis : « Où est la petite fille ? » demanda-t-il. C'est ainsi qu'il avait pris l'innocente manie de désigner Miss Osmond.

« Elle danse, répondit Isabel. Vous la trouverez quelque part. »

Il chercha parmi les danseurs et finit par rencontrer les yeux de Pansy. « Elle me voit, mais ne veut pas faire attention à moi, fit-il observer. Vous ne dansez pas ?

— Vous le voyez ; je fais tapisserie.

— Ne m'accorderez-vous pas une danse ?

— Merci ; j'aimerais mieux vous voir danser avec la petite fille.

— L'un n'empêche pas l'autre, puisqu'elle est engagée.

— Elle n'a pas promis toutes ses danses, et vous pouvez ménager vos forces. Elle danse avec beaucoup d'ardeur, et vous n'en serez que plus frais.

— Elle danse très bien, fit Lord Warburton qui la suivait des yeux. Ah ! enfin ! ajouta-t-il, elle m'a adressé un sourire. »

Il se tenait très droit, avec sa belle prestance dégagée et imposante à la fois, et en le regardant, Isabel songea, avec une force toute nouvelle,

qu’il était étrange pour un homme de son mérite de s’intéresser à une enfant. Cela lui fit l’effet d’une incongruité véritable ; ni les petites séductions de Pansy ni sa bonté à lui, sa bonhomie, non plus que sa soif de distraction qui était extrême et constante, ne pouvaient expliquer pareille étrangeté. « Je serais heureux de danser avec vous, reprit-il bientôt, en se retournant vers Isabel, mais je crois que je préfère encore bavarder.

— Oui, cela vaut mieux, et c’est plus conforme à votre dignité. Les grands hommes d’État ne devraient pas valser.

— Ne soyez pas cruelle. Pourquoi, dans ce cas, m’avez-vous conseillé de danser avec Miss Osmond ?

— Oh ! ce n’est pas la même chose. Danser avec elle, c’est, de votre part, une marque de bonté, comme si vous le faisiez pour son amusement. Si vous dansez avec moi, vous aurez l’air de le faire pour votre propre plaisir.

— Et n’aurais-je pas le droit de m’amuser, je vous prie ?

— Non, pas avec les affaires de l’Empire britannique sur les bras.

— Au diable l’Empire britannique ! Vous vous en moquez bien.

— Amusez-vous à causer avec moi, conseilla Isabel.

— Je ne suis pas sûr que ce soit vraiment une récréation. Vous êtes trop acérée : il faut toujours que je me défende. Et ce soir, vous me faites l’effet d’être plus redoutable encore que de coutume. Alors, vous ne voulez absolument pas danser ?

— Je ne puis quitter ma place : il faut que Pansy me trouve ici. »

Il resta un moment silencieux. « Vous êtes étonnamment bonne pour elle », fit-il brusquement.

Isabel ouvrit de grands yeux, puis sourit. « Imagineriez-vous qu’on puisse ne pas l’être ?

— Non certes, et je sais combien elle a de séductions. Mais vous devez avoir beaucoup fait pour elle.

— Je l’ai fait sortir, répondit Isabel en souriant. Et je me suis occupée de sa toilette.

— Votre société doit lui avoir grandement profité. Vous lui avez parlé, donné des conseils ; vous avez aidé à son développement.

— Oui, oui ; faute d'être la rose, elle a vécu près d'elle. »

Isabel rit et son interlocuteur en fit autant, bien qu'une certaine préoccupation facile à discerner contredît la franchise de son hilarité. « Nous nous efforçons tous d'en vivre aussi près que possible », dit-il après une brève hésitation.

Isabel se détourna. Pansy allait lui être rendue, et elle était heureuse de cette diversion. Nous savons combien elle prisait Lord Warburton, qui lui plaisait plus encore que ne l'impliquait la somme de ses mérites ; il y avait dans son amitié quelque chose qui en faisait une sorte de recours en cas de détresse infinie ; c'était comme un solide compte courant en banque. Elle se sentait plus heureuse lorsqu'il était près d'elle ; il y avait quelque chose de rassurant dans son approche ; le son de sa voix rappelait les effets bienfaisants de la nature. Et malgré tout, elle ne se souciait pas de le sentir trop rapproché, de lui voir tenir pour certaine sa trop grande bienveillance. Elle avait peur de cela ; elle s'en méfiait ; elle aurait voulu qu'il s'en rendît compte. Elle sentait que s'il la serrait de trop près, pour ainsi dire, elle pourrait avoir à s'indigner et à le prier de garder ses distances.

Pansy revint avec un nouvel accroc à sa jupe, conséquence inévitable du premier, qu'elle fit voir à Isabel d'un air contrit. Il y avait trop de danseurs en uniforme ; et ils portaient de terribles éperons, redoutables pour les jupes des jeunes filles. Sur quoi, il devint apparent que les ressources féminines sont infinies. Isabel s'appliqua à consolider le volant détérioré, et sut, à l'aide d'une épingle, réparer le dommage, tout en écoutant, avec un sourire, les doléances de Pansy. Son attention et sa sympathie immédiatement en éveil allaient de pair avec un sentiment totalement indépendant d'elles, et avec la question qu'elle se posait non sans malice, de savoir si Lord Warburton cherchait à lui faire la cour. Ce n'étaient pas seulement les paroles qu'il venait de prononcer qui motivaient cette curiosité : c'en étaient d'autres encore ; c'étaient leur sens caché et leur répétition. Voilà ce qu'elle se disait, en réparant la robe de Pansy. Si telle était d'ailleurs l'intention de Lord Warburton, c'était évidemment à son insu, et il ne se rendait guère compte de ses propres désirs. Mais cette inconscience

ne faisait pas l'intention plus acceptable, ni la situation moins impossible. Plus tôt Lord Warburton retrouverait un équilibre normal, mieux cela vaudrait. L'aimable homme s'était cependant mis à causer avec Pansy, sur laquelle il était certainement déroutant de lui voir laisser tomber un regard de pure affection. Pansy lui répondait, à son ordinaire, avec un petit air d'application consciencieuse ; il devait se pencher assez avant vers elle pour lui parler, et les yeux de la jeune fille allaient de haut en bas de sa robuste personne, comme s'il l'eût offerte à son admiration. Elle semblait toujours un peu effarée, bien que cet effroi n'eût pas le caractère pénible qui indique l'aversion ; au contraire, elle avait l'air convaincue qu'il se rendait compte de sa sympathie pour lui. Isabel, les laissant un moment tête à tête, alla trouver une amie qui se trouvait à proximité, et causa avec elle jusqu'à ce que commençât la musique de la prochaine danse pour laquelle elle savait Pansy invitée. La jeune fille la rejoignit bientôt avec un peu d'émotion et de rougeur au visage, et Isabel qui se conformait scrupuleusement aux idées d'Osmond touchant la complète dépendance de sa fille, la confia, comme un prêt temporaire et précieux, à son cavalier désigné. En pareille matière, elle avait ses fantaisies comme ses réserves à elle, et il y avait des moments où l'extrême soumission de Pansy lui semblait prêter à chacune d'elles une certaine absurdité. Mais Osmond lui avait tracé de son rôle de duègne à l'égard de sa fille un tableau qui consistait en alternances aimables de relâchement et de resserrement, et il y avait certaines de ses recommandations auxquelles elle aimait sentir qu'elle se pliait à la lettre. Peut-être était-ce parce que le fait de leur obéir ainsi semblait les mieux réduire à l'absurde.

Lorsque Pansy eut disparu, elle vit se rapprocher Lord Warburton. Elle posa sur lui un ferme regard avec le désir de sonder ses pensées. Elle ne lui trouva aucune apparence de confusion. « Elle a promis de danser avec moi tout à l'heure, expliqua-t-il.

— J'en suis heureuse. Je pense que vous l'avez invitée pour le cotillon ? »

Il parut un peu gêné. « Non, je ne lui en ai pas parlé. C'est un quadrille qu'elle m'a promis.

— Ah ! vous n’êtes pas adroit ! s’écria Isabel avec une sorte de colère. Je lui avais dit de réserver le cotillon pour le cas où vous le lui demanderiez.

— Pauvre petite ! Pensez un peu ! fit Lord Warburton avec un rire franc. Je vais le faire, si cela vous fait plaisir.

— Si cela me fait plaisir ! Oh ! si vous ne dansez avec elle que pour me faire plaisir…

— J’ai peur de l’ennuyer. Elle a un tas de jeunes gens sur son carnet. »

Isabel baissa les paupières et réfléchit un moment ; Lord Warburton la regardait, et elle sentait ses yeux sur elle. Elle éprouva le grand désir d’être délivrée de ce regard. Mais elle ne dit rien de cette gêne, et se contenta de déclarer, au bout d’un moment, en redressant la tête : « Je voudrais bien comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Vous m’avez dit, il y a dix jours, que vous seriez heureux d’épouser ma belle-fille. Vous ne l’avez pas oublié ?

— Oublié ? J’ai écrit à Mr Osmond à ce sujet, ce matin même.

— Ah ! dit Isabel, il ne m’a pas dit avoir reçu de vos nouvelles. »

Lord Warburton balbutia légèrement : « Je… je n’ai pas envoyé ma lettre.

— C’est peut-être cela que vous avez oublié ?

— Non ; je n’en étais pas satisfait. C’est une sorte de lettre un peu difficile à rédiger, vous savez. Mais je l’enverrai ce soir.

— À trois heures du matin ?

— Non, plus tard ; dans le courant de la journée.

— Parfait. Alors vous désirez toujours l’épouser ?

— Je le désire beaucoup, à coup sûr.

— Vous ne craignez pas de l’ennuyer ? » Et, voyant son interlocuteur ouvrir de grands yeux, Isabel ajouta : « Si elle ne peut danser une demi-heure avec vous, comment fera-t-elle pour danser avec vous toute la vie ?

— Ah ! fit tranquillement Lord Warburton, je la laisserai danser avec d'autres cavaliers. Pour ce qui est du cotillon, le fait est que je pensais que vous… que vous…

— Que je le danserais avec vous ? Je vous ai dit que je ne voulais pas danser.

— Parfaitement ! Alors pendant qu'on le dansera, je pourrai chercher un petit coin tranquille où nous nous assiérons pour causer.

— Oh ! fit gravement Isabel ; vous vous inquiétez bien trop de moi. »

Quand s'annonça le cotillon, Pansy se trouva retenue. Elle avait cru, dans sa parfaite humilité, que Lord Warburton ne songeait pas à l'inviter. Isabel engagea le lord à chercher une autre danseuse, mais il lui affirma ne vouloir danser avec nulle autre qu'elle. Comme elle avait, en dépit des objurgations de son hôtesse, décliné d'autres invitations sous prétexte qu'elle ne voulait pas danser, il ne lui était pas possible de faire une exception en faveur de Lord Warburton.

« Après tout, déclara-t-il, je n'ai pas envie de danser. C'est un amusement barbare. J'aime bien mieux bavarder. » Et il dit à Isabel qu'il avait trouvé le coin exactement rêvé, une petite encoignure paisible d'un des salons où la musique leur parviendrait affaiblie et sans gêner leur entretien. Isabel avait décidé de le laisser faire, car elle voulait arriver à son but. Elle s'écarta donc avec lui de la salle de bal, tout en se rendant compte qu'elle agissait ainsi à l'encontre du désir de son mari qui ne voulait pas qu'elle perdît sa fille des yeux. Du moins était-elle avec le *prétendant* de Pansy, ce qui devait légitimer la chose aux yeux d'Osmond. Au sortir du grand salon, elle découvrit Edward Rosier qui, debout et les bras croisés dans une embrasure de porte, regardait la salle de bal avec la mine d'un homme sans illusions. Elle s'arrêta un instant pour lui demander s'il ne dansait pas.

« Non, certes, puisque je ne peux pas danser avec elle, répondit-il.

— Vous feriez mieux de vous retirer, alors, fit Isabel, sur un ton d'affectueuse remontrance.

— Je ne partirai pas avant elle ! » Et il laissa passer Lord Warburton sans lui accorder un regard.

Cependant le gentilhomme n’avait pas été sans remarquer le mélancolique amoureux, et il demanda à Isabel qui était son ténébreux ami, en faisant observer qu’il l’avait déjà vu quelque part.

« C’est le jeune homme dont je vous ai parlé ; celui qui est épris de Pansy.

— Ah ! oui, je m’en souviens. Il a l’air bien triste.

— Il a des raisons de l’être. Mon mari ne veut pas entendre parler de lui.

— Que trouve-t-il à lui reprocher ? demanda Lord Warburton. Ce garçon paraît bien inoffensif.

— Il n’a pas assez d’argent, et il n’est pas de première intelligence. »

Lord Warburton écoutait avec intérêt, et parut frappé de cette opinion sur Edward Rosier. « Vraiment ? Il m’a pourtant fait l’effet d’avoir des idées.

— C’est vrai, mais mon mari est très difficile.

— Oh ! je vois ! » Et Lord Warburton hésita un moment avant de reprendre : « Quelle fortune possède-t-il donc ?

— Quelque quarante mille francs de rente.

— Seize cents livres ? Cela n’est pas si mal, savez-vous ?

— J’en conviens. Seulement mon mari a des idées plus larges.

— Oui ; j’ai déjà constaté que votre mari a des idées très larges. Et le jeune homme est-il vraiment niais ?

— Niais ? Pas le moins du monde ; il est charmant. Quand il avait douze ans, j’étais amoureuse de lui.

— Il n’a pas encore l’air d’avoir beaucoup plus de douze ans maintenant », fit distraitement Lord Warburton, en regardant autour de lui. Puis, avec plus de décision : « Ne croyez-vous pas que nous pourrions nous asseoir ici ? proposa-t-il.

— Où vous voudrez. » Ils se trouvaient devant une espèce de boudoir, baigné d’une lumière rose et tamisée, d’où sortirent un monsieur et une dame, quand y entrèrent nos amis.

« Il est bien aimable à vous de vous tant intéresser à Mr Rosier, dit Isabel.

— Il me semble qu'on est un peu injuste à son égard. Il faisait une figure d'une aune. Je me demandais ce qui pouvait le tracasser.

— Vous aimez la justice, constata Isabel. Vous avez une bonne pensée, même pour un rival. »

Lord Warburton se retourna soudain, les yeux très grands ouverts. « Un rival ! Vous le traitez de rival ?

— Évidemment, puisque vous voulez tous les deux épouser la même personne.

— Mais puisqu'il n'a aucune chance !

— J'aime en tout cas voir que vous savez vous mettre à sa place. C'est une preuve d'imagination.

— Cela vous plaît ? » Et Lord Warburton la considéra d'un œil dubitatif. « Dites plutôt que vous vous moquez de moi.

— Oui, je me moque un peu de vous. Et il ne me déplaît pas que vous m'en fournissiez le prétexte.

— Alors, je vais entrer un peu mieux encore dans sa situation. Que croyez-vous qu'on puisse faire pour lui ?

— Puisque je viens de vanter votre imagination, je puis vous en laisser juge, dit Isabel. Pansy aussi vous aimerait bien pour un tel geste.

— Miss Osmond ? Oh ! je me flatte qu'elle m'aime bien sans cela.

— Beaucoup, je le crois, en effet. »

Il attendit un moment sans quitter des yeux le visage de la jeune femme. « Eh bien, alors, je ne vous comprends pas. Vous n'allez pas me dire qu'elle aime ce jeune homme ?

— Je vous ai dit au contraire que j'en étais convaincue. »

Une rougeur intense monta au front de Lord Warburton.

« Vous m'avez dit qu'elle n'aurait pas de désirs différents de ceux de son père, et ayant compris qu'il me regardait avec faveur, j'ai conclu… » Il s'arrêta un moment, puis ajouta sans cesser de rougir : « Vous comprenez ?

— Oui, je vous ai dit qu’elle avait l’immense désir de complaire à son père, et que ce désir pourrait la mener fort loin.

— Cela me fait l’effet d’un sentiment très légitime, fit Lord Warburton.

— Très légitime, à coup sûr ! » acquiesça Isabel qui garda un moment le silence. Le salon restait vide ; le bruit de la musique y parvenait assourdi par les pièces intermédiaires. Elle reprit enfin : « Seulement est-ce bien à un sentiment de cette espèce qu’un homme peut souhaiter de devoir sa femme ?

— Qui sait, si c’est une honnête femme, et s’il juge qu’elle remplit bien son rôle ?

— Oui, c’est évidemment sous cet angle que vous devez voir les choses.

— C’est ainsi ; je n’y puis rien. Vous trouvez cela bien anglais, n’est-ce pas ?

— Pas du tout. Je crois que Pansy aurait grandement raison de vous épouser, et nul ne peut en être convaincu plus que vous. Seulement, vous ne l’aimez pas.

— Si, Mrs Osmond, je l’aime ! »

Isabel hocha la tête. « Il vous plaît de vous l’imaginer, pendant que vous êtes ici près de moi. Mais vous ne me persuadez guère.

— Je ne suis pas comme le jeune homme de tout à l’heure, je l’admets. Mais que voyez-vous là de si impossible ? Connaissez-vous au monde personne mieux faite pour être aimée que Miss Osmond ?

— Aucune, c’est certain. Mais l’amour n’a rien à voir avec les bonnes raisons.

— Je ne suis pas d’accord avec vous. Je suis ravi, moi, de lui trouver de bonnes raisons.

— Naturellement. Si vous étiez vraiment épris, vous ne donneriez pas un sou de ces raisons-là.

— Ah ! vraiment épris… vraiment épris ! s’écria Lord Warburton, qui croisa les bras, renversa la tête en arrière et s’étira légèrement. Il ne faut pas oublier que j’ai quarante-deux ans. Je ne prétends pas être aujourd’hui ce que j’étais autrefois.

— Eh bien, si vous êtes sûr de vous, tout est pour le mieux », conclut Isabel.

Il ne répondit rien, et resta un moment la tête renversée, les yeux dans le vague. Puis, changeant soudain de position, il se tourna vivement vers son amie. « Pourquoi tant de réticences et tant de scepticisme ? » demanda-t-il.

Leurs regards se rencontrèrent et restèrent un moment fixés l'un sur l'autre. Si elle souhaitait être satisfaite, elle trouvait dans son expression de quoi la satisfaire ; elle y voyait qu'il la soupçonnait de s'inquiéter pour son propre compte, d'éprouver même une appréhension véritable. Un soupçon plutôt qu'un espoir, mais qui suffit à renseigner Isabel. Il ne fallait pas lui laisser un instant comprendre qu'elle avait deviné, dans son envie d'épouser sa belle-fille, un espoir de se rapprocher d'elle, ou qu'elle avait pu s'effrayer d'une telle perspective. Et ce bref échange de regards laissa passer entre eux des sous-entendus plus profonds qu'ils ne le comprirent sur le moment.

« Mon cher Lord Warburton, fit-elle en souriant, libre à vous, sans vous inquiéter de moi, de faire tout ce qui vous fera plaisir. »

Là-dessus elle se leva et gagna la pièce voisine où, sous les yeux de son compagnon, elle s'entendit immédiatement interpeller par deux messieurs, grands personnages du monde romain, qui l'accostèrent comme s'ils avaient été à sa recherche. Tout en leur parlant, elle eut regret de s'être éloignée ; elle avait un peu l'air de fuir, d'autant plus que Lord Warburton ne l'avait pas suivie. Elle en était d'ailleurs heureuse, et se sentait, somme toute, satisfaite. Si satisfaite que, trouvant Edward Rosier encore planté au seuil de la salle de bal, elle s'arrêta pour lui parler. « Vous avez bien fait de ne pas vous éloigner. Je vous apporte du réconfort.

— J'en ai besoin, gémit doucement le jeune homme, quand je vous vois si bien dans le jeu de cet individu.

— N'en dites rien. Je ferai ce que je pourrai pour vous. Je crains que ce ne soit pas grand-chose, mais ce que je pourrai, je le ferai. »

Il la regarda avec une morne suspicion. « Qu'est-ce qui vous a ainsi retournée tout à coup ?

— L’impression que vous êtes bien gênant dans les embrasures de portes », répondit-elle avec un sourire, en passant devant lui.

Une demi-heure plus tard, elle emmenait Pansy et, au pied de l’escalier, les deux dames attendirent un moment leur équipage, en compagnie d’autres invités. Au moment où la voiture s’avançait, Lord Warburton sortait de la maison et il les aida à gagner leur véhicule. Il se tint un moment à la portière, pour demander à Pansy si elle s’était amusée. La jeune fille lui répondit et se laissa retomber en arrière avec un petit soupir de fatigue. Alors, penchée à la portière et attirant l’attention de son ami d’un signe de doigt, Isabel lui souffla doucement : « N’oubliez pas d’envoyer votre lettre à son père. »

OceanofPDF.com

XLIV

La comtesse Gemini était souvent accablée d'un ennui extrême, d'un ennui mortel, comme elle disait. Elle n'était pas morte, cependant, et avait lutté de son mieux contre l'infortune d'avoir épousé un Florentin obstiné, qui voulait à toute force demeurer dans sa ville natale, où il jouissait de ce qui pouvait s'attacher de considération à un gentilhomme dont le talent pour perdre aux cartes n'avait pas le mérite d'aller de pair avec une disposition aimable. Le comte Gemini n'était pas aimé de ceux mêmes qui gagnaient son argent, et il portait un nom qui, possédant une valeur appréciable à Florence, n'avait, pas plus que les monnaies particulières des anciens États italiens, cours dans le reste de la péninsule. À Rome il n'était qu'un niais de Florentin, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il n'eût guère envie de se montrer souvent dans une ville où sa balourdise, pour s'alléger, demandait des éclaircissements infinis. La comtesse gardait les yeux constamment fixés sur Rome, et c'était le perpétuel chagrin de sa vie de n'y pas jouir d'un pied-à-terre. Elle n'eût pas avoué sans honte le nombre restreint de séjours qu'elle avait été autorisée à y faire, et trouvait une consolation médiocre dans la pensée que d'autres membres de la noblesse florentine n'y étaient jamais allés. Elle s'y rendait aussi souvent que possible, c'est tout ce qu'elle pouvait dire. Tout, du moins, ce qu'elle prétendait pouvoir dire. Au vrai, elle en avait beaucoup plus long à conter sur le sujet, et exposait souvent les raisons qui lui faisaient exécrer Florence, et souhaiter de finir ses jours à l'ombre de Saint-Pierre. Ce sont des motifs qui ne nous touchent pas de près, et qui se résumaient en général dans la déclaration que Rome était, en

somme, la Ville Éternelle, et que Florence n'était qu'une jolie petite ville comme une autre. La comtesse prétendait évidemment attacher à ses distractions l'idée d'éternité. Elle affirmait que la société était infiniment plus intéressante à Rome, où l'on rencontrait tout l'hiver les célébrités dans les soirées. À Florence, il n'y avait pas de célébrités, aucune du moins qui fît parler d'elle. Depuis le mariage de son frère, son indignation s'était fort accentuée ; elle était certaine que sa belle-sœur menait une vie plus brillante qu'elle. Sans posséder l'intellectualité d'Isabel, elle en était assez pourvue pour faire honneur à Rome : pas aux ruines ni aux catacombes ; pas même peut-être aux monuments et aux musées, aux cérémonies ecclésiastiques et au décor, mais à coup sûr à tout le reste. On lui avait beaucoup parlé de sa belle-sœur, et elle savait qu'Isabel prenait du bon temps. Elle s'en était d'ailleurs aperçue elle-même, lors de l'unique circonstance où elle eût goûté l'hospitalité du Palazzo Roccanera. Elle y avait passé une semaine, durant le premier hiver de la vie conjugale de son frère, mais n'avait pas été invitée à renouveler ce séjour. Osmond ne voulait pas d'elle, elle le savait parfaitement, mais cette considération ne l'aurait pas empêchée de retourner à Rome, car, après tout, elle ne se souciait nullement de l'opinion d'Osmond. C'était son mari qui s'opposait au voyage, et la question d'argent demeurait toujours irritante entre eux. Isabel s'était montrée très prévenante ; la comtesse, qui avait eu du goût pour sa belle-sœur, dès leur première rencontre, ne s'était pas laissé aveugler par la jalousie à l'endroit de ses mérites. Elle s'était aperçue qu'elle s'entendait toujours mieux avec des femmes intelligentes qu'avec des sottes comme elle-même ; les sottes ne discernaient jamais ce qu'elle pouvait avoir de raison, tandis que les femmes intelligentes comprenaient toujours sa sottise. Il lui semblait que, malgré tout ce qui séparait leur extérieur et leur manière d'être en général, Isabel et elle possédaient quelque part une parcelle de terrain en commun, et qu'elles finiraient un jour par y poser les pieds. Ce n'était pas un domaine bien important, mais il était bien assis, et elles en apprécieraient la solidité, une fois qu'elles y auraient abordé. Au surplus, elle éprouvait toujours, près de Mrs Osmond, une agréable surprise ; elle prévoyait sans cesse qu'Isabel allait la toiser de très haut et voyait non moins constamment cette opération différée. Elle en attendait toujours le début, comme on attend celui d'un feu d'artifice,

du carême ou de la saison d'opéra, non qu'elle y attachât grande importance, mais parce qu'elle se demandait quelle était la cause du suspens. Sa belle-sœur ne la regardait jamais que de plain-pied, et exprimait pour la pauvre comtesse aussi peu de mépris que d'admiration. En réalité, Isabel aurait aussi peu songé à la mépriser qu'à exprimer un jugement moral sur une sauterelle. Sa belle-sœur ne lui était d'ailleurs pas indifférente ; elle lui faisait plutôt un peu peur. Elle songeait à elle avec étonnement et la jugeait fort singulière. La comtesse lui paraissait dépourvue d'âme ; c'était un coquillage brillant et rare, à la surface polie et aux bords remarquablement roses, où quelque chose tintait quand on l'agitait. Ce tintement devait représenter le principe spirituel de la comtesse : c'était un petit grelot qui bougeait dans son être intime. Elle était trop étrange pour le dédain, trop anormale pour les comparaisons. Isabel l'aurait volontiers réinvitée (il n'était pas question d'inviter le comte), si Osmond ne s'était avisé, après son mariage, de déclarer franchement qu'Amy était une folle de la pire espèce, une folle dont la folie avait l'irrépressibilité du génie. Une autre fois, il l'accusa de n'avoir pas de cœur, puis ajouta aussitôt qu'elle l'avait donné tout entier par petits morceaux, comme un gâteau de mariage glacé. Le fait de n'avoir pas été priée était évidemment un obstacle supplémentaire au voyage de la comtesse à Rome, mais à l'époque dont traite maintenant ce récit, elle venait de recevoir une invitation à passer quelques semaines au Palazzo Roccanera. La proposition émanait d'Osmond lui-même, qui avertissait sa sœur de s'attendre à une vie très calme. Je ne saurais dire si elle sut attribuer à cette phrase toute la signification qu'il avait pu y mettre, mais elle accepta l'invitation telle quelle. Sa curiosité entrait d'ailleurs en jeu, car, lors de sa première visite, elle avait eu l'impression que son frère trouvait à qui parler. Avant le mariage, elle s'était émue de pitié pour Isabel, d'une telle pitié qu'elle avait conçu sérieusement le projet – à supposer qu'un projet de la comtesse pût jamais être sérieux – de la mettre sur ses gardes. Puis elle avait laissé faire les choses, et s'était assez vite sentie rassurée. Osmond gardait sa hauteur habituelle, mais sa femme ne lui fournissait pas une victime facile. Sans avoir une appréciation très sûre des mesures, la comtesse jugeait qu'Isabel, si elle avait voulu se redresser, eût dépassé son mari en hauteur morale. Ce qu'elle souhaitait découvrir maintenant, c'était

si Isabel s'était redressée ; elle eût éprouvé un plaisir immense à voir Osmond dominé.

Quelques jours avant son départ pour Rome, un domestique lui apporta une carte de visite, avec cette simple suscription : « Henrietta Stackpole ». La comtesse se pressa les mains sur le front : elle ne se souvenait pas d'avoir connu une Henrietta de ce nom. Le domestique fit alors observer que la dame l'avait chargé de dire que si la comtesse ne reconnaissait pas son nom, elle la reconnaîtrait bien, elle, en la voyant. Et en effet, en se présentant devant la visiteuse, la comtesse se souvint d'avoir vu un jour une femme de lettres chez Mrs Touchett, la seule femme de lettres qu'elle eût jamais rencontrée, la seule moderne du moins, puisqu'elle était fille d'une poétesse défunte. Elle reconnut du premier coup Miss Stackpole, et cela d'autant plus aisément que Miss Stackpole semblait être restée parfaitement identique à elle-même. La comtesse, qui avait beaucoup de bonté d'âme, s'estima très honorée de recevoir la visite d'une personne de cette distinction. Elle se demanda si Miss Stackpole venait en souvenir de sa mère, et si elle avait entendu parler de la Corinne américaine. Sa mère ne ressemblait en rien à l'amie d'Isabel, dont elle s'aperçut, au premier coup d'œil, qu'elle était beaucoup plus moderne ; elle fut heureusement surprise par l'amélioration qui se produisait, surtout aux pays lointains, dans le caractère (le caractère professionnel) des femmes de lettres. Elle avait vu sa mère éternellement affublée d'une écharpe romaine jetée sur des épaules qui émergeaient timidement d'une gaine serrée de velours noir (oh les vieilles robes !), et d'une couronne de laurier doré posée sur une multitude de boucles luisantes. Elle parlait d'une voix douce et incertaine, avec l'accent de ses ancêtres créoles, comme si elle eût toujours été au confessionnal ; elle soupirait beaucoup et n'avait nul esprit d'entreprise. Pour Henrietta, au contraire, ainsi que le constata la comtesse, elle était hermétiquement boutonnée et étroitement lacée ; il y avait quelque chose de vif et de catégorique dans son extérieur, et son attitude dénotait une sorte de parti pris de familiarité. On ne l'imaginait pas plus occupée à pousser des soupirs sans objet qu'on ne s'aviserait de mettre à la poste une lettre sans adresse. La comtesse comprit sans peine que la correspondante de l'*Interviewer* était beaucoup plus dans le mouvement que la Corinne américaine. Pour expliquer sa venue chez la comtesse, Henrietta lui avoua qu'elle était

la seule personne de sa connaissance à Florence, et que, lorsqu'elle visitait une ville étrangère, elle aimait y voir autre chose que des voyageurs de passage. Elle connaissait Mrs Touchett, mais Mrs Touchett était en Amérique, et même si elle fût allée à Florence, Henrietta ne se fût pas dérangée pour elle, car Mrs Touchett ne représentait pas précisément une de ses admirations.

« Voulez-vous dire par là que j'en sois une ? demanda gracieusement la comtesse.

— Oh ! je vous préfère à elle, déclara Miss Stackpole. Je crois me souvenir qu'à notre première entrevue, je vous ai trouvée très intéressante. Je ne sais si c'était un hasard ou si c'était votre manière d'être habituelle. En tout cas, j'ai été très frappée de ce que vous avez dit. J'en ai fait mention plus tard dans un article.

— Mon Dieu ! s'écria la comtesse, en ouvrant de grands yeux effarés. Je ne me doutais pas d'avoir jamais rien dit de remarquable. J'aurais voulu m'en rendre compte sur le moment.

— Cela touchait à la situation de la femme dans cette ville, expliqua Miss Stackpole. Vous l'avez mise en pleine lumière.

— La situation de la femme est très pénible. Est-ce cela que vous voulez dire ? Vous avez écrit sur le sujet, et vous avez publié votre article ? Ah ! vous me le ferez lire ! supplia la comtesse.

— Je vous ferai envoyer le numéro si cela vous fait plaisir, promit Henrietta. Je n'ai pas cité votre nom ; j'ai seulement dit : une dame de haute situation. Et j'ai donné votre opinion. »

La comtesse se rejeta vivement en arrière et leva ses mains jointes. « Savez-vous que je regrette un peu que vous n'ayez pas cité mon nom ? J'aurais été contente de le voir dans un journal. J'oublie quelles opinions j'ai pu vous exprimer : j'en ai tant ! Je ne m'en cache nullement ; je ne suis pas du tout comme mon frère. Je suppose que vous connaissez mon frère ? Il tient pour une espèce de déshonneur d'avoir son nom dans les journaux ; si vous le citiez, il ne vous le pardonnerait jamais.

— Il n'y a pas de danger ; je ne ferai pas allusion à lui, déclara Miss Stackpole, avec une douce fermeté. D'ailleurs, j'avais une autre

raison de venir vous voir. Vous savez que Mr Osmond a épousé ma plus chère amie.

— Ah ! c'est vrai : vous étiez l'amie d'Isabel. Je cherchais à me rappeler ce que je savais sur votre compte.

— Je veux bien qu'on me reconnaisse à pareil titre, déclara Henrietta. Ce n'est pourtant pas ce qui fait plaisir à votre frère. Il a voulu rompre mes relations avec Isabel.

— Ne le laissez pas faire, conseilla la comtesse.

— Voilà précisément ce dont je voulais vous parler. Je vais à Rome.

— Moi aussi ! s'écria la comtesse. Nous irons ensemble.

— Très volontiers. Et dans mes récits de voyage, je dirai que vous m'avez accompagnée. »

La comtesse bondit de son siège, et vint s'asseoir sur le sofa, à côté de Miss Stackpole. « Ah ! il faudra m'envoyer le journal ! Mon mari ne sera pas content, mais il sera inutile de le lui montrer. D'ailleurs, il ne sait pas lire. »

Les grands yeux de Henrietta se firent immenses. « Il ne sait pas lire ? Puis-je dire cela dans ma lettre ?

— Dans votre lettre ?

— À l'*Interviewer*. C'est mon journal.

— Ah ! oui, si cela vous fait plaisir ; avec mon nom. Vous allez demeurer chez Isabel ? »

Henrietta releva la tête, et regarda un moment son hôtesse en silence : « Elle ne m'a pas invitée. Je lui ai fait part de ma venue prochaine, et elle m'a répondu qu'elle allait me retenir une chambre dans une pension. Elle ne m'a pas donné de raison. »

La comtesse écoutait avec un intérêt extrême. « La raison, c'est Osmond, fit-elle gravement.

— Isabel devrait prendre garde, dit Miss Stackpole. Je crains qu'elle n'ait beaucoup changé. Je l'avais prévenue.

— Je suis fâchée de ce que vous me dites ; j'espérais qu'elle saurait agir à sa convenance. Pourquoi mon frère ne vous aime-t-il pas ? demanda naïvement la comtesse.

— Je n’en sais rien et n’en ai cure. Il est parfaitement libre de ne pas m’aimer ; je ne demande pas que tout le monde m’aime ; je m’estimerais moins si j’étais au goût de certaines gens. Un journaliste ne peut espérer faire un peu de bien qu’au prix de beaucoup de haine ; c’est ce qui lui montre que ses articles portent. Et il en va exactement de même pour une femme. Mais je ne m’attendais pas à cela de la part d’Isabel.

— Vous ne croyez pas qu’elle vous déteste ? s’enquit la comtesse.

— Je n’en sais rien ; je veux tirer la chose au clair ; c’est la raison de mon voyage à Rome.

— Seigneur ! Quelle entreprise délicate ! s’écria la comtesse.

— Elle ne m’écrit plus comme avant ; il n’est pas difficile d’apprécier la différence, poursuivit Miss Stackpole. Si vous savez quelque chose, j’aimerais en être informée tout de suite, pour tirer à l’avance ma ligne de conduite. »

La comtesse fit la moue et haussa lentement les épaules.

« Je sais bien peu de chose ; je ne vois guère Osmond et n’entends pas parler de lui. Il n’a pas plus de tendresse pour moi qu’il ne semble en avoir pour vous.

— Et pourtant vous n’êtes pas correspondante de journaux, fit Henrietta d’un ton pensif.

— Oh ! il a pas mal de raisons. Malgré tout, on m’a invitée ; je dois demeurer au palais ! » Et la comtesse sourit sans retenue, car, toute à sa joie du moment, elle ne se préoccupait guère du désappointement de Miss Stackpole.

Celle-ci resta placide devant cette exubérance. « Moi, je ne serais pas descendue chez Isabel, si elle m’en avait priée, ou du moins je le crois, et je suis bien contente de n’avoir pas eu à prendre de décision. C’eût été pour moi une question très épineuse ; je n’aurais pas voulu m’éloigner d’elle, et je ne me serais pas sentie heureuse sous son toit. Je serai très bien dans une pension. D’ailleurs, ce n’est pas tout.

— Rome est très chic en ce moment, dit la comtesse. On y rencontre un tas de gens brillants. Avez-vous jamais entendu parler de Lord Warburton ?

— Si j’ai entendu parler de lui ? Je le connais très bien. Vous le considérez comme très brillant ? demanda Henrietta.

— Je ne le connais pas, mais on dit qu’il est extrêmement grand seigneur. Il fait la cour à Isabel.

— Il lui fait la cour ?

— C’est ce qu’on m’a dit, sans que j’en sache plus long, fit la comtesse d’un ton léger. Il n’y a rien à craindre avec Isabel. »

Henrietta regardait fixement la comtesse et se taisait, puis elle demanda tout à coup : « Quand irez-vous à Rome ?

— Pas avant une semaine, j’en ai peur.

— Moi je partirai demain. Je crois que je ferai mieux de ne pas trop attendre.

— Mon Dieu, quels regrets ! Je fais faire des robes ; on dit qu’Isabel reçoit beaucoup. Du moins, je vous verrai là-bas ; j’irai vous rendre visite à votre pension. »

Henrietta restait immobile, plongée dans ses pensées, et la comtesse s’écria soudain : « Ah ! si vous ne venez pas avec moi, vous ne pourrez pas décrire notre voyage ! »

Miss Stackpole ne parut pas s’émouvoir de cette considération ; elle avait d’autres soucis, et leur donna libre cours en déclarant : « Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous avez dit de Lord Warburton.

— Qu’y a-t-il à comprendre ? J’ai dit que c’était un galant homme, et voilà tout.

— Considérez-vous donc que ce soit se montrer galant homme que de faire la cour à une femme mariée ? » demanda Henrietta avec une fermeté nouvelle.

La comtesse ouvrit de grands yeux, puis avec un petit rire forcé : « Il est certain que tous les hommes galants le font. Mariez-vous et vous le verrez.

— Cette seule pensée suffirait à me détourner du mariage, protesta Henrietta. Je voudrais mon mari à moi, et pas celui d’une autre. Croyez-vous qu’Isabel soit… soit coupable ? reprit-elle avec une légère hésitation devant le qualificatif nécessaire.

— Coupable ? Oh ! mon Dieu, non, pas encore, je l'espère. Je disais seulement qu'Osmond est bien insupportable, et que Lord Warburton, à ce que l'on raconte, vient souvent dans la maison. Je crains de vous scandaliser.

— Non, je suis seulement inquiète, précisa Miss Stackpole.

— Voilà qui n'est pas flatteur pour Isabel ! Il faut avoir plus de confiance en elle, je vous l'affirme, ajouta vivement la comtesse. Si cela peut vous rassurer, je m'engage à attirer Lord Warburton. »

Miss Stackpole ne répondit d'abord que par un regard plus que jamais solennel, puis, après un moment : « Vous ne me comprenez pas, reprit-elle. Je ne me fais pas l'idée que vous supposez. Je n'ai pas peur pour Isabel… dans ce sens-là. Je crains seulement qu'elle ne soit malheureuse, et c'est de cela que je veux m'assurer. »

La comtesse tourna plusieurs fois la tête avec une expression d'impatience sarcastique. « C'est fort possible ; mais, pour ma part, ce que je voudrais savoir, c'est si Osmond l'est aussi. »

Miss Stackpole commençait à l'ennuyer un peu.

« Si elle a vraiment changé, c'est cela qui doit en être cause, reprit Henrietta.

— Vous la verrez ; elle vous le dira.

— Oh ! elle pourrait fort bien ne m'en rien dire, justement ; c'est ce dont j'ai peur.

— Si Osmond ne s'amuse pas plus qu'autrefois, je me flatte de le découvrir sans peine, déclara la comtesse.

— Voilà qui m'est bien égal, riposta Henrietta.

— Moi, cela ne m'est pas du tout égal. Si Isabel est malheureuse, je le déplore, sans plus. Je pourrais bien lui dire quelque chose qui aggraverait son chagrin, mais je ne saurais trouver de quoi la consoler. Pourquoi est-elle allée l'épouser ? Si elle m'avait écoutée, elle l'aurait envoyé paître ! Je lui pardonnerais son erreur si je savais qu'elle lui ait rendu la vie difficile. Si elle s'est simplement laissé étouffer, je crois que je ne la plaindrai même pas. Cela ne me paraît guère probable, d'ailleurs. J'espère découvrir que si elle est malheureuse elle a du moins su le rendre malheureux aussi. »

Henrietta se leva. Elle s’effarait un peu d’aussi redoutables espoirs. Elle croyait sincèrement n’avoir pas le moindre désir de voir malheureux un homme qui ne pouvait donner aucun essor à son imagination. Elle était, au demeurant, un peu déçue par la comtesse, dont l’esprit se mouvait dans un cercle plus restreint qu’elle ne l’avait imaginé, malgré une tendance assez marquée à l’indélicatesse. « Il vaudrait mieux qu’ils s’aiment, proféra-t-elle sur un ton de sagesse.

— C’est impossible ; il ne peut aimer personne.

— C’est ce que j’avais pressenti. Et votre certitude ne fait qu’aggraver mes appréhensions concernant Isabel. Je partirai décidément demain.

— Isabel ne manque certainement pas de cavaliers servants, fit la comtesse avec un sourire entendu. Je vous affirme que je ne la plains pas.

— Peut-être ne pourrai-je lui être d’aucun secours, reprit Miss Stackpole, comme pour se défendre à l’avance de toute illusion.

— Vous l’aurez tenté, en tout cas, et c’est déjà quelque chose. J’ai l’idée que c’est ce qui vous a ramenée d’Amérique, ajouta soudain la comtesse.

— Oui, je voulais veiller sur elle », acquiesça Henrietta avec sérénité.

Son hôtesse souriait de ses petits yeux brillants et de son nez fureteur ; une rougeur était montée à ses joues. « Ah ! voilà un joli geste ; c’est bien gentil. C’est bien ce qu’on appelle de l’amitié.

— Je ne sais pas ce qu’on en dit. J’ai jugé que je ferais bien de venir.

— Elle est très à l’aise, très heureuse, reprit la comtesse. Elle a d’autres gens d’ailleurs pour l’entourer. » Puis éclatant tout d’un coup : « Elle est plus heureuse que moi ! Je suis bien plus à plaindre qu’elle. J’ai un très mauvais mari, bien pire qu’Osmond. Et je n’ai pas d’amis. Je croyais en avoir, et ils m’ont tourné le dos. Personne, homme ou femme, ne ferait pour moi ce que vous faites pour elle. »

Henrietta se sentit touchée : il y avait du naturel dans cette explosion amère. Elle regarda un moment son hôtesse, puis : « Écoutez,

comtesse ! je vais vous faire plaisir. Je vous attendrai pour partir.

— Peu importe, répondit la comtesse avec un changement de ton soudain, si vous parlez de moi dans le journal ! »

Force fut à Henrietta, avant de la quitter, de lui faire comprendre l'impossibilité de donner une description imaginaire de son voyage à Rome. Miss Stackpole était une informatrice scrupuleusement sincère. Au sortir du logis de la comtesse, elle se dirigea vers le Lung'Arno, le quai ensoleillé bordant la rivière jaune, où s'alignent les auberges à façades colorées familières aux touristes. Elle avait déjà appris à se diriger dans les rues de Florence (ce qu'elle faisait toujours sans peine), et c'est d'un pas très décidé qu'elle sortit du petit jardin qui commande l'entrée du pont de la Sainte-Trinité. Tirant à gauche, vers le Ponte-Vecchio, elle s'arrêta devant l'un des hôtels qui dominent cet adorable monument. Elle sortit un petit carnet de sa poche, y prit une carte et un crayon, et, après avoir un moment médité, écrivit quelques mots. Nous prévalant du privilège de regarder par-dessus son épaule, nous lirons cette brève requête : « Pourrais-je vous voir quelques moments ce soir, pour un motif très important ? »

Henrietta ajoutait qu'elle devait partir le lendemain pour Rome. Armée de ce petit document, elle s'approcha du portier qui venait de prendre sa faction à la porte, et lui demanda si Mr Goodwood était à l'hôtel. Le portier répondit, selon l'éternelle réponse des portiers, qu'il venait de sortir quelque vingt minutes plus tôt ; sur quoi Henrietta, présentant son billet, pria qu'on le remît à l'intéressé dès son retour.

Elle reprit sa route, et suivit le quai jusqu'au porche sévère des Uffizi, sous lequel elle s'engagea pour atteindre l'entrée du fameux musée de peinture. Elle gravit le haut escalier qui mène aux salles supérieures. Le long couloir, vitré d'un côté et décoré de bustes antiques, qui donne accès à ces salles, offrait une vide perspective où la brillante lumière hivernale luisait sur le sol de marbre. Le musée est très froid, et n'attire que peu de visiteurs au cœur de l'hiver. Miss Stackpole pourra paraître plus ardente dans sa recherche de beauté artistique que nous ne le supposions, car elle avait, après tout, ses préférences et ses admirations. L'une d'entre elles était le petit Corrège de la Tribune, la Vierge à genoux devant le Saint Enfant couché dans une litière de paille, et qui bat des mains pour le faire rire

et gazouiller de joie. Henrietta portait une tendresse particulière à cette scène d'intimité, et y voyait le plus beau tableau du monde. Sur la route de New York à Rome, elle ne consacrait que trois jours à Florence, et se souvenait qu'elle ne devait pas manquer de faire une nouvelle visite à son œuvre d'art favorite. Elle avait, de la beauté sous toutes ses formes, un sentiment très vif qui impliquait nombre d'obligations intellectuelles. Elle allait pénétrer dans la Tribune quand un visiteur en sortit ; à sa vue elle poussa un petit cri et se trouva devant Caspar Goodwood.

« Je viens de votre hôtel, expliqua-t-elle ; j'y ai laissé un mot à votre adresse.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, répondit Caspar Goodwood avec une apparence de sincérité.

— Ce n'est pas pour cela que je l'ai fait ; je suis déjà allée vous voir, et je sais que cela ne vous plaît pas. C'était pour vous parler de quelque chose. »

Il regarda un moment la boucle du chapeau de Miss Stackpole. « Je serai heureux de savoir ce que vous avez à me dire.

— Vous n'aimez pas causer avec moi, dit Henrietta. Cela m'est égal. Ce n'est pas pour vous amuser que je parle. Je vous avais prié, par un mot, de venir me voir ; puisque nous nous sommes rencontrés, tout est pour le mieux.

— Je m'en allais, déclara Goodwood, mais je vais rester avec vous. »

Il montrait une politesse formelle et sans chaleur. D'ailleurs Henrietta n'exigeait pas de grandes explosions d'enthousiasme, et elle prenait si bien à cœur son sujet qu'elle fut reconnaissante au jeune homme de bien vouloir l'écouter. Elle ne lui demanda pas moins, pour entrer en matière, s'il connaissait tous les tableaux.

« Tous ceux que je désirais voir ; je suis ici depuis une heure.

— Je me demande si vous avez vu mon Corrège ? insista la jeune fille. Je suis venue lui donner un coup d'œil. »

Elle entra dans la Tribune où il la suivit lentement.

« J’ai dû le voir, sans me douter qu’il fût à vous. Je n’ai pas de mémoire pour la peinture, surtout pour ce genre de toiles. »

Elle venait de lui désigner son œuvre favorite, et il lui demanda si c’était du Corrège qu’elle avait à lui parler.

« Non, répondit Henrietta, c’est de quelque chose de moins harmonieux. » En dehors d’un gardien qui flânait près de la *Vénus de Médicis*, ils se trouvaient seuls dans la petite salle brillante, conservatoire splendide de trésors. « J’ai une faveur à vous demander », poursuivit Miss Stackpole.

Caspar Goodwood fronça légèrement les sourcils, sans paraître d’ailleurs gêné de son manque évident d’enthousiasme. Son visage avait beaucoup vieilli depuis que nous l’avons rencontré. « Je suis certain que cela ne va pas me plaire, fit-il sur un ton assez appuyé.

— Je ne le crois pas, en effet. Si je croyais vous faire plaisir, je ne vous demanderais pas une faveur.

— Eh bien, je vous écoute, reprit-il, avec l’accent d’un homme résigné à la patience.

— Vous pourriez penser que vous n’avez pas de raison particulière de m’être agréable. Moi, je n’en vois qu’une : c’est que si vous me fournissiez l’occasion de vous rendre service, j’aurais plaisir à le faire. »

Le ton de Henrietta ne comportait, dans sa douce netteté, aucune tentative d’effet, et donnait une impression d’extrême sincérité, dont son interlocuteur, malgré sa rudesse d’écorce, ne put s’empêcher d’être touché. Mais il n’était pas homme à donner de son émotion les manifestations habituelles : il ne rougissait, ni ne détournait les yeux, ni ne prenait une mine gênée. Il se contentait de fixer plus nettement son attention, et paraissait réfléchir avec une vigueur accrue. Henrietta continua donc, en tout désintéressement, et sans se douter de l’avantage qu’elle venait de remporter : « Je puis bien vous dire maintenant – car l’occasion paraît bonne – que, si je vous ai jamais ennuyé (et je crains que cela ne me soit arrivé), c’était avec le sentiment que j’aurais volontiers consenti à l’être aussi pour vous. Je vous ai peiné, indiscutablement. Mais je prendrais de la peine pour vous. »

Goodwood hésita : « Vous en prenez déjà, en ce moment.

— Oui, un peu. Je veux vous prier de considérer si mieux vaut en définitive que vous alliez à Rome.

— Je pensais bien que vous alliez me dire cela, répondit-il avec une certaine ingénuité.

— Alors vous y avez déjà réfléchi ?

— Avec beaucoup de soin, c'est évident. J'ai considéré la question sous toutes ses faces. Sans cela, je ne serais pas ici. C'est ce qui m'a fait passer deux mois à Paris. Je réfléchissais sans cesse.

— Je crains que vous vous soyez laissé guider par votre désir. Vous avez décidé du meilleur parti à prendre, parce que vous vous y sentiez très attiré.

— Le meilleur parti pour qui ? demanda Goodwood.

— Pour vous-même, d'abord. Pour Mrs Osmond, ensuite.

— Oh ! elle n'en tirera aucun avantage. Je ne me leurre pas sur ce point.

— Et n'en souffrira-t-elle pas ? Toute la question est là.

— Je ne vois pas en quoi la chose la concerne. Je ne suis rien pour Mrs Osmond. Pourtant, si vous voulez que je l'avoue, je suis décidé à la voir.

— Oui, et c'est pour cela que vous allez là-bas ?

— Évidemment. Pourrais-je avoir une meilleure raison ?

— En quoi cela avancera-t-il vos affaires ? Voilà ce que je voudrais savoir, s'enquit Miss Stackpole.

— C'est justement ce que je ne puis vous dire, et ce que je me demandais à Paris.

— Vous n'en serez que plus malheureux.

— Pourquoi « plus » ? répéta Goodwood avec une certaine âpreté. Comment savez-vous que je suis malheureux ?

— C'est, fit Henrietta après une légère hésitation, parce que vous paraissez ne vous être jamais soucié d'aucune autre femme.

— Comment connaîtriez-vous l’objet de mes soucis ? s’écria-t-il avec une rougeur subite. Pour l’instant, je ne m’occupe que d’aller à Rome. »

Henrietta le regarda en silence, avec une expression attristée mais lumineuse. « Vous savez, dit-elle enfin, je voulais seulement vous dire ce que je pensais et ce que j’avais sur le cœur. Évidemment, vous trouvez que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Bien qu’à ce compte-là, rien ne regarde personne.

— C’est très aimable à vous, et je vous sais un gré infini de votre intérêt, dit Caspar Goodwood. J’irai à Rome, et je ne ferai pas de mal à Mrs Osmond.

— Pas de mal, peut-être. Seulement l’aiderez-vous ? Voilà toute la question.

— A-t-elle donc besoin d’aide ? demanda-t-il lentement, avec un regard pénétrant.

— C’est le cas de la plupart des femmes, fit Henrietta d’un ton évasif, et avec une généralisation moins encourageante qu’à l’ordinaire. Si vous allez à Rome, conclut-elle, j’espère que vous vous montrerez ami fidèle, et non égoïste. » Sur quoi, elle tourna le dos, et se mit à regarder les tableaux.

Caspar Goodwood, sans la retenir, la regarda un moment errer par la salle, mais il ne tarda pas à la rejoindre.

« Vous avez appris quelque chose sur son compte ? reprit-il. Je voudrais savoir ce qu’on vous a dit. »

Henrietta ne biaisait jamais, et bien que les circonstances eussent pu rendre certaine ambiguïté opportune, elle décida, après une brève réflexion, de ne pas faire d’exception à sa ligne de conduite habituelle. « Oui, j’ai appris certaines choses, répondit-elle, mais, comme je ne souhaite pas que vous alliez à Rome, je ne vous les dirai pas.

— À votre aise. Je m’en rendrai compte par moi-même », déclara-t-il. Puis, avec un certain manque de suite dans les idées : « On vous a dit qu’elle était malheureuse ! ajouta-t-il.

— Oh ! elle ne vous le laissera pas voir ! s’écria Henrietta.

— Je l’espère. Quand partez-vous ?

— Demain, par le train du matin. Et vous ? »

Goodwood ne répondit pas. Il n’avait pas le moindre désir de faire le voyage de Rome en compagnie de Miss Stackpole. Son indifférence à pareille faveur n’était pas de la même nature que celle de Gilbert Osmond, mais avait, pour le moment, la même netteté. Elle représentait plutôt un tribut aux vertus de Miss Stackpole qu’une allusion à ses défauts. Il la trouvait très remarquable, très brillante, et ne faisait, en théorie, aucune objection à la classe dont elle faisait partie. Les correspondantes de journaux lui paraissaient avoir leur place marquée dans le mécanisme naturel d’un pays de progrès, et sans jamais lire leurs articles, il supposait qu’elles contribuaient de façon quelconque à la prospérité générale. C’était cette éminence même de leur situation qui lui faisait souhaiter que Miss Stackpole ne s’arrogeât pas trop de droits. Elle tenait pour évident qu’il fût toujours prêt à parler de Mrs Osmond ; elle n’y avait pas manqué, lors de leur rencontre à Paris, six semaines après l’arrivée du jeune homme en Europe, et avait, en chaque circonstance, tablé sur cette hypothèse. Or, il n’éprouvait pas le moindre désir de parler de Mrs Osmond, sûr qu’il était de ne pas toujours penser à elle. Il était le plus réservé, le moins communicatif des hommes, et cette enquêteuse intrépide dardait constamment les feux de sa lanterne sur l’ombre paisible de son âme. Il eût souhaité qu’elle ne prît pas les choses tant à cœur, voire, malgré l’apparente brutalité d’un tel désir, qu’elle le laissât en paix. Malgré quoi, cependant, il faisait à ce moment précis d’autres réflexions, qui montrent à quel point son mauvais vouloir différait de celui d’Osmond. Il désirait partir sur-le-champ pour Rome ; il eût voulu s’y rendre seul, par le train de nuit. Il détestait les compartiments de chemin de fer d’Europe, où l’on restait comprimé pendant des heures, coude à coude et nez à nez avec un étranger dont le voisinage se faisait plus intolérable encore par le désir que l’on éprouvait d’ouvrir la portière ; si les conditions de malaise s’exagéraient encore la nuit, on pouvait au moins dormir et rêver d’un wagon-salon d’Amérique. Mais il ne pouvait pas prendre un train de nuit quand Miss Stackpole devait prendre celui du matin ; un tel geste lui eût fait l’effet d’une insulte à une femme sans protection. Il ne voulait pas non plus attendre qu’elle fût partie, car cet atermoiement risquait d’excéder les limites de sa patience. Il lui était odieux de patienter jusqu’au lendemain : la

journaliste l’agaçait, l’étouffait ; l’idée de passer la journée en sa société dans un train européen conjuguait une série d’exaspérations. Et pourtant, c’était son devoir d’homme de se déranger pour elle. La chose était évidente et la nécessité inéluctable. Il eut pendant quelques instants une mine de gravité extrême, avant de se résigner à dire, sans le moindre accent de galanterie : « Évidemment, si vous partez demain, je partirai avec vous, pour pouvoir vous être utile.

— Je l’espère bien, Mr Goodwood ! » répondit imperturbablement Henrietta.

OceanofPDF.com

XLV

J’ai déjà eu l’occasion d’indiquer qu’Isabel n’ignorait pas l’irritation causée à son mari par la prolongation du séjour de Ralph à Rome. Elle était assez préoccupée par cette pensée en se rendant à l’hôtel de son cousin, le lendemain du jour où elle avait invité Lord Warburton à donner une preuve de sa sincérité, et en ce moment, comme en d’autres, elle distinguait clairement les sources de l’opposition d’Osmond. Il ne voulait pas qu’elle eût de liberté d’esprit et savait pertinemment que Ralph était un apôtre de la liberté. C’était justement pour cette raison qu’Isabel trouvait un apaisement dans sa société. On comprendra que si elle s’accordait cette douceur, en dépit de l’aversion de son mari, c’était avec discrétion. Elle ne s’était pas encore résignée à contrecarrer nettement les désirs d’Osmond ; il restait son maître désigné et reconnu ; à certains moments, elle considérait le fait avec une sorte de confusion incrédule, mais cette notion n’agissait pas moins fortement sur son esprit, tant lui restaient constamment présentes les convenances traditionnelles et la sainteté du mariage. L’idée d’y manquer l’accablait d’autant de honte que de terreur, car en se donnant, elle avait perdu de vue pareille contingence, tant elle supposait à son mari une générosité d’intentions égale à la sienne. Elle n’en voyait pas moins approcher rapidement le jour où il lui faudrait reprendre une foi qu’elle avait solennellement engagée. Pareille nécessité serait détestable et monstrueuse, et elle s’efforçait à l’avance de n’y pas songer. Osmond ne ferait certainement rien pour faciliter les choses, et laisserait à sa femme le soin d’entamer les négociations. Il ne lui avait pas encore formellement défendu d’aller voir Ralph, mais

elle était convaincue que si Ralph ne partait pas bientôt, cette interdiction lui serait faite. Et comment le pauvre Ralph eût-il pu partir ? L'état du temps lui interdisait tout déplacement. Isabel comprenait parfaitement l'idée de son mari, et ne voyait pas, en toute justice, comment il aurait pu être satisfait qu'elle allât voir son cousin. Ralph ne disait jamais un mot à son préjudice, mais la protestation muette et renfrognée d'Osmond n'en était pas moins fondée. S'il en venait à une interdiction formelle, s'il mettait en avant son autorité, Isabel se verrait obligée de prendre une décision, et ce ne serait pas chose facile. Cette perspective, je l'ai dit, faisait à l'avance battre son cœur et brûler ses joues ; venaient des moments où, dans son désir d'éviter une rupture ouverte, elle en arrivait à souhaiter le départ de Ralph, coûte que coûte. Et peu importait que, se découvrant un tel état d'esprit, elle s'accusât de faiblesse et de poltronnerie. Ce n'était pas qu'elle aimât moins Ralph ; c'était que tout semblait préférable à la répudiation de l'acte le plus sérieux, du seul acte sacré de sa vie. Un tel geste semblait souiller tout l'avenir. Rompre une fois d'avec Osmond, ce serait rompre pour toujours ; tout franc aveu d'irréconciliables divergences équivaudrait à reconnaître l'échec total de leur tentative. Entre eux, il ne pouvait être question de pardon, de compromis, d'oubli facile, de raccommodements de surface. Ils n'avaient poursuivi qu'un seul but, un but dont la conquête eût été exquise. Puisqu'ils l'avaient manqué, rien d'autre ne devait leur suffire : on ne concevait pas de substitut possible à ce succès-là. Pour le moment, Isabel se rendait à l'Hôtel de Paris aussi souvent qu'elle le trouvait utile ; les convenances n'avaient, en l'espèce, qu'à se plier au bon goût, et l'on ne saurait donner meilleure preuve que la morale ne soit, pour ainsi dire, affaire d'appréciation personnelle. Isabel, ce jour-là, se souciait particulièrement peu des convenances, car en dehors de cette considération générale qu'elle ne pouvait laisser Ralph mourir dans sa solitude, elle avait à lui poser une question importante et qui intéressait Gilbert autant qu'elle.

Elle en vint très vite à l'objet de sa préoccupation.

« J'ai quelque chose à vous demander, dit-elle. C'est au sujet de Lord Warburton.

— Je crois deviner ce dont il s’agit, répondit Ralph de son fauteuil, devant lequel ses jambes s’allongeaient plus démesurément que jamais.

— C’est bien possible. Alors, répondez-moi.

— Je ne prétends pas pouvoir vous répondre.

— Vous avez des rapports de grande intimité. Vous l’avez beaucoup observé.

— D’accord. Mais songez avec quel soin il doit dissimuler !

— Pourquoi dissimuler ? Cela ne lui ressemble guère.

— Il faut vous rappeler que les circonstances sont assez particulières, fit Ralph, avec l’air d’un homme qui s’amuse en secret.

— Jusqu’à certain point, oui. Est-il sincèrement épris ?

— Très sincèrement, je le crois. Ce n’est pas difficile à voir.

— Ah ! » fit Isabel avec une certaine sécheresse.

Surpris, Ralph la regarda. « Vous dites cela comme si vous étiez déçue. »

Isabel se leva, lissa doucement ses gants et les considéra d’un œil rêveur. « Après tout, cela ne me regarde pas.

— Vous êtes très philosophe, constata son cousin, qui ajouta presque aussitôt : Puis-je savoir de quoi il est question ? »

Isabel ouvrit de grands yeux. « Je croyais que vous le saviez. Lord Warburton m’affirme que son plus cher désir est d’épouser Pansy. Je vous l’ai déjà dit, sans vous demander de commentaires. Ce matin, il me semble que vous pourriez en risquer un. Croyez-vous qu’il l’aime vraiment ?

— Qu’il aime Pansy ? Non ! s’écria Ralph d’un ton péremptoire.

— Vous venez de dire exactement le contraire. »

Ralph attendit un moment. « J’ai dit qu’il vous aimait, vous, Mrs Osmond. »

Isabel hocha gravement la tête. « Cela, c’est absurde, vous le savez.

— Je l’admets. Seulement l’absurdité vient de Lord Warburton, pas de moi.

— Ce serait extrêmement gênant, fit Isabel, qui crut, en parlant ainsi, faire montre d'une parfaite tranquillité d'esprit.

— Je dois vous dire, reprit Ralph, qu'il a nié le fait devant moi.

— Je vous suis bien obligée de traiter ce sujet avec lui. Vous a-t-il aussi dit qu'il fût amoureux de Pansy ?

— Il m'a parlé d'elle en termes très sympathiques, très corrects. Il ne m'a pas caché qu'à son sentiment, elle ferait très bien à Lockleigh.

— Le pense-t-il vraiment ?

— Ah ! ce que pense vraiment Warburton !… », fit Ralph.

Isabel se remit à lisser ses gants ; c'étaient de longs gants souples qui se prêtaient à ce jeu. Puis, relevant la tête : « Ah Ralph ! vous ne m'aidez pas ! » s'écria-t-elle soudain d'un ton passionné.

C'était la première fois qu'elle prononçait de telles paroles, dont la véhémence fit tressaillir son cousin. Il eut un long murmure de soulagement, de pitié, de tendresse ; il lui semblait que l'abîme qui les séparait était enfin comblé. C'est cette conviction qui le fit s'écrier : « Qu'il faut que vous soyez malheureuse ! »

À peine avait-il proféré ces mots qu'Isabel retrouva son sang-froid, dont elle fit aussitôt usage pour prétendre n'avoir rien entendu : « Quand je vous parle de venir à mon aide, je dis une absurdité, fit-elle avec un sourire crâne. L'idée de vous troubler de mes embarras domestiques ! La question est toute simple, et il faut que Lord Warburton mène sa barque lui-même ; ce n'est pas à moi de l'aider.

— Il devrait arriver facilement à ses fins », dit Ralph.

Isabel hésita. « Il n'y est pas toujours arrivé.

— C'est vrai, et vous savez que cela m'a toujours étonné. Miss Osmond est-elle capable de nous causer une surprise ?

— La surprise viendra plutôt de lui. J'incline à penser qu'en définitive il renoncera à ses projets.

— Il ne fera rien d'indélicat, fit Ralph.

— J'en suis bien convaincue. Rien ne pourrait être plus délicat de sa part que de laisser en paix la pauvre petite. Elle en aime un autre, et

c’est une cruauté que de chercher à la faire renoncer à cet homme par de magnifiques tentations.

— Une cruauté pour l’autre peut-être, pour celui qu’elle aime. Mais Warburton n’est pas obligé de s’arrêter à cette considération.

— Non, de la cruauté pour elle-même, corrigea Isabel. Elle serait très malheureuse si elle se laissait convaincre de renoncer au pauvre Mr Rosier. Cette idée paraît vous amuser ; évidemment, vous n’êtes pas épris de lui. Il a le mérite – aux yeux de Pansy – d’être épris de Pansy. Elle voit sans peine au contraire que Lord Warburton ne l’aime pas.

— Il serait très bon pour elle.

— Il l’a déjà été. Heureusement, d’ailleurs, il n’a pas prononcé un mot de nature à la troubler. Il pourrait, sans la moindre gêne, venir lui faire ses adieux demain.

— Comment cette conclusion plairait-elle à votre mari ?

— Elle ne lui plairait pas du tout, et peut-être à juste titre. Seulement, il faut qu’il obtienne satisfaction lui-même.

— S’est-il déchargé sur vous de ce soin ? demanda Ralph.

— Il est naturel qu’en qualité d’ancienne amie de Lord Warburton – plus ancienne au moins que Gilbert – je m’intéresse à ses prétentions.

— À ce qu’il y renonce, voulez-vous dire ? »

Isabel fronça légèrement les sourcils. « Je voudrais bien comprendre. Est-ce sa cause que vous plaidez ?

— Pas le moins du monde. Je suis très heureux qu’il ne devienne pas le mari de votre belle-fille. Il acquerrait une singulière parenté avec vous ! fit Ralph en souriant. Mais j’ai un peu peur que votre mari vous accuse de ne pas l’avoir assez poussé. »

Isabel trouva la force de répondre au sourire de son cousin : « Il me connaît trop pour n’avoir pas compté sur mon aide je suppose. Je ne crains pas d’être hors d’état de me justifier », ajouta-t-elle d’un ton léger.

Elle avait un instant laissé tomber son masque, mais pour le remettre aussitôt, à l’immense désappointement de Ralph. Il gardait la vision furtive de son visage naturel et eût profondément désiré l’étudier à

loisir. Il éprouvait un désir presque forcené d'entendre Isabel se plaindre de son mari, déclarer qu'elle serait tenue responsable de la défection de Lord Warburton. Ralph était convaincu qu'il n'en irait pas autrement ; il devinait d'instinct, et à l'avance, la forme que devait prendre, en face d'un tel événement, le mécontentement d'Osmond. C'était évidemment la plus basse et la plus cruelle. Ralph eût voulu prévenir sa cousine, lui laisser voir tout au moins ce qu'il pressentait pour elle, ce qu'il savait. Peu importait qu'Isabel fût encore plus sûrement informée ; c'était pour sa propre satisfaction, plus que pour celle de la jeune femme, qu'il souhaitait lui montrer qu'il n'était pas dupe. Il fit des efforts répétés pour l'amener à trahir Osmond, des tentatives qui lui semblaient inexorables, cruelles, presque malhonnêtes. Peu importait en définitive, puisqu'il ne parvint pas à ses fins. Qu'est-ce qui l'avait donc amenée, et pourquoi semblait-elle prête à lui offrir l'occasion de violer leur convention tacite ? Pourquoi lui demandait-elle son avis, puisqu'elle ne lui laissait pas sa liberté de réponse ? Comment parler de ses embarras domestiques, comme il lui plaisait ironiquement de les désigner, si l'on ne pouvait faire allusion au facteur principal ? Ces contradictions n'étaient qu'une marque de son trouble, et son appel au secours était la seule chose que Ralph eût à considérer. « Vous allez certainement vous trouver en désaccord, quand même », fit-il après un moment. Et, comme elle ne répondait rien, et semblait avoir à peine compris, il continua : « Vous allez vous trouver dans des situations d'esprit très différentes.

— Cela arrive souvent chez les couples les mieux unis ! » fit-elle en prenant son ombrelle. Ralph la sentait nerveuse, anxieuse des paroles qu'il pourrait prononcer. « Ce n'est pourtant pas un sujet qui prête beaucoup à la dispute, ajouta-t-elle, car il est presque le seul intéressé en la matière. C'est tout naturel, d'ailleurs. Après tout, Pansy est sa fille, et pas la mienne. » Sur quoi, elle tendit la main en geste d'adieu.

Ralph prit l'intime résolution de ne pas la laisser partir sans lui faire comprendre qu'il savait tout : c'était une occasion trop belle pour la laisser échapper. « Savez-vous ce que son intérêt lui fera dire ? » demanda-t-il en lui prenant la main. Elle fit un signe de tête négatif, un peu sec mais non décourageant, et il poursuivit : « Il lui fera dire que votre manque de zèle est le fait de la jalousie. » Il s'arrêta un moment, effrayé par l'expression d'Isabel.

« De la jalousie ?

— De la jalousie à l’égard de sa fille. »

Elle devint écarlate et renversa la tête en arrière. « Vous n’êtes pas gentil, fit-elle d’une voix qu’il n’avait jamais entendue sur ses lèvres.

— Soyez franche avec moi, et vous verrez », répliqua-t-il.

Mais elle ne répondit pas, se contenta de tirer la main qu’il s’efforçait de retenir, et quitta vivement la pièce.

Elle avait décidé de parler à Pansy, et le fit le jour même, en allant, avant le dîner, trouver la jeune fille dans sa chambre. Pansy était déjà habillée ; elle était toujours en avance, et le fait semblait illustrer sa douce patience, et la gracieuse placidité avec laquelle elle savait s’asseoir pour attendre. Pour le moment, elle avait éteint les bougies, pour se conformer aux habitudes d’économie dans lesquelles elle avait été élevée, et qu’elle gardait le plus grand soin d’observer encore, de sorte que la chambre n’était éclairée que par une paire de bûches. Les pièces du Palazzo Roccanera étaient aussi vastes que nombreuses, et la chambre virginale de Pansy était une immense salle à sombre plafond de lourdes poutres. Sa minuscule maîtresse faisait, en son milieu, l’effet d’une poussière d’humanité, et quand elle se leva, en signe de vive déférence, pour accueillir Isabel, celle-ci fut plus que jamais frappée de sa sincérité timide. Isabel avait une tâche difficile : la seule façon de s’en tirer était de s’y prendre aussi simplement que possible. Elle se sentait brûler d’amertume et de colère, mais sut se contraindre à ne pas trahir cette agitation. Elle avait même peur de paraître trop grave ou du moins trop sévère, car elle ne voulait pas éveiller d’inquiétude. Pansy semblait deviner qu’elle était plus ou moins venue en vue d’une confession, car après avoir légèrement rapproché du feu le fauteuil où s’assit Isabel, elle s’agenouilla sur un coussin à ses pieds en levant les yeux et en posant ses mains jointes sur les genoux de sa belle-mère. Ce que voulait Isabel, c’était d’apprendre de la bouche de l’enfant que son esprit n’était pas occupé par Lord Warburton ; mais si elle souhaitait cet aveu, elle ne se sentait nullement fondée à le provoquer. Osmond aurait qualifié cette tentative d’insigne trahison, et évidemment, si Pansy montrait la moindre trace de disposition à encourager Lord Warburton, le devoir de sa belle-mère serait de se taire. Il était difficile d’interroger sans paraître suggérer une réponse :

la suprême simplicité de Pansy, cette candeur plus absolue encore que ne l'avait supposé Isabel, donnait à la question la plus innocente un son de gronderie. Agenouillée à la lueur du feu, avec la vague clarté de sa jolie robe, avec ses mains jointes en une attitude de prière et de soumission, avec ses yeux doux immobilisés par l'évidente gravité de la situation, elle faisait à Isabel l'effet d'une jeune martyre prête pour le sacrifice, et osant à peine nourrir l'espoir d'y échapper. Quand Isabel lui dit qu'elle ne lui avait encore jamais parlé des circonstances qui pouvaient l'amener au mariage, mais que son silence, loin d'être fait d'indifférence ou d'ignorance, n'obéissait qu'au désir de lui laisser pleine liberté, Pansy se pencha en avant, approcha de plus en plus son visage, et avec un murmure qui exprimait évidemment une ardeur secrète, répondit qu'elle avait bien désiré entendre de la bouche de sa belle-mère les conseils qu'elle la priait de lui donner, maintenant.

« Il ne m'est pas facile de vous donner un avis, répondit Isabel, et je ne sais pas comment je pourrais m'y risquer. C'est l'affaire de votre père ; il faut lui demander conseil, et par-dessus tout, vous conformer à ses intentions. »

Ces mots firent baisser les yeux de Pansy, et elle resta muette un moment. « J'aimerais mieux avoir votre avis que celui de papa, dit-elle enfin.

— Voilà qui n'est pas raisonnable, dit froidement Isabel. Je vous aime beaucoup, mais votre père vous aime plus encore.

— Ce n'est pas parce que vous m'aimez, c'est parce que vous êtes une femme, fit Pansy, d'un air sagace. Une femme sait mieux conseiller une jeune fille que ne peut le faire un homme.

— Alors, je vous engage à vous plier avec le plus grand respect aux désirs de votre père.

— Oui, oui, dit vivement la jeune fille, j'y suis bien décidée.

— Si je vous parle maintenant de votre mariage, reprit Isabel, c'est pour moi-même plus que pour vous. Si j'essaye d'apprendre de vous ce que vous attendez, ce que vous souhaitez, c'est seulement pour pouvoir agir en conséquence. »

Pansy ouvrit de grands yeux, puis très vite : « Vous ferez tout ce que je voudrai ? demanda-t-elle.

— Avant de dire oui, il faut que je sache ce dont il s’agit. »

Pansy lui avoua tout aussitôt que son seul désir dans la vie était d’épouser Mr Rosier. Il le lui avait demandé, et elle avait répondu qu’elle le voulait bien, si son papa consentait à cette union. Seulement son papa n’y consentait pas.

« Alors c’est impossible, déclara Isabel.

— Oui, c’est impossible, répéta Pansy, sans un soupir, et avec la même expression d’attention extrême sur son frêle et clair visage.

— Il faut penser à autre chose, reprit Isabel, mais Pansy répondit en soupirant qu’elle s’y était efforcée, sans le moindre succès.

— On pense à ceux qui pensent à vous, dit-elle avec une ombre de sourire. Je sais que Mr Rosier pense à moi.

— Il ne le devrait pas, déclara Isabel avec hauteur. Votre père l’a expressément prié de n’en rien faire.

— Il ne peut pas s’en empêcher, parce qu’il sait que je pense à lui.

— Il ne le faut pas. Il a peut-être quelque excuse, mais vous n’en avez pas.

— Je voudrais que vous essayiez de m’en trouver une, s’écria la jeune fille, comme si elle eût imploré la Madone.

— J’en serais bien fâchée, répondit la Madone avec une inhabituelle froideur. Si vous saviez qu’un autre homme pensât à vous, penseriez-vous à lui ?

— Personne ne peut penser à moi comme Mr Rosier ; personne n’en a le droit.

— Et moi, je n’admets pas le droit de Mr Rosier », s’écria Isabel, non sans hypocrisie.

Pansy se contenta de la regarder, avec un étonnement manifeste, et se prévalant de cette surprise, Isabel se mit à lui représenter les funestes conséquences d’une désobéissance aux désirs paternels. Pansy l’arrêta aussitôt pour affirmer qu’elle ne désobéirait jamais à son père et ne se marierait jamais sans son consentement. Elle n’en déclara pas moins, du ton le plus serein, que même si elle n’épousait jamais Mr Rosier, elle ne cesserait pas de penser à lui. Elle semblait faite à l’idée d’un éternel célibat, mais Isabel était libre de songer qu’elle ne

comprenait pas ce qu'impliquait une telle résolution. La jeune fille était parfaitement sincère, quand elle se disait prête à renoncer à l'homme qu'elle aimait, et cette acceptation eût pu faire l'effet d'un pas important vers une autre décision. Mais Pansy ne lui accordait évidemment pas plus une signification pareille qu'elle n'éprouvait d'amertume à l'égard de son père. Il n'y avait pas d'amertume dans son cœur : il n'y avait que la douceur de sa fidélité à Edward Rosier, et l'étrange et exquise conviction qu'elle affirmerait mieux cette fidélité en ne se mariant pas, que même en l'épousant, lui.

« Votre père aimerait vous voir faire un meilleur mariage, expliqua Isabel. La fortune de Mr Rosier n'a rien de considérable.

— Qu'entendez-vous par un mariage meilleur, si celui-là est assez bon ? Et j'ai moi-même si peu d'argent ; pourquoi irais-je chercher une fortune ?

— Le fait d'en avoir peu est une raison d'en chercher davantage. »

En disant ces mots, Isabel se félicitait de la pénombre de la pièce, tant elle se sentait une expression d'affreuse duplicité. Voilà ce qu'elle faisait, voilà ce qu'il fallait faire pour Osmond ! Les yeux graves de Pansy, fixés sur les siens, lui causaient un embarras véritable ; elle avait honte de songer au peu de cas qu'elle faisait de l'attachement de la jeune fille.

« Que voudriez-vous que je fasse ? » demanda doucement celle-ci.

La question était redoutable, et Isabel se réfugia dans une imprécision apeurée. « Vous rappeler tout le plaisir qu'il dépend de vous d'apporter à votre père.

— Alors, selon vous, il faudrait en épouser un autre, s'il me le demandait ? »

Isabel laissa un moment attendre sa réponse, puis elle s'entendit prononcer dans le silence que semblait creuser l'attention de Pansy : « Oui, il faudrait en épouser un autre. »

Le jeune regard se fit plus pénétrant, et Isabel comprit que Pansy doutait de sa sincérité. Cette impression se renforça quand elle vit la jeune fille quitter son coussin pour se relever lentement, et demeurer un moment devant elle, les mains disjointes, avant de murmurer d'une voix tremblante :

« Oh ! j’espère que personne ne me demandera en mariage !

— Il en a été question. Il y a quelqu’un qui était décidé à demander votre main.

— Je ne crois pas qu’il fût si décidé que cela.

— Il en avait la mine… s’il avait été sûr du succès.

— S’il avait été sûr ? Alors il n’était pas décidé. »

Isabel fut frappée de cette réponse. Elle se leva à son tour et regarda un moment le feu. « Lord Warburton vous a témoigné beaucoup d’attentions, reprit-elle, car vous comprenez bien que c’est de lui que je parle. » Elle se sentait, contre toute attente, presque tenue de se justifier, et avait dû mettre plus brusquement qu’elle ne l’aurait voulu le gentilhomme en scène.

« Il s’est toujours montré très bon pour moi, et je l’aime beaucoup. Mais si vous en concluez qu’il veuille m’épouser, je crois que vous vous trompez fort.

— C’est possible. Cependant ce mariage causerait à votre père un plaisir extrême. »

Pansy hocha la tête avec un sourire entendu.

« Lord Warburton ne va pas demander ma main pour faire plaisir à papa.

— Votre père serait heureux que vous l’encouragiez, poursuivit machinalement Isabel.

— Comment puis-je l’encourager ?

— Je l’ignore : c’est à votre père de vous le dire. »

Pansy, sans répondre tout d’abord, continua de sourire, comme si elle eût été pénétrée d’une assurance parfaite. Puis, retrouvant la parole : « Il n’y a pas de danger, pas de danger ! » déclara-t-elle.

Il y avait, dans la façon dont elle prononça ces mots, une conviction et une sérénité qui causèrent à Isabel un sentiment de véritable gêne. Elle se sentait accusée de félonie, et pareille idée lui était odieuse. Pour panser son amour-propre, elle allait dire qu’à croire Lord Warburton lui-même, il y avait un danger très réel. Mais elle se retint, et se

contenta de faire observer, d’un ton embarrassé et quelque peu confus, qu’il s’était montré très bon et très amical.

« Oui, oui, très bon, acquiesça Pansy. C’est ce qui me plaît en lui.

— Où voyez-vous donc une telle difficulté ?

— J’ai toujours senti qu’il sait que je ne veux pas l’encourager, comme vous dites que je devrais le faire. Il sait que je ne veux pas me marier, et me fait bien comprendre qu’il ne m’importunera pas. Voilà le secret de sa bonté. C’est comme s’il me disait : “Vous me plaisez beaucoup, mais si cela vous chagrine, je ne le répéterai jamais !” Je trouve cela très beau, très noble, fit Pansy avec une assurance croissante. Voilà ce que nous nous sommes dit. D’ailleurs il ne m’aime pas. Ah non, il n’y a pas de danger ! »

Isabel fut stupéfaite des profondeurs de perspicacité dont faisait montre cette obéissante petite personne : elle conçut une sorte de crainte de la sagacité de Pansy et commença presque à rompre devant elle. « Il faut dire cela à votre père, conseilla-t-elle d’un ton réservé.

— Je crois que j’aimerais mieux n’en rien faire, répondit sans hésitation la jeune fille.

— Il ne faut pas lui laisser de faux espoirs.

— Peut-être pas, mais il n’est pas mauvais pour moi qu’il en ait. Tant qu’il croira aux intentions de Lord Warburton à mon égard, papa ne cherchera pas d’autre prétendant. Et ce sera tout avantage pour moi », conclut Pansy avec une lucidité parfaite.

Il y avait dans cette lucidité même quelque chose de net qui allégea l’oppression d’Isabel. Elle se sentait dégagée d’une lourde responsabilité. Pansy était assez éclairée sur son propre compte, et Isabel sentit qu’elle n’avait pas elle-même, pour le moment, assez de lumière pour en dispenser à d’autres. Elle n’en gardait pas moins l’impression qu’elle se devait d’être loyale à Osmond, et que son honneur était en jeu, dans ces tractations avec la jeune fille. C’est pour obéir à ce sentiment qu’elle lança un dernier argument avant de se retirer, un argument avec lequel elle avait la conviction de jouer son meilleur atout. « Votre père compte du moins que vous seriez assez heureuse d’épouser un noble. »

Pansy se tenait dans l’embrasure de la porte dont elle avait tiré le rideau pour livrer passage à Isabel. « Il me semble que Mr Rosier fait figure de noble », répondit-elle très gravement.

OceanofPDF.com

XLVI

Lord Warburton ne parut pas, de plusieurs jours, dans le salon des Osmond, et Isabel ne put manquer d'observer que son mari ne faisait aucune mention de la lettre du gentilhomme. Il ne lui échappait pas non plus qu'Osmond vivait dans l'attente, et que, malgré le soin qu'il apportait à ne pas trahir son impatience, il accusait leur noble ami de les faire trop longtemps poser. Au bout de quatre jours, il fit allusion à son absence.

« Qu'est donc devenu Warburton ? Qu'est-ce qui le prend de me traiter en commerçant qui apporte sa note ?

— Je ne sais rien de lui, répondit Isabel. Je l'ai vu vendredi dernier au bal d'Allemagne. Il m'a dit ce soir-là vouloir vous écrire.

— Il ne m'a pas écrit une ligne.

— C'est bien ce que je pensais, puisque vous ne m'en disiez rien.

— C'est un singulier individu », fit Osmond d'un ton significatif.

Et comme Isabel ne répondait pas, il demanda s'il fallait six jours à Sa Seigneurie pour écrire une lettre. « Il a donc tant de peine à mouler ses mots ?

— Je n'en sais rien, fut réduite à dire Isabel. Je n'ai jamais reçu de lettre de lui.

— Jamais ? Je me figurais que vous aviez, à certaine époque, échangé une correspondance intime. »

Elle répondit qu'il n'en était rien et laissa tomber l'entretien. Mais le lendemain, entrant dans le salon vers la fin de l'après-midi, son mari

revint sur le sujet.

« Quand Lord Warburton vous a fait part de son intention de m'écrire, que lui avez-vous dit ? » demanda-t-il.

Elle eut un soupçon d'hésitation : « Je lui ai simplement dit de ne pas l'oublier.

— Vous considériez donc un tel oubli comme possible de sa part ?

— Vous l'avez dit, c'est un homme singulier.

— Il faut croire qu'il l'a oublié, fit Osmond. Vous aurez l'amabilité de lui rafraîchir la mémoire.

— Me demandez-vous de lui écrire ?

— Je n'y vois pas d'objection.

— C'est trop attendre de moi.

— Oui, j'attends beaucoup de vous.

— J'ai peur de vous décevoir, fit Isabel.

— Mes espoirs ont survécu à bon nombre de déceptions.

— Je le sais. Pensez combien je me suis déçue moi-même ! Si vous voulez vraiment qu'on agisse sur Lord Warburton, il faut tout mettre en campagne vous-même. »

Osmond resta deux minutes sans rien dire, puis : « Ce ne sera pas une tâche facile, déclara-t-il, avec vous qui me contrecarrez. »

Isabel tressaillit et sentit qu'elle commençait à trembler. Osmond avait une façon de la regarder, à travers ses paupières mi-closes, comme s'il la voyait à peine, qui lui semblait comporter une intention prodigieusement cruelle. On aurait dit qu'il voyait en elle un déplaisant motif de préoccupation, mais ignorait pour le moment sa personne. Il ne lui avait jamais donné cette impression avec autant d'intensité. « Il me semble que vous m'attribuez des intentions très basses, répliqua-t-elle.

— On ne peut pas se fier à vous. Si Warburton ne fait pas sa demande, ce sera parce que vous l'en avez empêché. Je ne sais pas si c'est une intention basse : c'est un geste qu'une femme se croit toujours fondée à faire. Je ne doute pas que vous l'envisagiez de façon très flatteuse.

— Je vous avais promis de faire ce que je pourrais, reprit-elle.

— Oui, cela vous donnait du temps. »

Elle s’avisa, en l’entendant prononcer ces paroles, qu’elle avait pu, naguère encore, le trouver beau. « Quel désir il faut que vous ayez de vous assurer de lui ! » s’écria-t-elle.

À peine avait-elle ouvert la bouche, qu’elle discerna la pleine portée de ces paroles, dont elle ne s’était pas d’abord rendu compte. Elles établissaient une comparaison entre Osmond et elle-même, remettaient en lumière le fait qu’elle avait un jour tenu dans sa main ce trésor convoité, et s’était jugée assez riche pour le laisser tomber. Elle eut conscience d’une exaltation momentanée, de l’horrible joie de l’avoir blessé, car son expression lui montra aussitôt que son cri l’avait frappé de toute sa force. Il n’accusa d’ailleurs point autrement le coup et se contenta d’acquiescer vivement :

« Oui, je le désire profondément. »

À ce moment, un domestique vint annoncer une visite, et il fut bientôt suivi par Lord Warburton, qui tressaillit visiblement en voyant Osmond. Il porta rapidement les yeux du maître à la maîtresse de maison, geste qui semblait dénoter sa répugnance à interrompre un entretien, ou même sa perception intuitive de circonstances fâcheuses. Puis il s’avança de cette allure britannique où une vague timidité semblait ajouter un élément d’élégance, et dont le seul défaut était une certaine peine à trouver les transitions. Osmond, embarrassé, ne trouva rien à dire, tandis qu’Isabel déclarait, sans trop d’hésitation, qu’ils parlaient justement du nouveau venu. Osmond ajouta qu’ils ignoraient ce qu’il était devenu et avaient eu peur qu’il ne fût parti. « Non, répondit Lord Warburton avec un sourire à l’adresse d’Osmond, je suis seulement sur le point de le faire. » Puis il conta qu’on venait de le rappeler de façon inopinée en Angleterre et qu’il allait partir le lendemain ou le surlendemain. « Je suis au désespoir de laisser le pauvre Touchett derrière moi ! » s’écria-t-il enfin.

Pendant un moment, aucun des deux autres ne répondit ; Osmond se renversait dans son fauteuil, les oreilles aux écoutes, et Isabel n’avait pas besoin de le regarder pour deviner son expression. Ses yeux restaient fixés sur le visage de Lord Warburton, avec d’autant moins de gêne que celui-ci détournait soigneusement les siens. Isabel n’était pas

moins convaincue que si elle avait rencontré son regard, elle l'aurait trouvé expressif. Elle entendit bientôt son mari conseiller, d'un ton quelque peu cavalier : « Vous feriez bien d'emmener le pauvre Touchett avec vous.

— Il vaut mieux qu'il attende un peu plus de chaleur, répondit Lord Warburton. Je ne lui conseillerais pas de voyager pour le moment. »

Il resta un quart d'heure ; il parlait comme s'il n'eût pas dû les revoir de longtemps, à moins qu'ils ne fissent le voyage d'Angleterre, auquel il les engageait fort. Pourquoi n'y pas venir en automne ? Ce serait une fort heureuse inspiration. Il aurait un plaisir infini à s'occuper d'eux de son mieux, à les voir passer un mois chez lui. Osmond, de son propre aveu, n'avait été qu'une fois en Angleterre, ce qui paraissait absurde pour un homme de son intelligence, qui disposait de tout son temps. C'était le pays rêvé pour lui et il s'y trouverait fort à l'aise. Après quoi, Lord Warburton demanda à Isabel si elle se souvenait de l'heureux séjour qu'elle y avait fait, et si elle n'avait pas envie de le renouveler. N'aurait-elle pas plaisir à revoir Gardencourt ? C'était vraiment un beau domaine. Touchett ne s'en occupait pas assez, mais c'était ce genre d'endroit que l'on ne risque guère d'abîmer en n'y touchant pas. Pourquoi ne pas venir faire une visite à Touchett ? Il les en avait sûrement priés. Il n'en avait rien fait ? Quel beau malotru ! Lord Warburton promit de ne pas mâcher son opinion au maître de Gardencourt. Ce ne pouvait être qu'une distraction de sa part ; il serait enchanté de les recevoir. Un mois à Gardencourt et un mois à Lockleigh, puis une tournée de visites aux gens qu'ils devaient connaître un peu partout, cela ferait un excellent séjour. Pour Miss Osmond aussi, ajouta Lord Warburton, ce voyage serait un plaisir ; elle n'était jamais allée en Angleterre, et il lui avait affirmé que le pays méritait d'être vu. À coup sûr, elle n'avait pas besoin d'aller en Angleterre pour être admirée ; c'était sa destinée, où qu'elle fût, mais elle était assurée d'y obtenir un succès immense et indubitable, si une telle considération pouvait les décider. Il demanda si elle était à la maison, et s'il lui serait permis de lui dire adieu. Non qu'il aimât les adieux : il les redoutait fort au contraire, et à son récent départ d'Angleterre, il n'avait dit adieu à personne. Il avait eu envie de quitter Rome sans importuner Mrs Osmond d'une dernière visite. Qu'y a-t-il de plus lugubre que les visites d'adieu ? On ne disait jamais les

choses que l’on voulait dire, et que l’on retrouvait une heure après. En revanche, on racontait toutes sortes de choses inutiles, parce que l’on avait l’impression de devoir dire quelque chose. Obligation néfaste qui vous troublait la cervelle. Il l’éprouvait en ce moment, et en ressentait l’effet. Si Mrs Osmond trouvait qu’il parlait de façon absurde, c’est son émotion qu’il fallait en accuser : on ne se décidait pas sans peine à quitter Mrs Osmond. Il regrettait vraiment très fort de s’en aller. Il avait eu l’intention d’écrire au lieu de faire une visite, mais il écrirait quand même, pour dire un tas de choses dont il s’aviserait certainement, dès qu’il aurait quitté la maison. Il fallait que ses hôtes songeassent sérieusement à venir à Lockleigh.

Si cette visite, ou l’annonce de son départ comportaient un élément de gêne, Lord Warburton sut ne pas le laisser paraître. Il parlait de son agitation, sans en donner d’autre signe, et Isabel s’aperçut que lorsqu’il s’était décidé à battre en retraite, il savait s’exécuter avec courage. Elle s’en sentit heureuse pour lui ; il lui plaisait assez pour qu’elle souhaitât le voir se tirer à son honneur d’une épreuve. Il devait y réussir en toutes circonstances, bien moins par impudence que par habitude du succès, et Isabel sentit que l’attitude de son mari ne pouvait mettre cette faculté en péril. Elle se livrait, pendant ce temps, à une opération complexe : d’une part, elle écoutait son hôte, lui faisait les réponses nécessaires, lisait plus ou moins entre les lignes de ce qu’il disait, et se demandait comment il aurait parlé, s’il l’avait trouvée seule. De l’autre, elle se rendait un compte très exact des sentiments d’Osmond. Elle était toute prête à le plaindre de se voir infliger une déception cruelle, sans le recours de maudire son sort. Il avait caressé un grand espoir, et maintenant qu’il le voyait s’évanouir en fumée, il était condamné à sourire, et à rester à sa place en se tournant les pouces. Non qu’il prît la peine d’afficher un sourire bien franc ; il montrait à leur ami un visage aussi indifférent que pouvait se le permettre un homme de sa finesse. Osmond mettait d’ailleurs une coquetterie à paraître prodigieusement impassible. Et sa mine actuelle n’était pas un symptôme de désappointement. À son habitude, il se montrait inexpressif en proportion directe de sa cupidité réelle. Il avait porté à la conquête qui lui échappait un gros intérêt, sans jamais laisser la convoitise animer son fin visage. Il avait traité son gendre éventuel comme il traitait tout le monde, avec l’air de ne s’intéresser à lui que

pour son propre avantage, et sans aucun espoir de profit pour un homme aussi largement, aussi parfaitement pourvu déjà que Gilbert Osmond. Il n'allait donner maintenant aucun signe de la rage secrète que soulevait en lui un espoir déçu, pas le moindre, pas le plus subtil des signes. Isabel en était bien convaincue, quelque satisfaction qu'elle en pût tirer. Chose étrange, fort étrange même, elle en était satisfaite : elle souhaitait que Lord Warburton triomphât devant son mari, et ne souhaitait pas moins que son mari se montrât très supérieur devant Lord Warburton. Osmond, à sa façon, était admirable ; il avait, comme leur hôte, l'avantage d'une habitude acquise. Non pas celle du succès, mais, chose presque aussi valable, de l'absence de tentative. Renversé dans son fauteuil, prêtant une attention distraite aux propositions amicales et aux explications de Lord Warburton – comme s'il eût été de bon ton de les croire uniquement destinées à sa femme –, il avait du moins, à défaut d'autre consolation, celle de penser qu'il avait admirablement su rester en dehors de toute l'affaire, et que le masque d'indifférence qu'il portait maintenant restait parfaitement conforme à toute son attitude. C'était quelque chose que de pouvoir prendre la mine d'un homme dont les faits et gestes de son hôte ne troublaient nullement la quiétude. Si Lord Warburton jouait parfaitement bien son rôle, la façon dont Osmond se tirait du sien était encore plus achevée. La situation de Lord Warburton était en somme facile : il n'y avait pas de raison au monde qui pût l'empêcher de quitter Rome. Il avait eu des désirs bienveillants, qui n'étaient pas venus à maturité ; il ne s'était jamais engagé, et son honneur était sauf. Osmond ne semblait prendre qu'un médiocre intérêt à l'offre de séjour à Lockleigh et à l'affirmation du succès que Pansy devait y rencontrer. Il murmura un vague remerciement, en laissant à Isabel le soin de dire que c'était un sujet digne de mûre considération. Et tout en prononçant ces mots, Isabel distinguait déjà la vaste perspective qui s'ouvrait soudain dans l'esprit de son mari autour de la petite silhouette de Pansy.

Lord Warburton avait demandé la permission de dire adieu à Pansy, mais ni Osmond ni Isabel n'avaient fait mine d'envoyer chercher la jeune fille. Il gardait l'attitude de l'homme dont la visite sera brève ; installé au bord d'une petite chaise, son chapeau à la main, comme pour un moment, il ne se retirait pourtant pas. Isabel se demandait ce qui le retenait ; ce n'était sans doute pas l'espoir de voir Pansy ; elle

avait l’impression qu’en définitive il aimerait autant ne pas la rencontrer. C’était évidemment le désir de la voir seule, elle ; il avait quelque chose à lui dire. Isabel ne se souciait pas beaucoup de ce tête-à-tête, car elle redoutait une explication, que rien ne rendait nécessaire. Mais Osmond se leva bientôt, en homme de goût qui s’avise qu’un ami aussi assidu peut avoir un dernier mot à dire à son hôtesse.

« J’ai une lettre à écrire avant le dîner, expliqua-t-il. Vous m’excuserez. Je vais voir si ma fille est libre et lui dire que vous êtes ici. Je compte bien que vous reviendrez nous voir, quand vous serez à Rome. Mrs Osmond vous parlera du voyage d’Angleterre ; c’est elle qui décide ces choses-là. »

Le signe de tête dont il ponctua ces mots, sans tendre la main à son hôte, représentait un adieu quelque peu cavalier, bien que suffisant pour les circonstances. Isabel réfléchit que Lord Warburton n’aurait pas de raison de dire : « Votre mari est furieux », ce qui lui aurait été extrêmement désagréable. Au surplus, s’il l’avait dit, elle n’eût pas manqué de répondre : « Oh ! ne vous tourmentez pas. Ce n’est pas à vous qu’il en veut, c’est à moi ! »

C’est seulement lorsqu’ils se trouvèrent seuls que son ami fit montre d’une certaine gêne. Il avait pris un autre siège, et maniait distraitement des objets à portée de sa main.

« J’espère qu’il a prévenu Miss Osmond, fit-il tout à coup ; j’ai vraiment envie de la voir.

— Je suis heureuse que ce soit la dernière fois, dit Isabel.

— Moi aussi ; elle ne m’aime pas.

— Non, elle ne vous aime pas.

— Cela ne m’étonne pas, déclara-t-il avant d’ajouter sans suite apparente : Vous viendrez en Angleterre, n’est-ce pas ?

— Je crois qu’il vaudrait mieux nous en abstenir.

— Voyons, vous me devez une visite. Ne vous rappelez-vous pas que vous m’aviez promis de venir à Lockleigh, et que vous n’avez jamais tenu cette promesse ?

— Tout a changé, depuis lors, fit Isabel.

— Pas changé en pire, à coup sûr, en ce qui nous concerne. Vous voir sous mon toit – et il ne marqua qu'une brève hésitation – serait pour moi une satisfaction très grande. »

Isabel, qui avait redouté une explication, n'en eut pas d'autre à subir. Ils dirent quelques mots de Ralph et virent bientôt entrer Pansy, habillée déjà pour le dîner, et avec un point rouge à chaque joue. Elle serra la main de Lord Warburton et le regarda en face, avec un sourire figé, dont Isabel savait, tout en espérant que Sa Seigneurie ne s'en doutait pas, qu'il était très voisin d'une explosion de larmes.

« Je pars, dit-il. J'ai voulu vous dire adieu.

— Adieu, Lord Warburton, fit-elle avec un tremblement perceptible dans la voix.

— Et je veux vous dire combien je souhaite que vous soyez heureuse.

— Merci, Lord Warburton ! » répondit la jeune fille.

Il médita un moment et lança un coup d'œil vers Isabel.

« Vous devriez être très heureuse ; vous avez un ange gardien !

— Je suis sûre que je serai heureuse, fit Pansy, avec l'accent d'une personne dont les convictions sont toujours pleines d'espoirs.

— Une pareille certitude vous mènera loin. Et si elle vous abandonnait jamais, souvenez-vous… souvenez-vous… » Lord Warburton ne trouvait plus ses mots. « Pensez à moi, de temps en temps, voulez-vous ? » demanda-t-il avec un rire confus.

Puis il serra sans ajouter un mot la main d'Isabel, et se retira.

Isabel, après ce départ, s'attendait à une explosion de larmes de la jeune fille, mais il n'en fut rien et, loin de pleurer, Pansy lui dit avec beaucoup de tendresse : « Je crois qu'en effet vous êtes mon ange gardien ! »

Isabel fit un signe de tête négatif : « Je n'ai rien d'un ange. Je suis votre bonne amie, tout au plus.

— Il faut que vous soyez une très bonne amie, alors, pour avoir demandé à papa d'être si gentil avec moi.

— Je n'ai rien demandé à votre père, fit Isabel avec surprise.

— Il vient de me dire de descendre au salon, et m’a donné un baiser très tendre.

— Ah ! fit Isabel, il l’a fait bien spontanément ! »

Elle comprenait la raison de ce geste bien caractéristique d’Osmond, et dont elle devait voir de fréquentes répliques. Même à l’égard de Pansy, il n’entendait pas se mettre le moins du monde dans son tort.

Ils dînèrent dehors ce soir-là, et passèrent après le dîner dans une autre maison, si bien qu’Isabel n’eut l’occasion de voir son mari tête à tête qu’à une heure avancée de la nuit. Lorsque Pansy embrassa son père avant de se coucher, il lui rendit son baiser avec plus de solennité encore qu’à l’ordinaire, et Isabel se demanda s’il voulait insinuer par cette ostentation de tendresse que sa fille venait d’être lésée par les machinations de sa belle-mère. C’était en tout cas une indication de ce qu’il continuait à attendre de sa femme. Elle allait suivre Pansy quand il la pria de rester, car il avait quelque chose à lui dire. Puis il se mit à arpenter la pièce, tandis qu’elle attendait debout, sans ôter son manteau.

« Je ne comprends pas où vous prétendez en venir, fit-il bientôt. J’aimerais le savoir, pour agir en conséquence.

— Pour l’instant, je veux aller me coucher. Je suis très fatiguée.

— Asseyez-vous et reposez-vous ; je ne vous retiendrai pas longtemps. Pas là ; prenez une bonne place. »

Et il disposa soigneusement la multitude de coussins éparpillés en un pittoresque désordre sur un vaste divan. Mais Isabel se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche. Le feu était éteint ; de rares lumières éclairaient la vaste pièce. Elle se sentait en proie à un froid mortel, et ramena son manteau autour d’elle. « Je crois que vous cherchez à m’humilier, reprit Osmond. C’est une entreprise bien absurde.

— Je n’ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire, déclara-t-elle.

— Vous avez joué un jeu très adroit, et vous vous en êtes admirablement tirée.

— De quoi me suis-je tirée ?

— Cependant, vous n’êtes pas encore arrivée à vos fins ; nous le reverrons certainement. »

Il s’arrêta devant elle, les mains dans les poches, en la regardant avec l’air distrait qui lui était habituel et qui semblait destiné à lui laisser entendre qu’elle était bien moins pour lui un objet de préoccupations, qu’un incident désagréable de pensée.

« Si vous entendez par là que Lord Warburton se sente tenu de revenir chez nous, vous vous trompez, fit Isabel. Il n’a aucune obligation de ce genre.

— C’est justement ce que je déplore. Notez qu’en disant qu’il reviendra, je ne prétends pas qu’il s’y résigne comme à un devoir.

— Il n’y a rien d’autre pour l’y décider. Je crois qu’il en a fini avec Rome.

— Voilà un jugement superficiel. On n’en a jamais fini avec Rome. » Et Osmond se remit à marcher de long en large. « Il n’y a pourtant pas à se trop presser dans ce sens, ajouta-t-il. C’est une bonne idée que celle de voyage d’Angleterre. N’était ma crainte d’y rencontrer votre cousin, je crois que j’essayerais de vous y convertir.

— Peut-être n’y rencontrerez-vous pas mon cousin, dit Isabel.

— Je voudrais en être sûr. Je le serai d’ailleurs dans la mesure du possible. Et du même coup, j’aimerais voir la maison dont vous me parliez tant autrefois : Gardencourt, n’est-ce pas ? Ce doit être une bien belle demeure. D’ailleurs, vous le savez, j’ai voué un culte à la mémoire de votre oncle ; vous m’avez inspiré une grande sympathie pour lui. Je voudrais connaître l’endroit où il a vécu et où il est mort. Ceci n’est cependant que secondaire. Votre ami l’a bien dit : Pansy devrait connaître l’Angleterre.

— Je suis certaine qu’elle s’y plairait, dit Isabel.

— Seulement, il s’agit de projets lointains ; nous ne sommes pas près de l’automne, dit Osmond, et en attendant il y a pour nous des sujets de plus immédiat intérêt. Me croyez-vous donc tant d’orgueil ? demanda-t-il brusquement.

— Je vous trouve très étrange.

— Vous ne me comprenez pas.

— Non, pas même quand vous m’insultez.

— Je ne vous insulte pas ; j’en suis incapable. Je me contente de parler de certains faits, et si l’allusion vous produit l’effet d’une injure, la faute ne m’en incombe pas. Il est absolument hors de doute que vous avez mené toute cette affaire.

— Vous en revenez à Lord Warburton ? demanda Isabel. J’en ai assez de ce nom.

— Vous l’entendrez prononcer bien des fois encore, avant d’en être quitte avec lui. »

Elle avait accusé Osmond de l’insulter, et s’aperçut tout à coup que cette brutalité cessait de lui être douloureuse. Son mari s’abaissait ; la vision de cette chute lui donnait une sorte de vertige : c’était la seule souffrance qu’elle en ressentît. Il était trop étrange, trop différent : il ne gardait plus de contact avec elle. Cependant le jeu de sa passion morbide était intéressant, et Isabel se sentait curieuse de savoir sous quel angle il cherchait sa justification. « Je pourrais vous répondre que vous ne devez rien avoir à me dire qui vaille d’être écouté, reprit-elle bientôt. J’aurais sans doute tort. Il y a peut-être une chose intéressante pour moi : c’est de savoir tout simplement ce dont vous m’accusez.

— D’avoir empêché le mariage de Pansy avec Lord Warburton. Est-ce assez simple pour vous ?

— Je m’intéressais beaucoup à cette union, au contraire ; je vous l’ai déclaré, et quand vous m’avez dit que vous comptiez sur moi – c’est bien cela que vous avez dit, n’est-ce pas ? –, je me suis pliée à votre désir. J’ai été absurde d’y consentir, mais je n’y ai pas manqué.

— Vous avez prétendu le faire, et vous avez même simulé quelque répugnance pour me mettre mieux en confiance. Puis vous avez eu recours à toute votre ingéniosité pour écarter votre ami du chemin.

— Je crois vous comprendre, dit Isabel.

— Où est la lettre que Warburton m’aurait écrite selon vous ? demanda son mari.

— Je n’en ai pas la moindre idée ; je ne lui en ai plus parlé.

— Vous l’avez détournée », lança Osmond.

Isabel se leva lentement. Sous le manteau blanc qui lui tombait jusqu'aux pieds, elle aurait pu représenter l'ange du dédain, proche cousin de celui de la pitié. « Oh ! Gilbert, pour un homme qui était si fin !…, murmura-t-elle.

— Je n'ai jamais été aussi fin que vous. C'est vous qui n'en avez fait qu'à votre tête. Vous l'avez écarté de notre chemin sans avoir l'air de rien, et vous m'avez mis dans la situation où vous souhaitiez me voir : celle d'un homme qui a tâché de marier sa fille à un grand seigneur, et qui a piteusement échoué.

— Pansy ne l'aime pas. Elle est très heureuse de son départ, dit Isabel.

— Cela n'a rien à voir dans l'affaire.

— Et il n'aime pas Pansy non plus.

— Cela, je ne l'admets pas ; vous m'avez dit le contraire. Je ne sais pas ce qui vous a fait poursuivre cette satisfaction, dit Osmond. Vous auriez pu en choisir une autre. Je ne crois pourtant pas avoir été présomptueux, avoir trop pris mes désirs pour des réalités. J'ai accueilli les événements avec beaucoup de calme et de modestie. L'idée ne vient pas de moi. Il avait laissé voir que ma fille lui plaisait, bien avant que j'aie songé à rien. Je me suis reposé de tout sur vous.

— Oui, vous étiez très heureux de vous reposer sur moi. Une autre fois, vous vous occuperez vous-même de ce genre d'affaires. »

Il la regarda un moment, puis se détourna. « Je vous croyais beaucoup d'affection pour Pansy.

— Je n'en ai jamais eu plus qu'aujourd'hui.

— Votre affection a des limites bien étroites. C'est peut-être tout naturel, d'ailleurs.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? demanda Isabel, en prenant un des bougeoirs qui étaient rangés sur une table.

— Vous êtes satisfaite ? Vous me trouvez assez déçu pour votre goût ?

— Je ne crois pas qu'au total vous soyez déçu. Vous avez découvert une nouvelle façon de m'étonner.

— Vous vous trompez. J’ai seulement acquis la preuve que Pansy peut viser haut.

— Pauvre petite Pansy ! » soupira Isabel en s’éloignant avec son bougeoir.

OceanofPDF.com

XLVII

C’est par Henrietta Stackpole qu’Isabel apprit l’arrivée de Caspar Goodwood à Rome, événement qui survint trois jours après le départ de Lord Warburton. Ce départ avait été lui-même précédé d’un incident de quelque importance pour notre amie : une nouvelle absence temporaire de Madame Merle, qui s’était rendue à Naples, chez une connaissance, heureuse propriétaire d’une villa du Pausilippe. Madame Merle avait cessé de contribuer au bonheur d’Isabel, qui se demandait volontiers si la plus discrète des femmes ne se trouvait pas par hasard en être aussi la plus dangereuse. Elle avait parfois, la nuit, d’étranges visions ; elle croyait distinguer son mari et son amie – son amie à lui –, plongés dans de troubles et louches combinaisons. Elle craignait de ne pas en avoir fini avec cette femme, qui devait tenir quelque malice en réserve. L’imagination d’Isabel s’attachait activement à cette question obscure, et se sentait de temps à autre arrêtée par une appréhension confuse, si bien que l’absence de la charmante femme lui procurait une sorte de soulagement. Elle avait déjà su par Miss Stackpole que Caspar Goodwood se trouvait en Europe, Henrietta lui ayant fait tenir cette information dès leur rencontre de Paris. Quant à Goodwood lui-même, il n’avait pas écrit à Isabel, et elle croyait parfaitement possible qu’il n’eût aucun désir de la voir. Leur dernière entrevue, avant le mariage d’Isabel, avait le caractère d’une rupture décisive ; si elle se le rappelait bien, il avait dit souhaiter la voir pour la dernière fois. Depuis lors, il était resté pour la jeune femme le souvenir le plus déplaisant de son passé, le seul qui n’allât jamais sans une gêne douloureuse. Il lui était resté de ce dernier entretien une impression de violence purement

gratuite, comme une collision de navires en plein jour. Elle n'avait pour excuse ni brouillard ni traître courant, et Isabel elle-même s'était efforcée de gouverner au large. Il n'en était pas moins venu heurter son étrave, alors qu'elle tenait la barre, et – pour poursuivre la métaphore – avait causé au frêle esquif une avarie qui se révélait encore de temps à autre par un léger grincement. Cette rencontre avait été très pénible à Isabel, parce que le jeune homme pouvait se plaindre du seul tort sérieux qu'elle eût jamais (à son sentiment) causé dans le monde ; il était le seul être qui eût sur elle une créance protestée. Elle l'avait involontairement rendu malheureux, et ce malheur était une réalité. Elle avait pleuré de rage, après son départ, sans trop savoir pourquoi, et tâché de se convaincre que ces larmes lui étaient arrachées par le manque de considération du jeune homme. Il était venu lui exposer sa peine à l'heure où son bonheur à elle était parfait ; il avait fait son possible pour assombrir l'éclat de ces heures pures. Il n'avait pas été violent, et cependant la scène laissait à Isabel un sentiment de violence. Il y avait eu, en tout cas, une espèce quelconque de violence ; peut-être était-ce seulement dans sa crise de larmes et dans l'impression qu'elle en avait gardée pendant trois ou quatre jours.

En définitive, l'effet de cette dernière entrevue s'était effacé, et pendant toute la première année de son mariage, Isabel avait pu bannir Caspar Goodwood de sa mémoire. C'était un sujet déplaisant ; il était peu agréable d'avoir à penser à un être qu'assombrissait et peinait votre souvenir, et que l'on ne pouvait rien faire pour soulager. Le cas eût été différent si elle avait pu douter, même un peu, de son irréductibilité, comme elle le faisait pour Lord Warburton ; malheureusement c'était chose indiscutable, et cet air agressif, inflexible, d'un pareil état d'esprit était fort déplaisant. Elle ne pouvait pas se dire que sa souffrance n'allait pas sans compensation, comme elle le faisait pour son soupirant anglais. Elle n'avait ni foi ni estime pour les compensations de Caspar Goodwood. Une manufacture de coton ne consolait de rien, surtout d'un mariage manqué avec Isabel Archer. Et pourtant, en dehors de cela, elle ne voyait guère ce qui lui restait, en dehors de ses qualités personnelles, bien entendu. Personnel, il l'était bien assez : elle ne le voyait jamais recourant à des consolations artificielles. S'il donnait à ses affaires une extension nouvelle – c'était, à la conviction d'Isabel, la seule forme d'énergie

qu’il pût se permettre –, ce serait à cause de l’audace de l’entreprise ou de l’avantage que pourrait en tirer sa maison, et nullement dans l’espoir d’effacer le passé : ceci donnait à sa personne une sorte de nudité et de sécheresse qui en rendait particulièrement pénible la rencontre dans le souvenir ou la réalité ; elle manquait de cette draperie sociale qui, à notre époque ultra-civilisée, amortit en général la rudesse des contacts humains. Par ailleurs, son silence total, et le fait pour Isabel de n’avoir jamais reçu de lui signe de vie et à peine entendu prononcer son nom, renforçait l’impression de sa solitude. Elle demandait, de temps à autre, de ses nouvelles à Lily ; mais Lily ignorait tout de Boston, et son imagination était complètement bornée à l’est par l’avenue Madison. Avec le temps, Isabel s’était mise à penser à lui plus souvent et avec moins de restrictions ; elle avait même, plus d’une fois, eu l’idée de lui écrire. Elle n’avait jamais parlé de lui à Osmond, ni fait allusion à sa visite de Florence, réserve qui ne lui était dictée, aux premiers temps de son mariage, par aucun manque de confiance, mais seulement par la considération que les mécomptes du jeune homme étaient son secret à lui, et non à elle. Il serait peu généreux, songeait-elle, de livrer ce secret à un autre, et au surplus, les affaires de Mr Goodwood ne pouvaient avoir, pour Gilbert, qu’un médiocre intérêt. En définitive, elle ne lui avait jamais écrit ; il lui sembla qu’eu égard à sa peine, ce qu’elle pouvait faire de mieux, c’était de le laisser en paix. Malgré tout, elle aurait aimé se rapprocher de lui de façon quelconque. Non qu’elle se dît jamais qu’elle aurait pu l’épouser ; même après que les conséquences de son mariage lui furent apparues, cette réflexion-là n’avait jamais eu l’audace, entre tant et tant d’autres, de se présenter à son esprit. Mais lorsque commença pour elle la période troublée, le jeune homme retrouva sa place dans le cercle des choses avec lesquelles elle entendait se remettre en paix. J’ai déjà dit avec quelle ardeur elle cherchait à se convaincre que son malheur ne lui était pas échu par sa propre faute. Elle n’envisageait aucune perspective de mort et n’en souhaitait pas moins faire sa paix avec le monde, mettre en ordre ses affaires spirituelles. Il lui revenait de temps en temps qu’il lui restait un compte à régler avec Caspar, et elle se sentait maintenant disposée à le faire à des conditions plus libérales pour lui que jamais auparavant. Cependant elle ne fut pas moins effrayée d’apprendre son arrivée à Rome ; il serait plus

désagréable à Goodwood qu'à tout autre de démêler – comme il ne pouvait manquer de le faire ainsi qu'il eût fait d'une comptabilité fausse – le désordre profond de ses affaires. Tout au fond de son cœur, elle pensait qu'il avait investi dans son bonheur toute sa fortune, alors que les autres n'en avaient investi qu'une partie. C'était encore un être à qui elle devrait cacher sa détresse. Elle fut d'ailleurs rassurée, après son arrivée à Rome, où il passa plusieurs jours sans venir la voir.

Henrietta Stackpole, on l'imagine, s'était montrée beaucoup plus fidèle, et avait largement accordé à Isabel le privilège de sa présence. Notre amie s'en prévalut, car s'étant si bien décidée à mettre sa conscience au net, elle trouvait dans cette intimité renouvelée un moyen de se laver de l'accusation de superficialité, d'autant plus que si les années avaient, dans leur fuite, enrichi plutôt que terni les singularités qui prêtaient à l'ironie critique de personnes moins partiales qu'Isabel, elles restaient assez accentuées pour que la loyauté envers leur propriétaire en prît un parfum d'héroïsme. Henrietta restait aussi vive, aussi ardente, aussi claire que jamais, aussi nette, aussi brillante et aussi blonde. Ses yeux remarquablement ouverts, éclairés comme de grandes salles d'attente vitrées de chemin de fer, ne s'étaient masqués d'aucun volet ; sa mise n'avait rien perdu de sa fraîcheur, ses opinions de leur parfum national. Elle était loin pourtant d'être restée identique à elle-même, et Isabel s'étonnait de la trouver volontiers imprécise. Cette imprécision était chose nouvelle chez elle ; autrefois, bien qu'entreprenant plusieurs poursuites à la fois, elle savait rester en chacune entière et catégorique. Elle donnait une raison à chacun de ses gestes, et se hérissait de motifs. Lors de son premier voyage d'Angleterre, elle avait traversé l'océan parce qu'elle voulait voir l'Europe, mais maintenant qu'elle l'avait vue, elle n'avait plus cette excuse. Elle ne prétendait pas un instant que le désir de contempler des civilisations décrépites eût rien à faire avec son expédition actuelle ; son voyage illustrait plutôt son indépendance qu'un sentiment quelconque d'obligation à l'égard du vieux monde. « Ce n'est rien de venir en Europe, expliqua-t-elle à Isabel, et il ne me paraît pas qu'on ait besoin de tant de raisons pour cela. C'est quelque chose au contraire de rester chez soi, et quelque chose d'autrement important. » Ce n'était donc pas avec le sentiment d'accomplir aucun acte d'importance qu'elle s'offrait un nouveau pèlerinage à Rome ; elle

avait déjà vu la ville, et l'avait visitée à fond ; ce nouveau séjour était simplement une marque de familiarité, de connaissance intime, affirmait son droit à y résider autant que quiconque. Tout cela était fort bien, mais Henrietta restait agitée. Elle avait parfaitement le droit d'être agitée aussi, à vrai dire. Car elle avait en définitive une raison plus sérieuse de venir à Rome que son peu de goût pour la ville. Isabel n'eut pas de peine à la démêler, et retrouva du coup la valeur de la fidélité de son amie. Elle venait d'affronter en plein hiver les tempêtes atlantiques parce qu'elle avait pressenti qu'Isabel était triste. Henrietta, qui devinait beaucoup de choses, ne l'avait jamais fait avec autant de bonheur. Isabel, pour le moment, ne connaissait que peu de satisfactions, mais même si elle en avait eu davantage, elle aurait encore trouvé une sorte de joie orgueilleuse dans le fait de trouver justifiée la haute opinion qu'elle s'était toujours faite de Henrietta. Elle avait, à son sujet, fait de larges concessions, mais n'en maintenait pas moins toujours que, malgré toutes les réserves, son amie gardait une véritable valeur. Au surplus, ce qui la réconfortait maintenant, ce n'était pas son propre triomphe, mais le fait d'avouer à cette confidente, seul être devant qui elle l'eût reconnu, qu'elle n'avait pas le cœur en paix. Henrietta elle-même, abordant le sujet sans le moindre atermoiement, avait nettement accusé son amie d'être malheureuse. C'était une femme, une sœur ; ce n'était ni Ralph, ni Lord Warburton, ni Caspar Goodwood ; Isabel pouvait parler.

« Oui, je suis malheureuse », avoua-t-elle avec calme. Le son de cet aveu dans sa propre bouche lui déplaisait fort, et elle s'efforçait de le faire avec toute l'impartialité possible.

« Que vous fait-il donc ? demanda Henrietta avec un froncement de sourcils, comme si elle eût conduit une enquête sur les agissements d'un médecin marron.

— Il ne me fait rien. Il ne m'aime pas.

— Il est difficile ! s'écria Miss Stackpole. Pourquoi ne le quittez-vous pas ?

— Je ne puis pas changer comme cela, dit Isabel.

— Pourquoi cela, je voudrais le savoir ? Vous ne voulez pas avouer que vous vous êtes trompée ? Vous êtes trop orgueilleuse.

— Je n’en sais rien. En tout cas, je ne veux pas proclamer mon erreur. Cela ne me paraît pas propre. J’aimerais mieux mourir.

— Vous n’en jugerez pas toujours de même, prophétisa Henrietta.

— Je ne sais à quoi pourrait m’amener un comble d’infortune, mais il me semble que je garderais ma pudeur. Il faut accepter ses actes. Je l’ai épousé à la face du monde ; j’étais parfaitement libre ; il était impossible d’accomplir un acte plus délibéré. On ne change pas comme cela, répéta Isabel.

— Cette impossibilité ne vous empêche pas, vous, d’avoir changé. Vous n’allez pas me dire que vous l’aimez encore ? »

Isabel réfléchit. « Non, je ne l’aime plus. Je vous le dis, parce que mon secret me pèse. Mais cela suffit ; je ne puis pas aller le crier sur les toits.

— Vous avez bien des ménagements ! fit Henrietta en riant.

— Ce n’est pas à lui que je pense, c’est à moi », répondit Isabel.

Rien d’étonnant à ce que Gilbert Osmond n’eût pas éprouvé grande sympathie pour Miss Stackpole ; son instinct le mettait naturellement en méfiance contre une jeune personne capable de conseiller à sa femme de déserter le domicile conjugal. Lors de son arrivée à Rome, il avait dit à Isabel qu’il espérait lui voir laisser de côté son amie la journaliste, et Isabel avait répondu qu’il n’avait, lui du moins, rien à craindre d’elle. Elle expliqua à Miss Stackpole que l’hostilité de Gilbert l’empêchait de l’inviter à dîner, mais qu’elles auraient, par ailleurs, d’autres facilités de rencontres. Isabel recevait sans encombre son amie, et l’emmenait souvent en voiture, en face de Pansy qui, légèrement penchée en avant sur le siège opposé du landau, considérait la célèbre femme de lettres avec une attention respectueuse que Henrietta trouvait parfois agaçante. Elle se plaignit à Isabel que Miss Osmond eût l’air de vouloir se rappeler le moindre des mots échangés. « Je ne veux pas de cela, déclara Miss Stackpole. Je considère que ma conversation n’a trait qu’au moment présent, comme le journal du matin. Votre belle-fille, quand on la voit en face de soi, on dirait qu’elle conserve tous les vieux numéros, pour y chercher un jour de quoi vous confondre ! » Elle ne pouvait arriver à se faire une opinion favorable de Pansy, dont le manque d’initiative, de

conversation, et le défaut de visées personnelles lui semblaient contre nature et presque monstrueux.

Isabel s'aperçut bientôt qu'Osmond eût aimé lui entendre plaider la cause de son amie, et insister un peu pour qu'il la reçût. Il aurait pris ainsi l'attitude d'un homme qui souffre au nom des bienséances. La facilité avec laquelle sa femme avait accueilli ses objections le mettait dans son tort, et il éprouvait cet évident inconvénient du mépris exprimé, qui prive du crédit d'exprimer sa sympathie. Osmond tenait à son crédit, et ne tenait pas moins à ses objections, selon des sentiments malaisément conciliables. Le mieux eût été que Miss Stackpole vînt une ou deux fois dîner au Palazzo Roccanera, pour que, malgré la superficielle et toujours si grande civilité du maître de maison, elle jugeât par elle-même du peu de plaisir que lui procurait sa présence. Du moment que les deux dames se montraient si indociles, il ne restait plus à souhaiter pour Osmond que le départ de la jeune New-Yorkaise. Il était surprenant de constater quelle piètre satisfaction lui valaient les amis de sa femme, comme il prit soin de le faire remarquer un jour à Isabel.

« Vous n'êtes certainement pas heureuse dans vos amitiés, et je voudrais que vous renouveliez votre collection, lui dit-il sans aucune allusion à un fait précis, et sur un ton de mûre réflexion qui privait l'observation de toute brutalité directe. On dirait que vous vous êtes donné la peine d'aller chercher, de par le monde, les gens qui ont le moins de points communs avec vous. Votre cousin, je l'ai toujours tenu pour un vaniteux imbécile, ce qui ne l'empêche pas d'être l'animal le plus défavorisé que je connaisse. Il est odieusement agaçant de ne pouvoir lui dire son fait, et de devoir le ménager au nom de sa santé. Sa santé, c'est encore ce qu'il a de meilleur, et elle lui assure des privilèges refusés aux autres. Si son état est si désespéré, il aurait une façon de nous le prouver, mais il ne paraît pas s'en soucier. Je n'en dirai pas beaucoup plus du grand Warburton. Quand on y pense, la froide insolence de sa conduite a été quelque chose de rare ! Il vient et regarde ma fille comme si c'était un appartement à louer ; il essaie les boutons des portes, regarde par les fenêtres, tapote les murs, et se dit tout prêt à la location. Il n'y aura plus qu'à rédiger un projet de bail. Puis, somme toute, il décide que les pièces sont trop petites ; il lui faut la place d'un piano à queue, et il n'aimerait pas habiter au troisième

étage. Et le voilà parti, après s'être fait offrir un mois d'hospitalité gratuite dans le pauvre petit appartement. Mais votre plus merveilleuse invention, c'est encore Miss Stackpole ! Elle me fait l'effet d'une sorte de monstre. Pas de nerf dans l'organisme qu'elle ne fasse frémir. Vous savez que je n'ai jamais admis qu'elle fût femme. Savez-vous à quoi elle me fait penser ? À une plume neuve de métal, la chose la plus odieuse du monde. Elle parle comme écrit une plume métallique, et doit, soit dit en passant, écrire ses articles sur du papier réglé. Elle pense, bouge, marche et se manifeste exactement comme elle parle. Vous pourriez dire qu'elle ne me gêne guère, puisque je ne la vois pas, mais je l'entends ; je l'entends tout le long du jour. J'ai sa voix dans les oreilles, et ne puis l'en déloger. Je sais exactement ce qu'elle dit, et chacune de ses inflexions pour le dire. Elle raconte de charmantes choses à mon sujet, et qui vous font bien plaisir. Je n'aime pas du tout penser qu'elle parle de moi ; cela me fait le même effet que de voir un domestique porter mon chapeau. »

En fait, comme Isabel le déclara à son mari, Henrietta parlait beaucoup moins de lui qu'il ne se le figurait. Elle avait à cœur nombre de sujets, dont deux au moins peuvent présenter pour le lecteur un intérêt particulier. Elle avait informé son amie que Caspar Goodwood n'ignorait plus qu'elle fût malheureuse, bien qu'elle ne vît point, dans sa naïveté, quel soulagement il espérait lui apporter en demeurant à Rome sans venir la voir. Les dames le rencontrèrent deux fois dans la rue, sans que rien n'indiquât qu'il les eût aperçues ; elles étaient en voiture, et il avait coutume de regarder droit devant lui, comme s'il n'eût point consenti à fixer plus d'un objet à la fois. Isabel croyait l'avoir vu la veille ; c'était évidemment avec ce même visage et de ce même pas qu'il avait franchi la porte de Mrs Touchett, à la fin de leur dernière rencontre. Il portait exactement le même costume que ce jour-là. Isabel retrouvait la couleur précise de sa cravate, et pourtant, malgré cet air familier, on décelait une certaine étrangeté dans sa personne, quelque chose qui prêtait à nouveau une signification un peu redoutable à sa présence à Rome. Il paraissait plus large et plus dominateur que jamais, bien qu'il eût toujours été de belle taille. Isabel s'aperçut que les gens qu'il dépassait se retournaient pour le regarder ; il s'en allait tout droit, en dressant au-dessus des passants un visage pareil à un ciel de février.

Le second sujet cher à Miss Stackpole était d'ordre tout différent, et se rapportait à Mr Bantling. Il avait fait, l'année précédente, le voyage des États-Unis, où elle s'était accordé la satisfaction de s'occuper largement de lui. Elle ne savait pas jusqu'à quel point il avait joui de son séjour, mais n'hésitait pas à croire qu'il en avait retiré du profit ; il n'était plus, à son départ, le même homme qu'à son arrivée. Le voyage lui avait ouvert les yeux et montré que l'Angleterre n'était pas tout le monde. On l'avait beaucoup apprécié, en général, et trouvé très simple, plus simple qu'on ne s'attendait d'ordinaire à trouver un Anglais. Il y avait des gens qui l'accusaient d'affectation : sans doute était-ce son ingénuité même qu'ils prenaient pour telle. Il posait des questions par trop décourageantes : il croyait que toutes les femmes de chambre étaient filles de fermiers, ou toutes les filles de fermiers femmes de chambre, Henrietta ne s'en souvenait plus très bien. Il n'avait pas saisi grand-chose au système scolaire dont l'ampleur le dépassait. Au total, il se comportait comme si tout le dépassait un peu, et comme s'il n'avait pu voir qu'un côté des choses. Les côtés auxquels il s'était attaché étaient l'organisation hôtelière et la navigation fluviale. Il avait été véritablement subjugué par les hôtels, et possédait des photographies de tous ceux qu'il avait visités. Mais les transports fluviaux faisaient l'objet de son principal intérêt, et il voulait sans cesse naviguer sur les grands vapeurs. Ils s'étaient rendus ensemble de New York à Milwaukee, non sans faire halte en chemin dans les villes intéressantes, et chaque fois qu'ils se remettaient en route, il demandait si l'on ne pouvait pas prendre un bateau. Il ne semblait pas avoir la moindre notion de géographie, faisait vaguement de Baltimore une ville de l'Ouest, et s'attendait sans cesse à déboucher sur le Mississippi. On aurait dit qu'il n'avait jamais entendu prononcer le nom d'aucun autre cours d'eau d'Amérique, et il ne s'attendait pas à faire connaissance avec l'Hudson, bien qu'il fût obligé en définitive de reconnaître que ce fleuve valait largement le Rhin. Ils avaient passé des heures agréables dans les wagons-salons où il se faisait toujours apporter des glaces par le Nègre de service. Il ne pouvait se faire à l'idée d'absorber des glaces en wagon. Naturellement, on n'en trouvait pas plus que des éventails, des bonbons ou quoi que ce fût d'autre dans les wagons anglais. La chaleur lui semblait accablante, et Henrietta lui avait dit qu'il ne devait jamais en avoir subi d'aussi forte. Pour

l’instant, il se trouvait en Angleterre, « en tournée de chasse », comme disait Miss Stackpole. Ces amusements-là, on les laissait en Amérique aux Peaux-Rouges, et les Blancs avaient depuis longtemps renoncé aux plaisirs de la chasse. On croyait en général en Angleterre que les Américains s’affublaient de tomahawks et de plumes, alors que pareil accoutrement eût été plus conforme aux habitudes britanniques. Mr Bantling n’avait pas le temps de venir rejoindre Miss Stackpole en Italie, mais lorsqu’elle repasserait par Paris, il comptait l’y rejoindre. Il voulait revoir Versailles, car il était fort épris de l’Ancien Régime. Ils ne s’entendaient pas sur ce point, mais Henrietta aimait aussi Versailles, et précisément parce que l’on pouvait voir que l’Ancien Régime en avait été balayé. On n’y rencontrait plus ni ducs ni marquis, mais, un jour, elle y avait vu jusqu’à cinq familles américaines qui se promenaient dans le parc. Mr Bantling désirait fort qu’elle se remît à étudier l’Angleterre, et pensait qu’elle s’y trouverait maintenant plus à l’aise, car le pays avait beaucoup changé depuis deux ou trois ans. Si Miss Stackpole se rendait en Angleterre, il voulait absolument aller trouver sa sœur, Lady Pensil, et saurait faire en sorte cette fois que l’invitation de cette dame lui parvînt. Le mystère de la première missive égarée ne s’était jamais élucidé.

Caspar Goodwood parut enfin au Palazzo Roccanera, après s’être fait précéder d’une lettre qui demandait à Mrs Osmond la permission de venir la voir. Isabel répondit aussitôt qu’elle serait chez elle le jour même à six heures du soir. Elle se demanda toute la journée ce qui pouvait amener son ancien prétendant, et ce qu’il espérait tirer de cette visite. Il s’était affirmé jusque-là comme un homme incapable d’accepter les compromis, et bien décidé à prendre tout ce qu’il désire ou à ne rien accepter du tout. Mais le sentiment qu’Isabel se faisait de l’hospitalité n’autorisait pas les questions trop directes, et elle n’eut pas beaucoup à faire pour se donner la satisfaction d’avoir abusé son visiteur. Du moins se targuait-elle d’y être parvenue, et de l’amener à se dire qu’il était mal informé. Mais elle crut voir du même coup que cette constatation ne lui causait pas la déception qu’elle aurait causée à bien d’autres hommes : il n’était pas venu à Rome pour chercher une occasion. En fait, elle ne put découvrir le motif de sa visite ; il n’en donna pas d’explication, et la seule raison plausible était son désir de la voir. En d’autres termes, il venait en manière de distraction. Isabel

édifia ce raisonnement avec beaucoup d'application, et fut ravie d'avoir trouvé une formule assez forte pour imposer silence aux ombres des griefs de cette ancienne victime. Qu'il fût venu à Rome par amusement, c'était précisément ce qu'elle souhaitait ; s'il songeait à s'amuser, c'est qu'il avait surmonté sa peine. S'il avait surmonté sa peine, tout était pour le mieux, et c'en était fini de la responsabilité d'Isabel. Il est vrai qu'il jouissait de son amusement avec quelque raideur, mais il n'avait jamais été de dispositions folâtres ou libertines, et Isabel avait toutes raisons de le croire satisfait de ce qu'il voyait. Il n'avait pas répondu aux confidences de Henrietta par une confiance égale, et cette réticence privait Isabel d'un aperçu par ricochet sur son état d'esprit. Il ne se livrait guère à la conversation sur des sujets généraux, et la jeune femme se rappelait avoir dit de lui, bien des années auparavant : « Mr Goodwood parle beaucoup mais ne cause jamais. » Il parlait encore beaucoup, mais causait peut-être aussi peu que jamais, quand on considère le nombre de sujets de conversations que l'on trouve à Rome. Sa présence n'était pas faite pour faciliter les rapports d'Isabel avec son mari, car Osmond n'aimait pas ses amis, et Mr Goodwood n'avait pas d'autre titre à son attention que celui d'un des premiers amis de sa femme. Elle n'en pouvait rien dire d'autre que de le déclarer le plus ancien de tous, et c'est en cette synthèse un peu maigre que se résumaient les faits de la cause. Force lui avait été de le présenter à Gilbert et de le prier à l'un de ces dîners du jeudi dont elle était très lasse, mais auxquels son mari tenait encore, bien moins pour inviter certaines gens que pour n'en pas inviter d'autres.

Mr Goodwood venait donc le jeudi soir, solennellement, et un peu tôt ; il semblait considérer ces soirées avec une gravité qui donnait de temps en temps à Isabel un accès de colère, tant elle le voyait prendre les choses à la lettre. Il aurait dû comprendre qu'elle ne savait comment se comporter avec lui. Il n'avait pourtant rien de stupide ; il était seulement d'une honnêteté assez extraordinaire pour le rendre très différent de la plupart des gens. À un homme aussi honnête, on ne pouvait répondre que par une pareille honnêteté. Isabel se fit cette réflexion au moment même où elle se flattait de l'avoir convaincu qu'elle était la plus heureuse des femmes. Il n'émettait jamais le moindre doute sur ce point, ne lui posait pas de questions indiscrètes. Il s'entendait beaucoup mieux avec Osmond qu'on n'eût pu le croire.

Osmond avait horreur de faire ce que l'on attendait de lui, et éprouvait un irrésistible désir de décevoir les importuns qui s'y risquaient. C'est en vertu de ce principe qu'il se donna le plaisir de prendre du goût pour un grand Bostonien, dont on pouvait attendre qu'il le traitât avec froideur. Il demanda à Isabel si Mr Goodwood lui avait aussi demandé sa main, et se montra surpris qu'elle ne l'eût pas accepté. C'eût été une excellente chose, comme d'habiter au pied d'un grand beffroi qui sonnerait toutes les heures, et lancerait très haut dans l'air d'étranges vibrations. Il déclara qu'il aimait causer avec le grand Goodwood ; ce n'était pas facile pour commencer : il fallait escalader un escalier interminable et raide pour atteindre le sommet de la tour, mais une fois arrivé on découvrait une belle vue et l'on sentait un souffle de brise fraîche. Osmond, nous le savons, avait des qualités charmantes, dont il faisait largement profiter Mr Goodwood, et Isabel s'apercevait que le jeune Américain prenait meilleure opinion de son mari qu'il ne l'eût souhaité, alors qu'il lui avait, le matin de Florence, paru n'être point accessible à une bonne impression. Gilbert l'invitait fréquemment à dîner ; Mr Goodwood fumait un cigare avec lui au sortir de table, et lui demandait même à voir ses collections. Parlant de lui à sa femme, Gilbert vantait son originalité : il avait la solidité et le cachet d'une valise anglaise, avec une masse de courroies et de boucles inusables et une serrure de première classe. Caspar Goodwood prit l'habitude de parcourir la campagne à cheval, et consacra pas mal de temps à cet exercice. C'était donc surtout le soir que le voyait Isabel, et elle se hasarda à lui dire un jour qu'il pourrait lui rendre un service, s'il y consentait. Puis elle ajouta, en souriant :

« Je ne sais pas si j'ai le droit de vous demander un service.

— Vous êtes la personne du monde qui y avez le plus de droit, répondit-il. Je vous ai donné des assurances que je n'ai prodiguées à personne. »

Ce service, c'était d'aller voir son cousin Ralph, qui était malade et seul à l'Hôtel de Paris, et de lui témoigner toute la bonté possible. Mr Goodwood ne l'avait jamais vu, mais devait bien savoir de qui il s'agissait ; si elle se rappelait bien, Ralph l'avait un jour invité à Gardencourt. Caspar se souvenait parfaitement de l'invitation, et bien que d'imagination assez pauvre, en possédait assez pour se mettre à la

place d’un malheureux malade qui se mourait dans un hôtel de Rome. Il se présenta donc à l’Hôtel de Paris, et trouva, lorsqu’on l’introduisit en présence du maître de Gardencourt, Miss Stackpole installée près de son canapé. Un changement singulier était intervenu dans les rapports de cette jeune femme avec Ralph Touchett. Isabel ne l’avait pas priée d’aller le voir, mais apprenant qu’il était trop souffrant pour sortir, elle s’était, d’elle-même, rendue près de lui. Après quoi, elle lui fit une visite quotidienne, sans perdre la conviction qu’ils restaient grands ennemis. « Oh oui, nous sommes ennemis intimes », déclarait Ralph, et il l’accusait franchement – aussi franchement que le permettait l’ironie de la chose – de venir le faire mourir d’ennui. En réalité, ils étaient devenus excellents amis, et Henrietta s’étonnait fort de ne pas l’avoir apprécié dès leur première rencontre. À Ralph elle plaisait toujours autant qu’autrefois, car il n’avait jamais douté un seul instant qu’elle ne fût parfaite camarade. Ils parlaient de tout, sans être jamais du même avis sur rien, sauf en ce qui concernait Isabel, sujet qui faisait toujours porter par Ralph un doigt mince à ses lèvres. Au contraire, Mr Bantling leur était de grande ressource, et Ralph pouvait discuter des heures avec Henrietta à son sujet. La discussion était évidemment animée par leur inévitable divergence d’opinion : Ralph s’était amusé à faire de l’excellent ancien garde un véritable Machiavel. Caspar Goodwood ne pouvait apporter aucune contribution à pareil débat, mais, une fois demeuré seul avec son hôte, il s’aperçut qu’ils avaient bien des points d’intérêt commun. Il faut admettre que Miss Stackpole n’en faisait pas partie : Caspar Goodwood, s’il lui reconnaissait à l’avance tous les mérites, ne voyait plus d’autre observation à faire sur son compte. Les deux hommes ne s’entretinrent pas non plus, après les premières allusions, de Mrs Osmond, car c’était un sujet où Caspar Goodwood discernait autant de dangers que Ralph. Il éprouvait une pitié profonde pour cet inclassable personnage ; il lui semblait intolérable de voir un homme agréable, fort agréable malgré toutes ses bizarreries, pour lequel on sentît si bien l’impossibilité de rien faire. Pour Goodwood, il restait toujours quelque chose à faire, et il le montra bien, en l’espèce, en renouvelant à diverses reprises sa visite à l’Hôtel de Paris. Isabel eut l’impression d’avoir été fort adroite, en disposant ingénieusement de l’encombrant Caspar. Elle lui avait trouvé une occupation en en faisant le garde-malade de son cousin. Elle

formait le projet de lui faire accompagner Ralph en Angleterre dès que le temps permettrait un départ. Lord Warburton avait amené Ralph à Rome, et Mr Goodwood l'en emmènerait. Il y avait une heureuse symétrie dans une pareille perspective, et Isabel avait maintenant grand désir de voir partir le malade. Elle gardait la constante terreur qu'il mourût sous ses yeux, et envisageait l'horreur de cette mort à l'hôtel, près de sa porte qu'il avait si rarement franchie. Il fallait que Ralph trouvât l'éternel repos dans sa bonne et vieille maison, dans une de ces vastes et tièdes chambres de Gardencourt où le lierre s'accrochait au chambranle des fenêtres éclairées. Pour Isabel, Gardencourt représentait, en ce temps-là, quelque chose de sacré ; aucun chapitre de son passé n'était plus impossible à rouvrir. À la pensée des mois qu'elle y avait passés, les larmes lui montaient aux yeux. Elle se flattait, comme je l'ai dit, de sa simplicité de cœur, mais elle en eut grand besoin, car il survint plusieurs événements qui semblaient faits pour l'irriter et la narguer. La comtesse Gemini arriva de Florence, avec ses malles, ses robes, son caquetage, ses mensonges, sa frivolité, l'étrange et malsaine légende du nombre de ses amoureux. Edward Rosier, qui avait été absent, sans que personne, pas même Pansy, ne sût où il se trouvait, reparut à Rome et se mit à accabler Isabel de longues lettres auxquelles elle ne répondit jamais. Madame Merle, retour de Naples, lui dit avec un singulier sourire : « Qu'avez-vous donc pu faire de Lord Warburton ? » Comme si elle avait eu à se mêler de cette histoire !

OceanofPDF.com

XLVIII

Un jour de la fin février, Ralph Touchett décida de retourner en Angleterre. Il avait, pour prendre cette résolution, des raisons qu'il n'était tenu de dire à personne, mais Henrietta, à qui il faisait part de son intention, se flatta de les pénétrer. Elle s'abstint pourtant de commentaires, et se contenta de déclarer, après un moment de silence :

« Vous devez vous douter que vous ne pouvez partir seul.

— Je n'avais pas envie de le faire, répondit Ralph ; j'emmènerai des gens.

— Qu'entendez-vous par "des gens" ? Des domestiques que vous payez ?

— Mon Dieu ! fit jovialement Ralph, ce sont des êtres humains, malgré tout.

— Y a-t-il des femmes dans le nombre ? insista Miss Stackpole.

— Vous parlez comme si je possédais une douzaine de serviteurs. Non, j'avoue n'avoir pas de soubrette à mon service.

— Eh bien, fit placidement Henrietta, vous ne pouvez pas rentrer en Angleterre comme cela ; il vous faut une femme pour prendre soin de vous.

— Vous m'avez si bien soigné depuis quinze jours, que votre souvenir me soutiendra un bon bout de temps.

— Je ne vous ai pas encore assez soigné, fit Henrietta ; je vais partir avec vous.

— Avec moi ? fit Ralph en se levant péniblement de son fauteuil.

— Oui, je sais que vous ne m’aimez pas, mais je ne vous accompagnerai pas moins. Vous feriez mieux de vous étendre. »

Ralph la regarda un moment, puis retomba sur le sofa.

« Je vous aime beaucoup », fit-il après un moment de silence.

Ces paroles arrachèrent à Miss Stackpole un de ces éclats de rire dont elle était peu prodigue.

« Ne croyez pas vous débarrasser de moi en m’achetant. Je partirai avec vous, et qui mieux est, je prendrai soin de vous.

— Vous êtes une brave fille, dit Ralph.

— Attendez que je vous aie ramené sain et sauf à la maison pour dire cela. Ce ne sera pas facile. Mais vous ferez quand même bien de partir. »

Avant de la laisser s’éloigner ce jour-là, Ralph demanda :

« Vous voulez vraiment vous occuper de moi ?

— Je ferai de mon mieux pour cela.

— Alors autant vous prévenir que je me soumets. Oh ! je me soumets. »

Et c’est peut-être en signe de soumission que, quelques minutes après son départ, Ralph éclata de rire. Il trouvait si inattendu, c’était une preuve si parfaite de son renoncement à toute fonction et à tout exercice, d’entreprendre un voyage à travers l’Europe sous l’égide de Miss Stackpole ! Et le plus singulier c’est que cette perspective ne lui déplaisait pas ; il s’abandonnait avec gratitude et soulagement à une totale passivité. Il se sentait impatient de partir et éprouvait un immense désir de revoir sa maison. La fin de toutes choses était proche ; il lui semblait n’avoir qu’à tendre la main pour toucher le but. Du moins il voulait mourir chez lui ; c’était le seul désir qui lui restât, de s’étendre dans la grande chambre paisible où il avait vu son père pour la dernière fois, et de fermer les yeux par une aube d’été.

Ce même jour, Caspar Goodwood vint le voir, et Ralph lui raconta que Miss Stackpole s’était chargée de lui, pour le reconduire en Angleterre. « Alors, fit Caspar, j’ai peur de faire une cinquième roue de carrosse. À moi aussi, Mrs Osmond m’a fait promettre de vous accompagner.

— Grand Dieu ! c’est l’âge d’or ! Vous êtes tous trop aimables.

— C’est à elle que je rends service bien plus qu’à vous.

— Alors, s’il en est ainsi, c’est elle qui est aimable, fit Ralph en souriant.

— De vous procurer des compagnons de route ? Oui, c’est une manière d’amabilité, répondit Goodwood, sans relever l’allusion. Quant à moi, reprit-il, j’oserai dire que je préfère de beaucoup faire le voyage avec Miss Stackpole et vous qu’avec Miss Stackpole toute seule.

— Et vous aimeriez encore mieux rester ici, dit Ralph. Vous n’avez vraiment pas besoin de vous déranger. Henrietta sait se rendre extraordinairement utile.

— J’en suis convaincu. Mais j’ai donné ma parole à Mrs Osmond.

— Vous n’aurez pas de peine à vous en faire libérer.

— Elle n’y consentirait pour rien au monde. Elle veut que je m’occupe de vous, ce qui n’est d’ailleurs pas sa meilleure raison. Sa meilleure raison, c’est de m’éloigner de Rome.

— Vous allez chercher trop loin, opina Ralph.

— Je l’ennuie, reprit Goodwood ; elle ne trouve rien à me dire, et a découvert ce prétexte.

— Oh ! alors, si cela doit l’accommoder, je vous emmènerai certainement avec moi. Mais je ne vois pas en quoi cela peut lui être utile, dit Ralph après un moment de rêverie.

— C’est qu’elle s’imagine que je la surveille, expliqua simplement Caspar Goodwood.

— Que vous la surveillez ?

— Pour tâcher de savoir si elle est heureuse.

— Ce n’est pas bien difficile à voir, fit Ralph. Elle offre évidemment l’aspect de la femme la plus heureuse du monde.

— Vous avez raison et je n’en demande pas plus », répondit sèchement Goodwood. Mais malgré toute sa sécheresse, il avait encore quelque chose à dire. « Je l’ai observée ; j’ai cru que ma qualité de vieil ami m’en donnait le droit. Elle veut faire croire qu’elle est

heureuse, comme elle avait décidé de l'être, et j'ai voulu me rendre compte par moi-même du bien-fondé de ce bonheur. Maintenant, je suis fixé, continua-t-il d'un ton âpre, et je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Je n'ai plus de raison de ne pas m'éloigner.

— Et moi, j'ai l'impression qu'il est temps pour vous de le faire », conclut Ralph, terminant par ces mots le seul entretien que les deux hommes se permirent sur le compte d'Isabel Osmond.

Au milieu de ses préparatifs de départ, Henrietta jugea bon de dire quelques mots à la comtesse Gemini, lorsque la comtesse rendit dans sa pension à Miss Stackpole la visite qu'elle en avait reçue à Florence.

« Vous vous trompiez du tout au tout sur le compte de Lord Warburton, lui affirma-t-elle. Je me crois tenue de vous le dire.

— À propos de la cour qu'il faisait à Isabel ? Il venait la voir trois fois par jour ! Et il a laissé des traces de son passage ! s'écria la comtesse.

— Il voulait épouser votre nièce. C'est ce désir qui l'attirait. »

La comtesse ouvrit de grands yeux, puis, avec un rire forcé : « Voilà donc ce que prétend Isabel ? Pas mal trouvé, pour ce genre d'histoire ! S'il veut épouser ma nièce, pourquoi donc ne l'épouse-t-il pas, s'il vous plaît ? Peut-être est-il allé acheter l'anneau de mariage et va-t-il le rapporter le mois prochain, quand je serai partie.

— Non, il ne reviendra pas. Miss Osmond ne veut pas de lui.

— Elle est bien prévenante. Je savais qu'elle aimait Isabel, mais je ne croyais pas qu'elle poussât la tendresse à ce point.

— Je ne comprends pas, fit avec froideur Henrietta qu'irritait la déplaisante perversité de la comtesse. Je m'en tiens à ce que je vous dis, qu'Isabel n'a jamais encouragé les attentions de Lord Warburton.

— Ma chère amie, qu'en pouvons-nous juger, vous ou moi ? Ce que nous savons seulement, c'est que mon frère est capable de tout.

— J'ignore ce dont votre frère est capable, répliqua Henrietta avec dignité.

— Ce que je lui reproche, ce n'est pas d'avoir encouragé Lord Warburton, c'est de l'avoir congédié. J'avais grande envie de le connaître. Croyez-vous qu'elle craignît de me le voir rendre infidèle ?

continua la comtesse avec une insistance audacieuse. D'ailleurs, elle le garde tout entier, il est facile de s'en rendre compte. La maison est pleine de lui et on le sent dans l'air. Oh ! oui, il a laissé des traces, et je suis bien certaine de le voir un jour.

— Eh bien, fit Henrietta, avec une de ces inspirations qui avaient fait la fortune de ses lettres à l'*Interviewer*, peut-être aura-t-il plus de succès près de vous que près d'Isabel. »

Lorsqu'elle informa son amie de la proposition qu'elle avait faite à Ralph, Isabel déclara qu'elle n'eût pu trouver aucune inspiration pour lui plaire davantage. Elle avait toujours été convaincue que son cousin et son amie étaient, au fond, faits pour s'entendre. « Peu m'importe qu'il me comprenne ou non, dit Henrietta : l'essentiel, c'est qu'il ne meure pas en route. Il ne mourra pas si je puis l'en empêcher. Mais je vois que vous cherchez à vous débarrasser de nous tous. Je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Je veux être seule, dit Isabel.

— Vous ne serez pas seule tant que vous aurez tant de monde chez vous.

— Oh ! ces gens-là sont en scène pour la comédie. Vous autres, vous êtes les spectateurs.

— Vous osez parler de comédie, Isabel Archer ? demanda un peu rudement Henrietta.

— De tragédie, si vous voulez. Vous me regardez tous, et cela me gêne. »

Henrietta la suivit un moment dans cette voie : « Vous êtes comme une biche blessée, qui cherchez la plus épaisse des ombres. Oh ! vous me donnez une telle impression d'impuissance.

— Quelle erreur ! je ne me sens pas du tout paralysée ; et il y a même beaucoup de choses que je désire faire.

— Ce n'est pas de vous que je parle ; c'est de moi. Il est trop dur, après être venue exprès pour vous aider, de vous laisser dans l'état où je vous ai trouvée.

— C'est une erreur ; vous me laissez très rafraîchie, dit Isabel.

— Pauvre rafraîchissement ; de la limonade aigre ! Je veux que vous me fassiez une promesse.

— N’y comptez pas. Je ne ferai plus jamais de promesse. J’en ai fait une solennelle, il y a quatre ans, et j’ai bien mal su la tenir…

— On ne vous a pas aidée. Moi, dans le cas présent, je vous apporterais le plus précieux des appuis. Quittez votre mari sans attendre le pire, voilà ce que je vous demande de promettre.

— Le pire ? Qu’appelez-vous le pire ?

— Sans attendre que votre caractère soit compromis.

— Est-ce de ma santé morale que vous parlez ? Elle ne court pas de danger, déclara Isabel avec un sourire. J’en prends trop grand soin. Je suis d’ailleurs très surprise, ajouta-t-elle, en se détournant, de la désinvolture avec laquelle vous conseillez à une femme de quitter son mari. On voit bien que vous n’en avez jamais eu !

— Voyons, fit Henrietta sur le ton dogmatique, rien n’est plus fréquent dans nos cités occidentales, et c’est vers elles après tout qu’il faut nous tourner à l’avenir. Mais ces arguments ne sont pas de mise dans une histoire qui nous offre trop de fils à débrouiller. »

Henrietta annonça le lendemain à Ralph Touchett qu’elle était prête à quitter Rome par le premier train qu’il lui plairait de désigner, et le malade fit aussitôt appel à toutes ses forces pour le départ. Isabel vint le voir au dernier moment, et selon la remarque que Henrietta avait déjà faite, Ralph s’étonna du plaisir évident que leur départ à tous semblait causer à Isabel.

Pour toute réponse, elle posa doucement une main sur celle de son cousin, puis, à voix basse, et avec un clair sourire :

« Mon cher Ralph… ! » dit-elle.

Réponse éloquente, dont il se contenta. Il n’en reprit pas moins, avec la même douceur enjouée : « Je vous ai moins vue que je ne le souhaitais, mais ce peu valait mieux que rien. D’ailleurs, on m’a beaucoup parlé de vous.

— Je ne sais qui est ce “on”, étant donné la vie que vous avez menée.

— Ce sont les voix de l’air ! Pas d’autres, car je ne permets jamais à personne de me parler de vous. On vous qualifie toujours de “charmante”, et ce terme me paraît excessivement plat.

— J’aurais certainement pu vous voir plus souvent, admit Isabel. Mais on a tant d’occupations quand on est marié.

— Heureusement que je ne le suis pas. Quand vous viendrez me voir en Angleterre, je pourrai me consacrer à vous avec une pleine liberté de célibataire. »

Ralph continua de parler comme s’ils avaient dû certainement se revoir, et réussit à rendre presque plausible cette attente. Il ne fit aucune allusion à l’approche de son terme, à la probabilité pour lui de ne pas dépasser l’été. S’il préférait donner ce tour à l’entretien, ce n’était pas à Isabel de le contredire : la réalité apparaissait assez clairement sans poteaux indicateurs à chaque tournant de la conversation. C’était bon pour les premiers temps de leur connaissance, bien qu’en tout ce qui le concernait, Ralph ne se fût jamais montré égoïste. Isabel parla du voyage qu’il allait affronter, des étapes qu’il allait franchir, des précautions à prendre.

« Ma meilleure précaution, c’est Henrietta ! déclara-t-il. La conscience de cette femme est sublime.

— Elle sera certainement très consciencieuse.

— Sera, dites-vous ? Elle l’a été ! C’est seulement pour obéir à ce qu’elle considère comme son devoir, qu’elle m’accompagne. Voilà une vraie conception du devoir.

— Oui, c’est une conception très généreuse, dit Isabel, et qui me fait rougir. C’est moi qui devrais vous accompagner, certainement.

— Cela ne plairait pas à votre mari.

— Pas du tout. Mais je pourrais passer outre.

— La hardiesse de votre imagination m’épouvante. Pensez à l’idée pour moi d’être une cause de discorde entre une femme et son mari !

— C’est pour cela que je n’en fais rien », fit Isabel avec simplicité, sinon avec beaucoup de logique.

C’en était assez pour Ralph. « Je le crois bien, avec toutes ces occupations qui vous accaparent.

— Non, ne parlez pas de cela. J’ai peur », dit Isabel. Puis, après un silence, elle répéta comme pour elle-même plus que pour lui : « J’ai peur. »

Ralph eût eu de la peine à démêler le sens de ces mots, tant ils étaient étrangement résolus, et apparemment vides d’émotion. Voulait-elle faire amende honorable pour une faute dont elle n’avait pas été convaincue, ou son accent traduisait-il seulement un essai d’analyse personnelle ? Quoi qu’il en fût, Ralph ne put résister à une occasion si propice. « Peur de votre mari ? demanda-t-il.

— Peur de moi-même », corrigea-t-elle en se levant. Elle resta un instant immobile puis ajouta : « Avoir peur de mon mari, ce ne serait que mon devoir. C’est ce que l’on exige des femmes.

— Ah ! oui, répondit Ralph en riant, mais en manière de compensation il y a toujours un homme qui a terriblement peur d’une femme ! »

Elle ne fit point attention à ces paroles, et donna soudain un nouveau cours à la conversation : « Avec Henrietta à la tête de votre petite troupe, dit-elle brusquement, il ne restera rien pour Mr Goodwood.

— Ah ! ma chère Isabel, répondit Ralph, il est habitué à cela. Il ne reste déjà plus rien pour Mr Goodwood. »

Elle rougit et fit vivement observer qu’il lui fallait partir. Ils se tinrent un instant face à face, les mains dans les mains.

« Vous avez été mon meilleur ami, dit-elle.

— C’était pour vous que je voulais… que je voulais vivre. Mais je ne vous suis d’aucun secours. »

Elle songea soudain, avec un redoublement d’émotion, qu’elle ne le verrait plus. Elle ne pouvait se faire à cette pensée ; elle ne pouvait le quitter ainsi. « Si vous m’envoyez chercher, je viendrai, déclara-t-elle.

— Votre mari n’y consentira pas.

— Oh ! je saurai arranger les choses.

— Je garderai cette promesse comme dernière joie ! » fit Ralph.

Pour toute réponse, elle se contenta de l’embrasser.

C’était un jeudi, et ce soir-là Caspar Goodwood vint au Palazzo Roccanera. Il fut des premiers arrivés, et resta quelque temps engagé dans une conversation avec Gilbert Osmond, qui assistait presque toujours aux réceptions de sa femme. Les deux hommes étaient assis côte à côte, et Osmond, loquace, communicatif, expansif, semblait animé d’une sorte de plaisir intellectuel. Les jambes paresseusement croisées, il se renversait en arrière et bavardait sans trêve, tandis que Goodwood, en proie à une agitation sans joie, changeait de position, jouait avec son chapeau, faisait craquer sous lui le petit sofa. Le visage d’Osmond s’animait d’un sourire acéré et agressif ; c’était celui d’un homme dont les sens viennent d’être aiguisés par une bonne nouvelle. Il déclara qu’il regrettait de voir partir Goodwood et qu’il déplorerait particulièrement son absence. On voyait bien peu d’hommes intelligents ; ils étaient curieusement rares à Rome. Il fallait qu’il revînt sans tarder ; Osmond, en Italien invétéré qu’il était devenu, trouvait très rafraîchissant de causer avec un étranger véritable.

« J’ai beaucoup d’amour pour Rome, disait Osmond, mais j’aime par-dessus tout m’entretenir avec des gens qui ne sont pas soumis à cette superstition. Après tout, le monde moderne a sa beauté. Vous, par exemple, vous êtes absolument moderne, et vous n’avez pourtant rien de commun. On rencontre tant d’hommes modernes qui font si piètre figure ! Si ce sont les enfants de l’avenir, je demande à mourir jeune. J’admets que les anciens ne laissent pas non plus d’être souvent ennuyeux. Ma femme et moi nous aimons tout ce qui est vraiment nouveau, tout ce qui n’en a pas seulement l’apparence. Il n’y a malheureusement rien de nouveau dans l’ignorance et la stupidité. Nous les rencontrons souvent sous des formes qui se donnent pour des révélations du progrès et de la lumière. Des révélations de la vulgarité, oui ! Il y a une forme de vulgarité que je crois vraiment neuve, et dont, me paraît-il, on ne trouvait pas jusqu’ici l’analogue. À vrai dire, je ne distingue pas du tout la vulgarité avant le présent siècle. On en soupçonne de temps à autre une menace au dix-huitième, mais de nos jours l’air s’est épaissi au point de rendre littéralement méconnaissables les choses délicates. Vous, vous nous avez plu… » Il eut une brève hésitation, posa doucement la main sur le genou de Goodwood, et souriant avec un mélange d’assurance et d’embarras : « Je vais vous dire quelque chose d’extrêmement absurde et de

protecteur, mais il faut me laisser la satisfaction de le dire. Vous nous avez plu, parce que vous nous avez un peu réconciliés avec l'avenir. S'il doit y avoir un certain nombre d'hommes de votre trempe, à la bonne heure ! Je parle pour ma femme aussi bien que pour moi, vous le voyez. Elle parle en mon nom ; pourquoi ne parlerais-je pas au sien ? Nous sommes unis, voyez-vous, comme le chandelier et les mouchettes. M'avancé-je en disant que je crois avoir compris que vos occupations étaient de nature commerciale ? Cette sorte d'activité comporte un véritable danger, et ce qui nous frappe, c'est la façon dont vous y avez échappé. Excusez-moi si ce petit compliment vous semble de goût exécrable ; heureusement que ma femme ne m'entend pas ! Ce que je veux dire, c'est que vous auriez pu être… ce que je viens précisément de qualifier. Tout le monde américain conspirait pour vous rendre tel. Or, vous avez résisté, et il y a en vous quelque chose qui vous a sauvé. Ce qui ne vous empêche pas d'être si parfaitement moderne, l'homme le plus moderne que nous connaissions ! Nous serons toujours enchantés de vous voir. »

J'ai dit qu'Osmond était de bonne humeur, et ces propos donnent une preuve manifeste de son état d'esprit. Ils étaient infiniment plus personnels que ceux qu'il se permettait d'ordinaire, et si Caspar Goodwood y avait prêté un peu plus d'attention, il aurait pu penser que la défense de la délicatesse était en d'étranges mains. Libre à nous d'admettre au surplus qu'Osmond savait parfaitement ce qu'il faisait, et que s'il usait du ton protecteur avec un sans-gêne qui n'était pas dans ses habitudes, il avait pour cela quelque raison valable. Goodwood avait seulement la vague impression de s'en laisser conter, sans très bien se rendre compte de la façon dont on lui appliquait la pommade. À vrai dire, il savait à peine ce dont parlait Osmond ; il voulait se trouver seul avec Isabel, et cette idée résonnait plus fort à ses oreilles que la voix parfaitement timbrée du mari. Il regardait Mrs Osmond parler à d'autres personnes, et se demandait quand elle serait libérée, et s'il pourrait la prier de passer avec lui dans un des salons voisins. Son humeur n'était pas aussi aimable que celle d'Osmond ; il y avait un élément de maussade colère dans sa perception des choses. Jusqu'à ce jour, il n'avait pas éprouvé d'aversion particulière pour Osmond ; il le tenait pour un homme très bien informé, fort obligeant, et plus proche qu'il ne l'eût cru du type

fait pour épouser Isabel Archer. Son hôte avait remporté en champ clos un grand avantage sur lui, et Goodwood possédait un sentiment trop fort de loyauté pour se plaindre de ce fait, et se laisser aller à le vilipender. Il n'avait pas positivement essayé de se faire une bonne opinion sur son compte ; c'eût été un excès de bienveillance sentimentale dont même aux jours où il était le plus prêt à se réconcilier avec le passé, Goodwood était parfaitement incapable. Il l'acceptait comme un brillant personnage de l'espèce « amateur », affligé de loisirs qu'il lui plaisait de consacrer à des élégances subtiles de causerie. Mais il n'avait en l'individu qu'une demi-confiance, et ne saisissait pas très bien la raison qui pouvait pousser Osmond à se mettre pour lui en frais de raffinements quelconques. Il le soupçonnait d'en tirer quelque plaisir secret, et ce soupçon donnait corps à l'impression de perversité que lui procurait son triomphant rival. Il se rendait compte d'ailleurs qu'Osmond n'avait aucune raison de lui vouloir du mal, puisqu'il ne craignait rien de lui. L'homme qui avait remporté un avantage suprême, pouvait regarder avec bienveillance celui qui avait tout perdu. Goodwood souhaitait bien par moments la mort de son rival et l'eût étranglé avec joie, mais Osmond ne pouvait se douter de ce désir sanguinaire, car, à force de contention, le jeune homme avait fini par passer maître dans l'art de paraître inaccessible à toute émotion violente. Il cultivait cet art pour se leurrer lui-même, et c'étaient les autres qu'il trompait tout d'abord. Il ne le cultivait d'ailleurs qu'avec un succès restreint, comme nous le prouve la sombre et profonde irritation qui régnait dans son âme, à entendre Osmond parler des sentiments de sa femme, comme si on l'en avait rendu responsable.

C'était tout ce qu'il avait compris, ce soir-là, de ce que lui disait son hôte ; il remarquait qu'Osmond ne laissait pas d'insister plus encore qu'à l'ordinaire sur l'harmonie conjugale qui régnait au Palazzo Roccanera. Il s'était plus que jamais astreint à parler comme si, en toutes choses, sa femme et lui avaient été en tendre communion, et comme s'il eût été naturel à chacun d'eux de dire « nous » plutôt que « je ». On devinait en tout ceci une intention bien faite pour intriguer et irriter notre pauvre Bostonien, qui pouvait seulement se dire, en manière de consolation, que les rapports de Mrs Osmond avec son mari ne le regardaient point. Il n'avait point de preuve qu'Osmond

trahît ses sentiments véritables, et force lui était de croire, à juger par la surface des choses, qu'Isabel trouvait sa vie agréable. Elle ne laissait jamais percer devant lui le moindre signe de tristesse. Miss Stackpole déclarait qu'elle avait perdu ses illusions, mais l'habitude d'écrire dans les journaux avivait son goût pour les informations sensationnelles. Elle prenait trop de plaisir aux nouvelles prématurées. Au surplus, depuis son arrivée à Rome, elle usait de plus de circonspection pour diriger sa lanterne sur Goodwood. Elle ne l'aurait d'ailleurs fait, disons-le en sa faveur, qu'avec un scrupule de conscience. La situation d'Isabel, depuis qu'elle la comprenait bien, lui inspirait une réserve salutaire. Quoi qu'on pût tenter pour l'améliorer, la meilleure façon d'agir n'était certainement pas d'inculquer à ses anciens soupirants la notion des torts qu'elle avait subis. Miss Stackpole continuait à prendre un intérêt profond à l'état des sentiments de Mr Goodwood, mais elle ne le manifestait plus que par l'envoi d'extraits choisis, humoristiques ou autres, des journaux américains, dont chaque courrier lui apportait une brassée et qu'elle ne parcourait jamais sans s'armer d'une paire de ciseaux. Elle rangeait les articles découpés dans une enveloppe adressée à Mr Goodwood, qu'elle déposait à son hôtel. Il ne lui posait jamais la moindre question concernant Isabel : c'était pour se rendre compte par lui-même qu'il avait fait cinq mille milles. Si rien ne l'autorisait à croire que Mrs Osmond fût malheureuse, cette absence même d'indices opérait comme un irritant et accentuait la rigueur avec laquelle, en dépit de sa prétention au calme, il reconnaissait qu'en ce qui la concernait, l'avenir n'avait plus rien à lui faire espérer. Il ne lui restait pas même la satisfaction de savoir la vérité ; sans doute Mrs Osmond n'osait-elle pas attendre de lui qu'il la respectât, si elle était vraiment malheureuse. Il était venu sans espoir, sans recours, sans utilité. C'est ce dernier trait que soulignait l'ingéniosité avec laquelle elle le décidait à quitter Rome. Il ne voyait pas la moindre objection à faire ce qu'il pourrait pour le cousin d'Isabel, mais il grinçait des dents en songeant qu'entre tant de services dont elle eût pu le charger, c'était précisément celui-là qu'elle s'était empressée de lui demander. Il n'y avait pas à craindre qu'elle en eût choisi un de nature à le retenir à Rome.

Le principal objet de ses préoccupations, ce soir-là, c'est qu'il devait partir le lendemain, et que tout ce qu'il avait gagné à son voyage,

c’était la notion qu’on se souciait aussi peu que jamais de lui. Sur le compte d’Isabel, il n’avait pu se faire une idée certaine ; elle était imperturbable, impénétrable, hermétique. Il sentait remonter à sa gorge la vieille amertume qu’il s’était si bien efforcé de ravaler, et il savait que certaines déceptions durent aussi longtemps que la vie. Osmond parlait toujours, et Goodwood l’entendait confusément insister de nouveau sur sa parfaite intimité avec sa femme. Il lui parut un moment que cet homme possédait une sorte d’imagination démoniaque ; il était impossible, sans malice préconçue, de choisir un sujet aussi particulier. Mais qu’importait, après tout, qu’il fût démoniaque ou non, et que sa femme l’aimât ou le haït ? Elle pouvait le haïr mortellement, sans qu’un autre y gagnât un pouce de terrain.

« À propos, dit Osmond, vous allez partir avec Ralph Touchett. C’est dire sans doute que vous voyagerez lentement.

— Je n’en sais rien ; ce sera comme il lui plaira.

— Vous êtes fort accommodant. Nous vous savons un gré immense, souffrez que je vous le dise. Ma femme vous a probablement exprimé déjà nos sentiments à ce sujet. Touchett nous a préoccupés tout l’hiver, et nous avons craint plus d’une fois qu’il ne fût plus en état de quitter Rome. Il n’aurait jamais dû y revenir ; c’est plus qu’une imprudence, pour un homme aussi malade, de voyager ; c’est une sorte d’indélicatesse. Je ne voudrais, pour rien au monde, avoir envers Touchett une obligation du genre de celle qu’il a contractée envers ma femme et moi. Il faut bien que l’on s’occupe de lui, et tout le monde n’est pas aussi généreux que vous.

— Je n’ai rien à faire », dit sèchement Caspar.

Osmond lui lança un coup d’œil oblique. « Vous devriez vous marier, cela vous donnerait de l’occupation. Il est vrai que, dans ce cas, vous ne seriez plus aussi facilement disponible pour des œuvres de charité.

— Trouvez-vous que votre qualité d’homme marié vous absorbe tant ? demanda machinalement le jeune homme.

— Ah ! voyez-vous, être marié, c’est une occupation en soi. Pas toujours active ; souvent passive, mais qui n’en demande que plus d’attention. Et puis, ma femme et moi, nous avons tant d’occupations

communes ! Nous lisons, nous travaillons, nous faisons de la musique, nous sortons à pied ou en voiture, nous bavardons même, ainsi qu'aux premiers jours de notre connaissance. Je continue d'être ravi des entretiens de Mrs Osmond. Si vous vous ennuyez, mariez-vous, croyez-moi. Votre femme vous ennuiera peut-être, mais vous ne vous ennuierez plus seul. Vous aurez toujours quelque chose à vous dire, toujours un sujet de réflexion.

— Je ne m'ennuie pas, gronda Goodwood. J'ai bien des choses à me dire et à ruminer.

— Plus que vous n'en avez pour les autres, s'écria Osmond avec un rire gai. Où irez-vous ensuite, je veux dire quand vous aurez remis Touchett aux mains de ses gardiens naturels ? Je crois que sa mère revient enfin s'occuper de lui. Cette petite femme est magnifique : elle néglige ses devoirs avec une élégance ! Peut-être passerez-vous l'été en Angleterre ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai aucun projet.

— Heureux homme ! c'est un peu vide comme perspective, mais quelle liberté !

— Oui, je suis très libre.

— Libre de revenir à Rome, je l'espère, dit Osmond en voyant entrer un nouveau groupe de visiteurs. Souvenez-vous, lorsque vous viendrez, que nous comptons sur vous ! »

Goodwood aurait voulu se retirer, mais la soirée passait sans lui laisser la chance de parler à Isabel en dehors d'un cercle d'interlocuteurs. Il y avait quelque chose de troublant dans le soin avec lequel elle l'évitait, et la rancœur de Goodwood découvrait une intention là où il n'y en avait pas d'apparence. Pas d'apparence, certainement. Elle rencontrait son regard avec son clair sourire hospitalier, qui semblait presque le prier de venir l'aider à mener l'entretien. Mais il n'opposait à cette instance secrète qu'une raide impatience. Il allait çà et là, dans l'attente, parlant à quelques personnes de connaissance, qui le trouvaient pour la première fois un peu en contradiction avec lui-même. Fait assez rare chez Goodwood, qui ne se privait pourtant pas de contredire les autres. On donnait souvent de la musique, au Palazzo Roccanera, et de très bonne

musique. Sous l'influence de la musique, il put se contenir, mais vers la fin de l'audition, lorsqu'il vit que l'assistance commençait à se disperser, il s'approcha d'Isabel et lui demanda à voix basse s'il ne pourrait lui parler dans un autre salon, dont il venait de s'assurer qu'il était vide. Elle sourit comme si elle eût voulu lui complaire mais s'en fût trouvée absolument empêchée. « Je crains que ce ne soit guère possible. Voilà les invités qui s'en vont, et il faut qu'ils me voient.

— J'attendrai qu'ils soient tous partis, alors. »

Elle hésita un moment. « Ah ! voilà qui sera gentil ! » s'écria-t-elle.

Et il attendit ; il eut longtemps à attendre. Plusieurs des derniers invités semblaient rivés au tapis. La comtesse Gemini, qui, à l'entendre, ne se sentait jamais elle-même avant minuit, ne semblait pas s'apercevoir que la réception était terminée ; elle restait entourée, devant le feu, d'un petit cercle d'hommes, qui de temps à autre, éclataient tous ensemble de rire. Osmond, qui ne disait jamais adieu à personne, s'était éclipsé, et comme la comtesse, selon sa coutume à cette heure tardive, laissait la bride à sa fantaisie, Isabel avait envoyé Pansy se coucher. La jeune femme demeurait un peu à l'écart ; elle aussi semblait souhaiter que sa belle-sœur baissât un peu le ton, et laissât partir en paix les derniers retardataires.

« Ne puis-je pas vous dire un mot maintenant ? » demanda Goodwood.

Elle se leva aussitôt, avec un sourire. « Certainement ; nous irons un peu plus loin, si vous le désirez. »

Ils s'éloignèrent côte à côte, laissant la comtesse à son petit cercle, et restèrent un moment silencieux dans le salon désert où ils venaient de pénétrer. Isabel ne voulut pas s'asseoir ; debout au milieu de la pièce, elle s'éventait doucement, avec la même grâce familière que Goodwood lui avait toujours connue. Elle attendait qu'il parlât. Maintenant qu'il se retrouvait seul avec elle, la passion qu'il n'avait jamais étouffée lui remontait au cœur ; elle embrumait ses yeux et faisait tourner les objets autour de lui. La pièce claire et vide s'obscurcissait, et il voyait, comme à travers un voile, Isabel planer devant lui avec des yeux brillants et des lèvres mi-closes. S'il avait eu une vision plus précise, il se serait aperçu que son sourire était figé et

quelque peu contraint, qu'elle s'effarait de ce qu'elle distinguait dans l'expression du jeune homme.

« Je suppose que vous voulez me faire vos adieux ? dit-elle.

— Oui, mais c'est avec une grande répugnance. Je ne voudrais pas m'éloigner de Rome, fit-il avec une franchise douloureuse.

— Cela ne m'étonne pas. Et je vous sais un gré infini de votre décision. Je ne puis vous dire combien j'apprécie votre bonté. »

Il garda un moment le silence. « Vous n'avez pas besoin d'en dire plus long pour me faire partir, constata-t-il.

— Vous reviendrez un jour ou l'autre, riposta-t-elle gaiement.

— Un jour ou l'autre ? Cela signifie sans doute, aussi tard que possible.

— Non, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire.

— Que voulez-vous dire, alors ? Je ne comprends pas ! Mais j'ai promis de partir et je partirai, déclara Goodwood.

— Revenez, dès que vous en aurez envie, dit Isabel avec une légèreté affectée.

— Je ne me soucie pas le moins du monde de votre cousin ! éclata Caspar.

— Était-ce cela que vous aviez à me dire ?

— Non, non ; je n'avais rien à vous dire ; je voulais vous demander… » Il hésita un moment, puis : « Qu'avez-vous vraiment fait de votre vie ? » demanda-t-il d'une voix sourde et pressée. Il s'arrêta de nouveau, comme pour attendre une réponse, puis voyant qu'elle ne soufflait mot, poursuivit : « Que faut-il croire ; que souhaitez-vous me donner à penser ? » Elle restait toujours silencieuse, et le regardait sans plus de tranquillité affectée. « On m'a dit que vous étiez malheureuse, et si le fait est exact, je voudrais en être informé. Ce serait du moins quelque chose. Mais vous, vous vous dites heureuse, et vous êtes si muette, si froide, si dure ! Vous êtes changée du tout au tout. Vous dissimulez tout ce qui vous concerne ; je ne me suis pas rapproché d'un pouce de vous.

— Vous en êtes très près déjà, corrigea Isabel, d'une voix très douce, bien qu'avec netteté.

— Et pourtant je ne vous touche en rien. Je veux savoir la vérité. Êtes-vous heureuse ?

— C’est une question bien indiscrète.

— Oui ; selon mon habitude. Et vous ne me répondrez évidemment pas. Je ne saurai jamais rien, si cela dépend de vous. D’ailleurs cela ne me regarde pas. »

Il parlait avec un effort de contention visible, et s’efforçait de traduire, sous une forme raisonnable, un déraisonnable état d’esprit. Le sentiment de courir sa dernière chance, de l’aimer et de l’avoir perdue, de passer, quoi qu’il pût dire, pour un pauvre être à ses yeux, le cingla tout à coup, et anima d’une vibration sa voix basse. « Vous êtes absolument impénétrable, et c’est cela qui me fait croire que vous avez quelque chose à cacher. Quand je vous dis que je ne me soucie pas le moins du monde de votre cousin, cela ne signifie nullement qu’il ne me plaise pas. J’entends que ce n’est pas par amitié pour lui que je vais l’accompagner. Je le ferais même s’il était complètement imbécile, du moment que vous me l’auriez demandé. Si vous m’en priiez, je partirais demain pour la Sibérie. Pourquoi désirez-vous tant me voir partir ? Vous devez avoir une raison ; si vous étiez aussi comblée que vous le prétendez, vous ne vous en soucieriez guère. J’aimerais mieux savoir la vérité sur votre compte, même si c’était une révélation d’enfer, que d’être venu ici pour rien. Ce n’est pas ce que je voulais apprendre. Je croyais n’être en rien affecté. J’étais venu parce que je voulais m’assurer qu’il était bien inutile de penser à vous à l’avenir. Je n’ai pu penser qu’à vous, et vous avez bien raison de vouloir m’expédier au loin. Mais puisque je pars, il n’y a pas de mal, n’est-ce pas, à m’abandonner un moment ? Si vous souffrez vraiment, s’*il* vous fait souffrir, rien de ce que je vous dis ne peut vous affecter. Quand je vous dis que je vous aime, c’est pour obéir simplement au mouvement qui m’a poussé. Je croyais venir pour autre chose, mais ce n’était que pour cela. Je ne le dirais pas, si je ne croyais ne jamais devoir vous revoir. C’est la dernière fois : laissez-moi cueillir une seule fleur ! Je n’ai nul droit de vous parler ainsi, je le sais, pas plus que vous de m’écouter. Mais vous n’écouterez pas, vous n’écoutez jamais ; vous pensez toujours à autre chose. Après cela, il ne me reste évidemment plus qu’à partir, et j’aurai du moins un motif. Que vous me le

demandiez, ce n’est pas une raison, une vraie raison. Je ne puis me faire une idée sur votre mari, poursuivit-il sans suite et de façon presque incohérente. Je ne le comprends pas. Il prétend que vous vous adorez. Pourquoi me dire cela ? En quoi cela me regarde-t-il ? Voilà que vous prenez un air étrange. Mais vous avez toujours cet air-là. Oui, vous avez quelque chose à cacher. Cela ne me regarde pas, évidemment. Mais je vous aime », dit Caspar Goodwood.

Ainsi qu’il le disait, Isabel avait un air étrange. Elle tournait les yeux vers la porte par laquelle ils étaient entrés, et levait son éventail en geste de muette prière. « Vous avez été si parfait jusqu’ici ; ne gâtez pas tout ! dit-elle à voix basse.

— Personne ne m’entend. Il est prodigieux de voir les efforts que vous avez faits pour m’éloigner. Mais je vous aime comme je ne vous ai jamais aimée.

— Je le sais. Je l’ai compris du moment que vous avez consenti à partir.

— Vous n’y pouvez rien, naturellement. Vous feriez ce que vous pourriez, mais vous ne pouvez malheureusement rien. Malheureusement pour moi, veux-je dire. Je demande, pour toute satisfaction, que vous me disiez… que vous me disiez…

— Que je vous dise quoi ?

— Si je puis avoir pitié de vous ?

— Cela vous ferait donc plaisir ? demanda Isabel, en s’efforçant de sourire.

— D’avoir pitié de vous ? Assurément ! Ce serait au moins quelque chose. J’y consacrerais ma vie. »

Elle leva l’éventail et s’en couvrit le visage, sauf les yeux, qui restèrent un instant fixés sur ceux de Goodwood. « N’y consacrez pas votre vie, mais donnez-y une pensée de temps à autre. »

Et, là-dessus, elle retourna vers la comtesse Gemini.

OceanofPDF.com

XLIX

Madame Merle n’avait pas paru au Palazzo Roccanera, en cette soirée de jeudi, dont je viens de rapporter quelques incidents, et Isabel, si elle avait remarqué cette absence, n’en avait pas été surprise. Il s’était passé entre elles certains faits mal indiqués pour encourager les relations, et dont l’appréciation exige que nous jetions un regard en arrière. On se souvient que Madame Merle était rentrée de Naples peu après le départ de Lord Warburton, et qu’à sa première rencontre avec Isabel (qu’elle était, il faut le reconnaître en toute justice, venue voir sans tarder), ses premiers mots avaient eu trait aux faits et gestes de ce gentilhomme, dont elle semblait tenir sa chère amie pour responsable.

« Ne me parlez pas de lui, je vous prie, dit Isabel pour toute réponse ; on en a trop parlé déjà ! »

Madame Merle pencha un peu la tête de côté, en manière de protestation, et sourit du coin gauche de sa bouche. « Vous, peut-être. Mais rappelez-vous qu’à Naples je n’étais au courant de rien. J’espérais le retrouver ici et pouvoir féliciter Pansy.

— Vous pourrez encore féliciter Pansy, mais pas d’épouser Lord Warburton.

— Comme vous dites cela ! Vous savez bien que j’avais mis mon cœur à ce mariage », déclara Madame Merle avec une chaleur véritable, qui n’excluait pourtant pas un accent de bonne humeur.

Isabel fut un peu déconcertée, et voulut répondre sur le même ton. « Il ne fallait pas aller à Naples, alors. Vous auriez dû rester ici pour surveiller l’affaire.

— J’ai eu trop confiance en vous. Croyez-vous qu’il soit trop tard ?

— Demandez-le plutôt à Pansy, conseilla Isabel.

— Je lui demanderai ce que vous lui avez dit. »

Ces mots semblaient justifier la réserve défensive adoptée par Isabel, dès qu’elle s’était aperçue que son amie prenait une attitude critique. Or, nous savons que Madame Merle avait fait, jusque-là, montre d’une extrême discrétion ; elle ne critiquait jamais, et redoutait évidemment de faire figure d’intruse. Elle s’était apparemment ménagée pour cette occasion, puisque ce jour-là, elle montrait une dangereuse vivacité de regard et un air d’irritation que son calme admirable même ne savait pas dissimuler. Elle venait de subir une déception qui surprenait Isabel, car notre héroïne ne se doutait pas de l’intérêt passionné que son amie prenait au sort de Pansy ; et elle manifestait son désappointement d’une façon bien faite pour exciter l’inquiétude de Mrs Osmond. Plus clairement que jamais, Isabel entendait une voix froide et moqueuse, sortie d’on ne sait quelle région du vide obscur qui l’entourait, chuchoter que cette mondaine brillante, nette et forte, cette incarnation du pratique, du personnel, de l’immédiat, était un agent puissant de sa destinée. Elle la touchait de plus près qu’Isabel ne l’avait soupçonné, et cette proximité n’était plus le hasard bienveillant qu’elle s’était longtemps imaginé. Elle avait cessé de croire au hasard le jour même où elle avait été frappée de la façon dont se comportaient, dans l’intimité, cette femme étonnante et Gilbert Osmond. Aucun soupçon défini n’était encore venu remplacer cette croyance, mais elle avait appris à considérer son amie d’un œil différent, à réfléchir qu’il y avait plus d’intentions dans sa conduite passée qu’elle ne l’avait soupçonné tout d’abord. Oui, elle nourrissait des intentions bien certaines et bien définies, se disait Isabel, qui croyait sortir d’un long cauchemar. Comment avait-elle acquis la conviction que les intentions de Madame Merle n’étaient pas bonnes ? C’est par une étrange méfiance qui venait depuis peu de prendre corps en elle, et qui allait de pair avec l’étonnement significatif éveillé par l’intérêt passionné que prenait son amie au sort de la pauvre Pansy. Elle y décelait une hostilité qui l’avait aussitôt mise sur ses gardes, une vivacité singulière qui n’avait en somme jamais manqué, malgré toutes ses professions de prudence et de délicatesse, aux entreprises de

Madame Merle. Que celle-ci répugnât à intervenir, c'était évident, mais seulement tant qu'elle n'avait pas sujet de le faire. Le lecteur pourrait accuser Isabel de se laisser aller trop vite, sur un simple soupçon, à douter d'une sincérité affirmée par maintes années de bons offices. Elle s'y abandonnait vite, en effet, et à bon droit, car une étrange certitude se faisait jour dans son esprit. L'intérêt de Madame Merle était identique à celui d'Osmond ; cela suffisait. « Je doute que Pansy puisse vous dire quelque chose qui vous irrite davantage, fit-elle en réponse à la dernière observation de sa compagne.

— Je ne suis pas irritée du tout. J'ai seulement un grand désir de rétablir la situation. Croyez-vous que Warburton se soit définitivement retiré ?

— Je ne puis le dire ; je ne vous comprends pas. Cette affaire est finie, n'en disons rien de plus, si vous voulez bien. Osmond m'en a beaucoup parlé et je n'ai plus rien à ajouter sur le sujet. Je ne doute pas, ajouta Isabel, qu'il n'ait grand plaisir à en discuter avec vous.

— Je sais ce qu'il en pense ; il est venu me voir hier soir.

— Dès votre arrivée ? Alors vous savez tout ce qui vous intéresse et n'avez pas besoin de venir m'en demander plus long.

— Ce ne sont pas des nouvelles que je cherche ; c'est de la sympathie. J'avais pris à cœur ce mariage dont l'idée, à l'inverse de la plupart des choses, satisfaisait l'imagination.

— La vôtre, évidemment. Pas celle des intéressés.

— Voilà une façon de dire que je ne suis pas intéressée à l'affaire. Directement, non, je l'admets. Mais une vieille amie comme moi ne peut s'empêcher de prendre part aux événements. Vous oubliez que je connais Pansy depuis si longtemps. Et vous jugez évidemment que vous êtes au nombre des intéressés.

— Non, voilà qui est fort loin de mon esprit. Et je suis bien excédée de toute cette histoire. »

Madame Merle eut une hésitation. « Ah ! oui, vous avez fini vos manœuvres !

— Prenez garde à ce que vous dites ! conseilla très gravement Isabel.

— Oh ! j’y prends garde, et peut-être jamais plus que lorsque cela se voit le moins. Votre mari vous juge très sévèrement. »

Isabel ne répondit pas sur-le-champ, tant elle suffoquait d’amertume. Ce qui la frappait le plus, ce n’était pas tant l’insolence de la révélation qu’Osmond fût allé se plaindre de sa femme à Madame Merle, car elle avait vu là sans retard une insolence préméditée. Madame Merle était très rarement insolente, et seulement lorsque c’était nécessaire. Or la chose n’était pas nécessaire en l’espèce, ou, du moins, ne l’était pas encore. Ce qui toucha Isabel comme une goutte d’acide corrosif sur une plaie ouverte, c’est l’idée qu’Osmond la déshonorait en paroles aussi bien qu’en pensées.

« Voulez-vous savoir comment je le juge, lui ? demanda-t-elle enfin.

— Non, parce que vous ne me le diriez jamais. Et il me serait pénible de le savoir. »

Le silence tomba, et pour la première fois depuis qu’elles se connaissaient, Isabel fut excédée de la présence de Madame Merle. Elle eût voulu la voir partir. « Souvenez-vous de la séduction de Pansy, et ne désespérez pas », fit-elle soudain, avec l’espoir que ces paroles allaient clore l’entretien.

Mais Madame Merle n’était pas femme à se laisser congédier. Elle se contenta de serrer son manteau autour d’elle, et ce geste répandit dans l’air un parfum subtil et agréable.

« Je ne désespère pas ; je me sens encouragée. Et ce n’est pas pour vous gronder que je suis venue à vous ; c’est pour apprendre la vérité, si possible. Je sais que vous me la direz si je vous la demande. C’est un immense avantage avec vous, de compter là-dessus. Vous ne pouvez savoir quel réconfort me procure cette conviction.

— De quelle vérité parlez-vous ? demanda Isabel, intriguée.

— Voici : Lord Warburton a-t-il changé d’avis spontanément, ou parce que vous le lui avez suggéré ? Pour son propre plaisir, si vous voulez, ou pour le vôtre ? Pensez à ce qu’il faut que je garde de confiance en vous, bien que j’en aie perdu un peu, continua Madame Merle avec un sourire, pour vous poser pareille question ! » Elle considéra son amie, pour juger de l’effet de ses paroles, puis reprit : « Voyons, ne soyez pas héroïque, ne soyez pas déraisonnable, ne vous

offusquez pas. Il me semble que je vous fais honneur en vous parlant ainsi. Je ne connais pas d'autre femme avec qui je m'y hasarderais. Je n'aurais pas le moindre espoir d'entendre une autre femme me dire la vérité. Et ne voyez-vous pas combien il est préférable que votre mari la connaisse ? Il faut avouer qu'il ne semble pas avoir usé du moindre tact pour la pénétrer, et s'est laissé entraîner à des suppositions gratuites. Cela n'empêche pas qu'il serait intéressant pour lui de savoir pour l'avenir de sa fille, ce qui s'est passé au juste. Si Lord Warburton s'est tout simplement lassé de la pauvre enfant, c'est un incident que l'on ne peut que déplorer. S'il a renoncé à elle pour vous faire plaisir, il en va tout autrement. C'est encore dommage, bien que tout différent. Car, dans ce cas, vous vous résigneriez peut-être à passer outre, et à voir simplement votre belle-fille mariée. Laissez-le libre ; qu'il nous revienne ! »

Madame Merle s'était exprimée d'un ton décidé, en considérant Isabel, comme pour s'assurer qu'elle pouvait continuer sans péril. À mesure qu'elle parlait, Isabel pâlissait, et serrait plus fort les mains sur ses genoux. Ce n'était pas parce que Madame Merle avait enfin jugé le moment propice pour se faire insolente ; telle n'était pas, à ses yeux, l'horreur la plus apparente : il y en avait une pire. « Qui êtes-vous ? qui êtes-vous donc ? murmura-t-elle. Qu'avez-vous à faire avec mon mari ? »

Il est étrange de constater que sur le moment elle se rapprochait de lui en pensée, comme si elle l'eût encore aimé.

« Ah ! je vois que vous prenez la chose sur le ton héroïque. J'en suis bien fâchée. Mais ne croyez pas que je vous suive.

— Qu'avez-vous à faire avec moi ? » insista Isabel.

Madame Merle se leva lentement en caressant son manchon, sans quitter des yeux le visage de sa victime.

« Tout ! » répondit-elle.

Isabel la regardait sans bouger, avec une expression qui demandait de plus amples éclaircissements. Mais la lumière de ces yeux de femme n'était qu'obscurité. « Oh ! misère ! » finit-elle par gémir, et elle se renversa en arrière, en se couvrant le visage de ses mains.

Sur elle déferlait comme une vague puissante la notion que Mrs Touchett avait vu juste. Madame Merle l'avait bien mariée. Lorsqu'elle découvrit son visage, cette dame avait quitté la pièce.

Isabel sortit seule cet après-midi-là ; elle voulait s'en aller loin, sous le ciel, dans un endroit où elle pût descendre de voiture et marcher sur les pâquerettes. Il y avait longtemps qu'elle prenait la vieille Rome dans sa confidence, car dans un monde de ruines, la ruine de son propre bonheur faisait figure de catastrophe moins imprévue. Elle reposait sa lassitude sur des choses écroulées depuis des siècles et qui restaient pourtant debout ; elle confiait sa tristesse secrète au silence de lieux solitaires où son actualité s'objectivait mieux par contraste, si bien qu'assise en hiver dans un coin chaud de soleil, ou dans la paix moisie d'une église qu'aucune présence ne troublait, elle arrivait à en sourire et à en apprécier la petitesse dans l'énormité des souvenirs de Rome. Puis son sentiment de la continuité des destinées humaines l'emportait forcément des plus petites aux plus grandes. Elle avait fait avec Rome une connaissance approfondie et amicale, et sa peine pour y être mêlée se trouvait atténuée. Elle en concevait surtout l'idée d'une ville où des êtres avaient souffert. C'était ce qui lui apparaissait dans les églises faméliques, dont les colonnes de marbre, empruntées à des ruines païennes, semblaient lui proposer un exemple d'endurance, et dont l'encens moisi était un composé de prières restées sans réponse. Il n'y avait pas d'hérétique plus douce ou moins confirmée qu'Isabel ; le plus ferme des zélateurs, en extase devant un sombre tableau d'autel ou un brasier de cierges, n'aurait pas éprouvé plus profondément la signification de ces objets, ou mieux ouvert son cœur, en de tels moments, au commerce spirituel. Nous savons que Pansy l'accompagnait presque toujours, et depuis quelque temps la comtesse Gemini, balançant son ombrelle rose, prêtait de l'élégance à leur équipage, mais elle se retrouvait seule lorsqu'elle en ressentait le besoin, et dans les lieux les plus propices à son humeur. Elle avait, pour de pareilles éventualités, plusieurs endroits de prédilection ; le plus accessible était le parapet bas qui borde une large pelouse herbeuse, devant le haut et froid fronton de Saint-Jean-de-Latran, d'où la vue s'étend sur la campagne, jusqu'à la lointaine silhouette des monts Albains, et à cette plaine intermédiaire, si pleine encore de tout ce qui s'y passa. Après le départ de son cousin et de ses compagnons,

elle avait erré plus qu'à l'ordinaire, et porté sa tristesse de l'un à l'autre de ses sanctuaires familiers. Même lorsque Pansy et la comtesse Gemini l'accompagnaient, elle sentait le parfum d'un monde disparu. La voiture, laissant derrière elle les murs de Rome, roulait par des chemins étroits où le chèvrefeuille sauvage grimpait dans les haies, ou s'arrêtait dans les champs paisibles et proches. Isabel marchait sur la terre fleurie ou, assise sur une pierre qui avait eu jadis un usage, considérait à travers le voile de sa tristesse personnelle la tristesse splendide de la scène, la chaude et dense lumière, les gradations lointaines et les douces confusions de couleur, les bergers immobiles aux muettes attitudes, les collines où l'ombre des nuages prenait la légèreté d'une rougeur de visage.

L'après-midi dont je parle, elle avait décidé de ne pas penser à Madame Merle, mais sa résolution était vaine, et l'image de cette dame ne cessait pas de flotter devant elle. Elle se demandait, avec une horreur presque puérile pour une pareille supposition, s'il lui faudrait infliger à cette amie intime de nombreuses années la grande épithète historique d'infâme. Elle ne connaissait le terme que par la Bible et par d'autres ouvrages littéraires, et ne croyait pas s'être jamais trouvée en présence de l'infamie. Elle avait souhaité faire ample connaissance avec la vie humaine, et bien qu'elle se flattât d'y être assez bien parvenue, ce privilège élémentaire lui avait été refusé. Peut-être n'était-il pas infâme, au sens historique du mot, d'être profondément fausse, c'est-à-dire telle que l'avait été Madame Merle, profondément, profondément, profondément. Cette découverte, Mrs Touchett l'avait faite depuis longtemps, et s'en était ouverte à sa nièce, mais Isabel s'était flattée, à l'époque, d'avoir une vue beaucoup plus large des choses, surtout de la spontanéité de sa propre carrière et de la noblesse de ses propres interprétations, que la pauvre Mrs Touchett, avec sa raideur d'esprit. Madame Merle avait réussi dans son désir en amenant l'union de ses deux amis ; et l'on ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui lui avait fait tant souhaiter pareil événement. Il y a des gens qui ont la passion de faire des mariages, comme les fervents de l'art pour l'art, mais, pour artiste qu'elle fût, Madame Merle n'était pas de ceux-là. Elle avait trop pauvre opinion du mariage, trop pauvre opinion de la vie même ; elle avait désiré ce mariage particulier, et pas d'autres. Il fallait donc qu'il comportât pour elle une idée de profit, et

Isabel se demandait quel avantage elle en attendait. Il lui fallut naturellement longtemps pour s'en aviser, et encore sa découverte était-elle imparfaite. Elle se souvint que si Madame Merle lui avait témoigné de l'amitié dès leur première rencontre à Gardencourt, elle s'était montrée doublement affectueuse après la mort de Mr Touchett et lorsqu'elle avait appris que sa jeune amie profitait de la libéralité du bon vieillard. Son profit, elle ne l'avait pas trouvé dans le grossier avantage d'un emprunt d'argent, mais dans l'inspiration plus raffinée de faire participer un de ses intimes à la chance toute fraîche et toute spontanée de la jeune fille. Elle avait naturellement choisi le plus proche de ses amis, et il était déjà trop évident pour Isabel que cette place était dévolue à Gilbert. Et ainsi, elle se heurtait à cette conviction que l'homme du monde qu'elle avait cru le moins soumis à des préoccupations sordides l'avait, comme un aventurier vulgaire, épousée pour son argent. Chose étrange, cette idée ne lui était encore jamais venue ; si elle pensait sans indulgence à Osmond, elle ne lui avait pas encore fait cette injure. C'était pour elle le plus infamant des reproches, et elle songeait cependant qu'elle avait peut-être encore pis à apprendre. Un homme était parfaitement libre d'épouser une femme pour son argent, et la chose était fréquente. Du moins ne devait-il pas s'en cacher. Et puisqu'il l'avait épousée pour son argent, se contenterait-il de l'argent ? Consentirait-il à prendre la fortune, en rendant la liberté à sa femme ? Ah ! si la grande bonté de Mr Touchett pouvait l'aider en cette épreuve, elle serait bénie à coup sûr ! Isabel songea que si Madame Merle avait voulu rendre service à Gilbert, sa reconnaissance avait dû vite perdre de sa chaleur. Quels devaient être aujourd'hui ses sentiments à l'égard de sa bienfaitrice trop zélée, et quelle expression pouvaient-ils trouver dans la bouche d'un tel maître de l'ironie ! Constatation singulière, et bien caractéristique : avant d'achever sa course solitaire, Isabel rompit le silence par cette exclamation lancée à mi-voix :

« Pauvre, pauvre Madame Merle ! »

Cet apitoiement aurait trouvé sa justification si, ce même après-midi, Isabel avait pu se cacher derrière un des précieux rideaux de damas, aux teintes adoucies par l'âge, qui garnissaient l'intéressant petit salon de la dame à laquelle avaient trait ces paroles. Dans cette pièce si soigneusement disposée, où nous sommes déjà entrés en

compagnie du discret Mr Rosier, Gilbert Osmond était assis vers six heures, et son hôtesse gardait devant lui l'attitude où l'avait vue Isabel, dans des circonstances rapportées au cours de ce récit, avec une emphase moins appropriée à leur importance apparente qu'à leur signification profonde.

« Je ne crois pas que vous soyez malheureux : je crois que vous prenez plutôt plaisir à la situation, disait Madame Merle.

— Me suis-je plaint d'être malheureux ? demanda Osmond, avec une expression assez grave pour faire croire qu'il eût des raisons de l'être.

— Non, mais vous ne dites pas le contraire, comme vous le commanderait la plus simple gratitude.

— Ne parlez pas de gratitude, répliqua-t-il sèchement. Et ne m'agacez pas ! » ajouta-t-il, après un moment de silence.

Madame Merle s'assit lentement, les bras croisés et les mains disposées comme pour soutenir d'un côté l'un de ses bras, et servir pour ainsi dire d'ornement à l'autre. Elle semblait parfaitement calme et profondément triste. « De votre côté, ne cherchez pas à m'effrayer. Je me demande si vous pouvez comprendre certaines de mes pensées.

— Je m'efforce de ne pas m'en préoccuper. J'ai déjà bien assez des miennes.

— Sans doute parce qu'elles sont agréables. »

Osmond posa la tête contre le dossier de son fauteuil et regarda son amie avec une fixité cynique qui était aussi, pour une part, une impression de lassitude. « Vous me poussez à bout, fit-il observer, et je suis si fatigué !

— Et moi donc ! s'écria Madame Merle.

— Vous, c'est parce que vous cherchez la fatigue. Moi, ce n'est pas ma faute.

— Quand je me fatigue, c'est pour vous. Je vous ai donné un intérêt dans la vie. C'est un beau cadeau.

— Vous appelez cela un intérêt ? demanda Osmond d'un ton détaché.

— Certainement, puisque cela vous aide à passer le temps.

— Le temps ne m’a jamais paru plus long que cet hiver.

— Vous n’avez jamais été plus à votre avantage, aussi aimable et aussi brillant.

— Maudite amabilité ! murmura-t-il d’un air morose. Comme vous me connaissez mal, somme toute !

— Si je ne vous connais pas, je ne connais rien, riposta Madame Merle avec un sourire. Vous avez la satisfaction d’un succès complet.

— Non, je ne l’aurai pas, avant que vous ayez cessé de me juger.

— J’y ai renoncé depuis longtemps. Je parle par vieille expérience. D’ailleurs, vous vous manifestez davantage. »

Osmond eut un moment d’hésitation. « Je voudrais que vous vous manifestiez moins, vous !

— Vous voulez me condamner au silence ? Rappelez-vous que je n’ai jamais été un moulin à paroles. En tout cas, il y a trois ou quatre choses que je voudrais d’abord vous dire. Votre femme ne sait à quel saint se vouer, reprit-elle avec un changement de ton.

— Pardonnez-moi : elle le sait parfaitement. Sa ligne de conduite est bien nette, et elle se conforme à ses idées.

— Ses idées doivent être bien remarquables aujourd’hui.

— Elles le sont certainement, et elle en a plus que jamais.

— Elle n’en a pas trouvé une seule à mon intention, ce matin, répondit Madame Merle. Elle paraissait en proie à un état d’esprit très simple et presque d’hébétude. Elle était absolument stupéfiée.

— Dites tout de suite qu’elle était pathétique.

— Ah ! non ; je ne veux pas vous donner trop d’orgueil. »

Il renversait toujours la tête sur le coussin de son dossier, un pied posé sur un genou. Il demeura un moment dans cette posture. « Je voudrais savoir ce que vous avez aujourd’hui, finit-il par dire.

— Ce que j’ai… ce que j’ai… » Madame Merle parut ne pouvoir en dire davantage. Puis dans une explosion soudaine de passion, coup de tourmente dans un ciel serein d’été : « Ce que j’ai, c’est que je donnerais ma main pour pleurer, et que je ne le puis pas.

— Quel bien cela vous ferait-il ?

— Cela m’aiderait à sentir ce que je sentais avant de vous connaître.

— C’est quelque chose d’avoir séché vos larmes. Jamais je ne vous ai vue en répandre.

— Oh ! je pense bien que vous me ferez encore pleurer. Hurler comme une louve, plutôt. J’en éprouve un grand désir, un grand besoin. J’ai été vile, ce matin, atroce.

— Si Isabel se trouvait dans l’état d’esprit que vous dites, elle n’a pas dû s’en apercevoir, répondit Osmond.

— C’est ma méchanceté même, ma malice diabolique qui l’a stupéfiée. Je n’ai pas pu résister ; je me sentais pleine de mal ; peut-être était-ce pour un bien ; je ne sais. Vous n’avez pas seulement séché mes yeux ; vous m’avez desséché l’âme !

— Ce n’est donc pas moi qui suis responsable de l’état de ma femme, dit Osmond. J’ai plaisir à penser que j’aurai le bénéfice de votre action sur elle. Ne savez-vous pas que l’âme est un principe immortel ? Comment pourrait-elle changer ?

— Je ne crois pas du tout que ce soit un principe immortel, et j’ai la conviction qu’on peut parfaitement la détruire. C’est ce qui est arrivé à la mienne, qui était largement en état de me conduire dans la vie. C’est vous qu’il me faut remercier de ce service. Vous êtes très méchant, conclut-elle avec un accent de gravité sous son apparente emphase.

— Est-ce ainsi que nous devons en finir ? demanda Osmond, avec la même froideur étudiée.

— Je ne sais pas comment nous en finirons. Je voudrais le savoir ! Comme en finissent les méchants, surtout en ce qui concerne leurs crimes communs ? Vous m’avez faite aussi méchante que vous-même.

— Je ne vous comprends pas. Vous me semblez bien assez bonne », dit Osmond, dont l’indifférence volontaire accentuait de terrible façon ces paroles.

Madame Merle, au contraire, sentait diminuer son sang-froid, et elle était plus près de le perdre qu’en aucune des circonstances où nous avons eu le plaisir de la rencontrer. L’éclat de ses yeux s’assombrissait ; son sourire trahissait un douloureux effort. « Assez

bonne pour ce que j’ai fait de moi-même ? Je suppose que c’est cela que vous entendez.

— Assez bonne pour être toujours charmante ! fit Osmond, en répondant à son sourire.

— Oh Dieu ! » murmura sa compagne ; et assise là, dans sa fraîche maturité, elle eut recours au geste même qu’elle avait provoqué le matin chez Isabel : elle pencha le visage et le couvrit de ses mains.

« Allez-vous finir tout de même par pleurer ? demanda Osmond, et, comme elle restait immobile, il poursuivit : Me suis-je jamais plaint à vous ? »

Elle laissa vivement tomber ses mains. « Non, vous vous êtes vengé autrement ; vous vous êtes vengé sur elle. »

Osmond, renversant plus loin encore la tête, se mit à considérer le plafond, et l’on aurait pu croire qu’il s’adressait de façon familière aux puissances célestes. « Oh ! l’imagination des femmes ! Elle est toujours vulgaire, au fond. Vous parlez de vengeance comme un romancier de troisième ordre.

— Évidemment, vous ne vous êtes pas plaint. Vous avez trop joui de votre triomphe.

— Je suis assez curieux de savoir ce que vous appelez mon triomphe.

— Vous vous êtes fait craindre par votre femme. »

Osmond changea de position, se pencha en avant, les coudes aux genoux et les yeux posés sur un beau tapis de Perse, à ses pieds. Il avait l’air de ne pas vouloir accepter l’appréciation d’autrui sur quelque sujet que ce fût, voire sur le temps, et de s’en tenir obstinément à la sienne, particularité qui rendait souvent sa conversation exaspérante.

« Isabel n’a pas peur de moi, et je ne le désire pas, fit-il enfin. Où prétendez-vous me pousser, en disant de pareilles sottises ?

— J’ai pensé à tout le mal que vous pourriez me faire, répondit Madame Merle. Votre femme a eu peur de moi ce matin, mais en ma personne, c’est vous en réalité qu’elle craignait.

— Si vous lui avez dit des choses de très mauvais goût, il ne faut pas m'en rendre responsable. Je ne voyais pas la nécessité que vous alliez la voir ; vous êtes bien capable d'agir sans elle. Je n'ai pas su, à ce qu'il me semble, me faire redouter de vous ; comment y serais-je parvenu avec elle ? Vous êtes au moins aussi brave qu'elle ; je ne sais pas où vous avez pu ramasser toutes ces sornettes ; vous devriez pourtant me connaître, depuis le temps ! »

Il s'était levé en marchant, et dirigé vers la cheminée, devant laquelle il resta un moment penché, les yeux fixés, comme s'il les avait vus pour la première fois, sur les échantillons délicats de porcelaines précieuses dont elle était couverte. Il prit une petite tasse et la tint dans sa main, puis sans la lâcher, et le coude appuyé sur le manteau de la cheminée, il continua : « Vous en voyez toujours trop en toutes choses ; votre exagération vous fait perdre de vue la réalité. Je suis beaucoup plus simple que vous ne le croyez.

— Je vous crois très simple en effet, répondit Madame Merle sans perdre sa tasse des yeux. Je suis arrivée à cette conviction avec le temps. Il y a longtemps, je le répète, que je vous ai jugé, mais c'est seulement depuis votre mariage que je vous comprends. J'ai vu ce que vous avez été pour votre femme, mieux que je n'avais jamais vu ce que vous étiez pour moi. Faites bien attention, je vous prie, à ce précieux objet.

— Il a déjà un soupçon de minuscule fêlure, répondit sèchement Osmond en reposant la tasse. Si vous ne m'aviez pas compris avant mon mariage, c'était une cruelle témérité de votre part que de me mettre dans un pareil étouffoir. À vrai dire, j'y avais pris goût moi-même, et m'attendais à y trouver mes aises. Je n'exigeais pas grand-chose ; je ne demandais qu'à lui plaire.

— Qu'à lui plaire infiniment ?

— Infiniment, si vous voulez. En pareil cas, on attend le maximum. À être adoré d'elle, je vous le concède. Oui, c'est bien ce que j'espérais.

— Moi, je ne vous ai jamais adoré, dit Madame Merle.

— Vous le prétendiez, tout au moins.

— Il est vrai que vous ne vous êtes jamais attendu à trouver vos aises près de moi.

— Ma femme s’est refusée à tout ce que je lui demandais, fit Osmond. Si vous êtes décidée à fonder une tragédie sur ce fait, ce n’est pas elle que la tragédie affectera.

— Ce n’est pas elle, c’est moi ! s’écria Madame Merle, qui se leva avec un long et profond soupir, sans quitter cependant de l’œil les objets de sa cheminée. Je crains d’apprendre de façon un peu rude les inconvénients d’une position fausse.

— Voilà du style de modèle d’écriture. On cherche sa consolation où on la trouve. Si ma femme ne m’aime pas, ma fille m’aime, elle. Je trouverai une compensation chez Pansy. Heureusement, je ne lui découvre pas le moindre défaut.

— Ah ! fit doucement Madame Merle ; j’avais une fille !… »

Osmond attendit, puis, d’un ton cérémonieux : « On s’intéresse volontiers aux enfants du voisin, déclara-t-il.

— Vous imitez mieux que moi le style d’écolier. En somme, il nous reste quelque chose pour nous lier l’un à l’autre.

— Serait-ce l’idée du mal que je puis vous faire ? demanda Osmond.

— Non, c’est l’idée du bien que je puis faire pour vous. C’est cela qui m’a rendue si jalouse d’Isabel. Je veux que ce soit mon œuvre, à moi », ajouta-t-elle, et son visage, qui s’était fait dur et amer, revint à son habituelle douceur.

Osmond prit son parapluie, donna deux ou trois coups de manche à son chapeau, puis : « En définitive, dit-il, vous feriez mieux de vous en remettre à moi. »

Dès qu’il fut parti, elle alla prendre sur la cheminée la petite tasse où il avait signalé l’existence d’une fêlure, mais ne lui accorda qu’une attention distraite. « Ai-je donc été si vile en vain ? » gémit-elle vaguement.

OceanofPDF.com

L

Comme la comtesse Gemini ne connaissait pas les monuments anciens, Isabel s'offrait de temps à autre à lui faire visiter ces intéressantes reliques et à donner un but historique à leur sortie quotidienne. La comtesse, qui tenait volontiers sa belle-sœur pour un prodige de science, ne soulevait jamais d'objections, et regardait des piles de maçonnerie romaine avec autant de patience que si c'eussent été des monceaux de draperies modernes. Elle ne possédait aucun sens historique, bien qu'elle eût par certains côtés celui de l'anecdote et une propension à l'apologie en ce qui concernait sa propre personne, mais dans son ravissement d'être à Rome, elle ne demandait qu'à s'abandonner au fil du courant. Elle eût volontiers passé une heure par jour dans l'humide obscurité des Thermes de Titus, si elle avait pu, à cette condition, prolonger son séjour au Palazzo Roccanera. Isabel ne faisait d'ailleurs pas un cicerone sévère ; elle visitait surtout les ruines pour le prétexte qu'elles lui offraient de parler d'autre chose que des histoires d'amours florentines, sujet sur lequel sa belle-sœur se montrait intarissable. Ajoutons qu'au cours de ces visites la comtesse s'interdisait toute forme de curiosité personnelle ; elle restait de préférence assise dans la voiture et s'extasiait sur l'intérêt puissant de tout ce qui l'entourait. C'est de cette façon qu'elle avait jusqu'ici contemplé le Colisée, au profond regret de sa nièce, qui – avec tout le respect qu'elle lui devait – ne voyait pas ce qui l'empêchait de descendre de voiture et d'entrer dans le monument. Pansy avait si peu de liberté que son appréciation n'était pas tout à fait désintéressée ; on comprendra son secret espoir qu'une fois dans l'enceinte la comtesse

se laissât entraîner à grimper jusqu'à l'étage supérieur. Un jour vint où la comtesse se déclara prête à entreprendre cet exploit, un doux après-midi de mars où le mois venteux s'exhalait en bouffées brusques de printemps. Les trois dames entrèrent ensemble dans le Colisée, mais Isabel quitta ses compagnes pour parcourir seule l'immense vaisseau. Elle avait souvent escaladé ces travées désertes d'où la foule romaine hurlait ses applaudissements, et où maintenant les fleurs sauvages poussent, quand on les y tolère, dans les crevasses profondes. Ce jour-là elle se sentait lasse et voulait s'asseoir sur l'arène vide. C'était aussi un répit, car la comtesse demandait volontiers plus d'attention à ses interlocuteurs qu'elle ne leur en accordait, et Isabel espérait que, seule avec sa nièce, elle laisserait un moment retomber la poussière sur les anciens scandales de l'Arnide[1]. Elle resta donc en bas, tandis que Pansy dirigeait les pas indifférents de sa tante vers le rapide escalier de briques, au pied duquel le gardien déchaîne la haute porte de bois. La vaste enceinte était à demi plongée dans l'ombre ; le soleil d'ouest avivait le ton rouge pâle des gros blocs de travertin, couleur assoupie qui représente le seul élément de vie de l'immense ruine. Çà et là errait un paysan ou un touriste, les yeux levés vers la lointaine ligne de ciel où, dans la claire solitude, viraient et plongeaient sans cesse une nuée d'hirondelles. Isabel s'aperçut tout à coup qu'un des visiteurs, planté au milieu de l'arène, fixait son attention sur elle et la regardait avec une certaine pose cavalière de tête, qu'elle avait, quelques semaines plus tôt, jugée caractéristique d'un désir contrarié mais indestructible. Pareille attitude ne pouvait appartenir qu'à Mr Edward Rosier, et ce jeune homme montra en effet qu'il venait de décider de s'adresser à elle. Lorsqu'il se fut assuré qu'Isabel était seule, il s'approcha en déclarant que, si elle ne voulait pas répondre à ses lettres, elle n'allait peut-être pas opposer la sourde oreille à son éloquence. Elle répliqua que, sa belle-fille étant dans le voisinage, elle n'avait que cinq minutes à lui accorder, sur quoi, sortant sa montre, il s'assit sur un bloc de pierre brisée.

« L'histoire n'est pas longue, fit Edward Rosier ; j'ai vendu tous mes bibelots. » Isabel poussa instinctivement un cri d'horreur, comme s'il lui avait dit s'être fait arracher toutes les dents. « On les a vendus aux enchères à l'Hôtel Drouot, poursuivit-il. Il y a trois jours que la vente a eu lieu, et l'on m'a télégraphié le résultat. Il est magnifique.

— Je suis heureuse de l'apprendre, mais j'aurais voulu que vous gardiez votre jolie collection.

— J'ai l'argent à la place ; cinquante mille dollars. Mr Osmond me trouvera-t-il assez riche maintenant ?

— C'est cela qui vous a décidé ? demanda doucement Isabel.

— Pour quelle autre raison l'aurais-je fait ? C'est la seule chose qui m'intéresse. Je suis allé à Paris, et j'ai tout arrangé. Je ne pouvais pas assister à la vente, et voir disperser mes chers trésors. Je crois que j'en serais mort. Mais je les ai mis en bonnes mains, et ils ont atteint de gros prix. Il faut que je vous avoue pourtant que j'ai conservé mes émaux. Maintenant, j'ai l'argent en poche, et il ne pourra plus me reprocher d'être pauvre ! s'écria le jeune homme d'un ton de défi.

— Il vous accusera de n'être pas raisonnable », objecta Isabel, comme si Gilbert Osmond n'avait pas déjà formulé ce reproche.

Rosier lui lança un coup d'œil pénétrant. « Voulez-vous dire que sans mes bibelots je ne suis plus rien, qu'ils étaient le meilleur de ma personne ? C'est ce que l'on m'a déclaré à Paris, avec une belle franchise. Mais ces gens-là n'avaient pas vu Pansy !

— Mon cher ami, vous méritez de réussir, fit Isabel avec une grande douceur.

— Vous dites cela si tristement que cela revient à dire que vous n'y croyez pas. » Et il plongea dans les yeux d'Isabel l'anxiété de son regard naïf. Il avait la mine d'un homme qui, pour avoir été pendant une semaine l'objet des entretiens de Paris, se sent grandi d'une bonne demi-tête, mais qui garde l'impression pénible que, malgré cet accroissement de stature, quelques personnes ont encore la perversité de le trouver très petit. « Je sais ce qui lui est arrivé pendant mon absence, reprit-il. Qu'espère Mr Osmond maintenant qu'elle a refusé Lord Warburton ? »

Isabel hésita : « Qu'elle épousera un autre membre de la noblesse.

— Quel autre ?

— Celui qu'il lui désignera. »

Rosier se leva lentement et glissa sa montre dans son gousset. « Vous vous moquez de quelqu'un, et cette fois je ne crois pas que ce

soit de moi.

— Je n’avais pas d’intention de moquerie, dit Isabel. Cela m’arrive rarement. Et maintenant mieux vaut vous éloigner.

— Je me trouve très bien ici », déclara Rosier sans bouger.

C’était possible, mais il prenait un redoublement d’aplomb dans ces mots prononcés à voix haute, en se haussant avec une certaine complaisance sur la pointe des pieds, et en regardant tout autour du Colisée, comme s’il eût été plein de spectateurs venus pour l’entendre. Tout à coup, Isabel le vit changer de couleur ; il y avait plus de spectateurs qu’il ne l’avait supposé. Elle se retourna et vit que ses deux compagnes avaient achevé leur expédition. « Il faut vraiment vous éloigner, ordonna-t-elle d’un ton péremptoire.

— Ah ! chère madame, ayez pitié de moi ! » murmura Edward Rosier sur un ton singulièrement différent de celui que nous venons de signaler. Puis il ajouta vivement comme un homme qui trouve, au milieu de sa détresse, une inspiration heureuse : « Cette dame est-elle la comtesse Gemini ? j’aimerais beaucoup lui être présenté. »

Isabel le regarda un moment. « Elle n’a aucune influence sur son frère.

— Ah ! quel monstre vous faites de cet homme ! » Et Rosier se tourna vers la comtesse qui précédait de quelques pas sa nièce, avec une animation due peut-être au fait qu’elle voyait sa belle-sœur engagée dans une conversation avec un très joli jeune homme.

« Je me réjouis que vous ayez conservé vos émaux », dit Isabel en quittant Rosier. Elle se dirigea vers Pansy qui, à la vue du jeune homme, s’était arrêtée court, les yeux baissés. « Nous allons remonter en voiture, fit doucement Isabel.

— Oui, il se fait tard », acquiesça Pansy avec plus de douceur encore. Et elle s’éloigna sans un murmure, sans une hésitation ou un geste pour se retourner.

Quant à Isabel, qui n’avait pas de raison de ne pas se retourner, elle fut témoin de la rencontre de la comtesse et de Mr Rosier. Il avait ôté son chapeau en souriant pour se présenter lui-même, tandis que le dos expressif de la comtesse lui répondait par une inclinaison gracieuse. Isabel n’en vit pas davantage, car elle prit place dans la voiture avec

Pansy. La jeune fille, qui s'était assise en face d'elle, garda un moment les yeux fixés sur ses genoux, puis elle les releva pour rencontrer ceux de sa belle-mère. Il y avait en eux un petit rayon mélancolique, une étincelle de timide passion qui toucha Isabel jusqu'au cœur. En même temps, elle sentait une bouffée d'envie souffler sur son âme, en comparant le désir tremblant, l'idéal défini de l'enfant à la sécheresse de son propre désespoir. « Pauvre petite Pansy ! fit-elle avec tendresse.

— Oh ! ne vous tourmentez pas ! » répondit Pansy sur un ton d'instante excuse.

Puis le silence retomba ; la comtesse se faisait attendre.

« Avez-vous montré à votre tante tout ce qu'il y a à voir, et s'y est-elle intéressée ? finit par demander Isabel.

— Oui, je lui ai tout fait voir, et je crois qu'elle a été très contente.

— J'espère que vous n'êtes pas lasse ?

— Pas du tout, je vous remercie. »

La comtesse ne paraissant toujours pas, Isabel pria le valet de pied d'aller l'avertir dans le Colisée qu'on l'attendait. Il revint presque aussitôt annoncer que la *signora contessa* priait qu'on ne l'attendît point et rentrerait en fiacre.

Une semaine environ après la prise de contact entre cette dame et Mr Rosier, Isabel, montant un peu tard s'habiller pour le dîner, trouva Pansy assise dans sa chambre. La jeune fille semblait l'attendre, et se leva de sa chaise basse. « Pardonnez-moi d'avoir pris cette liberté, fit-elle d'une voix timide. Ce sera la dernière… de quelque temps. »

Son accent était étrange, et ses yeux larges ouverts avaient un regard apeuré. « Vous ne nous quittez pas ! s'écria Isabel.

— Je vais au couvent.

— Au couvent ? »

Pansy se rapprocha d'Isabel et, passant les bras autour de son cou, appuya la tête sur son épaule. Elle demeura un moment dans cette attitude, sans faire un mouvement, mais Isabel la sentait trembler. Le frémissement de son petit corps exprimait tout ce qu'elle ne pouvait dire. Cependant Isabel la pressa : « Pourquoi allez-vous au couvent ?

— Parce que c’est le désir de papa. Il dit qu’une jeune fille se trouve bien d’aller, de temps en temps, faire une petite retraite. Il dit que le monde, toujours le monde, ne vaut rien pour elle. Un séjour au couvent fournit une occasion de silence, de réflexion. » Pansy parlait par petites phrases saccadées, comme si elle avait eu peine à se dominer, mais elle fit un grand effort et conclut en triomphant de son trouble : « Je crois que papa a raison ; j’ai beaucoup été dans le monde cet hiver. »

Cette nouvelle fit une étrange impression à Isabel, qui crut y discerner un sens plus profond que ne le soupçonnait la jeune fille. « Quand cette décision a-t-elle été prise ? demanda-t-elle. Je n’en ai rien su.

— Papa m’en a fait part tout à l’heure ; il pensait que mieux valait n’en pas trop parler à l’avance. Maman Catherine doit venir me chercher à sept heures et quart, et je n’emporterai que deux robes. Il s’agit seulement de quelques semaines, et je suis sûre que ce sera une très bonne chose. Je vais retrouver toutes ces dames qui étaient si bonnes pour moi, et je verrai les petites filles qu’on élève au couvent. J’aime beaucoup les petites filles, dit Pansy avec un ton d’importance qui semblait la réduire encore. Et j’aime beaucoup aussi maman Catherine. Je serai très tranquille, et j’aurai le temps de penser. »

Isabel l’écoutait, un peu oppressée, et presque épouvantée de ce qu’elle entendait. « Pensez à moi quelquefois, dit-elle.

— Ah ! vous viendrez bientôt me voir ! » s’écria Pansy, sur un ton très différent de celui des observations héroïques qu’elle venait de faire.

Isabel ne put rien ajouter ; elle ne comprenait pas, et sentait seulement combien elle connaissait encore peu son mari. Pour toute réponse, elle embrassa longuement et tendrement la jeune fille.

Une demi-heure plus tard, sa femme de chambre l’informait que Madame Catherine était arrivée en voiture et repartie avec la *signorina*. Entrant dans le salon avant le dîner, elle y trouva sa belle-sœur seule, et la comtesse qualifia l’incident, en déclarant avec un magnifique hochement de tête : « En voilà, ma chère, une pose ! » En fait de pose, Isabel ne vit pas très bien pour quoi posait son mari. Elle concevait seulement d’obscure façon qu’il avait plus de traditions qu’elle ne l’avait cru.

Elle prenait si grand soin, depuis quelque temps, de peser tout ce qu'elle lui disait que, malgré l'apparente étrangeté de ce silence, elle hésita plusieurs minutes à faire allusion au départ de Pansy, et ne s'y décida que lorsqu'ils furent assis à table. Elle s'était d'ailleurs interdit de jamais poser une question à Osmond, et ne pouvait se risquer qu'à une affirmation. Ce qu'elle put trouver de plus naturel à dire, ce fut :

« Pansy va beaucoup me manquer. »

Il considéra un moment, en penchant légèrement la tête de côté, la corbeille de fleurs du milieu de table. « C'est vrai, fit-il enfin, et j'y avais pensé. Vous irez la voir, bien entendu, mais pas trop souvent. Vous vous demandez probablement ce qui m'a décidé à la confier aux bonnes sœurs, mais je doute de pouvoir vous le faire comprendre. Peu importe ; ne vous en inquiétez pas. C'est pourquoi je ne vous ai pas parlé de mon projet, auquel j'étais certain que vous ne sauriez vous associer. C'est une idée que j'ai toujours eue, et qui me paraît essentielle dans l'éducation d'une jeune fille. Il faut qu'une jeune fille soit fraîche et belle, aussi bien qu'innocente et douce. Avec les manières de notre époque, elle risque de se faner et de prendre la poussière. Pansy est un peu poussiéreuse, un peu chiffonnée, a été un peu trop secouée. Cette cohue bruyante et cahotante qui s'appelle le monde, il faut l'y soustraire de temps à autre. Les couvents font des retraites très paisibles, très commodes, très salutaires. J'aime voir en pensée ma fille dans ce vieux jardin, sous les arcades, parmi des femmes tranquilles et vertueuses. Nombre d'entre elles sont de bonne naissance, plusieurs sont nobles. Pansy aura ses livres et sa peinture, sans compter son piano. J'ai pris les dispositions les plus libérales en sa faveur. Il n'y aura rien d'ascétique dans sa retraite ; tout au plus une nuance de séquestration. Elle aura du temps pour méditer, et il y a un sujet auquel je veux qu'elle réfléchisse. »

Osmond parlait d'un ton calme et posé, en penchant toujours la tête de côté, comme pour regarder la corbeille de fleurs. Son accent était moins celui de l'homme qui donne une explication que celui qui traduit un fait en mots, presque en images, pour mieux en saisir lui-même le sens. Il contempla un moment le tableau qu'il venait d'évoquer et en parut satisfait. Puis il reprit : « Les catholiques sont bien sages en somme, et le couvent est une belle institution dont on ne

saurait se passer ; il répond à un besoin essentiel des familles et de la société. C'est une école de bonnes manières, une école de repos. Oh ! je ne veux pas détacher ma fille du monde, déclara-t-il, ou lui faire attacher ses pensées à un autre. Celui-ci me convient fort bien, si elle le prend du bon côté, et elle peut y penser tout à son aise. Seulement, je veux qu'elle y pense comme il faut. »

Isabel écouta avec grande attention cette petite profession de foi, qui lui parut singulièrement intéressante. Elle découvrait jusqu'où le désir d'effet pouvait pousser son mari, jusqu'au point de soumettre à des données théoriques le délicat organisme de sa fille. Sans saisir tout à fait son dessein, elle le pénétrait mieux qu'il ne le supposait ou ne le souhaitait, en ce qu'elle voyait dans toute cette affaire une mystification soigneusement préparée à son intention, et destinée à agir sur son imagination. Il souhaitait faire un geste brusque et arbitraire, inattendu et raffiné, marquer les différences entre leurs goûts, et montrer que s'il tenait sa fille pour une œuvre d'art précieuse, il était fondé à apporter de plus en plus de soin à ses touches finales. S'il voulait faire de l'effet, il avait réussi : l'incident fit courir un froid de glace dans le cœur d'Isabel. Pansy avait connu le couvent de son enfance et s'y était trouvée heureuse ; elle aimait les bonnes sœurs qui, en retour, la chérissaient, et son sort ne présentait donc pour l'instant aucune rigueur particulière. Pourtant, elle n'en avait pas moins conçu de la crainte, et l'impression que son père voulait faire sur elle promettait d'être vive. La vieille tradition protestante ne s'était jamais effacée de l'esprit d'Isabel et, tandis que ses pensées s'attachaient à ce frappant exemple du génie de son mari – elle regardait comme lui la corbeille de fleurs –, elle se représenta la pauvre petite Pansy en héroïne de tragédie. Osmond voulait que l'on sût bien qu'il ne reculait devant rien, et sa femme eut peine à faire bonne contenance à table. Ce lui fut une sorte de soulagement d'entendre la voix haute et pincée de sa belle-sœur. La comtesse avait, elle aussi, dû réfléchir à la situation, non sans arriver à une conclusion différente de celle d'Isabel.

« Il est bien absurde, mon cher Osmond, dit-elle, d'inventer tant de jolies raisons pour l'exil de la pauvre Pansy. Pourquoi ne pas dire tout de suite que vous voulez la soustraire à mon influence ? Vous vous êtes aperçu que je me suis fait une excellente opinion sur le compte de Mr Rosier. C'est vrai ; il me paraît *simpaticissimo*. Il m'a fait croire au

véritable amour, auquel je n’avais jamais cru jusqu’ici ! Vous avez évidemment conclu qu’avec une pareille conviction ma société représente un danger pour la pauvre Pansy. »

Osmond but une gorgée de son verre. Il avait un air de parfaite bonne grâce. « Ma chère Amy, répondit-il en souriant, comme s’il eût proféré une amabilité, j’ignore tout de vos convictions, mais si j’avais l’impression qu’elles contredisent les miennes, il serait tellement plus simple de vous bannir, vous. »

OceanofPDF.com

LI

La comtesse, sans être bannie, comprit qu'il eût été imprudent de trop tabler sur l'hospitalité fraternelle. Une semaine après cet incident, Isabel reçut un télégramme d'Angleterre, timbré de Gardencourt, et bien marqué au sceau du style de Mrs Touchett. « Ralph hors d'état de tenir longtemps, disait la dépêche, aimerait vous voir, si possible. Me prie vous dire ne venir que faute d'autres obligations. Dis, moi, que parliez volontiers de devoir et cherchiez où il était ; suis curieuse de savoir si l'avez découvert. Ralph vraiment mourant, et sans autre compagnie. » Isabel était préparée à cette nouvelle, car elle avait reçu de Henrietta Stackpole un compte rendu détaillé de son voyage avec un malade reconnaissant. Si Ralph était arrivé plus mort que vif, elle avait réussi pourtant à le conduire jusqu'à Gardencourt, où il avait pris le lit pour ne plus certainement le quitter, comme écrivait Miss Stackpole. Elle ajoutait qu'elle avait en somme eu deux malades au lieu d'un sur les bras, car Mr Goodwood, qui n'avait pas fait montre de la moindre utilité, était tout aussi souffrant, à sa façon, que Mr Touchett. Dans une seconde lettre, elle racontait qu'elle avait dû céder la place à Mrs Touchett, qui venait de rentrer d'Amérique, et lui avait signifié sans ambages qu'elle n'entendait pas fournir de sujets d'articles de journaux. Isabel avait écrit à sa tante, peu après l'arrivée de Ralph à Rome, pour l'informer de son état critique, et lui conseiller de hâter son retour en Europe. Mrs Touchett l'avait remerciée par dépêche, et n'avait plus donné signe de vie à sa nièce avant le second télégramme que je viens de mentionner.

Isabel resta un moment immobile, les yeux fixés sur le message, puis le mettant dans sa poche, elle se dirigea vers le bureau de son mari. Elle eut une seconde d'hésitation, avant d'ouvrir la porte, puis entra. Osmond, assis à sa table, près de la fenêtre, consultait un volume in-folio appuyé contre une pile de livres. Le volume s'ouvrait sur une page de menues gravures en couleur, et Isabel vit que son mari copiait un dessin de monnaie antique. Devant lui reposaient une boîte d'aquarelle et des pinceaux fins, et il venait de reporter, sur une feuille immaculée, le disque élégant avec ses teintes délicates. Il tournait le dos à la porte, mais ne reconnut pas moins sa femme sans lever les yeux.

« Pardonnez-moi de vous déranger, dit-elle.

— Quand j'entre chez vous, je frappe toujours, répondit-il, sans interrompre son travail.

— J'ai oublié ; j'avais un autre sujet de préoccupation. Mon cousin est mourant.

— Oh ! je n'en crois rien, fit Osmond, en considérant son dessin à la loupe. Il était déjà mourant quand nous nous sommes mariés. Il nous enterrera tous. »

Isabel ne prit ni le temps ni la peine d'apprécier le cynisme voulu de cette affirmation, et, toute à sa préoccupation, se contenta de poursuivre vivement : « Ma tante vient de me télégraphier ; il faut que j'aille à Gardencourt.

— Pourquoi faut-il que vous y alliez ? demanda Osmond sur un ton de curiosité impartiale.

— Pour revoir Ralph avant sa mort. »

Il resta un moment sans répondre, fixant toute son attention sur sa besogne, dont la minutie ne souffrait pas la moindre négligence. « Je n'en vois pas la nécessité, dit-il enfin. Il est venu vous voir ici. Je n'en ai pas été satisfait : sa présence à Rome m'a fait l'effet d'une inconvenance. Je l'ai tolérée, parce que ce devait être la dernière fois que vous vous voyiez. Et maintenant, vous me dites que ce n'était pas la dernière fois. Ah ! vous me remerciez mal !

— De quoi faut-il vous remercier ? »

Gilbert Osmond posa ses petits ustensiles, chassa une parcelle de poussière de son papier, se leva lentement, et, pour la première fois, regarda sa femme. « De n'être pas intervenu quand il était ici.

— Oh ! je vous en ai su gré. Je me souviens que vous m'avez laissé clairement comprendre votre déplaisir. J'ai été très heureuse de voir partir Ralph.

— Alors laissez-le tranquille ; ne lui courez pas après. »

Isabel détourna ses yeux qui se posèrent sur le travail de son mari. « Il faut que j'aille en Angleterre, fit-elle, non sans se rendre compte que pour un homme de goût quelque peu irritable, de telles paroles risquaient d'indiquer un entêtement stupide.

— Ce voyage ne me plaît pas du tout, déclara Osmond.

— Pourquoi m'arrêterais-je à cette considération ? Vous ne serez pas plus content si j'y renonce. Rien ne vous plaît de ce que je fais ou ne fais pas. Vous semblez toujours m'accuser de mensonge. »

Osmond se retourna ; il était un peu pâle, et souriait froidement. « Alors c'est cela qui vous fait partir ? Ce n'est pas pour voir votre cousin ; c'est pour vous venger de moi.

— Je n'ai pas la moindre idée de vengeance.

— Moi, j'en ai, dit Osmond. Ne m'en fournissez pas le prétexte.

— Vous n'avez que trop le désir d'en trouver. Vous souhaitez profondément que je commette une folie.

— S'il en était ainsi, je serais enchanté que vous me désobéissiez.

— Que je vous désobéisse ? fit Isabel, dont la voix basse prit un singulier accent de douceur.

— Soyons précis : si vous quittez Rome aujourd'hui, vous commettez un acte calculé et décidé d'opposition à ma volonté.

— Comment s'agirait-il d'un acte calculé quand je viens de recevoir un télégramme à l'instant ?

— Vous calculez vite ; c'est un talent remarquable. Je ne vois pas pourquoi nous prolongerions cette discussion ; vous connaissez mon désir. » Et il resta immobile comme s'il eût attendu que sa femme se retirât.

Mais elle ne bougeait pas et, pour étrange que la chose puisse paraître, ne pouvait faire un mouvement ; elle voulait encore se justifier, et son mari possédait, à un point extraordinaire, le pouvoir de lui faire éprouver ce besoin. Il y avait, dans le cœur d'Isabel et contre son jugement même, un sentiment auquel il pouvait toujours faire appel.

« Vous n'avez pas de raison d'exprimer un tel désir, dit-elle, et moi, j'ai toute raison de partir. Je ne puis vous dire combien vous me semblez injuste. Je crois que vous le savez. C'est votre opposition à vous qui est calculée et volontairement hostile. »

Elle n'avait encore jamais dit à Osmond le fond de sa pensée et c'était évidemment pour lui une impression nouvelle. Il ne montra pourtant pas de surprise, et sa froideur même dénonça qu'il s'était attendu à ce que sa femme ne résistât pas jusqu'au bout à ses tentatives ingénieuses pour la faire sortir de ses gonds. « Elle n'en est donc que plus précise, répondit-il, pour ajouter presque aussitôt, comme s'il se fût agi d'un conseil amical : C'est une question fort importante. »

Elle ne l'ignorait pas, et appréciait pleinement la gravité de l'heure ; elle savait qu'ils étaient arrivés à une crise dont l'acuité méritait une grande attention. Elle ne répondit pas, et le laissa poursuivre : « Vous prétendez que je n'ai pas de raison valable ? Or j'ai la meilleure des raisons : votre intention me blesse au fond du cœur : elle est laide, indélicate, inconvenante. Votre cousin ne m'est rien, et je ne suis tenu envers lui à aucune obligation. Je lui ai déjà fait les plus belles concessions. Vos rapports avec lui, pendant son séjour à Rome, m'ont tenu sur des épingles, mais j'ai laissé faire, parce que, de semaine en semaine, j'attendais son départ. Je ne l'ai jamais aimé, pas plus qu'il ne m'aime. C'est cela qui vous plaît en lui : c'est qu'il me déteste, fit Osmond, avec un tremblement de voix furtif et à peine perceptible. Je me fais une haute idée de ce que ma femme doit et ne doit pas faire. Il ne sied pas qu'elle traverse seule l'Europe, au mépris de ma répugnance affirmée, pour aller s'installer au chevet d'un autre homme. Votre cousin ne vous est rien, ne nous est rien à nous. Ce "nous" vous fait sourire, mais je vous assure, Mrs Osmond, que je ne connais que "nous". Je tiens notre mariage pour sérieux ; vous paraissez avoir pris la résolution de n'en rien faire. Je ne sache pas que

nous soyons divorcés ou séparés, car nous sommes indissolublement unis. Vous êtes plus proche de moi que personne au monde, et je suis plus proche de vous. Pareille proximité peut être déplaisante ; elle est du moins le fait de notre volonté réfléchie. Vous n'aimez pas qu'on vous rappelle cette obligation, je le sais, mais moi je ne m'y oppose pas, parce que, parce que… » Il s'arrêta un moment, comme s'il eût eu à prononcer un dernier mot décisif… « Parce que nous devons accepter les conséquences de nos décisions, et que ce que j'apprécie le plus dans la vie c'est l'honorabilité des actes. »

Il parlait gravement, et avec une sorte de douceur, sans plus recourir à son ton de sarcasme. Isabel sentit s'émouvoir sa sensibilité, cependant que s'empêtrait dans un réseau de fils ténus la résolution avec laquelle elle était entrée dans la pièce. Les dernières paroles d'Osmond ne représentaient pas un ordre, mais une sorte de prière, et tout en sentant que toute expression de respect de sa part ne pouvait être qu'un raffinement d'égoïsme, elle leur trouvait quelque chose de transcendant et d'absolu, comme un signe de croix sur un drapeau national. Il parlait au nom d'une tradition précieuse et sacrée, au nom de l'observance d'une forme magnifique. Ils étaient, en esprit, aussi loin l'un de l'autre que le furent jamais amants désillusionnés, mais ils ne s'étaient encore jamais formellement séparés. Isabel n'avait pas changé ; sa vieille passion de justice l'habitait encore, et commençait, malgré sa pleine pénétration de sophismes blasphématoires, à vibrer en elle d'une façon qui faillit un moment assurer la victoire de son mari. Elle songea que, dans son désir de sauver les apparences, il était après tout sincère, et que ce désir même n'allait pas sans mérite. Dix minutes plus tôt, elle sentait toute la joie de l'action irréfléchie, joie à laquelle elle était restée si longtemps étrangère, mais, sous le souffle flétrissant d'Osmond, son désir d'action s'était mué en un terne renoncement. Cependant, elle ne voulait pas renoncer sans laisser comprendre qu'elle était moins dupe que victime. « Je connais votre maîtrise dans l'art de l'ironie, dit-elle. Comment pouvez-vous parler d'union indissoluble ; comment pouvez-vous vous dire satisfait ? Que devient notre union quand vous m'accusez de fausseté ? Où placez-vous votre satisfaction, quand vous n'abritez dans votre cœur que des soupçons hideux ?

— Elle consiste à vivre convenablement, malgré toutes ces difficultés.

— Nous ne vivons pas du tout convenablement ! protesta Isabel.

— À coup sûr pas, si vous allez en Angleterre.

— Cela a si peu d'importance ; si peu ! je pourrais faire bien pis. »

Il leva légèrement les sourcils et même les épaules, selon une mimique qu'il avait adoptée, à force de vivre en Italie.

« Ah ! si vous êtes venue me menacer, j'aime mieux mes médailles. » Et faisant un pas vers la table il y prit la feuille de papier sur laquelle il avait travaillé, et se mit à l'étudier.

« Je suppose que si je pars, vous ne me demanderez pas de revenir », fit Isabel.

Il se retourna vivement, et elle comprit que ce mouvement-là, du moins, n'était pas calculé. Il la regarda un moment, puis : « Avez-vous perdu l'esprit ? demanda-t-il.

— Comment pourrions-nous éviter une rupture, reprit-elle, si tout ce que vous dites est exact ? »

Cette rupture, elle ne voyait pas le moyen de l'éluder, malgré son sincère désir de trouver une échappatoire.

Il s'assit à sa table. « Je ne vais pas discuter avec vous quand vous me défiez ouvertement », déclara-t-il, en reprenant ses pinceaux.

Elle ne s'attarda que le temps d'embrasser du regard la silhouette volontairement impassible et cependant fort expressive d'Osmond, puis elle sortit précipitamment. Facultés, énergie, passion, tout sombrait en son être ; il lui semblait qu'une brume froide et sombre s'était soudain épaissie autour d'elle. Osmond possédait au suprême degré l'art de mettre toutes les faiblesses en lumière.

En regagnant sa chambre, elle trouva la comtesse Gemini debout à l'entrée d'une petite pièce où l'on avait réuni une collection de livres disparates. Un livre à la main, la comtesse venait de jeter les yeux sur une page qui ne paraissait pas beaucoup l'intéresser. Au bruit des pas d'Isabel, elle leva la tête.

« Ah ! ma chère, fit-elle, vous qui êtes si cultivée, indiquez-moi un livre amusant à lire. Tout cela est d'un ennui ! Croyez-vous que celui-

ci soit possible ? »

Isabel regarda le titre du volume que l'autre lui tendait, mais sans le voir ni le comprendre. « Je ne puis guère vous conseiller. Je viens de recevoir de mauvaises nouvelles. Mon cousin, Ralph Touchett, est mourant. »

La comtesse Gemini laissa tomber son livre. « Ah ! il était si *simpatico*. J'en suis bien attristée pour vous.

— Vous le seriez plus encore si vous saviez tout.

— Qu'y a-t-il à savoir ? Vous avez bien mauvaise mine, dit la comtesse. Vous venez de voir Osmond ? »

Une demi-heure plus tôt, Isabel aurait accueilli très froidement la supposition qu'elle pût jamais chercher la sympathie de sa belle-sœur, et l'on ne saurait trouver preuve meilleure de son désarroi que la façon dont elle répondit à la question distraite de la comtesse. « Oui, je viens de le voir, acquiesça-t-elle, cependant que sa belle-sœur la couvait du regard.

— Je suis sûre qu'il a été odieux ! fit celle-ci ; a-t-il dit qu'il était heureux de la mort du pauvre Mr Touchett ?

— Il dit qu'il est impossible que je parte pour l'Angleterre. »

La comtesse avait un esprit agile quand ses intérêts étaient en jeu ; elle prévoyait déjà que c'en était fini de tout éclat pour le reste de son séjour à Rome. Ralph Touchett allait mourir ; Isabel prendrait le deuil, et il ne serait plus question de grands dîners. Cette perspective lui arracha tout d'abord une grimace expressive, mais ce jeu de physionomie rapide et pittoresque fut son seul tribut à sa déception. Après tout, se dit-elle, la comédie était presque finie, et elle avait déjà prolongé outre mesure son séjour. Au surplus, elle prenait assez à cœur le chagrin d'Isabel pour oublier le sien, et elle voyait que ce chagrin était profond. Plus profond même que ne l'expliquait la mort d'un cousin, et la comtesse n'hésita pas à rapporter l'expression des yeux de sa belle-sœur à l'exaspérante personnalité de son frère. Son cœur battait d'un espoir presque joyeux, car si elle souhaitait voir Osmond dominé, les circonstances paraissaient favorables. Évidemment, si Isabel partait pour l'Angleterre, il ne lui resterait plus à elle-même qu'à quitter le Palazzo Roccanera, rien ne pouvant l'inciter à y

demeurer avec Osmond. Elle n'éprouvait pas moins l'immense désir d'entendre Isabel se décider au départ. « Rien n'est impossible pour vous, ma chère, fit-elle d'un ton doucereux. À quoi vous servirait sans cela d'être riche, intelligente et bonne ?

— À quoi, en effet ? Je me sens d'une faiblesse stupide !

— Pourquoi Osmond déclare-t-il ce voyage impossible ? » insista la comtesse d'un ton qui disait assez qu'elle ne pouvait imaginer ses raisons.

Mais à se sentir ainsi interrogée, Isabel se replia sur elle-même et retira la main dont la comtesse s'était affectueusement saisie. Elle n'en répondit pas moins avec une amère franchise : « Parce que nous sommes si heureux ensemble que nous ne pouvons nous quitter même pour une quinzaine.

— Ah ! s'écria la comtesse, tandis qu'Isabel se détournait, quand je veux faire un voyage, mon mari me déclare simplement qu'il ne me donnera pas d'argent ! »

Isabel se retira dans sa chambre, où elle se mit, pendant une heure, à marcher de long en large. Certains lecteurs pourront l'accuser de se tourmenter bien en vain, et il est certain que pour une femme à l'esprit indépendant, elle se laissait arrêter par un obstacle médiocre. Il lui semblait mesurer pleinement, pour la première fois, l'importance du mariage. Être mariée, cela voulait dire que si l'on avait à choisir, dans un cas pareil, on choisissait son mari.

« J'ai peur… oui, j'ai peur », se dit-elle plus d'une fois, en s'arrêtant dans sa marche. Ce qui lui faisait peur, d'ailleurs, ce n'était pas son mari, sa colère, sa haine, sa vengeance, ce n'était même pas la perspective du jugement qu'elle porterait un jour sur sa propre conduite, considération qui avait souvent suspendu ses décisions, c'était seulement l'acte de violence qu'elle allait commettre en partant quand Osmond voulait qu'elle restât. Un abîme de dissentiment s'était creusé entre eux, mais il n'en gardait pas moins le désir qu'elle demeurât près de lui, et considérait avec horreur l'idée de son départ. Elle n'ignorait pas la finesse de sa sensibilité aux objections. Ce qu'il était capable de lui dire, elle l'avait éprouvé ; mais malgré tout, ils étaient mariés, et le mariage voulait qu'une femme s'attachât à l'homme avec lequel elle avait prononcé des vœux formidables devant

l’autel. Elle finit par s’affaler sur un sofa, et enfouit son visage dans une pile de coussins.

Quand elle releva les yeux, la comtesse Gemini était devant elle. Elle était entrée sans bruit ; un étrange sourire se jouait sur ses lèvres minces, et son visage avait, depuis une heure, pris une expression significative. On peut dire qu’elle se tenait toujours à la fenêtre de son propre esprit, mais à ce moment-là elle se penchait bien au-dehors. « J’ai frappé, expliqua-t-elle, et vous ne m’avez pas répondu. Alors, je me suis risquée. Voilà cinq bonnes minutes que je vous regarde. Vous êtes bien malheureuse.

— Oui, mais je ne crois pas que vous puissiez me consoler.

— Voulez-vous me permettre de l’essayer ? »

Et la comtesse s’assit sur le sofa, près d’Isabel. Elle continuait à sourire, et il y avait quelque chose de communicatif et de triomphant dans son expression. Elle semblait avoir bien des choses à dire, et il apparut pour la première fois à Isabel que sa belle-sœur pouvait prononcer des paroles vraiment humaines. Elle faisait jouer ses yeux brillants, d’où se dégageait une fascination déplaisante. « Avant tout, reprit-elle, je dois vous avouer que je ne comprends pas votre état d’esprit. Vous paraissez avoir tant de scrupules, tant de raisons, tant de chaînes. Quand je me suis aperçue, il y a dix ans, que le plus cher désir de mon mari était de me rendre malheureuse – depuis quelque temps, il me laisse simplement tranquille –, ah ! quelle merveilleuse simplification cela fut ! Vous n’êtes pas assez simple, ma pauvre Isabel !

— Non, je ne suis pas assez simple, avoua Isabel.

— Il y a une chose que je veux vous dire, parce qu’il me semble que vous devriez la savoir. Peut-être la savez-vous ; peut-être l’avez-vous devinée, mais tout ce que je puis dire, dans ce cas, c’est que je comprends moins encore ce qui vous empêche d’agir à votre gré.

— Que voulez-vous dire ? » demanda Isabel, dont un pressentiment faisait battre le cœur.

La comtesse allait se justifier, et ce fait seul était remarquable. Mais il lui plaisait de jouer un moment avec son sujet.

« À votre place, j’aurais deviné depuis des années. Vous n’avez vraiment jamais eu de soupçons ?

— Je n’ai rien deviné. Qu’y avait-il à soupçonner ? Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— C’est parce que vous avez un esprit prodigieusement pur. Je n’ai jamais vu de femme à l’esprit si pur ! » s’écria la comtesse.

Isabel se leva lentement. « Vous allez me dire quelque chose d’atroce.

— Appelez-le comme vous voudrez ! »

Et la comtesse se leva aussi comme pour animer d’une vie redoutable son épanchement de perversité. Elle resta un moment debout, dans un rayonnement d’intentions perfides et de laideur, comme en jugea Isabel ; puis elle lança : « Ma première belle-sœur n’a pas eu d’enfant. »

Isabel la regarda, déconcertée par cette entrée en matière.

« Votre première belle-sœur ?

— Vous devez savoir, si l’on peut y faire allusion, qu’Osmond s’était marié en premières noces. Je ne vous ai jamais parlé de sa femme, jugeant que ce n’était ni convenable ni respectueux. Mais d’autres gens, moins pointilleux, ont dû le faire. La pauvre petite femme a vécu trois ans à peine, et est morte sans enfant. Ce n’est qu’après sa mort que Pansy est arrivée. »

Le front d’Isabel se contractait ; une vague et pâle stupeur écartait ses lèvres. Elle s’efforçait de suivre : il y avait tellement plus à suivre qu’elle ne pouvait le comprendre.

« Alors, Pansy n’est pas la fille de mon mari ?

— De votre mari, si fait ! Mais pas du mari d’une autre. De la femme d’un autre. Ah ! ma bonne Isabel, s’écria la comtesse, avec vous, il faut mettre les points sur les *i*.

— Je ne comprends pas. De la femme de qui ? demanda Isabel.

— De la femme d’un affreux petit Suisse, qui est mort il y a douze ans, quinze peut-être. Il n’a jamais reconnu Mlle Pansy, et, sachant ce qu’il en était, n’a jamais voulu entendre parler d’elle ; il n’avait d’ailleurs aucune raison de le faire. C’est Osmond qui s’en est chargé,

et cela valait mieux, malgré la peine qu'il a dû prendre plus tard pour raconter que sa femme était morte en couches, et que, dans son chagrin et son horreur, il avait banni aussi longtemps que possible l'enfant de sa vue avant de la retirer de nourrice. En réalité, n'est-ce pas, sa femme était morte d'une tout autre maladie et dans un tout autre endroit : dans les montagnes du Piémont, où ils étaient allés passer le mois d'août parce que sa santé semblait réclamer l'air pur, mais où son état empira soudain, de façon fatale. L'histoire passa suffisamment : elle s'accordait assez avec les apparences pourvu que l'on ne cherchât pas de précisions. Mais moi je n'ai pas eu besoin d'enquête, poursuivit la comtesse, pour tout comprendre, comme vous allez comprendre aussi, et sans qu'il y eût un mot échangé entre nous – je veux dire entre Osmond et moi. Ne le voyez-vous pas me regarder en silence, pour arranger la chose – entendez : pour m'arranger, moi, si je soufflais mot ! Je n'ai rien dit à personne, pas un mot à âme qui vive, si vous pouvez le croire de moi ; sur mon honneur, ma chère, je vous parle de cette affaire aujourd'hui, après si longtemps, comme je n'en ai jamais, jamais parlé. Il devait me suffire, d'emblée, que la petite fût ma nièce, puisqu'elle était la fille de mon frère. Quant à sa véritable mère !… » À ce moment, la remarquable tante de Pansy se tut presque involontairement, tant l'impressionnait le visage de sa belle-sœur, dont les yeux la regardaient comme elle n'avait jamais été regardée.

Elle ne prononçait pas de nom, et pourtant Isabel eut peine à contenir, sur ses propres lèvres, l'écho de mots qui n'avaient pas été proférés. Elle se laissa retomber sur le sofa, la tête penchée. « Pourquoi me dites-vous cela ? demanda-t-elle d'une voix que la comtesse eut peine à reconnaître.

— Parce que je trouvais exaspérant que vous n'en fussiez pas informée. Franchement, ma chère, je m'en voulais de ne vous avoir rien dit. Comme si je n'aurais pas dû y arriver, depuis le temps ! Ça me dépasse, si vous me permettez de le dire, tout ce que vous semblez avoir réussi à ne pas saisir autour de vous. C'est une sorte de sauvetage, d'aide à l'ignorance innocente, où j'ai toujours été assez maladroite ; et dans cette obligation de me taire au nom de mon frère, mon courage a fini par se trouver à bout. Maintenant, croyez bien qu'il ne s'agit pas d'un mensonge éhonté : les faits sont exactement tels que je vous les rapporte.

— Je n’avais pas le moindre soupçon », fit Isabel au bout d’un moment ; et elle regarda sa belle-sœur d’une façon qui semblait souligner l’apparente absurdité d’un pareil aveu.

« C’est bien ce que je pensais, quoique ce ne fût pas facile à croire. Alors, vous ne vous êtes jamais doutée qu’il a été cinq ou six ans son amant ?

— Je ne sais pas. J’avais parfois des pensées obscures, et c’est sans doute cela qu’elles signifiaient.

— Elle a été d’une admirable, d’une prodigieuse adresse avec Pansy ! s’écria la comtesse, sans s’arrêter aux paroles de sa belle-sœur.

— Aucune idée n’avait jamais pris en moi cette forme définie, continuait Isabel, qui semblait s’attacher à découvrir ce qu’elle avait ou non confusément pressenti. Et, en définitive, je ne comprends pas. »

Elle parlait comme une femme intriguée et dolente, ce qui n’empêchait pas la pauvre comtesse de trouver que sa révélation n’avait eu qu’un piètre effet. Là où elle s’attendait à voir jaillir l’incendie, elle tirait à peine une étincelle. Isabel ne se montrait guère plus impressionnée qu’elle ne l’eût été en imagination par le récit de quelque fait divers sinistre. « Ne voyez-vous pas, reprit la comtesse, que l’enfant ne pouvait passer pour celui de son mari, auprès de M. Merle lui-même ? Ils étaient depuis trop longtemps séparés pour cela, et il était parti pour quelque pays lointain, l’Amérique du Sud, je crois. Si elle avait jamais eu des enfants, ce dont je ne suis pas sûre, elle les avait perdus. La situation se trouvait justement rendre possible à Osmond, vu l’urgence de circonstances aussi embarrassantes, la reconnaissance de sa paternité. Sa femme était morte, c’est vrai, mais elle n’était pas morte depuis assez longtemps pour permettre de discuter un arrangement de dates, du moment, je le répète, que les soupçons n’étaient pas éveillés, ce qui fut l’objet de leurs soins. Quoi de plus naturel, à distance, pour un monde qui ne s’inquiétait pas de vétilles, quoi de plus naturel pour cette pauvre Mrs Osmond, que d’avoir laissé derrière elle, *poverina*, le fruit d’un court bonheur qui lui avait coûté la vie ? Grâce à un changement de résidence – Osmond habitait Naples, au temps de leur séjour dans les Alpes, et en temps voulu quitta pour toujours la ville –, toute l’histoire fut répandue avec plein succès. Ma pauvre belle-sœur dans sa tombe ne pouvait pas

protester, et la véritable mère, pour sauver la face, renonça à tout droit visible sur l'enfant.

— Ah ! pauvre femme ! » s'écria Isabel, qui fondit soudain en larmes.

Il y avait longtemps qu'elle n'en avait versé ; elle croyait avoir renoncé aux pleurs. Mais elles coulaient maintenant avec une abondance qui devenait pour la comtesse Gemini un nouveau sujet de stupeur.

« C'est bien de la bonté à vous de la plaindre, fit-elle avec un rire discordant. Oui, en effet, vous avez une façon particulière de voir les choses.

— Il a dû être infidèle à sa femme, et bien vite, dit Isabel, cessant soudain de pleurer.

— Voilà ce qui manquait, que vous preniez sa cause en main ! admira la comtesse. Je suis d'ailleurs entièrement d'avis avec vous que c'était beaucoup trop tôt.

— Mais à moi… à moi ? »

Isabel hésita, comme si elle n'avait pas entendu, comme si sa question, malgré l'importance qu'elle prenait à ses yeux, ne se fût posée qu'à elle seule.

« À vous, s'il vous a été infidèle ? Oh ! tout dépend, ma chère, de ce qu'on appelle fidélité. Quand il vous a épousée, il n'était plus l'amant d'une autre, l'amant que lui permettaient d'être, *cara mia*, les dangers et leurs précautions, tant que l'aventure a duré. Cet état de choses avait cessé ; la dame s'était repentie, ou en tout cas ressaisie, pour des raisons à elle. Elle avait d'ailleurs eu toujours un tel respect des apparences qu'Osmond lui-même avait fini par en être excédé. Vous pouvez imaginer ce qu'il lui en coûtait de ne pouvoir décemment appliquer à la situation l'un de ses sujets de préoccupations ordinaires ! Mais tout le passé était entre eux.

— Oui, répéta machinalement Isabel, tout le passé est entre eux.

— Oh ! le passé récent est sans importance. Mais pendant cinq ou six ans, je le répète, ils s'en sont donné. »

Isabel resta un moment silencieuse. « Pourquoi a-t-elle donc voulu qu'il m'épousât ?

— Ah ! ma chère ; voilà où elle s'est montrée supérieure ! Parce que vous aviez de l'argent, et parce qu'elle a compris que vous seriez bonne pour sa fille.

— Pauvre femme ! Et Pansy qui ne l'aime pas ! s'écria Isabel.

— C'est la raison même qui lui a fait chercher quelqu'un que Pansy aimerait. Elle le sait, elle sait tout.

— Saura-t-elle que vous venez de me raconter cette histoire ?

— Cela dépend de ce que vous lui direz. Elle est préparée à cette révélation, et savez-vous ce qu'elle escompte pour sa défense ? Votre conviction que je mens. Peut-être le croyez-vous, et vous n'avez pas besoin de vous en cacher. Seulement il se trouve que, cette fois, je ne mens pas. J'ai souvent inventé des petites histoires idiotes, mais elles n'ont fait de mal qu'à moi-même. »

Isabel considérait l'aventure que venait de lui conter sa belle-sœur comme un ballot de marchandises fantastiques qu'un marchand ambulant aurait pu dérouler à ses pieds sur le tapis. « Pourquoi Osmond ne l'a-t-il jamais épousée ? demanda-t-elle enfin.

— Parce qu'elle n'avait pas d'argent. » La comtesse avait réponse à tout et, si elle mentait, elle mentait bien. « Personne ne sait, personne n'a jamais su de quoi elle vit, ni d'où elle a tiré ses précieuses collections. Je crois qu'Osmond lui-même l'ignore. D'ailleurs, elle ne l'aurait pas épousé.

— Comment peut-elle l'avoir aimé, alors ?

— Elle ne l'aime pas comme vous l'entendez. Elle a pu l'aimer aux premiers temps, et l'aurait sans doute épousé, si son mari n'avait pas vécu. Mais lorsque M. Merle rejoignit – je ne dirai pas ses ancêtres, car il n'en a jamais eu –, ses rapports avec Osmond s'étaient modifiés, et ses ambitions avaient grandi. D'ailleurs, poursuivit la comtesse, en lançant un trait empoisonné qui devait faire cruellement souffrir Isabel, d'ailleurs, elle ne s'était jamais fait sur son compte des illusions d'intelligence. Elle espérait épouser un grand homme : c'était son ambition de toujours. Elle avait attendu, guetté, intrigué, prié, sans jamais parvenir à ses fins. Je ne considère pas sa vie comme un succès,

et vous ? Je ne sais à quoi elle pourra parvenir, mais jusqu'ici elle n'a pas grand-chose à montrer. Le seul résultat tangible qu'elle ait obtenu, en dehors de connaître tout le monde et de faire chez les gens des séjours gratuits, a été de vous mettre en présence d'Osmond. Oh ! c'est bien son œuvre, ma chère ; inutile de me regarder comme si vous en doutiez. Je les ai vus manœuvrer pendant des années ; je sais tout, tout ! On me prend pour une linotte, mais j'ai assez de suite dans les idées pour pénétrer leurs entreprises. Elle m'exècre, et sa façon de le montrer est de toujours prendre ostensiblement ma défense. Quand on m'accuse d'avoir eu quinze amants, elle prend l'air horrifié, et déclare qu'une bonne moitié de la liste est apocryphe. Elle a eu peur de moi pendant des années, et s'est sentie grandement réconfortée par les vils mensonges qu'elle entendait proférer sur mon compte. Elle craignait de me voir dénoncer ses machinations, et m'a menacée un jour, lorsque Osmond commençait à vous faire la cour. C'était dans sa maison de Florence ; cet après-midi où elle vous y avait conduite et où l'on a pris le thé dans le jardin. Elle m'a déclaré que si je racontais des histoires, elle saurait ce qui lui restait à faire. Elle prétend qu'il y en a bien plus long à dire sur mon compte que sur le sien ; la comparaison serait intéressante à faire ! Je ne me soucie pas le moins du monde de ce qu'elle peut dire, parce que je sais combien vous vous en moquez aussi. On ne saurait pas se faire moins de souci à mon sujet que vous ne vous en faites déjà ! Alors elle peut bien se venger comme il lui plaira, je ne crois pas qu'elle puisse vous effarer beaucoup. Son idéal a toujours été de se montrer parfaitement irréprochable, un grand lis immaculé, l'incarnation des convenances. C'est le dieu qu'elle a toujours adoré. La femme de César ne doit pas être soupçonnée, n'est-ce pas, et comme je vous l'ai dit, elle s'est toujours flattée d'épouser César. Première raison pour ne pas épouser Osmond : elle avait peur qu'à la voir près de Pansy, on ne fît des rapprochements, on ne vît même une ressemblance. Elle avait la terreur que la mère ne se trahît. Mais elle a bien pris ses précautions, et la mère ne s'est jamais trahie.

— Si, elle s'est trahie, interrompit Isabel, dont le visage pâlissait, à mesure que se déroulait l'histoire. Elle s'est trahie l'autre jour, sans que je m'en aperçusse, d'ailleurs. L'occasion d'un beau mariage semblait s'offrir pour Pansy et, dans son désappointement que la chose ne se fût pas faite, elle a failli laisser tomber le masque.

— Ah ! c’est là que le bât la blesse ! cria la comtesse. Sa faillite à elle a été si lamentable qu’elle est bien décidée à se rattraper dans la personne de sa fille. »

Ces mots « sa fille » lancés si familièrement firent tressaillir Isabel. « Quelle étonnante histoire ! murmura-t-elle, avec une telle impression de stupeur qu’elle en perdait presque le sentiment d’être elle-même touchée par l’intrigue.

— Maintenant, vous n’allez pas vous tourner contre une pauvre enfant innocente, reprit la comtesse. Elle est extrêmement gentille en dépit de sa déplorable origine. Moi, j’aime Pansy, non parce qu’elle est sa fille à elle, mais parce qu’elle est devenue la vôtre.

— Oui, elle est devenue la mienne. Et comme la pauvre femme a dû en souffrir ! s’écria Isabel, que cette seule pensée fit rougir.

— Je ne crois pas qu’elle ait souffert ; je suis convaincue qu’elle a été enchantée, au contraire. Le mariage d’Osmond a fait gravir plusieurs échelons à sa fille. Avant cela, elle restait dans un trou. Et savez-vous l’espoir de sa mère ? Que vous prendriez assez de goût à l’enfant pour faire quelque chose pour elle. Osmond ne pouvait évidemment pas la doter ; il était bien trop pauvre pour cela ; mais là je ne vous apprends rien. Ah ! ma chère, s’écria la comtesse, pourquoi avez-vous fait cet héritage ? » Elle se tut un moment, comme si elle avait vu une expression inattendue sur le visage d’Isabel. « Maintenant, ne me dites pas que vous allez lui donner une dot. Vous en êtes bien capable, mais je me refuserais à le croire. Ne tâchez pas d’être trop bonne. Laissez-vous être un peu dégagée, un peu naturelle, un peu méchante ; offrez-vous, une fois dans votre vie, le luxe d’une certaine perversité.

— Tout cela est bien étrange, dit Isabel. Sans doute est-il bon que je sois informée, mais je n’en ai pas moins de peine. Je vous suis bien obligée.

— Oui, vous en avez l’air ! s’écria la comtesse avec un rire d’ironie. Il est possible que vous me sachiez gré, possible que vous m’en vouliez. Vous ne prenez pas la chose comme je m’y attendais.

— Comment faut-il la prendre ? demanda Isabel.

— Oh ! comme une femme dont on a abusé. » Isabel ne répondit pas, et se contenta d'écouter la comtesse qui poursuivit : « Ils sont toujours restés très liés, même après la rupture que l'un ou l'autre a provoquée. Elle s'est toujours plus souciée de lui que lui d'elle. Une fois terminé leur petit carnaval, ils ont convenu que chacun laisserait pleine liberté à l'autre, et que chacun ferait aussi son possible pour aider l'autre. Vous pourriez me demander comment j'ai connu pareil marché. J'y ai conclu de la façon dont ils se sont comportés. Seulement, voyez combien les femmes valent mieux que les hommes ! Elle a trouvé une femme à Osmond, alors qu'il n'a jamais levé le petit doigt pour elle. Elle s'est donné du mal, a intrigué, souffert pour lui ; elle lui a même, à diverses reprises, procuré de l'argent, et le fin mot de l'histoire, c'est qu'il a assez d'elle. Elle représente une vieille habitude ; il y a des moments où il éprouve le besoin d'elle, mais, au total, elle ne lui manquerait guère, si elle venait à disparaître. Et le mieux, c'est qu'elle le sait maintenant. Allez, vous n'avez pas lieu d'être jalouse ! » conclut la comtesse avec sérénité.

Isabel se releva ; elle se sentait meurtrie et manquait de souffle ; la tête lui tournait. « Je vous suis bien obligée, reprit-elle, puis elle s'enquit brusquement, sur un ton tout différent : Comment savez-vous tout cela ? »

Cette question parut froisser la comtesse plus que ne l'avait satisfaite l'expression de gratitude. Elle lança à sa belle-sœur un regard provocant : « Admettons que je l'aie inventé ! » s'écria-t-elle. Mais, changeant non moins soudainement de ton, elle posa une main sur le bras d'Isabel et lui demanda avec un sourire pénétrant : « Et maintenant allez-vous renoncer à votre voyage ? »

Isabel tressaillit et se détourna légèrement ; elle se sentait épuisée, et dut, pour se soutenir, poser un bras sur la cheminée. Elle resta ainsi une minute, puis, les yeux fermés et les lèvres pâles, laissa tomber sur son bras sa tête bourdonnante.

« J'ai eu tort de parler ; je vous ai fait mal ! s'écria la comtesse.

— Ah ! il faut que je voie Ralph ! » gémit Isabel, moins avec le ressentiment ou la colère violente que prévoyait la comtesse que sur un ton de profonde, d'infinie détresse.

OceanofPDF.com

LII

Il y avait un train ce soir-là pour Turin et Paris, et après que la comtesse l'eut quittée, Isabel tint un conciliabule rapide et décisif avec sa femme de chambre qui était discrète, active et dévouée. Après quoi, elle n'eut plus qu'une idée, en dehors de son voyage. Il lui fallait voir Pansy : c'était une inéluctable obligation. Elle ne s'était pas encore rendue au couvent, Osmond lui ayant laissé entendre qu'il était trop tôt pour commencer ses visites. À cinq heures, elle descendit de voiture devant une haute porte, dans une rue étroite du quartier de la Piazza Navona, et fut reçue par la tourière du couvent, brave femme à l'aimable sourire. Isabel connaissait déjà la maison, pour être venue y voir les sœurs avec Pansy. Elle savait qu'elles étaient bienveillantes, que les chambres étaient vastes et gaies, et que le jardin largement utilisé offrait du soleil en hiver et de l'ombre au printemps. Mais elle n'aimait guère l'institution, qui l'offusquait et l'effrayait un peu, et pour rien au monde elle n'y eût passé une nuit. Ce jour-là, elle y trouva plus que jamais une impression de prison décente, car il était impossible de prétendre que Pansy pût en sortir. Cette innocente créature venait de lui être présentée sous un jour nouveau et cru, mais l'effet secondaire de cette révélation l'incitait mieux encore à lui tendre la main.

La tourière l'introduisit dans le parloir du couvent, et s'en fut annoncer une visite pour la chère petite demoiselle. Le parloir était une pièce vaste et froide, avec des meubles d'aspect neuf, un grand poêle brillant de porcelaine blanche sans feu, des fleurs de cire sous verre, et aux murs, une série de gravures de sujets religieux. Lors d'une

précédente visite, Isabel avait cru se trouver à Philadelphie plutôt qu'à Rome, mais ce jour-là elle songea, sans autre réflexion, que la pièce paraissait très vide et très muette. Au bout de cinq à six minutes, la tourière réapparut pour introduire une seconde personne. Isabel se leva, s'attendant à voir une des dames de la confrérie, mais, à son extrême surprise, se trouva en présence de Madame Merle. L'effet de cette rencontre fut étrange, car Madame Merle lui était déjà si présente à l'esprit que son apparition matérielle lui semblait tout à coup, et de façon un peu terrifiante, donner mouvement et vie à une image peinte. Isabel n'avait cessé depuis des heures de penser à sa fausseté, à son audace, à son habileté, à ses souffrances probables, et ces sombres visions parurent s'illuminer d'un éclat soudain quand la dame en personne pénétra dans la pièce. Le fait même de s'y trouver prenait un caractère accablant, le caractère de ces lettres, de ces reliques profanées, de ces objets sinistres qu'on produit au prétoire. Isabel se sentit défaillir : si elle avait dû parler aussitôt, elle en eût été incapable. Cette nécessité ne s'imposait heureusement pas ; et en fait, il lui semblait qu'elle n'avait absolument rien à dire à Madame Merle. Les relations avec cette femme ne comportaient d'ailleurs jamais d'obligations absolues ; elle avait une façon d'être qui excusait à l'avance les manquements des autres autant que les siens propres. Ce jour-là, cependant, elle observait une attitude exceptionnelle ; elle entra lentement, derrière la tourière, et Isabel comprit tout de suite qu'elle ne pouvait tabler sur ses ressources habituelles. Pour Madame Merle aussi, il s'agissait d'un événement unique, et elle était décidée à s'en tirer selon les lumières du moment. Cette conviction lui prêtait une gravité particulière ; elle n'affecta même pas de sourire, et bien qu'Isabel sentît qu'elle jouait plus que jamais un rôle, l'étonnante femme lui parut n'avoir jamais été aussi naturelle. Elle considéra Isabel de la tête aux pieds, sans morgue ni provocation ; plutôt avec une douceur froide, et sans le moindre souvenir apparent de leur dernière entrevue. On eût dit qu'elle voulait établir une démarcation. Elle s'était laissé emporter cette fois-là, et se trouvait apaisée maintenant.

« Vous pouvez nous laisser seules, dit-elle à la sœur ; dans cinq minutes, madame sonnera. »

Puis elle se tourna vers Isabel qui, après avoir remarqué ce que je viens de rapporter, détournait les yeux et laissait errer ses regards aussi loin que le permettaient les limites de la pièce. Elle eût voulu ne jamais voir Madame Merle. « Vous êtes surprise de me rencontrer ici, fit celle-ci, et je crains que vous n'en soyez pas très contente. Vous ne découvrez pas de raison à ma venue qui vous fait l'effet d'avoir voulu devancer la vôtre. J'avoue que c'est une sorte d'indiscrétion de ma part : j'aurais dû vous demander votre permission. » Il n'y avait dans ces paroles aucun mouvement d'ironie oblique ; elles étaient prononcées avec douceur et simplicité, mais, lancée sur son océan de stupeur et de peine, Isabel n'aurait su discerner quelle intention les dictait. « Je ne suis d'ailleurs pas restée longtemps, continuait Madame Merle, pas longtemps avec Pansy, j'entends. Je suis venue la voir, parce que j'ai songé cet après-midi qu'elle devait se trouver un peu seule, et peut-être même un peu triste. Cette maison convient sans doute parfaitement aux jeunes filles ; je ne pourrais le dire, ne sachant pas grand-chose des jeunes filles ; mais en tout cas, elle est un peu maussade. Alors je suis venue, à tout hasard. Je savais que, bien entendu, vous deviez venir, et son père aussi, mais on ne m'avait pas dit que toute autre visite fût interdite. Cette brave femme de Madame Catherine n'a d'ailleurs fait aucune objection à la mienne. J'ai passé vingt minutes avec Pansy, qui a une charmante petite chambre, sans rien de monacal, avec un piano et des fleurs. Elle l'a délicieusement arrangée, avec son goût habituel. Évidemment, tout cela ne me regarde pas, mais je suis soulagée de l'avoir vue. On lui concède même une femme de chambre, en cas de besoin, mais elle n'a naturellement aucune occasion de faire de la toilette. Elle est charmante dans sa petite robe noire. En la quittant, je suis allée chez Madame Catherine qui a une très jolie chambre, elle aussi. Je vous assure que je ne trouve rien de monastique à ces bonnes sœurs. Madame Catherine possède la plus coquette des tables de toilette, avec un objet qui ressemble furieusement à un flacon d'eau de Cologne. Elle parle avec tendresse de Pansy, et m'a dit combien elles sont toutes heureuses de l'avoir parmi elles. C'est une petite sainte du ciel et un modèle pour les plus vieilles d'entre elles. Au moment où je quittais Madame Catherine, la tourière est venue annoncer une dame pour la *signorina*. J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de vous, et j'ai prié la bonne sœur de me

laisser vous recevoir à sa place. Elle a fortement hésité, je dois le dire, et a déclaré qu'il était de son devoir d'avertir la mère supérieure, car il était d'extrême importance de vous traiter avec respect. Je lui ai signifié de laisser la mère supérieure tranquille, et lui ai demandé comment elle supposait que j'allais vous traiter ! »

Ainsi poursuivait Madame Merle, avec l'aisance d'une femme dont la maîtrise s'est longtemps exercée dans l'art de la conversation. Il y avait pourtant, dans ses paroles, des phases et des nuances dont aucune n'échappait aux oreilles d'Isabel, bien que ses yeux évitassent le visage de son ancienne amie. Elle n'en avait pas encore dit bien long quand Isabel décela une fêlure soudaine de sa voix, une hésitation de son débit, qui représentaient à elles seules un drame complet. Cette modulation subtile soulignait une découverte redoutable : la perception d'une attitude entièrement nouvelle chez son interlocutrice. En une fraction de seconde, Madame Merle avait deviné que tout était fini entre elles, et en une autre fraction, la raison de cette rupture. La femme qui se tenait devant elle n'était plus celle qu'elle avait connue jusque-là, mais une personne très différente, une femme en possession de son secret. La découverte était redoutable, je le répète, et du moment où elle la fit, la plus accomplie des femmes balbutia et perdit courage. Un moment seulement. Le courant de ses manières parfaites se remit à couler avec sa douceur habituelle, jusqu'à la fin de l'entrevue. C'était d'ailleurs l'espoir de cette fin prochaine qui permit cet exploit. Madame Merle venait de recevoir une blessure qui la faisait trembler, et il lui fallait toute la vigueur de sa volonté pour réprimer son agitation. Le salut consistait pour elle à ne se point trahir. Elle y réussit, sans pouvoir cependant commander à sa voix dont le son nouveau la surprit lorsqu'elle s'entendit prononcer des paroles machinales. La marée de sa confiance se retirait, et elle put juste à temps entrer au port, non sans gratter légèrement le fond.

Isabel distinguait aussi nettement tout ceci que la réflexion d'une grande glace claire. La minute aurait pu être mémorable pour elle, car elle en aurait pu faire une minute de triomphe ! Que Madame Merle eût perdu son aplomb et vît devant elle le fantôme du scandale, cela en soi seul était une revanche, cela représentait presque la promesse de jours plus heureux. Et pendant un moment, durant lequel elle se tenait le dos à demi tourné devant la fenêtre, comme pour regarder au dehors,

Isabel jouit de cette certitude. De l'autre côté de la fenêtre donnait le jardin du couvent, mais ce n'est pas lui qu'elle voyait avec ses plantes fleuries sous l'après-midi vibrant. Elle voyait, à la lumière crue de cette révélation qui s'était intégrée déjà à son expérience, et à laquelle la fragilité même du vaisseau dans lequel on la lui avait offerte donnait seule une valeur intrinsèque, qu'elle avait été un instrument désigné, aussi commode et aussi inconscient qu'un outil de fer et de bois. Toute l'amertume de cette constatation lui remonta au cœur : c'était comme si elle eût senti sur ses lèvres le goût du déshonneur. Il y eut un moment où, si elle s'était retournée pour parler, ses paroles auraient sifflé comme une lanière de fouet. Mais elle ferma les yeux, et la vision hideuse s'évanouit. Ce qui restait, c'était la femme la plus intelligente du monde debout à quelques pieds d'elle, et aussi déroutée que la plus médiocre. La seule vengeance d'Isabel fut de rester silencieuse, de laisser Madame Merle dans cette situation sans précédent. Elle fit durer cette pause qui dut paraître longue à cette femme, dont le geste pour s'asseoir enfin fut en soi un aveu de défaite. Alors Isabel abaissant lentement les yeux, la regarda. Madame Merle était très pâle et dévorait du regard le visage d'Isabel. Elle pouvait y voir ce qu'elle voulait : le moment critique était passé ; Isabel ne formulerait jamais accusations ni reproches, peut-être pour ne vouloir point lui fournir l'occasion de se défendre.

« Je suis venue dire adieu à Pansy, fit enfin notre héroïne. Je pars ce soir pour l'Angleterre.

— Ce soir pour l'Angleterre ? répéta Madame Merle, les yeux levés vers elle.

— Je vais à Gardencourt. Ralph Touchett est mourant.

— Ah ! comme vous allez souffrir de cette mort ! s'écria Madame Merle, à qui la chance d'exprimer sa sympathie rendait ses esprits. Vous partez seule ?

— Oui ; sans mon mari. »

Madame Merle émit un murmure bas et confus, une sorte de tribut à l'habituelle tristesse des choses. « Mr Touchett ne m'a jamais aimée, mais je regrette sa mort. Pensez-vous voir sa mère ?

— Oui, elle est de retour d'Amérique.

— Elle m’a témoigné beaucoup de bonté, autrefois, puis elle a changé. Elle n’est pas la seule ! » commenta Madame Merle avec un noble et paisible émoi. Elle se tut un moment puis reprit : « Alors, vous allez revoir notre bon vieux Gardencourt ?

— Ce ne sera pas un grand plaisir, répondit Isabel.

— Naturellement, dans votre peine… Mais c’est, au total, de toutes les habitations que je connaisse, et j’en connais beaucoup, celle où j’aurais préféré vivre. Si je ne me risque pas à adresser un message aux propriétaires, j’aimerais que vous disiez mon bon souvenir à la maison. »

Isabel se détourna. « Il faut que j’aille voir Pansy. Je n’ai pas beaucoup de temps. »

Tandis qu’elle cherchait la sortie, la porte s’ouvrit devant une des sœurs qui s’avança avec un discret sourire, en frottant doucement, sous les longues manches flottantes, une paire de mains blanches et potelées. Isabel reconnut Madame Catherine, dont elle avait déjà fait la connaissance, et la pria de la faire conduire sans retard près de Miss Osmond. Madame Catherine parut redoubler de discrétion pour annoncer, avec le plus suave des sourires : « Ce sera bon pour elle de vous voir. Je vais vous conduire moi-même. » Puis elle jeta vers Madame Merle un coup d’œil aimable et circonspect.

« Voulez-vous me laisser rester un instant ? demanda cette dame ; on est si bien chez vous.

— Vous pouvez y rester toujours, si le cœur vous en dit », répondit la bonne sœur avec un sourire entendu.

Elle guida Isabel au long des nombreux corridors et d’un grand escalier. Ces dégagements étaient massifs et nus, clairs et nets, comme ceux des grandes prisons, se dit Isabel. Madame Catherine ouvrit doucement la porte de Pansy et introduisit la visiteuse, puis se tint sur le seuil, les mains croisées et souriant, tandis que toutes deux s’embrassaient.

« Elle est heureuse de vous voir, répéta-t-elle. Cela va lui faire du bien. » Et elle avança soigneusement la meilleure chaise pour Isabel. Elle ne s’assit point elle-même, et parut prête à se retirer. « Quelle mine lui trouvez-vous ? demanda-t-elle à Isabel.

— Elle me paraît un peu pâle.

— C’est la joie de vous voir. Elle est très heureuse. Elle éclaire la maison », déclara la bonne sœur.

Pansy portait, comme l’avait dit Madame Merle, une petite robe noire ; c’était peut-être cette robe qui accentuait sa pâleur. « On est très bon pour moi ; on pense à tout ! s’écria-t-elle, avec son habituelle bonne grâce.

— Nous pensons toujours à vous, car vous nous êtes très précieuse », fit observer Madame Catherine avec l’accent d’une femme à qui la bienveillance est coutumière, et pour qui l’idée de devoir commande les soins les plus méticuleux. Sa phrase n’en tomba pas moins avec un poids de plomb sur les oreilles d’Isabel, tant elle semblait représenter le renoncement à toute personnalité et l’autorité de l’Église.

Lorsque Madame Catherine se fut retirée, Pansy s’agenouilla et cacha sa tête sur les genoux de sa belle-mère. Elle demeura quelques moments dans cette posture, laissant Isabel lui caresser doucement les cheveux. Puis elle se leva, en détournant ses yeux pour les porter tout autour de la pièce. « Ne trouvez-vous pas que j’ai bien arrangé ma chambre ? J’ai tout ce que j’avais à la maison.

— C’est très joli, et vous êtes très bien ici », balbutia Isabel sans trop savoir que dire. D’une part, elle ne voulait pas laisser croire à l’enfant qu’elle était venue s’apitoyer sur son sort, et de l’autre, elle eût tenu pour une ironie sombre d’affecter de se réjouir avec elle. Aussi se contenta-t-elle d’ajouter, après un moment de silence : « Je suis venue vous dire adieu. Je pars pour l’Angleterre. »

Le pâle visage de Pansy s’empourpra. « Pour l’Angleterre ! Pour n’en plus revenir ?

— J’ignore quand je reviendrai.

— Oh ! quelle peine pour moi ! » soupira douloureusement Pansy. Elle semblait s’interdire tout droit de critique, mais son accent exprimait un monde de déception.

« Mon cousin, Mr Touchett, est au plus mal ; il va probablement mourir, et je veux le revoir, expliqua Isabel.

— Ah ! oui, vous m’aviez dit que l’on attendait sa mort. Il faut évidemment que vous partiez. Papa va-t-il vous accompagner ?

— Non, je pars seule. »

L’enfant ne répondit rien tout d’abord. Isabel s’était souvent demandé ce qu’elle pensait des rapports apparents de son père et de sa belle-mère, mais elle n’avait jamais laissé entendre, par un geste ou une allusion, qu’elle ne crût pas à leur parfaite entente. Elle faisait évidemment ses réflexions et devait être convaincue qu’il existait une intimité plus profonde entre certains maris et femmes. Mais la jeune fille n’était pas indiscrète, même en pensée, et se serait aussi peu risquée à juger sa douce belle-mère qu’à critiquer son père magnifique. Sans doute, à ce moment-là, son cœur cessa-t-il un moment de battre, comme il l’aurait fait si elle avait vu deux des saints du grand tableau de la chapelle tourner leurs têtes peintes et les hocher l’un devant l’autre. Mais en pareil cas elle n’aurait jamais (pour la solennité de la chose) révélé le redoutable mystère, car elle renonçait à pénétrer les secrets des vies plus hautes que la sienne. « Vous serez bien loin ! fit-elle simplement.

— Oui, je serai loin, mais cela ne fera pas grande différence, expliqua Isabel, puisque tant que vous êtes ici, on ne peut pas dire que je sois près de vous.

— C’est vrai, mais vous pouvez venir me voir, bien que cela ne vous arrive pas souvent.

— Je ne suis pas venue parce que votre père l’avait défendu. Et aujourd’hui, je n’ai rien apporté. Je n’ai pas de quoi vous distraire.

— Je ne cherche pas à me distraire : ce n’est pas ce que veut papa.

— Alors, il n’importe guère que je sois à Rome ou en Angleterre.

— Vous n’êtes pas heureuse, Mrs Osmond, dit Pansy.

— Pas très heureuse ; mais cela ne fait rien.

— C’est ce que je me dis. Qu’importe ? Mais je voudrais sortir d’ici.

— Je le voudrais aussi pour vous.

— Ne me laissez pas ici ! » reprit doucement Pansy.

Isabel resta une minute sans rien dire ; son cœur battait très vite. « Voulez-vous venir avec moi tout de suite ? » proposa-t-elle.

Pansy la regarda d’un air suppliant. « Papa l’a-t-il recommandé ?

— Non, c’est moi qui vous l’offre.

— Alors je crois que mieux vaut attendre. Papa ne vous a-t-il chargée d’aucun message pour moi ?

— Je ne crois pas qu’il ait été au courant de ma venue.

— Il pense que je ne suis pas encore restée assez longtemps ici, dit Pansy. Mais c’est bien assez long. Les sœurs sont très bonnes pour moi, et les petites filles viennent me voir. Il y en a de toutes petites, des enfants délicieuses. Et ma chambre, vous la voyez vous-même. Tout cela est charmant. Mais cela suffit. Papa voulait que je réfléchisse un peu, et j’ai beaucoup réfléchi.

— Et quel a été le résultat de vos réflexions ?

— Que je ne devais jamais rien faire qui déplaise à mon père !

— Vous le saviez déjà.

— Oui, mais je le sais mieux maintenant. Je ferai n’importe quoi… n’importe quoi », dit Pansy.

Et soudain ces paroles firent monter à ses joues une pure et ardente rougeur. Isabel en comprit la signification : elle vit que la pauvre enfant était vaincue. Il était heureux que Mr Edward Rosier eût conservé ses émaux ! Isabel regarda dans les yeux de la jeune fille, et comprit qu’elle demandait avant tout à être traitée avec douceur. Elle posa une main sur celle de Pansy, comme pour lui laisser entendre qu’elle ne l’estimait pas moins, car l’effondrement de la résistance de la jeune fille (pour muette et modeste qu’elle eût été) ne semblait que son hommage à la vérité des choses. Elle ne se permettait pas de juger les autres ; elle s’était jugée elle-même, et avait vu la vérité. Elle n’avait pas de vocation pour se battre contre des mesures concertées ; il y avait, dans la solennité de la séquestration, quelque chose qui l’accablait. Elle courbait sa jolie tête devant l’autorité, et demandait seulement à l’autorité d’être miséricordieuse. Oui, il était fort bon qu’Edward Rosier eût réservé quelques articles de sa collection !

Isabel se leva ; son temps libre se raccourcissait rapidement. « Adieu donc. Je quitte Rome ce soir. »

Pansy la saisit par la robe ; un changement soudain s'était produit dans son visage : « Vous avez un air étrange. Vous m'effrayez.

— Oh ! je suis bien inoffensive, dit Isabel.

— Peut-être ne voulez-vous pas revenir ?

— Peut-être ; je ne puis le dire.

— Ah ! Mrs Osmond, vous n'allez pas m'abandonner. »

Isabel vit que l'enfant avait tout deviné. « Ma chère petite, que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, mais je suis plus heureuse quand je pense à vous.

— Vous pouvez toujours penser à moi.

— Pas quand vous êtes si loin. J'ai un peu peur, gémit Pansy.

— Peur de quoi ?

— De papa, un peu. Et de Madame Merle. Elle est venue me voir, tout à l'heure.

— Il ne faut pas dire cela, remontra Isabel.

— Oh ! je ferai tout ce qu'on voudra ; seulement si vous êtes ici, cela me sera plus facile. »

Isabel réfléchit un moment : « Je ne vous abandonnerai pas, promit-elle enfin. Adieu, mon enfant. »

Elles se tinrent un moment silencieusement embrassées, comme deux sœurs, puis Pansy accompagna Isabel jusqu'au sommet de l'escalier. « Madame Merle est venue me voir, dit-elle en s'avançant, et, comme Isabel ne répondait pas, elle ajouta brusquement : Je n'aime pas Madame Merle. »

Isabel hésita, puis s'arrêta. « Il ne faut jamais dire que vous n'aimez pas Madame Merle. »

Pansy la regarda avec surprise, mais chez elle l'étonnement ne commandait pas la révolte. « Je ne le dirai plus », promit-elle, avec une douceur exquise. Au sommet de l'escalier, elles durent se séparer, car la discipline douce mais nettement définie imposée à Pansy lui interdisait de descendre. Du pied de l'escalier, Isabel vit la jeune fille se pencher sur la rampe. « Vous reviendrez ? cria-t-elle sur un ton qu'Isabel devait se rappeler dans la suite.

— Oui, je reviendrai. »

Madame Catherine vint au-devant de Mrs Osmond et la conduisit jusqu'à la porte du parloir, où elles restèrent une minute à causer. « Je n'entre pas, dit la bonne sœur. Madame Merle vous attend. »

À ces mots Isabel se raidit, et fut sur le point de demander si le couvent n'avait pas d'autre sortie. Mais un moment de réflexion lui fit comprendre que mieux valait ne pas montrer à la digne sœur son désir d'éviter l'autre amie de Pansy. Madame Catherine lui saisit très doucement le bras et, fixant un moment sur elle des yeux sagaces et bienveillants, dit en français et avec une sorte de familiarité : « Eh bien, chère madame, qu'en pensez-vous ?

— De ma belle-fille ? Oh ! ce serait trop long à vous dire.

— Nous pensons que cela suffit », déclara nettement Madame Catherine. Puis elle poussa la porte du parloir.

Madame Merle était assise dans la position où l'avait laissée Isabel, et s'absorbait si bien dans ses pensées qu'elle n'avait pas bougé un petit doigt. Quand Madame Catherine ferma la porte, elle se leva, et Isabel comprit que sa méditation n'avait pas été vaine. Elle avait retrouvé son équilibre ; elle était en pleine possession de ses ressources. « J'ai voulu vous attendre, dit-elle avec sérénité. Mais ce n'est pas pour parler de Pansy. »

Isabel se demanda de quoi pouvait lui parler son ancienne amie, et malgré cette affirmation précise répondit presque aussitôt : « Madame Catherine déclare que cela suffit.

— Oui ; c'est aussi ce que je pense. Je voulais vous dire encore un mot du pauvre Mr Touchett. Avez-vous lieu de croire qu'il soit vraiment à bout ?

— Je n'ai reçu d'informations que par télégramme. Malheureusement, la dépêche ne fait que confirmer une probabilité.

— Je vais vous poser une question bizarre, annonça Madame Merle. Vous aimez beaucoup votre cousin ? » Et elle eut un sourire aussi étrange que ses paroles.

« Oui, beaucoup. Mais je ne vous comprends pas. »

L’autre marqua un temps. « C’est un peu difficile à expliquer. Je me suis avisée d’un fait qui peut vous avoir échappé, et dont je vous donne le bénéfice. Votre cousin vous a rendu un grand service. Vous ne l’avez jamais deviné ?

— Il m’a rendu bien des services.

— Oui, bien que celui-là l’emporte de beaucoup sur les autres. Il a fait de vous une femme riche.

— Il a fait de moi… ? »

À la vue du succès qui s’affirmait, Madame Merle poursuivit d’un ton plus vibrant : « Il vous a octroyé ce lustre supplémentaire qui était nécessaire pour faire de vous un brillant parti. Au fond, c’est lui que vous devez remercier. »

Elle s’arrêta, en voyant l’expression des yeux d’Isabel.

« Je ne vous comprends pas. C’était la fortune de mon oncle.

— La fortune de votre oncle, oui, mais l’idée de votre cousin. C’est lui qui a décidé son père. Ah ! ma chère, la somme était grosse. »

Isabel regardait dans le vide ; il lui semblait, ce jour-là, vivre dans un monde zébré d’éclairs sinistres. « Je ne sais pas pourquoi vous me dites de pareilles choses. J’ignore ce que vous savez.

— Je ne sais rien que je n’aie deviné. Du moins ai-je deviné cela. »

Isabel gagna la porte et, lorsqu’elle l’eut ouverte, garda un moment la main sur le loquet. Puis elle dit, et ce fut sa seule vengeance : « Je croyais que c’était vous que j’avais à remercier. »

Madame Merle baissa les yeux et resta immobile, dans une sorte d’orgueilleux repentir. « Vous êtes très malheureuse, je le sais. Mais je le suis plus que vous.

— Oui, j’en suis persuadée. Je voudrais ne jamais vous revoir. »

Madame Merle releva les yeux. « Je vais partir pour l’Amérique », déclara-t-elle doucement, tandis que sortait Isabel.

OceanofPDF.com

LIII

Ce ne fut pas avec surprise mais avec un sentiment qui, en d'autres circonstances, eût beaucoup participé de la joie, qu'à Charing Cross[1], au sortir du train postal en provenance de Paris, Isabel tomba dans les bras ou plutôt dans les mains de Henrietta Stackpole. Elle avait télégraphié de Turin à son amie, et sans escompter sa venue avec certitude, prévoyait que sa dépêche ne resterait pas sans résultat. Durant le long voyage de Rome, son esprit, nageant dans l'imprécision, ne parvenait pas à envisager l'avenir. Elle avait accompli le trajet avec des yeux aveugles, et regardé sans plaisir des campagnes toutes glorieuses pourtant d'un renouveau printanier. Ses pensées l'entraînaient vers d'autres lieux, d'étranges régions sans lumière et sans routes, où les saisons ne changeaient pas, mais qu'accablait, semblait-il, une éternelle tristesse hivernale. Elle avait bien des sujets de pensée, mais ce n'était ni la réflexion, ni un dessein prémédité qui occupaient son esprit. Des scènes sans suite le traversaient, de soudains lambeaux de souvenirs ou d'espoirs douloureux. Le passé et l'avenir se précisaient et s'effaçaient au gré de ces visions, où elle ne distinguait que des images capricieuses, qui surgissaient et s'éclipsaient selon leur logique propre.

Elle constatait avec stupeur la précision de ses souvenirs. Maintenant qu'elle était dans le secret, maintenant qu'elle pénétrait une chose qui l'intéressait tant, et dont l'ignorance avait fait ressembler sa vie à une partie de whist avec un jeu de cartes incomplet, la vérité des faits, leurs rapports réciproques, leur signification et l'horreur de la plupart d'entre eux se dressaient devant elle avec une

sorte d’ampleur architecturale. Elle se rappelait mille vétilles qui ressuscitaient devant elle avec une spontanéité de frisson. Elle les avait traitées de vétilles sur le moment : elle comprenait maintenant qu’elles étaient chargées de plomb. Et pourtant, maintenant encore, ce n’étaient que des vétilles, et que gagnait-elle à les comprendre ? Rien, aujourd’hui, ne lui semblait plus avoir d’importance. Tout propos, toute intention étaient suspendus ; tout désir aussi, sauf l’unique désir d’atteindre son apaisant refuge. Gardencourt avait été le lieu de son essor, et c’était au moins une solution temporaire que de revenir à ses pièces assourdies. Elle était partie dans sa force ; elle revenait dans sa faiblesse, et si la maison avait été primitivement un refuge pour elle, ce serait dorénavant un sanctuaire. Elle enviait Ralph de mourir, car pour qui pensait au repos, c’était bien là le plus parfait des repos. Cesser d’être, renoncer à tout, et ne plus rien savoir, la pensée en était aussi douce que la vision d’une eau fraîche et d’une baignoire de marbre, dans une salle obscure d’un pays torride.

Elle connut, au long de ce retour de Rome, des moments presque aussi doux que la mort. Elle demeurait dans son coin, si immobile, si passive, si totalement abandonnée au sentiment d’être emportée, si détachée d’espoir et de regret, qu’elle évoquait pour elle-même un de ces anciens Étrusques couchés dans leur tombeau de cendres. Il n’y avait plus rien à regretter ; tout était fini maintenant. Ce n’était pas seulement le temps de sa folie, c’était aussi le temps de son repentir qui étaient loin. La chose à regretter, c’était que Madame Merle eût été… mettons incompréhensible. Sur ce point, son intelligence se révoltait, par incapacité littérale à dire ce qu’avait été Madame Merle. Quoi qu’il en eût été, c’était à Madame Merle de le regretter, comme elle ne manquerait sûrement pas de le faire en Amérique, où elle avait annoncé devoir se rendre. Ce n’était plus l’affaire d’Isabel, qui gardait seulement l’impression qu’elle ne reverrait jamais Madame Merle. Cette impression l’emportait dans l’avenir, dont elle distinguait par moments des fragments. Elle se voyait, nombre d’années plus tard, dans l’attitude d’une femme qui avait encore sa vie à vivre, et ces aperçus contredisaient l’impression de l’heure présente. Peut-être eût-il été désirable pour elle de s’éloigner vraiment, de s’en aller très loin, plus loin que la petite Angleterre grise et verte, mais ce privilège devait évidemment lui être refusé. Au fond de son cœur, plus profond

que tout appétit de renoncement, subsistait le sentiment que la vie devait l'occuper longtemps encore. Et, par moments, il y avait quelque chose d'encourageant, presque de joyeux dans cette conviction. C'était une preuve de force ; c'était la preuve qu'elle pouvait un jour être heureuse à nouveau. Il n'était pas admissible qu'elle ne dût vivre que pour souffrir ; elle était encore jeune, en somme, et il pouvait lui arriver bien des choses. Ne vivre que pour souffrir, que pour sentir avec répétition et avec insistance les blessures de la vie, il lui semblait qu'elle était trop ardente, trop précieuse pour cela. Puis elle se demanda s'il était stupide et vain de faire si grand cas de soi. Quand la valeur d'un objet avait-elle jamais assuré sa garantie ? L'histoire n'était-elle pas pleine de destructions de choses précieuses ? N'était-il pas bien plus probable que la beauté attirait la souffrance ? Peut-être y avait-il le sentiment d'une certaine imperfection dans l'ombre vague d'un long avenir que reconnaissait Isabel en la voyant passer devant ses yeux. Elle ne céderait jamais : elle tiendrait jusqu'au bout. Puis les années intermédiaires l'enveloppèrent à nouveau, et le manteau gris de son indifférence se referma sur elle.

Henrietta l'embrassa, comme Henrietta embrassait d'ordinaire, comme si elle avait eu peur qu'on la surprît à le faire, puis Isabel se mit à chercher des yeux sa femme de chambre, au milieu de la foule des voyageurs. Elle ne demandait rien, et consentait à attendre, avec l'impression soudaine qu'elle avait besoin d'une main secourable. Elle était heureuse que Henrietta fût venue au-devant d'elle, tant paraissait redoutable une arrivée à Londres. La haute voûte obscure et enfumée de la gare, l'étrange et livide éclat des lumières, la foule sombre, épaisse et passive des voyageurs, la remplissaient d'une appréhension nerveuse, et lui firent passer un bras sous celui de son amie. Elle se souvenait d'avoir naguère aimé toutes ces choses, qui semblaient faire partie d'un spectacle imposant dont certains éléments la touchaient. Elle se souvenait d'avoir, cinq ans auparavant, quitté la gare d'Euston par des rues populeuses d'un crépuscule d'hiver. Elle n'aurait su le faire ce jour-là, et l'incident lui apparut comme l'exploit d'une tierce personne.

« Il est trop beau que vous soyez venue, dit Henrietta en la regardant comme si elle avait jugé qu'Isabel était prête à discuter cette opinion. Si vous n'étiez pas venue… je ne sais vraiment pas ce qui… », acheva

Miss Stackpole avec une claire allusion à sa puissance de désapprobation.

Isabel cherchait toujours en vain sa servante. Ses yeux se posèrent machinalement sur une silhouette confusément familière, et au bout d'une seconde, elle reconnut l'aimable contenance de Mr Bantling. Il restait un peu à l'écart, sans qu'il fût au pouvoir de la multitude qui se pressait autour de lui de lui faire céder un pouce du terrain qu'il s'était assigné, et de le rapprocher des deux amies avant qu'elles ne se fussent acquittées de leurs embrassades.

« Voilà Mr Bantling, fit avec douceur et assez inopinément Isabel, que ne tourmentait plus guère dorénavant le fait de retrouver ou non sa servante.

— C'est bien lui ; il m'accompagne partout. Venez ici, Mr Bantling ! » appela Henrietta. Sur quoi, le galant célibataire s'avança avec un sourire, que tempérait pourtant la gravité de la situation. « N'est-il pas exquis à elle d'être venue ? s'écria Henrietta, qui commenta aussitôt : Il est au courant de tout, et nous avons eu une vraie discussion à votre sujet. Il prétendait que vous n'alliez pas venir ; moi j'affirmais le contraire.

— Je vous croyais toujours d'accord », répondit Isabel avec un sourire.

Elle se sentait en état de sourire maintenant, ayant, du premier coup, lu dans les bons yeux de Mr Bantling qu'il lui apportait des nouvelles rassurantes. Ils semblaient, ces yeux, la prier de se souvenir que Mr Bantling était un vieil ami de Ralph, qu'il comprenait, que tout était pour le mieux. Isabel lui tendit la main, en le considérant, sans trop de raison, comme un beau chevalier sans reproche.

« Oh ! moi, je suis toujours d'accord, déclara Mr Bantling. C'est elle qui ne l'est pas, vous savez.

— Ne vous ai-je pas toujours dit que les femmes de chambre sont des pestes ? demanda Henrietta. Votre jeune personne a dû rester à Calais.

— Peu importe ! fit Isabel, en regardant Mr Bantling, qu'elle n'avait jamais trouvé si intéressant.

— Restez avec elle pendant que je vais m’enquérir », ordonna Henrietta, en laissant un moment ensemble ses deux amis.

Il y eut entre eux un moment de silence, puis Mr Bantling interrogea Isabel sur l’état de la mer.

« Elle était très belle. Non, je crois qu’elle était très forte, répondit Isabel, et, sans s’inquiéter de l’évidente surprise de Mr Bantling, elle ajouta : Vous venez de Gardencourt, je le vois.

— À quoi le voyez-vous ?

— Je ne saurais le dire ; peut-être à ce que vous avez la mine d’un homme qui a été là-bas.

— Alors vous me trouvez bien triste ? Car on est bien triste à Gardencourt.

— Je ne crois pas que vous soyez jamais bien triste ; vous avez toujours l’air d’un homme très bon », fit Isabel, avec amabilité et sans la moindre gêne. Il lui semblait qu’elle ignorerait toujours à l’avenir les embarras futiles.

Mais le pauvre Mr Bantling n’en avait pas fini avec cet état inférieur. Il rougit fort, rit, déclara qu’il se sentait souvent très déprimé, et qu’en pareil cas il devenait féroce.

« Vous n’avez qu’à demander à Miss Stackpole. J’étais à Gardencourt avant-hier.

— Vous avez vu mon cousin ?

— Un instant seulement. Il avait eu des visites, et Warburton était venu la veille. Ralph serait toujours le même, s’il ne demeurait au lit, avec une mine affreuse, et ne se trouvait presque dans l’impossibilité de parler. Cela ne l’empêche pas de rester drôle et gai. Toujours l’esprit aussi acéré. C’est affreusement pénible. »

Dans la gare encombrée et bruyante, quelle vie prenait ce simple tableau ! « C’était à la fin de la journée ? demanda Isabel.

— Oui, je suis allé le voir exprès. Nous avons pensé que vous seriez heureuse d’avoir des nouvelles.

— Je vous en suis très obligée. Puis-je aller là-bas ce soir ?

— Ah ! je doute qu’elle vous laisse partir, déclara Mr Bantling. Elle veut vous garder un peu. J’ai fait promettre au domestique de Touchett de me télégraphier aujourd’hui, et j’ai trouvé tout à l’heure sa dépêche à mon club : “Bon repos paisible”, dit-il, et le télégramme est daté de deux heures. Ainsi vous voyez que vous pouvez attendre à demain. Vous devez être horriblement fatiguée.

— Horriblement fatiguée, en effet. Et je vous remercie encore.

— Oh ! répéta Mr Bantling, nous savions que vous seriez heureuse d’avoir les plus récentes nouvelles », et Isabel s’aperçut que Mr Bantling et Henrietta semblaient fort bien s’accorder, en définitive.

Sur ces entrefaites, Miss Stackpole revint avec la femme de chambre qu’elle avait trouvée en train de démontrer son utilité, car cette excellente personne, loin de s’égarer dans la foule, s’était occupée des bagages de sa maîtresse, si bien qu’Isabel n’avait plus maintenant qu’à quitter la gare.

« Vous savez, déclara Henrietta, que vous n’allez pas penser à repartir ce soir. Peu m’importe qu’il y ait un train ou non. Vous allez venir tout droit avec moi à Wimpole Street. Il n’y a pas un coin de libre à Londres, mais je vous en ai déniché un tout de même. Ce n’est pas un palais romain, mais cela fera l’affaire pour une nuit.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, acquiesça Isabel.

— Vous allez venir répondre à quelques questions ; voilà ce que je vous demande.

— Elle ne parle pas de dîner, n’est-ce pas, Mrs Osmond ? » fit jovialement observer Mr Bantling.

Henrietta fixa un moment sur lui ses yeux inquisiteurs.

« Je vois que vous avez grande hâte d’aller dîner vous-même. Vous serez à la gare de Paddington demain matin, à dix heures !

— Ne venez pas pour moi, Mr Bantling, se récria Isabel.

— C’est pour moi qu’il viendra », corrigea Henrietta en poussant son amie dans une voiture.

Et un peu plus tard, dans la pénombre du salon de Wimpole Street (reconnaissons, en simple justice, qu’on y avait préparé un dîner suffisant), elle posa les questions auxquelles elle avait fait allusion à la

gare. « Votre mari vous a-t-il fait une scène, à propos de votre voyage ? demanda-t-elle tout d'abord.

— Non ; je ne puis dire qu'il ait fait une scène.

— Alors il n'y a pas vu d'inconvénient ?

— Si ; il en a vu beaucoup. Mais ses objections n'ont pas précisément abouti à une scène.

— Alors qu'y a-t-il eu entre vous ?

— Une conversation très paisible. »

Henrietta regarda un moment son amie. « Cela a dû être infernal ! » fit-elle observer.

Et Isabel ne nia point que la scène eût été infernale. Mais elle se contentait de répondre aux questions de Henrietta, ce qui était facile, étant donné leur précision, et sans lui apporter pour le moment un supplément d'information. « Eh bien, fit enfin Miss Stackpole, je n'ai qu'une critique à vous faire. Je ne comprends pas pourquoi vous avez promis à la petite Miss Osmond de retourner là-bas.

— Je ne suis plus très sûre de le comprendre moi-même aujourd'hui, avoua Isabel. Mais je l'ai compris sur le moment.

— Si vous avez oublié vos raisons, peut-être ne repartirez-vous pas ? »

Isabel attendit un instant. « Peut-être en trouverai-je une autre.

— Vous n'en trouverez certainement jamais de bonne.

— À défaut d'une meilleure, ma promesse suffira, riposta Isabel.

— Oui, et c'est pourquoi elle me déplaît tant.

— N'en parlons plus pour l'instant. J'ai quelque temps devant moi. Ce voyage a soulevé des complications, mais qu'apportera le retour ?

— Il faut vous rappeler, après tout, qu'il ne vous fera pas de scène, fit Henrietta d'un ton significatif.

— Oh ! il ne s'en privera pas, répondit tristement Isabel. Ce ne sera pas une scène d'un moment ; ce sera une scène du reste de ma vie. »

Les deux femmes restèrent un instant silencieuses, devant cette perspective, puis Henrietta, pour changer de sujet, comme l'en avait priée son amie, annonça à brûle-pourpoint :

« J’ai fait un séjour chez Lady Pensil !

— Ah ! l’invitation a donc fini par vous parvenir ?

— Oui ; au bout de cinq ans. Mais, cette fois-ci, elle désirait de me voir.

— C’est assez naturel.

— Plus naturel que vous ne vous en doutez », fit Henrietta, les yeux fixés au loin. Puis elle ajouta, en se retournant brusquement : « Isabel Archer, il faut que je vous demande pardon. Vous ne savez pas pourquoi ? Parce que je vous ai critiquée, alors que je suis allée plus loin que vous. Mr Osmond, lui, du moins, venait de l’autre côté. »

Il fallut un moment à Isabel pour comprendre, tant l’explication était modestement, ou du moins ingénieusement voilée. Notre héroïne n’était guère prête à voir le côté comique des choses, mais elle n’en accueillit pas moins par un bref éclat de rire l’annonce que venait de hasarder son amie. Elle reprit d’ailleurs aussitôt son sérieux, pour demander avec l’excès de gravité requis par les circonstances : « Henrietta Stackpole, allez-vous renoncer à votre pays ?

— Oui, ma pauvre Isabel, et je ne cherche pas à le nier ; je considère le fait en face. Je vais épouser Mr Bantling et habiter ici, en plein Londres.

— Quelle étrange nouvelle ! fit Isabel avec un sourire.

— Elle doit vous paraître étrange, en effet. Je suis arrivée peu à peu à cette décision ; je crois savoir ce que je fais, mais je ne serais pas sûre de pouvoir l’expliquer.

— On n’explique jamais son mariage, répondit Isabel. Et le vôtre ne demande pas d’explication, Mr Bantling n’a rien d’énigmatique.

— Non ; il ne fait songer ni à un mauvais jeu de mots, ni même à un beau trait d’esprit américain. Il a une belle nature. Voilà plusieurs années que je l’étudie, et j’ai fini par le percer de part en part. Il est clair comme un style de bon prospectus. Il n’a rien d’intellectuel, mais il apprécie l’intelligence, sans d’ailleurs en exagérer la portée, comme il me semble parfois que nous avons tendance à le faire aux États-Unis.

— Ah ! s’étonna Isabel, vous avez bien changé ! Voilà la première fois que je vous entends critiquer votre pays natal !

— Je dis seulement que nous admirons trop la simple intelligence, ce qui ne constitue pas, somme toute, un défaut vulgaire. Mais je suis changée, en effet : il faut qu'une femme change fort, pour se marier.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Vous finirez par voir un peu de la vie profonde de ce pays, en somme. »

Henrietta poussa un soupir significatif. « Voilà, sans doute, la clef du mystère. Je ne pouvais supporter de rester à l'écart. Maintenant, j'ai autant de droits que personne ! » conclut-elle avec une joie naïve.

Isabel se sentit amusée, non sans une pointe de mélancolie. Henrietta se reconnaissait donc une nature humaine et féminine, Henrietta qu'elle avait jusque-là tenue pour une haute flamme claire, pour une voix désincarnée. Il était un peu décevant de découvrir qu'elle possédait une sensibilité personnelle, qu'elle était soumise aux passions communes, et que son intimité avec Mr Bantling n'était pas absolument originale. Il y avait un manque total d'originalité dans ce mariage, voire une sorte de sottise, et pendant un moment la tristesse du monde s'épaissit aux yeux d'Isabel. Puis, un moment plus tard, elle réfléchit que Mr Bantling lui-même était du moins original. Elle ne voyait d'ailleurs pas comment Henrietta pourrait renoncer à sa terre natale. Elle avait bien elle-même laissé dénouer les liens qui l'y attachaient, mais elle n'avait jamais tenu à son pays comme Henrietta. Elle demanda brusquement à son amie si elle avait apprécié l'hospitalité de Lady Pensil.

« Beaucoup, répondit l'autre ; elle ne savait comment me prendre.

— Et vous trouvez cela très flatteur ?

— Très flatteur, parce qu'elle passe pour un esprit d'élite. Bien qu'elle croie tout savoir, elle ne comprend rien à la femme moderne que je représente. Elle serait beaucoup moins gênée si j'étais un peu meilleure ou un peu plus mauvaise. Elle est très intriguée : je crois qu'elle voudrait me voir commettre une action immorale. C'est déjà être immoral à ses yeux que d'épouser son frère, mais pas tout à fait assez encore. Elle ne comprendra jamais ce que je suis, jamais.

— Elle n'est pas aussi intelligente que son frère, alors, dit Isabel. Il fait l'effet d'avoir compris, lui.

— N’en croyez rien ! s’écria Miss Stackpole avec décision. J’ai vraiment l’impression que la raison principale qui le pousse à m’épouser, c’est le désir de résoudre le mystère et d’en sonder les profondeurs. C’est une idée fixe chez lui, une espèce de fascination.

— Il est bien gentil à vous de vous y soumettre.

— Oh ! moi, dit Henrietta, j’ai aussi des découvertes à faire. » Et Isabel comprit que son amie n’avait pas renoncé à ses liens anciens, et méditait une attaque. Elle allait enfin se trouver sérieusement aux prises avec l’Angleterre.

Isabel s’aperçut pourtant le lendemain, à la gare de Paddington où elle se retrouva, à dix heures, en compagnie de Miss Stackpole et de Mr Bantling, que cet aimable homme supportait gaillardement le poids de ses perplexités. S’il n’avait pas tout compris, il avait du moins découvert ce gros point, que Miss Stackpole n’était pas près de manquer d’initiative. Il était évident que, dans le choix d’une femme, il s’était méfié de ce défaut-là.

« Henrietta m’a tout dit, et je suis bien heureuse, fit Isabel en lui tendant la main.

— Vous devez trouver cela très drôle, fit Mr Bantling qui s’appuyait sur un élégant parapluie.

— Oui, cela me paraît très drôle.

— Pas aussi drôle qu’à moi, certainement. Mais j’ai toujours eu un faible pour les excentricités », déclara Mr Bantling avec sérénité.

OceanofPDF.com

LIV

La seconde arrivée d'Isabel à Gardencourt passa plus inaperçue encore que la première. Ralph Touchett entretenait une maisonnée modeste, et Mrs Osmond était inconnue des nouveaux domestiques. Aussi, au lieu de la mener droit à sa chambre, l'introduisit-on froidement dans le salon, où elle demeura pendant qu'on allait l'annoncer à sa tante. Elle attendit longtemps ; Mrs Touchett ne paraissait pas pressée de descendre. Isabel finit par s'impatienter, et se sentit quelque peu effarée, comme si les objets s'étaient mués autour d'elle en choses animées, qui auraient salué sa gêne de grimaces grotesques. Il faisait gris et froid ; l'ombre s'épaississait dans les angles des grandes pièces sombres. La maison était parfaitement muette, et Isabel reconnaissait ce silence qui avait pendant des jours rempli la demeure, avant la mort de son oncle. Elle quitta le salon pour errer au hasard, entra dans la bibliothèque et la galerie de tableaux, où, dans le profond silence, son pas éveilla des échos. Rien n'était changé ; elle reconnaissait tout ce qu'elle eût pu croire quitté de la veille. Elle enviait la sécurité de ces « morceaux » précieux qui ne bougent pas d'un cheveu, et acquièrent un supplément de valeur, pendant que leurs possesseurs perdent, pouce par pouce, jeunesse, bonheur, beauté. Elle s'aperçut qu'elle se comportait comme le faisait sa tante, le jour où elle était venue la voir à Albany. Elle avait bien changé depuis ce jour, d'où datait le commencement de tout. Elle s'avisa soudain que si sa tante Lydia n'était pas venue ce jour-là, de cette façon-là, et ne l'avait pas trouvée seule, tout eût pu être différent. Peut-être aurait-elle eu une autre existence et eût-elle été une femme

plus heureuse. Elle s’arrêta dans la galerie devant un petit tableau, un charmant et précieux Bonington, sur lequel ses yeux se posèrent longtemps. Mais elle ne regardait pas le tableau ; elle se demandait si elle eût épousé Caspar Goodwood, si sa tante n’était pas venue ce jour-là, à Albany.

Mrs Touchett finit par arriver, au moment où Isabel rentrait dans le grand salon désert. Elle avait sensiblement vieilli, mais son œil restait aussi brillant que jamais, et sa tête aussi droite ; ses lèvres minces semblaient un réceptacle de secrets inavoués. Elle portait une petite robe grise de la plus simple façon, et Isabel se demanda, comme elle s’était demandé à leur première entrevue, si sa remarquable parente ressemblait plus à une reine régente ou à une surveillante de prison. Ses lèvres parurent bien minces sur la joue brûlante d’Isabel.

« Je vous ai fait attendre, parce que je restais près de Ralph, expliqua Mrs Touchett. La garde était allée déjeuner, et j’avais pris sa place. Ralph a un infirmier qui est censé veiller sur lui, mais c’est un propre à rien qui passe tout son temps à regarder par la fenêtre, comme s’il y trouvait quelque chose à voir ! Je ne voulais pas bouger, parce que Ralph paraissait dormir et que j’avais peur de l’éveiller. J’ai attendu le retour de la garde ; je savais que vous connaissiez la maison.

— Je m’aperçois que je la connais encore mieux que je ne le croyais ; j’ai été partout », répondit Isabel. Puis elle demanda si Ralph dormait beaucoup.

« Il garde les yeux fermés, sans bouger. Mais je ne suis pas sûre qu’il dorme toujours.

— Est-ce qu’il pourra me recevoir, et me parler ? »

Mrs Touchett ne se compromit pas. « Vous pourrez essayer », se contenta-t-elle de dire. Puis elle offrit à Isabel de la mener à sa chambre. « Je croyais qu’on vous y avait conduite, mais je ne sais ce que font les domestiques. On a dû au moins y porter vos bagages ; je ne pense pas que vous en ayez apporté beaucoup. Cela m’importe peu, d’ailleurs. Je crois qu’on vous a donné la chambre que vous occupiez l’autre fois ; quand Ralph a su que vous alliez venir, il a recommandé qu’on vous mît dans celle-là.

— A-t-il dit autre chose ?

— Ah ! ma chère, il ne bavarde plus comme autrefois », s'écria Mrs Touchett, en précédant sa nièce dans l'escalier.

C'était la même chambre, et Isabel eut l'impression que personne n'y avait couché depuis son passage. Son bagage s'y trouvait. Il n'était pas volumineux, et Mrs Touchett qui s'était assise un moment, le considéra d'un œil critique.

« N'y a-t-il vraiment aucun espoir ? demanda notre jeune amie, debout devant sa tante.

— Aucun. Il n'y en a jamais eu. Ce n'aura pas été une vie heureuse.

— Non, une belle vie seulement, déclara Isabel, que cette sécheresse irritait et portait à la contradiction.

— Je ne sais ce que vous voulez dire ; il n'y a pas de beauté sans force. Vous avez choisi un costume bien singulier pour voyager. »

Isabel regarda sa robe. « J'ai quitté Rome sans délai ; j'ai pris la première robe venue.

— Vos sœurs, en Amérique, voulaient savoir comment vous vous habilliez. Cela paraissait être leur sujet d'intérêt principal. Je n'ai pas su le leur dire, mais elles semblaient avoir l'idée précise que vous ne portiez jamais rien de moins riche que du brocart noir.

— Elles me croient plus brillante que je ne le suis ; j'ai peur de leur avouer la vérité. Lily m'a écrit que vous aviez dîné chez elle.

— Elle m'a invitée à quatre reprises, et j'ai accepté une fois. Après la seconde invitation, elle aurait dû me laisser tranquille. Le dîner était très bon, et a dû coûter fort cher. Son mari a de très mauvaises façons. Si j'ai pris plaisir à mon voyage d'Amérique ? Pourquoi y aurais-je pris plaisir ? Ce n'est pas pour m'amuser que j'allais là-bas. »

Malgré tout l'intérêt de ces nouvelles, Mrs Touchett quitta bientôt sa nièce qu'elle devait revoir, une demi-heure après, au repas de midi. Les deux dames s'installèrent en face l'une de l'autre, à une table raccourcie, dans la salle à manger mélancolique. Isabel ne fut pas longue à s'apercevoir que sa tante n'était pas aussi sèche qu'elle le paraissait, et sentit renaître en elle son apitoiement ancien pour l'impassibilité de la pauvre femme, son absence de regrets et de déceptions. Indiscutablement, c'eût été, en un pareil jour, une

bénédiction pour elle que de pouvoir éprouver un sentiment de défaite, d'erreur, même de honte. Elle se demandait si Mrs Touchett n'ignorait pas ces enrichissements de la conscience et n'y aspirait pas en secret, ne poursuivait pas quelque arrière-goût de la vie, quelques miettes du banquet, un témoignage de souffrance ou la froide diversion du remords. Par ailleurs, elle avait peut-être peur ; si elle se mettait à connaître un jour le remords, elle pourrait se laisser entraîner trop loin. Isabel comprenait que sa tante s'était confusément aperçue qu'il lui manquait quelque chose, et se voyait dans l'avenir sous les traits d'une vieille femme sans souvenirs. Sa petite figure pincée en devenait tragique. Elle dit à Isabel que Ralph n'avait pas encore bougé, mais qu'il serait probablement en état de la voir avant le dîner. Puis elle ajouta, un moment plus tard, qu'il avait la veille reçu Lord Warburton. Cette nouvelle fit légèrement tressaillir Isabel, car elle semblait impliquer que ce personnage était dans les environs et qu'un hasard pouvait les mettre en face l'un de l'autre. Un tel incident n'était pas à souhaiter : Isabel n'était pas venue en Angleterre pour reprendre la lutte contre Lord Warburton. Elle n'en dit pas moins à sa tante qu'il avait fait montre d'une extrême bonté pour Ralph, comme elle avait pu s'en assurer à Rome.

« Il a d'autres chats à fouetter maintenant », riposta Mrs Touchett en fixant sur sa nièce un regard en vrille.

Isabel comprit que ces paroles étaient grosses de sous-entendus, dont elle pénétra aussitôt le sens. Mais elle feignit de s'y méprendre, car son cœur battait plus vite, et elle voulait gagner un moment : « Ah oui, la Chambre des Lords, et tout le reste.

— Il ne pense pas aux Lords ; il pense aux dames, ou du moins à une dame. Il a dit à Ralph qu'il était fiancé.

— Fiancé ! s'écria Isabel avec surprise.

— Jusqu'à ce qu'il rompe son engagement. Il paraissait croire que Ralph serait heureux de cette nouvelle. Le pauvre Ralph ne pourra pas assister au mariage, bien qu'il doive se célébrer bientôt, je crois.

— Et quelle est la fiancée ?

— Une jeune fille de l'aristocratie : Lady Flora, Lady Felicia ; quelque chose comme cela.

— J’en suis bien contente, dit Isabel. Il a dû se décider bien vite.

— Très vite, je crois ; il n’a pas fait sa cour plus de trois semaines. On vient juste de rendre la chose officielle.

— Je suis bien contente », répéta Isabel, avec un redoublement d’emphase.

Elle sentait que sa tante la regardait et cherchait sur son visage les marques de quelque affliction secrète, et le désir d’empêcher la vieille femme de voir rien de semblable l’aida à s’exprimer sur un ton de vive satisfaction et presque de soulagement. Mrs Touchett nourrissait évidemment l’opinion que les femmes, même mariées, tiennent pour une offense personnelle le mariage de leurs anciens soupirants. Le premier soin d’Isabel fut donc de montrer que malgré l’universalité d’une pareille tradition, elle ne se sentait elle-même nullement offensée. Mais son cœur ne s’en accélérait pas moins et, si elle demeura un moment rêveuse – elle avait déjà oublié la curiosité de Mrs Touchett –, ce ne fut pas parce qu’elle venait de perdre un admirateur. Son imagination, traversant la moitié de l’Europe, venait de s’arrêter, haletante, et même un peu tremblante, en plein cœur de Rome. Elle s’entendait annoncer à son mari que Lord Warburton allait conduire une fiancée à l’autel, et ne se rendait pas compte de la pâleur de son visage, au moment où elle faisait cet effort intellectuel. Mais elle sut se reprendre et dit à sa tante : « Il fallait bien qu’il en arrive là un jour ou l’autre. »

Mrs Touchett resta un moment silencieuse, puis hocha brusquement la tête. « Ah ! ma chère, vous me dépassez ! » s’écria-t-elle tout à coup. Le déjeuner se poursuivit en silence ; il semblait à Isabel qu’elle venait de s’entendre annoncer la mort de Lord Warburton. Elle ne l’avait connu que comme prétendant, et maintenant c’en était fini de cette qualité. Il était mort pour la pauvre Pansy ; pour Pansy il aurait pu vivre. Un domestique tournait autour de la table ; Mrs Touchett le pria de les laisser seules. Elle avait achevé son repas et gardait les mains croisées sur le bord de la table.

« J’aimerais vous poser trois questions, déclara-t-elle quand le domestique se fut retiré.

— Trois questions, c’est beaucoup.

— Je ne puis me contenter de moins ; j’y ai bien réfléchi. Ce sont des questions très sérieuses.

— Voilà précisément ce qui me fait peur. Les plus sérieuses sont les plus dangereuses », répondit Isabel.

Mrs Touchett avait repoussé sa chaise, et sa nièce, quittant la table pour se diriger d’un pas assez décidé vers une des fenêtres profondes, se sentit accompagnée par un regard inquisiteur.

« Avez-vous jamais regretté de n’avoir pas épousé Lord Warburton ? » demanda Mrs Touchett.

Isabel remua la tête d’un mouvement lent, mais sans raideur : « Non, ma chère tante.

— Parfait. Mieux vaut vous avouer que je veux croire ce que vous me direz.

— Votre confiance me soumet à une immense tentation, répondit Isabel sans cesser de sourire.

— À une tentation de mensonge ? Je vous conseille de n’y pas céder, car lorsqu’on me trompe, je deviens dangereuse comme un rat empoisonné. Je n’ai pas l’intention de triompher à vos dépens. Est-ce que vous ne vous entendez plus avec votre mari ?

— C’est mon mari qui ne s’entend plus avec moi, dit Isabel.

— Je le lui aurais prédit sans peine. Et je n’appelle pas cela triompher à vos dépens, fit Mrs Touchett qui ajouta :

— Aimez-vous encore Serena Merle ?

— Pas comme je l’aimais autrefois. Mais peu importe, puisqu’elle va partir pour l’Amérique.

— Pour l’Amérique ? Il faut qu’elle ait fait quelque chose de très mal.

— De très mal, oui.

— Puis-je demander de quoi il s’agit ?

— Elle a fait de moi son instrument.

— Ah ! s’écria Mrs Touchett, elle en a agi de même avec moi ! Elle le fait avec tout le monde.

— Elle le fera avec l'Amérique », fit Isabel qui retrouvait son sourire à la pensée que les questions de sa tante étaient achevées.

Ce n'est pas avant le soir qu'elle put voir Ralph. Il avait somnolé toute la journée, ou était du moins resté sans conscience. Le docteur était à son chevet, mais se retira bientôt, le médecin du pays, qui avait soigné le vieux Mr Touchett, et que Ralph aimait bien. Il s'intéressait vivement à son malade et venait le voir trois ou quatre fois par jour. Ralph avait fait appeler Sir Matthew Hope, mais s'était lassé de cet homme célèbre, et avait prié sa mère de lui annoncer sa mort, pour expliquer qu'il ne requérait plus de soins médicaux. Mrs Touchett avait tout simplement écrit à Sir Matthew Hope qu'il ne plaisait pas à son fils.

Le jour de l'arrivée d'Isabel, Ralph, comme je l'ai dit, ne donna pas signe de vie de plusieurs heures ; mais vers le soir, il se souleva et dit qu'il savait qu'elle était venue.

D'où lui venait cette notion, il eût été difficile de l'affirmer car de peur de l'agiter, personne ne l'avait informé de l'événement. Isabel entra dans sa chambre, confusément éclairée par la lumière masquée d'une seule bougie placée dans un coin de la pièce, et s'assit près de son lit. Elle donna congé à la garde, promettant de veiller elle-même le malade le reste de la soirée. Ralph, ouvrant les yeux, venait de la reconnaître, et avait bougé la main qui gisait inerte sur le lit, pour qu'elle pût la prendre. Mais il demeurait hors d'état de parler ; il referma les yeux et garda une immobilité totale, conservant seulement dans la sienne la main d'Isabel. Elle resta longtemps près de lui, jusqu'au retour de la garde, sans qu'il eût fait un signe. Il aurait pu passer sous les yeux de sa cousine ; il avait déjà les traits et l'aspect de la mort. Elle l'avait cru très mal à Rome, et le retrouvait bien plus mal encore : il n'y avait plus maintenant qu'un changement concevable. On lisait une étrange quiétude sur le visage qui était inerte comme un couvercle de boîte. Et au-dessous, il ne subsistait plus qu'un squelette : quand Ralph ouvrit les yeux pour saluer Isabel, elle crut plonger dans un insondable espace.

La garde ne revint prendre sa place qu'à minuit, mais les heures n'avaient pas paru longues à Isabel ; c'était exactement pour cela qu'elle était là. Si elle était en effet simplement venue pour attendre,

elle eut ample occasion d’exercer sa patience, car Ralph resta trois jours dans une sorte de torpeur heureuse. Il la reconnaissait, et semblait, par moments, disposé à parler, mais il n’en trouvait pas la force. Alors, il refermait les yeux, comme s’il avait, lui aussi, attendu quelque chose, quelque chose qui ne pouvait manquer d’arriver. Il restait si parfaitement immobile qu’Isabel croyait parfois que ce qui devait survenir était déjà arrivé ; et cependant, elle ne perdait jamais le sentiment qu’ils étaient encore ensemble. Mais ils ne l’étaient pas toujours ; il y avait d’autres heures où elle errait par la maison vide, et tendait l’oreille à une voix qui n’était pas celle du pauvre Ralph. Elle vivait dans une terreur constante : elle croyait possible que son mari lui écrivît. Mais il gardait le silence, et elle ne reçut de lettre que de Florence, de la comtesse Gemini.

Ralph, au soir du troisième jour, finit par retrouver la parole.

« Je me sens mieux ce soir, murmura-t-il soudain dans l’ombre muette de la chambre. Je crois que je puis vous dire quelque chose. »

Isabel, tombant à genoux à son chevet, lui prit la main, le supplia de ne pas faire d’effort, de ne pas se fatiguer. Le visage de Ralph était nécessairement grave, faute de pouvoir faire jouer ses muscles pour sourire, mais le mourant n’avait apparemment pas perdu le sens de l’ironie. « Qu’importe la fatigue, puisque je vais avoir l’éternité pour me reposer ? Il n’y a pas de mal à faire un effort, quand c’est le dernier. Les malades ne se sentent-ils pas toujours mieux, juste avant la fin ? Je l’ai souvent entendu dire, et c’est ce que j’attendais. Depuis que vous êtes ici, j’ai pensé que ce moment allait venir. J’ai essayé deux ou trois fois, tant je craignais que vous ne vous lassiez de rester là. »

Il parlait lentement, avec des cassures douloureuses et de longues pauses ; sa voix semblait venir de très loin. Quand il se tut, il garda le visage tourné vers Isabel, et plongea dans les siens ses yeux grands ouverts. « C’est très bon de votre part d’être venue, reprit-il. Je l’espérais, sans en être certain.

— Je n’en étais pas certaine moi-même avant de venir, avoua Isabel.

— Vous avez été comme un ange près de mon lit. Vous savez qu’on parle de l’ange de la mort. C’est le plus beau de tous. Vous lui ressemblez : on dirait que vous m’attendez.

— Ce n’était pas votre mort que j’attendais : c’était… c’était ceci. Ceci n’est pas la mort, mon cher Ralph.

— Pas pour vous, non. Il n’y a rien qui nous fasse sentir plus vivants que de voir les autres mourir. C’est la sensation de la vie, la sensation que nous restons. Je l’ai éprouvée moi-même. Et maintenant je ne suis plus bon qu’à la procurer aux autres ! »

Il se tut un moment, et Isabel, courbant encore la tête, l’appuya sur les deux mains qui pressaient la sienne. Elle ne voyait plus son cousin, dont la voix lointaine parlait tout près de son oreille. « Isabel, reprit-il brusquement, je voudrais que vous en ayez fini. »

Elle ne répondit rien ; elle avait éclaté en sanglots, et restait immobile, le visage caché. Ralph resta longtemps sans rien dire, écoutant les sanglots, puis finit par pousser un long gémissement : « Ah ! Qu’est-ce que vous avez fait pour moi !

— Et vous, qu’avez-vous fait pour moi ! » s’écria-t-elle, en réprimant à demi, par son attitude, son extrême agitation. Elle avait perdu toute honte, tout désir de dissimulation. Maintenant, il fallait qu’il sût tout ; elle voulait qu’il sût tout, car ils s’en trouveraient suprêmement rapprochés, et il était déjà hors d’atteinte de la souffrance. « Vous avez fait une fois quelque chose, vous le savez ! Oh ! Ralph, vous avez été tout ! Qu’ai-je fait pour vous ; que puis-je faire aujourd’hui ? Je mourrais, si ma mort devait vous donner la vie. Mais je ne souhaite pas que vous viviez ; je mourrais plutôt pour ne pas vous perdre. » Elle avait la voix aussi brisée que celle du mourant, pleine de larmes et d’angoisse.

« Vous ne me perdrez pas ; vous me garderez. Vous me garderez dans votre cœur ; je serai plus près de vous que je ne l’ai jamais été. Chère Isabel, la vie vaut mieux, parce que dans la vie il y a l’amour. La mort est bonne, mais elle n’est pas l’amour.

— Je ne vous ai jamais remercié ; je n’ai jamais rien dit ; je n’ai jamais été ce que j’aurais dû être ! » reprit Isabel. Elle éprouvait un désir passionné de crier sa peine, de s’accuser, de laisser sa douleur la posséder toute. Toutes ses angoisses, pour le moment, se résumaient en une seule, et se confondaient avec cette peine unique. « Qu’avez-vous dû penser de moi ? Je n’ai jamais rien deviné, et si je sais aujourd’hui, c’est parce qu’il y a des gens moins stupides que moi.

— Laissez donc les gens, fit Ralph. Je suis heureux d’en avoir fini avec eux. »

Elle redressa la tête et leva ses mains jointes, comme si elle lui avait adressé une prière. « Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? demanda-t-elle.

— Vrai que vous ayez été stupide ? Oh non ! répondit Ralph avec une intention manifeste.

— Que vous m’ayez faite riche ; que tout ce que je possède me vienne de vous ? »

Il détourna la tête, et resta un moment sans rien dire. Puis enfin : « Ah ! ne parlez pas de cela ; cela n’a pas été heureux. » Il ramena doucement son visage vers elle, et leurs yeux se rencontrèrent de nouveau. « Sans cela… sans cela ! » Puis, après une pause : « Je vous ai ruinée ! » gémit-il.

Elle était toute à l’impression qu’il avait passé hors des atteintes de la douleur : il semblait déjà si peu de ce monde. Mais même sans cette conviction, elle aurait encore parlé, car seule importait dorénavant la certitude dépourvue d’angoisse, la certitude qu’ils cherchaient ensemble la vérité. « C’est pour l’argent qu’il m’a épousée », déclara-t-elle.

Elle voulait tout dire, maintenant, dans la crainte de le laisser mourir avant de l’avoir fait.

Il la regarda un peu, et pour la première fois ses yeux fixes abaissèrent leurs paupières. Mais il les releva bientôt, puis : « Il était très épris de vous, répondit-il.

— Oui, il m’aimait. Mais il ne m’aurait pas épousée si j’avais été pauvre. Ce n’est pas vous faire mal que de vous dire cela. Comment le pourrais-je ? Je voudrais seulement que vous compreniez. Je me suis toujours efforcée de vous en empêcher, mais c’est fini maintenant.

— J’ai toujours compris, dit Ralph.

— Je le savais, et j’en étais confuse. Mais maintenant, j’en suis heureuse.

— Vous ne me faites pas mal ; vous me rendez très heureux. »

Et Ralph trouva pour prononcer ces mots un accent de joie extraordinaire. Isabel courba de nouveau la tête, et pressa ses lèvres sur

le dos de la main de Ralph. « J'ai toujours compris, reprit-il, malgré ce qu'il y avait d'étrange et de si pitoyable dans la situation. Vous vouliez voir la vie par vous-même, et cela ne vous a pas été accordé. Vous avez été punie de ce désir. Vous avez été broyée sous les meules de la convention.

— Oh ! oui, j'ai été punie », sanglota Isabel.

Il l'écouta un moment, avant de poursuivre : « Est-ce qu'il a très mal pris ce voyage ?

— Il m'a rendu la décision très pénible. Mais cela m'est égal.

— Tout est donc fini entre vous ?

— Oh ! non, je ne crois pas que rien soit fini.

— Alors vous allez retourner vers lui ? insista Ralph.

— Je ne sais pas ; je ne puis rien dire. Je resterai ici aussi longtemps que je le pourrai. Je ne peux pas penser. Je n'ai pas besoin de penser. Je ne me soucie que de vous, et cela me suffit pour l'instant. Cela durera encore un peu. Ici, à genoux, avec vous qui mourez dans mes bras, je suis plus heureuse que je ne l'ai été depuis longtemps. Et je veux que vous soyez heureux, que vous ne pensiez à rien de triste, que vous vous contentiez de sentir que je suis près de vous et que je vous aime. Pourquoi auriez-vous de la peine ? En des heures telles que celles-ci, qu'avons-nous à faire de la souffrance ? La souffrance n'est pas ce qu'il y a de plus profond. Il y a quelque chose de plus profond qu'elle. »

Ralph éprouvait évidemment, de minute en minute, plus de peine à parler ; il lui fallait attendre plus de temps pour maîtriser son énergie. Il parut ne pas répondre tout d'abord à ces derniers mots, et laissa s'écouler un long moment. Puis il murmura, simplement : « Il faudra que vous restiez ici.

— J'en serai heureuse, aussi longtemps que cela sera bien.

— Bien… bien… » Il répéta le mot. « Vous pensez beaucoup à ce qui est bien !

— On y est bien obligé. Vous êtes très las, fit Isabel.

— Très las, en effet. Vous venez de dire que la souffrance n'est pas la plus profonde des choses. Non certes. Mais c'est quelque chose de

très profond quand même. Si je pouvais rester…

— Pour moi, vous serez toujours ici », interrompit-elle doucement. Il était facile à interrompre.

Il reprit après un moment : « Cela passe ; c'est passé maintenant. Seul l'amour demeure. Je ne sais pourquoi l'on souffre tant. Je le saurai peut-être. Il y a tant de choses dans la vie. Vous êtes très jeune.

— Je me sens très vieille, protesta Isabel.

— Vous redeviendrez jeune ; c'est comme cela que je vous vois. Je ne crois pas… je ne crois pas… »

Il dut s'arrêter de nouveau ; les forces lui manquaient. Elle le supplia de ne plus parler. « Pas besoin de paroles entre nous, pour nous comprendre, dit-elle.

— Je ne crois pas qu'une erreur généreuse comme la vôtre puisse compromettre plus qu'un moment de votre vie.

— Oh ! Ralph, je suis très heureuse maintenant, cria-t-elle entre ses larmes.

— Et souvenez-vous, reprit-il, que, si l'on vous a détestée, on vous a aussi aimée. Aimée, ah ! Isabel, adorée ! soupira-t-il lentement, et de façon à peine perceptible.

— Oh, mon frère ! » s'écria-t-elle, avec un geste de ferveur encore plus profonde.

OceanofPDF.com

LV

Il lui avait dit, le premier soir de sa venue à Gardencourt, qu'à condition d'assez souffrir, elle pourrait un jour voir le fantôme dont la vieille demeure était dûment pourvue. Sans doute avait-elle rempli la condition requise, car le lendemain matin, dans le petit jour froid, elle vit qu'un esprit se tenait près de son lit. Elle s'était couchée sans se déshabiller, dans la conviction que Ralph ne passerait pas la nuit. Elle ne ressentait aucun besoin de sommeil ; elle attendait, et cette attente avait de quoi la tenir en éveil. Mais elle avait fermé les yeux, escomptant que, vers la fin de la nuit, elle allait entendre frapper à sa porte. Elle n'entendit pas frapper, mais, à l'heure où l'ombre commençait à se teinter de gris, elle se redressa aussi brusquement que si elle avait distingué un appel. Il lui sembla pendant un instant que Ralph était debout près d'elle, ombre confuse errant dans le vague de la chambre. Elle regarda fixement : elle reconnut son visage pâle, ses yeux tendres ; puis elle vit qu'il n'y avait rien. Elle n'eut pas peur, mais éprouva seulement une certitude. Cette conviction la poussa hors de sa chambre, au long des couloirs obscurs et d'un escalier de chêne qui luisait dans le demi-jour du vestibule. À la porte de Ralph, elle s'arrêta un moment, l'oreille tendue, mais elle n'entendit que le silence. Elle ouvrit la porte, d'un geste aussi doux que pour soulever un voile sur un visage mort, et vit Mrs Touchett assise immobile et droite près du lit de son fils, avec une de ses mains dans la sienne. Le médecin, de l'autre côté, tenait le poignet du pauvre Ralph entre ses doigts professionnels. Les deux gardes se tenaient au pied du lit. Mrs Touchett ne fit aucune attention à Isabel, mais le docteur lui

adressa un regard significatif, puis plaça doucement la main de Ralph à sa place le long du corps. L'infirmière tourna aussi les yeux vers Isabel et personne n'ouvrit la bouche, mais Isabel ne regarda que ce qu'elle était venue voir. Le visage de Ralph était plus beau qu'il ne l'avait jamais été de son vivant, et marquait une étrange ressemblance avec celui de son père, qu'elle avait vu six ans plus tôt, à la même place. Elle alla vers sa tante et passa un bras autour d'elle ; Mrs Touchett, qui, d'ordinaire, n'attirait pas plus qu'elle ne goûtait les caresses, se soumit un moment à celle-là et fit mine même de se lever pour la recevoir. Elle restait raide et gardait les yeux secs ; son pâle visage était d'une acuité terrible.

« Chère tante Lydia ! murmura Isabel.

— Remerciez Dieu de n'avoir pas d'enfants ! » dit Mrs Touchett en se dégageant.

Trois jours plus tard, un nombre considérable de gens trouvèrent, en pleine saison de Londres, le temps de prendre un train matinal pour une station paisible du Berkshire, et de passer une demi-heure dans une petite église grise située à distance raisonnable du chemin de fer. C'est dans le cimetière verdoyant de cet édifice que Mrs Touchett confia son fils à la terre. Elle se tint au bord de la fosse, avec Isabel à son côté ; le fossoyeur lui-même ne prenait pas à la scène un intérêt plus pratique que Mrs Touchett. L'heure était solennelle, mais sans rigueur et sans ostentation ; il y avait même une certaine douceur dans l'aspect des choses. Le temps avait tourné au beau ; le jour, un des derniers du traître mois de mai, était chaud et sans vent, et l'air avait un éclat d'aubépine et de merles en liesse. Si l'on ne pouvait songer sans tristesse au pauvre Touchett, cette tristesse n'était pas accablante, puisque la mort, pour lui, avait été sans violence. Il mourait depuis si longtemps ; il était si prêt ; tout était si attendu et si bien réglé ! Il y avait des larmes dans les yeux d'Isabel, mais ce n'étaient pas des larmes aveuglantes. Elles ne l'empêchaient pas de voir la beauté du jour, la splendeur de la nature, la douceur du vieux cimetière anglais, les têtes inclinées de bons amis. Il y avait là Lord Warburton, et un groupe d'hommes, tous inconnus d'Isabel, dont elle sut plus tard que la plupart avaient à voir avec la banque ; il y avait aussi d'autres personnes qu'elle connaissait, Miss Stackpole, entre autres, avec

l’honnête Mr Bantling à son côté, et Caspar Goodwood, qui dressait la tête plus haut que ses voisins, et l’inclinait un peu moins. Pendant une bonne partie du temps, Isabel sentit sur elle les yeux de Mr Goodwood ; il la regardait plus fixement qu’il ne le faisait d’ordinaire en public, pendant que les autres assistants baissaient les yeux sur la terre du cimetière. Isabel ne lui laissa point deviner qu’elle le voyait, et ne pensa à lui que pour s’étonner qu’il fût encore en Angleterre. Se souvenant du peu de goût qu’il nourrissait pour le pays, elle avait cru, tout naturellement, qu’il était parti, après avoir ramené Ralph à Gardencourt. Mais il était encore là, nettement là, et quelque chose, dans son attitude, semblait dire qu’il n’y était pas sans une intention complexe. Isabel ne voulait pas rencontrer ses yeux, malgré l’indiscutable sympathie qu’elle y aurait pu lire : cette présence la gênait un peu. Il disparut quand se dispersa le petit groupe des assistants, et la seule personne qui vint parler à notre héroïne, alors que plusieurs allaient à Mrs Touchett, fut Henrietta Stackpole. Henrietta avait pleuré.

Ralph avait dit à sa cousine espérer qu’elle resterait à Gardencourt, et elle ne fit pas de préparatifs immédiats de départ. Elle se disait que c’était la plus banale des charités que de rester un peu avec sa tante. Il était heureux pour elle d’avoir trouvé une si bonne formule, faute de laquelle elle se fût trouvée bien empruntée. Sa mission était accomplie ; elle avait fait ce pour quoi elle avait quitté son mari. Il y avait, dans une ville étrangère, un mari qui comptait les jours de son absence ; il fallait un motif excellent pour le laisser seul. Que ce ne fût pas le meilleur des maris ne changeait rien à l’affaire. Le fait même du mariage impliquait certaines obligations, totalement indépendantes de la somme de plaisir qu’on en pouvait tirer. Isabel pensait le moins possible à son mari, mais maintenant qu’elle était au loin, et soustraite à l’influence de Rome, elle ne songeait pas à la ville sans une sorte de frisson intérieur. L’image seule l’en glaçait et la poussait à se blottir au plus profond de l’ombre de Gardencourt. Elle vivait au jour le jour, balançait, fermait les yeux, s’efforçait de ne pas penser. Elle savait qu’il fallait prendre une décision, et ne décidait rien ; sa venue même n’était pas une décision. En cette circonstance, elle n’avait fait qu’un pas. Osmond ne donnait pas signe de vie et n’en donnerait évidemment aucun, s’en remettant à elle de toute initiative. De Pansy, elle ne savait

rien, ce qui n’était pas surprenant, son père ayant dû lui défendre d’écrire.

Mrs Touchett acceptait la compagnie de sa nièce, sans lui offrir aucune aide ; elle considérait, sans enthousiasme bien qu’avec une lucidité parfaite, les nouvelles contingences de sa propre situation. Mrs Touchett n’était pas optimiste, mais s’entendait à tirer certain réconfort des circonstances les plus pénibles. Elle réfléchissait en l’espèce que, somme toute, bien des événements qui touchaient les autres l’épargnaient. La mort était détestable, mais en ce cas c’était la mort de son fils et non la sienne ; elle ne s’était jamais flattée que la sienne dût être regrettable pour quiconque d’autre que pour Mrs Touchett. Elle était mieux pourvue que le pauvre Ralph, qui avait laissé derrière lui toutes les commodités et même toutes les garanties de la vie, puisque le pire effet de la mort, selon Mrs Touchett, était de vous exposer à être exploité. Quant à elle, elle restait sur les lieux, et rien ne valait cela. Elle informa très minutieusement Isabel, le soir même de l’enterrement, de certaines dispositions testamentaires de Ralph. Il lui avait tout dit, l’avait consultée sur tout. Il ne lui laissait pas d’argent, dont elle n’avait aucun besoin. Il lui laissait le mobilier de Gardencourt, à l’exclusion des tableaux et des livres, et l’usage, pendant un an, du domaine qui serait ensuite mis en vente. Le produit de cette vente constituerait une dotation pour un hôpital d’indigents souffrant du mal même qui l’avait emporté : Lord Warburton était désigné comme exécuteur testamentaire pour ce qui avait trait à cette partie de l’héritage. Le reste de la fortune, retiré de la banque, allait à diverses personnes, dont ses cousins du Vermont pour qui son père s’était déjà montré si généreux, puis s’éparpillait en nombre de petits legs.

« Il y en a de bien curieux, expliqua Mrs Touchett, et il laisse des sommes considérables à des personnes dont je n’ai pas même entendu parler. Il m’a donné sa liste, et quand je lui ai demandé de qui il s’agissait, il m’a dit que c’étaient des gens qui, en diverses circonstances, avaient paru lui témoigner de la sympathie. Il a jugé, sans doute, que vous ne l’aimiez guère, puisqu’il ne vous laisse pas un sou. Il était d’avis que vous aviez été royalement traitée par son père, ce qui est aussi mon opinion, je l’avoue, mais sans s’en être jamais plaint, croyez-le. Les tableaux seront dispersés ; il les a distribués un à

un, comme autant de souvenirs. Le plus beau de la collection est pour Lord Warburton. Et sa bibliothèque, que croyez-vous qu'il en ait fait ? On dirait une gageure : il la laisse à votre amie, Miss Stackpole, "en reconnaissance de ses services à la littérature". Entend-il par là de l'avoir ramené de Rome ? Est-ce un service rendu à la littérature ? La bibliothèque comporte un nombre important d'ouvrages rares et précieux, et, comme elle ne peut les emporter de par le monde dans sa malle, il lui conseille de les vendre aux enchères. Elle les vendra évidemment chez Christie, et le produit lui servira à lancer un journal. Sera-ce un service rendu à la littérature ? »

Isabel se dispensa de répondre à cette question qui débordait le petit interrogatoire auquel elle avait jugé nécessaire de se soumettre à son arrivée. Au surplus, elle ne s'était jamais moins qu'en ces jours intéressée à la littérature, comme elle s'en apercevait lorsqu'elle prenait à l'occasion, sur un rayon, l'un des volumes rares et précieux dont venait de parler Mrs Touchett. Elle ne se trouvait pas en état de lire : jamais elle n'avait si mal commandé à son attention. Un après-midi, une semaine environ après la cérémonie du cimetière, elle s'évertuait à la fixer pendant une heure dans la bibliothèque, mais ses yeux se portaient souvent du livre qu'elle tenait à la main vers la fenêtre ouverte qui donnait sur la longue avenue. C'est ainsi qu'elle vit s'approcher de la porte un modeste véhicule dont Lord Warburton, assis dans une pose assez inconfortable, occupait un coin. Il se pliait toujours aux règles de la plus stricte courtoisie, et il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que, vu les circonstances, il eût pris la peine de venir de Londres faire une visite à Mrs Touchett. Car c'était évidemment Mrs Touchett qu'il venait voir et non pas Mrs Osmond. Désireuse de se prouver le bien-fondé de cette affirmation, Isabel sortit de la maison pour se promener dans le parc. Depuis son arrivée à Gardencourt, elle n'était pas beaucoup sortie, car le temps n'invitait guère à visiter les jardins. Mais ce jour-là, la soirée était belle, et notre amie fut d'abord heureuse de s'être décidée à franchir les portes de la maison. La théorie dont je parlais tout à l'heure, pour plausible qu'elle fût, ne la satisfaisait pas absolument, et qui l'eût vue errer de droite et de gauche, l'eût accusée d'avoir la conscience troublée. Elle ne se sentit pas apaisée quand, au bout d'un quart d'heure, en vue de la maison, elle aperçut, à la porte d'entrée Mrs Touchett en compagnie de son

visiteur. Mrs Touchett avait évidemment proposé à Lord Warburton de se mettre à la recherche de sa nièce. Isabel ne se sentait pas d'humeur sociable, et se fût volontiers cachée derrière un des gros arbres d'alentour. Mais on l'avait vue, et il ne lui restait plus qu'à s'approcher. Comme la pelouse de Gardencourt était très vaste, il lui fallut quelque temps pour la traverser, et elle s'aperçut, en s'avançant, qu'aux côtés de son hôtesse, Lord Warburton gardait, non sans quelque raideur, les mains derrière son dos et les yeux à terre. Les deux promeneurs restaient silencieux pour l'instant, mais le regard perçant que Mrs Touchett dirigeait vers Isabel avait une expression visible, même de loin. Il semblait dire, avec une netteté tranchante : « Voilà le gentilhomme éminemment recommandable que vous auriez pu épouser ! » Mais lorsque Lord Warburton leva la tête, ses yeux à lui parlaient un tout autre langage. La situation est un peu gênante, disaient-ils, et je m'en remets à vous de me la faciliter. Il était grave, très correct, et pour la première fois depuis qu'Isabel le connaissait, la salua sans sourire. Même en ses jours de détresse, il était toujours entré en matière avec un sourire. Il paraissait fort gêné.

« Lord Warburton a eu l'amabilité de venir me voir, expliqua Mrs Touchett. Il m'a dit ignorer que vous fussiez encore ici. Je sais qu'il est de vos vieux amis, et quand j'ai vu que vous n'étiez pas dans la maison, je l'ai fait sortir à votre recherche.

— J'ai vu que j'avais un bon train à six heures quarante, qui me ramènerait à temps pour dîner, expliqua un peu intempestivement Lord Warburton ; j'ai été bien heureux d'apprendre que vous n'étiez pas partie.

— Je ne suis pas ici pour longtemps, fit Isabel avec une certaine vivacité.

— Je le suppose, bien que j'espère que vous resterez encore quelques semaines. Vous êtes venue en Angleterre plus tôt que… que… vous n'y comptiez.

— Oui, je suis venue ici inopinément. »

Mrs Touchett se détourna, comme si elle eût pris un soudain intérêt à l'état de la pelouse, qui manquait en effet de soins, tandis que Lord Warburton paraissait hésiter. Isabel comprit qu'il avait été sur le point de s'enquérir, de façon assez vague, de son mari, et s'était ravisé. Il

avait une mine d'imperturbable gravité, soit qu'il le jugeât seyant dans une maison sur laquelle venait de passer la mort, soit que, pour des raisons plus personnelles, il fût très heureux d'avoir le prétexte d'un motif plus général et de pouvoir s'en prévaloir. Isabel songeait à tout cela. Ce n'était pas que son visage fût triste, car la tristesse était autre chose ; il manquait seulement d'expression.

« Mes sœurs auraient été ravies de m'accompagner, si elles avaient su que vous fussiez encore ici et que vous consentissiez à les voir, reprit Lord Warburton. Laissez-les venir vous voir avant votre départ d'Angleterre.

— J'en serais bien heureuse ; j'ai gardé d'elles un si charmant souvenir !

— Je ne sais si vous voudriez venir passer un ou deux jours à Lockleigh ? Vous vous souvenez de votre ancienne promesse ? » Et le gentilhomme rougit légèrement en formulant cette invitation, qui prêta à son visage une expression un peu plus familière. « Peut-être est-il mal à moi de vous la rappeler en un moment où vous ne pensez guère à faire des visites. Ce ne serait pas une véritable visite. Mes sœurs doivent passer cinq jours à Lockleigh pour la Pentecôte, et si vous pouviez venir à ce moment-là – puisque vous dites que vous ne comptez pas rester longtemps en Angleterre –, je verrais à ce qu'il n'y eût personne d'autre là-bas. »

Isabel se demanda si cette exclusion visait la jeune fille qu'il devait épouser et sa maman, mais elle s'abstint d'exprimer cette pensée. « Je vous suis extrêmement obligée, se contenta-t-elle de dire ; je crains de ne pouvoir rien affirmer pour la Pentecôte.

— Mais j'ai tout de même votre promesse, pour une autre fois ? »

Il y avait dans ces paroles une interrogation qu'Isabel laissa sans réponse. Elle regarda un moment son interlocuteur, et se dit, comme elle se l'était dit déjà, qu'elle se sentait attristée pour lui. « Prenez garde de ne pas manquer votre train, recommanda-t-elle pour ajouter aussitôt : Je vous souhaite tous les bonheurs. »

Il rougit à nouveau, plus fort qu'auparavant, et consulta sa montre. « Ah ! oui ; six heures quarante ; il me reste peu de temps, mais j'ai un cabriolet à la porte. Merci beaucoup. » On ne distinguait pas très bien

si ces remerciements s’adressaient au rappel de son train ou au souhait plus sentimental. « Adieu, Mrs Osmond ; adieu. » Il lui serra la main sans la regarder, puis se tourna vers Mrs Touchett qui revenait de leur côté. Ses adieux ne se prolongèrent pas, et un moment plus tard, les deux dames le voyaient traverser la pelouse à grands pas.

« Êtes-vous bien sûre qu’il doive se marier ? demanda Isabel à sa tante.

— Je ne puis en être plus sûre que lui ; mais il en paraît convaincu. Je lui ai offert mes félicitations, et il les a acceptées.

— Ah ! j’y renonce », dit Isabel, tandis que Mrs Touchett retournait vers la maison, et vers les occupations qu’avait interrompues l’arrivée de Lord Warburton.

Cette renonciation n’empêcha pas Isabel de méditer le sujet, tout en se promenant sous les grands chênes dont les ombres s’allongeaient sur les plages de gazon. Après quelques minutes, elle se trouva près d’un banc rustique, dont la vue la frappa bientôt comme celle d’un objet familier. Ce n’était pas simplement pour avoir déjà vu ce banc, ou même s’y être assise ; c’était parce que quelque chose d’important lui était arrivé en ce lieu, que l’endroit éveillait en elle des associations d’idées. Et tout à coup, elle se souvint qu’elle était assise là, six ans plus tôt, lorsqu’un domestique lui avait apporté de la maison la lettre par laquelle Caspar Goodwood l’informait qu’il l’avait suivie en Europe ; puis lorsqu’elle avait levé les yeux, elle avait entendu Lord Warburton lui déclarer qu’il serait heureux de l’épouser. C’était bien véritablement un banc intéressant et historique : elle le regarda comme s’il eût pu avoir quelque chose à lui dire. Elle n’allait pas s’y asseoir maintenant ; elle en avait un peu peur. Elle restait debout, et le passé lui revint sur une de ces vagues d’émotion qui, en des moments perdus, submergent les esprits émotifs. L’effet de cette agitation lui causa une soudaine impression de fatigue qui lui fit surmonter ses scrupules à se laisser tomber sur le siège rustique. J’ai dit qu’elle était agitée et incapable de s’occuper, et que, l’ayant vue, vous ayez ou non admis le bien-fondé de la première épithète, vous auriez du moins convenu qu’à ce moment-là elle représentait l’image d’une victime de l’oisiveté. Son attitude dénotait une singulière absence de volonté ; ses mains, tombant à ses côtés, se perdaient dans les plis de sa robe noire ;

ses yeux regardaient vaguement devant elle. Il n'y avait rien pour la rappeler à la maison ; les deux dames, dans leur retraite, dînaient tôt et prenaient le thé à une heure incertaine. Combien de temps elle resta dans cette position, elle n'eût su le dire, mais le crépuscule s'était épaissi lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Elle se redressa précipitamment, en regardant autour d'elle, et vit ce qu'il était advenu de sa solitude. Elle la partageait avec Caspar Goodwood, qui se tenait debout, à quelques mètres, les yeux fixés sur elle, et sans qu'elle eût entendu son pas sur le terrain détrempé, quand il s'était approché. Elle songea soudain que c'était de la même façon que Lord Warburton l'avait autrefois surprise.

Elle se redressa aussitôt, et dès que Goodwood comprit qu'elle l'avait vu, il s'avança brusquement. Elle avait à peine eu le temps de se mettre debout, lorsque, avec un geste que l'on eût pu taxer de violence, mais qui lui fit une indéfinissable impression, il lui saisit le poignet et l'obligea à se rasseoir. Elle ferma les yeux : il ne lui avait pas fait mal, et c'était seulement au geste qu'elle avait cédé, mais il y avait sur le visage du jeune homme une expression qu'elle ne voulait pas voir. C'était la même qu'il avait eue l'autre jour pour la regarder, au cimetière, et qui s'accusait maintenant. Il ne dit rien tout d'abord ; elle le sentait seulement tout près d'elle, presque contre elle sur le banc, et tourné vers elle de façon pressante. Elle eût dit, pour un peu, que personne ne s'était jamais trouvé si près d'elle. Tout ceci d'ailleurs ne dura qu'un instant ; elle avait dégagé son poignet et, tournant les yeux vers le nouveau venu : « Vous m'avez effrayée, dit-elle.

— Ce n'était pas mon intention, et cela n'a pas grosse importance. Je suis arrivé tout à l'heure par le train, et je n'ai pas pu venir ici tout droit. Il y avait à la gare un voyageur qui m'a devancé. Il a pris une voiture qui s'y trouvait, et je l'ai entendu dire au cocher de le conduire ici. J'ignore qui c'était, mais je ne me souciais pas de venir avec lui ; je voulais vous voir seule. Alors j'ai attendu, en errant aux alentours ; j'ai fait tout le tour du parc, et je me dirigeais vers la maison quand je vous ai aperçue ici. J'ai rencontré un gardien, ou une espèce de portier quelconque, qui ne s'est pas étonné, parce que j'avais fait sa connaissance, en venant accompagner votre cousin. »

Goodwood parlait très vite et se montrait aussi véhément que lors de leur dernière rencontre de Rome. Isabel, qui avait espéré que cette agitation s'apaiserait, se contractait sur elle-même, en constatant qu'il avait, au contraire, déployé toutes ses voiles. Elle éprouvait, en face de lui, une impression qu'il ne lui avait jamais encore produite, une impression de danger. Il y avait, à vrai dire, quelque chose de terrifiant dans sa résolution. Elle regardait droit devant elle ; lui se penchait en avant, une main sur chaque genou, et scrutait ardemment son visage. L'ombre semblait s'épaissir autour d'eux. « J'ai à vous parler, répéta-t-il ; j'ai quelque chose de très précis à vous dire. Je ne veux pas vous troubler, comme je l'ai fait l'autre jour à Rome. C'était parfaitement inutile, et cela n'a servi qu'à vous affliger. Je n'ai pu me contenir, tout en sachant que je me mettais dans mon tort. Maintenant, je ne parle pas à la légère, croyez-le bien ». Sa voix dure et profonde s'était adoucie un moment pour prononcer ces mots. « Je suis venu aujourd'hui avec un but précis. C'est très différent. L'autre fois, il était absurde de ma part de vous parler, tandis qu'aujourd'hui, je puis vous aider. »

Isabel n'aurait su dire si c'était parce qu'elle avait peur, ou parce qu'une telle voix dans la nuit se faisait rassurante, mais elle l'écoutait comme elle n'avait jamais écouté, et ces paroles s'enfonçaient tout droit dans son cœur. Elles déterminaient une sorte d'engourdissement dans tout son être, et c'est avec un effort qu'elle lui répondit : « Comment pourriez-vous m'aider ? soupira-t-elle à voix basse, comme si elle avait pris assez au sérieux son affirmation pour poser la question sans méfiance.

— En vous persuadant de vous fier à moi. Maintenant, je sais ; aujourd'hui, je sais. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai demandé à Rome ? À ce moment-là, j'étais dans l'ignorance complète. Maintenant, en revanche, je sais de source sûre ; tout est clair pour moi. Il est heureux que vous m'ayez fait partir avec votre cousin. C'était un brave homme, un noble cœur, l'un des meilleurs que l'on puisse voir ; il m'a dit où vous en étiez. Il m'a tout expliqué ; il avait deviné mes sentiments. C'était un membre de votre famille, et il vous a commise à mes soins, tant que vous seriez en Angleterre, expliqua Goodwood, comme s'il avait remporté une victoire. Savez-vous ce qu'il m'a dit, la dernière fois que je l'ai vu, sur le lit même où il est

mort ? Il m’a dit : “Faites tout ce que vous pourrez pour elle ; tout ce qu’elle vous permettra de faire.” »

Isabel se leva brusquement : « Vous n’aviez pas le droit de parler ainsi de moi !

— Pourquoi pas, pourquoi pas, puisque nous parlions de cette façon ? demanda-t-il sans se laisser démonter. Et il était mourant ; quand un homme est sur le point de mourir, il ne considère plus les choses sous le même angle. »

Isabel réprima le mouvement qu’elle avait fait pour fuir, et se mit à écouter plus passionnément que jamais. Il était vrai que Goodwood se montrait différent de ce qu’elle l’avait vu à Rome. Cette fois-là, il débordait d’une passion stérile et sans objet, tandis que, maintenant, il poursuivait une idée, qu’elle fleurait par tout son être. « Peu importe, d’ailleurs, s’écria-t-il, en la pressant de plus en plus, sans toucher toutefois un ourlet de sa robe. Si Touchett n’avait pas ouvert la bouche, je n’aurais pas moins su toute la vérité. Il m’a suffi de vous regarder, pendant l’enterrement de votre cousin, pour deviner tout ce qui vous concerne. Vous ne pouvez plus me tromper. Au nom du ciel, soyez sincère avec un homme qui est si sincère avec vous. Vous êtes la plus malheureuse des femmes, et votre mari est le plus infâme des criminels. »

Elle se retourna vers lui comme s’il l’avait frappée. « Êtes-vous fou ? cria-t-elle.

— Je n’ai jamais été plus raisonnable ; je vois tout. Ne croyez pas nécessaire de le défendre. Je ne dirai plus d’ailleurs un seul mot contre lui ; c’est de vous seule que je veux parler. Comment voulez-vous me faire croire que vous n’avez pas le cœur brisé ? Vous ne savez que faire, ou de quel côté vous tourner. C’en est fini de la comédie ; vous avez laissé tout cela derrière vous à Rome. Touchett n’ignorait pas plus que moi-même ce qu’il allait vous en coûter de venir ici. Croyez-vous que cela doive vous coûter la vie ? Dites-le ! insista Caspar avec un accent de fureur ; dites au moins une parole de vérité ! Avec la conviction d’une horreur pareille, comment pourrais-je m’empêcher de vouloir vous sauver ? Que penseriez-vous de moi si je me tenais coi pour vous regarder retourner à votre servage ? “C’est affreux, le prix qu’elle paiera ce voyage !” Voilà ce que m’a dit Touchett. Je puis bien

vous l’avouer, n’est-ce pas ? C’était un si proche parent ! s’écria Goodwood, en appuyant de nouveau sur ce singulier argument. Je me serais plutôt laissé tuer que de permettre à un autre homme de me dire des choses pareilles, mais avec lui, il en allait autrement ; on aurait dit qu’il en avait le droit. C’était après son retour, quand il a compris qu’il mourait, et quand je m’en suis aperçu aussi. Je comprends tout : vous avez peur de retourner là-bas ; vous êtes parfaitement seule ; vous ne savez où aller. Vous n’avez nul lieu de refuge ; vous vous en rendez parfaitement compte. C’est précisément pour cela que je veux que vous pensiez à moi.

— Penser à vous ? » répéta Isabel, toute droite devant lui dans l’ombre. L’idée qu’elle avait entrevue un moment auparavant semblait se déployer. Elle renversa un peu la tête, les yeux grands ouverts comme pour regarder une comète dans le ciel.

« Vous ne savez vers qui vous tourner. Venez droit à moi. Je veux vous persuader de vous fier à moi », répéta Goodwood. Puis il se tut un moment, les yeux luisants. « Pourquoi repartir ? pourquoi vous soumettre à une affreuse convention ?

— Pour m’éloigner de vous ! » répondit-elle.

Mais cette réponse n’exprimait qu’une partie de ce qu’elle éprouvait. Le reste, c’est qu’elle n’avait encore jamais été aimée. Elle l’avait cru, mais ceci était autre chose ; c’était le vent du désert, à l’approche duquel les autres vents tombaient comme de simples bouffées venues d’un jardin. Elle s’en sentait enveloppée, soulevée de terre, et le goût même, comme une saveur puissante, âcre et étrange, en faisait de force ouvrir ses dents serrées.

Elle crut tout d’abord qu’il allait, en manière de riposte à ses paroles, redoubler de violence. Et au contraire, il se calma ; il voulait montrer qu’il était parfaitement maître de lui, qu’il avait bien médité sur la situation. « Je veux empêcher cela, et je crois être à même de le faire, si vous consentez, pour une fois, à m’écouter. Il est trop monstrueux à vous de songer à vous replonger dans cette misère, d’aller vous exposer à nouveau à cet air empoisonné. C’est vous qui avez perdu la raison. Remettez-vous-en à moi comme si vous m’étiez confiée. Pourquoi ne serions-nous pas heureux, quand le bonheur est là, devant nous, quand il est si facile à atteindre ? Je suis à vous pour

toujours, pour toujours et à jamais. Regardez-moi : je suis solide comme un roc. De quoi vous soucierez-vous ? Vous n'avez pas d'enfants, ce qui pourrait peut-être constituer un obstacle. Non, vous n'avez rien qui vous retienne. Il faut sauver ce que vous pouvez de votre vie, ne pas la perdre toute parce que vous en avez perdu une partie. Ce serait vous faire injure que de croire que vous puissiez vous préoccuper de l'aventure, de ce qu'on en dira, de l'insondable ineptie du monde. Nous n'avons que faire de tout cela ; nous sommes hors du monde ; nous voyons les choses telles qu'elles sont. Vous avez pris la plus grosse décision en venant ici ; les autres en découlent naturellement, et n'ont plus d'importance. Je jure ici qu'une femme qu'on a fait délibérément souffrir est justifiée de tout ce qu'elle peut faire dans la vie, de descendre dans la rue, si c'est un soulagement pour elle ! Je sais combien vous souffrez, et c'est ce qui m'amène ici. Nous pouvons faire absolument ce que nous voulons ; à qui devons-nous quoi que ce soit sous le soleil ? Qu'est-ce qui peut nous retenir, qu'est-ce qui aurait l'ombre d'un droit à intervenir dans une question qui nous regarde seuls, et dire cela, c'est la résoudre. Sommes-nous nés pour pourrir dans notre misère, pour vivre dans la terreur ? Je ne vous ai jamais vue avoir peur ! Si vous vous fiez à moi, vous ne serez pas déçue ! Le monde tout entier nous est ouvert… et le monde est très grand. J'en sais quelque chose. »

Isabel poussa un long gémissement de bête blessée, comme s'il lui eût infligé un coup douloureux. « Non, le monde est tout petit ! » lança-t-elle sans réfléchir, tant la pressait l'immense désir d'une contradiction apparente.

Elle prononçait ces mots à l'aventure, pour s'entendre dire quelque chose, mais ils ne répondaient pas à ce qu'elle eût voulu dire. Le monde, en vérité, ne lui avait jamais paru si grand ; il semblait s'élargir tout autour d'elle, prendre la forme d'une mer puissante, où elle flottait sur des eaux sans fond. Elle avait demandé de l'aide, et l'aide se présentait sous forme d'un torrent impétueux. Je ne sais si elle croyait tout ce que disait Goodwood, mais elle était du moins convaincue que de se laisser aller dans ses bras serait chose presque aussi merveilleuse que la mort. Cette conviction la plongea un moment dans une sorte d'extase où elle se sentait sombrer de plus en plus avant. Elle sentait

déjà ses pieds s’agiter, comme pour trouver un point d’appui où se rattraper.

« Ah ! soyez à moi comme je suis à vous ! » entendit-elle l’autre crier. Il avait tout à coup renoncé aux raisonnements, et sa voix rauque et terrible semblait se dégager d’une confusion de sons plus vagues.

Il ne s’agissait en tout cela, on le comprend, que de faits subjectifs, comme disent les philosophes ; la confusion, le bruit d’eau, avec tout le reste, se passaient dans sa tête vacillante. Elle s’en aperçut soudain. « Accordez-moi la plus grande des grâces, soupira-t-elle. Je vous supplie de partir !

— Ah ! ne me demandez pas cela. Ne me tuez pas ! » cria-t-il.

Elle joignit les mains ; ses yeux ruisselaient de larmes. « Si vous m’aimez, si vous avez pitié de moi, laissez-moi ! »

Il darda un moment les yeux sur elle, dans l’ombre, puis brusquement, elle sentit ses bras autour d’elle, et ses lèvres sur les siennes. Ce baiser était comme un éclair, une flamme qui s’étendait et s’étendait encore, et durait indéfiniment et l’on eût dit qu’étrangement, tandis qu’elle le subissait, elle sentait que tous les traits de sa rude virilité qui lui avaient le moins plu, que tous les détails agressifs de son visage, que sa démarche, sa présence, affirmaient leur identité, et se confondaient avec cette prise de possession. Ainsi les noyés, paraît-il, suivent sous l’eau un train d’images avant de sombrer. Mais quand la nuit retomba, elle était libre. Elle ne jeta pas un regard autour d’elle, et se lança éperdument. Il y avait aux fenêtres de la maison des lumières qui brillaient très loin, par-dessus la pelouse. En un temps extraordinairement court – car la distance était considérable –, elle avait, sans rien voir, dans la nuit profonde, atteint la porte. C’est là seulement qu’elle s’arrêta, regardant autour d’elle, et tendant un moment l’oreille avant de poser la main sur le bouton. Elle ne savait pas tout à l’heure où aller, mais elle le savait maintenant. La route était toute droite.

Deux jours plus tard, Caspar Goodwood frappait à la porte de la maison de Wimpole Street, dont Henrietta Stackpole occupait un appartement meublé. Il avait à peine retiré la main du heurtoir que la porte s’ouvrit, et que Miss Stackpole en personne se dressa devant lui.

Elle portait chapeau et manteau, et se préparait à sortir. « Oh ! bonjour, dit Caspar Goodwood ; j'espérais rencontrer Mrs Osmond. »

Henrietta fit un moment attendre sa réponse, mais il y avait beaucoup d'expression chez Miss Stackpole, même quand elle se taisait. « Qu'est-ce qui vous a fait supposer qu'elle fût ici, je vous prie ?

— J'ai été à Gardencourt, ce matin, et le domestique m'a dit qu'elle était partie pour Londres. Il la croyait chez vous. »

De nouveau, Miss Stackpole, cédant à un mouvement de pitié bienveillante, le tint en suspens. « Elle est arrivée ici hier, et a passé la nuit chez moi. Mais ce matin, elle est partie pour Rome. »

Caspar Goodwood ne la regardait pas, et tenait les yeux rivés sur le perron. « Ah ! elle est partie ? » balbutia-t-il.

Et, sans finir sa phrase ou lever les yeux, il se détourna tout d'une pièce. Mais il ne put faire un pas.

Henrietta, qui avait fermé la porte derrière elle, tendit la main et saisit le bras du jeune homme. « Écoutez-moi, Mr Goodwood, dit-elle ; sachez attendre ! »

À ces mots, il la regarda, et ce qu'il lut, avec effroi, sur le visage de Miss Stackpole, c'est qu'elle songeait qu'il était encore jeune. Elle était toute radieuse de ce pauvre réconfort qui fit peser brusquement trente années de plus sur ses épaules. Mais elle ne l'entraîna pas moins à ses côtés, comme si elle venait de lui donner la clef de la patience.

OceanofPDF.com

BIOGRAPHIE

Le **15 avril 1843**, naissance de Henry James Junior à New York. Il est de peu le cadet de William (1842-1910), le futur philosophe. Viendront ensuite deux autres frères, puis une sœur, Alice, la future diariste. Leur père, Henry James Senior, prendra soin de donner à ses enfants une éducation libérale, ce qui motivera plusieurs séjours prolongés en Europe de **1844 à 1860.**

En **février 1864**, Henry publie anonymement une première nouvelle : « Une tragédie de l'erreur ». En **octobre**, un premier article critique paraît. En **mars 1865**, « Histoire d'une année », la première nouvelle signée, paraît dans l'*Atlantic Monthly.* Pendant les années suivantes, Henry connaîtra une période de publication intense en tant que nouvelliste. Son premier roman, *Le Regard aux aguets*, paraîtra par épisodes dans l'*Atlantic Monthly*. Il effectuera de surcroît plusieurs séjours en Europe qui donneront lieu à de multiples récits de voyage. Il fera aussi quelques expérimentations dans le domaine théâtral, et poursuivra par ailleurs ses travaux de critique littéraire. Malgré cette intense activité, Henry a du mal à vivre de sa plume. En **1875**, il prend la décision d'aller vivre en Europe et s'installera à Paris en **novembre 1875**. Il fréquentera l'avant-garde littéraire, notamment le Cénacle de Flaubert. Déçu cependant par la vie parisienne, il gagnera l'Angleterre, qui deviendra sa seconde patrie.

1876-1899. James publie intensément sans pour autant interrompre ses fréquents voyages et c'est à Florence qu'il entreprendra l'un de ses grands succès, *Un portrait de femme.* L'année **1882** marque le début d'une période difficile. La mère de l'écrivain décède en janvier, alors

qu’il effectue son premier séjour aux États-Unis après six ans d’absence. En décembre de la même année, Henry arrivera trop tard pour assister aux obsèques de son père.

En **1885**, alors que Zola publie *Germinal*, James s’est lancé à sa propre manière dans l’expérimentation naturaliste, mais *La Princesse Casamassima* ne rencontrera pas le succès attendu. Les années suivantes (**1890-1894**) constituent à double titre des « années dramatiques », marquées par les tentatives malheureuses que fit l’auteur dans le domaine du théâtre. Il reviendra avec ardeur au roman – tout en maintenant parallèlement une abondante production de nouvelles, dont le célèbre « Tour d’écrou » (1898), fleuron de l’histoire de fantômes à la Henry James.

Le retour au roman portera ses fruits. Le succès rencontré par *Ce que savait Maisie* (1897) constitue le prélude aux grandes œuvres de « la phase majeure » comme *Les Ailes de la colombe* (1902) ou *Les Ambassadeurs* (1903). En **1904**, l’auteur s’embarque pour New York. Il consignera ses impressions dans *La Scène américaine*. En mars 1913 paraît le premier volume de son autobiographie, *Mémoires d’un jeune garçon*, suivi par le volume 2, *Carnet de famille*, puis le volume 3, *Les Années médianes*. En 1914, l’auteur sera très affecté par la déclaration de guerre, et par la position de neutralité affichée initialement par son pays natal. Il décidera en 1915 de prendre la nationalité britannique. Il décédera le **28 février 1916**. Les cendres de l’écrivain seront ramenées aux États-Unis et déposées au cimetière de Cambridge (Massachusetts) par Alice, l’épouse de William – décédé quant à lui en 1910. En 1917, deux romans inachevés, *La Tour d’ivoire* et *Le Sens du passé*, seront publiés.

OceanofPDF.com

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Œuvres de Henry James

The Portrait of a Lady, édition de Robert D. Bamberg, A Norton Critical Edition, deuxième éd., New York, Londres, W. W. Norton & Company, 1995. Reproduit le texte de l'édition de New York (1908).

Un portrait de femme, trad. Philippe Neel, Stock, 1933, rééd. 1992 avec une préface de Diane de Margerie.

Portrait de femme, trad. Claude Bonnafont, Liana Levi, 1995, rééd. 10/18, 1996.

Un portrait de femme, dans *Un portrait de femme et autres romans*, édition d'Évelyne Labbé, traductions nouvelles, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2016.

Carnets, édition d'Annick Duperray, trad. de Louise Servicen revue, Gallimard, « Folio Classique », 2020, p. 56-57, 62-63, 155.

Essais critiques ou chapitres d'ouvrages

En français :

Cixous, Hélène, « L'écriture comme placement, ou de l'ambiguïté de l'intérêt », dans Zéraffa, Michel (dir.), *L'Art de la fiction*, *Henry James*, Klincksieck, 1978, p. 202-222.

Zéraffa, Michel, « Absence et forme », *ibid*., p. 37-89.

En anglais :

Bell, Millicent, « Isabel Archer and the affronting of plot », dans *Meaning in Henry James*, Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press, p. 80-122.

Bloom, Harold (dir.), *Henry James's The Portrait of a Lady*, Bloom's Modern Critical Interpretations Series, Chelsea House Publishers, 1987.

Buitenhuis, Peter (dir.), *Twentieth Century Interpretations of The Portrait of a Lady: A Collection of Critical Essays*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall, 1968.

Meissner, Collin, « Bondage and boundaries: Isabel Archer's failed experience », dans *Henry James and the Language of Experience*, Cambrigde (Angleterre), Cambridge University Press, 1999, p. 80-128.

Porte, Joel (dir.), *New Essays on The Portrait of a Lady*, Cambridge University Press, 1990.

Rowe, John Carlos, « Henry James in a new century », dans Rowe, John Carlos et Haralson, Eric (dir.), *A Historical Guide to Henry James*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 197-217.

OceanofPDF.com

Pour en savoir plus
sur tous nos ouvrages
et sur l'actualité
du Livre de Poche :
www.livredepoche.com



le monde
entre vos mains

Annick Duperray est professeur émérite de littérature américaine à l'université d'Aix-Marseille. Elle est l'auteur de plusieurs essais et ouvrages en français et en anglais, portant sur la littérature des XIXe et XXe siècles et notamment sur l'écrivain américain Henry James, auquel elle a consacré plusieurs travaux, dont l'ouvrage intitulé *Échec et écriture. Essai sur les nouvelles d'Henry James* (PUP, 1993). Elle a aussi participé, en tant que directrice d'édition, à l'élaboration de la traduction et de l'appareil critique des volumes I et III des *Nouvelles complètes* d'Henry James en quatre volumes (Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2003-2011). Ses travaux les plus récents incluent une nouvelle édition annotée et commentée des *Carnets* d'Henry James (Folio Classique, 2016), ainsi que du roman intitulé *La Princesse Casamassima* (Folio Classique, 2020).

Couverture : Nikolaï Alexandrovich Iaroshenko,
Portrait d'une femme inconnue (détail), 1893.
Saint-Pétersbourg, Musée national russe. © AKG-images.

© Librairie Générale Française, 2022,
pour la présente édition.
ISBN : 97-8-225-39366-4 – 0

OceanofPDF.com

Table

Couverture

Page de titre

Avertissements de l'éditeur

Introduction

Un portrait de femme

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII
- IX
- X
- XI
- XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

XXXV

XXXVI

XXXVII

XXXVIII

XXXIX

XL

XLI

XLII

XLIII

XLIV

XLV

XLVI

XLVII

XLVIII

XLIX

L

LI

LII

LIII

LIV

LV

Biographie

Bibliographie sélective

Le Livre de Poche

Page de copyright

OceanofPDF.com

1. En 1869, Henry James fait un long séjour en Europe, et visite, entre autres destinations, l'Italie ; à partir de cette date, il effectuera à plusieurs reprises de longs séjours italiens, notamment en 1872-1874, puis en 1877 ; il écrit tout autant qu'il voyage. L'Italie demeurera ultérieurement une des destinations privilégiées de l'écrivain.

2. Henry James, *Carnets*, édition d'Annick Duperray, Gallimard, « Folio », 2020, *Carnet* I, p. 56-63 ; *Carnet* II, p. 155-161.

3. L'œuvre de James met en scène des personnages de l'Ancien Monde (l'Europe) et du Nouveau Monde (les États-Unis), dans une optique de confrontation des cultures et des modes de vie. C'est ce qu'il est convenu d'appeler le « thème international », qui correspond surtout à la première partie de son œuvre et demeure en filigrane dans les intrigues romanesques de la phase majeure.

4. *The Principles of Psychology* (1890). En anglais, *stream of consciousness.*

5. Henry James, *The Portrait of a Lady*, édition de Robert D. Bamberg, A Norton Critical Edition, deuxième édition, New York, Londres, W. W. Norton & Company, 1995, p. VII. Nous traduisons.

6. Le texte revu par son auteur en 1908 constitue les volumes 3 et 4 de l'édition de New York.

7. Nina Baym, « Revision and thematic change in *The Portrait of a Lady* », *Modern Fiction Studies* 22, nº 2, 1976. Repris dans *The Portrait of a Lady*, A Norton Critical Edition, *op. cit*., p. 620- 634.

8. Nina Baym, *op. cit.*, p. 620. Nous traduisons.

9. Nous faisons ici allusion à la formulation de Jean-Paul Sartre selon laquelle « la conscience réfléchissante » est celle « qui se pose à elle-même comme son objet. » Voir Jean-Paul Sartre, *La Transcendance de l'ego : esquisse d'une description phénoménologique*, Vrin, 1965, p. 29.

10. L'ensemble des préfaces fut rassemblé en 1962 sous le titre de *The Art of the Novel, Critical Prefaces* (Charles Scribner's Sons), puis traduit en français par Marie-Françoise Cachin sous le titre de *La Création littéraire. À la recherche du Proust américain*, Denoël-Gonthier, 1980. Voir le chapitre intitulé « Préface à *Portrait de femme* », volume 3 de l'édition de New York, p. 56-74.

11. *Ibid*., p. 63.

12. Leon Edel, *Henry James*. *Une vie*, trad. de l'anglais (États-Unis) par André Müller, Paris, Seuil, 1990.

13. *Ibid*., p. 327.

14. *Ibid*., p. 328.

15. F. W. Dupee, *Henry James*, New York, William Morrow, 1974, p. 97-98, 100-101. Nous traduisons.

16. Henry James, « Préface au volume 19 de l'édition de New York », dans *La Création littéraire…*, *op. cit*., p. 309.

17. « Je tiens fort à ma liberté », avait annoncé Isabel dès son arrivée à Gardencourt, « avec une intention manifeste de se faire bien comprendre ». Voir p. 54.

18. F. W. Dupee, *op. cit.*, nous traduisons.

19. Henry James, *Carnets*, *op. cit.*, p. 61.

20. *Ibid*.

21. Michel Zéraffa, « Absence et forme », dans *L'Art de la fiction, Henry James*, Klincksieck, 1978, p. 57.

22. Voir p. 904.

23. Henry James, préface à *Portrait de femme*, dans *La Création littéraire…*, *op. cit.*, p. 74.

24. Voir p. 408.

25. Ralph Waldo Emerson (1803-1882) est l'un des fondateurs du mouvement transcendantaliste. L'une des données fondamentales de la philosophie transcendantaliste était la bonté inhérente aux humains et à la nature.

26. Voir p. 336.

27. Voir p. 21, note 33.

28. Voir p. 137.

29. Voir p. 423.

30. *Ibid.*

31. Voir p. 521.

32. Voir p. 861.

33. Voir p. 16, note 24.

34. Voir p. 552.

35. Les premières réformes en Angleterre (1857) ne produisirent pas beaucoup de changements et *Un portrait de femme* fut écrit juste avant la parution du texte de loi intitulé « Married Women's Property Act » (1882). En revanche, il apparaît qu'aux États-Unis, dès le milieu du XIXe siècle, la plupart des États avaient déjà adopté des lois permettant d'obtenir un divorce, et certains avaient même commencé à prendre des dispositions permettant aux femmes mariées de conserver leurs propres biens et leurs revenus.

36. Voir p. 347.

37. Voir p. 674.

38. Il s'agit bien sûr d'une allusion à la formule de Jean-Paul Sartre, devenue presque proverbiale : « L'enfer, c'est les autres », *Huis clos* (1943).

39. Voir p. 869.

40. Voir p. 870.

41. Voir p. 694.

42. Voir p. 468.

43. Voir p. 374.

44. Voir p. 693-694.

45. Voir p. 931.

46. Hubert Teyssandier, « *The Portrait of a Lady*, de Henry James : du descriptif à l'indescriptible ? », https://journals.openedition.org/polysemes/1750, p. 93-107.

47. *Ibid.*

*1.En français dans le texte.

OceanofPDF.com

1. Le nom, Gardencourt, n’apparaît pas avant le chapitre V et il sera précisé ultérieurement (chapitre LV) que la demeure est située dans le comté de Berkshire (voir la présente édition, p. 932). Cependant, à la demande de James lui-même, le frontispice effectué ultérieurement par le photographe A. L. Coburn – pour le volume 1 de *The Portrait of a Lady* (édition de New York) – correspond à une autre demeure, très représentative et encore visible de nos jours – Hardwick House –, dans le comté de l’Oxfordshire. Voir *Henry James’s New York Edition, The Construction of Authorship*, David McWhirter (dir.), Redwood City, Stanford University Press, 1995, p. 89-103.

2. Il s’agit de la restauration de la monarchie des Stuart en 1660, après une décennie d’exercice du pouvoir par le Parlement protestant et son dirigeant Oliver Cromwell.

OceanofPDF.com

1. La ville d’Albany, située dans l’État de New York, constitue le berceau de la famille James. William James, immigré irlandais et fondateur de la lignée, s’y installa en 1793.

OceanofPDF.com

1. Les quelques voyages en Europe plusieurs fois entrepris par la famille Archer durant l'enfance et l'adolescence de l'héroïne évoquent, sur un mode mineur, les incessantes pérégrinations de la famille du jeune Henry James.

2. Albany est la capitale de l'État de New York depuis 1797.

OceanofPDF.com

1. Dès le chapitre VI, James se montre très ironique quant aux supposés talents littéraires de l'héroïne.

2. Les projets de la journaliste Henrietta Stackpole pour financer son voyage européen rappellent les activités journalistiques de James lui-même, qui s'assura un revenu régulier en tant que correspondant pour le *New York Tribune*, à l'occasion de son long séjour parisien (1876). Précisons cependant que le nom du journal est fictif.

OceanofPDF.com

1. Il s’agit du personnage féminin situé au centre d’un tableau réalisé par John Gast en 1872 et intitulé *American Progress.* Son nom évoque bien sûr Christophe Colomb.

OceanofPDF.com

1. La vie politique anglaise est alors fondée sur l'opposition entre tories (conservateurs) et whigs (libéraux). Le parti « whig » changera peu à peu de nom, à partir de 1830, pour devenir le « Parti libéral ».

2. Le scepticisme dont fait preuve Mr Touchett quant à l'avant-gardisme de l'aristocratie libérale fait de lui un porte-parole ou, plus encore, l'une des « figures de l'auteur » – à l'œuvre, comme toujours chez James, sur les marges du texte. Nous empruntons cette expression à Roland Barthes (voir Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Seuil, 1973, p. 45-46, et Maurice Couturier, *La Figure de l'auteur*, Seuil, 1995, p. 13).

OceanofPDF.com

1. John Constable (1776-1837), peintre paysagiste britannique, de la période romantique, célèbre pour ses études de ciel.

2. Nicolas Lancret (1690-1743) devint l'un des artistes les plus importants de la période rococo.

OceanofPDF.com

1. 1. Les astérisques signalent des mots ou expressions en français dans le texte.

OceanofPDF.com

1. Caliban, Ariel, Prospero : personnages d’une pièce de Shakespeare, *La Tempête* (1610-1611).

2. Les hôtels de Covent Garden n’étaient pas considérés comme fréquentables par des jeunes filles.

OceanofPDF.com

1. Le musée de South Kensington, inauguré en 1857, deviendra ultérieurement le Victoria and Albert Museum.

2. Lady Jane Grey (1537-1554), éphémère reine d'Angleterre, fut exécutée après quelques jours de règne.

3. Le nom de Lady Pensil (*pencil* signifie « crayon » en anglais) introduit bien sûr une note comique.

OceanofPDF.com

1. James reprend les termes dans lesquels Gustave Flaubert évoque les rêveries d'Emma Bovary : « Au galop de quatre chevaux, elle était emportée […] vers un pays nouveau d'où ils ne reviendraient plus. » *Madame Bovary*, Gallimard, « Folio classique », 2001, p. 271.

2. L'allusion de Miss Stackpole à l'héroïne d'un « roman immoral » renforce le rapprochement implicite entre les deux œuvres.

3. Citation de *L'Art poétique* d'Horace (I.359). Elle est employée pour dénoncer la négligence ou le relâchement.

OceanofPDF.com

1. Le chapitre XVIII est capital dans la mesure où se met en place le mythe de l'infinie liberté que la donation des Touchett serait censée assurer, en affranchissant Isabel, comme elle le souhaite, de l'obligation du mariage.

2. Père et fils incarnent ici la nature double et contradictoire de la « figure de l'auteur » (voir ci-dessus p. 137). Sceptique et réaliste, Mr Touchett père souligne le danger que pourrait représenter un éventuel coureur de dot et s'oppose – en vain – au romantisme de son fils, pour qui ce risque « paraît faible » – comparé à la liberté sans bornes qu'aura la jeune femme « de satisfaire les désirs de son imagination ».

OceanofPDF.com

1. La III[e] République fut proclamée le 4 septembre 1870. L'action se déroule donc dans l'intervalle des dix années qui précédèrent la publication du roman (1881).

2. Quatre régiments de lanciers avaient été introduits dans l'armée britannique, à l'époque victorienne, au lendemain des guerres napoléoniennes.

OceanofPDF.com

1. Cenni di Pepo dit Cimabue (1240 ? – v. 1302). Peintre majeur de la pré-Renaissance, il rompit avec le formalisme de la période byzantine en introduisant des éléments tels que le réalisme des expressions.

2. Le Café Anglais : situé 13 boulevard des Italiens, cet établissement devint dès la fin du Second Empire le restaurant le plus couru de toute l'Europe, fréquenté – et cité – par de nombreux écrivains. Le bâtiment disparut en 1910.

3. L'*Almanach de Gotha* est un annuaire des maisons royales et familles de la haute noblesse qui fut édité annuellement à Gotha, en Allemagne, de 1785 à 1944.

OceanofPDF.com

1. Le nom de la demeure florentine de Mrs Touchett est fictif.

OceanofPDF.com

1. Le 20 septembre 1867, James écrivit à son ami Perry qu'être né américain était une excellente préparation à la culture et jugeait que les écrivains américains auraient un rôle à jouer « dans la vaste fusion intellectuelle des tendances culturelles nationales » (Henry James, *A Life in Letters*, Philip Horne éd., Londres, Penguin Press, 2001, p. 17 ; nous traduisons). Treize années plus tard, telle une incarnation de l'auteur, le personnage de Ralph Touchett perçoit lui aussi la double appartenance culturelle de l'expatrié comme une dynamique existentielle – et il n'a donc que faire d'un « vague Américain ».

OceanofPDF.com

1. « La villa occupée en partie par Mr Osmond » est façonnée à partir de la Villa Castellani, où James séjourna fréquemment à l'invitation de son ami Francis Boott, un expatrié, qui y vivait avec sa fille. L'auteur précisa ultérieurement que, si son vieil ami lui avait fourni la situation romanesque recherchée – « un Américain italianisé et abandonné, avec une petite fille moulée dans le décor d'une vieille et massive résidence toscane » –, il n'avait néanmoins « pas un seul trait de caractère en commun avec le personnage de Gilbert Osmond » (*Carnet de famille*, trad. par C. Raguet-Bouvart, Rivages Poche, p. 481).

OceanofPDF.com

1. Corinne est une poétesse de la Grèce ancienne, située habituellement au VIe siècle av. J.-C. « Corinne américaine » fut le surnom donné, aux États-Unis – dans les cercles transcendantalistes –, à Margaret Fuller (1810-1850), militante, écrivaine et journaliste.

2. On peut considérer qu'Osmond devient ici le porte-parole de l'auteur, car James écrivit souvent sur ce sujet – notamment un essai au titre ironique : « Very modern Rome » (1878), dans lequel il évoque certaines réfections de la cité entreprises après l'unification de l'Italie (1861). Ces changements, déclare-t-il, opérés trop souvent au détriment du pittoresque, heurtèrent la sensibilité esthétique de bien des visiteurs. Voir Henry James, « Very modern Rome », dans *Collected Travel Writings*, Richard Howard éd., Library of America, 1993, vol. 2, p. 752-763.

OceanofPDF.com

1. La maison d’édition John Murray, à Londres, célèbre pour les auteurs qu’elle publia, le fut aussi pour la série de guides de voyages qui parurent de 1836 à 1901, et devinrent une véritable bible pour le touriste en quête d’itinéraires romantiques.

OceanofPDF.com

1. Porte d’entrée principale, en italien.

OceanofPDF.com

1. Il s’agit en italien de l’étage « noble » des demeures aristocratiques.

2. Le nom de la demeure romaine (fictive) récemment acquise par le couple Osmond signifie « forteresse noire ».

3. Sensible à la sombre atmosphère desdits lieux, Rosier les perçoit tel l’arrière-plan d’une intrigue de roman noir (dit gothique).

OceanofPDF.com

1. Théodoric le Grand (v. 455-526), roi des Ostrogoths, envahit et conquit l’Italie en 488.

OceanofPDF.com

1. La taxe sur la mouture des céréales avait été introduite en Italie en 1868.

2. La pellagre est une maladie provoquée par la malnutrition, qui se caractérise entre autres par des lésions cutanées.

OceanofPDF.com

1. Il s’agit vraisemblablement d’une erreur d’impression et il semblerait que James ait ultérieurement remplacé « Arnide » par « Arno-side » (« du côté de l’Arno ») dans une copie révisée de son roman. Cette correction aurait été finalement omise. (Voir *The Portrait of a Lady*, Norton, 1995: « the Arnide (*sic*) : Florence », notes p. 438 et 568.)

OceanofPDF.com

1. Un train postal en provenance de Paris (la Manche était traversée par ferry) arrivait à Londres à la gare de Charing Cross, terminus, à l’époque, de la compagnie South Eastern Railway.

OceanofPDF.com